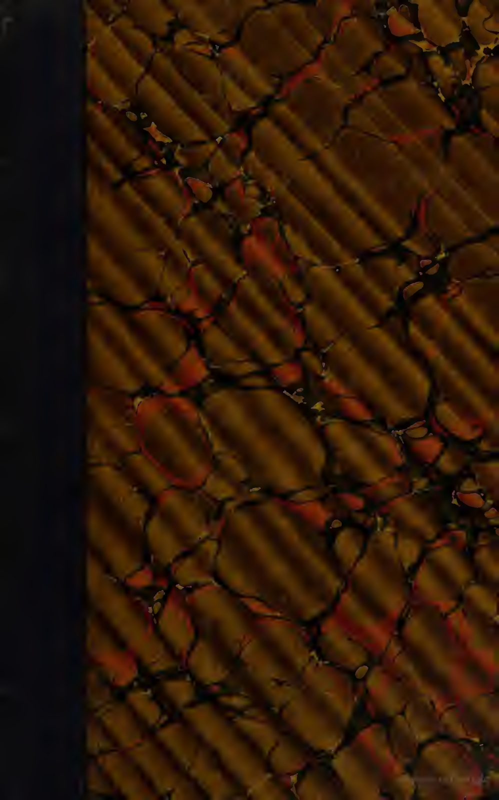



BIBLIOTECA NAZIONALE CENTRALE - FIRENZE
RACCOLTA NENCINI
II
6
9
42


OTIVM
SINE LITERIS
MORS EST
Seneca
Ex Libris Joannis Nencini
1874



# BIBLIOTHÈQUE
# DES MÉMOIRES

RELATIFS A L'HISTOIRE DE FRANCE

PENDANT LE 18$^{e}$ ET LE 19$^{e}$ SIÈCLE,

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES,

PAR M. Fs. BARRIÈRE.

---

TOME XV.

TYPOGRAPHIE DE H. FIRMIN DIDOT. — MESNIL (EURE)

# MÉMOIRES

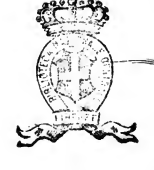
## DE MADAME

# DE GENLIS

(EN UN VOLUME)

AVEC AVANT-PROPOS ET NOTES

PAR M. Fs. BARRIÈRE



PARIS

LIBRAIRIE DE FIRMIN DIDOT FRÈRES, FILS ET Cie
IMPRIMEURS DE L'INSTITUT DE FRANCE
RUE JACOB, 56

1857

# AVANT-PROPOS.

---

En 1823, j'avais une parente fort jeune et fort spirituelle, à laquelle je voulais, pour des années lointaines, ménager d'attrayants souvenirs. On ne vit pas toujours au milieu de temps historiques, mais des époques stériles en faits peuvent compter du moins des personnes célèbres, et, parmi les femmes nées au milieu du dix-huitième siècle, qui vivaient et surtout écrivaient encore dans les vingt-cinq premières années du dix-neuvième, madame de Genlis était certainement une des plus remarquables. J'obtins d'elle la faveur de lui présenter ma nièce. Nous la trouvâmes à la place Royale, au premier, mais dans un appartement de bien médiocre apparence et surtout bien mal tenu. Madame de Genlis était assise devant une table de bois de sapin, noircie par le temps et l'usage. Cette table offrait le bizarre assemblage d'une foule d'objets en désordre ; on y voyait pêle-mêle des brosses à dents, un tour en cheveux, deux pots de confitures entamés, des coquilles d'œufs, des peignes, un petit pain, de la pommade, un demi-rouleau de sirop de capillaire, un reste de café au lait dans une tasse ébréchée, des fers propres à gaufrer des fleurs en papier, un bout de chandelle, une guirlande commencée à l'aquarelle, un peu de fromage de Brie, un encrier en plomb, deux volumes bien gras, et

deux carrés de papier sur lesquels étaient griffonnés des vers.

Elle ne nous en reçut pas moins avec le ton, l'aisance, la parfaite amabilité d'une femme du grand monde. Après avoir regardé quelque temps ma nièce avec attention : « Elle est charmante! me dit-elle en se tournant vers « moi; cette fraîcheur, cet éclat, ce gracieux visage me « reportent au temps de ma jeunesse. Grâce à ma vie active « et sobre, elle s'est prolongée plus que d'ordinaire; et, « même dans un âge avancé, les hommes m'entouraient « encore d'hommages. » Puis, s'adressant à ma nièce : « Ils vous diront, continua-t-elle, que j'étais belle, très-« belle; ne les croyez pas, cela n'est pas vrai; mais j'é-« tais excessivement jolie! »

La table de madame de Genlis offrait, dans la confusion disparate de tant d'objets qui la couvraient, une assez juste image des occupations diverses, hétérogènes, étrangères à son rang, souvent même à son sexe, dont, au grand étonnement de tous, elle avait encombré sa vie. Cette singulière restriction : *mais j'étais excessivement jolie*, renferme surtout la naïve et confiante expression de son excessif amour-propre. Figure, taille, dons naturels, talents acquis, musique, peinture, équitation, savoir, jeu de la scène, charmes de la conversation, goût porté dans sa parure et ses ajustements, elle eut, à l'entendre, tout en partage. Que parlez-vous de composer un médicament, de saigner à propos, d'exécuter des ouvrages en vannerie, ou d'apprêter des herbiers pour la botanique, d'inventer de friandes conserves ou des gâteaux exquis pour l'office? elle y excelle. Jamais, *de son aveu*, on n'a réussi mieux qu'elle en quoi que ce soit. Mais, chose étrange! l'éducation la

moins surveillée, la moins raisonnable, la plus imprudente, contribua, dès ses premiers ans, à développer son goût pour l'enseignement, le théâtre et les compositions romanesques.

Fille du marquis Ducrest de Saint-Aubin, elle habitait, avec ses parents, le château de ce nom, en Bourgogne. Née en 1746, quel âge pouvait-elle avoir alors? six ou sept ans. « Dès ce temps, dit-elle, j'avais le goût d'enseigner aux enfants, et je m'étais faite maîtresse d'école d'une singulière manière. J'avais une jolie chambre à côté de celle de mademoiselle de Mars, ma gouvernante. La chambre de cette dernière avait une petite porte qui donnait dans le salon. Ma chambre ne communiquait qu'à celle de mademoiselle de Mars; mais ma fenêtre sur la belle terrasse du château n'avait pas tout à fait cinq pieds d'élévation. Au bas de cette fenêtre était une grande terrasse sablée, avec un mur d'appui de ce côté, très-élevé extérieurement et s'étendant le long d'un étang qui n'était séparé du mur que par un petit sentier couvert de joncs et d'herbages.

« Des petits garçons du village venaient là pour jouer et couper des joncs; je m'amusais à les regarder, et bientôt j'imaginai de leur donner des leçons, c'st-à-dire de leur enseigner ce que je savais : le catéchisme, quelques vers des tragédies de mademoiselle Barbier, et ce qu'on m'avait appris par cœur des principes de musique. Appuyée sur le mur de la terrasse, je leur donnais ces belles leçons le plus gravement du monde. J'avais beaucoup de peine à leur faire dire des vers, à cause du patois bourguignon; mais j'étais patiente, et ils étaient dociles. Mes petits disciples, rangés au bas du mur, au milieu des roseaux et des joncs, le nez en l'air pour me regarder, m'écoutaient

avec la plus grande attention; car je leur promettais des *récompenses*, et je leur jetais, en effet, des fruits, des petites galettes et toutes sortes de bagatelles. Je me rendais presque tous les jours à mon école en passant par ma fenêtre ; j'y attachais une corde au moyen de laquelle je me laissais glisser sur la terrasse ; j'étais leste et légère, et je ne suis jamais tombée. Après ma leçon, je faisais le tour par une des cours , et je rentrais par le salon sans qu'on prît garde à moi. Je choisissais pour ces escapades les jours de poste, où mademoiselle de Mars écrivait à ses parents; elle était tellement absorbée dans ses dépêches qu'elle ne faisait pas la moindre attention à ce qui se passait autour d'elle; ainsi je tins paisiblement mon école pendant fort longtemps, d'autant plus que c'était toujours à des heures où ma mère n'était pas dans le salon. Enfin, mademoiselle de Mars me surprit un jour au milieu de mon école; elle ne me fit aucune réprimande ; mais elle rit tant de la manière dont mes élèves déclamaient les vers qu'elle me dégoûta de ces doctes fonctions (1). »

Voilà par quels essais de pédagogie rurale débuta celle qui devait, longtemps après, élever des princesses dans la retraite sévère d'un cloître, devenir *gouverneur* de trois princes et compter parmi ses élèves un roi! Presqu'en même temps se développaient dans la jeune fille des penchants moins graves. Comment préludait-elle, en effet, aux brillants succès obtenus plus tard par la finesse, l'aplomb, la vivacité d'un jeu spirituel, sur les théâtres de société ? Elle va vous l'apprendre.

(1) On ne retrouvera dans les *Mémoires* qu'on va lire aucun des passages cités ici ; ces redites, moyen facile de grossir un volume, en diminuent trop l'intérêt.

« Le premier chagrin vif et profond que j'aie éprouvé, dit-elle, fut causé par le départ de mon père, qui fit un voyage à Paris, en assurant qu'il reviendrait dans six mois. J'aimais mon père, comme j'ai toujours su aimer, avec une vivacité, un dévouement dont bien peu de cœurs sont capables. Son départ me causa un chagrin qui altéra ma santé; le temps en s'écoulant ne le diminua que par l'espoir qu'il me donnait de le voir revenir bientôt. Au bout de trois mois, ma mère voulut préparer une fête pour son retour. Elle avait beaucoup de talent naturel pour la poésie, quoiqu'elle n'en sût pas parfaitement les règles, mais elle a fait de très-jolis vers. Elle composa une espèce d'opéra-comique dans le genre champêtre, avec un prologue mythologique; j'y jouais l'Amour. On donna des rôles à toutes les femmes de chambre : elle en avait quatre, et toutes jeunes et jolies. De plus, on voulut jouer une tragédie ; on choisit *Iphigénie en Aulide;* ma mère joua Clytemnestre, et l'on me donna le rôle d'Iphigénie. Un médecin de Bourbon-Lancy, nommé le docteur Pinot, se chargea du rôle d'Agamemnon ; son fils aîné, âgé de dix-huit ans, eut un succès prodigieux dans celui du bouillant Achille. Il était, en effet, très-*bouillant;* son génie théâtral avait deviné toutes les contorsions, les convulsions, les tapements de pieds et les cris terribles que l'on a tant applaudis depuis à Paris sur le théâtre. Je me cachais pour en rire; car dès cet âge l'affectation, l'emphase et tous les mouvements forcés me paraissaient excessivement ridicules. Mademoiselle de Mars pensait comme moi, et nous nous amusions en secret, dans notre chambre, à contrefaire ce grand acteur, dont nous n'osions nous moquer aux répétitions. Ma mère, pour nous

*a.*

faire des habits, sacrifia sans pitié ses plus belles robes. Je n'oublierai jamais que, dans le prologue, mon habit d'*Amour* était couleur de rose, recouvert de dentelle de point parsemée de petites fleurs artificielles de toutes couleurs ; il ne me venait que jusqu'aux genoux. J'avais des petites bottines couleur de paille et argent, mes longs cheveux abattus et des ailes bleues. Mon habit d'Iphigénie, sur un grand panier, était de lampas, couleur de cerise et argent, garni de martre. Comme ma mère n'avait point de diamants, elle avait fait venir de Moulins une grande quantité de fausses pierreries qui complétaient notre magnifique parure. Il y avait dans le prologue un endroit qui me plaisait beaucoup, et certainement l'idée en était neuve. Comme je l'ai dit, je représentais l'Amour ; un petit garçon du village représentait un *Plaisir*. Je chantais un couplet dans lequel j'étais censée m'adresser à mon père, et je disais à la fin de ce couplet :

Au Plaisir j'arrache les ailes
Pour le mieux fixer près de vous.

« En achevant cela, je me jetais sur le petit Plaisir, et je lui arrachais, en effet, les ailes. Mais il arriva un jour, à une belle répétition habillée, que les ailes, étant trop fortement attachées, elles me résistèrent. Je secouai vainement le Plaisir; les ailes ne vinrent point. Je m'y acharnai; je jetai par terre le Plaisir, pleurant à chaudes larmes. Je ne le lâchai pas, tout terrassé qu'il était, et j'en vins à mon honneur : *j'arrachai* les ailes du Plaisir *désespéré*, et jetant les hauts cris.

« Nous fîmes un nombre infini de répétitions habillées devant beaucoup de spectateurs ; cela dura trois mois, pendant lesquels on perfectionna le théâtre. Au bout de

ce temps nous jouâmes une autre tragédie, *Zaïre*, et l'on me donna ce rôle; mademoiselle de Mars jouait Fatime. J'avais si naturellement la mesure des vers dans la tête que je reprenais ceux qui la gâtaient sans savoir leur rôle. Nous jouâmes aussi *les Folies amoureuses* de Regnard; j'y jouai le rôle d'Agathe. Nous appelions tout cela des répétitions; mais c'étaient de véritables représentations; il y venait un monde énorme de Bourbon-Lancy et de Moulins, et ces fêtes éternelles devaient coûter beaucoup d'argent. On trouva que l'habit d'Amour m'allait si bien qu'on me le fit porter d'habitude; on m'en fit faire plusieurs; j'avais mon habit d'Amour pour les jours ouvriers et mon habit d'Amour des dimanches. Ce jour-là, seulement pour aller à l'église, on ne me mettait pas d'ailes, et l'on jetait sur moi une espèce de mante de taffetas couleur de capucine, qui me couvrait de la tête aux pieds. Mais j'allais journellement me promener dans la campagne avec tout mon attirail d'Amour, un carquois sur l'épaule et mon arc à la main. Au château, ma mère et tous les voisins ses amis ne m'appelaient jamais que *l'Amour;* ce nom me resta. Tels furent régulièrement mon costume et mes occupations pendant plus de neuf mois. »

Est-il donc étonnant que cette petite fille qui était en *Amour ailé* toute la semaine, puis *en Amour sans ailes* pour aller le dimanche à l'église, eût pris de bonne heure le goût de la comédie? Je ne serais pas surpris même qu'elle l'eût jouée toute sa vie. Le château de M. de Puisieux, comme elle va se plaire à le raconter, puis Chantilly, puis l'Ile-Adam, qui appartenait à M. le prince de Conti, applaudirent les premiers, après son mariage, à ses heureux essais sur leurs théâtres de société : son

triomphe y fut complet. A Chantilly, chez le prince de Condé, madame de Genlis prit le goût de la botanique ; de son côté le prince y prit trop de goût pour la comtesse. N'eut-il pas des raisons pour renoncer à ses assiduités? Madame de Genlis vous les dira (1). Elle, au contraire, continua d'aimer les plantes. Seule, en les cherchant sous les ombrages, au fond des bois, aux bords des eaux, elle pouvait satisfaire une des passions innocentes et dominantes de sa jeunesse. Écoutez-en la révélation. « Ce qui me charmait dans mon habit d'Amour, un de mes plus grands plaisirs dès mes jeunes ans, était de faire des châteaux en Espagne. Je me composais une destinée ; non-seulement je la remplissais d'événements singuliers, mais j'y plaçais des renversements de fortune, des persécutions ; j'aimais à me figurer que j'aurais la force d'y résister. Je me suis supposée mille fois proscrite, calomniée, errante, forcée de me cacher sous des noms supposés et de vivre de mon travail. A la fin de ces romans je ne manquais pas de triompher du sort et de mes ennemis ; mais cette partie de mon histoire m'amusait peu ; elle éteignait mon imagination : je la terminais brusquement. Ces espèces d'exercices de tête, ces inventions, qui m'accoutumaient à me familiariser avec l'idée de la persécution et du malheur ne m'ont pas été inutiles par la suite.

« Je dois dire une chose à ma louange, et qui m'a distinguée de toutes les personnes d'une imagination romanesque : c'est que je ne désirais les *événements* que pour déployer certaines qualités de l'âme que j'admirais, la patience, le courage, la présence d'esprit, et c'est pour-

(1) Page 139.

quoi je me plaçais toujours dans des situations malheureuses. Ainsi il y avait dans ces rêveries un fond d'amour pour la gloire et pour la vertu qui, surtout dans l'enfance, les rendait remarquables. »

Ainsi naissaient pour ainsi dire avec madame de Genlis et se développaient rapidement des vocations bien distinctes, qui marqueraient dans sa vie par des occupations utiles, d'agréables succès et beaucoup de compositions littéraires. On ne peut nier qu'elle n'ait porté dans l'éducation de très-désirables réformes, avec une foule d'idées justes, nouvelles et pratiques : on va les retrouver dans les pages qui suivent. De ses talents d'actrice dans la société qu'en reste-t-il ? Rien que ce qu'elle en dit : talents fugitifs, qui, même pour les plus grands comédiens, ne laissent après eux qu'un souvenir ! Auteur dramatique, son théâtre ne dépasse pas le proverbe et reste dépourvu de comique ; mais dans un récit elle rend avec clarté, finesse et vivacité les scènes de mœurs qui passent sous ses yeux et qui plaisent à l'esprit en l'occupant. Ces peintures d'un autre âge font le charme de *Félicie* et répandent beaucoup d'agrément dans les pages variées qu'on va lire. A ses romans, qui sont nombreux, manquent la simplicité dans l'action, la vérité dans les détails. Personnages, descriptions, événements, tout se ressent des dispositions d'une femme plus éprise, elle en convient, du singulier, de l'extraordinaire, que du naturel ; tout conserve l'empreinte d'une époque portée à l'exaltation dans les sentiments, les actions et la politique : on ne le sait que trop ! Quant à la musique, madame de Genlis, surtout comme harpiste, fut, de son temps, sans égale. D'autres penchants parlèrent-ils encore avec empire à son cœur ? Une foule d'anecdotes

et d'épigrammes disposeraient à le croire ; nous n'en suivrons pas la trace : rien n'a d'attrait pour nous dans le domaine ou de la médisance ou de la calomnie. Madame de Genlis en dirait-elle bien autant? Protestations de mansuétude, d'humeur pacifique et de charité chrétienne abondent dans ses *Mémoires*. Peut-on s'y fier aveuglément? J'en doute. N'aurait-on pas sujet d'appliquer quelquefois à leur auteur ce qu'on disait alors de M. de Tressan, esprit caustique avec des manières douces : « C'est une guêpe dans un pot de miel ? »

Ses ressentiments (elle en a beaucoup) lancent bénignement autour d'elle des traits malicieux, dangereux même. Puis elle se complaît trop aux hommages qu'on lui rend, aux fêtes qu'on lui donne. Toutefois, on doit l'avouer, elle revient toujours avec prédilection aux occupations sérieuses ; elle en parle avec abandon. « Que je plains ceux qui n'aiment, dit-elle, ni la lecture, ni l'étude, ni les beaux-arts !... J'ai passé ma jeunesse dans les fêtes et dans la plus brillante société, et je puis dire avec une parfaite sincérité que je n'y ai jamais goûté des plaisirs aussi vrais que ceux que j'ai constamment trouvés dans un cabinet, avec des livres, une écritoire et une harpe. Les lendemains des plus belles fêtes sont toujours tristes, les lendemains des jours consacrés à l'étude sont délicieux ; on a gagné quelque chose, et l'on se rappelle la veille, non-seulement sans dégoût ou sans regrets, mais avec la plus douce satisfaction. »

Ses préférences la ramenaient toujours vers l'étude. Dans ce qui tient au commerce des hommes, aux choses de la vie, son expérience, et, j'aime à le croire, aussi sa droiture l'inspiraient noblement. Une instruction à ses

élèves contient les conseils qui suivent sur l'amitié et sur les calomnies qui pourraient en altérer les douceurs.

« Défiez-vous de toute personne qui cherchera à vous dire du mal de vos amis ; la basse envie est presque toujours le motif de ces délations, et, quand elles ne sont point appuyées de preuves positives, on doit les mépriser, et imposer silence, par un air de froideur et de parfaite incrédulité, à ceux qui font ces noirceurs. Mais, enfin, si l'on vous disait que votre ami a un tort, et qu'on vous en donnât des preuves, quelque grand que fût ce tort, quelques positives que vous parussent les preuves, vous manqueriez à tous les devoirs de l'amitié si sur cela seul vous vous décidiez à vous éloigner de votre ami. Ce qui paraît une preuve certaine peut n'être qu'une illusion ou une imposture; voilà ce qu'une âme sensible doit se dire quand on accuse ce qu'elle aime. Ainsi, avant de prendre un parti, vous devez avoir une explication franche et claire avec votre ami; car ce n'est qu'ainsi qu'il peut se justifier, et vous vous rendrez coupables si vous ne lui en fournissez pas tous les moyens qui dépendent de vous. »

Ainsi sont faits les hommes que l'équité la plus stricte prend alors presque un caractère de générosité. Que c'était bien connaître, au reste, les droits de l'amitié dans pareille occasion, et les devoirs qu'on a d'avance contractés envers elle ! L'institutrice parlait à des élèves dont les cœurs comprenaient le sien. Je dis l'institutrice, car, en effet, qui ne sait que la comtesse, entrée dame d'honneur près de la duchesse d'Orléans, quand M. de Genlis était capitaine des gardes du prince, éleva plus tard les enfants de Leurs Altesses? Que devint-elle à la Révolution? Ses principes restèrent monarchiques, sans être hostiles,

on doit le croire, à tout changement. Ses opinions pourtant servirent de prétexte ou de cause à sa rupture avec la duchesse d'Orléans. Ce que nous pourrions ajouter ici serait surabondant; nous n'avons pas à tracer le sommaire du volume qui suit, et que va remplir de détails imprévus, curieux, intéressants, le talent d'observer, de peindre, et peut-être aussi d'inventer.

Elle vit deux fois l'Angleterre. Dans son second voyage outre-Manche prend place une remarque qui ne pouvait tromper la sagacité de l'institutrice. Elle avait avec elle une petite parente de cinq ans; laissons donc parler la comtesse. « En arrivant en Angleterre la chère enfant ne savait pas un mot d'anglais, et je m'aperçus au bout de huit jours qu'elle comprenait parfaitement une phrase qu'elle entendait répéter toutes les fois que nous allions à la promenade; chacun s'écriait en la regardant : *Pretty little girl!* Je la vis sourire; je lui demandai pourquoi; elle me répondit : « C'est qu'on trouve que je suis *une jolie petite fille!...* » Cet instinct d'amour-propre féminin fut sa première leçon de langue anglaise : au bout de deux mois elle entendait tout. » Utile indication, facile et prompt moyen d'apprendre l'anglais aux jeunes et jolies Françaises! Mais peut-être, à quatorze ans, prendraient-elles trop de goût à la langue.

Rapporterons-nous avec la comtesse une singulière anecdote sur Sheridan? Pourquoi non? Ses talents comme poëte et comme orateur sont connus; ses désordres comme homme privé le sont aussi. Le trait suivant rend mieux que tout autre son esprit et son caractère. « Dans un moment où il était accablé de dettes, il donna une grande fête; il y invita tant monde que ses domestiques,

dont le nombre était fort réduit, ne pouvaient suffire au service. Au milieu de la fête on vint l'avertir tout bas que six huissiers entraient dans la maison pour y tout saisir; il alla sur-le-champ les trouver pour les prier de ne point troubler la fête et d'attendre qu'elle fût finie; en même temps il leur persuada d'y prendre un rôle, de l'aider à en faire les honneurs, et, les transformant en valets de chambre, il les chargea de la distribution des glaces, qu'ils offrirent aux dames. La fête se passa très-gaiement, et, lorsqu'elle fut terminée et que tout le monde fut sorti, les huissiers firent leur devoir et saisirent tous les meubles. »

Les scènes qu'allait retrouver en France madame de Genlis étaient, hélas! bien autrement graves. Le 10 août avait brisé le trône, et septembre, par d'odieux massacres, avait ensanglanté les prisons. Profitant de ces moments d'effroi, la Convention venait de déclarer émigrés tous ceux qui, sortis de France, n'y seraient point rentrés dans un délai qu'elle fixait, et madame de Genlis avait laissé passer le délai. Force lui fut de fuir avec mademoiselle d'Orléans en Belgique. Ici commence cette vie errante dont on lira bientôt les incidents les plus remarquables. Dieu nous préserve d'ôter au lecteur le plaisir de les *entendre*, pour ainsi dire, raconter par elle. Sa présence d'esprit, ses talents, son courage ne l'abandonnent jamais; son incurable vanité non plus. Ecoutez-la redisant complaisamment ce qui suit :

« M. Lombard, frère du secrétaire intime du roi de Prusse, quand je le vis à Berlin, était de famille réfugiée; il n'avait que vingt et un ans; sa figure était charmante. Il avait alors un goût passionné pour les arts et la littérature, beaucoup de talents agréables, une esprit juste et fin, et

de grandes dispositions pour bien écrire le français. La lecture de mes ouvrages lui avait inspiré en ma faveur une telle prévention que dès nos premières leçons j'en fus réellement embarrassée, et d'autant plus que je voulais feindre de ne pas m'en apercevoir. Son trouble et son émotion augmentant chaque jour, je crus que j'en changerais la nature en lui disant, comme sans dessein, que je pourrais fort bien être sa grand'mère, puisque j'avais *cinquante-quatre ans*. Il en fut étrangement surpris; car j'avais l'air d'être beaucoup plus jeune, et il me supposait tout au plus quarante ou quarante-deux ans; mais il me fit un mérite de cet âge avancé, en prétendant que mon air *de jeunesse* achevait de me rendre *une personne unique* sur la terre. »

Elle n'eut pas toujours autant à s'applaudir de ses rencontres. L'émigration lui suscitait à l'étranger plus d'une persécution; elle en cite du moins une qui n'eut pas de résultats fâcheux. C'est encore à Berlin, dit-elle, qu'eut lieu cette aventure. « Mademoiselle Bocquet m'y reçut avec transport. Elle m'avait préparé un charmant logement qui communiquait au sien. Il était composé d'une jolie chambre et d'un grand et beau salon, le tout arrangé avec les recherches de la plus tendre amitié.

« Mon salon avait deux portes, l'une donnant dans ma chambre et l'autre conduisant à un escalier dérobé descendant dans la cour, ce qui me faisait deux sorties. Sur le palier de cet escalier se trouvait une porte vis-à-vis la mienne et qui était celle d'un appartement où logeait un émigré. Cet homme, d'un caractère sauvage, disait mademoiselle Bocquet, ne voyait personne dans la maison. On me donna deux pots de belles jacinthes; comme je

crains l'odeur des fleurs la nuit, et que je voulais laisser la porte de mon salon ouverte pour avoir de l'air, j'imaginai de mettre le soir en me couchant ces fleurs sur le palier de mon petit escalier, entre la porte de mon voisin et la mienne. Le lendemain matin j'allai sur le palier pour reprendre mes fleurs, et j'eus la désagréable surprise de voir mes belles jacinthes coupées par petits morceaux et dispersées autour des pots qui les contenaient. Je devinai facilement que mon voisin l'émigré était l'auteur de cette action, que, malgré la galanterie française, les libelles publiés contre moi lui avaient sans doute inspirée.

« Comme je ne voulus pas conter cette histoire, je ne redemandai point d'autres jacinthes aux personnes qui m'avaient donné celles qu'on venait d'anéantir; je chargeai une servante de m'en acheter. Elle n'en trouva point; mais elle m'apporta d'autres fleurs dont je remplis l'un des pots; ensuite je collai sur ce pot une bande de papier sur laquelle j'écrivis ces mots : *Déchirez si vous voulez mes ouvrages, mais respectez ceux de Dieu.* Le soir, avant de me mettre au lit, je replaçai ce pot sur le palier; à mon réveil je fus très-curieuse de connaitre le sort de ces nouvelles fleurs; j'allai avec empressement les visiter, et je vis avec un grand plaisir qu'on s'était contenté de les arroser. Je les portai sur-le-champ dans mon salon, et, en les posant sur une table, je m'aperçus qu'on avait suspendu à deux de ces fleurs deux soies vertes portant chacune un charmant petit anneau de cornaline. Je fus très-touchée de ce procédé, qui m'ôta toute ma rancune. Ce qu'il y eut de plus singulier, c'est que l'émigré s'en tint là; il ne m'écrivit point, ne demanda point à me voir, et ne me fit rien dire. J'imitai sa discrétion, et depuis cette aventure

nous n'avons jamais eu ensemble le moindre rapport. »

A cette époque madame de Genlis revient en France; elle y est un peu surprise du ton qu'on y trouve, des propos qu'elle entend et des calomnies dont la mauvaise compagnie et quelquefois la meilleure se sont fait une habitude. Les manières de la société nouvelle rappellent peu l'élégance du monde où vécut sa jeunesse. Elle en donne encore une idée charmante à la fin de ses *Mémoires* en rappelant de quelle grande existence le prince de Conti entourait ses nobles hôtes à l'Ile-Adam. Le divertissement à la mode était, là comme en tous lieux, la comédie de société.

Un goût qui me parait moins digne de personnes si haut placées était celui des mystifications. Les hommes les plus distingués de l'époque en devenaient parfois l'objet. — M. le duc D*** et l'abbé Delille se trouvaient aux eaux de Spa en même temps que la duchesse d'Orléans, ses enfants et madame de Genlis. Le duc D*** composa, pour Son Altesse, une chanson selon toutes les règles de la versification, mais la plus insipide qu'il put imaginer, et mit au bas la signature de l'abbé Delille. Il la fit imprimer, avec des articles de nouvelles, dans un papier qu'il intitula *Gazette de Leyde*. On ne tira de cette composition qu'une demi-douzaine d'exemplaires. (Oh! quelle curiosité bibliographique!) « Nous les reçûmes « à déjeuner au Vauxhall, dit madame de Genlis, ou « M. l'abbé Delille déjeunait avec nous. »

La *Gazette de Leyde* était alors répandue dans toute l'Europe. Que la colère de l'abbé Delille fût inexprimable, on le conçoit de reste : il ne supportait pas l'idée qu'à Paris on pût le croire un moment l'auteur de sem-

blables couplets. On eut la cruauté de le laisser cinq jours sous une si pénible impression. Madame de Genlis aurait voulu qu'on le désabusât sur-le-champ, tant elle concevait son supplice, et pourtant elle *trouvait le tour charmant*. Libre à elle. Il est vrai qu'elle faisait pire. L'abbé Delille avait pour se défendre son nom, son esprit, sa réputation ; mais madame de Genlis mystifiait ou de pauvres hères sans intelligence, sans position, sans moyen d'existence, ou même des femmes de chambre qui tenaient tout d'elle. Quel triste et même quel honteux plaisir ! car en tous lieux, en tous temps, la générosité réprouve la lutte du puissant contre le faible, de la jeunesse dans sa force contre la caducité de l'âge, et surtout du rang et de la richesse contre la pauvreté.

Oh ! que la véritable grandeur a bien d'autres amusements et prend bien mieux ses avantages ! — Je me souviens que madame de Genlis, à son retour en France, eut une correspondance avec Napoléon ; je me souviens que l'empereur, avec la plus noble libéralité, lui fit donner un logement à l'Arsenal, puis une pension de six mille francs. Je ne vois pas qu'elle entretînt alors de correspondance avec ses anciens élèves, ni même qu'elle eût pris part, en quoi que ce soit, au mariage de l'aîné, M. le duc d'Orléans, avec une princesse de Bourbon, fille et sœur de rois à Naples. Cependant, à la Restauration, quand la famille d'Orléans revint en France, madame de Genlis lui fut présentée, et la duchesse d'Orléans, qui fut depuis la reine Amélie, s'approcha de la comtesse, l'embrassa et lui dit : *Je désirais depuis bien longtemps vous connaître, car il y a deux choses que j'aime passionnément : vos élèves et vos ouvrages.* » Madame de Genlis, en rap-

portant ces paroles, ajoutait : « Il était assurément im-« possible d'exprimer avec plus de charme, d'esprit et de « grâce, dans une seule phrase, des sentiments d'épouse « et de sœur, et de montrer plus de bonté pour moi. »

F. Barrière.

---

# PRÉFACE DE L'AUTEUR.

Tout auteur doit répondre de son ouvrage : c'est une vérité incontestable, puisqu'il est également reconnu qu'il y a de la lâcheté à publier un écrit à la fois anonyme et critique ; quelque fondée que soit la censure, un auteur ne peut se la permettre avec autorité, et par conséquent avec fruit, qu'en se nommant. Il est impossible qu'il n'y ait pas un grand nombre de critiques (et souvent très-piquantes) dans un ouvrage qui contient une infinité d'anecdotes particulières, et le récit des événements arrivés successivement pendant plus d'un demi-siècle. Laisser après soi des Mémoires qu'on eût craint de publier durant sa vie, c'est rendre suspecte leur véracité, et c'est en quelque sorte profaner l'asile inaccessible et sacré de la tombe ; faite pour être le dernier refuge de l'innocence opprimée, elle ne doit pas l'être de la pusillanimité des écrivains, quels qu'ils soient, qui n'osent mettre au jour leur histoire que lorsqu'ils sont renfermés dans son sein. La pierre sépulcrale est muette ; puisqu'on ne peut l'interroger, elle ne doit retentir que pour être l'écho touchant des vœux de la religion et des regrets de l'amitié. L'authenticité des Mémoires (surtout dans les temps de troubles et de factions) n'est incontestable à tous les yeux que lorsque l'auteur se décide à voir paraitre de son vivant ces récits contemporains ; alors même que les écrits posthumes sont

parfaitement exacts et fidèles, le public peut toujours croire qu'ils sont falsifiés.

La malveillance n'a jamais pu, dans aucun de mes ouvrages, relever un seul mensonge, une seule citation inexacte; cependant ces ouvrages contiennent beaucoup de critiques; mais je ne me suis jamais permis d'en faire que pour l'intérêt de la religion et de la morale, et j'ai toujours loué de bonne foi, et souvent mes ennemis mêmes, lorsqu'ils ont été irréprochables à cet égard; on trouvera dans ces Mémoires la même droiture et la même impartialité; ils seront utiles parce qu'ils seront véridiques, et que l'humeur et le ressentiment n'en auront pas dicté une seule ligne.

---

# MÉMOIRES

DE

# MADAME DE GENLIS.

Je naquis le 25 janvier de l'année 1746 dans une petite terre en Bourgogne, près d'Autun, et qu'on appelle *Champcéri*, par corruption, dit-on, de *Champ de Cérès*, nom primitif de cette terre. Je vins au monde si petite et si faible qu'il ne fut pas possible de m'emmaillotter, et peu d'instants après ma naissance je fus au moment de perdre la vie. On m'avait mise dans un oreiller de plumes dont, pour me tenir chaud, on avait attaché avec une épingle les deux côtés repliés sur moi ; on me posa, arrangée ainsi, dans le salon sur un fauteuil. Le bailli du lieu, qui était presque aveugle, vint pour faire son compliment à mon père, et comme, suivant l'usage de province, il écartait avec soin les grands pans de son habit pour s'asseoir, on s'aperçut qu'il allait s'établir sur le fauteuil où j'étais. On se jeta sur lui pour le faire changer de place, et l'on m'empêcha ainsi d'être écrasée. On me donna une nourrice qui me nourrit au château ; cette nourrice cacha qu'elle était grosse de quatre mois ; mais elle me nourrit avec du vin mêlé d'eau et d'un peu de mie de pain de seigle passée dans un tamis, sans me donner jamais une seule goutte d'aucun lait. Cette singulière nourriture, qu'on appelle en Bourgogne de la *miaulée*, réussit parfaitement ; avec l'apparence de la délicatesse je pris une très-bonne santé. J'éprou-

vai dans mon enfance une suite d'accidents fâcheux. A dix-huit mois je me jetai dans un étang : on eut beaucoup de peine à me repêcher ; à cinq ans je fis une chute, j'eus une grande blessure à la tête ; comme elle rendit plus d'uue palette de sang, on ne me fit pas saigner ; un dépôt se forma dans la tête, il perça par l'oreille au bout de quarante jours, et, contre toute espérance, je fus sauvée. Peu de temps après je tombai dans le brasier d'une cheminée ; mon visage ne porta point, mais j'ai conservé toute ma vie deux marques de brûlures sur le corps. Ainsi fut en danger tant de fois, dès ses premières années, cette vie qui, devait être si orageuse !

Mon père vendit la terre de Champcéri (je n'avais alors que deux ans). Il possédait une maison à Cosne ; il alla s'y établir et y passa trois ans. Le souvenir de cette maison, de son superbe jardin et de sa belle terrasse sur la Loire, est resté ineffaçablement gravé dans ma mémoire, ainsi que celui du château de Mienne, à une lieue de Cosne, où nous allions sans cesse. Passant sur cette route trente-cinq ans après, je reconnus dans l'instant ce château ; je n'avais pourtant que cinq ans lorsque nous quittâmes Cosne. Mon père acheta le marquisat de Saint-Aubin, terre charmante par sa situation, son étendue et ses droits honorifiques et seigneuriaux. Je n'ai jamais pensé sans attendrissement à ce lieu, qui m'a été si cher, et dans lequel se sont écoulées pour moi six années d'innocence et de bonheur ! Oh ! combien, à l'instant où j'écris, il m'est plus doux de me retracer les promenades et les jeux de mon heureuse enfance que la pompe et l'éclat des palais où j'ai vécu depuis !... Toutes ces cours si florissantes alors sont anéanties ! tous les projets qu'on y formait avec tant d'assurance n'étaient que des chimères ! L'impénétrable aveuir a trompé également la sécurité des princes et l'ambition des courtisans ! Versailles à menacé ruine ; les délicieux jardins de Chantilly, de Villers-Coterets, de Sceaux, de l'Ile-Adam, sont détruits ; j'y chercherais en vain les traces de cette fragile grandeur que j'y admirais jadis ;

mais je retrouverais les rivages de la Loire aussi riants, les prairies de Saint-Aubin aussi remplies de violettes et de muguets, et ses bois plus élevés et plus beaux ! Il n'y a point de vicissitudes pour les beautés immuables de la nature; tandis que, dans les révolutions sanglantes, les palais, les colonnes de marbre, les statues de bronze, les villes même disparaissent en un instant, la simple fleur des champs, bravant tous ces orages, croît, brille et se multiplie toujours.

Le château de Saint-Aubin ressemblait à ceux qu'a dépeints depuis madame Radcliff. Il était antique et délabré; il avait de vieilles tours, des cours immenses, dans l'une desquelles était un canal bordé d'ébéniers, arbre très-rare alors. On nourrissait de belles carpes dans cette pièce d'eau. A deux pas de la Loire, on avait eu la maladresse de bâtir le château de manière que d'aucune fenêtre on n'apercevait cette belle rivière. On me logea au rez-de-chaussée, dans une tour formant une petite chambre humide qui donnait sur une terrasse, au bas de laquelle était un vaste étang (1). Ma mère habitait l'autre côté du bâtiment; j'étais séparée d'elle par une pièce où couchait ma gouvernante, et par un immense salon. Les appartements du premier étaient réservés pour les étrangers. La ville la plus voisine de nous était Bourbon-Lancy, à deux lieues de Saint-Aubin; mon père en était seigneur. Il y avait dans cette ville des eaux minérales et chaudes; elles étaient alors assez fréquentées. Nous étions à six lieues de Moulins et à douze d'Autun.

En sortant du château on se trouvait sur le bord de la Loire, et sur l'autre rive, vis-à-vis le château, était située la fameuse

(1) Cette petite tour, où je couchais, est la seule chose qu'on ait conservée dans l'ancien bâtiment. Les habitants du pays se sont souvenus et ont dit que cette tour, dans mon enfance, était ma chambre; et, par une bonté dont je suis très-touchée, on n'a point voulu l'abattre. Je tiens ce détail de M. le marquis d'Aligre, possesseur actuel de la terre de Saint-Aubin.

(*Note de l'auteur.*)

*Abbaye de Sept-Fonts*, dont mon père était aussi seigneur, ce qui établissait de grandes relations entre lui et les religieux de cet ordre. Nous allions quelquefois dîner dans cette abbaye. car il y avait un appartement pour les étrangers, et les Pères y donnaient à dîner. C'était un très-grand plaisir pour moi de m'embarquer et de passer la Loire en bateau pour aller à Sept-Fonts. D'ailleurs j'avais tant de vénération pour ces saints solitaires que je ne me lassais point de regarder ceux qui venaient nous tenir compagnie ; je savais que dans l'intérieur de leur maison ils gardaient un silence éternel, de sorte que je trouvais aussi curieux de les entendre parler, que s'ils eussent été naturellement privés du don de la parole. Lorsque nous fûmes établis à Saint-Aubin on commença à s'occuper de mon éducation. Mademoiselle Urgon, maîtresse d'école du village, m'apprit à lire. Comme j'avais une très-belle mémoire, j'appris avec une très-grande facilité ; au bout de six ou sept mois je lisais couramment. J'étais élevée avec mon frère, plus jeune que moi de quinze mois ; je l'aimais tendrement ; à l'exception d'une heure de lecture, nous pouvions jouer ensemble toute la journée. Nous passions une partie du jour dans les cours ou dans le jardin, et le soir nous jouions dans le salon. Mon père, trouvant nos jeux trop bruyants, imagina de nous proposer de jouer *aux Pères de Sept-Fonts* au lieu de jouer à *madame*. Cela nous parut charmant. Nous substituâmes à nos cris, à nos bruyants dialogues, des gestes et la plus paisible pantomime ; et le silence qu'on nous aurait vainement recommandé de toute autre manière fut gardé avec autant de plaisir que d'exactitude.

J'avais six ans lorsqu'on envoya mon frère à Paris pour le mettre dans la fameuse pension du Roule de M. Bertaud, le plus vertueux et le meilleur instituteur public de ce temps. C'est lui qui inventa la manière d'apprendre à lire en six semaines sans épeler, avec des boîtes de fiches. Deux ou trois mois après le départ de mon frère, ma mère fit un voyage à Paris,

et m'emmena avec elle. J'avais à Paris une tante jeune et belle, nommée la comtesse de Bellevau ; j'en parlerai avec détail dans la suite. Madame de Bellevau avait avec elle deux enfants, qu'un de nos parents, M. Ducrest de Chigi, avait, en se mariant, reconnus pour ses filles ; elles portaient par conséquent le nom de Ducrest, et personne ne pouvait juridiquement le leur contester. Elles appelaient madame de Bellevau leur tante. Je ne fus pas émerveillée de Paris, et dans les premiers jours surtout je regrettai amèrement Saint-Aubin.

Nous allâmes passer une partie de l'été dans une charmante maison à Étioles, chez M. Le Normand, fermier général des postes, mari de madame de Pompadour, qui était déjà depuis longtemps favorite déclarée. De tous les personnages que je vis là, un seul me frappa, et j'en ai conservé un tel souvenir que je me rappelle encore l'expression de son sourire, ses gestes, sa démarche, son maintien. c'était le maréchal de Loewendal. J'avais entendu dire que c'était un *héros ;* on m'avait expliqué ce que c'était qu'un héros ; tout le monde chantait alors cette chanson faite pour lui, et si jolie dans son genre ·

S'ti-là qui pinca Berg-op-Zoom
Est un vrai moule à *Te Deum*, etc.

Et je regardais ce *héros* avec une espèce de saisissement. Cette première impression d'admiration fut si vive en moi que ma physionomie l'exprima avec toute la naïveté de mon âge ; le maréchal m'en sut gré ; il s'occupa beaucoup de moi, il me prenait souvent sur ses genoux ; j'en étais plus flattée que de tout ce que les autres pouvaient faire pour moi.

Après ce voyage à Étioles, ma mère, ma tante, ma cousine et moi, nous partîmes ensemble dans une immense berline, et nous allâmes à Lyon, car on devait nous faire recevoir, ma cousine et moi, chanoinesses du chapitre noble d'Alix. Comme il fallait d'abord que les comtes de Lyon examinassent les preuves de noblesse des postulantes, nous restâmes environ quinze jours

à Lyon. Nos preuves étant en règle, nous allâmes à Alix, qui n'est qu'à peu de lieues de Lyon. Ce chapitre formait, par ses immenses bâtiments, un coup d'œil singulier. Il était composé d'une grande quantité de jolies petites maisons toutes pareilles, et toutes ayant un petit jardin. Ces maisons étaient disposées de manière qu'elles formaient un demi-cercle dont le palais abbatial occupait le milieu. Je m'amusai beaucoup à Alix ; l'abbesse et toutes les dames me comblaient de bontés et de bonbons, ce qui me donnait une grande vocation pour l'état de chanoinesse. Cependant mon bonheur fut un peu troublé par la terreur que m'inspirait une bête féroce, d'une espèce inconnue et singulière, qui désolait alors ce canton ; on en contait des choses si effrayantes qu'aucune des dames n'osait sortir de la maison pour aller se promener dans la campagne. Le gouvernement ordonna à ce sujet des chasses publiques et peu de jours après notre départ d'Alix on tua ce terrible animal. J'ai vu depuis, quinze ans après, se renouveler cette espèce de fléau. Tout le monde a entendu parler de la hyène de Gévaudan, qui a fait tant de ravages.

Le jour de ma réception fut un grand jour pour moi. La veille ne fut pas si agréable; on me frisa, on essaya mes habits, on m'endoctrina, etc. Enfin le moment heureux arrivé, on nous vêtit de blanc, ma cousine et moi, et l'on nous conduisit en pompe à l'église du chapitre. Toutes les dames, habillées comme dans le monde, mais avec des robes de soie noire sur des paniers et de grands manteaux doublés d'hermine, étaient dans le chœur. Un prêtre, qu'on appelait le grand-prieur, nous interrogea, nous fit réciter le *Credo*, ensuite nous fit mettre à genoux sur des carreaux de velours. Alors il devait nous couper une petite mèche de cheveux; mais, comme il était très-vieux et presque aveugle, il me fit une petite coupure au bout de l'oreille, ce que je supportai *héroïquement* sans me plaindre ; on ne s'en aperçut que parce que mon oreille saignait. Cela fait, il mit à mon doigt un anneau d'or bénit, m'attacha sur la tête

un petit morceau d'étoffe blanc et noir, long comme le doigt, que les chanoinesses appelaient *un mari*. Il me passa les marques de l'ordre, un cordon rouge et une belle croix émaillée, et une ceinture d'un large ruban noir moiré. Cette cérémonie terminée, il nous fit une courte exhortation, après laquelle nous allâmes dans l'église même embrasser toutes les chanoinesses; puis nous entendîmes la grand'messe. Le reste de la journée, à l'exception de l'heure de l'office, après le dîner, se passa en festins, en visites chez toutes les dames et en petits jeux très-agréables. Dès ce moment on m'appela madame la comtesse de Lancy. Mon père était, comme je l'ai dit, seigneur de Bourbon-*Lancy;* c'est pourquoi ce nom me fut donné. Le plaisir de m'entendre appeler *madame* surpassa pour moi tous les autres. Dans ce chapitre on était libre de faire ou non des vœux à l'âge prescrit ou plus tard; quand on n'en faisait point on ne gagnait à cette réception que le titre de *dame* et de comtesse, et l'honneur de se parer des décorations de l'ordre (1).

---

Mon père avait une grande meute de chiens de chasse; il chassait beaucoup; il nous donnait de temps en temps le divertissement d'une *pipée*, c'est-à-dire de voir de petits oiseaux pris à la glu dans une feuillée. Nous allions aussi à la pêche sur la Loire. On m'admettait quelquefois aux pêches de nuit; on était dans des bateaux avec des torches de paille enflammées qui attiraient le poisson; ce spectacle me paraissait admirable. Mon père avait reçu de la nature des dons rarement réunis : sa figure était d'une beauté remarquable, sa taille élevée et parfaite. Il

(1) Toutes les chanoinesses d'Alix avaient le droit de porter le titre de *comtesse*, et j'ai porté le nom de *Lancy* jusqu'à mon mariage.
(*Note de l'auteur.*)

avait beaucoup d'esprit et d'instruction, ayant fait aux jésuites de Lyon d'excellentes études, ainsi que son frère aîné, mort avant ma naissance; ce dernier était compté au nombre des bienfaiteurs de cette même maison des jésuites, à laquelle il laissa par testament un très-beau cabinet de médailles. Mon père avait quelques notions de la science numismatique, mais il avait fait une étude particulière de la chimie et de la physique; il avait à Saint-Aubin un joli cabinet de physique, et je lui ai vu faire dans mon enfance une grande quantité d'expériences sur l'électricité et sur la machine pneumatique. Il joignait à toutes ces connaissances un caractère d'une douceur angélique, une grâce infinie dans l'esprit, et l'âme la plus généreuse et la plus sensible. Il aimait et savait la musique; il donnait du cor et jouait passablement du violon. Il était entré au service dès sa première jeunesse, et il y montra la valeur la plus distinguée. Une affaire étrange lui fit quitter le service à trente-deux ans, trois ans avant son mariage. Il était capitaine dans le régiment de M. le duc d'Hostun, qui avait pour lui une amitié particulière. Il était en garnison avec son régiment dans une ville de province; une intrigue d'amour qu'il avait à Paris le décida à y revenir secrètement passer trois jours sans congé. Il feignit d'être malade, se mit au lit, laissa un domestique qui devait seconder ce stratagème, et, sous un autre nom, il partit seul à franc étrier au milieu de la nuit, et il arriva à Paris. Le lendemain même, passant à minuit sous les guichets du Louvre, il fut attaqué par trois hommes; mon père tira son épée, s'appuya contre le mur, tua un des assassins, en blessa un autre mortellement, qui tomba, et mit le troisième en fuite. Pendant ce temps il survint du monde; la garde accourut, mon père fut arrêté et conduit chez un commissaire chez lequel on transporta aussi le meurtrier, qui respirait encore. Il fut bien constaté par les aveux de ce misérable que mon père n'avait fait que défendre sa vie contre trois brigands; mais, ce qu'il y avait de fâcheux, c'est qu'il fallait se nommer, et faire connaître

qu'on était à Paris sans congé. Mon père demanda à être conduit chez M. le duc d'Hostun, son colonel, qui heureusement était à Paris ; mon père comptait sur son amitié, il avait raison. Le duc arrangea cette affaire, mais il ne voulut jamais consentir à laisser mon père passer encore quelques jours à Paris. Mon père fut obligé de retourner sans délai à sa garnison ; il en eut tant de dépit qu'il se promit de quitter le service, ce qu'il fit en effet trois mois après, à trente-deux ans.

---

Je ne crois pas aux règles sur la physionomie données par Lavater ; mais je crois que la nature a doué certains individus d'un instinct précieux, celui de connaître à peu près l'*âme* par l'impression que produisent en eux certaines physionomies, et je suis persuadée que j'ai cet instinct. Je haïssais donc ainsi d'instinct un gentilhomme que l'on prétendait être de l'ancienne et illustre maison de Châlons, depuis longtemps éteinte. Il s'appelait M. de Châlons, âgé alors de trente et quelques années. Quoiqu'il fût assez riche, il n'avait jamais voulu se marier sous prétexte d'une extrême dévotion ; il avait une telle réputation de piété qu'il passait pour un saint. Sa figure était assez belle, mais sa manière de regarder en dessous et à la dérobée avait commencé mon aversion pour lui. J'avais remarqué aussi que, lorsqu'il était à l'église, il faisait de pieuses contorsions, des yeux en l'air et des mains croisées sur la poitrine, qui ne m'édifiaient pas du tout. Enfin j'avais deviné qu'il était un hypocrite, et la suite a prouvé qu'il était le plus horrible scélérat dont on ait jamais entendu parler. Il a fait des crimes épouvantables qui furent à la fin découverts de cette sorte. Enhardi par la confiance qu'il avait usurpée, il y compta trop ; le Ciel lui mit un bandeau sur les yeux, et il en vint à commettre des forfaits d'une imprudence inconcevable. Sous

prétexte de faire travailler au linge de sa maison, il fit venir d'Autun une jolie petite ouvrière qu'il avait vue dans cette ville; il la garda dans son château environ six semaines; ensuite elle disparut, et il manda à sa mère qu'elle s'était sauvée avec un amant. En même temps il priait cette femme de lui envoyer la sœur cadette de cette jeune fille, qui était aussi très-jolie, parce que, disait-il, le raccommodage de son linge n'était pas fini. On la lui envoya; au bout de deux mois elle disparut ainsi que l'autre, et le monstre écrivit à la mère qu'elle avait suivi l'exemple de sa sœur, et que de même elle s'était évadée. A cette fois, la malheureuse mère, éclairée par son désespoir, porta ses plaintes à la justice, qui ordonna une visite chez M. de Châlons. Ce scélérat fut averti, prit la fuite; on n'a jamais pu découvrir ce qu'il était devenu. La Providence l'aura sûrement poursuivi et fait périr misérablement dans quelque asile obscur. On fit en effet une descente dans son château; on trouva des traces de sang mal lavées dans un de ses cabinets, des poisons affreux dans une armoire, et dans son jardin plusieurs cadavres de femmes enterrées, et ceux de ses dernières victimes! La première des jeunes filles fut reconnue par une bague de crin avec une devise, qu'il lui avait laissée!... Ainsi mon antipathie pour ce monstre ne fut que trop justifiée par la suite.

Au milieu de nos répétitions et de nos fêtes, un incident assez singulier vint répandre pendant une soirée la terreur dans le château. C'était dans ce temps que le fameux Mandrin, à la tête de sa troupe, exerçait en Bourgogne ses brigandages; il n'en voulait, disait-il, qu'aux fermiers généraux et à leurs employés; cependant de temps en temps il mettait à contribution des personnes qui n'avaient rien de commun avec ses ennemis déclarés. Un soir on vint nous dire qu'une troupe assez considérable, avec des uniformes pareils à ceux des gens de Mandrin, arrivait dans le village, que le commandant de la troupe s'en disait colonel, et qu'il se faisait nommer le marquis de Breteuil, mais qu'on ne doutait pas que cet homme

fût Mandrin. Ce récit jeta l'alarme dans le château ; ma mère fut très-effrayée ; mademoiselle de Mars, ma gouvernante, le fut encore davantage ; M. Corbier, notre intendant, ne montra pas dans cette grande occasion une valeur bien déterminée. Ma mère le chargea d'aller dans le village prendre des informations ; il revint plein de terreur nous dire que le commandant et ses officiers, qui étaient chez le cabaretier du village, avaient des figures épouvantables, qu'ils faisaient un vacarme affreux, et qu'il était impossible de méconnaître en eux Mandrin et ses complices. Un instant après, un message nous annonça la visite de ce redoutable marquis de Breteuil (1). L'effroi fut au comble dans le château ; pour moi j'éprouvai que la curiosité peut l'emporter sur la peur ; je n'avais jamais vu de *brigand*, et j'avais un désir extrême de voir et d'examiner Mandrin. Dans ce moment critique nous vîmes arriver le Père Antoine ; c'était un capucin qui desservait la cure depuis trois mois, parce que le curé était mort. Ce bon capucin, excellent religieux, était très-brave, ce qu'il avait prouvé dans plusieurs incendies, en exposant sa vie avec une intrépidité admirable ; nous l'aimions beaucoup ; il m'avait donné des images et des chapelets, il était mon confesseur, et j'avais pour lui autant d'attachement que de vénération.

La présence du Père Antoine nous rassura un peu. Enfin on annonça M. le marquis de Breteuil, et nous vîmes paraître un homme d'assez mauvaise mine, suivi de deux officiers qui avaient des figures très-rembrunies. Bien persuadée que je voyais Mandrin, je le regardais avec une application dont rien ne pouvait me distraire, et je m'étonnais beaucoup qu'un *brigand* n'eût pas des traits plus marqués. Comme il prolongeait sa visite, l'heure avançait, et l'on vint annoncer que le souper était servi ; ma mère d'une voix tremblante l'invita à

(1) Madame Duchatelet était de la famille des Letonnellier de Breteuil.

2

souper, il accepta ; le Père Antoine resta ; on se mit à table. Tout d'un coup un gros chat de ma mère vint sauter sur l'épaule de M. le colonel, qui au même instant pâlit et fut près de se trouver mal ; un des officiers dit que M. le marquis avait une antipathie invincible pour les chats. Je me penchai vers mademoiselle de Mars, assise à côté moi, et je lui dit tout bas : *Ce n'est pas là Mandrin ; car Mandrin n'aurait pas peur d'un chat.* J'avais raison, ce n'était point Mandrin ; c'était en effet un marquis de Breteuil, de je ne sais plus quel régiment.

---

Cependant nos fêtes continuaient toujours, et mon père, absent depuis dix-huit mois, ne revenait point. Ma mère, voulant joindre la danse à la musique et à la tragédie, fit venir d'Autun une danseuse, qui s'appelait mademoiselle Mion, et qui m'apprit à danser le menuet et une *entrée* toute seule, dans un habit d'Amour que je portais régulièrement. Mademoiselle Mion était rousse et s'enivrait ; au bout de trois mois on la renvoya, et on fit venir un danseur de cinquante ans, qui de plus était maître en fait d'armes ; il joignit à mon *entrée* une sarabande, et il me trouva si leste qu'il proposa de m'apprendre à faire des armes, ce qui m'amusa beaucoup. J'y réussis si bien que ma mère eut l'idée de me faire jouer Darviane, dans *Mélanide* de La Chaussée, rôle dans lequel il faut tirer l'épée et se mettre en garde. Alors je quittai mon costume d'Amour, parce qu'on me fit faire un charmant habit d'homme que j'ai constamment porté jusqu'à mon départ de la Bourgogne. C'était une chose tout à fait inusitée dans ce temps d'élever une petite fille avec des habits si peu convenables à son sexe ; j'ai toujours été surprise depuis, par réflexion, que le Père Antoine, qui était si pieux, n'ait pas fait là-dessus quelques représentations, et que personne, à ma connaissance, n'ait paru

scandalisé de cette innovation. Au reste j'y ai gagné d'avoir eu, dans ma jeunesse, le pieds mieux tournés, de mieux marcher que les autres femmes en général, surtout d'être plus agile qu'aucune que j'aie connue. Je menais une vie qui me charmait : les matins je jouais un peu du clavecin et je chantais ; ensuite j'apprenais mes rôles, et puis je prenais ma leçon de danse, et je tirais des armes. Après cela je lisais jusqu'au dîner avec mademoiselle de Mars, ma gouvernante.

---

Avant de quitter la Bourgogne, je rendrai compte encore d'un fait qu'une femme n'oublie jamais : c'est la première passion qu'elle ait inspirée. J'étais encore bien enfant ; je n'avais que onze ans et trois mois, j'étais même fort petite pour mon âge, et j'avais un visage et des traits si délicats que ceux qui me voyaient pour la première fois ne me donnaient que huit ou neuf ans tout au plus. Cependant un jeune homme de dix-huit ans était éperdument amoureux de moi ; c'était le fils du docteur Pinot, l'un des premiers médecins des eaux de Bourbon-Lancy. Il jouait depuis deux ans avec nous la tragédie et la comédie ; sa véhémence était extrême dans les rôles tragiques. Personne au monde ne soupçonnait sa folie, et assurément je n'en avais aucune idée. Un matin que nous venions de répéter *le distrait*, de Regnard, ce jeune homme, après la répétition, saisissant un moment où sur le théâtre je me trouvais éloignée des autres acteurs et seule dans une coulisse, s'approche de moi précipitamment, et avec un air égaré me remet un billet en me disant tout bas qu'il me priait de le lire et de ne le montrer à personne. Très-surprise je pris ce billet ; il s'éloigna aussitôt. Mademoiselle de Mars vint me rejoindre ; je mis le billet dans ma poche, et nous montâmes dans notre chambre. Je me faisais un vrai scrupule de montrer ce billet à

mademoiselle de Mars : on m'avait si vivement recommandé le secret !.... Mais un secret me pesait vivement avec l'amie qui m'était si chère ; en même temps ma curiosité était extrême. Enfin, mademoiselle de Mars me quitte ; je cours m'enfermer dans mon cabinet, j'ouvre le billet, et j'y trouve une déclaration d'amour très-positive. Mon premier mouvement fut d'être excessivement choquée que le fils d'un médecin, qu'un homme qui n'était point *gentilhomme* osât me parler d'amour ! J'allai sur-le-champ montrer ce billet à mademoiselle de Mars, qui me dit que je devais le porter à ma mère, ce que je fis. Le jeune homme fut réprimandé par son père comme il méritait de l'être ; il conçut tant de chagrin de cette aventure qu'il s'engagea et disparut. Quinze ans après, son père, ayant fait un voyage à Paris, vint me voir au Palais-Royal ; je lui demandai des nouvelles de son fils, ce qui le fit sourire ; et il me répondit qu'il l'avait pleuré pendant trois ans, le croyant mort, qu'au bout de ce temps il était revenu, qu'on avait obtenu son congé, qu'il avait fait un excellent mariage, qu'il était heureux et un très-bon sujet.

---

Je voyais chez madame de Bellevau, ma tante, un financier homme de lettres, M. de Mondorge (1), qui avait alors au moins quarante-six ou quarante-sept ans, et qui, dix ou douze ans après, épousa l'aînée de mes cousines. M. de Mondorge avait de l'esprit, de l'agrément, et une grande douceur. Il faisait des chansons et des opéras. Le poëme de l'opéra intitulé : *les Talents*

(1) Antoine Gautier de Mondorge, né à Lyon en 1727, est mort à Paris en 1768 ; il a composé un grand nombre de poésies légères, quelques pièces de théâtre et des lettres sur les beaux-arts.

*lyriques* est de lui. On me faisait chanter toutes ses chansons. Je n'ai jamais oublié celle-ci, qui n'a point été imprimée :

D'Hébé vous avez la jeunesse
Et les appas;
Dans les yeux certaine finesse
Qu'elle n'a pas.
Si la belle eût joint votre grâce
A sa beauté,
Jamais Ganymède à sa place
Ne fût monté (1).

Comme elle remplissez mon verre;
Et j'aime mieux
Avec vous boire sur la terre
Que d'être aux cieux.
Versez, versez toujours de même;
Recommencez.
Ah! s'il faut boire autant que j'aime,
Versez, versez.

M. de Mondorge avait une très-jolie conversation, remplie de traits piquants et d'anecdotes; il avait un excellent ton; c'est le premier homme qui m'ait donné l'idée d'une conversation véritablement agréable. Je ne me lassais point de l'écouter. J'écrivais sans cesse, avec ma grosse vilaine écriture, des lettres énormes à la nièce d'un curé de Bourbon-Laney; ma tante un jour en montra une de seize pages à M. de Mondorge, qui fit de cette lettre les éloges les plus exagérés. Il m'exhorta beaucoup à lire et à écrire, et me fit des prédictions très-flatteuses. Ce fut mon premier encouragement en ce genre. Les vers de M. de Mondorge me donnèrent l'envie d'en faire; j'en sentais parfaitement la mesure, et la comédie et la tragédie, que j'avais tant jouées, m'avaient donné, dès ma première enfance, beaucoup de goût pour la poésie. Ma mère avait une

(1) On sait que, dans la mythologie, Hébé encourut la disgrâce des dieux parce qu'elle eut la maladresse de faire une chute en servant le nectar.

(*Note de l'auteur.*)

femme de chambre qui s'appelait *Victoire*, l'un de mes noms de baptême était celui de *Félicité*; ces deux noms, joints à celui de mademoiselle de *Mars*, me donnèrent l'idée de ma première composition poétique; je fis là-dessus les vers suivants :

Félicité, Mars et Victoire
Se trouvent rassemblés chez nous
Est-il rien de plus grand, est-il rien de plus doux
Que de fixer chez soi le bonheur et la gloire?

A cette même époque, ma mère et ma tante se brouillèrent; ma mère m'annonça que nous la quitterions sous un mois, et qu'il fallait me séparer de mademoiselle de Mars, que sa situation ne lui permettait plus de garder!... J'aimais ma tante, je chérissais mademoiselle de Mars. Ma douleur, qui fut extrême, déplut à ma mère; il fallut la cacher... J'en eus le courage, mais je pleurais tous les soirs dans mon lit, et souvent deux ou trois heures.

Quinze jours après nous quittâmes ma tante, qui me montra beaucoup de tendresse et de regrets; elle me serra longtemps dans ses bras, et ses larmes coulèrent avec les miennes. Je me souviens qu'elle me dit : « Pauvre enfant, tu ne seras jamais heureuse, tu es trop sensible. » Elle avait raison. Elle me donna un charmant petit panier de porcelaine, rempli de pastilles de chocolat enveloppées dans du papier, parmi lesquelles se trouvait une très-belle bague de rubis entourée de brillants. Je regrettai peu mes cousines : la cadette était trop enfant, l'aînée avait peu de sensibilité, et beaucoup de jalousie des préférences souvent trop marquées de sa tante pour moi; elle a été depuis une femme très-estimable. Nous allâmes loger rue Traversière, dans un petit appartement au rez-de-chaussée donnant sur un jardin humide; cet appartement me parut bien triste et bien mesquin en le comparant à l'élégante maison que nous venions de quitter.

Au bout de quinze jours nous allâmes à Passy chez M. de

la Popelinière, fermier général, où nous passâmes tout l'été. M. de la Popelinière était un vieillard de soixante-six ans, d'une santé robuste, d'une figure douce, agréable et spirituelle; il n'avait pas l'air d'avoir plus de cinquante ans. On a pu donner quelques ridicules à cet homme, célèbre par son faste et sa bienfaisance; il eût été impossible de lui trouver un tort ou un vice. Il avait beaucoup d'esprit, un caractère facile et doux et une très-belle âme; il faisait avec agrément des vers, des chansons, des comédies et des romans. Il protégeait avec discernement les artistes et les auteurs sans fortune. Mariant et dotant tous les ans six pauvres filles, il faisait en outre un bien infini à Passy, faisant travailler les ouvriers, répandant d'abondantes aumônes dans les familles indigentes. Il avait les mœurs les plus pures, la conduite la plus décente et la plus régulière. Il tenait un grand état de maison sans avoir jamais fait aucune dette; il recevait beaucoup de monde et très-bonne compagnie; il faisait les honneurs de sa maison avec autant de grâce que de noblesse; il ne jouait jamais, et ne permettait chez lui que des jeux de commerce; enfin, sobre, généreux, il aimait passionnément la littérature, les arts, les talents. Il possédait aussi toutes les vertus domestiques; bon maître, bon parent, ami fidèle et tendre, tel était l'homme sur lequel la moquerie pendant plus de trente ans fut inépuisable. Il est vrai qu'il y eut trop de pompe, d'appareil et de singularité dans quelques-unes de ses actions, et c'est ce qu'on ne pardonne pas, surtout à un bourgeois. D'ailleurs, de tous les défauts, l'ostentation dans la bienfaisance est celui pour lequel le monde a le moins d'indulgence. On n'aime pas ces grands exemples qui jettent une espèce de blâme sur ceux qui, pouvant les suivre, ne les imitent pas. On ne veut point qu'il s'établisse en maxime qu'il vaut mieux, même par vanité, employer une grande fortune à faire du bien, qu'à briller seulement par un luxe frivole. On répète qu'il faut se cacher pour faire le bien, comme si de certaines actions et les plus belles et les plus utiles, pouvaient se faire en

secret! C'est ainsi que la petite et plate vanité a dans tous les temps fait avec succès la satire d'un noble amour-propre, et souvent même a calomnié les intentions les plus pures de la charité chrétienne la plus sincère. Pour moi, à toutes les époques de ma vie, je me suis livrée au doux plaisir d'admirer le bien partout où je l'ai vu. Chercher de mauvais motifs aux belles actions, c'est en quelque sorte participer à la bassesse de sentiments des ingrats, qui ne manquent jamais de trouver des raisons de ce genre pour se dispenser de la reconnaissance qu'ils doivent à leurs bienfaiteurs.

Le jour même de notre arrivée à Passy, je donnai une nouvelle preuve du talent dont la nature m'a douée, de lire sur les physionomies et d'y découvrir les vices cachés du cœur. Après avoir fait et reçu les premiers compliments, je me détournai, et je vis derrière moi un homme de cinquante ans, gros et court, habillé en abbé, et dont la figure me parut si repoussante qu'elle me fit tressaillir. Ma mère me demanda ce que j'avais; je lui répondis tout bas : *Regardez cet abbé, je suis sûre qu'il sera pendu.* Ma mère me gronda, mais je gardai mon opinion. Cet homme était le fameux abbé de la Coste, qui cinq mois après alla à Toulouse, de la part de M. de la Popelinière, chercher mademoiselle de Mondran, fille d'un capitoul, que M. de la Popelinière, sur sa réputation de talents, voulait épouser, et qu'en effet il épousa. Cette singularité romanesque ne réussit pas. Ce mariage rendit M. de la Popelinière si malheureux qu'au bout de dix-huit mois le chagrin le conduisit au tombeau. Son destin était d'être malheureux en femmes. Tout le monde sait les aventures scandaleuses de sa première femme avec le maréchal de Richelieu; j'en ai mis le fond dans l'histoire de M. et de madame du Resnel, dans mon roman des *Mères rivales*. Pour revenir à l'abbé de la Coste, peu de temps après le mariage de M. de la Popelinière avec mademoiselle de Mondran, il fut convaincu du double crime d'avoir fait les plus infâmes libelles diffamatoires sur M. de la Popeli-

nière et plusieurs autres personnes, et d'en avoir jeté les soupçons, avec la plus grande vraisemblance, sur un ami de M. de la Popelinière, qu'il voulait perdre. Afin de le mieux persuader, ce scélérat disait beaucoup de mal de lui-même dans ces libelles. On découvrit toutes ces horreurs et beaucoup d'autres, et un grand nombre de faux et d'escroqueries. Cet indigne abbé (qui n'était point prêtre) fut livré à la justice et condamné au carcan et aux galères. Le jour où il fut conduit à la Grève pour y subir ce supplice, un étranger, voyant dans les rues un grand attroupement, demanda ce que c'était; quelqu'un répondit : *C'est l'ambassadeur de M. de la Popelinière qui fait son entrée.*

---

J'entendis pour la première fois à Passy jouer de la harpe. M. de la Popelinière avait une musique à lui et parfaitement bonne; Gossec, excellent compositeur, qui vit encore, en était. Mais ce qui m'en charma le plus fut un vieux joueur de harpe, un Allemand nommé Gaiffre, qu'on appelait le roi David, et à qui l'on doit l'invention des pédales. Avant lui la harpe, n'ayant point de pédales, était un instrument si borné qu'on ne le connaissait qu'en Allemagne dans les rues et dans les tavernes. Gaiffre l'ennoblit par une invention qui en fit le plus beau des instruments. Il n'en jouait que pour préluder fort médiocrement, quoiqu'il fût bon harmoniste; mais il manquait de doigts, et n'avait pas l'idée de ce qu'on peut faire sur cet instrument admirable. Il avait en tout quatre ou cinq écoliers, parmi lesquels se trouvaient M. de Monville et madame Saint-Aubin, qui tous ne savaient faire que quelques arpégements pour s'accompagner en chantant; et c'étaient là les seules personnes qui jouassent en France de la harpe. Au reste, le bon Gaiffre posait mal à la harpe ses écoliers, qu'il faisait asseoir beau-



coup trop bas, ce que font encore les maîtres de harpe; mais il posait bien les mains, ce qui est un grand point. Je pris une passion si démesurée pour cet instrument que je conjurai ma mère avec la plus vive instance de me donner Gaiffre pour maître; ce qu'elle fit. Je pris tout de suite des leçons; mais, n'ayant que la harpe de Gaiffre, je ne pouvais pas étudier seule; je ne jouais que deux fois la semaine avec mon maître. Gaiffre, qui était le meilleur homme du monde, charmé de mon zèle et de mes dispositions, s'attacha singulièrement à moi; il me donnait d'énormes leçons et quelquefois de trois heures. Si j'avais eu à moi une harpe à Passy, rien n'eût manqué à mon bonheur. On joua la comédie, et des pièces faites par M. de la Popelinière; on m'y donna des rôles; je jouai un rôle d'ingénue, et un autre de soubrette, dans deux pièces intitulées *l'Indolente* et *les Joueurs;* elles n'ont jamais été imprimées. Je dansai à ces représentations une danse, seule, qui eut le plus grand succès. Un maître de ballets de la Comédie italienne, nommé Deshaies, m'apprit cette danse, que l'on me fit danser non-seulement sur le théâtre, mais continuellement dans le salon. J'avais pour la danse les plus grandes dispositions; mais je ne les ai point cultivées par la suite, n'y mettant aucun amour-propre. Je n'ai jamais aimé la danse qu'à la campagne; je n'ai été aux bals à la cour et à la ville que pour avoir le bon air d'être invitée, et pour mettre un joli habit différent de ceux qu'on portait dans le monde. Il m'a toujours paru inconcevable d'attacher du prix à un talent dont on ne peut s'amuser seul, qu'il est impossible (lorsqu'on n'en fait pas son état) de porter a une certaine supériorité, et que la plus médiocre danseuse de l'Opéra possède toujours infiniment mieux que la femme de la société la plus exercée dans ce genre.

M. de la Popelinière était enchanté de mes petits talents; il disait souvent en me regardant et en poussant un profond soupir: « Quel dommage qu'elle n'ait que treize ans! » (1759) Je compris fort bien à la fin ce mot, si souvent répété, et je fus

fâchée moi-même de n'avoir pas trois ou quatre ans de plus, car je l'admirais tant que j'aurais été charmée de l'épouser. C'est le seul vieillard qui m'ait inspiré cette idée.

---

Je me levais de grand matin à Passy, et, comme je n'avais plus mademoiselle de Mars pour gouvernante, j'allais me promener au jardin avec mademoiselle Victoire, qui la remplaçait; elle s'asseyait sur un banc et cousait, tandis que je me promenais sous ses yeux. Là je faisais des châteaux en Espagne, et souvent des dialogues, en parlant tout haut, habitude que j'ai conservée toute ma vie, et qui m'a procuré les plus agréables amusements et même les plus grandes consolations que j'aie goûtées. Dans ces premiers dialogues, je me supposais toujours avec mademoiselle de Mars venant me voir secrètement. Je lui contais tout ce qui m'arrivait, tout ce que je pensais; je la faisais parfaitement parler dans son caractère; elle me donnait de très-bons conseils pour le présent et pour l'avenir; elle me contait aussi de son côté toutes sortes de choses que j'inventais avec une merveilleuse facilité. Je me passionnai pour ces entretiens imaginaires, au point que la réalité n'aurait guère eu plus de charmes pour moi. J'étais au désespoir quand mademoiselle Victoire me rappelait, et je promettais bien à mon amie de revenir le lendemain à la même heure.

---

Nous retournâmes à Paris dans les premiers jours d'octobre. Je quittai M. de la Popelinière avec peine; j'avais pris pour lui un véritable attachement. Nous allâmes loger dans la rue Neuve-Saint-Paul. Nous avions là un fort joli voisinage,

la famille de M. Le Fèvre, un créole très-riche, qui demeurait sur le quai des Célestins. Il avait quatre filles charmantes, dont la plus jeune était de mon âge ; elles étaient aimables, bonnes, jolies et remplies de talents. Nous faisions de la musique tous les jours ; je passais presque toutes mes journées chez elles, et j'y employais une partie du temps à jouer de la harpe, à chanter, à jouer de la guitare et du clavecin. Ainsi je cultivais parfaitement la musique. On me donna un maître de chant italien, nommé Pellegrini, qui venait à six heures du matin ; je prenais cette leçon à la lumière. Philidor (1) me donna des leçons d'accompagnement. Au milieu de l'hiver j'eus la fantaisie d'apprendre à jouer de la musette ; au lieu de souffler avec la bouche, on donnait le vent au moyen d'un soufflet posé sous le bras. J'avais tant de dispositions pour les instruments qu'en moins de deux mois j'en jouai presque aussi bien que mon maître. Alors M. de Zimmerman, que nous voyions tous les jours, m'apprit à jouer du par-dessus de viole, et j'y réussis de même. Cependant j'aimais la harpe de préférence à tout ; j'en jouais au moins cinq heures par jour. Gaiffre, après m'avoir donné quarante-deux leçons, ne voulut plus prendre de cachets ; mais il venait toujours par amitié, et il me faisait déchiffrer. J'avais réformé tout son doigté : il faisait les grandes roulades d'un doigt, en glissant ce doigt sur toutes les cordes, ce que certaines personnes font encore aujourd'hui, ce qui ne peut avoir ni tact, ni aplomb, et chose aussi ridicule que si l'on doigtait ainsi sur le clavecin. Gaiffre ne faisait point de cadences, et j'en fis avec beaucoup de facilité. Enfin, j'imaginai de

(1) Le nom véritable de Philidor est Danican ; né à Dreux le 7 septembre 1726, il mourut le 31 août 1795, à Londres, où il s'était réfugié pendant la Terreur. Quoique très-bon musicien, il est presque aussi célèbre par son talent au jeu des échecs et son analyse de ce jeu que par ses opéras. Il acquit une célébrité fâcheuse en plaçant dans *le Maréchal ferrant* l'air de Gluck, *Objet de mon amour,* qui alors n'était pas connu en France. L'opéra français d'Orphée n'est qu'une imitation de l'*Orfée* italien, dont Gluck avait fait la musique.

me servir du petit doigt de la main droite dans les arpégements. J'exerçai ma main gauche séparément en lui faisant faire tout ce qui faisait la droite. Comme il n'y avait de gravé, pour la harpe, que quelques niaiseries de Gaiffre, je me mis à jouer des pièces de clavecin, et bientôt les plus difficiles, les pièces de Mondonville, de Rameau, et ensuite de Scarlati, d'Alberti, d'Händel, etc. J'étais encouragée par la vive admiration de Gaiffre; je faisais d'inconcevables progrès; on venait m'entendre comme une merveille. Tout le monde voulut apprendre à jouer de la harpe; Gaiffre en était le seul maître; il ne pouvait suffire à ses écolières. J'eus le plaisir extrême d'être la cause de la fortune de cet excellent homme, qui en était reconnaissant comme si je n'eusse joué de la harpe que dans ce dessein.

---

Je fus très-flattée qu'un savant, un geomètre d'une grande réputation eût une envie passionnée de m'entendre jouer de la harpe; il est vrai qu'il avait fait je ne sais quel ouvrage sur l'harmonie : c'était d'Alembert; il se fit présenter chez ma mère et parut charmé de ma harpe. Il avait une figure ignoble; il contait des historiettes burlesques, avec une voix de fausset aigre et criarde; il me déplut beaucoup. Je voyais souvent aussi dans ce temps le célèbre Rameau, pour lequel j'avais une grande vénération. Mais j'ai jusqu'à présent oublié de parler d'un personnage très-singulier que j'ai vu presque tous les jours, pendant plus de six mois, avant le départ de mon père; c'était le fameux charlatan, comte de Saint-Germain. Il avait l'air alors d'avoir tout au plus quarante-cinq ans, et par le témoignage de gens qui l'avaient vu trente ou trente-cinq ans auparavant, il paraît certain qu'il était infiniment plus âgé. Il était un peu au-dessous de la taille moyenne, bien fait et mar-

chant fort lestement; ses cheveux étaient noirs, son teint fort brun, sa physionomie très-spirituelle, ses traits assez réguliers. Il parlait parfaitement le français sans aucun accent, et de même l'anglais, l'italien, l'espagnol et le portugais. Il était excellent musicien; il accompagnait de tête sur le clavecin tout ce qu'on chantait, et avec une rare perfection, dont j'ai vu Philidor étonné, ainsi que de sa manière de préluder. Il était bon physicien et très-grand chimiste; mon père était fort en état d'en juger et admirait beaucoup ses connaissances en ce genre. Il peignait à l'huile, non pas de la première force, comme on l'a dit, mais agréablement; il avait trouvé un secret de couleurs véritablement merveilleux, ce qui rendait ses tableaux très-extraordinaires. Sa peinture était dans le genres des sujets historiques; il ne manquait jamais d'orner ses figures de femmes d'ajustements de pierreries; alors il se servait de ses couleurs pour faire ces ornements, et les émeraudes, les saphirs, les rubis, etc., avaient réellement l'éclat, les reflets et le brillant des pierres qu'ils imitaient. Latour, Vanloo et d'autres peintres ont été voir ces tableaux, et admiraient extrêmement l'artifice surprenant de ces couleurs éblouissantes, qui avaient l'inconvénient d'éteindre les figures, dont elles détruisaient d'ailleurs la vérité par leur étonnante illusion. Mais pour le genre d'ornement on aurait pu tirer un grand parti de ces singulières couleurs, dont M. de Saint-Germain n'a jamais voulu donner le secret. M. de Saint-Germain avait une conversation instructive et amusante; il avait beaucoup voyagé, et il savait l'histoire moderne avec un détail étonnant, ce qui a fait dire qu'il parlait des plus anciens personnages comme ayant vécu avec eux; mais je ne lui ai jamais rien entendu dire de semblable. Il montrait les meilleurs principes, il remplissait avec exactitude tous les devoirs extérieurs de la religion, il était fort charitable, et tout le monde s'accordait à dire qu'il avait les mœurs les plus pures. Enfin tout était grave et moral dans son maintien et dans ses discours Cependant il faut avouer que

cet homme si extraordinaire par ses talents et par l'étendue de ses connaissances, et par tout ce qui peut mériter la considération personnelle, le savoir, des manières nobles et sérieuses, une conduite exemplaire, la richesse et la bienfaisance ; que cet homme, dis-je, était un charlatan, ou du moins un homme exalté par quelques secrets particuliers, qui lui avaient certainement procuré une santé très-robuste et une vie plus longue que la vie ordinaire de l'homme. J'avoue que je suis persuadée, et mon père le croyait fermement, que M. de Saint-Germain, qui paraissait avoir alors tout au plus quarante-cinq ans, en avait au moins quatre-vingt-dix. Si l'homme n'abusait pas de tout, il parviendrait communément à une vieillesse plus avancée encore, dont on voit quelquefois des exemples ; sans ses passions et son intempérance, *l'âge de l'homme* serait *cent ans* et la très-longue vie *cent cinquante ou cent soixante*. Alors à l'âge de quatre-vingt-dix on aurait la vigueur d'un homme de quarante ou de cinquante ans ; ainsi ma supposition sur M. de Saint-Germain n'a rien de déraisonnable, si l'on admet encore la supposition qu'il eût trouvé, au moyen de la chimie, la composition d'un breuvage, particulièrement d'une liqueur appropriée à son tempérament ; on pourrait admettre aussi, sans croire à la pierre philosophale, qu'il avait, à l'époque dont je parle, un âge beaucoup plus avancé que celui que je lui donne. M. de Saint-Germain, pendant les quatre premiers mois de notre intimité, non-seulement ne dit pas une extravagance, mais ne dit pas une seule phrase extraordinaire ; il avait même quelque chose de si grave et de si respectable dans sa personne que ma mère n'osait pas l'interroger sur les singularités qu'on lui attribuait. Enfin, un soir, après m'avoir accompagnée d'oreille plusieurs airs italiens, il me dit que dans quatre ou cinq ans j'aurais une belle voix, et il ajouta : « Et quand vous aurez dix-sept ou dix-huit ans, serez-vous bien aise d'être fixée à cet âge-là, du moins pour un très-grand nombre d'années? » Je répondis que j'en serais charmée. « Eh bien ! reprit-il très-

sérieusement, je vous le promets. » Et aussitôt il parla d'autre chose.

Ce peu de mots enhardit ma mère, qui, un instant après, lui demanda s'il était vrai que l'Allemagne fût sa patrie. Il secoua la tête d'un air mystérieux, et, poussant un profond soupir : « Tout ce que je puis vous dire sur ma naissance, répondit-il, c'est qu'à sept ans j'errais au fond des forêts avec mon gouverneur... et que ma tête était mise à prix !... » Ces paroles me firent frissonner, car je ne mettais pas en doute la sincérité de cette grande confidence.... « La veille de ma fuite, continua M. de Saint-Germain, ma mère, que je ne devais plus revoir !... attacha son portrait à mon bras !... — Ah ! Dieu ! » m'écriai-je. A cette exclamation M. de Saint-Germain me regarda, et parut s'attendrir en voyant que j'avais les yeux remplis de larmes. « Je vais vous le montrer, » reprit-il. A ces mots il retroussa sa manche, et il détacha un bracelet parfaitement peint en émail et représentant une très-belle femme. Je contemplai ce portrait avec la plus vive émotion. M. de Saint-Germain n'ajouta rien et changea de conversation. Lorsqu'il fut parti, j'eus un grand chagrin, celui d'entendre ma mère se moquer de *sa proscription*, et de la *reine sa mère ;* car *cette tête mise à prix* dès l'âge *de sept ans*, cette fuite dans *les forêts* avec *un gouverneur*, donnaient à entendre qu'il était le fils d'un souverain détrôné... Je croyais et je voulais croire ce roman d'un si grand genre, en sorte que les plaisanteries de ma mère me scandalisèrent beaucoup. Depuis ce jour M. de Saint-Germain ne dit rien de remarquable dans ce genre ; je ne l'entendis parler que de musique, des arts, et des choses curieuses qu'il avait vues dans ses voyages. Il me donnait sans cesse des bonbons excellents, en forme de fruits, qu'il m'assurait avoir faits lui-même ; de tous ses talents ce n'était pas celui que j'estimais le moins. Il me donna aussi une boîte à bonbons très-singulière, dont il avait fait le dessus. La boîte, d'écaille noire, était fort grande ; le dessus en était orné d'une agate de composition

beaucoup moins grande que le couvercle ; on posait cette boîte devant le feu, et au bout d'un instant, en la reprenant, on ne voyait plus l'agate, et l'on trouvait à sa place une jolie miniature représentant une bergère tenant une corbeille remplie de fleurs ; cette figure restait jusqu'à ce qu'on fît rechauffer la boîte, alors l'agate reparaissait et cachait la figure. Ce serait une jolie manière de cacher un portrait. J'ai depuis inventé une composition avec laquelle j'imite à s'y tromper toutes sortes de cailloux, et même des agates transparentes ; cette invention m'a fait deviner l'artifice de la boîte de M. de Saint-Germain.

Pour finir tout ce qui a rapport à cet homme singulier, je dois dire que, quinze ou seize ans après, en passant à Sienne, en Italie, j'appris qu'il habitait cette ville, et qu'on n'y croyait pas qu'il eût plus de cinquante ans. Seize ou dix-sept ans après, étant dans le Holstein, j'appris de M. le prince de Hesse, beau-frère du roi de Danemark et beau-père du prince royal (aujourd'hui sur le trône), que M. de Saint-Germain était mort chez ce prince, six mois avant mon arrivée dans ce pays. Le prince eut la bonté de répondre à toutes mes questions sur ce fameux personnage ; il me dit qu'il n'avait l'air ni vieux ni cassé à l'époque de sa mort, mais qu'il paraissait consumé par une insurmontable tristesse. Le prince lui avait donné un logement dans son palais et faisait avec lui des expériences de chimie. M. de Saint-Germain était arrivé dans le Holstein, non avec l'apparence de la misère, mais sans suite et sans éclat. Il avait encore plusieurs beaux diamants. Il mourut de la consomption. Il montra en mourant d'horribles terreurs, et même sa raison en fut altérée ; elle s'égara tout à fait deux mois avant sa mort ; tout en lui annonçait alors le trouble affreux d'une conscience agitée. Ce récit me fit de la peine ; j'avais conservé beaucoup d'intérêt pour ce personnage extraordinaire.

---

Mon père partit pour l'Amérique, et ma mère s'occupa sérieusement de reprendre et de suivre la plus triste des affaires, un procès contre sa mère!... mais la mère la plus dénaturée!... Madame la marquise de La Haie, ma grand'mère, avait épousé en premières noces M. de Mézières, qui possédait une terre en Bourgogne, auprès d'Avallon. M. de Mézières avait beaucoup d'esprit et était un très-grand géomètre. C'est une anecdote parfaitement connue dans la province que M. de Mézières, voisin de la célèbre madame du Châtelet, cultiva ses dispositions pour la géométrie et lui donna tous les matériaux des ouvrages qu'elle a publiés depuis. Il est assez bizarre que ce soit mon grand-père qui ait ainsi contribué à établir la réputation de la plus grande admiratrice qu'ait eue M. de Voltaire!...

Ma grand'mère devint veuve, jeune encore et très-belle. Elle avait eu deux enfants de M. de Mézières, un garçon et une fille, qui était ma mère, l'un âgé de huit ou neuf ans et l'autre de six. Elle mit la fille au couvent dans l'abbaye de Malnoue, près de Paris, et le garçon au collége, et elle se remaria avant que l'année de son veuvage fût tout à fait révolue. Elle épousa en secondes noces le marquis de La Haie, qu'on appeloit *le beau La Haie*, il avait été le page et ensuite l'amant de madame la duchesse de Berri, fille de M. le Régent; il était fort riche. Madame de La Haie prit en horreur les enfants de son premier mariage; elle déclara à l'abbesse de Malnoue qu'elle destinait sa fille au cloître, et qu'elle voulait qu'on l'élevât dans cette idée. Aussitôt que M. de Mézières, son fils, eut treize ans, elle l'envoya comme *mauvais sujet* en Amérique. Cet enfant était cependant l'homme le plus distingué, et même le plus étonnant, par son esprit, par son génie, son courage et ses vertus. Arrivé dans l'Amérique septentrionale, il se sauva et il alla se réfugier en Canada parmi les sauvages; il n'avait pas quatorze ans. Il leur fit entendre qu'il était abandonné de ses parents et qu'il voulait vivre avec eux; ils y consentirent à condition qu'il subirait l'o-

pération du *tatouage*, c'est-à-dire qu'il se laisserait peindre tout le corps à leur manière, avec des sucs d'herbes, opération très-douloureuse, qu'il supporta avec un courage qui charma les sauvages. Il avait une mémoire prodigieuse, la santé la plus robuste; bientôt il apprit leur langue, et il excella dans tous leurs exercices. Pour ne point oublier ce qu'il savait (il avait fait pour son âge d'excellentes études et remporté tous les prix de ses classes), il traçait tous les jours, sur des écorces d'arbres, des passages de poésie latine et française et des figures de géométrie. Il se fit de ses écorces un recueil prodigieux qu'il conserva avec le plus grand soin. Il acquit parmi les sauvages la plus haute considération, et avant l'âge de vingt ans il devint leur chef par une proclamation unanime. Les sauvages déclarèrent la guerre aux Espagnols. Mon oncle apprit aux sauvages à la faire avec plus d'intelligence; il remporta, en les commandant, des avantages qui surprirent les Espagnols, qui trouvèrent que le jeune chef des sauvages avait des talents extraordinaires. Ils parlèrent de paix; mon oncle fut envoyé pour la négocier, et il mit le comble à l'étonnement des Espagnols en ne leur parlant qu'en latin. Ils questionnèrent ce singulier sauvage, et, touchés du récit qu'il leur fit, charmés de l'esprit et même du génie qu'il leur montra, ils lui offrirent de l'attacher au service des Espagnols; il consentit, à condition qu'ils feraient la paix avec les sauvages. Quand cette paix fut faite, il se sauva et passa chez les Espagnols; il s'y conduisit d'une manère si parfaite qu'il y fit un riche mariage, et au bout de dix ou douze ans il fut nommé gouverneur de la Louisiane. Il acquit de belles habitations, se forma une superbe bibliothèque et vécut là parfaitement heureux. Par la suite il fit un voyage en France. Sa cruelle mère n'existait plus. J'étais alors au Palais-Royal; il venait dîner presque tous les jours chez moi. Il était grave et mélancolique, il avait un esprit infini: sa conversation était du plus grand intérêt. Outre les choses extraordinaires qu'il

avait vues, il avait prodigieusement lu (1), et sa mémoire était admirable. On voyait, à travers ses bas de soie, les serpents peints par les sauvages, qu'il avait ineffaçablement gravés sur ses jambes. Il me montra sa poitrine, qui était couverte de grandes fleurs peintes aussi; les couleurs en étaient très-vives. J'éprouvais pour cet homme singulier et respectable une admiration et une tendresse extrêmes. Il répondait à toutes mes questions avec laconisme, mais avec une excessive bonté. Je n'ai jamais vu personne dire plus de choses en moins de paroles. Il avait conservé un tendre souvenir des sauvages, et même de leur genre de vie. Il me dit une chose qui me surprit : c'est qu'en général les voyageurs qui ont parlé avec détail des sauvages (à un peu d'emphase près) les ont assez bien jugés; quoiqu'ils n'eussent aucune connaissance de leur langue, il les ont fait parler à peu près comme ils parlent. « La raison en est simple, disait mon oncle. Si l'on jugeait les Européens, ajoutait-il, d'après leurs démonstrations et leur extérieur, on s'abuserait beaucoup; mais on ne se trompe point en jugeant les sauvages : leurs mouvements, leurs physionomies, leurs actions peignent ce qu'ils sont et ce qu'ils pensent. » Mais, malgré cette réflexion de mon oncle, comme les idées métaphysiques ne se représentent point de cette manière, une grande quantité de discours que les voyageurs prêtent aux sauvages n'en sont pas moins ridicules. Mon oncle me donna un petit Mémoire qu'il fit à ma prière sur les sauvages; je l'insérai six ou sept ans après dans les *Annales de la vertu*, en en faisant honneur à son auteur. Ce morceau, quand cet ouvrage parut, fut très-remarqué; on regretta qu'il n'eût pas plus d'étendue. Je n'y avais pas changé un seul mot. Cette manière d'écrire est bien extraordinaire dans un homme expatrié depuis l'enfance, et qui avait passé quinze ans parmi les sauvages. Ma mère était

(1) Dans les langues latine, française et espagnole.
(*Note de l'auteur.*)

toujours en tiers avec nous ; elle dirigeait la conversation et communément je ne pouvais qu'écouter. C'était une occasion unique de m'instruire avec certitude d'une infinité de choses curieuses dont la connaissance eût été bien utile à mon étude favorite, celle du cœur humain; je n'ai profité que superficiellement de cette précieuse occasion. Cependant, comme je veux donner dans quelques mois un recueil de nouvelles, j'en veux faire une que j'intitulerai *le Sauvage européen*; j'y mettrai tout ce qu'il m'a dit, et je tâcherai de suppléer au reste par l'imagination (1).

---

A cette époque, on conta dans le monde une anectote si universellement répandue et reçue que je ne puis la passer sous silence; la voici. Après la mort du marquis de La Haie, tué à Minden, M. le duc de Bourgogne, fils aîné du Dauphin, âgé alors de douze ans et se mourant d'un mal inconnu, montra beaucoup de chagrin de cette mort. M. de La Haie avait été son gentilhomme de la manche et celui qu'il aimait le plus (2). M. le duc de Bourgogne ajouta : *C'est lui qui est cause de mon mal, mais je lui avais promis de n'en point parler.* Ce jeune prince, questionné, raconta que, étant seul un jour avec M. de La Haie, ce dernier avait voulu le placer sur un grand cheval de carton, et l'avait laissé tomber très-

(1) Je n'ai pas eu le temps de faire cette nouvelle, qui aurait pu être très-originale.

(2) Cette place de *gentilhomme de la manche* auprès du fils aîné de l'héritier présomptif n'était donnée qu'à des jeunes gens de la cour distingués par leur naissance et par leur bonne réputation. Elle fut supprimée après la mort de monseigneur le duc de Bourgogne; du moins on en changea le titre; les *menins* de monseigneur le Dauphin (depuis Louis XVI) étaient la même chose.

(*Note de l'auteur.*)

lourdement; et comme mon oncle ne vit aucun danger à une chute sans blessure, sans fracture, et dans laquelle la tête n'avait point porté, il avait supplié le prince de n'en point parler. C'était depuis ce temps que le prince souffrait et dépérissait, sans que les médecins connussent la cause de son mal. Il avait un abcès dans le corps. Ce jeune prince mourut. Il annonçait un grand caractère, beaucoup d'esprit et de sensibilité. S'il eût vécu, le malheureux Louis XVI n'aurait point été roi! ce qui seul eût donné naturellement une autre direction aux événements. Ainsi, un joujou d'enfant, un cheval de carton, changea le destin de la France et celui de l'Europe entière (1)!...

---

J'avais quinze ans lorsque nous allâmes au mois d'avril à Chevilly, près de Paris, chez M. et madame de Joui (2). M. de Joui, père de madame d'Esparbès (qui vit encore et qui avait alors vingt-deux ans), était dans la robe et d'une famille de finance. Fils d'une madame Thoinard, célèbre par sa richesse et son avarice, M. de Joui était fort prodigue; il avait des dettes immenses; mais sa maison était encore très-brillante, et l'on ne connaissait point le mauvais état de ses affaires. Il avait de l'esprit, une mauvaise tête; sa société était douce et agréable, mais nous n'en jouissions guère; il était presque toujours à Paris. Madame de Joui était un ange et l'avait toujours été; je n'ai jamais vu de piété plus sincère, d'indulgence plus parfaite, de caractère plus aimable et plus accompli. Elle avait quarante ans, et elle était encore belle; ses manières étaient

(1) Il y aurait eu d'autres ministres, d'autres agents du gouvernement, etc.

(2) Cette famille n'est point la même que celle de M. de Jouy, de l'Académie française.

(*Note de l'auteur.*)

remplies de douceur et de noblesse; le son de sa voix allait au cœur. Elle adorait son mari, dont elle connaissait les torts sans avoir jamais l'air de lui en soupçonner un seul. Chevilly était un lieu charmant et ne ressemblait à aucun autre. La maison n'était qu'une ferme ornée, mais commode et charmante à habiter. Elle était placée entre une grande cour et un bois délicieux, surtout au printemps, car il était exactement tapissé de violettes doubles et de muguet. Je n'oublierai jamais le plaisir extrême que j'ai goûté durant tout le printemps à cueillir des fleurs dans ce bois embaumé, pour en faire tous les matins des bouquets pour madame de Joui!... Il y avait dans ce corps de logis, appelé *la Ferme*, une laiterie célèbre alors; elle était neuve, éblouissante, tout en coquillages nacrés et en marbre blanc, et les vases en porcelaine. On y trouvait à toute heure et en abondance de la crème excellente. Le jardin de Chevilly avait, je crois, quarante arpents; il était tout entier planté d'arbres fruitiers; sa forme était carrée, et entourée de quatre terrasses élevées, chaque terrasse bordée de rosiers superbes, disposés en talus du côté du jardin, et contenue par un treillage vert au bas duquel on voyait une guirlande de fraisiers entourant le jardin. De l'autre côté de la terrasse était un mur à hauteur d'appui, au-dessus duquel on découvrait la campagne; par delà ce mur était un profond fossé faisant tout le tour du jardin et défendu par des pointes de fer. Au bout de chaque terrasse se trouvait un petit pavillon bâti en pierres de taille, renfermant un joli salon, au-dessus duquel était une terrasse à l'italienne; on y montait par un petit escalier. Au milieu de ce magnifique verger s'élevait un grand pavillon bâti aussi en pierres de taille, et d'une élégante architecture. L'intérieur était composé d'un très-beau salon au rez-de-chaussée, élevé de cinq marches; on y entrait par une grande porte de glace; le plancher était en marbre blanc, les murs peints à fresques en paysages; il était superbement meublé; toutes les chaises étaient recouvertes d'étoffe d'argent. Au-dessus de ce

vaste salon se trouvait un petit appartement de trois jolies pièces ; c'était là notre logement. Des arbustes et des fleurs formaient autour de ce pavillon une double couronne, rompue seulement vis-à-vis la porte de glace, pour laisser le passage libre. Ainsi nous étions là au milieu des fleurs et des fruits de toute espèce. Très-souvent on venait prendre des glaces ou faire des collations dans le salon, et alors j'étais chargée d'en faire les honneurs. J'y ai reçu plusieurs fois la vieille maréchale de Villars, âgée alors de quatre-vingt-trois ans, veuve du grand Villars, qu'elle avait épousé à quinze ans ; c'était la vieille la plus belle et la plus majestueuse que j'aie jamais vue. J'ai oublié de dire que dans un des côtés de la cour on voyait d'immenses volières remplies de toutes les espèces de poules les plus rares, la plus utile des collections, puisqu'elle produisait d'excellents œufs. Derrière l'un des côtés du jardin se trouvaient en outre de vastes basses-cours. J'ai vu depuis, en France, en Angleterre, en Allemagne, en Italie, etc., de superbes habitations, je n'en ai jamais vu de si riante et de si agréable à mon gré. M. de Joui, créateur de ce jardin, y avait dépensé des trésors ; mais du moins il y avait dans cette dépense une simplicité de bon goût ; ce n'était pas là un luxe financier. Il semble qu'on devrait être à l'abri du malheur de se ruiner lorsqu'on dédaigne tous les colifichets d'un faste vulgaire, et que l'on n'aime à s'entourer que des véritables richesses offertes par la nature, des fleurs, des fruits, des animaux domestiques ; mais il est vrai que beaucoup d'autres goûts, beaucoup moins innocents, ont infiniment plus contribué au bouleversement de la fortune de M. de Joui que la ferme et le jardin de Chevilly.

Il m'arriva à Chevilly une aventure qui fit beaucoup d'honneur à mon courage ; la voici

Un soir qu'il était venu beaucoup de monde de Paris, on eut envie de m'entendre jouer de la harpe ; j'envoyai à notre pavillon chercher ma harpe ; on me l'apporta, mais sans

clef; et, au lieu de donner une seconde commission, j'allumai ma petite lanterne de papier et je courus à notre pavillon. Il était nuit, et je savais que le laquais de ma mère et sa femme de chambre n'y étaient pas; ils sortaient le matin quand leur ouvrage était fait, pour n'y retourner qu'à l'heure de notre coucher, à l'exception de deux ou trois heures dans la journée que la femme de chambre y passait avec moi durant mes études. Nous étions tout le reste du temps à la ferme, séparée du pavillon par une immense cour et une grande partie du jardin. J'allai donc en courant à notre pavillon. En approchant je remarquai sur le sable une traînée de taches qui me parut noire comme de l'encre; je n'y fis pas grande attention, et, tout essoufflée, j'arrivai à la porte de glace après avoir monté le petit perron. Je vis avec quelque surprise que la porte était entr'ouverte et que deux carreaux de glace étaient cassés. J'entre dans le salon, et j'y aperçois un extrême désordre; toutes les chaises étaient renversées, et je retrouve sur le plancher de marbre blanc ces mêmes taches que j'avais vues sur le sable et sur le perron, et qui ne m'avaient paru que de l'eau, qui dans l'obscurité semble être noire. Je me penche vers le plancher en approchant la lumière de ma petite lanterne, et je découvre avec horreur que ces taches sont de sang, ce qui me fit aisément deviner que toutes les traces que j'avais vues en étaient aussi. Saisie de frayeur, j'imaginai qu'on avait commis un meurtre dans ce pavillon et que les assassins avaient pris la fuite. Mon premier mouvement fut de me sauver, mais je pensai sur-le-champ qu'il serait beau de rapporter ma clef, et à l'instant je m'y décidai. Je traverse le salon comme un trait, sans regarder autour de moi; je monte l'escalier; j'entre dans la chambre de ma mère, frémissant d'y trouver un cadavre; je passe dans mon cabinet; je saisis ma clef, croyant tenir un trésor de gloire. Aussitôt, avec plus de joie de mon exploit que de terreur de l'aventure, je retourne rapidement sur mes pas; je me retrouve hors du pavillon avec ravissement; je fran-

chis à toute course le jardin et la cour ; enfin je touche la ferme, je monte l'escalier, et j'entre en triomphe dans le salon en élevant le bras, montrant ma conquête et m'écriant : « Voilà bien ma clef de harpe !... » A ces mots je tombe dans un fauteuil. J'étais pâle comme la mort, je respirais à peine... On m'entoure, on me questionne, et je conte ma superbe aventure. Elle produisit un grand effet ; on éleva aux nues mon courage héroïque, les hommes surtout, car les femmes critiquaient un peu la témérité de mon action ; elles n'avaient pas tort : cette espèce de vanité eût été une vertu dans un homme, ce n'était qu'une folie dans une femme, et sans le reste d'enfantillage qu'on a toujours à quinze ans, et que j'avais plus qu'une autre, cette folie bizarre eût manqué de grâce. Cependant tous les hommes, s'armant très-sérieusement, font allumer des flambeaux et se rendent au pavillon ; ils trouvèrent que je n'avais rien exagéré ; ils virent les traces de sang, les carreaux de glace brisés, le salon souillé de sang dans toute son étendue et avec une effroyable abondance. Toutes leurs recherches, d'ailleurs, ne leur apprirent rien de plus. En sortant du pavillon, on vit qu'il y avait sur le sable deux traces de sang qui s'éloignaient l'une de l'autre ; on suivit celle qui ne conduisait pas au pavillon ; elle mena dans une basse-cour dont, malgré les défenses du maître de la maison, la porte était ouverte, et, en suivant toujours la trace, on parvint à l'étable d'une truie qui nouvellement avait mis bas ! Cette truie, échappée dans cet état, avait parcouru le jardin en y laissant çà et là des traces de sang dont plusieurs étaient rompues par ses allées et venues ; cet animal, ayant trouvé la porte du salon mal fermée, l'avait poussée en cassant les vitres ; elle s'était fait à la gorge plusieurs coupures ; elle était entrée dans le salon, avait bouleversé les meubles et inondé de sang le plancher ; ensuite elle avait regagné son étable. Tel fut le dénoûment de cette fameuse aventure, qui fit un grand bruit dans la société de madame de Joui.

Je passai tout cet été de la manière la plus agréable à mon gré. Monsieur et madame de Joui avaient des enfants : un garçon élevé chez eux, qu'on appelait M. Thoinard, qui n'avait alors que quatorze ans ; il était beau, sérieux, studieux, et passait presque toutes les journées enfermé avec son gouverneur : il a été depuis tué en Corse ; l'autre enfant était madame la comtesse d'Esparbès, âgée alors de vingt-deux ans, et qui vit encore au moment où j'écris ces Mémoires ; elle était fort petite ; elle avait la vue très-basse, des yeux bleus éteints, un nez un peu cassé ; elle était rousse, et cependant fort jolie, quoique sa physionomie fût peu agréable ; mais elle avait un teint éblouissant, une bouche et des dents parfaites, et des mains charmantes. A propos de ces jolies mains, je me souviens de lui avoir entendu dire qu'à souper, dans les petits appartements, elle était chargée de peler avec ses doigts des cerises pour le roi (Louis XV), qui ne les mangeait qu'ainsi, en les trempant dans du sucre. Madame de Joui dit un jour à ma mère, en ma présence, que l'éclatante blancheur des mains de madame d'Esparbès lui coûtait cher, parce que, sans en avoir le moindre besoin, elle se faisait saigner souvent pour l'entretenir ; cependant sa blancheur n'était nullement blafarde. Elle venait de temps en temps passer deux ou trois jours à Chevilly ; elle avait de la gaieté, de la grâce ; elle était aimable. Madame d'Amblimon et madame d'Esparbès étaient alors, à la cour, les favorites de madame de Pompadour, qui leur donnait dans son intérieur intime d'étranges petits noms d'amitié ; elle les appelait *mon torchon* et *ma salope*. Ce n'était pas là le ton des maîtresses de Louis XIV.

---

En quittant Chevilly, ma mère loua une petite maison dans la rue d'Aguesseau : elle recevait quelques gens de lettres, entre

autres Sainte-Foix, auteur des *Essais sur Paris*, de la jolie comédie de *l'Oracle* et de celle des *Grâces*, et de quelques autres petites pièces de théâtre. Sa tournure et ses manières contrastaient étrangement avec la grâce de ces agréables productions; il avait un ton brusque et grossier, un visage affreux et la physionomie la plus rude et la plus sinistre. Une comédienne très-spirituelle, mademoiselle Bryant, disait de lui et de M. Bertin le poëte, qui avait un visage long et pâle, les joues pendantes, les yeux éteints et le regard sombre, que le premier (Sainte-Foix) ressemblait au crime et le second au remords. Il n'y avait rien de plus frappant que ce mot, pour ceux qui avaient vu ces deux figures. Au reste Sainte-Foix, quoique un peu ferrailleur, était au fond un bon homme et d'une parfaite probité. Quelques artistes venaient aussi chez ma mère : Latour le peintre, qui parlait bien de son art; Honavre, le plus célèbre claveciniste de ce temps, qui me donna quelques leçons de clavecin. Il faisait seul alors une difficulté qui me charma : c'était une cadence avec une basse faite de la même main; je la transportai sur-le-champ sur la harpe, en lui conservant le nom de *cadence de Honavre;* elle étonna d'autant plus que personne n'en pouvait bien faire de simples sur cet instrument.

Ma mère avait renouvelé connaissance avec une amie de couvent, madame la comtesse de Civrac, très-belle encore, quoiqu'elle ne fût plus jeune, et qui me comblait de bontés. Nous allions souvent souper chez elle; j'y jouais sans cesse de la harpe; elle était passionnée pour mon talent, et je n'oserais rapporter toutes les choses véritablement folles que je lui inspirais quand elle me voyait à ma harpe. J'entendis là Albanèze (1), compositeur et chanteur très-agréable. Madame de Civrac nous fit faire connaissance avec madame la duchesse d'Uzès, sa sœur, et avec madame la comtesse de Beuvron. Je soupais dans ces

(1) Albanèze, Italien, *soprano* célèbre, né en 1734, mort en France, vers l'année 1800. Il a composé plusieurs airs et des duos qui pendant longtemps eurent une grande vogue.

maisons trois ou quatre fois la semaine, et j'y jouais sans cesse de la harpe. Malgré toutes les louanges dont on m'accablait, et malgré ma grande jeunesse et mon inexpérience, un instinct de bon goût, né avec moi, me faisait sentir que ma mère prodiguait beaucoup trop ma harpe et mon chant. J'étais mal à mon aise dans ces brillantes sociétés, quoique j'y fusse caressée à l'excès. Je pensais deux choses : la première, qu'il ne faut se produire dans le grand monde que lorsqu'on peut y être à peu près comme les autres, pour la manière d'être mise, etc. ; la seconde, que sans mes talents on n'aurait eu aucune envie de m'attirer. Ces idées me blessaient, me donnaient le goût de la solitude, et une excessive timidité, que j'ai conservée bien longtemps.

---

Mon père, en revenant de Saint-Domingue, fut pris par les Anglais avec tout ce qu'il rapportait ; on le conduisit à Lanceston, ville maritime d'Angleterre ; il trouva là beaucoup de prisonniers français, et, entre autres, un jeune homme dont la jolie figure, l'esprit et les grâces lui inspirèrent le plus vif intérêt. C'était le comte de Genlis, qui, en revenant de Pondichéry, où il avait commandé un régiment pendant cinq ans, avait été conduit en Chine, à Canton, où il passa cinq mois, et ensuite à Lanceston.

Le comte de Genlis servait dans la marine depuis l'âge de quatorze ans ; il s'était couvert de gloire au fameux combat de M. d'Aché ; il était alors lieutenant de vaisseau ; il avait à peine vingt ans. De vingt-deux officiers il ne resta que lui ; tous les autres furent tués. M. de Genlis fut couvert de blessures ; il en a gardé une ouverte pendant huit ans et demi. Ce combat lui valut le grade de capitaine de vaisseau et la croix de Saint-Louis. M. d'Aché détacha la sienne pour la lui donner sur le vaisseau

le jour du combat, en lui disant qu'il était certain que la cour ne le désavouerait pas. Le comte de Genlis se conduisit à Pondichéry avec une valeur aussi brillante. Aussitôt après son retour en France, M. de Puisieux lui fit quitter la marine, et le fit entrer au service de terre avec le grade de colonel aux grenadiers de France.

Durant son séjour à Lanceston, il se lia intimement, comme je l'ai déjà dit, avec mon père, qui portait habituellement une boîte sur laquelle était mon portrait, me représentant jouant de la harpe; cette peinture frappa le comte de Genlis; il fit beaucoup de questions sur moi, et il crut tout ce que lui dit un père, qui ne me voyait nul défaut Les Anglais avaient laissé à mon père mon portrait, mes lettres et celles de ma mère, qui ne parlait que de mes succès et de mes talents. Le comte lut ces lettres, qui lui firent une profonde impression. Il avait un oncle ministre alors des affaires étrangères (le marquis de Puisieux); il obtint promptement sa liberté, et il promit à mon père de s'occuper de lui faire rendre la sienne. En effet, aussitôt qu'il fut à Paris, il vint chez ma mère lui apporter des lettres de mon père, et en même temps il sollicita avec ardeur son échange, et trois semaines après mon père arriva à Paris.

Peu de temps après l'arrivée de mon père, j'éprouvai la plus vive impression de douleur que j'eusse encore ressentie. Des embarras d'argent déterminèrent mon père à faire une lettre de change. A la surveille de l'échéance, n'ayant pas la somme entière, ma mère, au désespoir, eut le courage de s'adresser à sa sœur, madame de Montesson, de lui exposer sa situation et de lui demander six cents francs. Elle reçut par écrit le refus le plus sec et le plus absolu!.. J'ai lu ce billet d'*une sœur!...* Mon âme oppressée pardonna dans la suite cet indigne procédé!... mais que de choses depuis ont dû me le rappeler!... Mon père fut arrêté et conduit au Fort-l'Évêque... Il me serait impossible de donner une idée de l'excès de ma désolation... Ma mère alla le lendemain matin à la prison; elle ne voulait pas



m'y mener ; je la conjurai avec tant d'instance de ne pas m'abandonner, en me laissant seule avec ma douleur, qu'elle me permit de la suivre. Quel fut mon saisissement en apercevant ce triste séjour !... et comment peindre ce que j'éprouvai en entrant dans la chambre où mon père était renfermé ! Je courus me jeter à ses genoux ; j'avais besoin de me prosterner devant lui pour le dédommager, par mon respect et par ma tendresse, de l'humiliation de sa situation ; je baisais ses pieds, que j'arrosais de mes pleurs ; il me releva en me disant que je lui faisais mal et que j'affaiblissais son courage. Nous retournâmes à la prison passer les journées presque entières pendant tout le temps que mon père y resta, c'est-à-dire pendant quatorze jours. Enfin la lettre de change fut payée, et mon père recouvra sa liberté. Mais le chagrin l'avait frappé d'un trait mortel !... Il était faible, languissant, sédentaire, ne voulant pas sortir ; son seul plaisir était de m'entendre jouer de la harpe et de causer avec moi. Je le questionnais sur Saint-Domingue, sur l'esclavage des nègres, sur les belles productions du pays, sur la navigation et sur son séjour en Angleterre. Sa conversation était aussi spirituelle qu'instructive ; je n'ai connu personne qui ait autant lu et avec une plus belle mémoire. Chaque jour il s'affaiblissait, quoiqu'il fût encore dans la force de l'âge ! Enfin, une maladie se déclara, et ce fut une fièvre maligne : il y succomba ! Je le perdis après l'avoir soigné, veillé, pendant un grand nombre de nuits, seule consolation d'un tel malheur ; car c'en est une d'avoir rempli ces devoirs sacrés !...

Dans ce moment affreux, une amie prêta à ma mère un appartement dans l'intérieur du couvent des filles du Précieux Sang, rue Cassette.

Je pris au Précieux Sang une grande vénération pour les religieuses des ordres austères (celles-ci suivaient la règle et pratiquaient toutes les austérités des Carmélites), ainsi que pour la perfection de leur piété, de leur sainteté, qui surpasse tout ce que j'en pourrais dire, et elles se trouvaient heu-

reuses, parce qu'elles étaient tout à Dieu. Là point de petites cabales, point d'envie, point de commérages; là ces filles angéliques n'étaient constamment occupées qu'à prier Dieu, qu'à soigner les malades de la maison, et qu'à travailler pour les pauvres. Elles faisaient pour eux des couvertures, des vêtements, des layettes d'enfant, et les dimanches, de la charpie pour les hôpitaux et pour les prisons. Plusieurs religieuses me prirent en amitié, entre autres la mère Séraphine et la mère Véronique. Je les regardais avec une vénération particulière en pensant qu'étant depuis leur première enfance dans ce couvent leurs bouches si pures n'avaient proféré que les louanges de l'Éternel, ou des paroles de paix et de charité, que leurs oreilles n'avaient jamais rien entendu de scandaleux, et *que leurs mains sages et ingénieuses*, comme celles de la femme forte, n'avaient travaillé que pour les infirmes et les indigents.

La mère Véronique, attaquée de la poitrine, était condamnée par le médecin à n'avoir pas trois mois à vivre. Ma mère avait deux grands flacons de sirop de calebasse, que mon père avait rapportés de Saint-Domingue; j'en obtins un pour la mère Véronique, et, à la grande surprise du médecin et de toutes les religieuses, je la guéris radicalement en moins de deux mois (1).

---

Nous allâmes nous établir dans le couvent de Saint-Joseph. Ma mère loua un appartement dans l'intérieur du couvent. Madame du Deffant en avait un à l'extérieur, mais je n'eus dans

(1) Il faut que ce sirop soit fait sur les lieux avec la plus grande attention; si les calebasses sont trop mûres ou qu'elles ne le soient pas assez, le sirop ne vaut rien; si elles sont parfaitement mûres, ce sirop est admirable. Mon père l'avait fait faire sous ses yeux à Saint-Domingue.

(*Note de l'auteur.*)



ce temps aucun rapport avec elle. Deux ou trois mois après, mon cousin, le marquis de Sercey, partit pour Saint-Domingue, et bientôt après mon sort fut fixé sans retour; j'épousai M. de Genlis, mais secrètement. M. de Genlis, âgé de vingt-sept ans, n'ayant ni père ni mère, pouvait disposer de lui-même; mais il avait une trop bonne raison de redouter une opposition à son mariage. M. le marquis de Puisieux, chef de sa famille, dès les premiers jours de son arrivée en France, lui avait parlé d'un mariage avec une jeune personne orpheline, possédant actuellement quarante mille livres de rentes; elle s'appelait mademoiselle de La Motte; M. de Genlis y consentit. M. de Puisieux s'occupa vivement de cette affaire; cinq semaines après, il dit à M. de Genlis qu'il espérait réussir; M. de Genlis ne s'en souciait déjà plus, mais il n'osa l'avouer. Au bout de quelque temps M. de Puisieux lui dit que la chose était sûre et qu'il avait donné sa parole; M. de Genlis n'eut pas le courage de lui déclarer ses sentiments, et ce fut dans ce moment que je me mariai. Ainsi M. de Puisieux devait être excessivement mécontent que celui qu'il regardait comme son fils, et qui n'était pas riche, épousât une jeune personne qui n'avait rien, et surtout qu'il lui eût laissé faire une infinité de démarches superflues et donné sa parole en vain!... Aussi sa colère a-t-elle été violente et longue.

Huit jours avant mon mariage nous quittâmes Saint-Joseph, et nous allâmes demeurer chez madame la comtesse de Sercey, ma tante, qui logeait dans le cul-de-sac de Rohan. Je me mariai là à sa paroisse, à minuit. Le lendemain on déclara mon mariage, qui fit beaucoup de bruit, car la colère de M. de Puisieux, qui se plaignait avec amertume, fit, pendant plusieurs jours, le sujet de toutes les conversations. M. de Genlis, cadet de Picardie, n'avait que douze mille livres de rentes, et, pour toute espérance, sa part dans la succession de madame la marquise de Droménil, sa grand'mère, qui avait environ quarante mille livres de rentes. Elle habitait Reims, et elle avait

quatre-vingts ans. M. de Genlis avait servi dans la marine avec le plus grand éclat de valeur et d'intelligence, ainsi que je l'ai déjà dit, et participé à un fameux combat sur mer, commandé par M. d'Aché; de vingt-deux officiers il ne resta que M. de Genlis, mais couvert de blessures, dont une à la cuisse, qu'il garda ouverte pendant cinq ans; il la fit fermer en se mariant, sans prendre aucune précaution d'ailleurs, ce qui causa, par la suite, un affreux dérangement dans sa santé. Pour ce combat, dont je viens de parler, M. de Genlis eut la croix de Saint-Louis à vingt et un ans moins trois mois, grâce extraordinaire dont je n'ai vu qu'un seul exemple après celui-ci. M. de Bullion, pour une belle action à la guerre, l'eut aussi, mais un peu moins jeune; il avait vingt-quatre ans.

Je ne passai que dix jours à Paris après mon mariage. M. de Genlis alla se présenter chez M. de Puisieux et chez madame la duchesse maréchale d'Étrée, fille de M. de Puisieux, et il ne fut pas reçu; il leur écrivit et ne reçut point de réponse. Il me fit écrire à sa grand'mère, qui garda aussi un profond silence. De tous ses parents, le comte et la comtesse de Balincour furent les seuls qui, dans cette occasion, lui donnèrent des marques d'amitié. Ils vinrent me voir et me comblèrent de caresses; ils me firent les prédictions les plus flatteuses. Cette visite me fit un plaisir inexprimable, et la reconnaissance qu'elle m'inspira commença la liaison si intime que j'ai eue depuis avec ces deux personnes que j'ai si tendrement aimées.

Une visite qui me toucha beaucoup moins fut celle de madame de Montesson, ma tante, qui vint voir ma mère; ce mariage plaisait à sa vanité. Elle fut très-aimable pour M. de Genlis, qui me mena le lendemain chez elle et chez madame de Balincour; nous partîmes pour Genlis quatre ou cinq jours après. Mon beau-frère, qui nous y attendait, nous reçut avec beaucoup de grâce et d'amitié.

Le marquis de Genlis, âgé alors de trente et un ans (de quatre

ans de plus que son frère), avait une belle taille ainsi que son frère ; mais il se tenait mieux, et je n'ai jamais vu de tournure plus noble, plus leste et plus élégante. Il avait déjà perdu presque tous ses cheveux; on disait qu'il avait eu des dents aussi parfaites que celles de son frère, mais elles étaient déjà toutes gâtées ; d'ailleurs tous ses traits étaient beaux, et l'ensemble de sa figure très-agréable. Jamais homme n'a moins profité des avantages les plus brillants de la nature et de la fortune. Avec une figure remarquable, de l'esprit, de la grâce, il se trouva, à quinze ans, possesseur de la terre de Genlis, l'une des plus belles du royaume et libre de toute hypothèque, avec la certitude d'avoir un jour celle de Sillery, qui lui était substituée. M. de Puisieux, son tuteur, et très-aimé du roi, le fit faire colonel à l'âge de quinze ans et lui dit : « Soyez sage, vous ferez le plus grand mariage; étant colonel à votre âge, vous avez devant vous la plus belle carrière militaire, et, à cause de vous, qui me tenez lieu de fils, j'obtiendrai du roi, à l'époque de votre mariage, l'érection de Sillery en duché. » Tout cela était sûr, en supposant même la médiocrité de talents, pourvu qu'on fût exempt de folies éclatantes; mais, à dix-sept ans, il montra déjà la passion du jeu et une extrême licence de mœurs. Il fit des dettes, des extravagances ; on le gronda, on paya, on pardonna. Il ne se corrigea nullement. Enfin, à vingt ans, il perdit au jeu, dans une nuit, cinq cent mille francs contre le baron de Vioménil ; il devait d'ailleurs environ cent mille francs. La colère de M. de Puisieux fut extrême et l'emporta trop loin ; il obtint une lettre de cachet, et fit enfermer au château de Saumur son pupille ; il l'y laissa cinq ans, et, comme le disait mon beau-frère, une année pour chaque cent mille francs. Sa carrière militaire fut perdue par cette rigueur ; ayant été obligé de quitter le service, il n'y rentra plus. Quand il sortit de Saumur, on avait déjà payé la moitié de ses dettes ; M. de Puisieux alors le fit interdire et exiler à Genlis. Cette terre valait à peu près soixante-quinze mille francs de revenu. On fit à mon beau-

frere une pension de quinze mille francs; le surplus des revenus fut employé à payer le reste des dettes. Son exil dura deux ans; ensuite il eut la liberté d'aller à Paris, où il passait seulement trois mois d'hiver; mais M. de Puisieux déclara qu'il ne lèverait l'interdiction que lorsqu'il ferait un bon mariage. Telle était encore la situation du marquis de Genlis quand j'arrivai dans son château. Malgré ses disgrâces et ses malheurs il était d'une extrême gaieté. Rien n'annonçait en lui le goût de la licence; il avait le ton le plus décent et le plus parfait; ses plaisanteries étaient toujours fines, mesurées et délicates. On a beaucoup loué la politesse et la grâce de ses manières; elles étaient en effet très-distinguées. On a cité de lui une infinité de bons mots; il a passé pour avoir un esprit supérieur: c'est ce qu'il n'avait pas; il n'avait que des saillies et un grand usage du monde; d'ailleurs, incapable de la moindre réflexion, et d'une frivolité dont j'ai vu peu d'exemples, il était au-dessous de la médiocrité aussitôt qu'il fallait agir ou parler sérieusement.

Il prétendait avoir beaucoup lu et se plaignait extrêmement de sa mémoire, ce qui signifie toujours qu'on est très-ignorant et qu'on en rougit. Il mêlait à tout une nuance d'ironie et un très-léger persiflage qu'il mit à la mode, mais que personne n'a su employer avec autant de grâce. Cette manière n'avait en lui rien d'offensant; c'était son genre de gaieté; la méchanceté ne s'y joignait jamais. Ce ton légèrement moqueur le rendait piquant quand on ne le voyait qu'en passant, et, tout au contraire, finissait par le rendre insipide quand on vivait habituellement avec lui, car il était impossible de l'en sortir.

M. de Genlis fit une course à Paris, et en ramena M. de Sauvigny (dont j'ai déjà parlé), auteur de *Blanche Bazu*, et de quelques ouvrages dramatiques, et Provaire, le fameux hautbois. Je jouais de la harpe d'une manière étonnante et unique alors, mais je déchiffrais fort mal. Provaire était admira-

teur passionné de mon talent, et il fut très-surpris de me trouver si peu musicienne, d'autant mieux que je jouais fort bien de cinq ou six autres instruments. Il me conjura de déchiffrer tous les jours une heure ; je n'y manquai pas, et en moins de six mois je déchiffrai tout à livre ouvert, même les pièces de clavecin les plus difficiles, et j'ai poussé ce talent aussi loin qu'il peut aller (1).

(1) Je dirai ici, pour ceux qui jouent des instruments, ce que je pense à cet égard et ce qui m'est particulier. Voici, lorsqu'on veut jouer supérieurement d'un instrument, comment il faut s'y prendre pour apprendre à déchiffrer. Je suppose, par exemple, qu'on veuille jouer de la harpe au plus haut degré de perfection. D'abord il faut, comme je l'ai dit la première *dans Adèle et Théodore* (et vingt ans avant M. Adam), ne faire jouer pendant six mois que des passages bien combinés, et des deux mains ; en même temps faire connaître le clavier du piano et lire et étudier la musique sur cet instrument, où tout, se démontrant clairement à l'œil, se grave ineffaçablement dans la tête. Au bout de six mois, à trois quarts d'heure d'étude par jour, on commencera à déchiffrer des pièces aisées sur le piano, et tous les jours quelque chose de nouveau, trois quarts d'heure ou seulement une demi-heure, et on apprendra sur la harpe une pièce; on la répétera jusqu'à ce qu'on la sache parfaitement. On en apprendra ainsi une douzaine progressivement plus difficiles, répétant toujours les anciennes, et l'on se tiendra à ce répertoire jusqu'à ce qu'il soit parfait, et en continuant toujours les passages séparés des deux mains. Cela durera dix-huit mois ; alors on commencera à déchiffrer sur la harpe tous les jours une heure, en gardant et entretenant son répertoire et laissant là le piano, c'est-à-dire n'en jouant plus qu'un quart d'heure par jour pour s'accompagner par la suite ou pour jouer de petits airs. Après avoir déchiffré ainsi pendant six mois, on déchiffrera supérieurement et sans avoir rien perdu du fini de son jeu, parce qu'on n'aura jamais été arrêté par un passage difficile, et qu'on aura d'avance connu parfaitement ce que c'est que de *mettre ensemble*. Par la manière ordinaire, déchiffrer fait perdre du temps pour la perfection du jeu, accoutume à barbouiller et arrête dans tous les passages difficiles, parce que les doigts, n'étant pas assez exercés, s'y refusent. Ainsi, par les moyens que j'indique, en deux ans et demi on jouera de la harpe dans le dernier degré de perfection, on déchiffrera supérieurement, et l'on aura sur le piano un joli talent de société, que l'on pourra perfectionner en peu de temps si l'on veut, d'autant mieux qu'il est certain que la harpe sert beaucoup pour le piano.

Les conversations et les conseils de M. de Sauvigny me furent très-utiles dans un autre genre. Il avait en littérature un

J'avais à Berlin, il y a vingt-cinq ans, une amie charmante, âgée de vingt-huit ans et aveugle depuis quatorze; elle était néanmoins très-bonne musicienne; elle chantait d'une manière ravissante, et elle jouait très-agréablement du piano. Elle me conjura de lui apprendre à s'accompagner de la harpe, et je m'occupai à chercher les moyens de lui abréger l'ennui des premières études, si pénibles surtout dans son état. J'inventai et je fis faire pour elle un petit instrument muet, un peu plus long que le doigt et seulement assez large pour contenir trois cordes à boyau de moyenne grosseur, bien tendues et placées à la distance observée sur la harpe. Une petite bande d'écarlate posée sur ces cordes en ôte absolument toute espèce de son. Une des grandes difficultés de la harpe est de bien faire les cadences, c'est-à-dire non du bras, comme font certains professeurs, mais uniquement des doigts et en tenant le bras immobile; car ce n'est qu'ainsi qu'on peut les faire liées et brillantes.

J'invitai mon amie à commencer par faire des cadences de tous les doigts et des deux mains sur le petit instrument, ce qu'elle fit avec une ardeur incroyable. Elle portait toujours avec elle cet extrait de harpe, qui dans son sac tenait moins de place qu'un éventail; elle en jouait durant les visites et souvent sans qu'on s'en aperçût, en le cachant sous son schall. Au bout de quinze jours, ses doigts étaient parfaitement déliés et disposés comme je le désirais. Alors je lui fis faire une autre harpe toujours en miniature et muette, mais plus grande et portant seize cordes, sur laquelle je lui fis faire des gammes, des arpégements et des mouvemens des cinq doigts de chaque main, les plus difficiles dont j'ai fait le calcul. Cet exercice, presque toujours fait en voiture ou durant les visites, fut infiniment plus profitable en deux mois que n'auraient pu l'être en six les études ordinaires de petites pièces de commençants, jouées cinq heures par jour, et qui n'auraient familiarisé avec aucun mouvement difficile, en supposant même qu'on eût adopté la méthode que j'ai proposée jadis, assurément préférable à l'ancienne, et qui consiste à ne faire d'abord sur la harpe que des passages des deux mains; car s'entendre dans ce cas est d'un ennui presque insurmontable; peu de personnes ont assez de patience pour pouvoir répéter ainsi le même passage une heure de suite, au lieu que sur le petit instrument muet on ne s'en aperçoit pas; et quand on a eu les doigts posés dans de bons principes, l'habitude, en très-peu de jours, les fait aller machinalement et parfaitement bien. Comme le son n'importune pas, on répéterait ces passages des heures entières sans fatigue, et l'on peut les répéter tout en causant ou en se faisant lire tout haut. Il est

goût très-pur ; il a beaucoup contribué à former le mien, en fortifiant par de très-bons raisonnements mon aversion naturelle pour l'emphase, l'affectation et les faux brillants. Tous les jours, en revenant de la promenade, nous faisions tout haut une lecture d'une heure, M. de Sauvigny, M. de Genlis, et moi. Nous lûmes ainsi, dans l'espace de quatre mois, les *Lettres provinciales*, les *Lettres de madame de Sévigné*, et tout le *Théâtre de Pierre Corneille*. En outre je continuais mes lectures dans ma chambre, et le temps s'écoulait pour moi avec autant d'agrément que de rapidité. Un chirurgien de la Fère, nommé M. Milet, venait toutes les semaines à Genlis ; je repassai avec lui mes anciennes leçons d'ostéologie, et, de plus, j'appris à saigner, talent que j'ai depuis perfectionné tout à fait, grâce aux leçons du fameux Chamousset. J'appris aussi à panser des plaies. Enfin je ne perdais pas une occasion d'acquérir de l'instruction, de quelque genre qu'elle fût. Avec ce désir naturel de m'instruire, les conversations de nos vieux voisins ne m'ennuyaient pas du tout ; ils parlaient d'agriculture, je les écoutais avec attention ; je questionnais sur ce que je ne comprenais pas, et chaque entretien m'apprenait quelque chose. Je me suis conduite ainsi toute ma vie, et il est étonnant qu'avec cette conduite soutenue et une très-belle mémoire je n'aie pas acquis par la suite une instruction beaucoup plus étendue et plus extraordinaire que celle que j'ai eue. C'est qu'un goût do-

de fait que cette étude avance le talent ou l'entretient beaucoup mieux que celle des pièces, parce qu'on ne répète que des traits d'une extrême difficulté, et que dans les pièces il s'en trouve toujours un grand nombre de très-faciles. Après avoir joué pendant deux mois et demi, avec la même ardeur, sur le second petit instrument muet, mon amie, par mon conseil, prit mes leçons sur une véritable harpe ; alors elle confondit tout le monde par l'étonnante rapidité de ses progrès ; en moins de six mois d'étude et de leçons sur les petites et la grande harpe, elle accompagnait à ravir, et en jouant d'un beau mouvement les ritournelles les plus ornées, remplies de cadence, de roulades, etc. (*Note de l'auteur.*)

minant ne permet pas que rien de ce qui lui est étranger se grave profondément dans la tête ; ce sont nos pensées habituelles, nos réflexions journalières qui forment notre genre d'instruction. Je n'ai été étrangère à rien, j'ai pu parler passablement de tout, mais je n'ai su parfaitement que ce qui se rapportait aux beaux-arts, à la littérature, à l'étude du cœur humain, parce que telles étaient mes passions et que je n'ai véritablement réfléchi qu'à cela. Aussi ai-je remarqué que les personnes d'un savoir prodigieux par l'étendue et la variété des connaissances avaient toutes la tête et l'imagination froides, et étaient incapables de se passionner pour un art ou une étude particulière. Dans ce temps j'appris à monter à cheval, et d'une singulière manière. Je me baignais, et on allait chercher, pour mes bains, de l'eau dans une rivière à une demi-lieue. Un seul cheval de charrue traînait le tonneau que l'on devait remplir d'eau. Un jour que j'étais seule au château, je vis par ma fenêtre le charretier Jean partir, conduisant à pied son équipage. Il me parut charmant de monter sur ce gros cheval, et d'aller ainsi chercher mon eau moi-même. Je descendis précipitamment dans la cour, et je fis cette proposition à Jean, qui la trouva apparemment assez simple, car, sans aucune représentation, il m'établit, jambe de ci, jambe de là, sur le cou de son cheval, et nous partîmes. Je trouvai cette promenade si agréable que pendant dix ou douze jours je n'en fis pas d'autres. Je pris ainsi un grand goût d'équitation, et l'on me permit de monter un vieux petit cheval gris qui avait encore de bonnes jambes ; on me fit faire un habit d'amazone, et l'on me trouva si bien à cheval qu'on me donna un grand beau cheval navarrin, qui, quoique plus vieux que moi, avait une grande vitesse et des jambes très-sûres. Bientôt on me reprocha d'aller beaucoup trop vite, et on eut beau me le défendre, je ne pouvais obéir, parce que régulièrement dans mes courses mon cheval m'emportait malgré moi, et mon ignorance me donna la réputation d'une inconcevable hardiesse et d'une mauvaise tête.

Quelques mois après, M. Bourgeois, officier de fortune en garnison à Chauny, et un très-grand homme de cheval, me trouvant parfaitement posée, voulut me donner des leçons; j'en pris tous les jours pendant huit mois, et je devins très-habile. Cet exercice, que j'aimais passionnément, fortifia beaucoup ma santé. Nous faisions souvent de très-longues chasses de sanglier. Un jour j'imaginai de me perdre exprès, dans l'espoir qu'il m'arriverait quelque aventure extraordinaire; je m'échappai à toutes jambes. J'avais un très-bon cheval à moi, qu'on m'avait donné, et que m'avait choisi M. Bourgeois. Je m'enfonçai dans des routes détournées, ayant bien soin de tourner le dos à la chasse et de fuir le bruit des chiens et des cors. Bientôt j'eus la satisfaction de ne plus rien entendre et de me trouver dans des lieux tout à fait inconnus. Je poussai toujours mon cheval au galop. Ce que je désirais était de rencontrer un château que je n'eusse jamais vu, d'y trouver des habitants pleins d'esprit et de politesse me donnant l'hospitalité. Au bout de trois heures, courant toujours au hasard, cherchant vainement un château, je commençai à m'inquiéter; j'imaginai que j'étais au moins à douze lieues de Genlis. J'avais faim, je ne voyais point de gîte, et je m'avisai tout à coup de penser que l'on était au château de Genlis dans de vives alarmes. Enfin, après avoir erré encore longtemps, je rencontrai un bûcheron qui m'apprit, à mon grand étonnement, que je n'étais qu'à trois lieues de Genlis. Je lui demandai de m'y conduire. Il fallut aller au pas, et je n'y arrivai qu'à la nuit fermée. On avait envoyé de tous les côtés, dans les bois immenses de Genlis, des hommes à cheval sonnant du cor; M. de Genlis était aussi à ma poursuite et ne revint qu'une heure après moi. Je fus horriblement grondée, et je le méritais; j'eus la bonne foi d'avouer que je m'étais perdue à dessein, et je donnai ma parole qu'à l'avenir je ne chercherais plus des terres inconnues.

Ma témérité à cheval pensa plus d'une fois m'être funeste; il est certain qu'il n'y a jamais eu de jeune homme étourdi

plus hasardeux que moi dans ce genre ; mais le courage et la présence d'esprit tirent de tout.

Cette nouvelle passion ne me fit négliger ni la musique, ni l'étude ; M. de Sauvigny me guidait dans mes lectures ; je faisais des extraits. J'avais trouvé, dans les offices, un grand livre in-folio destiné à écrire les comptes de la cuisine ; je m'en étais emparée, et j'écrivis dans ce livre un journal très-détaillé de mes occupations et de mes réflexions, avec l'intention de le donner à ma mère quand il serait rempli (1). J'y écrivais tous les jours quelques lignes, et quelquefois des pages entières. Ne négligeant aucun genre d'instruction, je tâchais de me mettre au fait des travaux champêtres et de ceux du jardinage ; j'allais voir faire le cidre ; j'allais aussi visiter tous les ouvriers du village lorsqu'ils travaillaient, le menuisier, le tisserand, le vannier, etc. J'apprenais à jouer au billard et quelques jeux de cartes, le piquet, le reversi, etc. M. de Genlis dessinait parfaitement à la plume la figure et le paysage ; je commençai à dessiner et à peindre des fleurs. J'écrivais beaucoup de lettres : tous les jours à ma mère, trois fois par semaine à madame de Montesson, quelquefois à madame de Bellevau, et assez souvent à madame de Balincour. En outre, j'avais un commerce de lettres très-suivi avec une dame que j'avais vue à Origny et qui demeurait à Valenciennes. Je pris ainsi l'habitude d'écrire avec une grande facilité. Un poëte de la connaissance de mon beau-frère vint passer trois mois à Genlis ; il s'appelait M. Feutry (2). Il était connu par un assez bon morceau de

(1) En effet je remplis toutes les grandes pages de ce livre ; je le donnai à ma mère, qui le lut avec plaisir, et qui dit qu'elle le conserverait soigneusement. Il était écrit avec une naïveté qui n'était pas sans intérêt. Je le vis encore entre les mains de ma mère à Belle-Chasse ; cependant, après sa mort, il m'a été impossible de le retrouver. Je l'ai regretté ; c'étaient mes premières pensées raisonnables. (*Note de l'auteur.*)

(2) Feutry, né à Lille en 1720, mort à Douai en 1789 ; il avait été reçu

poésie intitulé *les Tombeaux,* dans lequel on trouve de très-beaux vers.

Le hasard qui, dans le cours de ma vie, a fait passer sous mes yeux tant de scènes diverses et singulières, me fit voir dans ce temps un spectacle extraordinaire et bien effrayant. J'ai déjà dit que le château de Genlis était tout entouré d'étangs immenses. Nous avions une vieille voisine, la comtesse de Sorel, dont l'habitation était aussi environnée d'étangs, et son château était situé sur un terrain élevé, de manière que ses étangs dominaient sur les nôtres. La comtesse de Sorel n'ayant pas voulu, par avarice, et malgré les représentations du marquis de Genlis, faire faire à ses étangs des réparations indispensables, leurs eaux grossies par les pluies rompirent tout à coup leurs digues délabrées et débordèrent dans nos étangs, qu'elles firent déborder aussi. MM. de Genlis étaient à la chasse, j'étais dans ce moment seule au château. J'entendis des cris perçants et un grand mouvement dans toute la maison, j'ouvris ma fenêtre qui donnait sur la cour. Quelle fut ma surprise en voyant cette immense cour totalement remplie d'eau, qui s'agitait et faisait du bruit comme si elle eût été bouillante! Elle était déjà à la moitié des hautes fenêtres du rez-de-chaussée. Le concierge, suivi de plusieurs domestiques, entra en courant dans ma

avocat au parlement de cette ville. C'est dans cette pièce de vers que l'on trouve un voyageur qui s'arrête pour lire l'épitaphe, remplie de louanges, d'un grand seigneur vicieux. Le voyageur indigné s'interrompt en s'écriant :

« . . . . . . . . . . Taisez-vous, imposteurs !
« Eh quoi ! des os en poudre ont encore des flatteurs ? »

On a aussi retenu de ce poëte ce vers, sur le temple de la mort :

« Le temps qui détruit tout en affermit les murs. »

Il s'était formé à l'école de la littérature anglaise, dont il a traduit un grand nombre d'ouvrages. Le plus célèbre est l'ingénieuse fiction de Robinson Crusoé. La traduction de ce livre est aussi le seul ouvrage de Feutry qui lui ait survécu.

chambre, en me disant qu'il fallait monter au grenier, ce que je fis précipitamment. On sonna le tocsin; tout le village se rassembla en un clin d'œil, afin de faire, dans la terre, des *saignées* pour laisser écouler les eaux, qui emportèrent toutes les maisons qui étaient sur une chaussée, au bord des étangs. L'eau monta dans notre cour jusqu'au premier étage; dans le jardin, elle monta dans les allées jusqu'à huit pieds de haut: on put le savoir le lendemain par les traces de boue qu'elles laissèrent sur les charmilles. Le jardinier avait soixante ruches de mouches à miel, qu'il n'eut pas le temps de sauver, qui furent emportées et perdues. Je vis parfaitement du grenier cet imposant spectacle. Personne ne périt, mais le dégât fut affreux. Madame de Sorel perdit tout son poisson, qui, en grande partie, tomba et resta dans nos étangs; l'autre partie se répandit sur la terre, dans nos prés, et les paysans en ramassèrent pendant plusieurs jours. Madame de Sorel, outre cette perte, fut obligée de donner douze mille francs de dédommagement aux propriétaires des maisons emportées. Mon beau-frère, malgré l'héritage de ses poissons, aurait pu aussi demander des dédommagements, et, s'il ne lui en eût fait grâce, elle eût été ruinée par cette aventure, uniquement causée par son avarice. J'ai encore vu depuis, à Hambourg, une autre inondation. J'avais été témoin dans mon enfance, à Saint-Aubin, un an avant de le quitter, d'un grand incendie, causé par le feu du tonnerre, qui tomba sur les granges et la métairie de Sept-Fonts, qui furent consumées en une demi-heure. Je vis parfaitement cet incendie, placé en face de la première cour de notre château, et dont nous n'étions séparés que par la Loire. J'ai vu tomber le tonnerre de très-près dans les étangs de Genlis. A Villers-Coterets, j'ai vu un soir, avec cent personnes, le fameux globe de feu qui, cette année, causa tant d'effroi. J'ai vu à Saint-Leu, pour la seconde fois de ma vie, une grêle extraordinaire, et à l'Asenal une trombe de terre qui enleva un jeune homme de quinze ans et le transporta à cinq cents pas sans le tuer. J'ai

essuyé une grande tempête sur mer; j'ai vu à Origny une véritable éclipse de soleil, et enfin deux comètes. C'est un cours pratique d'histoire naturelle; il ne m'a manqué qu'un tremblement de terre et une éruption du Vésuve.

Au commencement de l'automne nous allâmes, à dix lieues de Genlis, chez madame la marquise de Sailly, cousine de M. de Genlis et fille du marquis de Souvré, frère de madame de Puisieux. Je fus reçue dans ce château avec toute la cordialité possible. Je rencontrai là M. de Souvré, que j'avais vu dans mon enfance chez madame de Bellevau. Il me fit mille amitiés, et il a beaucoup contribué à hâter le raccommodement de M. de Puisieux avec M. de Genlis. De Sailly nous allâmes au Frétoy, chez madame la comtesse d'Estourmelle, autre parente de M. de Genlis; nous y fûmes reçus avec la même amitié; mais une heure après mon arrivée, j'éprouvai une étrange contrariété. Madame d'Estourmelle, âgée de cinquante-sept ans, avait un fils unique de cinq ans. Cet Isaac de cette moderne Sara était l'enfant le plus gâté et le plus insoutenable que j'aie jamais rencontré. On lui permettait tout, on ne lui refusait rien; il était le maître absolu du salon et du château. M. Emmanuel de Boufflers a pu seul depuis rappeler cette singulière éducation. J'arrivai au Frétoy deux heures après le dîner. Il y avait beaucoup de monde de Paris. J'avais un chapeau de villageoise, comme on disait alors; il était neuf, tout couvert de fleurs charmantes et attaché sur l'oreille gauche avec beaucoup d'épingles. A peine étais-je assise que le terrible enfant du château vint m'arracher des mains un superbe éventail et le mit en pièces. Madame d'Estourmelle fit une petite réprimande à son fils, non pas d'avoir brisé mon éventail, mais de ne pas me l'avoir *demandé poliment.* Un instant après l'enfant alla confier à sa mère qu'il avait envie de mon chapeau. « Eh bien! mon fils, répondit gravement madame d'Estourmelle, *allez le demander bien honnêtement.* » Il accourut aussitôt vers moi en disant : « *Je veux votre chapeau.* » On le reprit d'avoir dit *je veux :* c'est

ce que sa mère appelait *ne lui rien passer*. Elle lui dicta sa formule de demande : « *Madame, voulez-vous bien avoir la bonté de me prêter votre chapeau?* » Tout ce qui était dans le salon se récria sur cette fantaisie ; la mère et l'enfant y persistèrent ; M. de Genlis s'en moqua un peu aigrement ; je vis que madame d'Estourmelle allait se fâcher ; alors je me levai, et, sacrifiant généreusement mon joli chapeau, j'allai prier madame d'Estourmelle de le détacher, ce qu'elle fit avec empressement, car l'enfant s'impatientait violemment. Madame d'Estourmelle m'embrassa, loua beaucoup ma douceur, ma complaisance et mes beaux cheveux. Elle soutint que j'étais cent fois mieux sans chapeau, quoique je fusse tout ébouriffée, et que j'eusse une figure très-ridicule, avec une grande parure et cette coiffure en désordre. Mon chapeau fut livré à l'enfant sous la condition *de ne pas le gâter ;* mais en moins de dix minutes le chapeau fut déchiré, écrasé, et hors d'état d'être jamais porté. J'eus grand soin les jours suivants de me coiffer en cheveux, sans chapeau et sans fleurs. Mais par malheur cet enfant gâté était reconnaissant ; il s'attacha à moi avec une passion démesurée et ne voulut plus me quitter ; dès que j'étais dans le salon il s'établissait sur mes genoux. Il était fort gras et fort lourd ; il m'assommait, chiffonnait mes robes, et même les déchirait en posant sur moi des quantités de joujoux. Je ne pouvais ni parler à qui que ce fût, ni entendre un mot de conversation, et il m'était impossible de m'en débarrasser même pour jouer aux cartes. Dans tous mes petits voyages je portais toujours ma harpe ; on voulut m'entendre ; il n'y eut pas moyen, tandis que je jouais, d'empêcher l'enfant (qui se tenait debout près de la harpe) de jouer aussi avec les cordes de la basse, ce qui formait un accompagnement peu agréable. Lorsque j'eus fini on vint prendre ma harpe pour l'emporter ; l'enfant s'y opposa en faisant des cris terribles. La harpe resta, il en joua à sa manière, il égratigna les cordes, en cassa plusieurs et dérangea totalement l'accord. Quand on représentait à madame d'Es-

tourmelle que cet enfant devait m'importuner beaucoup, elle me demandait si cela était vrai, et elle prenait au pied de la lettre la politesse de ma réponse, en ajoutant qu'à mon âge on était charmé d'avoir un prétexte de s'amuser d'une manière enfantine et que je formais avec son fils un *tableau délicieux*. Au vrai cet enfant ne m'était pas aussi désagréable que tout le monde le croyait, non que j'aimasse ses jeux, mais sa personne m'intéressait et me divertissait. Il était joli, caressant, original, et il n'avait rien de méchant. Avec une éducation passable on en aurait facilement fait un enfant charmant. Sa pauvre mère a bien payé la folie de cette mauvaise éducation ; l'année d'ensuite, l'enfant, pour la première fois de sa vie, eut un peu de fièvre ; il refusa toute boisson et demanda avec fureur les aliments les plus malsains. Une légère indisposition devint une maladie sérieuse, et bientôt mortelle, parce qu'il fut impossible de lui faire prendre une seule drogue, et que toutes les tentatives en ce genre lui causaient des accès de colère qui allaient jusqu'aux convulsions. Il mourut à six ans, et il était naturellement très-robuste et parfaitement bien constitué !

Je vis cette année (1766) l'abbé Delille, qui venait de donner sa belle traduction des *Géorgiques* de Virgile. Il avait alors vingt-six ou vingt-sept ans. Il vint chez moi plusieurs fois ; il travaillait dès lors à l'*Énéide*. Je le trouvai naturel et fort aimable. Il avait une laideur spirituelle, amusante à considérer ; dès ce temps il disait des vers d'une manière charmante, et qui n'appartenait qu'à lui. J'étais fort liée avec madame de Louvois, qui me fit faire connaissance avec la comtesse de Custines, sa sœur.

---

Madame de Logny, l'une des plus riches veuves de la finance, eut une conduite plus que légère, dont le scandale même devint



apparemment une leçon morale pour ses deux filles, qui furent, l'une et l'autre, deux personnes si vertueuses et si parfaitement irréprochables; l'aînée, qui épousa M. de Louvois [1], était la plus petite femme que j'aie jamais vue; mais la taille la mieux proportionnée, de petites mains ravissantes, un beau teint, un joli visage, un air enfantin rendaient cette petite figure charmante.

Monsieur et madame de Louvois logeaient chez madame de Logny; c'était même une des conditions du mariage, madame de Logny n'ayant pas voulu se séparer de cette fille chérie, qu'elle aimait beaucoup plus que celle qui par la suite épousa M. de Custines. M de Louvois eut avec sa belle-mère des manières légères et des procédés ridicules; madame de Logny prit de l'humeur et sut mauvais gré à sa fille de ne pas la partager. Madame de Louvois adorait son mari; cette tendresse était à tous égards si peu fondée que l'on pouvait presque la regarder comme une faiblesse; mais une mère surtout devait la respecter : c'est ce que ne fit pas madame de Logny. Dans son dépit contre son gendre, elle eut assez peu de principes et de raison pour instruire sa fille des infidélités et des dérèglements de son mari. Par cette indigne conduite elle perdit entièrement la confiance de madame de Louvois, et elle fit son malheur sans la guérir. L'aigreur réciproque devint extrême, les tracasseries et les explications de mauvaise foi se multiplièrent. Enfin, un jour que madame de Logny était allée dîner à la campagne, M. de Louvois, qui avait secrètement loué une maison, quitta brusquement celle de sa belle-mère sans l'avoir prévenue; il déménagea en quelques heures et emmena sa femme. Ce procédé bizarre et malhonnête mit le comble au ressentiment et à la colère de madame de Logny. En vain madame de Louvois écrivit les lettres les plus soumises et vint se présenter chez sa mère; on lui renvoya ses lettres toutes cachetées, la

(1) Voyez les *Souvenirs de Félicie*, p. 1.

porte lui fut toujours fermée. Madame de Logny lui fit dire qu'elle ne la recevrait et ne lui pardonnerait jamais, et malheureusement elle tint parole. Elle résista, avec une fermeté extravagante et barbare, aux représentations de ses amis, aux pleurs et aux supplications de mademoiselle de Logny, qui intercéda avec ardeur et persévérance pour sa malheureuse sœur. Mais madame de Logny, victime de sa propre rigueur, éprouva un dérangement de santé qui devint une maladie chronique très-dangereuse. Plus ses forces s'affaiblissaient, plus son ressentiment semblait s'accroître, ou pour mieux dire sa haine dénaturée achevait de détruire en elle les principes de la vie. Une mère implacable peut-elle vivre ?... Lorsqu'on vit sa fin approcher, on lui reparla de madame de Louvois ; elle imposa silence. On tâcha, mais avec aussi peu de succès, de ranimer en elle quelques sentiments religieux. Le curé de sa paroisse vint sans être appelé ; il lui parla de sacrements : elle ne répondit rien ; il prononça le nom de madame de Louvois, et madame de Logny lui dit d'un ton terrible : *Sortez, Monsieur !* Il s'éloigna, et resta dans un cabinet voisin. Cependant mademoiselle de Logny avait fait entrer furtivement sa sœur et la tenait cachée. Dans un moment qu'elle crut favorable, elle se jeta à genoux au chevet du lit de sa mère, et, baignée de larmes, elle implora pour sa sœur un pardon maternel. *Taisez-vous !* fut la seule réponse qu'elle obtint. Madame de Louvois passa quatre jours et quatre nuits sur une chaise de paille, dans l'antichambre de sa cruelle mère. Madame de Logny n'admit dans sa chambre que Périgny et sa fille cadette. Cette dernière recueillit plusieurs discours qui lui firent penser que sa mère méditait une vengeance qui pût lui survivre. Le cinquième jour, madame de Logny, étant à la dernière extrémité, mais avec toute sa connaissance, demanda son notaire et fut enfermée avec lui plus de deux heures ; durant ce temps mademoiselle de Logny voulut entretenir Périgny sans témoins et elle lui tint ce discours : « Vous êtes, Monsieur, l'homme du monde

que j'estime le plus, et j'ai besoin de vous ouvrir mon cœur. Je n'ai nulle connaissance des affaires, mais je sais qu'il est des moyens d'éluder les lois et qu'en les employant ma mère pourrait déshériter ma sœur, et je crois que tel est son projet. Toutes mes intentions sont droites ; cependant je n'ai que dix-sept ans ; à cet âge on peut se démentir ou suivre de mauvais conseils : je veux me lier par un engagement irrévocable. Vous, Monsieur, que je regarde comme un père, recevez donc la parole d'honneur, que je vous donne solennellement, de rendre à ma sœur, si elle est déshéritée, non pas une partie du bien, mais la moitié tout entière qui lui reviendrait naturellement. Maintenant, continua-t-elle, je suis tranquille sur ce point ; me voilà dans l'impossibilité de manquer à ce devoir. » Périgny fut profondément attendri de cette démarche ; ce qui le frappa le plus dans cette jeune personne, qui toute sa vie avait montré le caractère le plus ferme, fut cette modeste et vertueuse défiance d'elle-même, et la précaution qu'elle prenait de se lier de manière à ne pouvoir changer de résolution. En effet, ce trait est admirable ; il peint une âme angélique et une vertu véritablement chrétienne. Le soir de ce même jour, mademoiselle de Logny et le président firent une dernière tentative en faveur de madame de Louvois ; ils osèrent déclarer qu'elle veillait dans l'antichambre depuis cinq jours ; alors madame de Logny, élevant la voix, prononça avec fureur ces horribles paroles : *Je la maudis.* Sa malheureuse fille, placée contre la porte entr'ouverte, les entendit et s'évanouit. Après ce dernier effort d'une haine monstrueuse, madame de Logny tomba dans une effrayante et longue agonie ; elle mourut au point du jour. Si elle eût eu de la religion, si elle eût consenti à recevoir ses sacrements, elle aurait reçu sa fille dans ses bras, et, malgré l'inconcevable dureté de son cœur, elle aurait pardonné !... Mademoiselle de Logny voulut aller dans un couvent ; on la conduisit à Pantemont.

Par son testament, madame de Logny donnait au président

de Périgny toute sa fortune (environ cent mille livres de rente), ses terres, ses revenus, son mobilier, ses diamants, enfin sans exception tout ce qu'elle avait possédé. Périgny accepta ce *fidéicommis*, et, suivant l'intention de la testatrice, il remit toute cette fortune à mademoiselle de Logny, qui partagea avec sa sœur, et si scrupuleusement que, dans le compte de l'argenterie, elle fit rompre en deux une cuillère de vermeil qui formait un nombre impair, afin d'en envoyer une moitié à madame de Louvois. Cette dernière mourut sans enfants peu d'années après, et toute sa fortune retourna dans les mains pures et généreuses qui la lui avaient cédée. Mademoiselle de Logny, un an après la mort de sa mère, épousa le comte de Custines. Nulle jeune personne n'est entrée dans le monde avec une réputation plus désirable et n'y fut accueillie d'une manière plus distinguée et plus flatteuse. Sa conduite avec sa sœur, dont Périgny avait publié tous les détails, excitait pour elle l'admiration la mieux fondée et m'inspirait le plus grand désir de la connaître. Je vis une très-belle personne, d'une figure imposante et un peu sévère, mais parfaitement régulière. Elle était grande; tous ses traits étaient beaux, et surtout ses yeux, dont la grandeur, la coupe et l'expression étaient admirables. Je me jetai à son cou avec une naïveté qui la toucha vivement. De ce moment nous prîmes l'une pour l'autre une amitié qui a duré jusqu'à la mort de cette femme parfaite à tous égards.

---

La maréchale de Luxembourg avait réparé les torts de sa jeunesse par une dévotion sincère et par l'éducation de sa petite-fille, la duchesse de Lauzun, une personne véritablement angélique, âgée alors de dix-huit ans. La maréchale avait peu d'instruction, beaucoup d'esprit naturel, et cet esprit était rempli de finesse, de délicatesse et de grâce. Elle attachait trop d'importance à l'élégance du langage, des manières, et à la

connaissance des usages du monde. Elle jugeait sans retour sur une expression de mauvais goût, et, ce qu'il y a de singulier, c'est que ce jugement frivole était presque toujours parfaitement juste. Mais elle ne jugeait ainsi que les gens du monde, et non les étrangers et les provinciaux. « Celui, disait-elle, qui a pu observer ce qui est convenable et ce qui ne l'est pas, et qui adopte un mauvais ton, manque certainement de tact, de goût et de délicatesse. » D'ailleurs elle prétendait avoir découvert dans tous les usages du monde établis alors une finesse et un bon sens admirables; et, en effet, quand on la questionnait à cet égard, elle avait réponse à tout, et ces réponses étaient toujours ingénieuses et spirituelles. Sa désapprobation, qu'elle n'exprimait jamais que par une moquerie laconique et piquante, était une sentence sans appel. Celui qui la recevait perdait communément cette espèce de considération personnelle qui faisait que l'on était recherché dans la société, et toujours invité aux petits soupers, où l'on ne voulait rassembler que des personnes aimables et de bon air. Ce genre de considération était alors très-désirable et très-envié.

Les censures de la maréchale ne portaient pas toujours sur des choses frivoles; elle condamnait avec plus de rigueur encore le ton avantageux et tranchant, la confiance présomptueuse, et tout ce qui dans la conversation annonçait la fatuité ou de mauvais sentiments. La maréchale était véritablement l'institutrice de toute la jeunesse de la cour, qui mettait une grande importance à lui plaire. Je m'attachai particulièrement à l'écouter; elle me prit en amitié et me permit de la questionner sur les choses que j'ignorais, et surtout sur les usages du monde, dont elle avait étudié *l'esprit*.

---

Je ne restai que quelques jours à Genlis; on m'y donna le divertissement de la pêche des étangs. Pour mon malheur, j'y

allai avec des petits souliers blancs brodés ; arrivée au bord des étangs, je m'y embourbai. Mon beau-frère vint à mon secours, remarqua mes souliers, se mit à rire, et m'appela *une jolie dame de Paris,* ce qui me choqua beaucoup ; car, ayant été élevée dans un château, j'avais annoncé toutes les prétentions d'une personne qui n'était étrangère à aucune occupation champêtre. Je répondis avec assez d'aigreur aux plaisanteries de mon beau-frère ; mais, tous les voisins rassemblés à cette pêche répétant que j'étais une *belle dame de Paris,* mon dépit devint extrême. Alors je me penche, je ramasse un petit poisson long comme le doigt, et je l'avale tout entier, en disant : « Voyez comme je suis une *belle dame de Paris.* » J'ai fait d'autres folies dans ma vie, mais certainement je n'ai jamais rien fait d'aussi bizarre. Tout le monde fut confondu. M. de Genlis me gronda beaucoup, et me fit peur en me disant que ce poisson pouvait vivre et grossir dans mon estomac, frayeur que je conservai pendant plusieurs mois.

Dans les derniers jours de novembre, M. de Genlis me conduisit à l'abbaye d'Origny-Sainte-Benoîte, à huit lieues de Genlis et à deux de Saint-Quentin. Je devais y passer quatre mois, c'est-à-dire tout le temps que mon mari resterait à Nancy, où se trouvait le régiment des grenadiers de France, dont il était l'un des vingt-quatre colonels. Me trouvant trop jeune pour m'emmener à Nancy et pour me présenter dans une cour qui passait pour être très-licencieuse, malgré la piété, les vertus et la vieillesse du bon roi Stanislas, M. de Genlis pensa avec raison qu'il était plus convenable de me laisser dans un couvent où il avait des parentes. D'ailleurs dans ce temps il n'était pas du tout d'usage que les jeunes femmes suivissent leurs maris dans leurs garnisons. Madame d'Avaret, sœur de madame de Coaslin, est la première qui, trois ou quatre ans après, ait donné cet exemple, qui fut très-critiqué et qui n'a jamais été universellement suivi. Je pleurai beaucoup en me séparant de M. de Genlis, et ensuite je m'amusai infiniment à Origny. Cette

abbaye était fort riche ; elle avait toujours eu pour abbesse une personne d'une grande naissance ; l'abbesse actuelle s'appelait madame de Sabran ; avant elle, c'était madame de Soubise. Quoique les religieuses ne fissent point de preuves de noblesse, elles étaient presque toutes des filles de condition et portaient leurs noms de famille. Les bâtiments de l'abbaye étaient fort beaux et immenses. Il y avait plus de cent religieuses, sans compter les sœurs converses et deux classes de pensionnaires, l'une d'enfants, l'autre pour les jeunes personnes de douze à dix-huit ans. L'éducation y était fort bonne pour former des femmes vertueuses, sédentaires et raisonnables, destinées à vivre en province.

J'avais un joli appartement dans l'intérieur du couvent ; j'y étais avec une femme de chambre ; j'avais un domestique qui logeait avec les gens de l'abbesse dans les logements extérieurs. Je mangeais à la table de l'abbesse, qui faisait fort bonne chère ; nous étions servies par deux sœurs converses. On m'apportait mon déjeuner dans ma chambre. L'abbesse recevait à dîner et en visite des hommes dans son appartement ; mais ces hommes ne pouvaient aller plus avant, et d'ailleurs le couvent était cloîtré. L'abbesse avait des domestiques, une voiture et des chevaux ; elle avait le droit de sortir en voiture, accompagnée de sa chapeline et des religieuses qu'elle nommait pour l'accompagner. Elle allait assez souvent se promener dans les champs, visiter quelques parties de ses possessions, ou des malades auxquels elle portait elle-même des secours ; je l'ai suivie deux fois dans ces courses bienfaisantes, qui étaient plus fréquentes en été. Chaque religieuse avait une jolie cellule et un joli petit jardin à elle en propre, dans l'intérieur du vaste enclos du jardin général. Une de ces religieuses avait dans le sien un gros rocher d'où sortait une fontaine d'une eau excellente à boire. La naïveté et la piété de toutes ces religieuses me rappelaient souvent mes angéliques religieuses de la rue Cassette ; cependant elles étaient beaucoup moins parfaites. C'était

la même foi, la même candeur, le même goût du travail, mais non la même union entre elles. Madame l'abbesse avait ses favorites, les grandes *dignitaires*, madame *l'économe*, madame *la Chapeline*, ce qui formait une espèce de parti qui avait un peu contre lui un autre parti, que l'on pouvait appeler de *l'opposition*, mais sans haine, sans perfidie. La religion était là, entre deux, adoucissant et pacifiant tout.

Ce qui marquait surtout les deux partis était la tendre union des membres de chaque parti et les petites préférences données à ses amies. J'ai eu l'occasion de connaître à cet égard le fond des choses, car je n'hésitai point, malgré les bontés de l'abbesse, à me mettre dans *le parti de l'opposition*, c'est-à-dire à y choisir toutes mes amies, parce qu'il y avait dans ce parti un petit air d'oppression qui me toucha. D'ailleurs une parente de M. de Genlis s'y trouvait. C'était madame de Rochefort, fille du marquis de Saint-Pouen et sœur de madame de Balincour. Son père l'avait forcée de se faire religieuse à dix-sept ans. Elle aimait son cousin, le comte de Rochefort, et elle était aimée; elle fut très-malheureuse pendant les deux premières années de sa profession; ensuite elle s'accoutuma parfaitement à son sort; elle avait trente ans quand j'arrivai à Origny, et elle était une excellente religieuse. Elle avait un visage agréable, une physionomie intéressante, des mains charmantes et une très-belle taille. Elle me parla beaucoup de sa sœur, madame de Balincour, qu'elle aimait tendrement, et qui tous les ans lui envoyait ces petits présents qui charmaient les religieuses, du sucre, du café, de la laine et de la soie pour broder. Madame de Rochefort, de son côté, lui envoyait toutes sortes de petits ouvrages faits avec ce soin et cette perfection dont les religieuses semblaient seules avoir le secret. Madame de Rochefort me fit promettre que, lorsque j'irais à Paris, j'engagerais madame de Balincour à demander pour elle à l'archevêque la permission d'aller passer pour sa santé trois ou quatre mois dans sa famille, c'est-à-dire chez cette sœur chérie;

permission qu'on ne refusait point à des personnes de l'âge et de la considération de madame de Balincour, et pour des religieuses qui avaient passé la première jeunesse. J'intéressai tellement par la suite monsieur et madame de Balincour en faveur de madame de Rochefort qu'ils la firent venir. Elle passa quatre mois à Balincour; les trois premiers s'écoulèrent dans la paix et dans le bonheur; mais M. de Balincour la mena chez une jeune paysanne, nommée Nicole, qu'il avait mariée quatre ans auparavant. Le tableau champêtre d'une union et d'une félicité parfaites, Nicole au milieu de son heureuse famille, Nicole entourée de ses trois petits enfants, de son jeune mari, de son père et de sa mère, rappela à l'infortunée religieuse ses premières amours et un bonheur perdu pour elle sans retour..... et, tandis que tout le monde contemplait avec plaisir cette scène intéressante, elle se trouva mal...... Blessée d'un trait mortel, elle tomba promptement dans une consomption mortelle; elle ne retourna point dans son couvent; son père, qui sans doute pour sa punition vivait encore, vint la prendre mourante et l'emmena en Auvergne, dans une terre où peu de temps après elle expira dans ses bras!...... C'est cette histoire, rapportée ici avec la plus scrupuleuse fidélité, dont je fis peu d'années après le premier roman que j'aie jamais montré. Je l'écrivis de mon mieux avec peu d'embellissements; je le lus à M. de Genlis et à M. de Sauvigny; ils en furent charmés. C'est le premier encouragement que j'aie reçu. Depuis j'ai placé dans *Adèle et Théodore* cette même histoire; c'est l'épisode de *Cécile*.

Mais revenons à Origny. Je m'y plaisais, on m'y aimait; je jouais souvent de la harpe chez madame l'abbesse; je chantais des motets dans la tribune de l'église, et je faisais des espiègleries aux religieuses. Je courais les corridors la nuit, c'est-à-dire à minuit, avec des déguisements étranges, communément habillée en diable avec des cornes sur la tête et le visage barbouillé; j'allais ainsi réveiller les jeunes religieuses; chez les vieilles que je savais être bien sourdes, j'entrais doucement, je leur

mettais du rouge et des mouches sans les réveiller. Elles se relevaient toutes les nuits pour aller au chœur, et l'on peut juger de leur surprise lorsque, réunies à l'église, s'étant habillées à la hâte sans miroir, elles se voyaient ainsi enluminées et mouchetées. J'entrais fort librement dans les cellules, parce qu'il est défendu aux religieuses de s'y enfermer, et qu'elles sont obligées de laisser leurs clefs à leurs portes jour et nuit. Pendant tout le carnaval, je donnai chez moi, avec la permission de l'abbesse, des bals deux fois la semaine. On me permit de faire entrer le ménétrier du village, qui était borgne et qui avait soixante ans. Il se piquait de savoir toutes les figures et tous les pas, et je me souviens qu'il appelait *les chassés* des *flanqués*. Mes danseuses étaient les religieuses et les pensionnaires; les premières figuraient les hommes, et les autres les dames. Je donnais pour rafraîchissements du cidre et d'excellentes pâtisseries faites dans le couvent. J'ai été depuis à de bien beaux bals, mais certainement je n'ai dansé à aucun d'aussi bon cœur et avec autant de gaieté.

Il m'arriva une belle aventure qui donna dans le couvent une grande idée de mon courage. Une jeune personne voulant se faire religieuse vint avec sa mère à Origny ; on les logea dans un grand appartement à côté du mien et vide depuis plus de trois ans. Tout le monde dans le couvent était couché avant dix heures ; pour moi j'écrivais, je lisais, je jouais de la harpe communément jusqu'à deux heures du matin. Le soir même du jour de l'arrivée de la jeune novice, j'entendis à minuit doucement frapper à ma porte ; c'étaient la novice et sa mère. Elles étaient toutes tremblantes, et me contèrent qu'elles avaient été réveillées par un bruit étrange qu'elles avaient entendu dans un cabinet voisin de leur chambre, et dans lequel elles n'étaient point entrées. Comme il faisait beaucoup de vent ce soir-là, je leur représentai que ce bruit n'avait rien d'étonnant. Elles me répondirent qu'il était si prodigieux qu'il semblait que l'on voulût du dehors briser et enfoncer la fenêtre qui don-

nait sur les basses-cours. La mère pensait que c'étaient des voleurs qui, ayant escaladé les murs, voulaient entrer dans cet appartement; la fille disait qu'elle croyait que c'était *tout simplement* un revenant. Mademoiselle Victoire, ma femme de chambre, qui était fort courageuse, offrit d'aller vérifier la chose, et, piquée d'émulation, je dis qu'il fallait y aller avec elle. On y consentit. Je distribuai les armes, un balai, des pincettes, des tenailles, une pelle; je marchai à la tête, et nous allâmes très-gaiement dans l'appartement des deux étrangères. Arrivées à la porte du cabinet, nous écoutâmes, et nous entendîmes, en effet, un bruit extraordinaire. Cependant, par un de ces premiers mouvements d'imprudence et d'audace que j'ai eus mille fois dans ma vie, j'ouvris brusquement la porte et je fis passer Victoire, qui tenait une bougie... Vis-à-vis la porte était la fenêtre, avec un grand rideau blanc tiré... A peine la valeureuse Victoire a-t-elle jeté les yeux sur ce rideau qu'elle pâlit, chancelle, et la lumière vacille dans sa main tremblante; elle voyait, et je vis comme elle, au même instant, deux gros pieds d'homme qui passaient sous ce rideau... C'était voir un voleur; mais, sans nulle réflexion, je m'élance vers le rideau en m'écriant : « Eh bien ! nous lui parlerons; ne me laissez pas seule, et avançons-nous... » En disant ces mots, je me jette sur le rideau brusquement... Quelle fut notre agréable surprise en découvrant que ces prétendus pieds n'étaient que des souliers d'homme posés de manière à produire l'illusion qui nous avait tant effrayées! Quant au bruit, il venait d'un contrevent dont un des pitons était détaché, de sorte que, mis en mouvement par le vent, il ballottait avec fracas contre la fenêtre, dont il avait même cassé deux ou trois vitres. Cet appartement avait été habité quelques années auparavant par une vieille dame que son laquais venait servir, permission que l'abbesse donnait aux dames pensionnaires et que j'avais moi-même; ces gros souliers avaient apparemment appartenu à son laquais, qui les avait oubliés là; on n'entrait ja-

mais dans ce logement, et enfin ces souliers y étaient restés.

Je passai quatre mois et demi à Origny, et ce temps s'écoula pour moi très-agréablement ; j'appris des religieuses plusieurs petits ouvrages, et d'une servante de basse-cour comment on élevait des pigeons et des poulets. J'appris aussi à faire un peu de pâtisserie et quelques entremets. Ma guitare, ma harpe, mon écritoire m'occupaient une grande partie de la journée, et je donnais au moins tous les matins deux heures à la lecture. J'étais bien ignorante, car on ne m'avait jamais donné de livres, puisque jusque-là on avait consacré tout mon temps à la musique ; cependant j'étais fort curieuse, et je brûlais du désir d'acquérir de l'instruction. On me prêta, dans le couvent, l'estimable *Histoire ecclésiastique de Fleury*, qui fit mes délices, et une dame de Saint-Quentin me prêta des poésies de Pompignan et un livre de romances de Moncrif. J'aimais passionnément les vers, et j'en fis beaucoup à Origny, entre autres une espèce d'épître sur le bonheur de la vie religieuse et la tranquillité du cloître ; j'écrivais des extraits de tout ce que je lisais, habitude que j'ai conservée tout le reste de ma vie. Enfin j'écrivais de longues lettres à ma mère et à M. de Genlis, et, au milieu de toutes ces occupations très-suivies et très-constantes, je trouvais encore le moyen de faire une telle quantité de tours de pensionnaire qu'il faudrait un volume pour les raconter.

Ma mère me donna la preuve de tendresse et de bonté de venir me voir à Origny et de passer avec moi six semaines dans ce couvent ; elle y logea, dans l'intérieur, dans un appartement qui était vacant tout à côté du mien. J'imaginai toutes sortes de choses pour l'amuser. Madame l'abbesse avait une femme de chambre qui la servait depuis dix ans et qui s'appelait mademoiselle Beaufort ; c'était la meilleure fille du monde, et qui faisait des flans à la crème délicieux, ce qui produisit entre elle et moi une liaison très-intime. Elle me parla d'une noce de village qui devait se faire chez des fermiers de sa connais-

sance, à une lieue d'Origny; elle avait obtenu de madame l'abbesse la permission d'y aller; je voulus être de la partie, mais mystérieusement, et déguisée en paysanne, avec mademoiselle Victoire, et je déterminai ma mère à y venir avec nous, habillée aussi en paysanne, et le tout à l'insu de madame l'abbesse. Mademoiselle Beaufort, charmée de cette invention, nous fournit les habillements. Nous nous assurâmes d'une tourière; je fis dire à madame l'abbesse que nous avions la migraine, que nous dînerions dans nos chambres, et nous partîmes furtivement à une heure après midi. Nous allâmes à la ferme en charrette; nous fûmes présentées aux mariés comme des paysannes, parentes de mademoiselle Beaufort, qui ajouta que j'étais sa filleule. Je dansai beaucoup; j'eus les plus grands succès dans cette assemblée, que nous ne quittâmes qu'au déclin du jour. Mais un orage violent nous attendait à Origny. On nous avait trahies; madame l'abbesse savait notre escapade; elle était fort scandalisée de nos déguisements, et surtout que je fusse sortie de la maison sans le lui dire. Je lui représentai doucement qu'étant avec ma mère cette sortie, du moins, n'avait rien de scandaleux. Madame l'abbesse jeta tout son venin sur mademoiselle Beaufort. Le lendemain matin, la pauvre fille entra dans ma chambre en pleurant et en me disant que madame l'abbesse venait de lui donner son compte. « Eh bien! lui dis-je, consolez-vous, je vous prends à mon service. » Mademoiselle Beaufort fut transportée de joie et s'installa tout de suite dans mon appartement. Madame l'abbesse eut beau jeter feu et flamme, je persistai avec beaucoup de sang-froid dans ma résolution, et je gardai mademoiselle Beaufort. Nous avions déjà joué dans nos chambres quelques petites scènes pour amuser ma mère, les soirs, quand tout le couvent était couché. Mademoiselle Beaufort, à mon grand étonnement, me demanda de lui donner un petit rôle de *bergère*. Elle avait quarante-cinq ans, ses cheveux étaient gris, elle était fort couperosée, et les deux dents de devant lui manquaient. Nous jouâmes

*l'Oracle*, et je lui fis jouer le rôle de l'amoureux, que Lucinde appelle *Charmant*, et qu'elle conduit en lesse avec un ruban couleur de rose. N'ayant point de costume, nous l'habillâmes galamment avec une redingote de Lemire, mon domestique, et nous l'assurâmes qu'il était indispensable qu'elle eût sur la tête un bonnet de coton, brodé en laine de couleur, que lui prêta le laquais de ma mère. Ce fut dans cet agréable équipage qu'elle joua de la manière la plus comique le rôle de *Charmant*. Comme elle me demandait toujours un rôle de *bergère*, je fis une petite pastorale pour elle; nous donnâmes tant de louanges à son jeu et à sa grâce, elle fut si persuadée qu'elle était ravissante dans ce costume, que je lui proposai de le garder toujours, et elle y consentit. De ce moment elle fut constamment habillée en *bergère d'idylle*, avec des petits habits blancs bordés de rubans de diverses couleurs, et portant sur l'oreille un petit chapeau de paille orné de fleurs, ou coiffée en cheveux qu'elle poudrait à blanc pour cacher ses cheveux gris. Quand elle sortait de chez moi pour aller dans le couvent, j'exigeais toujours qu'elle prît sa houlette, chose dont elle contracta parfaitement l'habitude. Toutes mes amies encourageaient ses illusions pastorales, et, quand les autres se moquaient d'elle, mademoiselle Beaufort disait que c'était pour faire leur cour à madame l'abbesse. Je la gardai ainsi en bergère plus de deux mois, c'est-à-dire jusqu'au moment où M. de Genlis, arrivant de son régiment, vint me reprendre. L'aspect de mademoiselle Beaufort (que j'appelais toujours ma *bergère*) l'étonna beaucoup; mais, à force d'instances, je le décidai à l'emmener avec nous à Genlis, en lui conservant son costume, et bientôt cette complaisance devint pour lui un véritable amusement. Je conservai ma *bergère* à Genlis pendant deux ou trois mois; ensuite un héritage inattendu et très-considérable pour elle l'appela à Noyon. Comme elle avait fait nos délices, nos adieux furent très-tendres. Pour achever son histoire, je dois dire qu'elle hérita de trente-deux mille

francs, et que peu de mois après elle eut la folie d'épouser un jeune homme de vingt-trois ans, qui n'avait rien, et qui lui persuada qu'il était éperdument amoureux d'elle.

Je vais maintenant reprendre le fil de ma narration et retourner à Origny.

Il est une louange que je puis me donner, parce que je suis sûre que je la mérite : c'est que j'ai toujours eu l'esprit parfaitement juste, et par conséquent un grand fonds de raison ; et cependant j'ai fait mille étourderies, mille actions déraisonnables, et personne au monde n'a moins réfléchi que moi sur sa conduite, ses intérêts et sur l'avenir. En même temps, qui que ce soit aussi n'a autant réfléchi sur tout ce qui ne lui était pas personnel, sur ses lectures, sur les hommes en général, sur le monde, et enfin sur des chimères. Dominée par mon imagination et par mon enfance, j'ai toujours mieux aimé m'occuper de ce que je *créais* que de ce qui était. Je n'ai jamais considéré l'avenir que comme un rêve où l'on peut placer tout ce qu'on veut. Il me paraissait fort insipide de n'y mettre que le vraisemblable que tout le monde pouvait y voir. Je n'avais pas la prétention de la prévoyance, mais j'avais celle de l'invention. J'ai déjà dit que, dans mon enfance, je faisais sans cesse des châteaux en Espagne, qui n'avaient aucun rapport avec la destinée que je devais naturellement attendre. J'aimais à me placer dans les situations les plus extraordinaires et à me faire triompher des obstacles et de l'adversité. J'avais toujours conservé cette manie, qui me fit passer des heures délicieuses dans la solitude d'Origny. Tous les soirs, avant de me coucher, je me livrais pendant une heure, et quelquefois davantage, à ce genre de méditation. Souvent je me supposais avec une amie, et je lui contais mes étonnantes aventures. Je parlais véritablement ; mon amie m'interrompait, me questionnait ; sa surprise, son admiration, ses éloges me ravissaient. J'avais toujours un peu parlé tout haut dans mes rêveries, mais ce fut à Origny que j'achevai de per-

fectionner ces dialogues imaginaires, auxquels la parole donne une illusion de vérité qui, en général, vaut presque la réalité, et qui, à certains égards, vaut mieux. Car, quelle amie réelle pourrait entrer dans nos sentiments, nous aimer et nous comprendre comme celle qu'on fait parler soi-même? Il est certain que ces rêveries fortifièrent mon caractère et mon âme ; elles m'ont été fort utiles depuis la Révolution ; mais jusque-là, et dans le cours ordinaire des choses, elles m'ont beaucoup nui, parce qu'elles m'ont absolument empêchée de réfléchir à ce que j'avais réellement à faire, de sorte que j'ai vieilli avec tous mes défauts, et que l'expérience a eu très-peu d'influence sur mes actions et sur mon caractère.

M. de Genlis et moi nous allâmes de Villers-Coterets à Sillery, où j'allais pour la première fois. Madame de Puisieux, toujours froide pour moi, me reçut honnêtement, mais avec une sorte de sécheresse qui redoubla ma timidité naturelle. Elle me parla des succès que j'avais eus à Villers-Coterets, et me demanda enfin à m'entendre jouer de la harpe ; ce fut six jours après mon arrivée. Je jouai, je chantai ; elle parut charmée, ainsi que M. de Puisieux. « Il faut convenir, dit-elle, *que cela est séduisant.* » Je ne sais pourquoi cette phrase me déplut, et de premier mouvement je répondis avec vivacité : « Cependant, Madame, je n'ai *séduit* ni ne veux *séduire* qui que ce soit. » Elle fut très-étonnée, parce que jusque-là je n'avais dit que *oui* ou *non*. Elle me regarda fixement et ne répliqua rien. Le soir M. de Genlis me gronda de ma réponse, et le lendemain j'eus une peur affreuse de madame de Puisieux en me trouvant tête à tête avec elle dans le salon. Madame de Puisieux, couchée sur sa chaise longue, comme de coutume, travaillait au métier; je brodais au tambour ; nous gardâmes le silence pendant un demi-quart d'heure. Enfin madame de Puisieux, ôtant ses lunettes, se tourna de mon côté. « Madame, me dit-elle, avez-vous donc fait le vœu d'être toujours ainsi avec moi? — Comment, Madame? répondis-je d'une

voix tremblante.— Oui, reprit-elle, on assure que vous êtes gaie, aimable, et depuis huit jours vous gardez le silence le plus obstiné. Peut-on vous en demander la raison? » A cette question pressante, je me décidai sur-le-champ à répondre franchement, parce que le ton avait quelque chose de gai et d'obligeant. « Madame, lui dis-je, c'est que je crains de vous déplaire, que vous avez un air sévère qui m'intimide et qui me fait de la peine.. . — Vous avez tort de me craindre, reprit-elle; je suis très-disposée à vous aimer. Que faut-il faire pour vous mettre à votre aise avec moi?.... — Ce que vous daignez faire en ce moment, » m'écriai-je en me jetant à son cou. Des pleurs d'attendrissement me coupèrent la parole; elle fut elle-même vivement émue; elle me reçut dans ses bras, m'y retint, et m'embrassa à plusieurs reprises avec la plus touchante sensibilité. De cet instant je lui vouai au fond de l'âme le plus tendre attachement; elle le méritait par l'excellence de son cœur, de ses principes et de son caractère, et par le charme de son esprit. Nous causâmes avec une entière liberté; elle me dit les choses les plus aimables, et je lui promis que je serais dorénavant avec elle comme si j'avais eu le bonheur de la connaître depuis mon enfance. Une heure après M. de Puisieux rentra de la promenade avec M. de Genlis et six ou sept personnes. Je priai madame de Puisieux de ne rien dire de ce qui venait de se passer entre nous, parce que je méditais une jolie manière de l'annoncer. On s'assit, et, au bout de quelques minutes, je dis d'un ton dégagé que, n'ayant point été à la promenade, je voulais me dégourdir les jambes, et je fis deux ou trois sauts dans la chambre; ensuite j'allai me jeter sur la chaise longue de madame de Puisieux, en disant mille folies; elle riait aux éclats, et tout le monde était pétrifié d'étonnement. M. de Puisieux fut enchanté; il dit à madame de Puisieux qu'il lui avait prédit qu'elle m'aimerait à la folie. Toute cette soirée fut charmante pour moi. Les jours qui lui succédèrent furent les plus heureux de ma vie. Madame de Puisieux prit pour moi

une véritable passion ; elle me fit changer d'appartement afin de me loger à côté d'elle. Je me promenais le matin à cheval avec M. de Puisieux ; je montais tous ses beaux chevaux anglais. Le soir je n'allais point à la promenade ; je restais tête à tête avec madame de Puisieux, qui se promenait avec moi une petite demi-heure dans la cour ou dans le potager ; nous passions le reste du temps à causer dans le salon. Sa conversation était animée, spirituelle et charmante ; elle avait vu un moment de la Régence, son mari avait depuis été ministre des affaires étrangères, et, petite-fille du grand Louvois, elle avait la tête remplie d'une infinité d'anecdotes intéressantes et curieuses qu'elle contait à merveille. Avant de souper, on apportait tous les soirs ma harpe dans le salon, et j'en jouais une heure ; après le souper je jouais de la guitare ou du clavecin à peu près une demi-heure, ensuite je jouais au piquet avec madame de Puisieux contre M. de Puisieux, qui nous faisait la chouette, et puis j'allais me coucher. Je ne restais communément dans ma chambre qu'après la promenade du matin avec M. de Puisieux, depuis dix heures et demie jusqu'à deux heures. Pendant qu'on me coiffait je lisais, habitude que j'ai toujours conservée partout. Dans ce temps, il était d'usage de recevoir à Paris et à la campagne des hommes à sa toilette, ce que je n'ai jamais fait, afin de réserver ce temps pour la lecture, de sorte que depuis mon mariage je n'ai jamais passé un seul jour sans faire une bonne lecture. Après ma toilette je jouais de la harpe une heure, et j'écrivais trois quarts d'heure. Je refaisais alors ma première comédie, *les Fausses Délicatesses*, et je l'achevai dans ce voyage. J'écrivais en outre les extraits de mes lectures. Madame de Puisieux, dans nos tête-à-tête du soir, me faisait souvent lire tout haut, pendant qu'elle travaillait à la tapisserie : il y avait à Sillery une très-bonne bibliothèque. Je lus aussi dans ce voyage le *Traité de Westphalie,* du Père Bougeant, *de la Manière de juger des ouvrages d'esprit,* du Père Bouhours, les *Entretiens d'Ariste et d'Eugène*, du même auteur, qui me

donna le goût des devises que j'ai toujours conservé depuis; je lus aussi *les Poésies de Pavillon*. Je lus seule l'*Histoire de Malte*, de l'abbé de Vertot, et les *OEuvres de Saint-Évremond*. Les jours de pluie, tout le monde restait dans le salon; j'allais dans ma chambre, ce qui me donnait trois ou quatre heures d'étude de plus.

Madame de Puisieux, sachant que j'écrivais sans cesse, me demanda un jour de faire son portrait, et j'en fis deux le jour même, en couplets de chanson, l'un en contre-vérité, l'autre sérieux. Le soir, en m'accompagnant de la harpe, je lui chantai d'abord le premier, ensuite je chantai le second. Ces couplets eurent le succès dont sa bonté récompensait tout ce que je faisais pour elle. Les voici :

PORTRAIT DE PLAISANTERIE DE Mme DE PUISIEUX,

SUR L'AIR : *Si ton ardeur est mutuelle.*

Point d'esprit, point de caractère,
Point d'agrément,
Ni gaité, ni désir de plaire;
Un ton pédant,
Des préjugés, une humeur noire;
Ne sachant rien,
Pas même un simple trait d'histoire :
La voilà bien.

PORTRAIT VÉRITABLE DE LA MÊME,

*Sur le même air.*

Du piquant dans le caractère,
Et dans l'esprit
Un désir obligeant de plaire
Qui réussit;
Du savoir, mais sans y prétend,
N'affichant rien,
Pas même un cœur sensible et tendre :
La voilà bien.

Nous allâmes quatre ou cinq fois à Reims, uniquement pour

y voir madame de Droménil, Nous allâmes aussi dîner deux ou trois fois à Louvois, chez M. le marquis de Souvré, frère de madame de Puisieux. Un jour, une personne de Reims amena un jeune musicien qui jouait du tympanon d'une manière surprenante; madame de Puisieux regretta que je n'en susse pas jouer. Je recueillis cette parole, et le soir même je convins, en secret, avec le musicien, qu'il viendrait tous les jours, à six heures et demie du matin, me donner une leçon. Je pris régulièrement ces leçons dans le garde-meuble, au haut de la maison, pendant quinze jours, et en outre, en revenant de la promenade du matin, j'allais toute seule jouer du tympanon au moins trois heures, et au bout de trois semaines je jouais aussi bien que mon maître deux airs, le menuet d'Exaudet et la Furstenberg, avec plusieurs variations. M. de Genlis, dans ma confidence, m'avait fait faire un joli petit habit à l'alsacienne, en écarlate et juste à la taille. Je le mis un matin, en faisant tresser mes longs cheveux sans poudre autour de ma tête, comme les Strasbourgeoises; je mis par-dessus cette coiffure, pour la cacher, ce qu'on appelait alors une *baigneuse*, et par-dessus mon habit une robe négligée et un manteau de taffetas noir, et, sous le prétexte d'une migraine, j'allai dîner avec ce double habillement. Après le dîner, un valet de chambre vint dire qu'une jeune Alsacienne, jouant du tympanon, demandait à être entendue; madame de Puisieux donna l'ordre de la faire entrer; je me levai en disant que j'allais la chercher. Je courus dans la chambre voisine; je jetai vite sur une table ma *baigneuse* et ma robe; je pris mon tympanon, et presqu'au même instant je rentrai dans le salon. La surprise fut inexprimable, et elle augmenta encore lorsqu'on m'entendit jouer du tympanon. Monsieur et madame de Puisieux vinrent m'embrasser avec une tendresse et un attendrissement qui me récompensèrent bien de la peine que j'avais prise. On me fit porter plus de douze ou quinze jours mon habit alsacien, afin de donner à tout ce qui venait à Sillery une

représentation de cette petite scène. Ce n'est pas sans dessein que j'entre dans ces petits détails, ils ne seront pas sans utilité pour les jeunes personnes qui liront cet ouvrage. Je voudrais leur persuader que la jeunesse n'est heureuse que lorsqu'elle est aimable, c'est-à-dire docile, modeste, attentive, et que le véritable rôle d'une jeune personne est de plaire dans sa famille, et d'y porter la gaieté, l'amusement et la joie.

La fête de M. de Puisieux approchait, et je résolus de la célébrer. Je fis une espèce de pièce dans laquelle je fis jouer tous les valets de chambre de M. de Puisieux. J'y représentais M. de Puisieux lui-même, et je prenais le moment de sa toilette. Il était d'une petite taille; j'avais une de ses robes de chambre et un de ses bonnets de nuit; j'imitais toutes ses manières; je me faisais faire la barbe avec un rasoir de carton argenté; pendant ce temps on me lisait tout haut un petit conte de ma composition, parce que M. de Puisieux se faisait lire *les Mille et une Nuits,* ou d'autres contes. Ensuite je me levais de temps en temps pour passer dans mon cabinet; je sortais par une porte, je jetais dans la coulisse mon bonnet et ma robe de chambre. J'étais là-dessous en peignoir; j'arrivais sous mon nom presqu'au même moment, les cheveux épars, comme venant d'interrompre ma toilette; je demandais M. de Puisieux; après une petite scène je m'en allais. Je reprenais la robe de chambre et le bonnet de nuit, et je reparaissais sous le nom de M. de Puisieux. Beaucoup d'autres scènes à tiroir amenaient un dénoûment où l'on offrait des fleurs en chantant des couplets. Je parvins à faire jouer les quatre valets de chambre avec un naturel parfait J'avais donné un rôle à M. de Genlis, et nous faisions les répétitions deux fois par jour. Le marquis et la marquise de Genlis arrivèrent dix jours avant la fête, et j'ajoutai un petit rôle pour ma belle-sœur; afin de faire briller sa belle figure, je la fis paraître d'abord en amazone, ensuite en bergère, et enfin en dame excessivement parée, avec tous ses diamants et ceux de madame de Puisieux. Cette der-

nière avait toujours un sac à ouvrage, brodé à Besançon, en crins peints de toutes couleurs et brodé en relief; cela était fort joli; madame de Puisieux n'en avait qu'un, qui n'était plus frais, et elle voulait en faire venir un autre. Je conseillai à ma belle-sœur d'imiter le vieux sac. On teignit fort bien du crin à Reims, et elle fit cet ouvrage tout nouveau pour elle, et très-difficile, avec une perfection étonnante. Elle y travailla avec ardeur pendant huit jours, et, pour y parvenir, après plusieurs essais, elle passa deux ou trois nuits. Nous fîmes faire un joli petit théâtre dans le grand logement qu'on appelait l'appartement du roi, et dans lequel, en effet, du temps du chancelier de Sillery, Henri IV avait couché. La veille de la fête, il m'arriva une bonne fortune dont je tirai un grand parti pour ma pièce. M. de Puisieux avait pour ami intime le duc de Civrac-Durfort, auquel il avait fait avoir l'ambassade de Vienne. Le duc, après avoir passé huit ans à Vienne, revenait en France. M. de Puisieux savait seulement par sa dernière lettre qu'il était en route, et qu'avant de se rendre à Paris il passerait par Sillery; mais il ne l'attendait que sous cinq ou six jours. Il arriva donc, comme je l'ai dit, la veille de la fête, à neuf heures du matin. M. de Puisieux était allé à deux ou trois lieues, chez un de ses voisins; madame de Puisieux n'était pas encore éveillée; je venais de me lever. Aussitôt je cours avec M. de Genlis au-devant du duc de Civrac, qui descendait de voiture; nous nous emparons de lui, quoique nous ne l'eussions jamais vu, mais nous eûmes bientôt fait connaissance; nous lui expliquons à la hâte notre projet. Il fut convenu qu'il resterait caché dans la chambre de M. de Genlis, qui était au-dessus de la mienne, et qu'il ne paraîtrait que le lendemain sur le théâtre pour offrir un bouquet à son ami. Nous donnâmes le mot à toute la maison; tous les domestiques furent d'une discrétion parfaite; madame de Puisieux ne fut point mise dans la confidence, et jamais secret n'a été mieux gardé. Le duc de Civrac, âgé d'environ quarante-sept ans, avait une belle figure, des manières

nobles et douces, et une bonhomie qui gagnait tous les cœurs. Il nous déclara qu'il mourait de faim ; ma belle-sœur et moi nous nous chargeâmes de le nourrir, et nous n'imaginâmes rien de mieux que de lui porter des prunes de reine-Claude, des confitures et du sirop d'orgeat. Il mit un genou en terre pour recevoir de nos mains ce déjeuner ; ensuite il nous avoua qu'il avait la *grossièreté* de désirer en outre de la viande et du vin ; il fallut bien le servir suivant son goût. Il me prévint qu'il manquait absolument de mémoire, et il me conjura de lui donner un rôle bien court. Je lui promis qu'il ne dirait qu'une seule phrase, et voici comment je décidai de le faire paraître.

Ma femme de chambre, mademoiselle Victoire, avait une jolie voix ; elle avait tout au plus trente ans ; elle était fort grasse et très-fraîche. Je la faisais arriver dans ma pièce sous le nom de madame Milot, concierge de l'hôtel de Sillery, à Paris. M. de Puisieux avait eu dès sa jeunesse la passion des beaux chevaux ; je savais, par madame de Puisieux, qu'il les ménageait tellement qu'il avait jadis quitté une maîtresse uniquement parce qu'elle demeurait dans un quartier fort éloigné du sien et que ces courses fatiguaient ses chevaux. Sur cette anecdote je fis un couplet qui eut un grand succès, malgré l'irrégularité d'une rime. Dans ma pièce madame Milot arrivait de Paris, avec un habit de femme, mais avec des bottes fortes, un fouet de poste d'une main et de l'autre un bouquet. Elle s'avançait sur le bord du théâtre, et, s'adressant à M. de Puisieux, elle lui chantait ce couplet sur l'air :

*Dans les gardes françaises j'avais un amoureux*, etc.

J'accours, mais tout en nage,
Vous offrir ce bouquet ;
Voilà de mon voyage
Le seul fâcheux effet.
Pour vous prouver mon zèle
J'ai pris le mors aux dents ;
Jamais pour une belle
Vous n'en fîtes autant.



J'ajoutai à cette scène M. de Civrac donnant le bras à madame Milot. Il n'avait que quatre ou cinq mots à dire, dont il ne se souvint jamais aux répétitions, mais il me promit de les bien répéter avant de s'endormir Le lendemain matin, jour de la fête, ma belle-sœur posa sur le métier de madame de Puisieux le joli sac qu'elle avait brodé, et je mis dans le sac une chanson que j'avais faite, et qui contenait surtout l'éloge du sac et l'adresse ingénieuse de ma belle-sœur. Madame de Puisieux était la personne du monde qui savait le mieux recevoir une attention et la faire valoir; elle fut charmante pour ma belle-sœur et pour moi. Il y avait beaucoup de monde à dîner; on ne parla que du sac et de ma chanson.

Les fenêtres du salon de Sillery, qui est au rez-de-chaussée, donnent sur de larges fossés remplis d'eau. En sortant de table, nous allâmes, la marquise de Genlis et moi, nous habiller en bergères; ensuite nous entrâmes dans un bateau agréablement décoré de guirlandes de fleurs. M. de Genlis habillé en berger nous conduisait. J'avais ma musette, dont on ne m'avait pas encore entendu jouer; on l'entendit de loin, on se mit aux fenêtres, on nous aperçut, et ce fut au bruit des acclamations universelles que nous arrivâmes en face des fenêtres. Là nous nous arrêtâmes. La marquise de Genlis tenait un filet; je cessai de jouer, et M. de Genlis invita sa belle-sœur à jeter son filet; elle tourna le dos un moment, jeta le filet dans l'eau, l'y laissa, et très-adroitement en montra un autre qu'elle eut l'air de retirer de l'eau et qui était plein de fleurs et de bouquets. Ce petit escamotage, qu'elle fit à merveille, fut très-applaudi; sur ce prodige je chantaï, en m'accompagnant de la musette, cinq couplets charmants faits par M. de Genlis. Ensuite nous tirâmes nos bouquets du filet, nous les arrangeâmes dans une corbeille, et nous annonçâmes que nous allions les porter dans le salon. On vint nous recevoir à notre débarquement, et une demi-heure après on invita toute la compagnie à monter dans la salle de spectacle. Ma pièce, comme toutes les

pièces de société, eut un succès parfait ; le seul rôle que la marquise de Genlis ait joué très-agréablement fut celui que j'avais fait pour elle. Dans cette pièce elle était belle comme un ange ; quand elle parut dans le costume paré, elle fut applaudie pendant plusieurs minutes pour sa charmante figure. En général elle se mettait mal ; j'avais présidé ce jour-là à sa toilette, je ne l'ai jamais vue si jolie. Le dénoûment fut du plus grand effet. A l'apparition de M. de Civrac, monsieur et madame de Puisieux poussèrent un cri de surprise et de joie ; M. de Civrac fut lui-même si ému qu'il resta un moment sans pouvoir parler ; enfin, tenant toujours madame Milot par la main, il s'avança sur le bord du théâtre, et au lieu de dire, comme le portait son rôle, qu'il *était venu en croupe derrière madame Milot*, il s'écria avec une voix de tonnerre : *Je suis venu sur la croupe de madame Milot...* Les éclats de rire de toute la salle ne lui permirent pas d'achever sa phrase. Il se retourna vers moi, en me disant *que la langue lui avait tourné.* J'étais en colère, et, lorsque le calme fut un peu rétabli dans la salle, je le forçai de répéter la phrase telle que je la lui avais donnée. La fête fut terminée par une ronde que nous chantâmes tous en dansant, et dont les paroles, très-agréables et d'une grande gaieté, étaient encore de M. Genlis.

---

Je passai cet hiver dans une assez grande dissipation. J'allais très-peu aux spectacles, et je n'allai que deux fois au bal de l'Opéra ; mais les bals particuliers, les dîners chez madame de Puisieux, chez ma tante, les soupers priés, les visites me prenaient beaucoup de temps. J'avais tous les samedis un souper chez la comtesse de Custines, où nous passions des soirées charmantes : c'étaient des *soupers de femmes ;* tous nos maris allaient régulièrement ce jour-là coucher à Versailles pour chasser le lendemain avec le roi. Nous nous rassemblions à huit

heures, et nous causions jusqu'à une heure du matin avec un gaieté qui se soutint toujours. Nous étions six : mesdames de Custines et de Louvois, toutes deux charmantes dans des genres différents ; madame d'Harville, également agréable par sa figure, son esprit et son caractère ; madame la comtesse de Vaubecourt, jolie comme un ange et très-amusante par des saillies qui ressemblaient à la naïveté, quoiqu'elle ne fût rien moins qu'ingénue ; elle était cousine de madame de Custines. On ne parlait point encore de sa conduite ; la gravité de son mari conservait encore sa réputation ; mais, l'année d'ensuite, une aventure d'éclat obligea M. de Vaubecourt à demander une lettre de cachet, qu'il obtint, et il la mena dans un couvent où elle passa le reste de ses jours. Notre cinquième femme était madame la comtesse de Crenay, la seule de ces soupers qui ne fût pas jolie. Elle avait vingt ans, avec l'air d'en avoir quarante ; elle a toujours eu la meilleure conduite et un très-bon caractère ; mais elle nous amusait par le récit de toutes les déclarations d'amour qu'elle recevait, surtout à souper chez sa mère (madame de la Tour du Pin). Madame de Custines voulait absolument savoir les noms de ces amants malheureux, et c'étaient toujours ou des noms qui nous étaient inconnus, ou des hommes de quarante ou cinquante ans, qui avaient dû être mortellement ennuyeux à trente. Comme madame de Crenay nous disait qu'elle trouvait sans cesse des billets d'amour dans son sac lorsqu'elle le laissait dans le salon pendant le souper, nous imaginâmes, madame de Custines et moi, de composer la lettre la plus passionnée, que nous glissâmes un soir dans son sac. Cette lettre était si extravagante et si plaisante que je suis fâchée de ne l'avoir pas conservée. Au reste, madame de Crenay avait une maison très-élégante ; quoiqu'elle fût trop grasse et même trop grande pour danser, elle aimait la danse avec fureur ; elle donna cet hiver de fort jolis bals ; je fus invitée à tous, et j'y dansai plusieurs quadrilles. J'en imaginai un qui ne fit que trop de bruit. La mode de jouer des proverbes

continuait toujours ; j'appelai ce quadrille *les Proverbes*. Chaque couple formait un proverbe dans la marche deux à deux qui précédait toujours la danse. Chacun avait choisi son proverbe. Nous avions tous donné à madame de Lauzun celui-ci : *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée*. Elle était vêtue avec la plus grande simplicité, et elle avait une ceinture grise tout unie. Elle dansait avec M. de Belzunce. La duchesse de Liancour dansait avec le comte de Boulainviliers, qui avait le costume d'un vieillard ; leur proverbe était : *A vieux chat jeune souris*. Madame de Marigni dansait avec M. de Saint-Julien, sous le costume d'un nègre ; elle lui passait de temps en temps un mouchoir sur le visage, ce qui signifiait : *A laver la tête d'un Maure on perd sa lessive*. Je ne me souviens plus du proverbe et du danseur de la marquise de Genlis, ma belle-sœur. Mon danseur était le vicomte de Laval, magnifiquement vêtu, tout couvert de pierreries ; j'étais habillée en paysanne ; notre proverbe était : *Contentement passe richesse ;* j'avais l'air vif et gai ; le vicomte, sans rien jouer, avait l'air triste et ennuyé. Ainsi nous étions dix. J'avais fait l'air du quadrille ; cet air était dansant et fort joli. Ce fut Gardel qui composa la figure de la danse, qui, suivant mon idée, devait représenter aussi un proverbe : *Reculer pour mieux sauter ;* Gardel fit de cette idée la figure de contre-danse la plus jolie et la plus gaie que j'aye jamais vue. Nous fîmes beaucoup de répétitions, et notre quadrille eut tant de succès que nous résolûmes de le danser au bal de l'Opéra ; mais malheureusement ce quadrille avait excité beaucoup de jalousie parmi quelques hommes du Palais-Royal qui avaient vainement voulu en être. Ils surent trois ou quatre jours d'avance que nous devions danser ce quadrille au bal de l'Opéra, dont la salle alors tenait au Palais-Royal... et on fit une *conjuration* pour nous empêcher de danser. Nous arrivâmes au bal à une heure après minuit ; nous étions tous les dix sans masques. Nous fîmes notre marche autour de la salle, qui retentit d'applaudissements redoublés

jusqu'au moment où nous nous disposâmes à danser ; on s'empressa de nous faire place, et, comme nous allions commencer, voilà qu'un chat gigantesque vient tout à coup, en ronflant, rouler sous nos pas. C'était un proverbe ennemi : *Il ne faut pas réveiller le chat qui dort.* Un petit Savoyard, enveloppé dans une fourrure imitant celle d'un chat, jouait ce rôle. Nos danseurs ne se fâchèrent pas d'abord et le repoussèrent assez doucement, ce qui enhardit le chat, qui parut décidé à ne pas nous laisser danser. Alors, malgré nos prières, nos danseurs lui donnèrent beaucoup de coups de pieds. Les spectateurs, qui voulaient voir le quadrille, prirent notre parti ; on saisit le malheureux chat, et on l'emporta hors de la salle. Cette mauvaise plaisanterie gâta pour moi tout l'amusement de cette soirée ; je craignais mortellement qu'elle n'eût des suites fâcheuses. Notre quadrille eut le plus grand succès ; il fut applaudi à tout rompre ; j'en fus charmée, parce que cela remit nos danseurs de bonne humeur. Trois d'entre eux surtout, MM. de Boulainviliers, de Belzunce et de Saint-Julien, nos meilleurs danseurs, étaient outrés contre le chat ; j'avais beau leur dire qu'il avait été assez mal traité pour n'y pas revenir, parce que *Chat échaudé craint jusqu'à l'eau froide*, ils voulaient interroger pour connaître *les auteurs* de ce méchant tour. Nous les dissuadâmes de cette recherche. On sut quelques jours après que les inventeurs de cette malice étaient un jeune prince et ses amis ; et, comme tout le triomphe était de notre côté, nos danseurs se calmèrent facilement, et les danseuses en furent quittes pour la peur. M. de Saint-Julien, le plus irrité contre le malencontreux chat, était un charmant jeune homme ; on disait qu'il semblait que la nature, en lui donnant la plus jolie figure, se fût moquée de lui ; ses belles couleurs ressemblaient parfaitement à du rouge, et il avait sur le menton deux signes noirs placés comme les mouches que portaient alors beaucoup de femmes ; de sorte que ce joli visage d'homme était une véritable espièglerie de la nature. Il s'était battu une fois pour ces

agréments déplacés ; il était brave , spirituel, et n'avait pas la moindre fatuité.

---

Le chevalier de Jaucour avait une figure très-agréable, un visage rond, plein et pâle, des yeux noirs, de jolis traits, des cheveux bruns négligés et dépoudrés ; il ressemblait en effet à un *clair de lune*. Sa taille était noble, il avait bonne grâce. Son caractère était excellent, plein de droiture et de loyauté. Il avait fait plusieurs campagnes de guerre ; étant entré au service à douze ans, il avait montré autant d'intelligence militaire que de bravoure. Son esprit était comme son carractère, sage et raisonnable. A l'un de ces soupers, ma tante dit que j'avais peur des revenants. Alors madame de Gourgues proposa au chevalier de Jaucour de me conter *sa belle histoire de la tapisserie*. J'en avais entendu parler comme d'une chose parfaitement vraie, car le chevalier de Jaucour donnait sa parole d'honneur qu'il n'y ajoutait rien, et il était incapable de faire un mensonge, qui d'ailleurs n'aurait eu alors aucun sel. Cette histoire est devenue prophétique à l'époque de la Révolution. Je puis la rapporter avec une scrupuleuse exactitude, parce qu'ayant beaucoup vu le chevalier de Jaucour je la lui ait fait conter cinq ou six fois en ma présence ; la voici.

Le chevalier, né en Bourgogne, fut élevé dans un collége à Autun. Il avait douze ans lorsque son père, qui voulait l'envoyer à l'armée sous la conduite d'un de ses oncles, le fit venir dans son château. Le soir même, après le souper, on le conduisit dans une grande chambre où il devait coucher ; on établit sur une espèce de trépied au milieu de la chambre une lampe allumée, et on le laissa seul. Il se déshabilla et se mit au lit sur-le-champ, en laissant brûler la lampe. Il n'avait nulle envie de dormir, et, comme il avait à peine regardé sa chambre en y entrant, il se mit à la considérer. Ses yeux se portèrent

sur la vieille tenture de tapisserie *à personnages* qui se trouvait vis-à-vis de lui. Le sujet en était bizarre ; elle représentait un temple dont les portes étaient fermées. Sur le haut de l'escalier de cet édifice était debout une espèce de pontife ou de grand-prêtre, vêtu d'une longue robe blanche ; il tenait d'une main une poignée de verges et de l'autre une clef. Tout à coup le chevalier, qui regardait fixement cette figure, se frotta les yeux, croyant avoir un éblouissement ; ensuite il regarde de nouveau, et la surprise et le saisissement le glacent et le rendent immobile !... Il voyait cette figure se mouvoir et descendre gravement les marches de l'escalier !... Enfin la voilà hors de la tapisserie et dans la chambre, qu'elle traverse ; elle arrive tout près du lit, et, s'adressant à ce pauvre enfant, pétrifié par la terreur, elle lui dit bien distinctement ces paroles : *Ces verges fustigeront un grand nombre ; quand tu les verras s'agiter, n'hésite pas à prendre la clef des champs que voilà..* . A ces mots la figure tourne le dos, s'éloigne, se rapproche de la tapisserie, remonte l'escalier et se remet à sa place. Le chevalier, baigné d'une sueur froide, fut pendant plus d'un quart d'heure tellement privé de force qu'il était hors d'état d'appeler ; enfin on vint. N'osant confier cette aventure à un domestique, il dit seulement qu'il se trouvait mal, et l'on resta auprès de lui tout le reste de la nuit. Le lendemain, le comte de Jaucour, son père, l'interrogeant sur ce qu'il avait eu la nuit, il conta sa vision. Au lieu de se moquer de lui, comme le chevalier s'y attendait, le comte l'écouta fort sérieusement, ensuite il dit : « Rien n'est plus extraordinaire, car mon père, dans sa première jeunesse, eut aussi dans cette même chambre, avec le même personnage représenté dans cette antique tapisserie, une scène fort étrange... » Le chevalier aurait bien désiré savoir le détail de cette vision de son grand-père, mais le comte n'en voulut pas dire davantage ; il ordonna même à son fils de ne lui en plus parler, et le jour même le comte fit détendre tout cette tapisserie, qu'il fit brûler

en sa présence dans la cour du château. Voilà cette fameuse histoire dans toute sa naïveté. Madame Radcliff eût été bien heureuse de la savoir, et je crois que le chevalier de Jaucour, à l'époque de la Révolution, se la rappela; ce qu'il y a de certain, c'est qu'*il prit la clef des champs* lorsqu'il vit *les verges s'agiter*. Il n'hésista pas à quitter la France.

---

Ma tante voyait habituellement, en hommes, le comte de Chabot, dont j'ai déjà parlé; le chevalier de Coigny, qu'on appelait *Mimi*, je n'ai jamais su pourquoi. Il était fort à la mode, d'une assez jolie figure; on lui trouvait de l'esprit. Je l'ai beaucoup vu, et je ne l'ai jamais entendu causer; mais dans chaque visite il laissait *un mot*, bon ou mauvais, que l'on citait toujours; ce mot dit, il ne parlait plus. Il avait l'air distrait, insouciant, et en même temps étourdi, ce qui lui était particulier. Je lui trouvais beaucoup de fatuité, une gaieté fausse, c'est-à-dire affectée, et un air moqueur qu'il ne quittait jamais, alors même qu'il avait envie de plaire. Le duc de Coigny, son frère aîné, avait de la douceur, une politesse aimable, et un caractère qui le faisait généralement estimer et aimer. Le marquis de Lusignan, qu'on appelait *la Grosse Tête*, autre ami de ma tante, était confident de toutes les femmes; il ne fallait pour cela que de la douceur, de la discrétion, et avoir l'air de croire que toutes les intrigues étaient des *passions platoniques*. Beaucoup d'hommes alors, qui n'avaient pas assez d'agréments pour réussir auprès des femmes, prenaient ce modeste rôle de confident, qui leur donnait dans la société une sorte de considération qui n'a pas été inutile à la fortune de plusieurs d'entre eux. Le marquis d'Estréhan, déjà vieux, était dès lors le suprême confident des femmes de ce temps; il s'était fait un droit de cette espèce de confiance : y manquer eût été à ses yeux

un mauvais procédé. Ses conseils en ce genre étaient, dit-on, excellents ; c'était le *directeur* des femmes galantes. M. Donézan (frère du marquis d'Husson), homme parfaitement aimable, et le seul *conteur* toujours amusant que j'aie connu ; M. de Pont, intendant de Moulins, très-aimable aussi, qui, peu d'années après, épousa une charmante personne, mère de madame de Fontanges d'aujourd'hui ; le marquis de Clermont, depuis ambassadeur en Espagne et à Naples, célèbre par son esprit, son aimable caractère et des talents charmants ; le comte d'Albaret, tels étaient les hommes de sa société intime. Elle en recevait beaucoup d'autres, mais qui n'étaient que de simples liaisons. J'ai vu plusieurs fois chez elle et chez madame de Boulainviliers M. le comte de La Marche, depuis prince de Conti, mort en Espagne ; il était sauvage et obligeant ; il avait de la singularité et de l'insipidité, ce que je n'ai vu qu'à lui. J'allais, de temps en temps, comme je l'ai déjà dit, dîner ou souper chez ma grand'mère, qui était toujours aussi sèche pour moi. Un jour que nous arrivâmes de bonne heure pour dîner, nous ne trouvâmes dans le salon que sa sœur, mademoiselle Dessalleux, ma grand'tante, qui était une excellente personne. Ma grand' mère était sortie et ne devait rentrer qu'à l'heure juste du dîner. Mademoiselle Dessalleux me proposa de me faire voir le cabinet particulier de ma grand'mère, qui était tout rempli de jolis tableaux et d'estampes. Je regardai d'abord un énorme tableau, qui était un portrait de ma grand'mère dans sa jeunesse, et de son fils, enfant alors (le même qui fut tué à Minden). La beauté de madame de La Haie avait eu beaucoup de célébrité, mais je ne fus frappée que de la fadeur du tableau ; ma grand'mère était représentée en Vénus, et son fils en *Cupidon*, comme disait mademoiselle Dessalleux. Je m'arrêtai plus longtemps devant un charmant petit tableau peint à ravir, qui représentait l'enlèvement d'Europe ; j'y remarquai une jolie idée : le taureau détournait de côté sa grosse tête pour baiser un joli petit pied nu d'Europe. Je dis

que je trouvais Europe très-belle, mais trop grasse ; mademoiselle Dessalleux sourit, et répondit que c'était non une figure de fantaisie, mais un portrait, et celui de la duchesse de Berri, fille de monsieur le Régent. Alors elle me conta que cette princesse, durant ses amours avec le feu marquis de La Haie, mari de ma grand'mère, s'était fait peindre ainsi pour lui et lui avait donné ce tableau. Je pensai en moi-même, que si M. de La Haie n'avait eu pour maîtresse qu'une simple particulière, mon austère grand'mère aurait trouvé ce tableau très-scandaleux et qu'elle ne l'aurait certainement pas gardé précieusement dans son cabinet. Quelle fausse couleur la vanité sait donner aux choses !... Madame de Montesson, après la mort de ma grand'mère, hérita de ce tableau et le donna à M. le duc d'Orléans, qui le mit dans ses petits appartements, où on l'a vu jusqu'à la Révolution ; j'ignore ce qu'il est devenu depuis.

---

Je vais, à propos d'un opéra intitulé *Philémon et Baucis*, dont la charmante musique était de Monsigny, et qui n'a été ni joué en public, ni gravé, rapporter un petit incident qui me paraît curieux, parce qu'il fait connaître jusqu'à quel point l'amour-propre, même dans les choses les plus positives, peut nous faire illusion. A la première représentation de cet opéra, donné à l'Ile-Adam, ma tante, qui remplissait le rôle de Baucis, alla, après les deux premiers actes, s'habiller en jeune bergère; je la suivis dans la chambre à côté du théâtre où elle fit sa toilette. Elle n'était pas contrefaite, mais elle avait une épaule infiniment plus grosse que l'autre, ce qui rendait son dos très-défectueux quand rien ne cachait ou ne déguisait ce défaut, et son petit corset de bergère le laissait voir entièrement. Je l'en avertis, mais sa femme de chambre, par flatterie, soutint que l'habit allait *en perfection*. Comme ma tante pa-

raissait le croire, je pris un miroir que je plaçai derrière elle, et je lui fis voir parfaitement dans sa glace son dos, qui était véritablement ridicule ; elle le regarda, et, à ma grande surprise, elle fut tout à fait de l'avis de mademoiselle Legrand, sa femme de chambre. Elle joua ainsi, ce qui fut trouvé fort étrange. Après la représentation, madame de Boufflers, qui avait beaucoup de bonté pour moi, me tira à part pour me gronder de n'avoir pas averti ma tante de la défectuosité de son dos. Je me justifiai en disant que l'avis de sa femme de chambre l'avait emporté sur le mien : mais je passai sous silence la circonstance du miroir, parce qu'elle aurait donné un vrai ridicule à ma tante. On joua trois fois cet opéra. Nous jouâmes des proverbes ; je fis beaucoup de musique, je fis danser plusieurs fois avec ma harpe. Ce voyage de l'Ile-Adam fut très-brillant. Madame la princesse de Beauvau et madame de Poix y passèrent plusieurs jours. La première, sœur de MM. de Chabot et de Jarnac, avait, je crois, alors trente-cinq ou trente-six ans, et elle était, à mon avis, la femme la plus distinguée de la société, par l'esprit, le ton, les manières, et l'air franc et ouvert qui lui était particulier. Sa politesse était à la fois obligeante et noble ; on voyait promptement sa supériorité, on ne la sentait jamais d'une manière embarrassante. Elle avait dans toute sa personne une aisance communicative. J'ai éprouvé souvent qu'après avoir passé une demi-heure avec elle je n'avais plus la moitié de ma timidité naturelle. Elle avait épousé par amour M. de Beauvau (1), et jamais dans le monde un mari et une femme n'ont eu un maintien d'amour conjugal de meilleur goût et plus parfait.

---

(1) M. de Beauvau avait alors environ quarante-huit ans ; il s'était fait remarquer à l'armée par son courage et ses connaissances militaires, dans le monde, par une galanterie noble et chevaleresque. Frère de la maréchale de Mirepoix, amie de madame de Pompadour, M. de Beauvau

Madame de Poix était charmante; sa taille n'avait rien de défectueux, mais elle n'était pas belle, et elle boitait. Elle avait une brillante fraîcheur et le plus joli visage. Elle était gaie, naturelle, spirituelle et piquante. Tous ces avantages, qui sont en général de dangereux écueils pour les femmes, n'ont servi qu'à l'agrément de la vie de madame de Poix; sa réputation est toujours restée intacte. Je vis aussi à l'Ile-Adam madame la princesse d'Hénin, que j'avais déjà rencontrée dans le monde; elle était fort jeune et d'une figure charmante; mais elle n'a duré qu'un moment; l'hiver d'ensuite, son teint était gâté, et elle n'était plus jolie. Elle avait dans ses manières quelque chose de trop formé pour une jeune personne de dix-huit ans. On disait qu'elle avait de l'esprit; elle a aujourd'hui cette réputation très-bien établie. Je n'en ai jamais pu juger, quoique je l'aie beaucoup vue pendant douze ans de suite; elle était du nombre, assez grand alors, de ces personnes qui, dans le monde, ne causent que tout bas, seulement avec leurs amis, à table, où elles les font placer près d'elles, et hors de table dans l'embrasure des fenêtres, se persuadant qu'elles ne peuvent être véritablement appréciées que dans le petit cercle de leur intimité. Ainsi leur esprit reste enfoui *dans le sein de l'amitié* et n'est pour le reste du monde qu'une tradition.

fut traité par la favorite avec une distinction particulière; mais cette liaison n'eut jamais le degré d'intimité que quelques personnes ont supposé. Homme de cour sans être courtisan, juste et humain autant que fidèle et dévoué, il se plaça souvent entre le pouvoir et le malheur. Sa longue carrière a été semée d'un grand nombre d'actions généreuses; toutes n'ont pas été révélées parce qu'il savait supporter l'ingratitude et que la modestie était aussi une de ses vertus. Madame de Genlis dit, dans ses *Souvenirs de Félicie* : « Un soir (à l'Ile-Adam), la conversation tomba sur la langue française; je me taisais, mais j'écoutais avec le plus vif intérêt tout ce que disait M. de Beauvau. Je n'ai jamais entendu faire des remarques aussi fines et aussi judicieuses. » Il fut reçu à l'Académie française en 1748. On a de lui une lettre à l'abbé Desfontaines sur une phrase de cent quatre-vingts mots. Né en 1720, il est mort en 1793.

Nous trouvâmes encore à l'Ile-Adam la maréchale de Luxembourg et madame de Lauzun (1). Je ne pouvais me lasser de contempler cette dernière, qui avait la plus intéressante figure et le plus noble et le plus doux maintien que j'aie jamais vu. Elle était d'une extrême timidité, sans être insipide; d'une obligeance, d'une bonté toujours soutenues, sans aucune fadeur. Il y avait en elle un mélange original et piquant de finesse et de naïveté. La maréchale, comme je l'ai déjà dit, était l'oracle *bon ton;* ses décisions sur la manière d'être dans le grand monde étaient sans appel. Elle avait fait à cet égard des réflexions très-fines et très-spirituelles, mais que souvent elle généralisait fort mal à propos. En voici un trait comique. Un matin (c'était un dimanche), nous attendions pour la messe M. le prince de Conti; nous étions dans le salon, assises autour d'une table ronde sur laquelle nous avions posé tous nos livres d'Heures, que la maréchale s'amusait à feuilleter. Tout à coup elle s'arrêta sur deux ou trois prières particulières qui lui parurent du plus *mauvais goût* et dont en effet les expressions étaient bizarres. Comme elle critiquait avec amertume ces prières, je lui objectai doucement qu'il suffisait qu'elles fussent dites avec piété, parce que certainement Dieu ne faisait nulle attention à ce que nous appelons un *bon* ou un *mauvais ton.* « Eh bien! Madame, s'écria la maréchale très-sérieusement, ne croyez pas cela... » Un éclat de rire général l'interrompit. Elle ne s'en fâcha point; mais au fond elle resta persuadée que le Juge suprême de tout ce qui est essentiellement bon

(1) Amélie de Boufflers, petite-fille et héritière de la maréchale de Luxembourg, avait épousé, le 4 février 1766, Armand-Louis de Gontaut, qui s'est rendu célèbre à la cour sous le nom de duc de Lauzun et dans les armées sous celui de Biron. Ce mariage ne fut point heureux. On sait que l'imagination *chevaleresque* de M. de Lauzun l'engagea plus d'une fois à s'éloigner pour longtemps d'une femme aussi vertueuse que charmante, afin de poursuivre jusqu'aux extrémités de l'Écosse et au fond de la Pologne des étrangères célèbres par leur beauté.

ne dédaigne pas de l'être aussi de notre ton et de nos manières, et que, même dans des œuvres également méritoires, il tient toujours quelque compte de la grâce et de l'élégance.

---

Ma première entrevue avec Rousseau ne fait pas honneur à mon esprit et à mon discernement, mais elle a quelque chose de si singulier et de si comique que je m'amuserai moi-même en me la rappelant. Voici donc l'histoire de mes relations avec lui.

J.-J. Rousseau était à Paris depuis six mois; j'avais alors dix-huit ans. Quoique je n'eusse jamais lu une seule ligne de ses ouvrages, j'éprouvais un grand désir de voir un homme si célèbre, qui m'intéressait particulièrement comme auteur du *Devin du village*, ouvrage charmant qui plaira toujours à ceux qui aiment le naturel; car on y trouve une expression musicale parfaitement assortie aux paroles, et qu'on n'a guère vue depuis à ce degré de vérité que dans les opéras-comiques de Monsigny et dans les grands opéras de Gluck (1). Pour revenir à Rousseau, il était très-sauvage; il refusait toutes les visites et n'en faisait point; d'ailleurs je ne me sentais pas le courage de faire la moindre démarche à cet égard; ainsi je témoignais l'envie de le connaître sans imaginer qu'il fût possible d'en trouver les moyens. Un jour M. de Sauvigny, qui voyait quelquefois Rousseau, me dit en confidence que M. de Genlis voulait me jouer un tour, qu'un soir il m'amènerait Préville déguisé en J.-J. Rousseau, et qu'il me le présenterait

(1) Le célèbre Rameau avait déjà donné l'exemple de cet accord si désirable, surtout, dans *Pygmalion*, l'air : *Fatal amour, cruel vainqueur*, etc., etc. La déclamation la plus parfaite ne pourrait exprimer mieux toutes les paroles de cette ariette, ainsi que celles, dans *Castor et Pollux*, de cet air admirable : *Tristes apprêts, pâles flambeaux*.

(*Note de l'auteur.*)

pour tel. Cette idée me fit beaucoup rire, et je promis bien de faire semblant d'être entièrement la dupe de cette plaisanterie, qu'on appelait dans ce temps une *mystification*, genre de gaieté fort à la mode alors. J'allais très-peu aux spectacles ; je n'avais jamais vu jouer Préville que deux ou trois fois, et dans des loges très-éloignées du théâtre. Préville, en effet, possédait l'art de décomposer sa figure et de contrefaire. Il était à peu près de la taille de Rousseau (car tout le monde savait que J.-J. était petit), et réellement M. de Genlis avait eu le projet qu'on m'avait confié; mais cette folie lui passa presque aussitôt de la tête. M. de Sauvigny l'oublia de même, et seule j'en gardai le souvenir. Je fus trois semaines sans voir M. de Sauvigny, et au bout de ce temps il vint me dire, avec empressement, en présence de M. de Genlis, que Rousseau désirait extrêmement m'entendre jouer de la harpe, et que, si je voulais avoir cette complaisance, il me l'amènerait le lendemain. Me croyant bien certaine que je ne verrais que Préville, j'eus beaucoup de peine à répondre sérieusement; cependant je me contins assez bien, et j'assurai que je jouerais de la harpe de mon mieux pour J.-J. Rousseau. Le lendemain j'attendis avec impatience l'heure du rendez-vous, imaginant qu'un crispin travesti en philosophe serait une chose très-comique. J'étais d'une gaicté folle en l'attendant, et M. de Genlis, connaissant ma timidité naturelle, s'en étonnait beaucoup. D'ailleurs il ne concevait pas trop comment l'idée de recevoir un si grave personnage pouvait faire cette sorte d'impression, et je lui parus tout à fait extravagante lorsqu'il me vit rire au moment où l'on annonça Rousseau. J'avoue que rien au monde ne m'a paru si plaisant que sa figure, que je ne regardais que comme une mascarade. Son habit, ses bas couleur de marron, sa petite perruque ronde, tout ce costume et son maintien n'offraient à mes yeux que la scène de comédie la mieux jouée et la plus comique. Cependant, faisant sur moi-même un effort prodigieux, je pris une contenance assez convenable, et, après avoir balbutié deux ou trois

mots de politesse, je m'assis. L'on causa, et, heureusement pour moi, d'une manière assez gaie. Je gardai le silence, mais de temps en temps j'éclatai de rire, et c'était avec tant de naturel et de si bon cœur que cette surprenante gaieté ne déplut pas à Rousseau. Il dit de jolies choses sur la jeunesse en général. Je pensais que Préville avait de l'esprit et qu'à sa place Rousseau n'aurait pas été si aimable, parce que mes rires l'auraient scandalisé. Rousseau m'adressa la parole; comme il ne m'embarrassait pas du tout, je lui répondis très-cavalièrement tout ce qui me passait par la tête. Il me trouva fort originale, et moi je trouvai qu'il jouait avec une perfection que je ne me laissais pas d'admirer. Jamais les caricatures ne m'ont fait rire; ce qui me charmait, c'étaient la simplicité, le naturel de celui que je croyais un comédien; et, d'après cette idée, il me paraissait bien supérieur en chambre à ce que je l'avais vu sur le théâtre. Cependant il me semblait qu'il donnait à Rousseau beaucoup trop d'indulgence, de bonhomie et de gaieté. Je jouai de la harpe; je chantai quelques airs du *Devin du village*. Rousseau me regardait toujours en souriant, avec cette sorte de plaisir qu'inspire un enfantillage bien naturel, et en nous quittant il promit de revenir le lendemain dîner avec nous. Il m'avait tant divertie que cette promesse m'enchanta, et j'en sautai de joie. Je le reconduisis jusqu'à la porte en lui disant toutes les douceurs et toutes les folies imaginables. Quand il fut sorti, je cessai tout à fait de me contraindre et je me mis à rire à gorge déployée. M. de Genlis, stupéfait, me considérait d'un air mécontent et sévère, qui redoublait ma gaieté. « Je vois bien, lui dis-je, que vous reconnaissez enfin que vous ne m'avez pas attrapée; vous êtes piqué; mais, au vrai, comment pouviez-vous croire que je serais assez simple pour prendre Préville pour J.-J. Rousseau? — Préville? — Ah! oui, niez-le, vous me persuaderez. — La tête vous a-t-elle tourné? — J'avoue que Préville a été charmant d'un naturel parfait; il n'a rien chargé; on ne peut

pas jouer mieux que cela ; mais je parie qu'à l'exception du costume il n'a pas du tout imité Rousseau. Il a représenté un bon vieillard, très-aimable, et non Rousseau, qui certainement m'aurait trouvée fort extravagante et se serait formalisé d'un semblable accueil. » A ces mots M. de Genlis et M. de Sauvigny se mirent à rire si démesurément que je commençai à m'étonner. On s'expliqua, et ma confusion fut extrême en apprenant que très-véritablement je venais de recevoir J.-J. Rousseau de cette jolie manière. Je déclarai que je ne consentirais jamais à le recevoir si on l'instruisait de ma bêtise ; on me promit qu'il l'ignorerait toujours, et l'on tint parole. Ce qu'il y a de plus singulier en tout ceci, c'est que cette conduite, si niaise et si inconsidérée, me valut les bonnes grâces de Rousseau. Il dit à M. de Sauvigny que j'étais la jeune personne la plus naturelle, la plus gaie et la plus dénuée de prétentions qu'il eût jamais rencontrée ; et certainement, sans la méprise qui m'avait donné tant d'aisance et de bonne humeur, il n'aurait vu en moi qu'une excessive timidité. Ainsi je ne dus ce succès qu'à une erreur ; il ne m'était pas possible de m'en enorgueillir. Connaissant toute l'indulgence de Rousseau, je le revis sans embarras, et j'ai toujours été parfaitement à mon aise avec lui. Je n'ai jamais vu d'homme de lettres moins imposant et plus aimable. Il parlait de lui avec simplicité et de ses ennemis sans aucune aigreur. Il rendait une entière justice aux talents de M. de Voltaire ; il disait même qu'il était impossible que l'auteur de *Zaïre* et de *Mérope* ne fût pas né avec une âme très-sensible ; il ajoutait que l'orgueil et la flatterie l'avaient corrompu. Il nous parla de ses *Confessions*, qu'il avait lues à madame d'Egmont. Il me dit que j'étais trop jeune pour obtenir de lui la même preuve de confiance. A ce sujet il s'avisa de me demander si j'avais lu ses ouvrages ; je lui répondis, avec un peu d'embarras, que non. Il voulut savoir pourquoi ; ce qui m'embarrassa encore davantage, d'autant plus qu'il me regardait fixement. Il avait des petits yeux enfoncés dans la tête,

mais très-perçants, et qui semblaient pénétrer et lire au fond de l'âme de la personne qu'il interrogeait. Il me paraissait qu'il aurait découvert sur-le-champ un mensonge ou un détour; ainsi je n'eus point de mérite à lui dire franchement que je n'avais lu ses ouvrages parce qu'on prétendait qu'il y avait beaucoup de choses contre la religion. « Vous savez, répondit-il, que je ne suis pas catholique; mais personne, ajouta-t-il, n'a parlé de l'Évangile avec plus de *conviction* et de sensibilité. » Ce furent ses propres paroles (1). Je me croyais quitte de ses questions; mais il me demanda encore en souriant pourquoi j'avais rougi en lui disant ce que j'ai rapporté ci-dessus. Je répondis bonnement que j'avais craint de lui déplaire. Il loua à l'excès cette réponse, parce qu'elle était naïve. En tout il est certain que le naturel et la simplicité avaient pour lui un charme particulier. Il me dit que ses ouvrages n'étaient pas faits pour mon âge, mais que je ferais bien de lire *Émile* dans quelques années. Il nous parla beaucoup de la manière dont il avait composé *la Nouvelle Héloïse*. Il nous dit qu'il écrivait toutes les lettres de *Julie* sur du joli petit papier à lettre et à vignettes, qu'ensuite il les pliait en billets et les relisait en se promenant avec autant de délices que s'il les eût reçues d'une maîtresse adorée. Il nous récita, par cœur et debout, en faisant quelques gestes, son *Pygmalion*, et d'une manière vraie, énergique et parfaite à mon gré. Il avait un sourire très-agréable, plein de douceur et de finesse; il était communicatif et je lui trouvai beaucoup de gaieté. Il raisonnait supérieurement sur la musique, et il était véritablement connaisseur; néanmoins, dans un grand nombre de romances de sa composition qu'il

(1) Si j'eusse connu ses ouvrages, j'aurais dit qu'il avait, en effet, parlé de la religion avec la plus touchante éloquence, mais j'aurais eu le courage d'ajouter que son incompréhensible inconséquence à cet égard n'en était que plus coupable et plus révoltante, puisque souvent dans le même volume, par exemple dans *Émile*, il avait placé un éloge parfait de l'Évangile et des blasphèmes.

(*Note de l'auteur.*)

m'a données, il ne s'en trouvait pas une seule de jolie ou même chantante. Il avait fait un très-mauvais air à son imitation de la romance de *Nice de Métastase*, qu'un de mes amis, M. de Monsigny, a remise en musique pour moi; l'air en est maintenant digne des paroles, qui sont charmantes.

Il m'avait donné toutes ses romances avec la musique; le tout aurait formé un volume très-précieux, puisqu'il était entièrement de sa main et de sa composition, paroles et musique; mais alors on n'avait pas, comme de nos jours, la manie des *souvenirs;* on n'oubliait point ses amis, et l'on attachait peu de prix à ce qui pouvait rappeler les indifférents, même les plus célèbres. Je dispersai et perdis ce recueil qui n'était ni relié ni broché, et que j'ai beaucoup regretté depuis. Rousseau copiait la musique avec une perfection rare; il me fit beaucoup de peine en m'apprenant qu'il vivait uniquement du produit de ce petit talent (1).

Rousseau venait presque tous les jours dîner chez nous, et je n'avais remarqué en lui, durant cinq mois, ni susceptibilité,

(1) La marquise de Pompadour, étant parvenue à mettre dans ses intérêts Voltaire, Duclos, Crébillon et Marmontel, essaya, comme elle disait, d'*apprivoiser* Rousseau; mais une lettre qu'elle reçut de lui la dégoûta de renouveler ses avances. « C'est un hibou, dit-elle un jour à madame de Mirepoix. — J'en conviens, répondit la maréchale; mais c'est celui de Minerve. »

« Madame,

« J'ai cru un moment que c'était par erreur que votre commissionnaire « voulait me remettre cent louis pour des copies qui sont payées à douze « francs. Il m'a détrompé; souffrez que je vous détrompe à mon tour. « Mes épargnes m'ont mis en état de me faire un revenu, non viager, « de 540 livres, toute déduction faite. Mon travail me procure annuelle- « ment une somme à peu près égale. J'ai donc un superflu considérable; « je l'emploie de mon mieux, quoique je ne fasse guère d'aumônes. Si, « contre toute apparence, l'âge ou les infirmités rendaient un jour mes « forces insuffisantes, j'ai un ami. »

J.-J. ROUSSEAU.

Paris, ce 18 août 1762.

ni caprice, lorsque nous pensâmes nous brouiller pour un sujet bizarre. Il aimait beaucoup une sorte de vin de Sillery, couleur de pelure d'ognon; M. de Genlis lui demanda la permission de lui en envoyer, en ajoutant qu'il le recevait lui-même en présent de son oncle. Rousseau répondit qu'il lui ferait grand plaisir de lui en envoyer deux bouteilles. Le lendemain matin M. de Genlis fit porter chez lui un panier de vingt-cinq bouteilles de ce vin, ce qui choqua Rousseau à tel point qu'il renvoya sur-le-champ le panier tout entier, avec un étrange petit billet de trois lignes qui me parut fou, car il exprimait avec énergie le dédain, la colère et un ressentiment implacable. M. de Sauvigny vint mettre le comble à notre étonnement et à notre consternation en nous disant que Rousseau était véritablement furieux et qu'il protestait qu'il ne nous reverrait jamais. M. de Genlis, confondu qu'une attention si simple pût être si criminelle, demanda à M. de Sauvigny quelle raison Rousseau donnait de ce caprice; M. de Sauvigny répondit qu'il disait qu'apparemment on croyait qu'il n'avait modestement demandé deux bouteilles que pour avoir un *présent*, que cette idée était injurieuse, etc. M. de Genlis me dit que, puisque je n'étais point complice de son *impertinence*, Rousseau peut-être, en faveur de mon innocence, pourrait consentir à revenir. Nous l'aimions, et nos regrets étaient sincères. J'écrivis donc une assez longue lettre, que j'envoyai avec deux bouteilles présentées de ma part. Rousseau se laissa toucher; il revint; il eut beaucoup de grâce avec moi, mais il fut sec et glacial avec M. de Genlis, dont jusqu'alors il avait goûté l'esprit et la conversation, et jamais M. de Genlis n'a pu regagner entièrement ses bonnes grâces.

Deux mois après, M. de Sauvigny donna à la Comédie française une pièce intitulée *le Persifleur*. Rousseau nous avait dit qu'il n'allait point aux spectacles et qu'il évitait avec soin de se montrer en public; mais, comme il paraissait aimer beaucoup M. de Sauvigny, je le pressai de venir avec nous à la pre-

mière représentation de cette pièce, et il y consentit, parce qu'on m'avait prêté une loge grillée près du théâtre, et dont l'escalier et le corridor d'entrée n'étaient pas ceux du public. Il fut convenu que je le mènerais à la comédie, et que, si la pièce avait du succès, nous sortirions avant la petite pièce, et nous reviendrions souper chez moi tous ensemble. Ce projet dérangeait un peu la vie ordinaire de Rousseau, mais il se prêta à cet arrangement avec toute la grâce imaginable. Le jour de la représentation, Rousseau se rendit chez moi un peu avant cinq heures, et nous partîmes avec lui. Quand nous fûmes dans la voiture, Rousseau me dit en souriant que j'étais bien parée pour rester dans une loge grillée. Je lui répondis sur le même ton que je m'étais parée pour lui. D'ailleurs cette parure consistait à être coiffée comme une jeune personne : j'avais des fleurs dans mes cheveux ; du reste j'étais mise très-simplement. J'insiste sur ce petit détail, auquel la suite de ce récit donnera de l'importance. Nous arrivâmes à la comédie plus d'une demi-heure avant le commencement du spectacle. En entrant dans la loge, mon premier mouvement fut de baisser la grille ; Rousseau, sur-le-champ, s'y opposa fortement, en me disant qu'il était sûr que cette grille abattue me déplairait. Je lui protestai le contraire, en ajoutant que d'ailleurs c'était une chose convenue. Il répondit qu'il se placerait derrière moi, que je le cacherais parfaitement, et que c'était tout ce qu'il désirait. J'insistai de la meilleure foi du monde, mais Rousseau tenait fortement la grille et m'empêchait de la baisser. Pendant tous ces débats, nous étions debout ; notre loge, au premier rang, près de l'orchestre, donnait sur le parterre. Je craignis d'attirer les yeux sur nous ; je cédai, pour finir la discussion et je m'assis. Rousseau se plaça derrière moi. Au bout d'un moment je m'aperçus que Rousseau avançait la tête entre M. de Genlis et moi, de manière à être vu. Je l'en avertis avec simplicité. Un instant après il fit deux fois le même mouvement et fut aperçu et reconnu. J'entendis plusieurs personnes

dire, en regardant notre loge : « *C'est Rousseau !...* — Mon Dieu, lui dis-je, on vous a vu ! » Il me répondit sèchement : « Cela est impossible. » Cependant on répétait de proche en proche, dans le parterre : *C'est Rousseau ! c'est Rousseau !* et tous les yeux se fixaient sur notre loge ; mais on s'en tint là. Ce petit murmure s'évanouit sans exciter d'applaudissements. L'orchestre fit entendre le premier coup d'archet ; on ne songea plus qu'au spectacle, et Rousseau fut oublié. Je venais de lui proposer encore de baisser la grille ; il me répondit d'un ton très-aigre qu'il n'était plus temps. « Ce n'est pas ma faute, » reprise-je. « Non, sans doute, » dit-il, avec un sourire ironique et forcé. Cette réponse me blessa beaucoup ; elle était d'une extrême injustice. J'étais fort troublée, et, malgré mon peu d'expérience, j'entrevoyais assez clairement la vérité. Je me flattai pourtant que ce singulier mouvement d'humeur se dissiperait promptement, et je sentis que tout ce que j'avais de mieux à faire était de n'avoir pas l'air de le remarquer. On leva la toile ; le spectacle commença. Je ne fus plus occupée que de la pièce, qui réussit complétement. On demanda l'auteur à plusieurs reprises ; enfin son succès n'eut rien de douteux.

Nous sortîmes de la loge ; Rousseau me donna la main ; sa figure était sombre à faire peur. Je lui dis que l'auteur devait être bien content et que nous allions passer une jolie soirée. Il ne répondit pas un mot. Arrivée à ma voiture, j'y montai. Ensuite M. de Genlis se mit derrière Rousseau pour le laisser passer après moi ; mais Rousseau, se retournant, lui dit qu'il ne viendrait pas avec nous. M. de Genlis et moi nous nous récriâmes là-dessus ; Rousseau, sans répliquer, fit la révérence, nous tourna le dos et disparut.

Le lendemain M. de Sauvigny, chargé par nous d'aller l'interroger sur cette incartade, fut étrangement surpris lorsque Rousseau lui dit, avec des yeux étincelants de colère, qu'il ne me reverrait de sa vie, parce que je ne l'avais mené à la comédie que pour le donner en spectacle, pour le faire voir au

publie comme on montre les bêtes sauvages à la foire. M de Sauvigny répondit, d'après ce que je lui avais conté la veille, que j'avais voulu baisser la grille. Rousseau soutint que je l'avais très-faiblement offert, et que d'ailleurs ma brillante parure et le choix de la loge prouvaient assez que je n'avais jamais eu l'intention de me cacher. On eut beau lui répéter que ma parure n'avait rien de recherché, et qu'une loge prêtée n'était pas une loge de choix, rien ne put l'adoucir. Ce récit me choqua tellement que, de mon côté, je ne voulus pas faire la moindre démarche pour ramener un homme si injuste à mon égard. D'ailleurs il m'était prouvé qu'il n'y avait nulle espèce de sincérité dans ses plaintes. Le fait est que, dans l'espoir d'exciter une vive sensation, il avait voulu se montrer, et que son humeur n'était causée que par le dépit de n'avoir pas produit plus d'effet. Je ne l'ai jamais revu depuis. Deux ou trois ans après, sachant, par mademoiselle Thouin, du Jardin du Roi, dont il voyait souvent le frère, qu'il était fâché qu'il fallût des billets pour entrer dans les jardins de Mouceaux, qu'il aimait particulièrement, j'obtins pour lui une clef du jardin, avec la permission d'aller s'y promener tous les jours et à toute heure, et je lui envoyai cette clef par mademoiselle Thouin. Il me fit remercier; et j'en restai là, charmée d'avoir fait une chose qui lui fût agréable, mais ne désirant nullement renouer avec lui.

---

Ma tante, madame de Montesson, voulut me garder à Paris dans sa maison jusqu'à son départ pour Barèges. Elle me donna l'appartement de feu M. de Montesson, en me disant que ma femme de chambre aurait un lit de sangle posé à côté du mien. Nous étions aux premiers jours d'avril; M. de Genlis venait de partir pour son régiment. Nous revînmes de Vincennes à la nuit. Ma tante voulut sur-le-champ m'installer dans mon logement, qui

était au rez-de-chaussée ; elle me demanda si j'avais peur d'y entrer. J'assurai que non, et, pour prouver ma bravoure, je dis qu'on n'avait qu'à me suivre, et que j'entrerais la première et sans lumière. Je fis mettre derrière moi le valet de chambre, qui portait deux bougies, et je m'avançai hardiment dans l'antichambre ouverte ; mais à peine y eus-je mis le pied que je fis un saut en arrière en poussant un cri perçant ; je venais de sentir bien distinctement une grande main froide et décharnée s'appliquer tout entière sur mon visage, en me repoussant avec force... Je tombai presque évanouie dans les bras de ma tante, qui fut très-effrayée de l'état convulsif où j'étais. Elle vit bien qu'il m'était arrivé quelque chose de très-singulier. Elle me questionna. Je répondis, en mots entrecoupés, qu'une main de squelette m'avait repoussée. Le valet de chambre entra avec les lumières, et il donna sur-le-champ l'explication du prétendu prodige. C'était un oranger desséché, posé contre la porte, dont une branche sèche et roide, s'étendant devant la porte, s'était trouvée à la hauteur de mon visage et m'avait causé cette étrange frayeur. Cette branche faisait véritablement, au toucher, l'illusion d'une main de squelette. Tout le monde en essaya l'effet, et l'on convint que, dans l'appartement d'un mort, et avec la peur des revenants, cette branche repoussante équivalait à la plus terrible apparition.

---

Du Vaudreuil, où nous étions chez le président de Portal, nous allâmes à Dieppe, et au retour le président reçut une lettre qui l'avertissait que des *corsaires*, qui nous avaient vues sur la mer, madame de Mérode et moi, avaient formé le dessein de nous enlever pous nous mener dans le sérail du grand-seigneur. Nous ne fûmes pas très-effrayées de cette aventure ; cependant nous demandâmes au président comment nous pourrions nous garantir d'un si grand péril ; il nous ré-

pondit qu'il ne voyait d'autre moyen que de nous faire recevoir vestales dans le temple du petit bois. C'était une charmante fabrique en forme de temple, placée dans une partie du jardin près du château. Ce temple, qu'on appelait le Couvent, était au milieu d'un parterre, entouré de murs et fermé; c'était le petit jardin particulier du président, qui avait grand soin de le fermer à clef; on n'y entrait qu'avec lui; il nous y avait donné à déjeuner plusieurs fois. Il fut donc décidé qu'on nous recevrait le lendemain à huit heures du soir dans le temple de Vesta. M. de Caraman nous y conduisit, et il disparut presque aussitôt. Nous trouvâmes le temple très-orné de fleurs, et toutes les dames de la société habillées en vestales, ayant à leur tête madame de Puisieux, en grande-prêtresse, et le président en grand-prêtre. Il n'y avait dans cette petite enceinte que lui seul d'homme. On nous harangua; madame de Vougny nous chanta de fort jolis couplets. On fit la cérémonie de notre réception. Le jour finissait. Tout à coup nous entendîmes une musique turque fort bruyante, et l'on accourut pour nous dire que le grand seigneur en personne, suivi d'une nombreuse escorte, venait pour enlever toutes les vestales. Notre grand-prêtre montra dans cette occasion un fermeté digne de son caractère; il déclara qu'il n'ouvrirait point les portes. Cependant la terrible musique approchait avec une effrayante rapidité, et bientôt les Turcs frappèrent à coups redoublés. J'étais d'avis, pour éviter une scène qui me déplaisait d'avance, qu'on ouvrît, et de nous rendre de bonne grâce; le président, très-attaché à son plan et à l'illusion de cette pantomime, me reproche ma lâcheté et fait dire au sultan que la clôture est sacrée. Alors, quoique les murs fussent assez élevés, tous les Turcs les franchissent avec impétuosité; plusieurs d'entre eux, qui étaient des domestiques et des paysans, portaient des flambeaux; ils ouvrent les portes. plus de trois cents Turcs remplissent le jardin; les hommes de la société enlèvent les dames; les autres enlèvent une douzaine de femmes de chambre mêlées avec nous pour faire nombre.

J'ai toujours détesté la confusion et les bagarres, même dans les jeux; cette escalade me déplut mortellement et me fit peur; je craignais que quelqu'un ne se cassât la jambe, et, voyant plusieurs Turcs s'approcher assez brutalement de nos vestales, je trouvai toute cette invention détestable. Dans cette mauvaise disposition d'humeur, j'aperçus à la lueur des flambeaux M. de Caraman tout étincelant d'or et de pierreries, mais que le turban n'embellissait pas, et qui vint à moi d'un petit air vainqueur qui acheva de me mettre en colère. Je me refusai très-sérieusement à l'enlèvement, et ce fut avec si peu de grâce qu'il en fut excessivement piqué. Il me saisit; je me débats, je le pince, je l'égratigne, je lui donne des coups de pieds dans les jambes; il devient furieux et m'emporte bien véritablement malgré moi. On me place sur un superbe palanquin; le sultan me suit à pied pour me faire des reproches très-amers. Je sentis pourtant qu'il ne fallait pas gâter la fête en désolant celui qui véritablement la donnait, et qui s'en était fait le héros pour m'en déclarer la reine. Je pris le ton de plaisanterie, et je parvins à l'apaiser. Toutes les dames étaient sur des palanquins charmants; les Turcs suivaient à pied, au son de la musique. On nous fit ainsi traverser dans toute leur longueur ces vastes et beaux jardins, magnifiquement illuminés. Cette promenade fut ravissante. A l'extrémité du parc nous trouvâmes une superbe salle de bal, remplie d'orangers, de guirlandes de fleurs, de mes chiffres et de rafraîchissements. Le grand-seigneur me déclara sultane favorite, et nous dansâmes toute la nuit. On m'a donné beaucoup de fêtes dans ma vie, mais je n'en ai point vu de plus ingénieuse et de plus belle que celle-là.

---

Monsieur le Dauphin (depuis l'infortuné Louis XVI) venait de se marier (1); on parlait du mariage de Monsieur, et M. de

(1) En 1770, le 16 mai.

Puisieux demanda au roi pour moi la promesse d'une place de dame, auprès de la future Madame. Le roi le promit; le maréchal d'Étrée en remercia publiquement le roi, et j'en reçus les compliments. Madame de Montesson prit ce prétexte pour se faire présenter à la cour, où elle n'avait jamais été, quoique sa naissance lui en donnât le droit; mais M. de Montesson ne l'avait pas voulu. Ma tante dit que, puisque j'étais destinée par la place qui m'était promise à passer la plus grande partie de ma vie à Versailles, elle voulait aller à la cour pour me voir plus souvent. Ceci fut fait dans les premiers jours de novembre, au moment de mon arrivée à Paris, et avant tout ce que je viens de conter. J'allai à la présentation de ma tante, et je m'amusai beaucoup ce jour-là, parce que c'était justement celui de la présentation de madame du Barri. Nous la rencontrâmes partout. Elle était mise magnifiquement et de bon goût. Au jour, sa figure était passée et des taches de rousseur gâtaient son teint. Son maintien était d'une effronterie révoltante; ses traits n'étaient pas beaux, mais elle avait des cheveux blonds d'une couleur charmante, de jolies dents et une physionomie agréable. Elle avait beaucoup d'éclat à la lumière. Le soir, au jeu, nous arrivâmes quelques minutes avant elle. Quand elle entra, toutes les femmes qui étaient contre la porte se jetèrent les unes contre les autres du côté opposé, pour ne pas se trouver assises près d'elle, de sorte qu'il y eut, entre elle et la dernière femme du cercle, l'intervalle de quatre ou cinq pliants vides. Elle vit avec le plus grand sang-froid ce mouvement si marqué et si singulier; rien n'altéra son imperturbable effronterie. Lorsqu'à la fin du jeu le roi parut, elle le regarda en souriant; le roi sur-le-champ la chercha des yeux; il paraissait avoir de l'humeur et ne resta qu'un moment. L'indignation à Versailles était portée au comble; en effet, on n'avait jamais rien vu d'aussi scandaleux, pas même madame de Pompadour. Il était sans doute bien étrange de voir à la cour *madame la marquise de Pompadour,* tandis que son mari, *M. Le Normant d'Étioles*, était fer-

mier général; mais il était encore plus odieux de voir présenter avec pompe à toute la famille royale une fille publique. Ces indécences inouïes et tant d'autres ont cruellement dégradé en France la royauté et contribué par conséquent à la Révolution.

---

Une personne devenue riche et à la mode dans sa vieillesse, et qui à trente-sept ans n'était ni l'un ni l'autre, madame de Coaslin, venait quelquefois chez madame de Puisieux. Elle avait une figure de Minerve, une manière emphatique et lente de parler qui contrastaient singulièrement avec des discours très-vulgaires et les contes grivois dont son entretien était toujours semé. Elle écrivait ridiculement; elle avait fort peu d'esprit, mais de la beauté, un air imposant; de la causticité et beaucoup de hardiesse l'ont rendue une personne remarquable, et lui ont donné une superficielle apparence d'originalité. M. le prince de Conti donnait à souper au Temple tous les lundis; on s'y portait en foule; il se trouvait toujours au moins cent cinquante personnes. Pour arriver jusqu'au prince il fallait traverser un immense salon et passer à travers une triple haie formée par les hommes, qui se tenaient toujours debout avant le souper; les femmes seules étaient établies en cercle au fond du salon. Un soir que la foule était plus grande encore que de coutume, M. le prince de Conti vit arriver madame de Coaslin; il s'avança vers elle, et lui dit ironiquement qu'avec sa *timidité naturelle* elle avait dû être bien embarrassée en se trouvant au milieu de tant de monde. « Oui, Monseigneur, répondit madame de Coaslin; j'ai été si intimidée, j'ai tellement perdu la tête, que, dans mon trouble, j'ai fait la révérence à monsieur. » Et elle montra un homme dont elle avait à se plaindre, et qui avait fait contre elle un couplet satirique (1).

(1) J'ai entendu conter ce trait à madame de Coaslin elle-même, et M. le Prince de Conti m'en a confirmé l'exacte vérité.

(*Note de l'auteur.*)

Je vis beaucoup dans ce temps la belle comtesse de Brione, qui n'était déjà plus de la première jeunesse, mais dont la majestueuse beauté était encore frappante; mais quand on a parlé de sa figure son portrait est fini, on n'a plus rien à dire. Elle soupait très-souvent chez M. de Puisieux avec le fameux prince Louis, depuis cardinal de Rohan. Le prince Louis avait une figure très-agréable, des manières trop lestes pour son état, une conversation frivole, animée, spirituelle ; il n'était rien de ce qu'il devait être, mais il était aimable autant qu'on peut l'être hors de sa place et de son caractère. Sa vivacité, son inconséquence, son maintien, ses discours ne trahissaient que trop les égarements de sa jeunesse et ne présageaient, pour son âge mûr, que des fautes, des malheurs et des ridicules.

Peu de temps après la mort du maréchal d'Étrée, nous fîmes une nouvelle perte plus sensible encore ; M. de Puisieux mourut le cinquième jour d'une fluxion de poitrine. M. de Puisieux fut l'un des plus honnêtes hommes de ce temps. La délicatesse la plus scrupuleuse n'était pour lui que la simple probité. Jamais personne n'a joui d'une plus parfaite réputation de droiture et d'intégrité. Il avait été chevalier de l'ordre du Saint-Esprit, ambassadeur en Suisse, en Suède et à Naples, et ensuite ministre des affaires étrangères. Lorsqu'il se retira du ministère, le roi exigea qu'il restât au conseil. Il empêcha par son arbitrage une infinité de procès entre des hommes de la cour, qui le consultaient sans cesse. Le maréchal d'Étrée disait de lui qu'il était le juge du point d'honneur des affaires contentieuses. Il possédait toute la confiance du plus vertueux de tous les princes, M. le duc de Penthièvre, et ce fut lui qui le détermina à marier sa fille unique, devenue la plus riche héritière du royaume (depuis la mort du prince de Lamballe), à M. le duc de Chartres. M. le duc d'Orléans reconnaissait lui avoir cette obligation. M. de Puisieux mourut avec la plus grande piété. Il avait été élevé aux Jésuites ; après sa mort on trouva sur sa poitrine les marques de son affiliation à cet ordre, secret qu'il n'avait

jamais confié et qu'aucun de ses gens ne savait. Voici en quoi consistait cette affiliation. On faisait serment sur l'Évangile : 1° de contribuer de tout son pouvoir au maintien de la religion; 2° de protéger l'ordre, et tous ses membres en particulier, dans toutes les occasions où cette protection serait utile ou réclamée, et ne blesserait ni la morale ni les lois; 3° de dire tous les jours une prière particulière qui était très-courte; 4° de porter toujours sur sa poitrine un scapulaire, marque de l'affiliation, et 5° de garder le secret de cette affiliation, autorisée par le pape. D'un autre côté on promettait à l'affilié tous les services et toutes les preuves d'affection qui pourraient lui être utiles dans toutes les situations et dans tous les pays; enfin il participait à toutes les prières faites pour les membres de l'ordre et à toutes les indulgences accordées par le pape.

La mort de M. de Puisieux, de ce digne et respectable chef de famille, nous plongea dans une profonde affliction; mais une douleur qui surpassa toutes les autres fut celle de sa vertueuse sœur, mademoiselle de Sillery; elle soigna, veilla son frère, sans le quitter un instant, pendant les cinq jours de sa maladie. Lorsqu'elle eut reçu son dernier soupir, elle alla se mettre dans son lit, ne se releva plus, demanda ses sacrements le lendemain, et mourut six jours après (1).

(1) M. de Puisieux, au cinquième jour d'une fluxion de poitrine, était à l'agonie; à trois heures du matin il n'avait plus de connaissance. J'allai rejoindre madame de Puisieux. En passant dans le salon avec M. de Genlis, je voulus voir quelle heure il était; nous approchâmes d'une superbe pendule dont Louis XV avait fait présent à M. de Puisieux; on y voyait les trois Parques soutenant le cadran, et nous remarquâmes avec saisissement que le fil d'or qui tenait le fuseau était rompu, sans qu'on pût savoir de quelle manière il s'était cassé... M. de Puisieux expirait dans ce moment... Sa mort fut honorée des regrets de tous les honnêtes gens. Cet homme vertueux, rempli de piété, de droiture et de désintéressement, avait ainsi, au fond de l'âme, la religion, l'État et son souverain. Il occupa de grandes places avec une parfaite intégrité; il s'en démit volontairement et les quitta avec des mains pures et une réputation irréprochable. (*Note de l'auteur.*)

Je restai longtemps enfermée avec madame de Puisieux, uniquement occupée du soin de la consoler et de soigner sa santé, que ce cruel événement avait fort dérangée. Sa solitude de veuve fut absolue; elle ne vit dans les premiers mois que sa famille et ne sortit que pour aller à l'église. Au bout de ce temps, elle ne voulut pas aller voir les illuminations, et le feu d'artifice si malheureusement célèbre qui fut tire sur la place Louis XV, en réjouissance du mariage de monsieur le Dauphin; mais elle m'y envoya. M. de Genlis venait de partir pour son régiment; j'allai à ce feu avec madame la marquise de Brugnon, une jeune et jolie femme dont le mari, qui servait dans la marine, avait été envoyé ambassadeur à Maroc, ce qui me donnait une grande considération pour lui; car cette ambassade me paraissait une chose beaucoup plus périlleuse que des campagnes sur mer.

M. de La Reynière faisait bâtir une belle maison sur la place Louis XV; il me donna, pour voir le feu, une des pièces du rez-de-chaussée. Comme on nous disait qu'il y aurait un monde énorme, j'y allai après le dîner, en sortant de table, avec madame de Brugnon et messieurs de Nédonchel et de Bouzolle. Nous arrivâmes sans obstacles, mais nous attendîmes beaucoup plus longtemps que nous ne l'avions imaginé, ce qui m'impatienta tellement que je dis que mon envie de voir le feu d'artifice était passée et que je ne le regarderais pas. On crut que c'était une plaisanterie; on me défia en badinant, et j'acceptai sérieusement le défi. Dès la première fusée je fermai les yeux, et rien ne put me les faire rouvrir tant que dura le feu. Lorsqu'il fut fini, messieurs de Bouzolle et de Nédonchel nous laissèrent pour aller chercher nos gens et faire avancer notre voiture; ils ne revinrent qu'à minuit. Nous étions d'autant plus inquiètes que nous entendions un vacarme épouvantable sur la place. Enfin ces messieurs revinrent; ils ne voulurent pas nous dire que l'on se culbutait, que l'on s'écrasait sur la place, et que tout y était dans une horrible confusion;

mais ils nous déclarèrent qu'il y avait des embarras affreux, qu'il était impossible de trouver nos gens, et qu'il fallait se décider à attendre encore au moins deux heures. Ils nous apportaient une poularde, qu'ils avaient prise, avec des gâteaux, chez un traiteur, et, comme nous allions souper, nous entendîmes des gémissements au bas de nos fenêtres; c'étaient deux vieilles dames, madame la marquise d'Albert et madame la comtesse de Renti, ancienne dame d'honneur de feu madame la princesse de Condé. Ces deux dames, en allant chercher leur voiture, avaient été entraînées par la foule et séparées de leurs gens. Nous les recueillîmes, et, comme il n'y avait pas moyen de faire le tour de la maison pour les faire entrer par la porte, on les hissa par la fenêtre, qui heureusement n'était pas haute; mais leur âge, leurs grands paniers et leur effroi rendirent cet enlèvement fort difficile. Toute la gaieté qu'il nous causa s'évanouit en voyant madame d'Albert qui avait la poitrine toute couverte de sang, parce que, dans la foule, on lui avait arraché une de ses boucles d'oreilles.

Nous restâmes là jusqu'à deux heures après minuit. Nos dames étrangères ne retrouvèrent ni leurs gens, ni leur voiture; je fus obligée de les mener chez elles, et je ne rentrai à l'hôtel de Puisieux qu'à trois heures un quart. J'y trouvai tout le monde sur pied et dans les plus vives inquiétudes; on me croyait tuée, car on savait, ce que j'ignorais, qu'une infinité de personnes avait péri sur cette fatale place (environ six mille personnes, selon le calcul le plus modéré). Madame de Puisieux, tout en larmes, vint sur le haut de l'escalier me recevoir avec des transports inexprimables. Elle m'apprit tous les désastres de cette funeste soirée; ce qui les avait causés était de petites rigoles fort peu profondes, sur la place Louis XV; la foule, en se pressant, ne les vit point; ces rigoles firent tomber ceux qui les rencontrèrent, et les autres les écrasèrent ou les étouffèrent. Madame de Puisieux, pour la première fois depuis son veuvage, avait soupé dehors, chez madame d'Egmont.

A deux pas de l'hôtel d'Egmont était un corps de garde, près de la place Louis XV ; on y apporta une multitude de cadavres que l'on essaya vainement de rappeler à la vie ; ce fut ainsi que madame de Puisieux apprit cette horrible catastrophe. Le lendemain fut un jour de désolation, surtout parmi le peuple et les artisans ; il n'y eut presque personne, dans cette classe, qui n'eût un malheur à déplorer. Milot, maître d'hôtel de madame de Puisieux, perdit un cousin germain ; ma femme de chambre alla reconnaître à la Morgue le cadavre de sa sœur, jeune fille de vingt ans, en apprentissage chez un fourreur. Toutes les personnes de notre connaissance nous contèrent de semblables événements. Pendant quatre ou cinq jours, il ne fut question dans tous les entretiens que de cette déplorable histoire, que tout le monde regarda comme le plus sinistre présage. En effet, il est bien frappant qu'à l'occasion du mariage de l'infortuné Louis XVI tant de sang ait coulé sur cette même place où ce prince et son épouse devaient être immolés avec tant d'autres innocentes victimes !.....

---

M. de Genlis demanda et obtint la place de capitaine des gardes de M. le duc de Chartres ; c'était une des premières places de la maison : elle valait six mille francs ; j'eus en même temps celle de dame, qui en valait quatre. Il fut convenu que je resterais encore six semaines avec madame de Puisieux. Ce temps s'écoula bien péniblement pour moi. Au fond de l'âme, j'étais charmée d'entrer dans cette cour brillante, dont le bon air et l'élégance m'avaient séduite ; mais je ne pouvais me dissimuler qu'il eût été plus raisonnable de rester avec madame de Puisieux, et qu'en la quittant je manquais à un devoir et j'exposais ma tranquillité. Loin de me rien reprocher, elle croyait m'avoir déterminée, et elle était persuadée qu'au fond j'aurais mieux aimé rester avec elle. Pour la première fois de ma vie

j'avais mis de l'artifice dans ma conduite ; j'en avais eu beaucoup dans cette affaire, avec elle et avec M. de Genlis ; il fallait le soutenir en affectant une grande insouciance pour la place, et un chagrin, que je n'éprouvais pas, de quitter madame de Puisieux, et le genre de vie si paisible auquel allaient succéder tant de dépendance, de tumulte et d'agitations. Lorsqu'une faute nous oblige à sortir de notre caractère on en souffre doublement. Le tête-à-tête avec madame de Puisieux, qui m'avait toujours été si agréable, était devenu pour moi un véritable supplice. Ses caresses, sa confiance, ses éloges me perçaient le cœur ; je me trouvais ingrate et perfide ; j'étais triste et abattue bien naturellement. Un malaise insupportable me donnait toutes les apparences du plus profond chagrin, et plus madame de Puisieux en était touchée, plus elle en augmentait l'amertume.

Enfin le jour où je devais entrer au Palais-Royal, ce jour fatal arriva !... Au lieu de partir à une heure, comme j'en étais convenue avec madame de Puisieux, je partis avant son réveil, pour éviter un adieu qui, de mille manières, m'aurait déchiré le cœur !... Je ne quittai qu'avec un sentiment inexprimable cette maison respectable, où j'avais été si paisible, si aimée !... Mille réflexions affligeantes, mais tardives et superflues, s'offraient en foule à mon imagination : j'abandonnais, à vingt-quatre ans (1), l'asile le plus sûr et le plus honorable, pour aller habiter un dangereux séjour, où j'étais certaine de ne trouver ni un guide, ni un seul ami !... Jusque-là, recherchée, aimée généralement, je n'avais reçu que des témoignages de bienveillance et d'amitié ; je n'avais pas un seul ennemi ; je n'avais pas éprouvé une seule méchanceté, ou même l'apparence d'une tracasserie ; je portais au Palais-Royal une réputation irréprochable, et j'allais commencer une nouvelle carrière. J'y voyais confusément beaucoup d'écueils et de dangers ; mais j'y voyais de l'éclat... et je me laissais entraîner

(1) 1770.

par la vanité, par la curiosité et par la présomption. Ce ne sont pas communément les grandes passions qui nous perdent : leur danger est manifeste ; quand on est bien né, on emploie contre elles toute sa force et l'on en triomphe ; mais on ne se défie point assez d'une infinité de petits sentiments puérils qui ne présentent rien de vicieux, et qui, peu à peu, nous maîtrisent et nous engagent dans de fausses routes. Dans la conduite de la vie, une manière pernicieuse de se décider est de ne considérer une action que par ce qu'elle est en elle-même, et de rassurer sa conscience en se répétant qu'elle n'a rien de répréhensible. Il faut surtout réfléchir à ses conséquences, et bien examiner si notre situation, notre caractère, nos sentiments particuliers ne la rendent pas ou dangereuse ou condamnable pour nous. Lorsqu'on a du penchant pour une chose, on se garde bien de calculer ainsi, et c'est cependant alors ce qu'il faudrait faire.

Je sortis à neuf heures du matin de ma chambre. Je tremblais ; il me semblait que je m'évadais comme une coupable... Je rencontrai sur l'escalier plusieurs domestiques qui me dirent adieu en pleurant ; le bon Milot sanglotait. « Ah ! me dit-il, que madame sera malheureuse à son réveil !... O madame la comtesse, pourquoi nous quittez-vous ? On ne vous aimera jamais ailleurs comme on vous aimait ici... » Ce furent ses propres paroles ; elles pénétrèrent jusqu'au fond de mon âme ; je ne pus lui répondre que par des pleurs... Je lui tendis la main ; il me conduisit jusqu'à ma voiture. Je lui donnai un billet pour madame de Puisieux, et je partis. En traversant la rue, je regardai, tant que je pus la voir, la façade de cet hôtel que j'abandonnais sans retour. Je sentais que j'y avais laissé, pour ne plus le retrouver, tout le repos de ma vie !... Nous passâmes dans la rue du Bac, et devant la maison qu'avait habitée madame de Custines. Je jetai les yeux sur ses fenêtres et je fondis en larmes.

Comme mon logement au Palais-Royal n'était point encore prêt, je logeai d'abord dans ce qu'on appelait les petits appar-

temens de M. le Régent, que ce prince avait en effet habités. Ils avaient encore les mêmes décorations; tous les panneaux et l'alcôve de la chambre à coucher étaient en glaces, avec des baguettes dorées; ils étaient au bout de la grande galerie, au premier, et ils avaient un petit escalier dérobé et une petite porte qui donnait sur la rue de Richelieu. Ce fut par là que j'y entrai. En tournant dans cette rue, mon cocher, voulant couper un fiacre, passa sur une borne. La secousse fut très-violente; je crus que nous versions et que nous allions être fracassés, et je m'écriai : « Grand Dieu! quel présage! » Mais j'en fus quitte pour la peur. Cependant cet accident acheva de m'abattre, et j'entrai dans cet appartement, que je n'avais jamais vu, avec une tristesse et un serrement de cœur inexprimables. Je m'assis dans la chambre, et toutes ces glaces, toute cette magnificence de *boudoir* me déplurent à l'excès. Je pensai que dans ce lieu s'étaient passées les orgies de la Régence, et je regrettai mon joli logement de l'hôtel de Puisieux. Effrayée de ma tristesse, je voulus me représenter ma nouvelle situation sous l'aspect qui m'avait séduite; mais en vain : je n'en pouvais plus voir que la dépendance et les dangers. La réalité glaçait mon imagination et me rendait inaccessible aux illusions de la vanité. Quand on est bien né, on n'échappe point à la raison; il faut inévitablement qu'elle nous guide ou qu'elle nous punisse.

---

La société du Palais-Royal était alors la plus brillante et la plus spirituelle de Paris. Il y avait, en femmes, madame la comtesse de Blot, dame d'honneur de la princesse. Elle n'était plus de la première jeunesse, mais elle avait encore une figure très-agréable, et une grande élégance par sa jolie taille et sa manière de se mettre. Il y avait en elle deux personnes fort différentes; quand elle se trouvait dans l'intérieur d'une petite société, et sans prétentions, elle était gaie, rieuse, naturelle

et fort aimable ; quand elle voulait paraître et briller, elle devenait affectée ; elle dissertait au lieu de causer, elle soutenait des thèses fort ennuyeuses sur la *sensibilité* et l'élévation des sentiments ; rien n'était vrai dans ses discours, et elle tombait dans une exagération ridicule ou dans un galimatias insupportable. Si l'avarice pouvait laisser quelque grandeur dans le caractère, madame de Blot aurait pensé noblement ; mais j'ai connu peu de personnes plus intéressées et plus ambitieuses ; enfin, elle attachait la plus grande importance aux manières, au bon ton et à la politesse. Elle avait une extrême délicatesse de goût dans ce genre, mais qui dégénérait souvent en puérilité. Mes autres compagnes étaient madame la vicomtesse de Clermont-Gallerande, auparavant comtesse des Choisi. Elle avait fort mal vécu avec son premier mari, tué à la bataille de Minden ; elle était, à sa mort, fort jeune et fort belle ; elle n'avait point de fortune ; M. de Clermont, chambellan de M. le duc d'Orléans, l'épousa par amour, malgré ses parents, et surtout parce que M. le duc d'Orléans le voulait. Madame des Choisi était amie de ma tante, qui la servit parfaitement dans cette occasion ; madame de Clermont n'en fut pas reconnaissante comme elle aurait dû l'être. Elle était belle encore, mais peu agréable et beaucoup trop grasse. Je n'ai jamais connu de femme plus humoriste et plus capricieuse. Quoiqu'elle eût peu d'esprit, elle avait quelquefois des saillies originales et plaisantes ; on la voyait alternativement silencieuse, ou querelleuse, ou d'une gaicté folle ; mais il y avait en elle du naturel, de la singularité, quelque chose de piquant. Elle était souvent insupportable ; elle n'était jamais ennuyeuse ; elle contait quelquefois très-agréablement. Elle fut mariée très-jeune à M. des Choisi, qui était beaucoup plus âgé qu'elle, et dont l'extérieur, dit-on, avait quelque chose de repoussant et de *rébarbatif*. Madame des Choisi contait de lui, et d'une manière très-plaisante, plusieurs anecdotes, entre autres celle-ci. Mariée depuis dix-huit mois, elle

entrait dans sa seizième année, lorsque M. des Choisi, qui venait d'acheter une terre à cinquante lieues de Paris, voulut y aller passer huit mois et y emmener sa femme avec lui. Madame des Choisi, qui n'avait jamais quitté le Palais-Royal, fut au désespoir d'aller se confiner dans un vieux château ; elle regarda ce voyage comme l'acte le plus *barbare du plus intolérable despotisme*. Montée en voiture, elle essuya ses pleurs et n'osa plus se plaindre ; car M. des Choisi, disait-elle, avec son mouchoir cramoisi noué autour de sa tête (c'était son costume de voyage), avait une figure si terrible et lui lançait des regards si foudroyants que l'effroi qu'il lui inspirait lui fit presque oublier ses douleurs. Au milieu de la première journée on passa dans une ville dont M. des Choisi, qui était curieux, voulut aller voir les monuments ; il proposa à sa femme de le suivre ; elle répondit qu'elle était déjà si fatiguée qu'elle n'avait besoin que d'un peu de repos. Il la déposa à l'auberge de la poste. Lorsqu'elle fut seule dans une chambre, elle se livra sans contrainte à toute l'impétuosité de son chagrin. Un demi-quart d'heure après, l'hôtesse survint pour lui offrir quelques rafraîchissements, et elle fut étrangement surprise en voyant cette jeune dame gémissante et baignée de larmes ; elle l'interrogea, et madame des Choisi, de premier mouvement, imagina de lui faire croire qu'elle était enlevée par un *vilain Turc*, qui la conduisait dans son sérail à Constantinople. L'hôtesse fut également épouvantée et touchée de ce récit. « Cela ne m'étonne pas ! s'écria-t-elle ; ce Turc ne *se gêne pas*, car il n'a même pas quitté son turban, qui nous a paru si singulier. » Après cette exclamation, l'hôtesse proposa de s'adresser aux magistrats et de faire arrêter ce méchant Turc ; madame des Choisi s'y opposa, en disant qu'elle était résignée à son sort. L'hôtesse repartit avec raison que ce n'était point du tout là le cas de se *résigner ;* elle insista. Madame des Choisi, afin de se débarrasser d'elle, lui demanda un quart d'heure pour faire ses réflexions, assurant que *le Turc* ne reviendrait que dans

trois heures. L'hôtesse la quitta, mais elle alla répandre l'alarme dans toute la maison, et les servantes et les valets jurèrent qu'ils ne souffriraient pas que le Turc emmenât la jeune dame pour en faire une *hérétique patenne*. M. des Choisi revint quelques instants après. L'accueil qu'il reçut dans l'auberge lui causa une surprise inexprimable. On lui déclara nettement qu'il n'enlèverait pas la jeune personne, que l'hôtesse et toute sa maison la prenaient sous leur protection, et qu'il pouvait retourner tout seul en Turquie. M. des Choisi appela ses deux domestiques, et, comme le tumulte rendait toute explication impossible, on se disposait à combattre, lorsque madame des Choisi, qui avait entendu tout le bruit, parut inopinément, en conjurant l'hôtesse et les domestiques de mettre bas les armes. On obéit d'autant plus promptement que le couteau de chasse tiré de M. des Choisi, son air intrépide, et celui de ses deux domestiques, avaient déjà fort ébranlé le courage des assaillants.

M. des Choisi questionna sa femme; elle avoua tout en présence de l'hôtesse, qui eut l'air de la croire, mais qui fut toujours persuadée de la véracité du premier récit, fait par une dame si jeune et si naïve. Cependant on laissa partir, sans résistance, le mari et la femme, mais en déplorant le sort de l'intéressante victime.

---

A cette époque (1), de grands souvenirs et des traditions récentes maintenaient encore en France de bons principes, des idées saines et des vertus nationales, affaiblies déjà néanmoins par des écrits pernicieux et par un règne plein de faiblesses; mais on trouvait encore, à la ville et à la cour, ce ton de si bon goût, cette politesse dont chaque Français avait le droit

(1) Vers 1770.

de s'enorgueillir, puisqu'elle était citée dans toute l'Europe comme le modèle le plus parfait de la grâce, de l'élégance et de la noblesse. On rencontrait alors dans la société plusieurs femmes et quelques grands seigneurs qui avaient vu Louis XIV; on les respectait comme les débris d'un beau siècle. La jeunesse, contenue par leur seule présence, devenait naturellement, auprès d'eux, réservée, modeste, attentive; on les écoutait avec intérêt; on croyait entendre parler l'histoire. On les consultait sur l'étiquette, sur les usages; leur suffrage était le succès le plus désirable pour ceux qui débutaient dans le monde; enfin, contemporains de tant de grands hommes en tout genre, ces vénérables personnages semblaient placés dans la société pour maintenir les idées d'urbanité, de gloire, de patriotisme, ou du moins pour y suspendre une triste décadence! Mais bientôt l'expression de ces sentiments ne fut presque plus qu'un noble langage, qu'une simple théorie de procédés généreux et délicats; on ne tenait plus à la vertu que par un reste de bon goût, qui en faisait aimer encore le ton et l'apparence. Chacun, pour cacher sa manière de penser, devint plus rigide sur les bienséances; on raffina, dans la conversation, sur la délicatesse, sur la grandeur d'âme, sur les devoirs de l'amitié; on créa même des vertus chimériques. Rien ne coûtait en ce genre; l'heureux accord entre les discours et la conduite n'existait plus; mais l'hypocrisie se décèle par l'exagération; elle ne sait où s'arrêter. La fausse sensibilité n'a point de nuances; elle n'emploie jamais, pour se peindre, que les plus fortes couleurs, et toujours elle les prodigue ridiculement. Il s'établit dans la société une secte très-nombreuse d'hommes et de femmes qui se déclarèrent partisans et dépositaires des anciennes traditions sur le goût, l'étiquette et même la morale, qu'ils se vantaient d'avoir perfectionnée; ils s'érigèrent en juges suprêmes de toutes les convenances sociales, et s'arrogèrent exclusivement le titre imposant de *bonne compagnie*.

Un mauvais ton et toute aventure scandaleuse excluaient

ou bannissaient de cette société; mais il ne fallait ni une vie sans tache, ni un mérite supérieur pour y être admis. On y recevait indistinctement des esprits forts, des dévots, des prudes, des femmes d'une conduite légère. On n'exigeait que deux choses : un bon ton, des manières nobles, et un genre de considération acquis dans le monde, soit par le rang, la naissance ou le crédit à la cour, soit par le faste, les richesses, ou l'esprit et les agréments personnels.

Les prétentions, même peu fondées, lorsqu'on les soutient constamment, finissent toujours par assurer dans le monde une sorte d'état plus ou moins honorable, suivant leur genre, lorsqu'on a de la fortune, un peu d'esprit et une bonne maison. Les observateurs et les gens malins s'en moquent; mais on y cède; il semble que leur ténacité les justifie. Les fats, décriés et méprisés par toutes les femmes, n'en passent pas moins pour des hommes à bonnes fortunes. Les importants sans crédit n'en imposent à personne; cependant ils sont ménagés et sollicités par tous les ambitieux et les intrigants, qui, à tout hasard, sur leur parole, pensent qu'il est prudent de les mettre dans leurs intérêts. Les prudes obtiennent les égards extérieurs qui sont dus à la vertu. Les pédants, sans instruction réelle, jouissent, dans la conversation, de presque toutes les déférences accordées aux savants. En réfléchissant sur ce bonheur infaillible des prétentions persévérantes, qui pourrait attacher une grande importance aux succès de société ?

Le cercle usurpateur et dédaigneux dont on vient de parler, cette société si dénigrante pour toutes les autres, excita contre elle beaucoup d'inimitiés; mais, comme elle recevait dans son sein tous ceux qui avaient un mérite supérieur bien reconnu, ou ceux que quelques brillants avantages mettaient à la mode, l'animosité qu'elle inspirait, étant évidemment produite par l'envie, ne servit qu'à lui donner plus d'éclat, et l'on s'accorda unanimement à la désigner par le titre de *grande société*, qu'elle a gardé jusqu'à la Révolution; ce qui ne voulait pas

dire *plus nombreuse*, mais ce qui, dans l'opinion universelle, signifiait la mieux choisie et la plus brillante par le rang, la considération personnelle, le ton et les manières de ceux qui la composaient.

Là, dans les cercles trop étendus pour autoriser la confiance, et qui, en même temps, ne l'étaient pas assez pour que la conversation générale y fût impossible; là, dans les assemblées de quinze ou vingt personnes, se trouvaient, en effet, réunies toute l'aménité et toutes les grâces françaises. Tous les moyens de plaire et d'intéresser y étaient combinés avec une étonnante sagacité. On sentit que, pour se distinguer de la mauvaise compagnie et des sociétés vulgaires, il fallait conserver (en représentation) le ton et les manières qui annonçaient le mieux la modestie, la réserve, la bonté, l'indulgence, la décence, la douceur et la noblesse des sentiments. Ainsi le seul bon goût fit connaître que, seulement pour briller et pour séduire, il fallait emprunter toutes les formes des vertus les plus aimables. La politesse, dans ces assemblées, avait toute l'aisance et toute la grâce que peuvent lui donner l'habitude prise dès l'enfance et la délicatesse de l'esprit; la médisance était bannie de ces conversations générales : son âcreté ne pouvait s'allier avec le charme de douceur que chaque personne y apportait. Jamais la discussion n'y dégénérait en dispute. Là se trouvait, dans toute sa perfection, l'art de louer sans fadeur et sans emphase, de répondre à un éloge sans le dédaigner et sans l'accepter, de faire valoir les autres sans paraître les protéger, et d'écouter avec une obligeante attention. Si toutes ces apparences eussent été fondées sur la morale, on aurait vu l'âge d'or de la civilisation. Était-ce hypocrisie? Non, c'était l'écorce des anciennes mœurs, conservée par l'habitude et le bon goût, qui survit toujours quelque temps aux principes, mais qui, n'ayant plus alors de base solide, s'altère peu à peu, et finit par se gâter et se perdre à force de raffinement et d'exagération.

---

Le vicomte de Custines n'a jamais été marié ; il logeait chez son frère, qui avait pour lui la plus tendre amitié. Dès les premiers temps de ma liaison avec sa belle-sœur, il parut fort occupé de moi. Il avait alors vingt-sept ou vingt-huit ans, une taille et une figure particulièrement élégantes. On trouvait son visage joli ; il ne m'a jamais plu, parce que sa physionomie exprimait habituellement l'ironie et la moquerie, et qu'il y avait dans son regard je ne sais quoi de furtif, de faux et de méchant, que je n'ai vu qu'à lui, et qui me paraissait d'autant plus surprenant qu'il était blond et qu'il avait des yeux bleus, ce qui, ordinairement, donne l'air de la douceur. Il avait de l'esprit, de la finesse, quelquefois de la gaieté, une jolie conversation, un ton parfait, et la réputation d'un jeune homme sage, instruit et très-aimable. Il avait beaucoup lu, et surtout l'histoire de France et tous les Mémoires qui s'y rapportent. Il en parlait bien et sans pédanterie. Quand je consultais ma raison et mon jugement, il me paraissait digne des plus grands éloges ; quand je le regardais et que je l'observais, il me déplaisait à l'excès. Il se piquait d'aimer avec passion la musique, ce qui motivait les transports auxquels il se livrait quand je jouais de la harpe et que je chantais ; il s'extasiait surtout en écoutant ce bel air de *Castor et Pollux : Tristes apprêts, pâles flambeaux ;* et un soir il s'enthousiasma tellement que tout à coup il eut l'air de se trouver mal et sortit brusquement. Il rentra au bout d'un quart d'heure ; il était si pâle que tout le monde en fut frappé. J'ai toujours été persuadée qu'il avait un secret pour se faire pâlir à volonté. Ce soir même, il me dit plusieurs mots à la dérobée qui ressemblaient beaucoup à une déclaration d'amour, et le surlendemain, qui était un dimanche, jour où M. de Genlis était toujours à Versailles, il m'écrivit une lettre passionnée de quatre pages. Cette lettre exprimait *l'amour le plus pur* et le plus désintéressé ; il ne voulait que *m'adorer, me consacrer sa vie.* Cette lettre était spirituelle, mais écrite avec une grande recherche,

et le ton général en était emphatique. Je n'y répondis point. J'allai souper le soir chez sa belle-sœur, madame de Custines; j'y portai plus de curiosité que d'embarras. Mon cœur n'était nullement touché, mais je ne concevais pas que cet homme si moqueur fût si passionné. Il n'y avait que cinq ou six personnes chez madame de Custines. La conversation fut toujours générale; le vicomte soutint des thèses sentimentales du plus grand genre, qui, dans sa bouche, ne me paraissaient que du persiflage. A souper, il se mit à table à côté de moi, et, au bout de quelques minutes, il me dit que j'étais restée le matin bien longtemps aux bains de Poitevin. Je lui demandai comment il savait que je m'étais baignée. « Je sais tout ce que vous faites, me répondit-il, parce que je vous suis partout et sous mille déguisements. Combien de fois vos yeux se sont portés sur moi sans me reconnaître! Hier, vous étiez, à midi, au Luxembourg; vous aviez une robe bleue; ce matin, en revenant du bain, vous avez été à la messe aux Carmes. J'ai été derrière vous pendant un quart d'heure; ensuite j'ai été vous attendre à la porte; vous m'avez donné l'aumône en passant... » Ce récit fut interrompu par quelqu'un qui lui adressa la parole, et moi je restai stupéfaite, cherchant à me rappeler tous les pauvres que j'avais vus. En sortant de table, je le priai de me dire combien je lui avais donné. « Deux sous, répondit-il, et je les ferai enchâsser dans de l'or et suspendre à une chaîne, pour les porter toute ma vie sur mon cœur. » Je me mis à rire et à plaisanter sur ces prétendus déguisements; mais, comme il me disait réellement tout ce que j'avais fait et ce que j'avais distribué aux pauvres en pièces de petite monnaie, j'étais, au fond, sur ce point tout à fait incertaine.

J'ai toujours aimé la singularité qui n'offre rien de révoltant; c'est un défaut dans une femme, parce qu'il peut en résulter beaucoup de fausses démarches. Ces déguisements me causaient une grande curiosité; néanmoins, je puis dire, avec la plus scrupuleuse vérité, qu'ils ne m'ont jamais engagée à

laisser la moindre espérance à celui qui en était l'objet ; ils m'ont seulement empêchée de lui renvoyer ses lettres toutes cachetées. Il m'écrivait des volumes tous les dimanches, pour me rendre compte de tout ce que j'avais fait dans la semaine, et avec un détail et une exactitude qui finirent par me persuader qu'il était toujours à ma suite, sur mon chemin, à la promenade, dans les rues, dans les églises, même souvent dans la cour de ma maison, et jusque dans mon petit jardin, et toujours si bien déguisé que je ne pouvais le reconnaître. Quand je l'aurais aimé, je n'aurais pas plus souvent pensé à lui; car j'étais toujours occupée, quand je sortais, à examiner tout ce qui m'approchait, dans l'idée que je le découvrirais sous quelque étrange déguisement. Un soir, chez madame de Custines, pendant que j'accordais ma harpe, il s'approcha de moi, et, entr'ouvrant sa veste, il me fit voir mes *deux sous*, encadrés dans une jolie monture et attachés à un cordon de cheveux bruns. Je souris, et je lui demandai de qui étaient les cheveux? « Je ne pouvais les attacher qu'aux vôtres, répondit-il. — Comment! repris-je, les miens? — Assurément, et je vous conterai cela à souper. »

Il y avait ce soir-là un grand souper, et il était possible de causer à table sans crainte d'être entendu; j'y renouvelai tout de suite ma question sur les cheveux. « Eh bien! répondit-il, je les ai moi-même coupés sur votre tête en vous coiffant. » A ces mots, j'éclatai de rire. « Ce n'est point une plaisanterie, reprit-il; madame Dufour, votre coiffeuse (1), vous envoie sans cesse à sa place une de ses apprenties pour vous coiffer;

(1) Dans ce temps, il y avait des coiffeuses pour les femmes : on aurait trouvé de l'indécence à se faire coiffer par des hommes. Un an après, le coiffeur Larseneur, à Versailles, prit la vogue pour coiffer les jeunes femmes à leur présentation, de manière à ne pas déplaire à Mesdames, qui détestaient les coiffures hautes, si exagérées et si à la mode alors. Bientôt des coiffeurs de femmes s'établirent à Paris; *enfin Léonard vint*, et toutes les coiffeuses tombèrent dans le mépris et dans l'oubli.
(*Note de l'auteur.*)

et, habillé en femme, et avec l'art des déguisements que je possède au suprême degré, et que je vous dois, j'ai été vous coiffer, il y a environ trois semaines, sous le nom d'une de ces filles que j'avais gagnée. » Pendant cette histoire, j'écoutais toutes ces fables extravagantes avec un étonnement inexprimable, car je me rappelais que, parmi ces filles qui m'avaient coiffée, il y en avait eu une très-silencieuse, qui plusieurs fois m'avait donné envie de rire par des soupirs continuels, et j'imaginai bonnement que le vicomte avait joué ce personnage, quoique le souvenir confus qui me restait de la figure de cette fille n'eût aucun rapport avec les traits du vicomte ; mais je lui supposais pour se travestir tout l'art dont il se vantait lui-même. Je trouvais tout simple qu'il eût su, par madame de Custines, les détails relatifs à madame Dufour, qui la coiffait aussi quelquefois. Une seule chose me laissait des doutes : c'était son talent de coiffeur, que je ne pouvais concevoir. Il me protesta qu'il avait passé six semaines à s'y exercer en secret, après avoir formé le projet de m'enlever une mèche de cheveux. Il y avait du vrai dans tous ces récits, mais il s'y trouvait un nombre infini de faussetés et de mensonges. Cependant, malgré mon goût pour les choses extraordinaires, l'audace inouïe de ces entreprises me causa une véritable frayeur ; je lui fis donner sa parole d'honneur que du moins il ne s'introduirait jamais dans ma maison. Malgré cette promesse, toute ma curiosité fut changée en effroi continuel. Si, en traversant l'antichambre, j'y voyais un domestique étranger, ou si je rencontrais une figure inconnue sur l'escalier, je frémissais, car je pensais tout de suite que c'était lui. Si j'entendais M. de Genlis élever la voix en grondant, j'étais prête à me trouver mal, imaginant, de premier mouvement, qu'il venait de me reconnaître et qu'ils s'allaient battre. Ces pénibles émotions me firent prendre tout à fait en aversion le héros de ce roman bizarre, qui m'avait fort amusée pendant trois ou quatre mois. Je lui renvoyai alors la première lettre qu'il m'écrivit, sans la décacheter, ce que j'aurais dû faire

après avoir lu la première de toutes. Peu de jours après ce premier renvoi, je le rencontrai à un grand déjeuner, chez une de mes amies qu'il voyait souvent; il trouva le moyen de me dire, avec des yeux menaçants, que si, à l'avenir, je lui renvoyais ainsi ses lettres, il deviendrait capable de toutes les extravagances imaginables, au lieu que, si je continuais à les lire, même en le traitant toujours aussi mal d'ailleurs, il tiendrait scrupuleusement la parole d'honneur que j'avais reçue de lui et qu'il n'avait donnée qu'à cette condition.

La peur me décida à me soumettre à ce marché, et j'étais outrée intérieurement qu'il eût trouvé le moyen de me maîtriser ainsi. Je lui dis, non en plaisantant, mais avec colère, qu'il n'avait aucune générosité dans l'âme. Il me répondit qu'aucun homme ne l'égalait en grandeur d'âme et en pureté de sentiments, et que toute sa conduite avec moi en était la preuve. Je ne répliquai rien; je le craignais, et je ne voulais pas l'irriter inutilement. Il continua donc à m'écrire, et comme il n'y avait plus dans ses lettres ce compte rendu d'espionnage, qui m'avait tant divertie, je n'y trouvai plus que les phrases boursouflées d'un mauvais roman, et je n'en lisais plus la moitié. Au printemps, je fus débarrassée de lui; j'allai passer six semaines à l'Ile-Adam, où il n'était point invité. Je revins à Paris, où je le retrouvai chez sa belle-sœur, et toujours aussi empressé, aussi passionné pour moi. Nos soupers des dimanches et des mardis recommencèrent. Un soir, dans la conversation générale, on parla de quelques jeunes gens de la cour qui étaient partis, sans permission, pour aller en Corse faire la guerre en qualité de simples volontaires. Tout le monde les blâma, et, quoique je n'eusse aucune espèce de liaison avec eux, je les défendis de la manière la plus véhémente; je fis leur éloge; j'ajoutai que ces actions avaient quelque chose de chevaleresque qui devait plaire à toutes les femmes. La soirée finie, le vicomte me donna la main pour me conduire à ma voiture; aussitôt que nous fûmes sur le haut de l'escalier. « Ma-

dame, me dit-il, avez-vous quelques ordres à me donner pour la Corse ? — Comment ! repris-je en riant, vous allez en Corse ? — N'avez-vous pas approuvé ceux qui font ce voyage ? — Mais c'est une plaisanterie ? — Non, Madame, rien n'est plus sérieux ; je ne me coucherai point ; je partirai à cinq heures du matin, c'est-à-dire dans quatre heures. » Je ne pus me persuader qu'il fût capable de cette folie ; mais le lendemain matin je reçus, à mon réveil, un billet de madame de Custines, qui me grondait avec sévérite de ce que tout ce que j'avais dit la veille avait déterminé son beau-frère *à partir pour la Corse à cinq heures du matin* (1). J'avoue que ma vanité fut assez flattée de cette aventure, qui fit beaucoup de bruit dans le monde, et des dames *sentimentales* me blâmèrent beaucoup de ne pas montrer, dans cette occasion, plus de *sensibilité* pour un amant digne des temps de l'ancienne chevalerie. Il est certain que cette action acheva de me persuader qu'il avait fait pour moi toutes les extravagances qu'il m'avait racontées. Une de mes amies, très-jeune et très-jolie, me parla un jour de lui et de ses sentiments pour moi avec un feu, une vivacité qui m'étonnèrent, et, en faisant son éloge, elle ajouta qu'il était l'homme le plus délicat et le plus vertueux qu'il y eût sur la terre. Elle vit que je trouvais beaucoup d'exagération dans cette louange ; alors elle s'écria : « Il faut que vous le connaissiez tout entier, et je vais sacrifier mon amour-propre au plaisir de vous donner pour lui l'estime et l'admiration que doit inspirer un tel caractère. » Aussitôt elle me confia qu'avant que ses sentiments pour moi eussent éclaté elle avait pris pour lui la plus violente passion, et que, dans un moment d'égarement, et se croyant aimée, elle lui en avait fait l'aveu ; qu'au même instant il s'était jeté à ses pieds pour lui demander sa pitié, son amitié, pour lui déclarer que son cœur n'était plus à lui, et qu'il avait

(1) J'ai placé ce trait dans une de mes nouvelles : *Lindane et Valmire.*

(*Note de l'auteur.*)

pour moi la passion la plus vive et la plus malheureuse. Elle s'extasia pendant un quart d'heure sur la beauté et la franchise de ce procédé; moi-même je le trouvai en effet estimable, quoique cependant il me fût impossible de repousser *la mauvaise pensée* que le vicomte, connaissant la candeur et la vivacité de cette jeune personne, s'était bien douté qu'elle me confierait ce grand secret, et qu'en même temps elle se garderait bien d'en parler à madame de Custines, dont elle redoutait extrêmement l'austérité.

Le vicomte, comme je l'ai déjà dit, resta un an en Corse et s'y conduisit de la manière la plus brillante. Maintenant je vais reprendre la suite de son histoire. Depuis mon entrée au Palais-Royal, il ne me parlait plus de ses anciens sentiments; je lui montrais, sinon de la confiance, qu'il n'a jamais pu m'inspirer, du moins un intérêt fort sincère. Un soir je lui témoignai une grande inquiétude sur madame de Mérode, qui, dans sa dernière lettre de Bruxelles, m'avait mandé qu'elle était fort mécontente de sa santé, et, comme deux courriers s'étaient écoulés depuis cette lettre, je craignais véritablement qu'elle ne fût tombée tout à fait malade. Le vicomte m'écouta sans me répondre et sortit précipitamment. Le surlendemain, à midi, il entra inopinément dans mon cabinet; il était botté, tenait un fouet d'une main et de l'autre un billet. Je le regardai avec étonnement. « Tenez, Madame, me dit-il, voilà un billet de madame de Mérode, qui vous apprendra qu'elle a en effet été très-malade, mais qu'elle est fort bien à présent. Je l'ai trouvée sur sa chaise longue. — Quoi! m'écriai-je, vous venez de Bruxelles? — Assurément, répondit-il. Vous étiez inquiète; en vous quittant j'ai été prendre un cheval de poste, et je me suis rendu à Bruxelles à franc étrier et sans m'arrêter. Je n'ai fait qu'entrer et sortir chez madame de Mérode, et je suis revenu avec la même promptitude. Mais lisez cette lettre. » Excessivement touchée, je lus la lettre, qui me confirma l'exacte vérité de ce récit. Madame de Mé-

rode m'exprimait un grand enthousiasme pour mon élégant courrier, et je fus moi-même attendrie jusqu'aux larmes. Il crut qu'enfin il avait trouvé le chemin de mon cœur, et, quelques jours après, venant à dessein à une heure où il était sûr de ne point trouver chez moi de monde, il se jeta tout à coup à mes genoux, en me reparlant de son amour avec l'impétuosité la plus effrayante et en me menaçant de se tuer si je n'y répondais pas. Ses menaces et ses fureurs me glacèrent et m'inspirèrent une espèce d'indignation qui me donna tout le sang-froid dont j'avais besoin. J'étais auprès de la cheminée; je sonnai. Il se releva comme un forcené. Un valet de chambre survint. Je lui dis avec beaucoup de calme : « Éclairez M. le vicomte de Custines. » Il faisait nuit; mais je savais que les lanternes des corridors du Palais-Royal n'étaient pas encore allumées. Il sortit avec des démonstrations de rage qui paraissaient aller jusqu'au désespoir, et, malgré le courage que je venais de montrer, il me laissa une impression de crainte et d'effroi que je conservai toute la soirée. Le lendemain, en me réveillant, je reçus de lui un billet qui me fit frémir; voici quelle en était la date posée au haut de la page :

« Ce 23 août, dernier jour de ma vie. »

Le billet, de quatre lignes, exprimait le plus horrible désespoir et la décision formelle de s'ôter la vie. Rien ne peut donner l'idée de l'horreur dont je fus pénétrée et du remords que j'éprouvai de l'avoir traité avec trop de mépris. Il me semblait que j'aurais dû, à ses menaces de se tuer, montrer au moins de l'inquiétude et de la compassion. Je restai plus d'une heure glacée, pétrifiée, et déplorant avec amertume ce désastreux événement. Enfin j'écrivis au comte de Custines pour lui demander des nouvelles de son frère, qui logeait toujours chez lui. Au lieu de me répondre, le comte vint sur-le-champ, et, lorsqu'il entra dans ma chambre, je vis aussitôt sur son visage la confirmation de cet affreux malheur. Il me dit que son

frère était parti seul, à quatre heures du matin, sans domestique, sans rien emporter, et qu'il lui avait laissé un billet de deux lignes qu'il me montra, et qui disait seulement qu'on ne l'attendît plus, et qu'on ne saurait jamais où il allait. Le comte de Custines, qui avait un cœur excellent, était dans la plus profonde affliction, et il me répétait toujours : *Voilà où vous l'avez poussé!* J'étais si saisie et si affligée moi-même que pendant une semaine entière je fus hors d'état de descendre au Palais-Royal. Je fis défendre ma porte, et je ne reçus uniquement que le comte de Custines, qui vint tous les jours. Il prit toutes les informations possibles sans pouvoir découvrir ce qu'était devenu son frère. Nous convînmes de ne point conter cette tragique histoire, et de la cacher aussi longtemps que cela serait possible, en disant seulement que le vicomte était allé voyager en Suisse. Enfin je repris mes habitudes ordinaires, et j'allai, comme de coutume, me promener tous les matins au Palais-Royal avec mes deux filles, que j'avais avec moi, et dont l'aînée avait six ans. Au bout de quelques jours je remarquai un Arménien ou un Turc, que je jugeai tel à sa robe, à sa longue barbe et à son turban; il me suivait constamment, ayant toujours les yeux fixés sur moi. Je le vis ainsi une quinzaine de jours de suite; au bout de ce temps il ne reparut plus. Dans les premiers jours d'octobre j'allai à Chantilly, et je n'en revins qu'au milieu du mois de novembre. Le comte de Custines était en Lorraine. Le mois suivant je reçus de lui un billet qui était à peu près conçu dans ces termes :

« Ne pleurons plus l'*amant désespéré*; il est ressuscité. J'irai « ce soir conter à ma chère consolatrice (c'est le nom qu'il « me donnait depuis la mort de sa femme) tous les détails de « cette merveilleuse aventure. »

Après avoir lu ce billet, mon premier mouvement fut de la joie, et le second une espèce de honte d'amour-propre d'avoir cru à ce prétendu suicide. Le comte passa avec moi toute la soirée; il me fit un long récit, dont voici les traits principaux.

Le vicomte s'était rendu à la forêt de Sénart, décidé, disait-il, à terminer ses tourments, son existence, et voulant exécuter cette funeste résolution dans un lieu désert, afin que l'on pût ignorer comment et dans quel lieu il aurait trouvé la mort. Au moment où, enfoncé dans la forêt, il allait *s'immoler,* un ermite survint, qui l'arrêta et l'entraîna dans son ermitage. Il y avait en effet dans cette forêt un grand ermitage, où plusieurs ermites réunis travaillaient en commun, et faisaient au métier des bas de soie et de jolies petites étoffes de fantaisie, qui avaient beaucoup de vogue à Paris et s'y vendaient fort bien. Le vicomte, rendu à la *raison,* à la *religion*, passa véritablement trois ou quatre mois dans cet ermitage, inconnu à ses hôtes, qui crurent avoir fait en lui la plus belle conversion du monde. Quand le vicomte fut revenu, le comte eut la curiosité d'aller visiter ces ermites ; il leur parla de son frère, que ces bons solitaires regardaient comme un saint ; ils contèrent qu'il avait exactement suivi leurs exercices de piété, et même travaillé avec eux. Ils vantèrent sa douceur, sa simplicité, *sa candeur.* Au reste il s'était conduit fort généreusement avec eux ; outre le payement de sa nourriture, il leur avait envoyé pardessus le marché une ample provision de soie pour leurs travaux. Je suis persuadée qu'il s'amusa beaucoup dans cet ermitage ; car il y avait une telle duplicité dans son caractère que, même sans but et sans intérêt, il se délectait dans l'hypocrisie. Pour revenir à son histoire, il quitta momentanément l'ermitage ; au bout de huit jours il alla se cacher ailleurs, afin de se promener tous les matins, déguisé en Arménien, au Palais-Royal. C'était effectivement lui que j'y avais vu. Il voulait connaître l'impression que produisait sur moi l'idée de sa mort. Il fut indigné de ne me trouver ni maigre, ni changée ; il dit à son frère que cette dureté, jointe à son long séjour dans l'ermitage, l'avait guéri ; qu'il ne me reverrait jamais sans trouble et sans émotion, qu'il prendrait toujours un vif intérêt à mon sort, mais qu'il renonçait enfin sans retour à une pas-

sion si malheureuse. Après avoir écouté ce récit, qui fut allongé par une infinité de détails que je supprime, je fis convenir le comte que nous avions été bien dupes de tant pleurer, et que la prétendue résolution de se tuer n'avait été qu'une feinte (du genre le moins pardonnable) pour éprouver mes sentiments. Quelques jours après, le vicomte vint souper au Palais-Royal; j'y étais; il affecta des émotions qui attendrirent vivement plusieurs dames qui connaissaient en gros son amour chevaleresque pour moi, sa campagne de Corse, et qui même savaient quelque chose du projet de son prétendu suicide. On racontait ce fait comme certain, mais avec beaucoup de variantes, toutes plus *touchantes* les unes que les autres. Il était, à tous les yeux, un héros de roman. Il porta au comble ce genre d'intérêt lorsque, jouant au wistk avec moi, on lui vit des mains tremblantes, et une telle distraction qu'il brouillait toutes les cartes, renonçait, et mettait un surprenant désordre dans le jeu. Toutes ces choses étaient si visiblement à mes yeux une comédie qu'elles me causaient une véritable colère. Une femme sentimentale, qui jouait avec nous, fut profondément indignée de mon air moqueur; elle me trouva *monstrueuse*. J'appris depuis qu'elle s'était servie de cette expression en contant cette scène.

Le surlendemain on me dit, à dix heures du matin, que le comte de Custines me demandait en grâce de le recevoir, qu'il avait quelque chose d'important à me dire. J'étais encore au lit; je le fis prier de passer dans mon cabinet et de m'y attendre; je me levai à la hâte et j'allai le trouver. Je fus frappée de l'altération que je remarquai sur son visage. « Bon Dieu! qu'avez-vous? m'écriai-je. — Ah! répondit-il, je vais vous raconter le comble de l'horreur et de la perfidie... — Et de qui? — Du scélérat le plus noir qui ait jamais existé... du vicomte. — Votre frère! Qu'a-t-il donc fait? — Il vous a toujours trompée, ne vous a jamais aimée; il me trahissait et voulait corrompre ma femme, et dans le temps où il affichait pour

vous la plus violente passion ! — Est-il possible ? — Voici le fait. « Madame de Custines a laissé une cassette dans laquelle « je savais qu'elle renfermait toutes les lettres qu'elle voulait « conserver ; je n'ai jamais pu en trouver la clef ; d'ailleurs je « n'avais nul empressement de l'ouvrir ; je craignais mortelle- « ment l'impression cruelle que me feraient ces lettres, qui « lui étaient adressées dans un temps où j'étais si heureux ! « Enfin, comme vous m'avez demandé plusieurs fois de vous « rendre vos lettres, je me suis décidé ce matin à faire venir un « serrurier, qui a ouvert la cassette ; alors j'en ai sorti tous « les papiers, et je n'y ai trouvé que vos lettres, celles de ma- « dame de Louvois, et quelques-unes de madame d'Harville. « Cependant, en examinant la cassette, j'ai connu, par son « épaisseur, qu'elle devait avoir un double fond ; à force de « chercher le secret, j'ai touché le ressort qui m'a découvert le « fond, qui est très-profond, et qui contenait un nombre infini « de billets et de lettres de mon frère, toutes exprimant, dans « le langage le plus passionné, un amour qu'il assure toujours « être *très-pur*, mais qui emploie tous les moyens imaginables « de séduction. On voit par ces lettres que madame de Cus- « tines n'a jamais un instant manqué à ses devoirs, ni donné « l'ombre d'une espérance, et que ses réponses ont toujours « été de la plus grande sévérité. On voit qu'elle lui défendait « constamment de lui écrire, et que, communément, elle ne « lui répondait pas ; alors il la menaçait de se porter aux der- « nières extrémités, de me tout confier et de se tuer. Il lui « parle souvent de vous ; il lui dit qu'il feint d'en être occupé « pour mieux cacher ses vrais sentiments. Mais, poursuivit le « comte, je vous ai apporté quelques-unes des lettres où il est « question de vous ; les voilà, lisez-les. » Je pris ces lettres, que je lus, je l'avouerai, avec autant de dépit que d'indignation. Dans la première qui me tomba sous la main, il répondait aux reproches que lui faisait madame de Custines sur l'artifice si coupable qu'il employait envers moi.

« Du moins, disait-il, cette feinte ne compromet point sa
« tranquillité; pourvu qu'elle s'amuse, qu'elle soit bien cajolée,
« bien flattée, c'est tout ce qu'il lui faut; son amour-propre
« sur ses talents et sa vivacité même lui tiendront toujours
« lieu de raison, et elle n'éprouvera jamais un grand senti-
« ment. »

Dans une autre lettre sur son départ pour la Corse, il disait en propres termes :

« Tant mieux que tout le monde croie que c'est elle qui m'en-
« voie en Corse; mais vous qui, avec une âme si grande et si
« sensible, n'en êtes qu'effrayée, et non *touchée*, comment
« pouvez-vous craindre pour elle cette *impression dangereuse*
« dont vous me parlez? Confiez-vous davantage à sa vanité;
« soyez persuadée que, se croyant l'objet de cette action, elle
« la trouve toute simple. »

Je lus ces deux articles deux ou trois fois de suite, et je les écrivis le soir même sur deux petits morceaux de papier, que j'intercalai dans des lettres, *de même date*, que j'avais reçues de ce nouveau Lovelace, infiniment plus artificieux et beaucoup plus scélérat que celui de Richardson. Quels auraient été mon désespoir et mon malheur si je n'avais pas été préservée de sa séduction par cet instinct qui m'a toujours fait sentir la fausseté?... Que serais-je devenue si je l'eusse aimé? Nous ne revenions pas d'étonnement en songeant avec quelle audace et quelle sécurité il écrivait en même temps à sa belle-sœur et à moi des lettres également passionnées! Mais il nous connaissait parfaitement l'une et l'autre; il avait la certitude qu'un tel secret ne pouvait être trahi par sa belle-sœur, et que ma timidité, ma discrétion naturelle et l'imposante austérité de madame de Custines ne me permettraient jamais de lui montrer ces lettres ou même de lui en parler. J'eus bien de la peine à modérer la violence du juste ressentiment du comte de Custines; enfin je le raisonnai tant qu'il me donna sa parole (sur laquelle on pouvait compter)

de brûler toutes ces lettres sans en dire un seul mot à son frère, ni à qui que ce fût au monde. Je ne l'aurais jamais décidé à ce sage et généreux parti sans l'intérêt de la mémoire de madame de Custines. Il connaissait assez le monde pour être certain que, si cette histoire était sue, on la conterait de mille manières différentes, et que, malgré la parfaite innocence de madame de Custines, la vénération que l'on avait pour sa mémoire en serait altérée auprès de quelques personnes irréfléchies et que l'idée de la perfection importune.

Le comte, fidèle à sa promesse, vécut comme à l'ordinaire avec son frère, continuant à le loger chez lui; le vicomte ne se douta jamais qu'il eût la connaissance de ce terrible secret. Cette conduite coûta beaucoup à son vertueux frère pendant plus de six mois, mais ensuite il oublia l'outrage qu'il avait feint d'ignorer, et je l'ai même vu par la suite reprendre une amitié sincère pour ce frère perfide, qui l'avait si indignement trahi. Si, dans les premiers moments, il eût éclaté avec lui, et qu'il lui eût reproché son crime, ils auraient été irréconciliables le reste de leur vie.

Il est bien étonnant que la personne la plus pure et la plus religieuse, que madame de Custines, enfin, ait reçu des lettres si criminelles. Comme je l'ai déjà dit, elle fut intimidée par les menaces terribles du vicomte, mais elle aurait dû sans doute avoir assez de caractère et de fermeté pour braver ses ressentiments; rien ne peut dispenser de remplir un devoir positif. Une chose bien inexplicable encore, c'est que madame de Custines n'ait pas brûlé ces lettres avant de mourir. Mais voilà les faits dans la plus grande exactitude.

Depuis cette époque, je n'ai jamais revu le vicomte de Custines chez moi; je ne le rencontrais qu'au Palais-Royal, au Temple, chez M. le prince de Conti et au Palais-Bourbon, où il fut depuis attaché : il eut la place de capitaine des gardes de M. le prince de Condé. Trois ou quatre ans après notre brouillerie, j'eus la rougeole, dont je fus à la mort. Dans ce

moment le vicomte devait aller, avec M. de Buzançai, passer quinze jours à Londres. Il apprit l'extrémité où j'étais; aussitôt il montra la plus vive douleur, rompit avec éclat son voyage, laissa partir seul M. de Buzançai, en disant qu'il ne pouvait quitter Paris en me sachant mourante; il resta, et pendant tout le temps que je fus en danger il passa tous les jours des heures entières dans mon antichambre, touchant mes domestiques par ses démonstrations d'inquiétude et de douleur. Ce fut ainsi qu'il conserva la réputation d'un véritable héros de roman, d'autant plus que, fidèle jusqu'à sa mort à cette passion imaginaire, il n'en a jamais montré d'autre; il a constamment répété qu'après un attachement si extraordinaire et si malheureux il n'y avait plus de place dans son cœur pour l'amour, et il n'a jamais voulu se marier. On ne peut pas imaginer combien on m'a su mauvais gré de ne pas admirer cette belle passion; on trouvait que j'aurais dû, sans la partager, montrer du moins un grand sentiment d'estime pour l'homme *qui savait aimer ainsi*. Mais quand on m'en parlait avec un ton pathétique, je ne pouvais m'empêcher de rire et de hausser les épaules. On a beaucoup répété que c'était un air de fort mauvais goût, et dont *un bon cœur* m'aurait préservée. Cette aventure singulière et si vraie dans tous ses détails est une belle leçon pour les jeunes personnes, qui sont, en général, si disposées à croire qu'elles inspirent des passions qui doivent faire *le destin de la vie*.

---

Lorsque l'été vint, nous allâmes à Chantilly, où M. le prince de Condé eut des grâces toutes particulières pour moi. Il se mettait toujours à table de côté de moi et me demandait ce que je souhaitais que l'on fît le lendemain; si je désirais que l'on soupât à l'Ile-Sylvie ou à l'Ile-d'Amour; où je voulais que

fût le rendez-vous de la chasse du cerf, etc. Toute cette galanterie n'avait rien de bien flatteur; c'était un essai que M. le prince de Condé faisait toujours avec les femmes qui avaient quelque agrément : on prétendait que c'était un système d'ambition. Il disait qu'une jolie femme est toujours utile à quelque intrigue, et qu'il n'y a qu'une *seule manière* de s'assurer d'elle. Comme *cette manière* ne me convint pas, quand j'en connus le dessein je fis perdre à M. le prince de Condé l'idée qu'elle pourrait réussir. De ce moment il devint mon ennemi, et l'a toujours été. M. le prince de Condé avait alors trente-cinq ou trente-six ans; il était borgne (1), mais l'œil dont il ne voyait pas n'avait rien alors de défectueux (2). Sa figure était mieux que mal; il avait quelque chose de faux dans la physionomie, et cette physionomie peignait son caractère, qui était extrêmement dissimulé. Il avait montré à la guerre une valeur digne du petit-fils du grand Condé, ce qui lui donnait une juste considération dans l'armée. Tous les militaires le révéraient; il a toujours joué le noble rôle de se déclarer leur protecteur, et de solliciter des grâces même pour ceux qui n'étaient pas de ses régiments et qu'il ne connaissait pas, quand ils s'adressaient à lui et que leurs demandes étaient justes. Ce prince ne manquait pas d'esprit; il écrivait bien, et sa conversation, lorsqu'il était à son aise, était agréable; cependant il avait dans le grand monde de la timidité; il parlait mal en public. Il était ambitieux, mais en courtisan, et non en prince, car il n'employait communément pour réussir que de petits moyens et de petites intrigues qu'il aurait dû dédaigner. Il était excessivement vindicatif; il trouvait une sorte de plaisir dans

(1) M. le Duc, père de M. le prince de Condé, était borgne par suite d'un accident arrivé à la chasse (voyez *Mémoires* de Dangeau), et tous ses enfants, légitimes et bâtards, naquirent borgnes du même œil. Voilà un fait difficile à expliquer.

(2) En vieillissant, cet œil est devenu difforme.

(*Note de l'auteur.*)

sa haine. C'est le seul homme que j'aie vu constamment sourire lorsqu'on lui parlait d'une personne qu'il haïssait ou lorsqu'il la voyait, et ce sourire était affreux ; rien ne peut en donner l'idée.

M. le duc de Bourbon avait une belle tournure, et l'éclat de son teint lui tenait lieu de beauté; il a toujours été rempli de bonté pour moi.

Madame la duchesse de Bourbon était à ce voyage ; elle avait beaucoup de grâce, de l'esprit, des talents et une belle âme, mais dans les idées une singularité que son institutrice n'avait nullement rectifiée et qui ôtait beaucoup de justesse à sa manière de voir et de juger. Très-prévenue contre moi par madame de Barbantane, elle me traitait avec une extrême sécheresse ; je ne fis rien pour lui ôter ses préventions, qui durèrent jusqu'à la Révolution ; ses bontés m'ont bien dédommagée depuis de cette injustice.

J'eus l'hiver d'ensuite une grande distraction dans mes études particulières ; Gluck vint à Paris pour y faire jouer ses opéras. Les loges du Palais-Royal donnaient dans les appartements du palais ; en sortant de dîner je n'avais qu'une porte de la salle à manger à ouvrir pour être dans une de nos loges. Cette commodité, mon goût passionné pour la musique, et le plaisir extrême de voir Gluck (1), à toutes les répétitions, se mettre

(1) Voir les *Souvenirs de Félicie*, volume précédent.

On doit en musique, à Gluck, une invention de génie dont on n'a pas assez profité : c'est, dans les morceaux pathétiques, de faire exprimer par les accompagnements ce que l'âme éprouve, lorsque les paroles cherchent à le dissimuler, comme, par exemple, dans son *Iphigénie en Tauride*, lorsqu'Oreste, après son parricide, tombe dans un assoupissement d'accablement, et, se réveillant tout à coup, dit : *Le calme renaît dans mon âme*. Gluck a mis dans l'accompagnement une agitation sourde, une extrême turbulence; on croit entendre les reproches terribles, et les menaces effrayantes de la conscience et des Furies. Ainsi, à la première répétition, les musiciens de l'orchestre représentèrent à Gluck qu'un tel ac-

en colère contre les acteurs et les musiciens, et leur donner à tous d'excellentes leçons, me faisait passer toutes mes après-dîners dans une loge. Ensuite je voulais voir les représentations, de sorte qu'une grande partie de ma vie s'écoulait à l'Opéra. Gluck venait deux fois la semaine, avec Monsigny, M. de Monville et Jarnovitz, le célèbre violon, faire de la musique chez moi; il me faisait chanter tous ses beaux airs et jouer sur la harpe ses ouvertures, entre autre celle d'*Iphigénie,* que j'aimais avec enthousiasme. On imagine bien que je me déclarai Gluckiste, et que je me moquai de toutes les disputes sur Gluck et Piccini des gens de lettres qui ne savaient pas un mot de musique; ce qui me fit mes premiers ennemis dans la littérature, car j'étais dans la société une autorité en musique, et les littérateurs gluckistes ne me pardonnaient pas, étant de mon parti, de me moquer d'eux; mais ils défendaient Gluck si ridiculement que je ne les épargnais pas plus que les autres.

Je sentis enfin, au mois de mars de cet hiver, que la musique, Gluck et l'Opéra preuaient beaucoup trop d'ascendant sur moi. Comme il m'a toujours paru qu'il est moins difficile de *renoncer* tout à fait que de se *modérer,* je fis vœu de ne plus aller à l'Opéra et aux spectacles que lorsque je serais forcée, par ma place, d'y suivre madame la duchesse de Chartres; ce qui arriva rarement, parce que mes compagnes ne demandaient pas mieux que de me remplacer dans ce cas. Ce fut pour moi un très-grand sacrifice, car j'ai été parfaitement fidèle à ce vœu. Je voudrais bien aujourd'hui que la religion me l'eût fait faire; mais ce fut uniquement le goût de l'étude et la vanité de me distinguer qui me firent prendre cette résolution.

Je vis dans cette année le comte de Béniouski, très-fameux par son exil en Sibérie et la manière dont il se sauva, mettant dans sa confidence quarante de ses compagnons, en

compagnement ne pouvait convenir à ces paroles : *Le calme renaît dans mon âme.* « Il ment! il ment! s'écria Gluck. Il a tué sa mère!... »
(*Note de l'auteur.*)

persuadant à chacun en particulier qu'il était son seul confident, de manière que le secret fut parfaitement gardé, chacun s'en croyant l'unique dépositaire. Il me conta toutes ses aventures, qui ont fourni le sujet d'un drame qui eut beaucoup de succès en Allemagne et que j'ai vu depuis jouer à Hambourg.

J'eus l'occasion, l'automne suivant, de rendre un grand service au chevalier de Durfort; voici comment : il était chevalier de Malte et pouvait posséder des bénéfices; un ecclésiastique de ma connaissance vint m'avertir qu'il y en avait un vacant de quinze mille livres de rentes, à la nomination, je ne sais comment, de M. le comte d'Artois, et que, s'il était demandé tout de suite, le chevalier l'aurait. La cour était à Fontainebleau; j'envoyai sur-le-champ un courrier à M. le duc de Chartres pour lui rendre compte de ce fait. M. le duc de Chartres, sans perdre un instant, fit la demande, obtint le bénéfice, et annonça la chose au chevalier de Durfort, qui était à Fontainebleau, en lui montrant mon billet. Le chevalier de Durfort, qui n'était pas riche, fut comblé de joie d'obtenir une grâce si inattendue, qui ne lui avait même pas coûté une sollicitation; il m'écrivit une lettre remplie de reconnaissance, dans laquelle il m'appelait sa *bienfaitrice*. Il a été en effet très-reconnaissant pendant sept ou huit ans; ensuite il est devenu mon ennemi : on verra que je n'ai pas donné lieu à ce changement.

Madame la comtesse du Nolstein entra au Palais-Royal dans ce temps; elle avait quinze ans; un joli visage, mais de vilains pieds, des mains affreuses par leur grosseur, leur forme et leur rougeur; elle était fille de madame de Barbantane, et avait été élevée au couvent avec madame la duchesse de Bourbon, qui, en sortant de Panthemont, refusa positivement de la prendre pour dame. On dit dans le monde et l'on crut généralement que madame la duchesse de Bourbon n'en avait point voulu par envie de sa jolie figure, chose d'autant plus évidemment injuste qu'elle prit à sa place une dame beaucoup plus jolie que madame du Nolstein; mais on n'en déclama pas moins

contre l'ingratitude de refuser la fille de sa gouvernante. Madame la duchesse de Bourbon ne put ignorer tout ce déchaînement; elle eut l'extrême honnêteté de ne dire à personne au monde la véritable cause de son refus; elle ne l'a dit que quatorze ou quinze ans après, lorsque madame du Nolstein fut enfermée dans un couvent à Nancy. Madame la duchesse de Bourbon avait pour témoin du fait qu'elle raconta la princesse Louise de Condé, sa belle-sœur, qui avait gardé le même silence. Madame du Nolstein devint sur-le-champ au Palais-Royal ma plus ardente ennemie; elle m'a fait beaucoup de mal. J'ai vu d'elle d'étranges choses; je n'en parlerai point; ses plus terribles aventures n'ont été que trop connues du public, mais la sincérité de sa pénitence impose le devoir de ne les point retracer.

Sa conduite dans son couvent, pendant un assez grand nombre d'années, fut si édifiante et si parfaite, qu'elle ne laissa aucun doute sur sa conversion. Elle fit, pendant tout ce temps, le maigre perpétuel, observé dans les ordres les plus austères; elle vendit au profit des pauvres quelques bijoux qui lui restaient et toute sa garde-robe; elle acheta pour elle du linge grossier et une robe de bure; elle n'a point eu d'autres vêtements jusqu'à sa mort. M. du Nolstein, le plus loyal et le plus vertueux des hommes, lui faisait une pension de six mille francs et payait en outre sa nourriture et son logement; madame du Nolstein se réserva tout au plus cent écus pour son entretien, et elle fit constamment distribuer le reste aux pauvres, à l'exception des matériaux nécessaires qu'elle faisait acheter pour faire de ses doigts différents ouvrages qu'elle donnait à l'église; elle était extrêmement adroite; elle consacra entièrement ce talent à la religion. Quand les religieuses, à la Révolution, furent chassées de leurs asiles, M. du Nolstein, après le règne de la Terreur, vint prendre sa femme et la conduisit dans une terre qu'il possédait à une grande distance de Paris. Madame du Nolstein le conjura de lui permettre d'y vivre comme dans son couvent;

elle y mourut au bout de dix-huit mois, conservant sa tête jusqu'au dernier moment de son existence. Elle se fit mettre sur la cendre lorsqu'elle se sentit à l'agonie, et ce fut ainsi qu'après avoir expié tous ses égarements elle rendit le dernier soupir!... J'ai oublié de dire que, lorsqu'elle fut chassée de son couvent, ainsi que toutes les religieuses, elle alla sur-le-champ se retirer à un cinquième étage, chez des pauvres dont elle avait soulagé la misère; elle y resta jusqu'après la mort de Robespierre.

---

En arrivant à Lausanne il me fut impossible de trouver un logement. Pendant que M. Gillier et M. Ott en cherchaient en vain, j'étais tristement dans ma voiture avec ma femme de chambre. Un jeune homme, appelé le prince de Holstein, que j'avais rencontré dans la bibliothèque de Bâle, était à sa fenêtre, me reconnut, vit mon embarras, descendit, vint à ma voiture, l'ouvrit, me pria d'en descendre, me donna la main, en me disant qu'il allait me mener chez une dame qui me logerait. Charmée de cette aventure, je me laissai conduire. Au bout de la rue, il me fit entrer dans une maison. Nous montons un escalier, nous traversons plusieurs pièces, et nous entrons dans un joli salon, où je trouve une jeune dame toute seule, d'une figure fort agréable, et qui jouait de la guitare; c'était madame de Crouzas, depuis madame de Montolieu (1), auteur de jolies traductions de romans allemands. Le prince me nomme, conte mon embarras, et demande pour moi à madame de Crouzas un appartement dans la maison de son beau-père, qui

(1) Madame de Montolieu a publié beaucoup d'ouvrages très-agréables, traduits ou imités de l'allemand et de l'anglais. J'ai été l'éditeur du premier de tous (*Caroline Lichtfield*), que l'auteur m'envoya manuscrit, en me demandant de n'y pas faire le plus léger changement, recommandation qui venait non de son amour-propre, mais de sa délicatesse; elle aurait reçu avec plaisir des conseils donnés de vive voix; elle ne voulait

était absent. Madame de Crouzas m'accueille avec une grâce infinie, se lève, me conduit sur-le-champ dans la maison de son beau-père, après avoir envoyé chercher mes compagnons de voyage, et m'installe dans un appartement charmant, et dont la vue sur le lac de Genève était ravissante. Je passai douze jours à Lausanne, sans quitter un instant madame de Crouzas. On me donna des fêtes, des bals, des concerts; je chantai, je jouai de la harpe tant qu'on voulut. On me mena faire des promenades délicieuses sur le lac; je ne manquai pas d'aller voir les rochers de Meillerie. La société de madame de Crouzas était fort aimable; j'y voyais tous les jours M. Tissot, qui me parut flatté que je susse par cœur tous ses ouvrages. Il aimait la musique, et je me trouvais heureuse de jouer de la harpe pour lui. A l'une de ces soirées que nous passions ensemble, j'eus un triste triomphe, qui me fit beaucoup de peine. Un homme en

point, avec raison, de *corrections écrites*. Cette charmante production eut beaucoup de succès, et le méritait. Le public a trouvé dans ses autres ouvrages le même intérêt et le même talent.

(*Note de l'auteur.*)

Malgré son embonpoint extrême et sa prodigieuse grosseur, le célèbre historien anglais Gibbon était très-galant. Pendant un séjour qu'il fit à Lausanne, il devint amoureux de madame de Montolieu, qui s'appelait alors madame de Crouzas. On trouve dans les *Souvenirs de Félicie* le récit de la déclaration d'amour de Gibbon à cette dame; je vais copier ce récit.

« Un jour, se trouvant tête à tête, pour la première fois, avec madame de Crouzas, Gibbon voulut saisir ce moment si favorable, et tout à coup il se jeta à ses genoux, en lui déclarant son amour dans les termes les plus passionnés. Madame de Crouzas lui répondit de manière à lui ôter l'envie de recommencer cette jolie scène. Gibbon prit un air consterné, et cependant il restait à genoux, malgré l'invitation réitérée de se remettre sur sa chaise; il était immobile et gardait le silence. « Mais, Mon-« sieur, reprit madame de Crouzas, relevez-vous donc! — Hélas! Madame, « reprit ce malheureux amant, *je ne peux pas...* » En effet la grosseur de sa taille ne lui permettait pas de se relever sans aide. Madame de Crouzas sonna, et dit au domestique qui survint : *Relevez monsieur Gibbon.* »

(*Souvenirs de Félicie.*)

deuil, que je n'avais pas encore vu, s'y trouva. Je chantais particulièrement bien l'air : *J'ai perdu mon Eurydice*, dont Gluck lui-même m'avait donné le goût et l'expression ; au milieu de cet air, l'homme en deuil fondit en larmes, et tout à coup, se trouvant mal, il tomba sans connaissance dans les bras de son voisin : il avait perdu trois mois avant une femme qu'il adorait. Madame de Crouzas, qui m'avait déjà entendu chanter cet air, et qui n'était pas auprès de moi dans ce moment, me fit signe de ne pas le chanter ; mais malheureusement je ne la compris pas. Je quittai Lausanne en m'engageant à entretenir avec madame de Crouzas une correspondance, qui a duré vingt ans. De Lausanne j'allai à Genève, et de là chez M. de Voltaire.

Je n'avais point pour lui de lettres de recommandation ; mais les jeunes femmes de Paris en sont toujours bien reçues. Je lui écrivis pour lui demander la permission d'aller chez lui. Il n'y avait, dans mon billet, ni esprit, ni prétentions, ni fadeurs, et je le datai du mois d'août. M. de Voltaire voulait qu'on écrivît du mois d'*Auguste*. Cette petite pédanterie me parut une flatterie, et j'écrivis fièrement du mois d'août. Le philosophe de Ferney me fit une réponse très-gracieuse ; il m'annonça qu'en ma faveur il quitterait ses pantoufles et sa robe de chambre, et il m'invita à dîner et à souper.

Quand j'eus reçu la réponse aimable de M. de Voltaire, il me prit tout à coup une espèce de frayeur qui me fit faire des réflexions inquiétantes. Je me rappelai tout ce qu'on racontait des personnes qui allaient pour la première fois à Ferney. Il était d'usage, surtout pour les jeunes femmes, de s'émouvoir, de pâlir, de s'attendrir, et même de se trouver mal en apercevant M. de Voltaire ; on se précipitait dans ses bras, on balbutiait, on pleurait, on était dans un trouble qui ressemblait à l'amour le plus passionné : c'était l'étiquette de la présentation à Ferney. M. de Voltaire y était tellement accoutumé que le calme et la seule politesse la plus obligeante ne pouvaient lui

paraître que de l'impertinence ou de la stupidité. Cependant je suis naturellement timide et d'une froideur glaciale avec les gens que je ne connais pas; je n'ai jamais eu le courage de donner une louange *en face* à ceux avec lesquels je ne suis pas intimement liée; il me semble qu'alors tout éloge est suspect de flatterie, qu'il ne saurait être de bon goût et qu'il doit déplaire ou blesser. Je me promis pourtant, non pas de faire une scène pathétique, mais de me conduire de manière à ne pas causer un grand étonnement, c'est-à-dire que je pris la résolution de n'être pas ridicule, de sortir de ma simplicité habituelle, et d'être moins réservée et surtout moins silencieuse.

Je partis de Genève d'assez bonne heure, suivant mon calcul, pour arriver à Ferney avant l'heure du dîner de M. de Voltaire; mais, m'étant réglée sur ma montre, qui avançait beaucoup, je ne reconnus mon erreur qu'à Ferney. Il n'y a guère de gaucherie plus désagréable que celle d'arriver trop tôt pour dîner chez les gens qui s'occupent et qui savent employer leur matinée. Je suis sûre que j'ai coûté une ou deux pages à M. de Voltaire; ce qui me console, c'est qu'il ne faisait plus de tragédie; je ne l'aurai empêché que d'écrire quelques impiétés, quelques lignes licencieuses de plus...

Cherchant, de bonne foi, quelque moyen de plaire à l'homme célèbre qui voulait bien me recevoir, j'avais mis beaucoup de soin à me parer; je n'ai jamais eu tant de plumes et tant de fleurs. J'avais un fâcheux pressentiment que mes prétentions en ce genre seraient les seules qui dussent avoir quelque succès. Durant la route, je tâchai de me ranimer en faveur du fameux vieillard que j'allais voir; je répétais des vers de *la Henriade* et de ses tragédies; mais je sentais que, même en supposant qu'il n'eût jamais profané son talent par tant d'indignes productions, et qu'il n'eût fait que les belles choses qui doivent l'immortaliser, je n'aurais eu, en sa présence, qu'une admiration silencieuse. Il serait permis, il serait simple de montrer de l'enthousiasme pour un héros, pour le libérateur



de la patrie, parce que, sans instruction et sans esprit, on peut comprendre de telles actions, et que la reconnaissance semble autoriser l'expression du sentiment qu'elles inspirent; mais, lorsqu'on se déclare le partisan passionné d'un homme de lettres, on annonce qu'on se croit en état de juger convenablement tous ses ouvrages; on s'engage à lui en parler, à disserter, à détailler ses opinions. Combien toutes ces choses sont déplacées dans la jeunesse, et surtout dans une femme !...

Je menai avec moi un peintre allemand, qui revenait d'Italie (M. Ott). Il avait beaucoup de talent et très-peu de littérature; il savait à peine le français, et il n'avait jamais lu une ligne de Voltaire; mais, sur sa réputation, il n'en avait pas moins pour lui tout l'enthousiasme *désirable :* il était hors de lui en approchant de Ferney. J'admirais et j'enviais ses transports; j'aurais voulu en prendre quelque chose. On nous fit passer devant une église sur le portail de laquelle ces mots étaient écrits : *Voltaire a élevé ce temple à Dieu.* Cette inscription me fit frémir; elle ne peut être que l'extravagante ironie de l'impiété ou l'inconséquence la plus étrange.

Enfin nous arrivons dans la cour du château et nous descendons de voiture. M. Ott était ivre de joie. Nous entrons. Nous voilà dans une antichambre assez obscure. M. Ott aperçoit sur-le-champ un tableau et s'écrie : *C'est un Corrége!* Nous approchons; on le voyait mal, mais c'était en effet un tableau original du Corrége, et M. Ott fut un peu scandalisé qu'on l'eût relégué là. Nous passons dans le salon; il était vide. Je vis dans le château cette espèce de rumeur désagréable que produit une visite inopinée qui survient mal à propos. Les domestiques avaient un air effaré; on entendait le bruit redoublé des sonnettes qui les appelaient, on allait et venait précipitamment, on ouvrait et fermait brusquement les portes. Je regardai à la pendule du salon, et je reconnus avec douleur que j'étais arrivée trois quarts d'heure trop tôt, ce qui ne contribua pas à me donner de l'aisance et de la confiance. M. Ott vit, à

l'autre extrémité du salon, un grand tableau à l'huile, dont les figures sont en demi-nature. Un cadre superbe et l'honneur d'être placé dans le salon annonçaient quelque chose de beau. Nous y accourons, et, à notre grande surprise, nous découvrons une véritable enseigne à bière, une peinture ridicule et représentant M. de Voltaire dans une gloire, tout entouré de rayons comme un saint, ayant à ses genoux les Calas, et foulant aux pieds ses ennemis, Fréron, Pompignan, etc., qui expriment leur humiliation en ouvrant des bouches énormes et en faisant des grimaces effroyables. M. Ott fut indigné du dessin, du coloris, et moi de la composition. « Comment peut-on placer cela dans un salon! » disais-je. « Oui, disait M. Ott, et quand on laisse un tableau du Corrége dans une vilaine antichambre!... » Ce tableau est entièrement de l'invention d'un mauvais peintre genevois, qui en avait fait présent à M. de Voltaire; mais il me paraît inconcevable que ce dernier ait eu le mauvais goût d'exposer pompeusement à tous les yeux une telle platitude. Enfin la porte du salon s'ouvrit, et nous vîmes paraître madame Denis, la nièce de M. de Voltaire, et madame de Saint-Julien. Ces dames m'annoncèrent que M. de Voltaire viendrait bientôt. Madame de Saint-Julien, qui était fort aimable, et que je ne connaissais pas du tout, était établie pour tout l'été à Ferney; elle appelait M. de Voltaire *mon philosophe*, et il l'appelait *mon papillon*. Elle portait une médaille d'or à son côté. J'ai cru que c'était un ordre; mais c'est un prix d'arquebuse donné par M. de Voltaire, et qu'elle avait gagné depuis peu de jours. Une telle adresse est un exploit pour une femme. Elle me proposa de faire un tour de promenade, ce que j'acceptai avec empressement; car je me sentais si refroidie, si embarrassée, je craignais tellement l'apparition du maître de la maison, que j'étais charmée de m'échapper un moment, afin de retarder un peu une terrible entrevue. Madame de Saint-Julien me conduisit sur une terrasse de laquelle on eût pu découvrir la magnifique vue du lac et des montagnes, si l'on n'avait pas

eu le mauvais goût d'établir sur cette belle terrasse un long berceau de treillage tout couvert d'une verdure épaisse qui cachait tout. On n'entrevoyait cette admirable perspective que par des petites lucarnes où je ne pouvais passer la tête ; d'ailleurs le berceau était si bas que mes plumes s'y accrochaient partout. Je me courbais extrêmement, et comme, pour me rapetisser encore, je ployais beaucoup les genoux, je marchais à toute minute sur ma robe, je chancelais, je trébuchais, je cassais mes plumes, je déchirais mes jupons, et, dans l'attitude la plus gênante, je n'étais guère en état de jouir de la conversation de madame de Saint-Julien, qui, petite, en habit négligé du matin, se promenait très à son aise, et causait très-agréablement. Je lui demandai, en riant, si M. de Voltaire n'avait pas trouvé mauvais que j'eusse daté ma lettre du mois d'août; elle me répondit que non, mais elle ajouta qu'il avait remarqué que je n'écrivais pas avec son orthographe. Enfin on vint nous dire que M. de Voltaire entrait dans le salon. J'étais si harassée et en si mauvaise disposition que j'aurais donné tout au monde pour pouvoir me trouver transportée dans mon auberge à Genève.

Madame de Saint-Julien, me jugeant d'après ses impressions, m'entraîne avec vivacité. Nous regagnons la maison, et j'eus le chagrin, en passant dans une des pièces du château, de me voir dans une glace. J'étais décoiffée et tout ébouriffée, et j'avais une mine véritablement piteuse et tout à fait décomposée. Je m'arrêtai un instant pour me rajuster, ensuite je suivis courageusement madame de Saint-Julien. Nous entrons dans le salon, et me voilà en présence de M. de Voltaire. Madame de Saint-Julien m'invita à l'embrasser, en me disant avec grâce : *Il le trouvera très-bon.* Je m'avançai gravement, avec l'expression du respect que l'on doit aux grands talents et à la vieillesse. M. de Voltaire me prit la main et me la baisa. Je ne sais pourquoi cette action si commune me toucha, comme si cette espèce d'hommage n'était pas aussi vulgaire que banale ;

mais enfin je fus flattée que M. de Voltaire m'eût baisé la main, et je l'embrassai de très-bon cœur intérieurement, car je conservai toute la tranquillité de mon maintien. Je lui présentai M. Ott, qui fut si transporté de s'entendre nommer à M. de Voltaire que je crus qu'il allait faire une scène. Il s'empressa de tirer de sa poche des miniatures qu'il avait faites à Berne. Malheureusement un de ces tableaux représentait une Vierge avec l'enfant Jésus, ce qui fit dire à M. de Voltaire plusieurs impiétés aussi plates que révoltantes. Je trouvai qu'il était contre les devoirs de l'hospitalité et contre toute bienséance de s'exprimer ainsi devant une personne de mon âge, qui ne s'affichait pas pour un *esprit fort,* et qu'il recevait pour la première fois. Extrêmement choquée, je me tournai du côté de madame Denis, afin d'avoir l'air de ne pas écouter son oncle. Il changea d'entretien, parla de l'Italie et des arts comme il en a écrit, c'est-à-dire sans connaissance et sans goût. Je ne dis que quelques mots, qui exprimaient que je n'étais pas de son avis. Il ne fut question de littérature ni avant ni après le dîner, M. de Voltaire ne jugeant pas, je crois, que cette conversation dût intéresser une personne qui s'annonçait d'une manière aussi peu brillante. Néanmoins il soutint l'entretien avec politesse et même quelquefois avec galanterie pour moi.

On se mit à table, et, pendant tout le dîner, M. de Voltaire ne fut rien moins qu'aimable. Il eut toujours l'air d'être en colère contre ses gens, criant à tue-tête, avec une telle force qu'involontairement j'en ai plusieurs fois tressailli. La salle à manger était très-sonore, et sa voix de tonnerre y retentissait de la manière la plus effrayante. On m'avait prévenue de cette manie, qui est si hors d'usage devant des étrangers; et l'on voit parfaitement, en effet, que c'est une habitude, car ses gens n'en paraissent être ni surpris, ni le moins du monde troublés. Après le dîner, M. de Voltaire, sachant que j'étais musicienne, a fait jouer madame Denis du clavecin. Elle a un jeu qui transporte, en idée, au temps de Louis XIV; mais

ce souvenir-là n'est pas le plus agréable qu'on puisse se retracer de ce beau siècle. Elle finissait une pièce de Rameau lorsqu'une jolie petite fille de sept ou huit ans entra dans la chambre et vint se jeter au cou de M. de Voltaire en l'appelant *papa*. Il reçut ses caresses avec grâce, et, comme il vit que je contemplais ce tableau si doux avec un extrême plaisir, il me dit que cette enfant appartenait à la petite-fille du grand Corneille, qu'il a mariée. Combien j'eusse été touchée dans ce moment si je ne m'étais pas rappelé ses *Commentaires,* où l'injustice et l'envie se trahissent si maladroitement! Dans ce lieu on était à chaque instant blessé par des contrastes bizarres, et sans cesse l'admiration y était suspendue et même détruite par des souvenirs odieux et même par des disparates révoltantes.

M. de Voltaire reçut plusieurs visites de Genève; ensuite il me proposa une promenade en voiture. Il fit mettre ses chevaux, et nous montâmes dans une berline, lui, sa nièce, madame de Saint-Julien et moi. Il nous mena dans le village pour y voir les maisons qu'il a bâties et les établissements bienfaisants qu'il a formés. Il est plus grand là que dans ses livres, car on y voit partout une ingénieuse bonté, et l'on ne peut se persuader que la même main qui écrivit tant d'impiétés, de faussetés et de méchancetés, ait fait des choses si nobles, si sages et si utiles. Il montrait ce village à tous les étrangers, mais de bonne grâce; il en parlait simplement, avec bonhomie; il instruisait de tout ce qu'il avait fait, et cependant il n'avait nullement l'air de s'en vanter, et je ne connais personne qui pût en faire autant. En rentrant au château, la conversation fut fort animée; on parlait avec intérêt de ce qu'on avait vu. Je ne partis qu'à la nuit. M. de Voltaire me proposa de rester jusqu'au lendemain après dîner; mais je voulus retourner à Genève.

Tous les portraits et tous les bustes de M. de Voltaire sont très-ressemblants, mais aucun artiste n'a bien rendu ses yeux. Je m'attendais à les trouver brillants et pleins de feu; ils étaient

en effet les plus spirituels que j'aie vus; mais ils avaient en même temps quelque chose de velouté et une douceur inexprimables : l'âme de Zaïre était tout entière dans ces yeux-là. Son sourire et son rire extrêmement malicieux changeaient tout à fait cette charmante expression. Il était fort cassé, et sa manière gothique de se mettre le vieillissait encore. Il avait une voix sépulcrale qui lui donnait un ton singulier, d'autant plus qu'il avait l'habitude de parler excessivement haut, quoiqu'il ne fût pas sourd. Quand il n'était question ni de la religion, ni de ses ennemis, sa conversation était simple, naturelle, sans nulle prétention, et par conséquent, avec un esprit tel que le sien, parfaitement aimable. Il me parut qu'il ne supportait pas que l'on eût, sur aucun point, une opinion différente de la sienne; pour peu qu'on le contredît, son ton prenait de l'aigreur et devenait tranchant. Il avait certainement beaucoup perdu de l'usage du monde qu'il avait dû avoir, et rien n'est plus simple; depuis qu'il était dans cette terre, on n'allait le voir que pour l'enivrer de louanges; ses décisions étaient des oracles; tout ce qui l'entourait était à ses pieds; il n'entendait parler que de l'admiration qu'il inspirait, et les exagérations les plus ridicules dans ce genre ne lui paraissaient plus que des hommages ordinaires. Les rois même n'ont jamais été les objets d'une adulation si outrée; du moins l'étiquette défend de leur prodiguer toutes ces flatteries; on n'entre point en conversation avec eux; leur présence impose silence, et, grâce au respect, la flatterie, à la cour, est obligée d'avoir de la pudeur et de ne se montrer que sous des formes délicates. Je ne l'ai jamais vue sans ménagement qu'à Ferney; elle y était véritablement grotesque, et lorsque, par l'habitude, elle peut plaire sous de semblables traits, elle doit nécessairement gâter le goût, le ton et les manières de celui qu'elle séduit. Voilà pourquoi l'amour-propre de M. de Voltaire était singulièrement irritable, et pourquoi les critiques lui causaient ce chagrin puéril qu'il ne pouvait dissimuler. Il venait d'en éprouver un très-

sensible. L'empereur avait passé tout près de Ferney; M. de Voltaire, qui s'attendait à recevoir la visite de l'illustre voyageur, avait préparé des fêtes et même fait des vers et des couplets, et malheureusement tout le monde le savait. L'empereur passa sans s'arrêter et sans faire dire un seul mot. Comme il approchait de Ferney, quelqu'un lui demanda s'il verrait M. de Voltaire; l'empereur répondit sèchement : « Non; je le connais assez. » Mot piquant et même profond, qui prouve que ce prince lisait en homme d'esprit et en monarque éclairé.

---

Madame de Potocka quittait Paris au moment de mon retour; la surveille de son départ elle soupa chez moi, et, comme elle récapitulait tout ce que je lui avais fait voir, M. de Genlis lui dit que j'avais oublié une chose très-curieuse, *la guinguette;* et il nous proposa de nous mener le lendemain, après souper, *au Grand Vainqueur*, la plus belle guinguette des Porcherons. Nous acceptâmes, et l'on convint que nous irions tous déguisés, madame de Potocka et moi en cuisinières, M. de Maisonneuve, un chambellan du roi de Pologne et M. de Genlis en domestiques à livrée. Le lendemain madame de Potocka et moi nous soupâmes au Palais-Royal. Madame de Potocka était ce soir-là excessivement parée, avec une robe d'or et une énorme quantité de diamants. A onze heures, M. de Genlis s'approche d'elle pour lui rappeler très-gravement qu'il était temps de se disposer à aller aux Porcherons. Cette invitation me fit éclater de rire, parce qu'elle s'adressait à la figure la plus majestueuse que j'aie jamais vue. Nous montâmes dans mon appartement pour nous habiller, ce qui se fit chez ma mère, qui était dans son lit et qui voulait voir nos déguisements. La noble et belle figure de madame de Potocka était un peu forte et avait besoin de parure; elle perdit en se travestissant toute sa dignité, et quand elle eut mis son juste, son fichu rouge, son tablier à

carreaux et son bonnet rond, elle eut véritablement toute la tournure d'une franche cuisinière, tandis que moi, au contraire, avec un habillement pareil, je ne perdis rien de ce que mon visage pouvait avoir d'élégant et de distingué, et j'étais même plus remarquable qu'avec un bel habit. M. de Maisonneuve s'était fait excuser le matin. Comme il nous fallait deux hommes, nous le remplaçâmes par M. Gillier, et tous les quatre nous partîmes en fiacre à onze heures et demie. J'eus les plus grands succès au *Grand Vainqueur*, où nous trouvâmes une très-nombreuse assemblée; j'y fis tout de suite la conquête du coureur de M. le marquis de Brancas, qui, en servant son maître, avait dû me voir vingt fois à table; mais il ne me reconnut nullement. Cet habit, qui vieillissait madame de Potocka, me rajeunissait de dix ou douze ans; j'avais l'air d'avoir dix-sept ans tout au plus; et nous jouâmes si bien nos rôles que personne n'eut le moindre soupçon de nos déguisements. Je commençai par danser avec toute la niaiserie villageoise, un menuet avec le coureur, et ensuite une contre-danse. Pendant ce temps, M. Gillier nous commandait une salade et des pigeons à la crapaudine, *pour nous rafraîchir*. Nous nous établîmes à une petite table, où la gaieté folle de M. de Genlis et *sa galanterie*, partagée entre madame de Potocka et moi, nous faisaient rire aux éclats. Il y avait toujours dans sa gaieté quelque chose de si original et de si agréable, et en même temps de si spirituel, qu'il aurait amusé les personnes les plus moroses. Une scène très-inattendue vint mettre le comble à notre gaieté. Il était fort commun d'entrer en chantant à la guinguette, et tout à coup nous entendîmes chanter à tue-tête cette chanson :

Lison dormait dans un bocage,
Un bras par-ci, un bras par-là, etc.

Nous regardâmes du côté de la porte, et nous vîmes deux personnes qui entraient en chantant ces paroles et en dansant, l'une vêtue en servante, et l'autre avec l'habit de livrée d'un

de mes gens. Je les reconnus à l'instant. Je me lève, et je vais, en courant, me jeter au cou de la servante : c'était ma mère, à laquelle M. de Maisonneuve donnait le bras. Elle avait concerté avec lui cette partie, c'est pourquoi il n'était point venu avec nous. Notre joie et notre reconnaissance furent extrêmes ; il y avait, en effet, bien de la grâce et bien de la bonté dans cette plaisanterie d'une personne de l'âge de ma mère. Elle s'établit à notre table avec son compagnon ; elle et M. de Genlis firent tout l'agrément de cette soirée, l'une des plus gaies et des plus charmantes que j'aie passées dans ma vie. Depuis Genlis et Sillery, je n'avais pas ri d'aussi bon cœur. Nous ne nous arrachâmes du *Grand Vainqueur* qu'à trois heures du matin.

---

A Toulon, où j'étais allée avec M. de Genlis, M. le duc et madame la duchesse de Chartres, le duc s'embarqua pour faire une campagne de mer, et nous fîmes le coup de tête, concerté avec lui, d'aller, sans permission de la cour, en Italie. Madame la duchesse de Chartres, lorsque nous fûmes à Antibes, écrivit au roi une lettre d'excuses, assurant que ce voyage n'avait point été prémédité, et donnant pour excuse le désir de voir son grand-père, le duc de Modène. Nous fîmes, à Antibes, les rencontres les plus agréables ; nous y retrouvâmes M. de Rouffignac. Nous avions déjà eu avec lui une rencontre singulière à Angers, où il avait une maison. Je lui avais envoyé un courrier pour lui dire que nous passerions dans cette ville, entre onze heures et minuit, que nous nous arrêterions un moment à sa porte, et que nous espérions qu'il aurait la galanterie *chevaleresque et romanesque* de nous donner à chacune une tasse de bon bouillon ; ce qui me plairait d'autant plus que cette manière de s'occuper de *la dame de ses pensées* n'était pas commune. En effet, en m'accordant ce que je désirais, il trouva le moyen de faire une chose très-extraordinaire Il avait chez lui un ours apprivoisé ; il avait entendu dire que rien

au monde n'était meilleur que du bouillon d'ours; il fit tuer son ours, dont on fit du bouillon, qu'il nous donna en passant. Ce bouillon était fort rouge; mais je n'en ai jamais pris d'aussi bon. Je le remerciai beaucoup du sacrifice de son ours, et de ce qu'il avait pour moi renouvelé en grand l'histoire du *faucon* de La Fontaine. Nous fûmes charmées de le retrouver à Antibes; et, par un hasard assez singulier, nous y trouvâmes le marquis de Clermont d'Amboise, frère de madame de la Vaupalière, qui, nommé ambassadeur à Naples, comptait se rendre en Italie en s'embarquant à Antibes, pour aller à Gênes. Je connaissais beaucoup M. de Clermont; il était spirituel, ami des arts et rempli de talents, grand musicien, chantant à merveille, et avec la plus belle basse-taille. Il avait avec lui, pour secrétaires d'ambassade, deux jeunes gens très-aimables : l'un, M. de Nidisdale, et l'autre, M. de Moustiers; ce dernier se déclara mon sigisbée; M. de Nidisdale fut celui de madame de Rully. Nous voulions absolument aller à Nice, et l'ambassadeur se décida à faire avec nous le voyage jusqu'à Gênes. Nous fûmes obligés d'attendre les vents favorables pendant dix jours à Antibes; mais nous ne nous y ennuyâmes point. J'avais porté ma harpe avec moi; elle était, non sur la voiture des femmes, mais sur la nôtre, et pendant tout le voyage on la portait dans ma chambre tous les soirs, aux couchées, et j'en jouais toujours avant de me mettre au lit. Je ne crois pas y avoir manqué plus de deux ou trois fois; je ne m'en suis séparée que pour le voyage de la Corniche. Nous faisions de la musique tous les soirs, deux ou trois heures; nous causions, et le temps se passa fort agréablement. Nous nous embarquâmes enfin pour aller à Nice, avec une felouque d'escorte qui portait un régiment tout entier pour nous garantir des corsaires. Cette précaution, qui annonçait des dangers et le risque d'enlèvements et de combats, plut à mon imagination romanesque; j'improvisai là-dessus un roman qui amusa beaucoup mes compagnons de voyage. Nice est un séjour délicieux; nous y passâmes six jours, pendant lesquels je

fis de longues promenades sur les montagnes fleuries et parfumées qui l'entourent et sur les bords de la mer. Apprenant là que l'on pouvait aller à Gênes par terre, en chaise à porteurs, nous prîmes tout à coup la résolution de faire ce périlleux voyage, dont le nom seul est effrayant, puisque ce chemin s'appelle très-justement la Corniche.

J'envoyai chercher l'homme qui nous louait des mulets (pour l'ambassadeur, M. de Genlis, etc.). Je voulais le questionner sur les dangers de la route. Madame de Rully fut présente à cet entretien. Cet homme, après m'avoir attentivement écoutée, me répondit en propres termes : « Je ne suis point inquiet pour vous, Mesdames ; mais, à dire la vérité, je crains un peu pour mes mulets, parce que l'an passé j'en perdis deux qui furent écrasés par de gros morceaux de roches qui tombèrent sur eux, car il s'en détache souvent de la montagne. » Cette manière de nous tranquilliser ne nous rassura pas beaucoup ; mais cependant elle nous fit rire et nous partîmes (1).

Nous envoyâmes par mer nos femmes et nos bagages ; M. de Clermont fit le voyage avec nous ; lui, MM. de Moustiers et de Nidisdale et M. de Genlis étaient sur des mulets, et nous en chaises à porteurs. A peu de distance de Nice, dans un lieu appelé *la Turbie*, nous trouvâmes une charmante feuillée toute couverte de guirlandes de fleurs, et dans laquelle était un excellent déjeuner ; c'était une galanterie du commandant de Nice pour madame la duchesse de Chartres, voyageant sous le nom de comtesse de Joinville. En sortant de Nice on trouve le vieux château de Montalban, pris par les Français en 1744 ; deux

(1) Avant de quitter Nice je dois dire que la mode d'envoyer les poitrinaires dans ce lieu est étrange et pernicieuse. L'air de Nice est en effet très-pur, mais il est si vif qu'il ne convient nullement aux poitrines délicates. La pulmonie est le seul mal qui y soit commun, et alors les médecins de Nice s'empressent d'envoyer leurs malades aux environs de Lyon.

(*Note de l'auteur.*)

lieues plus loin nous nous arrêtâmes à la vue de la tour d'Eze, dominant sur la mer, et dont la situation est admirable ; au bout d'une heure nous reprîmes notre marche. Cette route est parfaitement bien nommée *la Corniche ;* c'est en effet presque toujours une vraie corniche, en beaucoup d'endroits si étroite qu'une personne y peut à peine passer ; d'un côté, d'énormes rochers forment une espèce de muraille qui paraît s'élever jusqu'aux cieux, et de l'autre on se trouve exactement sur le bord de précipices de cinq cents pieds, au fond desquels la mer, se brisant contre des écueils, produit un bruit aussi triste qu'effrayant (1). Dans tous les passages véritablement dangereux nous avons mis pied à terre, et on nous les a fait passer en nous tenant le bras. Depuis Monaco jusqu'à Manton l'on respire ; le chemin est très-beau. Cette dernière ville est agréable ; elle est située sur le bord de la mer, et l'on y trouve une quantité de citronniers et d'orangers dont l'air est embaumé. Après Manton le chemin redevient effroyable ; cependant nous commencions à nous y accoutumer, et la vue d'une prodigieuse quantité de jolies cascades naturelles nous charmait tellement qu'elle nous faisait oublier presque les précipices. Arrivés à Bordighera, petite ville où l'on trouve de superbes palmiers dispersés parmi des ruines d'un très-bel effet, il a fallu s'arrêter encore pour jouir du plus ravissant point de vue que nous eussions rencontré. Enfin, à sept heures, la nuit tombante nous a forcés d'arrêter et de coucher à l'Hospitaletta, le plus affreux gîte où l'on ait jamais donné l'hospitalité, et qui n'est qu'à dix lieues de Nice. Nous couchâmes toutes les trois dans la même

(1) Aujourd'hui *la Corniche*, ses rochers, ses précipices ne sont plus à craindre ; la route nouvelle permet, dit-on, d'y voyager en voiture à six chevaux ; mais ceux qui l'ont parcourue, comme nous, avant *le progrès*, pourront attester que la description de madame de Genlis est très-exacte. C'est parce que tout a changé, voie et mode de voyage, que nous avons tenu à reproduire surtout ce passage de ses *Mémoires*.

(*Note du nouvel éditeur.*)

chambre ; nous arrangeâmes pour madame la duchesse de Chartres une espèce de lit fait avec les couvertures des mulets et de la feuillée. Dans la même chambre se trouvaient deux grands tas de blé, et le maître de la maison nous assura, ma compagne et moi, que nous dormirions fort bien en nous établissant sur ces monceaux de grains ; nos *sigisbés* nous donnèrent leurs manteaux pour couvrir ces monceaux de grains. Il fallait se coucher dans une attitude singulière , c'est-à-dire presque debout. Nous passâmes la nuit dans une agitation continuelle, causée par les glissades et les éboulements des grains de blé. Nous vîmes avec un grand plaisir paraître le jour, et, comme nous étions tout habillées, nos toilettes ne retardèrent pas le départ. Le lendemain la journée a été très-fatigante, quoique nous n'ayons fait que cinq lieues et demie ; mais nous avons trouvé de si mauvais chemins que j'ai fait presque toute la route à pied , toujours , comme la veille , côtoyant la mer, tantôt au haut d'un précipice, tantôt sur un rivage fort étroit, et marchant sur de gros cailloux pointus. D'ailleurs tout le pays que nous avons parcouru est aride et affreux. Nos porteurs étaient les plus vilaines gens du monde , n'entendant ni le français ni l'italien, parlant un jargon inintelligible, et s'enivrant, jurant et se querellant sans cesse. Il est difficile de ne pas s'intéresser à leurs disputes quand , porté par eux, on les, voit, sur les bords d'un précipice, tout à coup trembler de colère, s'agiter, chanceler, et ne porter la litière que d'une main, afin d'avoir la liberté de faire des gestes menaçants de l'autre. Ils suspendent les chaises à leurs épaules par le moyen de longues courroies, mais il est toujours nécessaire de tenir les bâtons qui les portent. Ces litières ne ressemblent nullement à des chaises à porteurs ordinaires ; ce sont des espèces de chaises longues, étroites et peu allongées ; l'endroit sur lequel on est assis est couvert d'un petit berceau en toile cirée, fait pour garantir de la pluie. On a les jambes étendues, sans avoir la li-

berté de les plier, et mes pieds passaient la chaise. Nous fûmes assez bien logés à Saint-Maurice, petit port de mer.

Le chemin de Saint-Maurice à Albenga est rempli de passages effrayants; mais cette route offre des points de vue admirables, entre autres celui qu'on trouve au haut de la montagne qui domine la ville de Languella. La descente de cette montagne est très-escarpée et fort dangereuse. Nous la descendîmes à pied, et je puis même dire à pieds nus, car les rochers que nous gravissions depuis trois jours avaient tellement usé et percé nos souliers que les semelles en étaient presque entièrement emportées, et, ne prévoyant pas que nous dussions autant marcher, nous n'avions pas eu la précaution d'en prendre plusieurs paires. A dix heures du matin nous fîmes arrêter nos porteurs sur le sommet d'une montagne, de laquelle nous découvrions la ville d'Albenga, au milieu d'une plaine délicieuse; ce qui est une singularité très-remarquable sur cette côte, toutes les autres villes étant situées sur des rochers. Au bas de la montagne se trouve une plaine immense et fertile, entourée de rochers et de montagnes majestueuses, dont quelques-unes sont couvertes de glaces. L'aridité des rochers, l'aspect imposant des montagnes forment un contraste singulier avec la beauté riante et la fertilité de la plaine; les prés y sont émaillés de pensées et de lis; le laurier-rose y croît sans culture; on y voit tous les champs entourés de longs berceaux de vigne, et à travers ces charmantes galeries à jour on découvre la verdure, les fleurs et les fruits renfermés dans l'enceinte de ces légers treillages, dont toutes les arcades sont ornées de guirlandes de pampre élégantes et flexibles, que le moindre vent fait mouvoir. Il semble, dans ce délicieux séjour, que la terre soit cultivée non pour les besoins de l'homme, mais seulement pour ses plaisirs. Tous les objets qu'on y rencontre sont agréables; c'est là qu'on voit de véritables bergères. toutes les jeunes filles sont coiffées en cheveux, avec un bouquet

de fleurs naturelles placé sur la tête du côté gauche. Elles sont presque toutes jolies, et surtout remarquables par l'élégance de leur taille.

Pour éviter une montagne horriblement dangereuse, nous nous embarquâmes à Piétra, et nous fîmes trois lieues et demie par mer. A Nori nous reprîmes nos chaises. Du haut de la montagne qui domine les villes d'Anvaye et de Savone on découvre la plus belle vue de l'univers; c'est ce qu'on rencontre de plus remarquable depuis Albenga. Savone est une belle ville, très-agréablement située, et seulement à douze lieues de Gênes. On voit, au village d'Abbissola, à une petite lieue de Savone, les palais de *Rovère* et de *Durazzo,* tous deux d'une grande magnificence; les jardins sont vastes, mais de mauvais goût. J'y remarquai une chose assez singulière : c'est qu'on n'y voit aucune des fleurs charmantes qui croissent naturellement dans les champs, à l'exception de l'oranger; mais le buis y est cultivé avec le plus grand soin, et des vases superbes, qui ornent les terrasses, en sont remplis. Ce vilain buis est mis dans les beaux vases, uniquement parce qu'il est là plus cher et plus rare que le myrte, le jasmin et le laurier-rose.

Ce voyage, le plus dangereux et en même temps le plus curieux que l'on puisse faire, se passa très-gaiement et sans accident; il dura six jours pour faire quarante lieues. L'horreur des précipices me fit faire plus des trois quarts du chemin à pied, sur des cailloux et des roches coupantes. J'arrivai à Gênes avec les pieds enflés et pleins de cloches, mais en très-bonne santé. Nous avons tant de voyages d'Italie que je ne ferai point le détail du nôtre; je ne parlerai que de ce qui nous était personnel. L'ambassadeur vint avec nous jusqu'à Reggio, où il resta huit jours. Nous étions là dans les États du duc de Modène, grand-père de madame la duchesse de Chartres. L'aspect de la Lombardie est aussi riant qu'agréable; les arbres y ont fort peu d'élévation, mais la verdure en est charmante;

ils sont tous réunis par de belles guirlandes de pampre (1). L'ensemble forme un coup d'œil si ravissant que madame la duchesse de Chartres s'écria naïvement *que son grand-père était trop aimable!* Elle crut, dans le premier moment, que ces ornements que nous admirions faisaient partie d'une fête qu'il lui donnait. Le duc de Modène reçut madame la duchesse de Chartres avec beaucoup de joie et de tendresse. Ce prince, rempli de bonté, était alors âgé de quatre-vingts ans ; il était aveugle, et il avait la plus étrange figure : il se faisait mettre du rouge et du blanc et peindre les sourcils ; son nez était d'une longueur démesurée : je n'ai point vu d'aspect aussi surprenant que le sien. La cour était composée de ses deux sœurs, beaucoup moins âgées que lui. Ces deux princesses n'avaient jamais été mariées ; elles étaient bonnes, obligeantes et pieuses (2). Le prince héréditaire, fils du duc, était fort affable, mais sa galanterie n'était rien moins que délicate. L'archiduchesse Marie, sa fille, était, au contraire, une princesse très-distinguée par son éducation et son caractère. Son mari avait un visage charmant ; il ressemblait beaucoup à la duchesse de Polignac ; il avait des cheveux d'une beauté remarquable. Je vais conter une petite aventure qui fera connaître les mœurs de ces petites cours, dont les princes étaient toujours ce qu'il

(1) Cette manière de cultiver la vigne, en Italie, est d'une grande antiquité ; elle a été décrite par Virgile.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Quelque temps après, l'une de ces princesses mourut d'une maladie de langueur, en conservant sa connaissance jusqu'au dernier moment. Peu de jours avant sa mort, ne s'abusant point sur son état, elle voulut faire elle-même la distribution des legs qu'elle laissait par testament à ses amis. Elle se fit apporter ses diamants, ses tabatières (dont elle avait une belle collection), et tous ses autres bijoux. Elle se fit acheter une tabatière de corne, afin de s'en servir jusqu'au dernier instant, et elle disposa de tout le reste, et de tout ce que renfermait son écrin, en faveur des personnes auxquelles elle avait destiné ces dons et qu'elle leur fit de ses propres mains.

(*Note de l'auteur.*)

y avait de mieux, à tous égards. L'homme qui avait la plus belle place à cette cour s'appelait de comte de Lascaris ; il avait à peu près quarante ans ; il était petit et gros ; son visage n'avait pas plus de noblesse que sa taille. J'eus la gloire de faire sa conquête, et dès le premier moment. Il était surintendant du palais et distribuait les logements ; il eut soin de placer (dans le palais de Modène, où nous allâmes avec la cour) M. de Genlis à une distance immense de moi ; il me donna un appartement superbe : ma chambre était tout en glaces, et même le plafond. Un soir que, suivant ma coutume, rentrée chez moi après le souper, j'écrivais mon journal avant de me coucher, assise devant une table portative, j'entends vis-à-vis de moi un petit bruit. Je lève les yeux, et je vois, avec beaucoup d'étonnement, un panneau de glace, que je ne croyais pas être une porte, s'ébranler, s'entr'ouvrir doucement, et aussitôt M. de Lascaris apparaître, et, avec un petit air triomphant, venir se jeter à mes pieds. Je me lève, ma table tombe sur lui ; la lumière s'éteint, nous nous trouvons dans une totale obscurité. J'appelle à grands cris ma femme de chambre, qui accourt en chemise, avec une chandelle à la main. M. de Lascaris, furieux, se relève, retourne à son panneau de glace et disparaît. Malheureusement, dans ce tumulte M. de Lascaris avait reçu une grande écorchure à la joue. Cette aventure fut sue de tout le monde par l'indiscrétion de ma femme de chambre et un peu par la mienne. Chacun demandait à M. de Lascaris ce qu'il avait à la joue, ce qui lui causait un embarras et une colère concentrée risibles. Depuis ce jour il fut beaucoup moins galant pour moi, et j'eus infiniment plus de gaieté avec lui. Notre séjour à cette cour se passa en fêtes continuelles. J'ai conté, dans mes *Souvenirs*, l'histoire de la folle qui, à Reggio pensa m'étrangler, danger dont je me tirai si valeureusement en lui donnant le seul coup de poing que j'aie donné de ma vie.

L'ambassadeur de Naples se sépara de nous à Reggio pour aller, nous dit-il, à Naples, afin de nous préparer les logements.

Madame la duchesse de Chartres eut à cette cour, ainsi que dans toute l'Italie, les plus grands succès ; elle y fut généralement trouvée charmante par la noblesse de son ton, de ses manières, sa douceur, son affabilité, l'intérêt de ses questions et la justesse de ses observations et de ses réponses. Nous devions de Modène aller à Mantoue, qui appartenait à l'archiduc Ferdinand (1). Il me consulta en particulier sur la manière dont il devait y recevoir madame la duchesse de Chartres ; il voulait prendre les devants pour aller l'y attendre ; je l'en détournai, et je lui fis entendre que ce qu'il y avait de mieux pour une voyageuse fatiguée, qui ne doit séjourner que deux jours, était de n'être pas obligée de faire des toilettes. Le prince me comprit parfaitement. Nous arrivâmes à Mantoue à la nuit ; les fossés de la ville étaient remplis de ces scarabées brillants que j'avais déjà vus sur la Corniche de Gênes ; mais, dans ces fossés, leur énorme quantité et leur vol en tous sens faisaient un effet charmant, qui éclairait les herbages des fossés. On en prit un, qu'on nous donna dans la voiture, et, mis dans un cornet de papier, il éclairait assez pour que l'on pût lire, à cette clarté, l'écriture d'un billet que l'on mit tout près de lui. Nous logeâmes, à Mantoue, dans le beau palais de l'archiduc ; nous ne fûmes reçus que par les domestiques, mais qui nous servirent avec tout le zèle imaginable. Tous les appartements étaient tellement éclairés qu'on y voyait les beaux tableaux comme en plein jour. On servit un magnifique souper, pendant lequel il y eut de la musique dans la pièce voisine. Le plaisir de jouir de toutes ces choses sans l'ennui de la représentation, des toilettes, de la cérémonie et des compliments, nous charma tous. M. de Genlis, toujours si aimable par sa gaieté et ses sail-

(1) Ce prince, né à Parme en 1751, et marié en 1769 à Marie-Amélie-Antoinette de Lorraine, archiduchesse d'Autriche, sœur de Joseph II et de la reine de France, avait été disciple de l'abbé de Condillac. Il se fit remarquer par sa grande piété; plusieurs fois il fit à pied le voyage de Notre-Dame de Lorette et d'autres lieux de dévotion. Mort en 1802.

lies, le fut particulièrement à Mantoue ; en moquerie des *souvenirs* des voyageurs emphatiques et pédants, il affecta de ne penser qu'à Virgile ; il fit mille citations de l'*Énéide*, et à tout moment il s'écriait : *O Virgile !.... ô cygne de Mantoue !....* avec un ton et des mines qui nous faisaient rire aux éclats.

Il y avait dans le palais une très-belle salle de spectacle ; le lendemain on joua un opéra pour la princesse. La salle était remplie de personnes de la ville ; nous y allâmes dans les loges de l'archiduc. Nous allions prendre des glaces, pendant les entr'actes, dans le salon de la loge. Nous admirâmes à ce spectacle une décoration véritablement magique ; elle était formée par de magnifiques colonnes creuses de cristal, dans lesquelles étaient posés des flambeaux allumés.

Le cardinal de Bernis nous reçut à Rome avec une grâce dont rien ne peut donner l'idée. Il avait alors soixante-six ans, une très-bonne santé, et un visage d'une grande fraîcheur. Il y avait en lui un mélange de bonhomie et de finesse, de noblesse et de simplicité, qui le rendait l'homme le plus aimable que j'aie jamais connu. Je n'ai point vu de magnificence surpasser la sienne : nous logions chez lui ; il nourrissait nos femmes et nos valets de chambre ; leur table était servie comme la sienne, et avec un surtout superbe. Il me donna un très-beau logement, et, tous les matins, après mon déjeuner, on apportait dans ma chambre un immense plateau chargé de glaces, et de petits pots de blanc-manger, que l'on renouvelait deux ou trois fois par jour. Il se mettait tous les jours à table entre madame la duchesse de Chartres et moi. Ses dîners, de la meilleure chère, rassemblaient la meilleure compagnie et tout ce qu'il y avait d'illustres étrangers. Le cardinal en faisait les honneurs d'une manière inimitable. Je me baignai beaucoup à Rome, et toujours les soirs ; et, aussitôt que j'étais dans le bain, on avertissait le cardinal, qui venait, avec son neveu, causer trois quarts d'heure avec moi. Il me conta une infinité d'anecdotes qui me charmèrent ; il me dit qu'à quarante-trois

ans il n'avait aucune dignité ecclésiastique, aucune fortune et beaucoup de dettes, et qu'à quarante-cinq sa fortune était faite. Il me conta que lorsqu'il fut disgracié il dit à ses amis : *Ne faites point l'apologie de mon esprit et de mes talents, vous seriez suspects, et vous ne me serviriez pas ; mais vous avez le droit de prendre le parti de mon caractère et de mon cœur : défendez-les.* Il me conta aussi beaucoup de traits intéressants du pape Ganganelli : c'était un saint, et un homme d'un esprit supérieur. Je lui parlai des mœurs de Rome ; il me dit qu'elles n'étaient pas bonnes parmi les grands, mais qu'au moins, dans cette classe même, il n'y avait point d'athéisme, qu'il y subsistait toujours un fonds de religion, et qu'on y revenait sincèrement quand les passions étaient passées. Il ajouta que, parmi le peuple, les mœurs étaient en général très-pures et l'adultère la chose du monde la plus rare, mais que les hommes du peuple étaient d'une violence inouïe, ce qu'il attribuait en grande partie à la chaleur du climat, car les meurtres étaient surtout fréquents au mois d'août. On assassinait non pour voler, ni par vengeance préméditée, mais dans des accès de colère. Les rues de Rome n'étaient point alors éclairées pendant l'été ; on s'y promenait toute la nuit, et il est très-remarquable qu'il n'y avait alors ni meurtres ni vols. Comme j'en demandais la raison au cardinal, il me répondit en riant que je lui demandais là une confidence, mais qu'il voulait bien me la faire. Il me dit que l'on pensait assez généralement que les cardinaux déguisés allaient fréquemment la nuit dans les rues, et que le peuple, très-persuadé, avec raison, que le meurtre d'un prêtre est le plus grand des crimes, dans la crainte de tuer un cardinal déguisé, n'attaquait personne (1). Outre

(1) Ce respect du peuple de Rome pour les ecclésiastiques n'est plus partagé par les habitants de la campagne. Les bandes de brigands, si communes dans l'État de l'Église et dans le royaume de Naples, n'épargnent pas plus la vie des prêtres que celle des autres citoyens ; il est même beaucoup de ces brigands dont la fureur est particulièrement redoutable aux

les courses que je faisais avec madame la duchesse de Chartres, j'en fis plusieurs particulières avec le chevalier de Bernis, ce que je pouvais faire très-convenablement, car le chevalier avait plus de cinquante ans. Nous allâmes ainsi voir plusieurs ruines au clair de lune, entre autres le Colisée, la plus admirable de toutes. Je voulus monter la *scala santa ;* c'est un escalier transporté à Rome, que la tradition assure qui était à Jérusalem, et que Notre-Seigneur descendit le jour de sa Passion. Il est entièrement revêtu de cuivre; les marches en sont très-hautes; il n'est permis de le monter qu'à genoux; on ne le descend point. On trouve au haut de cet escalier un petit palier, au fond duquel est une porte par où l'on sort. On fait communément cette dévotion la nuit; j'y allai à minuit avec le chevalier de Bernis, et nous montâmes la *scala santa.* Beaucoup d'indulgences sont attachées à cette dévotion. Je fus édifiée de la quantité de personnes, hommes et femmes, qui montaient cet escalier, et avec une agilité qui prouvait qu'elles en avaient l'habitude; mais les gémissements sourds du chevalier de Bernis m'édifièrent beaucoup moins. Il était derrière moi, et me suivait lentement, toujours à une distance de quatre ou cinq marches; il avait une peine infinie à gravir à genoux ces marches très-hautes et revêtues de cuivre; d'ailleurs il avait la goutte, et cet exercice lui causait des douleurs assez vives. Parvenu au sommet de l'escalier, il boitait, ce qui nous obligea d'abréger nos courses nocturnes.

Je reçus aussi plusieurs fois les bénédictions du pape, et j'allai presque tous les jours admirer et prier à Saint-Pierre. Je n'ai vu dans ma vie que deux choses qui surpassassent tout ce que mon imagination avait pu me représenter : la mer, et Saint-Pierre

personnes revêtues de l'habit ecclésiastique. *Matera*, brigand fameux de la Terre de Labour, n'a jamais fait grâce à un seul prêtre tombé entre ses mains; il les poignardait avec un plaisir barbare ; le nombre de ceux qu'il a fait périr est très-considérable.

(*Note du premier éditeur.*)

de Rome. Le cardinal de Bernis me donna un beau chapelet de lapis-lazuli, que j'ai donné depuis à mon élève, aujourd'hui M. le duc d'Orléans. Nous vîmes à Rome l'une des plus belles cérémonies religieuses, la Fête-Dieu ; nous y vîmes aussi, en revenant de Naples, la fête de Saint-Pierre. Nous y étions dans une tribune avec le duc de Glocester, qui, quoique protestant, était vivement ému de cette pompe religieuse; ce prince était plein de bonté, d'affabilité; il aimait les arts et s'y connaissait. Le jour de la Saint-Pierre, il y avait dans l'église dix-huit orgues jouant ensemble, qui ne produisaient que l'effet d'un bon orgue dans une église ordinaire. Il semble qu'on n'a jamais vu honorer Dieu quand on n'a pas assisté au service divin dans ce temple admirable. Je crois que l'athée même y serait ému, s'il ne s'y convertissait pas.

Le cardinal de Bernis donna à madame la duchesse de Chartres de magnifiques *conversations*, c'est-à-dire des assemblées de deux ou trois mille personnes. On l'appelait *le roi de Rome*, et il l'était en effet par sa magnificence et la considération dont il jouissait. Je vis à Rome le fameux Winkelmann, qui était bibliothécaire du cardinal Albani et gardien de son beau cabinet, que nous allâmes voir à la *villa Albani* (on appelle ainsi à Rome les maisons de campagne). Winkelmann me montra un bas-relief antique représentant une satyresse, seul monument antique, me dit-il, où l'on ait trouvé cette figure. Le cardinal Albani, qui avait les plus belles collections de l'Italie, était si passionné pour toutes les choses antiques que, lorsqu'on ne voulait pas les lui vendre, il les volait; il a fait dans ce genre une action inouïe, qui m'a été contée par le cardinal de Bernis, dix autres personnes et la victime de cette action, qui était le prince de Palestrine, de la maison de Colone, âgé alors de soixante-douze ans, et que le cardinal de Bernis m'avait fait prendre pour mon *cavaliere servante*. Voici le fait. Le prince de Palestrine avait eu, dans le jardin de sa maison de campagne, un superbe obélisque antique, qu'il

refusa de vendre au cardinal Albani, qui voulait, à tout prix, en faire l'acquisition. Peu de temps après le prince fit un voyage; alors le cardinal envoya dans la nuit quatre mille hommes, qui entrèrent de force dans le jardin, enlevèrent l'obélisque et le lui apportèrent; et il le mit dans son jardin à la villa Albani. Comme le cardinal était excessivement puissant dans Rome, le prince n'osa pas lui intenter un procès, et il prit la chose en plaisantant, le félicita sur cet exploit extraordinaire, et ne se brouilla point avec lui. En nous promenant dans les jardins à Albani, le prince me montra ce fameux obélisque. Ce prince de Palestrine était père de la duchesse de Cerifalco, qui passa neuf ans dans un souterrain, et dont j'ai conté l'étonnante histoire dans *Adèle et Théodore*. Le prince donna une fête à madame la duchesse de Chartres; la duchesse y vint par respect pour une princesse de la maison de Bourbon, car elle vivait dans la plus grande retraite, étant sujette, depuis ses malheurs, à tomber du haut mal. Elle ne resta qu'un quart d'heure à cette fête; j'allai m'asseoir à côté d'elle pour la contempler à mon aise. Quoiqu'elle n'eût que quarante-six ans, elle paraissait en avoir soixante-dix; elle n'avait plus de traces de beauté. Son maintien me frappa, et je l'ai dépeinte d'après nature; elle avait la tête et les yeux baissés, et de temps en temps de petits tressaillements. Le prince me conta toute son histoire, dont j'ai mis beaucoup de détails dans mon épisode. Cette malheureuse personne était d'une douceur et d'une piété d'ange; elle a toujours ignoré et l'on n'a jamais su pourquoi son barbare époux l'avait enfermée dans ce souterrain. La religion, utile à tout, lui sauva la vie; car ce monstre, qui en avait conservé quelques sentiments, n'osa pas l'empoisonner, et, lorsqu'il fut lui-même à l'article de la mort, il confia à un valet de chambre que, pour des raisons de famille, il avait enfermé dans un souterrain une femme *coupable et folle*. Il ne dit point que ce fût la sienne, que l'on croyait morte depuis neuf ans. Le valet de chambre, qui reçut une clef du souter-

rain pour secourir l'infortunée, qui depuis deux jours manquait de nourriture, frappa inutilement au tour; elle ne vint point recevoir son pain et son eau : elle était évanouie. Le valet de chambre entra, la secourut, la reconnut, lui donna de la nourriture pour plusieurs jours, lui laissa la clef du souterrain, et, obligé de rester auprès du duc, il envoya à Rome un courrier au prince de Palestrine, avec un billet de la duchesse, qui, dans quatre lignes et demie, lui apprenait son existence et l'appelait à son secours. Le prince, suivi de tous les hommes de sa famille, alla se jeter aux pieds du roi de Naples et lui conter cette histoire. Le roi lui donna un régiment pour l'escorter au château du duc, dans le cas où la force serait nécessaire. Quand le prince de Palestrine y arriva, le duc vivait encore ; on lui apprit, de la part du prince, que son crime était connu et qu'on allait délivrer sa victime Le duc expira peu d'heures après. Le prince avait précieusement conservé le billet de sa fille ; à mon instante prière il me le montra. Je ne pouvais me lasser de contempler ce petit morceau de papier ; l'écriture, les paroles, les mots, auxquels il manquait presque toutes les dernières syllabes, tout en était précieux à mes yeux.

Une remarque singulière, et qu'à ma connaissance on n'a point faite, c'est que, dans des pertes de mémoire sans altération de la raison, ce sont toujours les dernières syllabes des mots qu'on oublie. Ce fut ainsi que John Selkirck, matelot anglais, retrouvé au bout de vingt-cinq ans dans une île déserte, parlait toujours fort bien anglais, à l'exception des dernières syllabes de chaque mot, qu'il avait oubliées (1). J'ai observé le même phénomène dans une personne jeune encore, mais aveugle depuis quatorze ans, à laquelle, comme je le dirai par la suite, je rendis la faculté d'écrire.

Nous logeâmes, à Naples, chez l'ambassadeur, qui donna

(1) Voyez l'*Histoire des Voyages.*

aussi des fêtes charmantes à madame la duchesse de Chartres. Nous fûmes présentées à la cour, et je conterai à ce sujet une aventure qui montrera comment la police était faite à Naples. Nous arrivâmes à midi, et, en passant dans la rue de Tolède, rue qui est aussi peuplée que la rue Saint-Honoré, on nous vola deux porte-manteaux qui contenaient des habits de livrée de nos gens et tous nos paniers de robes parées. Comme nos courriers étaient en avant, nous ne nous en aperçûmes point, et les passants de la rue, trouvant apparemment cette action fort simple, ne nous donnèrent pas le moindre avertissement. Nous fûmes fort embarrassées, parce que nous avions besoin de nos paniers pour être présentées le lendemain matin. L'ambassadeur en emprunta pour nous à des dames de sa connaissance; mais ces paniers étaient beaucoup plus grands que les nôtres, de sorte que nos robes se trouvèrent très-raccourcies, et nous parûmes à la cour fort ridiculement habillées. L'ambassadeur conta notre aventure; on en rit beaucoup, et le roi (1) dit à l'ambassadeur qu'il nous ferait restituer nos paniers, et qu'il fallait qu'il s'adressât pour cela, de sa part, à un homme de justice qu'il lui nomma, et qu'il lui dît qu'il fît venir le chef de cette bande de filous, qu'il connaissait fort bien, et qu'il lui ordonnât, au nom du roi, de rendre ces paniers. Tout cela fut exécuté; on nous rendit nos paniers, et gratuitement; mais, comme il n'y avait point d'ordre du roi pour les habits de livrée, on nous déclara que, pour les ravoir, il fallait les payer : ce que nous fîmes. Il résulte de ceci que ces voleurs étaient tolérés par le gouvernement, auquel ils donnaient une rétribution. Quand nous fûmes présentées au roi et à la reine, madame de Rully et moi, l'ambassadeur nous prévint qu'aussitôt après notre dernière révérence nous devions faire

(1) Ce prince est celui qui vient de mourir subitement d'une attaque d'apoplexie foudroyante, le 4 janvier 1825.

(*Note de l'auteur.*)

trois pas en arrière pour éviter de baiser la maiu de la reine, que sans cela elle nous présenterait, parce que nulle Française ne se soumettait à cette étiquette : ce qui me parut surprenant, puisque celle de France était beaucoup plus choquante ; car on s'inclinait presque jusqu'à terre, on ôtait son gant, on saisissait le bas de la robe de la reine pour le baiser. Il est vrai qu'elle se contentait de cette démonstration, et qu'elle rabattait sa jupe avant qu'on eût eu le temps de la porter à sa bouche. Ce que je trouvai fort étrange à Naples, c'est que le roi donnait aussi sa main à baiser à toutes les dames, ce qui ne s'est jamais vu en France ; mais, en allant dîner, il les faisait toutes passer devant lui, galanterie que nos rois n'avaient pas. Nous dînâmes deux fois chez la reine. Cette princesse ressemblait beaucoup à la reine de France ; elle avait moins d'éclat et de noblesse, mais sa physionomie était extrêmement douce ; ses manières étaient remplies de grâce. Elle avait des talents, de l'esprit et de l'instruction ; elle aimait beaucoup la musique, elle chantait agréablement l'italien. Nous la vîmes deux ou trois fois, dans son intérieur, donner des leçons aux princesses ses filles ; elle leur expliquait des livres d'histoire en estampes, et parfaitement bien. Nous vîmes chez elle le petit prince royal, qui tétait encore ; sa nourrice était une paysanne de la Calabre. La reine avait voulu qu'elle conservât son costume de paysanne, ce que je trouvai de fort bon goût. L'enfant était si accoutumé à être dans les bras de sa mère que, lorsqu'elle faisait semblant de s'en aller de la chambre, il pleurait ; ce qui prouve combien elle passait de temps dans son intérieur avec ses enfants.

Comme M. de Clermont avait beaucoup vanté ma harpe et que cet instrument n'était point connu en Italie, la reine eut la plus grande envie de m'entendre ; elle me le demanda avec toute la grâce possible, en me disant que *nous ferions de la musique entre nous* et qu'elle y chanterait. En effet, ce petit concert se passa dans son cabinet ; il commença par ma harpe.

La reine, pour me voir jouer, était assise à côté de moi, à ma droite; elle fut si enthousiasmée que dans un de ses transports elle me baisa la main. Aussi M. de Clermont me dit le soir, en me rappelant ma présentation, que je pouvais écrire sur mon journal que je n'avais pas voulu baiser la main de la reine, et qu'elle avait baisé la mienne. A cette musique M. de Clermont chanta un duo avec la reine, et le roi même chanta, par galanterie pour madame la duchesse de Chartres, une vieille chanson française, qui avait au moins cent ans. Sa voix royale ne me fit pas autant de plaisir que celle de la reine. Ce prince, qui était très-bon et très-affable (1), avait reçu une éducation si négligée qu'il ne savait pas alors parfaitement l'italien; il ne parlait que le napolitain; c'est pourquoi tous les opéras-comiques, genre de spectacle qu'il aimait particulièrement, étaient, à Naples, en langage napolitain. Au reste, le roi de Naples était alors extrêmement jeune; il a regagné depuis, par l'expérience, par l'étude et par sa conduite, tout ce qui peut donner de la dignité personnelle à un souverain. La reine me chargea de lui envoyer de Paris un joueur de harpe, et je lui envoyai le jeune Hinner, qui avait un joli petit talent.

---

Nous quittâmes Naples, enchantées de la ville, des environs, de la cour et de notre ambassadeur, qui avait donné à la prin-

(1) Il poussait à un tel point cette affabilité que, lorsqu'il allait, à cheval, se promener aux environs de Naples, il lui fallait un temps énorme pour traverser la ville, parce qu'il n'allait qu'au petit pas et s'arrêtait sans cesse, afin de donner au peuple le temps d'arriver jusqu'à lui, de lui parler, de lui baiser la main, qu'il présentait à tous ceux qui l'approchaient.

(*Note de l'auteur.*)

cesse des fêtes charmantes. Nous avons encore séjourné dans une cour, à Parme. L'infant, élève du philosophe Condillac, était cependant d'une très-grande piété; nous fûmes frappées de sa ressemblance avec madame la duchesse de Chartres, dont il avait d'ailleurs la bonté et l'aimable caractère. L'infante, sœur de la reine de France, était une princesse fort extraordinaire; on contait d'elle un nombre infini d'histoires que je passerai sous silence, parce qu'elles pouvaient être fausses, ou du moins très-exagérées; mais il est certain qu'elle n'aimait que la chasse, et qu'elle passait la plus grande partie de sa vie à cheval, dans les bois. Elle eut aussi une grande envie de m'entendre jouer de la harpe, et je m'y refusai, sous prétexte que ma harpe était dérangée; mais j'eus cette complaisance pour notre ambassadrice, la comtesse de Flavigny, qui me promit qu'il n'y aurait chez elle que six personnes de ses amis, qui ne le diraient pas. Nous logions dans le palais. Je fis porter ma harpe chez madame de Flavigny, et je me mis à jouer tout de suite après le souper. Je jouais depuis dix ou douze minutes lorsque tout à coup les deux battants de la porte du salon s'ouvrirent, et nous vîmes paraître l'infante : ce fut un coup de foudre. L'infante, avec beaucoup de grâce, nous dit que nous avions été *trahies,* et qu'elle espérait que je ne l'empêcherais pas de profiter de ma complaisance pour madame de Flavigny. Je fis une courte apologie; et, pensant que la meilleure serait de jouer de la harpe tant qu'elle le voudrait, je m'exécutai de bonne grâce, ayant l'air de n'être occupée que du soin de lui plaire. Son obligeance pour moi fut extrême.

---

Longtemps après notre retour en France madame la duchesse de Chartres accoucha de deux jumelles. Il était depuis longtemps convenu entre nous que, si elle avait une fille, j'en serais la gouvernante, et qu'au lieu de m'en charger lorsque la princesse aurait quatorze ou quinze ans je la pren-

drais au berceau. Jusque-là les princesses du sang n'avaient été élevées, dans leur enfance, que par une sous-gouvernante. Je ne voulais pas perdre ce temps si précieux pour l'éducation, car les premières impressions forment la base de tout ce qu'on peut faire de bien par la suite. J'étais décidée d'avance aussi à ne point élever la princesse au Palais-Royal, mais à me mettre dans un couvent avec elle. Ce sacrifice était grand à mon âge. J'avais tant d'attachement pour monsieur le duc et pour madame la duchesse de Chartres; j'étais si dégoûtée du monde, c'est-à-dire du Palais-Royal, où j'avais éprouvé tant d'injustice, d'ingratitude et de méchancetés; j'avais un tel goût pour la culture des arts et pour l'étude que cette résolution ne me coûtait rien. Tous ces projets furent secrets entre madame la duchesse de Chartres et moi. Notre séparation lui faisait beaucoup de peine, mais elle en sentait tout l'avantage. Elle se promettait bien de venir passer avec moi une partie de ses journées. Elle désirait avec passion une fille; elle me confia qu'elle l'avait demandée à Dieu dans toutes les églises d'Italie. Ainsi sa joie fut extrême en mettant au monde ces deux petites princesses. J'eus beaucoup d'inquiétude dans les premiers jours de leur existence : elles étaient d'une faiblesse extrême. Il y avait une particularité très-extraordinaire dans leur état; elles vinrent au monde toutes les deux avec les pieds noirâtres, comme meurtris, et sentant excessivement mauvais, ce qui dura plusieurs jours; mais peu à peu cette espèce de putréfaction partielle se dissipa. On les confia aux soins de madame de Rochambeau, et elles restèrent au Palais-Royal jusqu'au moment où je devais les prendre, sans déclarer que je dusse m'en charger. Pendant ce temps on me bâtissait un pavillon à Belle-Chasse. Je faisais mon service comme à l'ordinaire, et je recevais toujours du monde chez moi tous les samedis.

Cependant j'allais tous les jours passer une heure dans l'appartement des petites princesses, que j'aimais déjà passionné-

ment; je cultivais mon esprit, ma mémoire et mes talents avec une nouvelle ardeur, en pensant que toutes ces choses leur seraient utiles, ainsi qu'à mes filles. Enfin le moment arriva où j'allais me séparer du monde et entrer dans un couvent; j'avais trente et-un ans (1777), une santé parfaite, et à la figure que j'avais conservée j'aurais pu m'ôter plusieurs années.

Depuis un an je ne mettais plus de rouge. Il est assez singulier qu'ayant toujours eu des sentiments religieux tous les sacrifices *de dévote* que j'aie faits ne m'aient point été inspirés par la religion, et c'est une chose dont je m'afflige. Voici comment je quittai le rouge à trente ans. Étant à Villers-Coterets, dans ma jeunesse, à l'âge de vingt et un à vingt-deux ans, on parla des vieilles femmes qui mettaient toujours du rouge, et on les critiqua. Je dis que je ne pouvais pas concevoir comment quitter le rouge était un sacrifice. On eut l'air de croire que je ne pensais pas cela. Je me piquai, et je dis que, pour moi, j'étais décidée à le quitter à trente ans. On se récria, et surtout M. le duc de Chartres. Je lui offris de parier une discrétion que je quitterais le rouge le 25 janvier 1776, et je tins parole. On n'oublia pas cette singulière gageure, parce qu'elle fut rappelée plusieurs fois dans l'espace de dix ans. Une quinzaine de jours avant l'époque de mes trente ans, je dis à M. le duc de Chartres que je le priais de songer à ma discrétion; et le 25 janvier je trouvai dans mon cabinet une poupée de grandeur naturelle, assise devant mon bureau, une plume à la main, et coiffée avec des millions de plumes. Sur mon bureau était d'un côté une rame de superbe papier, et de l'autre trente-deux livres in-8° blancs, reliés en maroquin vert, et vingt-quatre très-petits reliés en maroquin rouge. Aux pieds de la poupée était un carton rempli de petits papiers à billet, d'enveloppes, de cire à cacheter, de poudre d'or et d'argent, avec un canif, des ciseaux, une règle, un compas, etc. Ce présent m'enchanta; je n'ai jamais mis de rouge depuis.

---

J'entrai à Belle-Chasse à midi, dans le pavillon charmant bâti au milieu du jardin et sur mes plans. Ce pavillon communiquait au couvent par un long berceau de treillage recouvert de toile cirée et chargé de vigne. Toute la communauté, conduite par la prieure, vint recevoir mes petites princesses à la grande porte du couvent; nous les conduisîmes à l'église; ensuite nous allâmes nous établir dans notre jolie maison. Je n'éprouvai nullement cette émotion dont m'avait parlé madame de Barbantane; je ne sentis que de la joie en entrant dans ce paisible asile où j'allais exercer un si doux empire; je pensai que je pourrais me livrer à mes véritables goûts, et que je ne serais plus en butte à la méchanceté qui m'avait causé tant de chagrins! Je ne fus pas fort tranquille les premiers jours, parce que la curiosité attira à Belle-Chasse toutes les personnes du Palais-Royal et tout ce que je connaissais d'ailleurs. Tout le monde fut enchanté de mon établissement, qui était en effet charmant. J'avais dans ma chambre à coucher une grande alcôve, dont mon lit n'occupait que la moitié; il s'y trouvait un passage qui donnait dans la chambre des princesses à côté de la mienne, et dont je n'étais séparée que par une porte de glaces sans teint et sans rideau, de sorte que je pouvais voir de mon lit tout ce qui se passait chez elles. Une des pièces de l'appartement contenait dans des armoires de glaces tout mon cabinet d'histoire naturelle : je n'avais emporté du Palais-Royal que cela et mon bureau. J'ai été la première femme qui aît eu un bureau; ce que l'on critiqua beaucoup d'abord, et ensuite presque toutes femmes en eurent. M. de Genlis, qui me le donna, l'avait mis dans mon cabinet, au-dessous d'une grande glace.

On me conserva mon logement au Palais-Royal, parce qu'il était destiné à ma fille aînée, à laquelle une place était promise pour son mariage; il était meublé magnifiquement, tapissé en damas bleu avec des baguettes dorées de la plus grande beauté; il contenait pour 18,000 francs de glaces Je n'en ôtai

rien et je me fis meubler à Belle-Chasse avec une extrême simplicité, parce que, suivant l'usage de la maison, quand l'éducation était finie, les meubles appartenaient à la gouvernante. Les appointements de gouvernante étaient de 6,000 francs ; mais, comme je prenais les princesses au maillot, M. le duc de Chartres m'en offrit 12,000. Je les refusai ; je me contentai de 6,000 francs, ne voulant point que l'on pût croire que je m'en étais chargée, si jeunes, par un motif d'intérêt. On a beaucoup accusé M. le duc de Chartres d'être avare, et c'était une injustice ; je l'ai vu payer deux fois, de fort bonne grâce, les dettes de madame la duchesse de Chartres, et donner fort libéralement l'argent nécessaire pour son voyage d'Italie, pour celui de Hollande, et pour l'éducation de ses enfants. Je l'ai vu faire des actions particulières très-généreuses ; en voici trois traits, et j'en pourrais citer beaucoup d'autres. Le chevalier de Barbantane, qu'il ne connaissait point, était, en Allemagne, attaché au duc de Deux-Ponts ; quand ce prince mourut, le chevalier se trouva sans place et sans fortune. M. le duc de Chartres me vit affligée de sa situation, et de luimême, sans nulle espèce de sollicitation de ma part, il me dit de lui crire pour l'engager à recevoir de lui une pension de 4,000 francs. Le chevalier eut la délicatesse de la refuser, parce qu'il n'y avait aucun droit ; mais, comme cette délicatesse n'était pas commune, M. le duc de Chartres ne s'attendait certainement pas à ce refus. J'étais encore au Palais-Royal lorsque M. le duc de Chartres eut le malheur de blesser à la chasse à tirer son coureur, et sans qu'il y eût de sa faute. Ce coureur était couché dans un fossé, sans que M. le duc de Chartres pût le savoir ; une perdrix sortit de ce fossé ; M. le duc de Chartres tira au moment où sont coureur se soulevait ; il reçut le coup dans la tête. Le fusil n'était chargé qu'à plomb ; mais il fut grièvement blessé. M. le duc de Chartres, désespéré, le prit dans ses bras, le porta dans sa voiture, et le conduisit sur-le-champ à Paris chez un des meilleurs chirurgiens.

le coureur guérit; nous l'avons vu même reprendre son service; mais sa santé fut visiblement détruite, et il mourut au bout de huit mois. M. le duc de Chartres fit à sa veuve une pension viagère de quinze cents francs, reversible sur la tête de sa fille unique, âgée de douze ou treize ans; et, comme cette femme avait uue fort mauvaise conduite, il ôta de ses mains cette enfant qui était fort jolie; il la mit dans un couvent cloîtré, et il paya à part sa pension, outre celle de quinze cents francs. Elle resta cinq ans dans ce couvent; ensuite M. le duc de Chartres lui donna un trousseau, de l'argent comptant, et la maria.

Un jour, au Palais-Royal, M. le duc de Chartres me chargea de lui trouver pour Mousseaux un bon jardinier, qui voulût épouser une jeune laitière. Je me rappelai aussitôt une jeune Rose, fille de la laitière du château de Genlis; je calculai qu'elle devait avoir dix-huit ans, et j'écrivis à madame Foret, sa mère, qui m'apprit qu'elle n'était point mariée. Alors je la fis venir, je la mis à Paris, chez madame Adam, la plus célèbre laitière; elle apprit là à faire d'excellents fromages à la crème, et à se perfectionner dans tout ce qui avait rapport à cet état; elle y resta trois mois. Pendant ce temps, je cherchai un jardinier; j'en trouvai un qui a été fort célèbre dans son art: il était allemand et s'appelait Etickausen. Rose était jolie et d'une honnêteté parfaite; mon jardinier en devint tout de suite amoureux. Je lui donnai un joli trousseau, je la mariai, et je la menai moi-même à l'église; ensuite j'eus le plaisir de la conduire à Mousseaux, dans une charmante petite maison que M. le duc de Chartres avait fait bâtir exprès pour eux, en forme d'une grande laiterie ornée, toute meublée, avec des armoires remplies de linge de ménage, de faïence, de casseroles, et contenant en outre douze couverts d'argent. M. le duc de Chartres, en ma faveur, leur donna mille écus de gages, et Etickausen, pour compléter le bonheur de sa femme, imagina une chose charmante : à son insu il fit venir de Genlis sa mère,

qu'elle trouva dans sa maison, sans s'y attendre. J'étais seule dans la confidence; Etickausen, pour lui causer cette surprise, n'avait pas voulu qu'elle assistât au mariage. Il garda toujours avec lui cette bonne femme, dont il eut tous les soins possibles, et qu'il ne quitta que lorsque je la lui demandai par la suite, pour en faire notre laitière à Saint-Leu. Je n'ai jamais passé une matinée plus agréable.

---

Madame du Deffant était parente de MM. de Genlis; mais, comme elle avait eu dans sa jeunesse et dans son âge mûr une conduite très-philosophique, madame de Puisieux m'avait défendu de la voir : c'était de sa part une vieille rancune de scandale que les quatre-vingt-quatre ans de madame du Deffant auraient dû lui ôter. Madame du Deffant m'écrivit les plus aimables billets pour m'engager à l'aller voir, et j'en obtins la permission de madame de Puisieux.

Je n'avais nulle envie de connaître madame du Deffant. Je me la représentais apprêtée, pédante, précieuse. J'étais surtout effrayée de l'idée que je me trouverais au milieu d'un cercle de philosophes. J'imaginais qu'étant ainsi en force ils parleraient et disserteraient avec ce ton emphatique qu'ils prennent tous dans leurs écrits, et je sentais que je ferais une triste figure dans cette étrange assemblée présidée par une sibylle enthousiaste de toutes ces déclamations, et qu'il était impossible de contredire ouvertement, puisque, aveugle et octogénaire, elle était doublement respectable par la vieillesse et par le malheur. Enfin je pris une courageuse résolution : je me rendis le soir même à Saint-Joseph, chez madame du Deffant. Il y avait assez de monde chez elle, et j'aperçus, avec plaisir, deux où trois hommes de ma connaissance. Madame du Deffant me reçut à bras ouverts, et je fus agréablement surprise en lui

trouvant beaucoup de naturel, et l'air de la bonhomie. C'était une petite femme maigre, pâle, blanche, qui n'a jamais dû être belle, parce qu'elle avait la tête trop grosse et les traits trop grands pour sa taille. Cependant elle ne paraissait pas aussi âgée qu'elle l'était en effet. Lorsqu'elle ne s'animait pas en causant, on voyait sur son visage l'expression d'une morne tristesse; en même temps on remarquait sur sa physionomie et dans toute sa personne une sorte d'immobilité qui avait quelque chose de très-frappant. Quand on lui plaisait, elle était accueillante; elle avait même des manières très-affectueuses. Les personnes incapables d'aimer ne connaissent pas la différence infinie qui se trouve entre la bienveillance et l'amitié; un goût est pour elles un attachement; elles croient aimer dès qu'elles ont envie de plaire et qu'on les amuse. Cette erreur, qui avilit les femmes dans leur jeunesse, leur donne, dans l'âge avancé, toutes les apparences de l'affectation et de la fausseté. Il est vrai que ces démonstrations de tendresse ne signifient rien de ce qu'elles semblent exprimer, mais presque toujours elles sont prodiguées de bonne foi.

On ne parla chez madame du Deffant ni de philosophie, ni même de littérature; la compagnie était composée de gens de différents états; les beaux esprits s'y trouvaient en petit nombre, et ceux qui vont dans le monde y sont communément aimables, quand ils n'y dominent pas. Madame du Deffant causait avec agrément; bien différente de l'idée que je m'étais faite d'elle, jamais elle ne montrait de prétentions à l'esprit; il était impossible d'avoir un ton moins tranchant. Ayant très-peu réfléchi, elle n'était dominée que par la seule habitude. Elle eut, dit-on, sans aucun système, une conduite très-philosophique dans sa jeunesse. On était alors si peu éclairé que madame du Deffant fut longtemps sinon bannie de la société, du moins traitée avec cette sécheresse qui doit engager à s'en exiler soi-même. Trente ans après, la lumière commençant à se répandre, madame du Deffant crut se rétablir dans le monde en adop-

tant des principes qui la justifiaient. La philosophie sauvait l'humiliation de rougir du passé ; il était agréable de pouvoir tout à coup regarder en arrière, non-seulement sans regret et sans honte, mais avec satisfaction et une sorte d'orgueil, et, au lieu d'avouer qu'on s'était conduit avec beaucoup d'imprudence et d'étourderie, de pouvoir se vanter d'avoir été, par une heureuse inspiration, disciple des philosophes à naître. Enfin, il était beau d'avoir le droit de dire à tous les grands et célèbres moralistes du jour : « Ce que vous prêchez, je l'ai fait avant que vous eussiez instruit l'univers. »

Madame du Deffant, n'ayant de sa vie médité une opinion, au fond de l'âme n'en avait point ; elle n'était pas même sceptique. Pour douter, pour balancer, il faut du moins avoir superficiellement comparé et fait quelque examen ; et c'est une peine qu'elle n'avait jamais voulu prendre. Elle se peignait très-bien elle-même en disant qu'elle laissait flotter son esprit dans le vague. Triste situation à tous les âges, surtout à quatre-vingts ans !... Cette paresse d'esprit et cette insouciance lui donnaient, dans la conversation, tout l'agrément de la douceur. Elle ne disputait point ; elle était si peu attachée au sentiment qu'elle énonçait qu'elle ne le soutenait jamais qu'avec une sorte de distraction. Il était presque impossible de la contredire ; elle n'écoutait pas, ou elle paraissait céder, et elle se hâtait de parler d'autre chose. Elle me fit promettre de revenir la voir à l'heure où, sortie de son lit, elle achevait de s'habiller ; elle était alors toujours seule, c'est-à-dire entre trois et quatre heures après midi, car elle avait depuis longtemps perdu le sommeil. On lui faisait la lecture durant la nuit, et elle ne s'endormait jamais avant le jour. J'y retournai le surlendemain. Je la trouvai dans son fauteuil ; un valet de chambre assis à côté d'elle lui lisait tout haut un roman. Le roman l'ennuyait, et elle parut charmée de ma visite. Je restai deux ou trois heures avec elle, et j'écoutais presque toujours. Elle me parla de l'ancien temps, de la cour, de ma-

dame la duchesse du Maine, de Chaulieu, du marquis de Lafare, de l'ingénieux Lamothe, de madame de Staal, dont j'aime tant l'esprit, et elle me promit de me montrer une autre fois plusieurs petits manuscrits et beaucoup de lettres de l'impératrice de Russie. Madame du Deffant, au moyen d'une petite machine très-simple, écrivait fort bien et se passait de secrétaire; son écriture était grosse, mais très-lisible. Les jours suivants elle me fit lire par son valet de chambre plusieurs petits morceaux de sa composition, des allégories et des portraits: c'était le goût du siècle dernier parmi les personnes spirituelles de la société. Ces portraits, tous faits avec l'intention de plaire et de flatter, sont assez insipides; le plus joli que madame du Deffant ait écrit est celui de madame de Mirepoix, fait aussi, mais en vers, et d'une manière très-agréable, par le président Hénault. J'avais beaucoup plus de curiosité de connaître les lettres de l'impératrice, mais elles ne contiennent que des allusions et des plaisanteries de société, la plupart sur M. Grimm. Pour me les faire comprendre, madame du Deffant était obligée d'arrêter à chaque ligne le lecteur et de m'expliquer les à-propos. Ces lettres sont véritablement surprenantes par leur longueur et leur extrême frivolité; il serait curieux de les voir rassemblées avec celles que la même princesse écrivait à M. de Buffon, et qui montrent tant d'esprit et des connaissances si étendues.

On m'avait dit que madame du Deffant était méchante; c'est ce que je n'ai jamais remarqué; elle n'était pas même médisante. Il y avait dans son caractère tant de faiblesse, d'insouciance et de légèreté, qu'un sentiment vif ne pouvait l'agiter longtemps; elle n'était pas plus capable de haïr que d'aimer. Brouillée avec d'Alembert, elle me parla de ses démêlés avec lui, mais sans aigreur et sans ressentiment: c'était un simple récit, et non des plaintes. Son cœur avait bien vieilli; la philosophie l'avait tout à fait desséché, et son esprit n'avait point mûri; il était plus jeune qu'il n'aurait dû l'être quand elle

n'aurait eu que vingt-cinq ans. Elle avait craint confusément toute sa vie de réfléchir ; cette crainte, devenue de la terreur, lui donnait une véritable aversion pour tout ce qui était solide. Elle était accablée de vapeurs et d'une tristesse invincible, et elle redoutait mortellement les conversations sérieuses ; elle les repoussait même avec sécheresse ; il fallait pour lui plaire ne l'entretenir que de bagatelles. Tout ce qui ressemblait à la raison lui faisait peur. C'était une chose extraordinaire de voir une personne de cet âge, infirme, souffrante, mélancolique, exiger des autres une éternelle gaieté, qu'elle ne paraissait jamais partager, car elle ne jouait rien. La perte de la vue ne l'affectait pas du tout ; elle me dit qu'elle aimait mieux être aveugle que d'avoir un rhumatisme douloureux. Quand elle perdit la vue, ce fut sans un violent chagrin, parce qu'elle conserva pendant plus de cinq ans l'espoir de la recouvrer ; et lorsqu'après avoir consulté tous les charlatans du monde elle eut épuisé vainement tous les remèdes, elle prit facilement son parti sur son état. Elle y était parfaitement accoutumée. Ce n'était pas là ce qui l'attristait : elle écartait avec peine de funestes idées inspirées par l'âge et par les souffrances. Un jour je hasardai de lui parler de la mort religieuse du président Hénault. Elle m'interrompit, et avec un ton ironique et un sourire forcé : « Est-ce un sermon que vous me préparez là ? » dit-elle. Je me mis à rire en l'assurant que j'aimais beaucoup mieux l'écouter que prêcher. Elle n'avait point de religion, mais elle n'était point impie, et, malgré tout le pouvoir d'une longue habitude, elle n'était point philosophe. Son existence, comme celle de tant d'autres, n'a dépendu que de ses liaisons ; on sentait que, si elle eût vécu avec des gens religieux, elle eût été dévote, et ses derniers jours, que l'ennui consumait, que la crainte empoisonnait, auraient été paisibles, sereins, et se seraient écoulés doucement.

---

La beauté extraordinaire de ma fille aînée, ses talents surprenants pour son âge et son charmant caractère, ma place de dame restée vacante, et qu'elle devait avoir, et enfin un régiment promis à celui qu'elle épouserait, me la faisaient dès lors demander par beaucoup de personnes. Je n'avais nulle envie de la marier si jeune, et j'attachais un grand intérêt à finir son éducation. Elle était déjà bonne musicienne; elle jouait d'une manière surprenante du clavecin, et, pour le moins, aussi bien de la harpe, que je lui avais seule enseignée avec la méthode que j'ai inventée d'exercer séparément les deux mains par des passages contenant successivement toutes les difficultés. Je l'avais commencée à neuf ans, et à treize elle jouait sur la harpe, avec une très-belle exécution, les pièces de clavecin les plus difficiles. Elle dessinait la figure d'une manière charmante, et d'après nature; peu de temps après elle a peint avec perfection dans tous les genres, en miniature et à l'huile; elle a eu les mêmes succès pour le clavecin, et surtout pour la harpe. Je n'ai vu personne danser aussi bien qu'elle. Outre ces talents agréables et brillants, elle a eu beaucoup d'instruction et de solidité dans l'esprit; par la suite elle étudia la chimie, et, en faisant des expériences, elle découvrit un sel qui a porté son nom. Sa sœur, remplie de bonnes qualités, de gentillesse, de finesse et d'esprit, avait moins d'aptitude pour les arts, à l'exception du dessin, dans lequel, ainsi que dans la peinture, elle excelle aujourd'hui dans plusieurs genres (1) ; mais la nature lui avait refusé de grandes dispositions pour la musique. Ma famille était cependant très-musicale : mon père, ma mère, ma tante, mon frère, mon mari, ma fille aînée et moi, nous étions bien organisés pour la musique.

Je dirai ici en passant que, pour la musique, on ne forcera

(1) Une de mes petites-filles, madame la comtesse Gérard, tient d'elle cette disposition; elle peint d'une manière très-remarquable les fleurs et le paysage à l'huile.

(*Note de l'auteur.*)

jamais la nature, à moins d'une constante application ; j'ai donné à ma fille Pulchérie les meilleurs maîtres, Charpentier pour le clavecin, Piccini pour le chant, moi pour la harpe, et en outre un répétiteur ; elle a eu, dans les deux dernières années de son éducation, jusqu'à dix-huit louis par mois de maîtres, et je n'ai jamais pu lui donner un talent musical ; sa sœur ne m'a pas coûté le quart, et elle en avait de supérieurs. Il est bien regrettable d'avoir employé inutilement un temps si considérable, qu'on aurait pu donner à l'acquisition de connaissances solides. Cependant je ne négligeai point de lui apprendre l'histoire et les différentes choses qui peuvent orner l'esprit; elle apprit aussi avec succès l'anglais et l'italien ; mais, en sacrifiant la musique, j'aurais pu lui donner une instruction véritablement extraordinaire.

Mais elle tenait de la nature, ce qui vaut mille fois mieux que les talents les plus brillants, une âme noble, désintéressée, et la sensibilité la plus touchante ; je n'en citerai qu'un trait, qui pourra seul en donner l'idée. Elle avait quinze ans ; nous étions à Belle-Chasse ; je savais qu'elle prenait soin d'une pauvre vieille femme qui logeait dans notre rue, et je croyais que ce soin se bornait à lui donner la plus grande partie de ses petits menus plaisirs et de l'argent que lui donnaient, à sa fête et au jour de l'an, son père et mon beau-frère. Nous étions en hiver et le froid était excessivement rigoureux. Comme j'avais réglé à Belle-Chasse toute espèce de dépense, j'avais décidé qu'on ne porterait dans sa chambre, pour toute la matinée, que trois bûches, et je m'aperçus que tous les matins en descendant chez moi elle avait un air frileux que je ne lui avais jamais vu ; elle grelottait, se mettait dans le feu, se brûlait, etc. J'avais beau la gronder, elle ne répondait rien et recommençait le lendemain, ce qui dura plus de six semaines. Enfin mon fidèle Horain, qui avait toujours l'œil aux intérêts de la maison, vint m'avertir qu'il avait découvert qu'un marmiton nommé Albinori emportait de Belle-Chasse, tous les matins, de très-

bonne heure, une certaine quantité de bois, et que, pris sur le fait, il avait refusé insolemment d'entrer en explication. Je fis venir Albinori, je le questionnai avec une grande sévérité, ce qui ne l'effraya pas du tout; il me déclara qu'il n'avait agi que par l'ordre de mademoiselle de Genlis (on appelait ainsi madame de Valence depuis le mariage de sa sœur), qui se passait de feu depuis deux mois pour donner tout son bois à *sa vieille femme;* et Albinori, qui me fit cette confidence avec tout l'orgueil d'un ambassadeur chargé d'une mission honorable, me recommanda de n'en rien dire à mademoiselle de Genlis, parce qu'elle lui avait fait promettre le plus grand secret. On peut juger du plaisir inexprimable que me causa cette découverte. J'envoyai une voie de bois à la vieille femme, à condition que Pulchérie garderait ses trois bûches. Souffrir physiquement pour faire le bien est certainement la charité la plus rare, la plus touchante; aussi, dans les premiers jours de la restitution de ses bûches, Pulchérie me dit un mot charmant. Comme je lui demandais si elle n'était pas bien satisfaite de trouver du feu en se levant, elle me répondit qu'elle avait perdu l'habitude d'aimer le chaud dans sa chambre. Elle a conservé ces sentiments admirables : elle est la mère la plus tendre et la plus parfaite; ses filles lui doivent une éducation qui ne laisse rien désirer, car on n'en peut rien attribuer à madame Campan, qui ne les a eues en pension que quatre mois; ces éducations, qui ont formé deux personnes, j'ose le dire, si accomplies par la culture de l'esprit, les talents, l'instruction, la pureté de conduite, sont entièrement l'ouvrage de madame de Valence.

Je suis la première institutrice de princes, en France, qui ait imaginé d'imiter l'excellente coutume, pratiquée dans les pays étrangers, d'apprendre aux enfants les langues vivantes par l'usage. Je donnai à mes jeunes princesses une femme de chambre anglaise, et une autre qui savait parfaitement l'italien, de sorte qu'à cinq ans elles entendaient trois langues et parlaient parfaitement bien anglais et français. Il est vrai que, pour

perfectionner en elles cette habitude, j'avais imaginé de mettre une petite Anglaise à peu près de leur âge auprès d'elles. On m'amena d'abord une petite fille qui était à Paris, mais je la trouvai si désagréable que je n'en voulus point. Alors M. le duc de Chartres écrivit à Londres pour charger une personne de sa connaissance, M. Forth, de lui envoyer une jolie petite Anglaise, de cinq ou six ans, après l'avoir fait inoculer. Cela fut un peu long, parce que M. Forth en prit d'abord une qui, examinée par des médecins, fut déclarée atteinte d'une grande disposition aux écrouelles; un mois après, il en trouva une autre qu'il fit inoculer; il la confia à un marchand de chevaux, nommé Saint-Denis, chargé par M. le duc de Chartres de lui acheter un beau cheval anglais. Il annonça à M. le duc de Chartres cet envoi dans ces termes :

« J'ai l'honneur d'envoyer à Votre Altesse Sérénissime la plus « jolie jument et la plus jolie petite fille de l'Angleterre. »

Cette enfant était en effet ravissante par sa grâce, ses manières, sa douceur et sa figure. Son visage ressemblait beaucoup, mais en beau, à la duchesse de Polignac; elle a eu de mieux qu'elle une jolie taille, un joli front et une expression plus angélique encore. Elle s'appelait *Nancy Syms*; je la nommai Paméla; elle ne savait pas un mot de français, et en jouant avec les petites princesses elle contribua beaucoup à les familiariser avec la langue anglaise.

---

M. le duc de Chartres croyait qu'avec de la grâce, une grande politesse avec les femmes et de la droiture dans le caractère, un prince était parfait. La dernière qualité est en effet très-nécessaire; mais la moindre des vertus est préférable à de jolies manières.

Un soir que M. le duc de Chartres vint, comme à l'ordinaire,



entre huit et neuf heures, à Belle-Chasse, il me trouva seule, et il me dit sur-le-champ qu'il n'avait plus de temps à perdre pour nommer un gouverneur, parce que, sans cela, ses enfants auraient le ton de *garçons de boutique;* et il me conta que, le matin, M. le duc de Valois lui avait dit qu'il avait bien *tambouriné* à sa porte, et que, dans le même entretien, il avait ajouté, en parlant de ses promenades à Saint-Cloud, qu'on y était bien tourmenté par la *parenté,* ce qui signifiait, par les insectes appelés *cousins.* Voilà les choses importantes qui décidèrent M. le duc de Chartres à ne plus différer la nomination d'un gouverneur. Il me consulta sur le choix; je lui proposai M. de Schomberg : il le refusa, en disant qu'il rendrait ses enfants pédants; je proposai le chevalier de Durfort : il dit qu'il leur donnerait de l'exagération et de l'emphase; je parlai de M. de Thiars : M. le duc de Chartres répondit qu'il était trop léger, et qu'il ne s'en occuperait pas du tout. Alors je me mis à rire, et je lui dis : « Eh bien, moi! — Pourquoi pas? » reprit-il sérieusement. Je proteste que je n'avais cru faire qu'une plaisanterie, et que, dans nos conversations précédentes, rien n'avait jamais dû me préparer à une idée aussi singulière; mais l'air et le ton de M. le duc de Chartres me frappèrent vivement; je vis la possibilité d'une chose extraordinaire et glorieuse, et je désirai qu'elle pût avoir lieu. Je lui dis franchement ma pensée. M. le duc de Chartres parut charmé et me dit : « Voilà qui est fait; vous serez *leur gouverneur.* » Ce furent ses propres paroles. Il me quitta, en m'annonçant qu'il viendrait le lendemain de très-bonne heure. Il vint en effet à huit heures. Nous décidâmes tous les arrangements; il fut convenu que l'on conserverait M. de Bonnard et l'abbé Guyot, précepteur, qui avait aussi été placé à ma recommandation; que ces messieurs amèneraient les princes tous les matins à Belle-Chasse à midi et les ramèneraient à dix heures du soir; que l'on achèterait une maison de campagne pour y passer tous les ans huit mois, et que je serais maîtresse absolue de leur

éducation. Sachant que je donnerais moi-même les leçons d'histoire, de mythologie, de littérature, etc., ce que ne faisaient jamais les gouverneurs, ce qui, joint aux leçons que je donnais à mademoiselle d'Orléans, ne me laisserait pas un instant de liberté, M. le duc de Chartres m'offrit vingt mille francs; je lui répondis qu'un tel engagement et de tels soins ne pouvaient être payés que par l'amitié; il insista vainement, je refusai positivement. J'ai donc fait gratuitement cette éducation de trois princes; c'est un fait universellement reconnu et qui n'a jamais été contesté; je l'ai consigné dans les *Leçons d'une Gouvernante*, que je fis imprimer au commencement de l'année 1790, sous les yeux de M. le duc et de madame la duchesse d'Orléans, qui, dans tous les temps, n'ont jamais nié cette vérité. L'usage du Palais-Royal était de donner douze mille francs aux gouverneurs, un appartement, et, à la fin de l'éducation, le roi leur donnait le cordon bleu; c'était le traitement qu'avait eu M. le comte de Pont, qui n'avait élevé qu'un seul prince, et qui n'avait pas donné une seule leçon; c'est pourquoi, au lieu de douze, M. le duc de Chartres m'offrit vingt mille francs, que je refusai sans hésiter, ainsi que toute espèce de traitement d'argent. Outre que je trouvais un grand bonheur à lui donner cette preuve de dévouement, la confiance qu'il me montrait dans cette occasion était si extraordinaire et si honorable qu'il me semblait qu'un traitement d'argent en aurait ôté pour moi toute la gloire. Madame la duchesse de Chartres vit avec une joie extrême que je me chargeais de tous ses enfants. M. le duc de Chartres, avant de le déclarer publiquement, alla à Versailles en faire part au roi. Nous imaginions qu'il blâmerait cette singularité; tout au contraire, il l'approuva de premier mouvement en lui disant: *Vous faites très-bien, et je le trouve bon.* Alors la chose fut déclarée. Tous les hommes du Palais-Royal qui prétendaient à la place de gouverneur en furent outrés à l'exception de M. de Schomberg, qui se conduisit pour moi d'une manière charmante, et qui resta mon

ami ; mais particulièrement le chevalier de Durfort et M. de Thiars prirent contre moi une animosité que rien n'a pu affaiblir depuis. Cet événement ne produisit pas dans le monde autant de surprise et de déclamations que je l'avais craint ; je puis dire avec vérité qu'en général la chose fut approuvée.

M. le duc de Chartres acheta Saint-Leu, maison charmante où nous avons passé tous les ans toute la belle saison, c'est-à-dire huit mois de l'année. Je fis faire dans le beau parc de cette maison un petit jardin pour chacun de mes élèves ; ils y travaillèrent et le plantèrent eux-mêmes. J'avais pris un jardinier allemand, qui ne leur parlait que dans sa langue : il les suivait à leurs promenades du matin avec le valet de chambre allemand, et l'on ne parlait qu'allemand à ces promenades ; à celles du soir on ne parlait qu'anglais, ainsi qu'au dîner ; *on soupait en italien*. Je pris pour aumônier, à la recommandation de M. Doria, nonce du pape, l'abbé Maristini, son parent, âgé de vingt-huit ans, qui avait été fort bien élevé et qui connaissait parfaitement la littérature de son pays ; il donnait tous les jours aux princes une leçon d'italien dans ma chambre. J'attachai en outre à leur éducation un pharmacien, nommé M. Alyon, bon botaniste et excellent chimiste. Il suivait les princes à toutes leurs promenades, pour leur faire cueillir des plantes et leur apprendre la botanique ; en outre il nous faisait tous les étés un cours de chimie, où j'assistais régulièrement. Enfin j'attachai encore à leur éducation un Polonais, nommé M. Merys, qui avait le plus grand talent pour le dessin et pour peindre les sujets à la gouache. J'imaginai de lui faire faire une lanterne magique historique ; il la peignit sur verre, et il fit, sur mes descriptions par écrit, l'histoire sainte, l'histoire ancienne, l'histoire romaine, celle de la Chine et du Japon. On n'a rien vu de plus charmant que cette lanterne magique ; tous mes élèves la montraient tour à tour, une fois par semaine.

Dans la première année de mon entrée à Belle-Chasse, je fis

venir de Bourgogne ma nièce, Henriette de Sercey, qui était orpheline et créole; elle a été élevée à Belle-Chasse par les soins de ma mère et les miens; elle avait neuf ans quand je la pris.

J'inventai pour mes élèves un jeu qui a fait leurs délices et qui m'a beaucoup amusée moi-même; je leur fis mettre en action et jouer dans le château et dans le jardin, suivant les scènes, les voyages les plus célèbres, détaillés dans le Recueil des voyages extraits de l'abbé Prévôt par M. de La Harpe. Tout le monde dans la maison avait un rôle dans ces espèces de représentations; j'y ai joué moi-même; nous avions des chevaux *frus* pour les cavalcades; la belle rivière du parc nous figurait la mer, une suite de jolis petits bateaux formait nos flottes; nous avions un magasin de costumes. Les plus beaux voyages que nous ayons joués furent ceux de *Vasco de Gama* et de *Snelgrave*. Je fis faire en outre un petit théâtre portatif, que l'on plaçait dans la grande salle à manger, et sur lequel on exécutait des tableaux historiques. Je donnais les sujets, et, la toile baissée, M. Merys groupait les acteurs, qui étaient communément les enfants; ensuite ceux qui ne jouaient pas étaient obligés de deviner le sujet, soit historique, soit mythologique. On faisait ainsi dans la soirée une douzaine de tableaux. Le célèbre David, qui venait souvent à Saint-Leu, trouvait ce jeu charmant, et il avait un grand plaisir à grouper lui-même ces tableaux fugitifs. Je fis bâtir une véritable salle de comédie; le théâtre était d'une très-jolie proportion; le fond s'ouvrait et laissait voir, quand on le voulait, une longue allée du jardin tout illuminée et ornée de guirlandes de fleurs. Durant le cours de l'éducation, nous avons joué successivement dans cette salle toutes les pièces de mon Théâtre.

L'hiver, à Paris, j'avais rendu tous les moments utiles; j'avais mis un tour dans une antichambre, et aux récréations tous les enfants ainsi que moi nous apprenions à tourner. J'appris avec eux ainsi successivement tous les métiers auxquels on

peut travailler sans force : celui de gaînier : j'ai fait avec eux une énorme quantité de portefeuilles de maroquin aussi bien faits que ceux d'Angleterre; le métier de vannier, où j'ai excellé; nous avons fait des lacets, des rubans, de la gaze, du cartonnage, des plans en relief, des fleurs artificielles, des grillages de bibliothèque en laiton, du papier marbré, la dorure sur bois, tous les ouvrages imaginables en cheveux, jusqu'aux perruques; enfin, pour les garçons, la menuiserie. M. le duc de Valois y surpassa tous les autres; avec la seule aide de M. le duc de Montpensier, son frère, il fit, pour l'ameublement d'une pauvre paysanne de Saint-Leu, dont il prenait soin, une grande armoire et une table à tiroir aussi bien travaillées que si elles eussent été faites par le meilleur menuisier. Toutes ces choses ne prenaient point sur leurs études; c'était leur unique amusement, et jamais enfants ne se sont trouvés si heureux durant leur éducation. Outre leur palais des cinq ordres d'architecture, qu'ils montaient et démontaient, je leur avais fait faire, dans les mêmes proportions et avec la même perfection, les outils et tous les ustensiles qui servent aux arts et métiers : l'intérieur d'un laboratoire, avec les cornues, les creusets, les alambics, etc.; l'intérieur d'un cabinet de physique, et tous les outils d'ouvriers étaient exécutés en miniature avec une précision admirable. Après l'éducation ils furent déposés et exposés aux regards des curieux dans la galerie du Palais-Royal; ils ont passé depuis dans les salles du Louvre, où je les ai vus sous le règne impérial. J'étais très-fière de voir le public admirer les joujoux que j'avais jadis inventés pour mes élèves.

A Paris, comme je l'ai déjà dit, toutes nos promenades étaient instructives; nous ne sortions que pour aller voir des cabinets de tableaux, d'histoire naturelle, de physique et de curiosités, ou des manufactures dont nous avions lu le détail auparavant dans l'*Encyclopédie;* ce qui nous a fait connaître que cet ouvrage en donnait souvent des descriptions inexactes et très-mal faites. Dans les ateliers, chaque élève écrivait sur

une peau d'âne les choses les plus remarquables; j'écrivais aussi. et je mettais en ordre toutes ces notes, dont je formai un gros livre; il était rempli de mes réflexions sur les abus des apprentissages et sur le perfectionnement que l'on pourrait donner aux méthodes de ce genre. J'ai perdu ce manuscrit avec les autres; c'est un de ceux que j'ai le plus regrettés. Après avoir épuisé toutes les manufactures de Paris, nous allâmes voir celles qui ne s'y trouvaient point et qui sont en province. On ne faisait alors à Paris que des épingles; nous allâmes à l'Aigle uniquement pour y voir faire des aiguilles, à Saint-Gobain pour voir couler des glaces, etc.

---

Je fis donner à Spa, par mes élèves, une fort belle fête à madame la duchesse d'Orléans. Les eaux de la Sauvenière lui ayant fait du bien, ses enfants firent autour de cette fontaine une promenade réellement ravissante, dans un bois qui était inculte et plein de pierres et de rochers. On enleva les pierres et les roches qui étaient dans les chemins, on traça des routes, les bois furent éclaircis et ornés de bancs, des ponts furent posés sur des torrents, et les bois parsemés de charmantes bruyères en fleur. A l'extrémité de cette promenade, qui est très-vaste, on trouvait une espèce de bosquet qui avait une percée qui donnait sur un précipice d'une grande beauté par sa profondeur, et parce qu'il était parsemé de rochers majestueux, de sources, de verdure et d'arbres. Au delà de ce précipice on découvrait une vue très-belle et très-étendue. Dans ce bosquet nous plaçâmes, sur un tertre de gazon, un autel à la Reconnaissance, en marbre blanc, et dont la forme fut dessinée par M. de Myris. Au haut de l'autel on lisait ces mots en gros caractères: *A la Reconnaissance*, et plus bas cette inscription: « Les eaux de la Sauvenière ayant rétabli la santé de

« madame la duchesse d'Orléans, ses enfants ont voulu em-
« bellir les environs de la fontaine, et ont eux-mêmes tracé
« les routes et défriché ce bois avec plus d'ardeur et d'assi-
« duité que les ouvriers qui ont travaillé sous leurs ordres. »

Au bas de cette inscription il y avait le chiffre des quatre enfants. Comme l'inscription l'annonçait, les enfants avaient en effet travaillé avec la plus grande activité (1). Le jour de la fête j'avais invité les plus jolies personnes de Spa, en les priant de se rendre à la fontaine à une heure après midi, vêtues de blanc, avec des plumes blanches, des bouquets, des écharpes de fleurs de bruyères et des rubans violets. Je laissai tous les hommes à l'entrée, et je fis placer dans l'intérieur de la promenade toutes les femmes, différemment groupées, les unes se promenant, les autres assises, etc. Madame la duchesse d'Orléans vint après nous; elle trouva tous les hommes à l'entrée. La musique du Wauxhall, que j'avais placée à l'entrée aussi, joua dès qu'elle parut et m'avertit de son arrivée. Aussitôt, suivie de ses quatre enfants, j'allai la recevoir à l'entrée de la promenade. Ses enfants tenaient des râteaux, pour marquer qu'ils venaient d'achever cette promenade, dont ils lui faisaient l'hommage, ce qu'exprima M. le duc de Chartres de très-bonne grâce. Après cette explication, ses enfants la quittèrent, et, par le chemin le plus court, furent se rendre au bosquet de l'autel. Toutes les allées étaient décorées de guirlandes de bruyères, dont la couleur violet-tendre formait un effet charmant avec la verdure. Les tapis des mêmes fleurs, qui couvraient en entier le bois; la profusion des guirlandes entrelacées aux arbres; les ruisseaux qui coupaient le gazon, dont plusieurs, rou-

(1) Surtout M. de Chartres et ses frères, qui avaient plus de force que Mademoiselle. Comme ils voulaient surprendre madame la duchesse d'Orléans, ils travaillaient en secret, se levaient à cinq heures du matin, faisaient deux lieues pour se rendre à ce bois, et travaillaient sans relâche pendant trois heures, ce travail a duré trois semaines.

(*Note de l'auteur.*)

lant sur des cailloux et tombant sur des rochers, formaient des cascades; une trentaine de jolies femmes, vêtues uniformément et dispersées dans cette promenade, la beauté du ciel, tout cela formait un ensemble dont il est difficile de se faire une idée. Nous fîmes promener madame la duchesse d'Orléans environ un quart d'heure. Au bout de ce temps, la musique cessa, et nous arrivâmes au bosquet de l'autel. Là elle retrouva, autour de l'autel, ses quatre enfants, et Henriette et Paméla, formant le plus charmant groupe. L'autel et tout le bosquet étaient ornés de guirlandes de fleurs; les enfants en tenaient qu'ils posaient sur l'autel. M. le duc de Chartres, assis au pied, tenait un style, et paraissait écrire sur l'autel le mot *Reconnaissance.* Après lui avoir laissé le temps de contempler ce tableau, les enfants de madame la duchesse d'Orléans se jetèrent dans ses bras. Tout ce qui était là fondait en larmes; ce qui prouve que les émotions les plus vives sont souvent produites par les choses les plus simples.

On nous proposa d'aller au sommet d'une haute montagne où se trouve situé le vieux château de Franchimont, parce qu'on découvre de là une vue ravissante, et la plus riante, nous dit-on, de Spa; on nous apprit en même temps que le château renfermait plusieurs prisonniers pour dettes. Là-dessus, M. le duc de Chartres s'écria, de premier mouvement, « que, puisqu'il y avait des prisonniers dans le château, la belle vue ne lui paraîtrait nullement *riante;* » et sur-le-champ il proposa de faire une souscription pour les délivrer. J'approuvai fort cette idée, et, grâce aux soins et au zèle ardent de M. le duc de Chartres, la souscription fut bientôt remplie, et les prisonniers sortirent du château. Alors nous nous rendîmes à cette montagne, et, parvenu au sommet, M. le duc de Chartres, en jetant les yeux sur la prison vide et les tournant ensuite sur une campagne immense, dit, avec une touchante expression : « A présent, je conviens que cette vue est en effet aussi *riante* qu'elle est admirable ! »

Je retrouvai à ces eaux le chevalier de Chastellux, qui, devenu amoureux d'une Irlandaise, qu'il a épousée depuis, et qui n'avait rien, lui n'ayant que du viager, vint me trouver, quoique brouillé avec moi depuis la publication d'*Adèle et Théodore*, pour me dire que, quoique j'eusse à me plaindre de lui, il venait avec confiance me demander de le servir dans une chose d'où dépendait le bonheur de sa vie. Cette manière a toujours été sûre avec moi. Je fis avec le plus grand zèle ce qu'il désirait; j'obtins la promesse d'une place pour celle qu'il épouserait, et ce ne fut assurément pas sans peine; car M. le duc d'Orléans ne le voulait pas et fit beaucoup de résistance à ce sujet. Enfin je l'emportai; le chevalier, qui prit le titre de marquis, épousa miss Plunket, au grand déplaisir de sa famille. Je me chargeai de tous les soins relatifs à ce mariage, des achats pour le trousseau et des présentations partout. Je l'introduisis dans le monde, où l'on était extrêmement prévenu contre elle. Cependant, malgré tous les chagrins que m'a causés madame de Chastellux, je conviendrai, avec mon impartialité ordinaire, qu'elle était aimable, spirituelle, qu'elle avait même d'excellentes qualités, qu'elle était bonne mère, et qu'elle rendit heureux le chevalier de Chastellux, pendant le temps de son union avec lui. Le marquis de Chastellux fut infiniment sensible à tous ces procédés; mais il mourut quelques mois après son mariage. Madame de Chastellux ne songea qu'à m'ôter l'amitié de madame la duchesse d'Orléans, afin de me supplanter auprès d'elle; la Révolution lui en fournit des moyens faciles.

Mon ouvrage sur la religion, que je fis pour la première communion de l'aîné de mes élèves, acheva de me rendre l'objet de l'horreur et de la haine la plus implacable et la plus envenimée des philosophes (1).

(1) *La Religion considérée comme l'unique base du bonheur et de la véritable philosophie.*

Il m'est arrivé, au sujet de cet ouvrage, une chose bien frappante, que je ne puis me dispenser de rapporter ici. Comme j'y travaillais, j'éprouvai le plus grand malheur de ma vie : je perdis ma fille aînée en couches, à vingt et un ans. Après avoir passé cinq ans dans le plus grand monde, sans guide, sans mentor, avec une éclatante beauté, des talents ravissants, l'esprit le plus distingué, et sans avoir jamais donné lieu à la plus légère médisance contre elle, elle était aussi universellement aimée que si elle n'eût été que bonne et médiocre ; avec une gaieté charmante, elle avait la raison d'une personne de quarante ans. Elle mourut comme elle avait vécu, avec le calme et la piété d'un ange. J'allai la veiller les trois dernières nuits de son existence ; elle expira dans mes bras ; une heure et demie avant, elle avait perdu la parole et la connaissance, cependant elle me serrait encore la main. On voulut lui donner des gouttes d'éther ; elle se rappela machinalement que je craignais cette odeur, car elle repoussa la cuillère en me regardant. Malgré ma douleur, dont ma santé se ressentait cruellement, trois jours après sa mort, je recommençai à donner mes leçons à mes élèves. M. de Lawoestine m'apporta, le surlendemain, de petites tablettes, qu'elle portait toujours dans sa poche ; il y avait deux ou trois pages de son écriture, les deux dernières écrites peu de jours avant sa malheureuse couche. En voici une qui fera connaître son caractère et le genre de son esprit, naturellement disposé à la plaisanterie. Elle avait formé une colonne au haut de laquelle elle avait écrit ce titre : *Calcul des infidélités de mon mari pendant les cinq années de notre mariage.* Elle les comptait, année par année ; ensuite elle mettait le total, qui se montait à vingt et un. Après cela elle disait : *Voyons un peu les miennes.* Elle avait mis zéro à chaque année ; ce qui était terminé par ces paroles : *Total, satisfaction.* Et elle aimait véritablement son mari ! Il y a dans cette plaisanterie une grâce, une pureté, une véritable philosophie qui ont quelque chose de sublime. Elle fut regrettée dans la société comme je

n'ai vu aucune jeune personne l'être. Je n'oublierai point que le roi (1) même en fut douloureusement frappé; il mit ses deux mains sur ses yeux en s'écriant : « C'est affreux ! » C'est d'elle que la reine avait dit qu'elle avait le visage de Vénus et la taille de Diane. Ce mot était joli, parce qu'il la peignait réellement. Après sa mort, on découvrit que plusieurs hommes, qui n'avaient jamais osé montrer leurs sentiments, avaient été passionnément amoureux d'elle; quelques-uns d'entre eux en tombèrent malades de chagrin, entre autres le vicomte de Gand!, et M. de Florian, qui avait fait son portrait fort détaillé, charmant et très-ressemblant, dans l'héroïne de son poëme de *Numa*. Pour moi, ne pouvant trouver de distraction à ma douleur que dans l'étude, je voulus finir mon ouvrage sur la religion, et, en regardant où j'en étais restée, je trouvai que c'était à ce titre de chapitre : *De la Résignation chrétienne*.

Mademoiselle était si pieuse, si raisonnable, si instruite de la religion, que je lui fis faire sa première communion à onze ans. Quelque temps auparavant nous fîmes ensemble le voyage de la Trappe (2). Les princesses du sang avaient, par leur naissance, et comme descendantes de saint Louis, le droit d'entrer dans tous les couvents d'hommes les plus austères; mais jusque-là, lorsqu'elles avaient usé de ce droit, elles y étaient entrées ou ensemble, ou seules de femmes, avec leurs pères ou leurs maris; ainsi, jusqu'à cette époque, nulle particulière, sans exception, n'était entrée dans l'intérieur du couvent de la Trappe. J'eus la prétention d'y entrer, et j'y réussis. Je représentai qu'une gouvernante était inséparable de son élève, à moins qu'elle ne la remît à sa mère; mais que, me trouvant seule avec Mademoiselle, refuser de me laisser entrer avec elle c'était la refuser elle-même, puisque je ne pouvais m'en séparer.

(1) L'infortuné Louis XVI.
(2) Juin 1788.

On assembla le chapitre pour délibérer sur cette question, et le résultat fut tel que je le désirais. On me laissa entrer avec ma jeune princesse, et de ce moment on me traita avec la plus grande obligeance. D'abord nous entendîmes la lecture qui se faisait dans un cloître, tous les pères assis : c'était une espèce de sermon français ; j'en ai retenu ce passage : « Fuyez « loin de nous, vaines et trompeuses voluptés ! C'est ici qu'on « vous méprise ou qu'on vous expie. » Le recueillement de ces religieux avait quelque chose de frappant et de touchant. Après la lecture nous allâmes dans un salon où l'ancien abbé et l'abbé actuel nous tinrent compagnie. Au bout de trois quarts d'heure on nous mena au chœur ; ce chœur était assez beau. Tous ces religieux chantant avec une piété d'ange, et de temps en temps se prosternant et restant ainsi dans un profond silence, jusqu'à ce qu'un coup de marteau leur donnât le signal de se relever, la majesté simple de l'église, toute cette réunion me causait une espèce de saisissement inexprimable. Après l'office nous sortîmes ; on nous conduisit au pied d'un grand escalier qui menait aux cellules ; là on nous fit arrêter ; l'abbé, au bas de l'escalier, un rameau à la main, bénissait l'un après l'autre les religieux qui défilaient tous devant lui en s'inclinant profondément ; ensuite ils montaient l'escalier pour s'aller coucher. Cette cérémonie finie, on nous reconduisit dans le salon, où nous soupâmes, et dans lequel nous restâmes à causer jusqu'à dix heures avec les Pères. Nous vîmes dans une chambre voisine le portrait de M. de Rancé, beau tableau peint par Rigaud. M. de Rancé était représenté écrivant. Ses traits étaient réguliers, sa physionomie fine et spirituelle ; il ressemblait d'une manière frappante à M. de Sillery (1), à l'exception qu'il n'avait pas une si belle carnation. Je n'aurais jamais imaginé que le réformateur de la Trappe eût une telle figure. On trou-

(1) M. de Genlis s'appelait alors le marquis de Sillery.
(*Note de l'auteur.*)

vait encore dans l'appartement de M. le duc de Penthièvre un bon tableau que M. de Rancé rapporta de Rome, et qui représentait saint Bernard mourant.

Le lendemain, après la messe, nous allâmes au réfectoire voir dîner les Pères. Il n'y avait point de nappe sur leur table; ils avaient chacun une serviette; leurs assiettes étaient d'étain, leurs couverts de buis; on leur servait à chacun une écuelle de soupe, un plat de légumes, deux ou trois pommes crues, un gros morceau de bon pain, un pot d'eau et un pot de bière. Un lecteur dans une chaire élevée faisait la lecture pendant leur repas. Ensuite ce lecteur, qui était un des Pères, dînait avec les domestiques. Chacun des Pères est lecteur à son tour; les Pères étaient servis par des Pères qui dînaient après, ainsi que le lecteur. Les frères convers dînaient en même temps dans une salle à côté, qui n'était séparée de l'autre que par une arcade sans porte, de manière qu'on les voyait de la salle des Pères; ils étaient servis par leurs confrères les frères convers (1). De là nous allâmes à la bibliothèque; puis nous nous rendîmes dans la chapelle où se trouve le tombeau de M. de Rancé. Les cellules étaient très-petites; elles contenaient une paillasse, une table de bois et un crucifix. Nous vîmes tra-

(1) L'établissement des frères convers, si contraire à l'humilité chrétienne, ne se conçoit pas surtout dans les ordres austères. Par exemple, à la Trappe, où les travaux sont également partagés entre tous les individus, les frères convers n'y servaient point les Pères. D'où venait donc cette distinction de salle et de nom? Ce n'était point parce que les frères n'étaient pas prêtres, car la plus grande partie des Pères n'avaient point ce caractère. La raison fait aimer l'égalité, la religion la commande; c'était une étrange contradiction de voir un religieux prosterné le front dans la poussière, et qui cependant dédaignait de manger son pain bis et ses fèves à côté de quelques-uns de ses frères aussi vertueux et aussi pieux que lui. Cette institution n'était pas très-ancienne; ce fut saint Gualbert qui institua les *frères lais*, en 1072, mais sans établir ces distinctions orgueilleuses; j'ignore le nom de celui qui les réduisit à la condition de valets, mais il est à présumer que ce fut un moine *gentilhomme*.

(*Note de l'auteur.*)

vailler les Pères dans les jardins. Nous visitâmes l'apothicairerie, qui était grande et bien fournie; il y avait auprès un joli jardin botanique, rempli de plantes usuelles.

A présent je vais écrire tout ce que j'ai recueilli de la conversation des Pères. 1° L'histoire du comte de Comminges est une fable, ainsi que les choses suivantes : qu'ils travaillent tous les jours à creuser leur tombe; qu'ils font et défont des montagnes pour s'occuper; qu'ils se disent, en se rencontrant : *Il faut mourir;* qu'ils portent sur leur cœur une pelote garnie de piquants, etc. Toutes ces choses sont absolument fausses. Ils font maigre perpétuel; ne mangent jamais de poisson, ni de sucre, ni œufs, ni huile, ni beurre, excepté un peu d'huile dans leurs salades. Le vinaigre leur est permis, ainsi que le lait; ce dernier aliment leur est interdit dans le carême. Ils ne boivent jamais de vin; mais en voyage, et hors de la Trappe, ils en peuvent boire, et manger du poisson et du beurre. Pour les affaires de la maison ils peuvent sortir et voyager. Leur habit, ainsi que celui des chartreux, est tout blanc; ils ont la tête et la barbe rasées, et un grand capuchon qu'ils mettent à volonté. Ils couchent toujours tout habillés; ils portent la chemise de laine, mais point de cilice; toutes les mortifications de ce genre leur sont défendues par leur règle. On n'est reçu chez eux qu'à vingt ans, c'est-à-dire admis au noviciat, qui est d'un an. Il n'y a que des infirmes qui fassent de petits ouvrages, tels que des chapelets, des cuillères de buis; l'hiver ils travaillent encore aux jardins, et puis font le travail de la maison, écossent les pois, préparent des légumes, serrent leurs grains, etc. Ces travaux se font toujours en commun. En comptant les Pères et frères convers, il y avait environ cent vingt religieux. Ils étaient soixante Pères; dans ce grand nombre il n'y avait que dix-huit prêtres; les autres, engagés de même par des vœux irrévocables, ne disaient point la messe et n'étaient point dans les ordres sacrés, par un sentiment d'humilité, pensant qu'ils ne sont ni assez bons, ni assez vertueux pour pouvoir célébrer

les saints mystères. L'abbé était élu pour la vie, et nommé par la cour, d'après le suffrage des religieux, suffrage qui se donnait par la voie du scrutin, et qu'on envoyait cacheté à la cour. Il y avait trois *Pères hôteliers* pour recevoir les étrangers et les pauvres qui se présentaient. Par leur institution et des fondations particulières de personnes pieuses, ils avaient assez de fonds pour donner à tous les pauvres voyageurs l'hospitalité pendant trois jours. Quand les logements de la maison étaient remplis, ils les défrayaient à l'auberge; si, durant ces trois jours, les pauvres voyageurs tombaient malades, ils les soignaient jusqu'à parfaite guérison; leur chirurgien les visitait et leur donnait des drogues de l'apothicairerie de la maison; les religieux allaient les voir aussi, pansaient leurs plaies, etc., etc. (1). Si les pauvres voyageurs manquaient d'argent pour continuer leur route, les religieux donnaient ce qui était nécessaire pour se rendre au lieu où ils voulaient aller. Il n'y avait point de jour où il ne passât de ces pauvres voyageurs, entre autres beaucoup de soldats. Il est arrivé souvent que la reconnaissance et l'admiration que doivent inspirer tant de charité ont fixé parmi eux des gens qui en étaient l'objet. En effet, qui cherche la vertu dans toute sa perfection ne la trouvera que là, sous une forme peut-être trop austère, mais si vraie, si sublime, qu'il n'est pas étonnant qu'une tête susceptible d'enthousiasme se décide à ce grand sacrifice. En outre ils secouraient et soignaient tous les pauvres des environs, à plusieurs lieues à la ronde. Je questionnai beaucoup de paysans, qui me parlèrent d'eux avec le respect et la vénération qu'on aurait pour des anges qui daigneraient se manifester à nous. Quels sont les parti-

(1) Leur charité était si active et si tolérante qu'ils avaient appris à traiter les maladies honteuses, parce qu'une grande quantité de soldats passaient sur cette route, et qu'ils étaient souvent infectés de cet horrible mal.

(*Note de l'auteur.*)

culiers qui, avec les mêmes revenus, auraient pu faire autant de bien et par leurs exemples et par leurs charités? Où trouvera-t-on de telles vertus, si la religion ne les inspire? Ils ne recevaient jamais parmi eux les veufs dont les enfants n'étaient pas établis, quelque âge qu'eussent ces enfants, s'ils n'avaient pas un état qui assurât solidement leur existence; ils pensaient qu'un père ne peut alors disposer de sa liberté, et qu'il se doit tout entier à ses enfants. Lorsqu'ils ont fait profession, ils renoncent à toute espèce de correspondance par lettre avec qui que ce soit. Ils ne reçoivent jamais de visites de leurs parents, à l'exception de père et mère, pourvu que ce soit rarement. Il leur est expressément défendu de témoigner l'ombre de la préférence à un de leurs confrères, devant tous s'aimer également. Si l'un d'eux s'apercevait qu'un de ses frères eût quelque amitié particulière pour lui, il était obligé, lorsqu'ils sont tous rassemblés de demander la permission de parler, et alors tout haut de l'en accuser publiquement. Dans ce cas, les supérieurs imposent une pénitence à l'accusé, qui ne doit jamais répondre pour chercher à s'excuser ou se justifier, alors même qu'il se croirait accusé à tort. Il doit penser que, lorsque son frère l'accuse, il faut qu'il y ait donné lieu de quelque manière dont il peut ne se pas souvenir, et qu'enfin, dans tous les cas, il ne saurait hésiter à sacrifier son amour-propre à l'obéissance due à la règle. Dans ce cas, et dans tous les autres où un religieux remarque un de ses frères en faute, de quelque genre que soit la faute, il doit l'en accuser publiquement, comme je l'ai dit, et toujours l'accusé doit rester muet et se soumettre avec résignation à la pénitence imposée; s'il lui échappait un seul mot pour se défendre, tous les religieux à l'instant se prosterneraient à terre pour demander pardon à Dieu de son orgueil; mais c'est une chose qui n'arrivait jamais qu'aux novices et aux nouveaux profès, et encore très-rarement Ce fut le frère Prosper, jeune religieux de

vingt-huit ans, et depuis huit ans à la Trappe, qui me conta ce détail.

Ce frère Prosper avait une physionomie charmante, de l'esprit et une candeur remarquable. Je l'ai prié de me dire naturellement si, parmi ses frères, il n'en connaissait pas au fond de son cœur qui eût plus d'amitié pour lui que les autres. « Un seul? m'a-t-il répondu; non, en vérité; j'en pourrais plutôt nommer douze qu'un seul. » Cette réponse est jolie et prouve quelle tendre union régnait entre eux. Au reste, il m'a assuré que ses remarques sur cette douzaine ne méritaient pas d'accusation, parce qu'elles n'avaient pour objet que des premiers mouvements absolument involontaires. « Par exemple, a-t-il dit, nous connaissons ceux qui nous aiment le mieux à mille petites choses purement machinales. Dans nos travaux nous devons tous nous secourir avec zèle; si l'un de nous est trop chargé, s'il tombe, etc., nous devons voler à son secours; mais, dans ce cas, il y a toujours douze ou quinze religieux qui courent avec plus de promptitude, et l'on connaît dans ces occasions qui se répètent souvent ceux qui nous aiment le mieux. Mais Dieu ne condamne pas ces inclinations naturelles; il ne désapprouve pas que nous aimions davantage au fond du cœur ceux qui nous paraissent les plus vertueux, pourvu que nous ne le témoignions pas de manière à blesser les autres, en montrant de la préférence, une estime particulière qui seraient des fautes graves contre la charité générale et qui altéreraient cette union universelle qui doit exister entre nous. »

Quand un religieux malade est condamné à n'avoir plus que quelques heures à vivre, on lui déclare qu'il doit recevoir l'extrême-onction; alors on le transporte à l'église, et c'est toujours là qu'il la reçoit; ensuite on le reporte dans son lit. Lorsqu'il touche à ses derniers moments, on sonne une cloche qui annonce à toute la maison qu'un des frères est à l'agonie; tous les religieux se rassemblent autour du mourant, que l'on couche sur la cendre, et l'on fait tout haut des prières pour

lui. Cette description fait frémir les gens du monde ; cependant l'on doit concevoir qu'à la Trappe l'appareil de la mort et les solennités religieuses qui l'accompagnent ne sont qu'augustes et consolantes ; ce ne sont pour eux que les avant-coureurs d'un grand triomphe et d'un bonheur suprême. « La vie frugale et laborieuse que nous menons, nous dit le Père Théodore, nous exempte des maladies violentes et putrides. Je n'ai jamais vu ici de maladies épidémiques, même durant le temps qu'elles régnaient dans le pays. Nous ne connaissons guère que les maladies de poitrine, causées par le chant de l'église et par la loi qui nous oblige à nous relever la nuit. Quand on est constitué de manière à supporter ce danger et qu'on a passé trente ans, on vit ici plus longtemps qu'ailleurs, et la vieillesse y est saine et vigoureuse ; aussi ordinairement nous mourons avec toutes nos facultés. Depuis cinquante ans que je suis ici, je n'ai presque vu mourir que des religieux qui avaient toute leur connaissance et toute leur raison. Comme nous ne vivons que pour mourir avec sécurité, ce moment ici n'a rien de terrible ; au contraire, quand nous assistons un de nos frères à la mort, il n'y a pas un de nous qui n'envie la couronne qu'il va recevoir et qui ne voulût être à sa place. Ce n'est pas que la vie nous soit odieuse ; nous nous croyons aussi heureux qu'on peut l'être sur la terre, mais nous éprouvons en mourant toute la joie que les plus douces et les plus hautes espérances peuvent donner. Je n'ai point vu de religieux qui n'ait reçu non-seulement sans crainte, mais avec une extrême satisfaction, l'annonce d'une mort prochaine ; j'en ai même vu beaucoup que cette annonce a tellement ranimés que leurs forces et leur vie en ont été prolongées d'une manière miraculeuse ; presque tous ont dans ces derniers moments une vivacité, un feu et une éloquence qui paraissent surnaturelles. Il y a peu de temps qu'un religieux auquel on annonça qu'il n'avait pas un jour à vivre fut tellement ranimé par cette parole qu'il nous dit qu'il sentait qu'il aurait la force d'aller à l'église recevoir l'extrême-onction sans être porté. En

effet, quoique jusqu'à ce moment il eût été d'une faiblesse excessive, il se leva, marcha, traversa la maison, descendit les escaliers, alla à l'église, en revint, et, au grand étonnement du chirurgien, vécut encore deux mois. »

Ce même Père Théodore qui nous a fait ce récit est l'ancien abbé ; il avait vécu dans le monde avant d'embrasser cet état. Il avait trente ans lorsqu'il entra à la Trappe ; il avait quatre-vingts ans passés, beaucoup d'embonpoint, des dents, une très-belle tête et une fraîcheur réellement étonnante ; il avait des couleurs du plus beau rouge que j'aie jamais vu sur aucune joue. Il avait infiniment d'esprit, une politesse extraordinaire et une mémoire non moins surprenante. Il n'avait rien oublié de ce qu'il avait lu d'intéressant avant de venir à la Trappe ; il me cita plusieurs traits d'histoire et une quantité de passages de La Bruyère qu'il savait encore par cœur ; il nous conta plusieurs histoires intéressantes, entre autres celle-ci : Il y a quelques années, un jeune homme bien né, riche, d'une jolie figure, et le fils unique d'une mère tendre, entraîné par une vocation qu'il avait depuis l'âge de raison, vint ici, de l'aveu de sa mère, se présenter pour être reçu ; on l'admit au noviciat. L'année du noviciat n'était pas encore tout à fait écoulée lorsque sa mère, se repentant du consentement qu'il lui avait arraché, arriva tout à coup à la Trappe ; elle demanda son fils, qui alla la recevoir, conduit par le Père Théodore. L'entretien fut très-long, c'est-à-dire le discours de la mère, qui conjurait son fils de revenir avec elle, en assurant qu'elle le désirait surtout pour le bonheur de son fils. Ce dernier l'écoutait en silence sans l'interrompre ; et quand elle eut fini de parler : « Ma mère, lui dit-il, daignerez-vous répondre à une question que j'oserai vous faire? Supposons que je vous eusse quittée pour aller m'établir loin de vous dans un pays étranger où il vous serait impossible de venir ; supposons que j'y eusse fait une grande fortune, que j'y eusse acquis de grands établissements et des dignités éclatantes, et qu'il ne me fût permis de retourner vers

vous qu'en renonçant à tous ces avantages. Exigeriez-vous de moi ce sacrifice? — Non, certainement; s'écria sa mère, je ne veux que votre bonheur. — Eh bien! ma mère, reprit le fils, je suis cet homme heureux, ou, pour mieux dire, je suis mille fois plus heureux que ne peuvent rendre tous les honneurs et toutes les richesses de l'univers, et enfin mon bonheur est d'autant plus grand que l'inconstance de la fortune ne saurait me le ravir, et que la mort même, loin d'en être le terme, doit le rendre suprême et l'assurer éternellement. Voyez donc l'étendue du sacrifice que vous me demandez! » A ces mots la mère se leva, embrassa son fils en pleurant et partit. Je pourrais citer bien d'autres traits de ce genre que j'ai recueillis du Père Théodore, de l'abbé actuel et des trois hôteliers. Ces cinq religieux, aveclesquels je causai tant, étaient tous également obligeants; ils répondaient d'un air ouvert à toutes les questions; mais dès qu'on cessait de les questionner ils rentraient en eux-mêmes, baissaient les yeux et la tête, tombaient dans une espèce de méditation si profonde que je suis persuadée qu'ils se croyaient absolument seuls avec Dieu, et cela sans nulle espèce d'affectation, mais au contraire avec un naturel très-frappant. Dès qu'on leur parlait ils sortaient de cette rêverie, reprenant un visage obligeant et riant, ce qui durait tant qu'on les interrogeait. Ils observaient entre eux, à l'exception des supérieurs et des hôteliers, un silence éternel; mais ils pouvaient toujours, à de certaines heures, parler aux supérieurs quand ils avaient quelques demandes à leur faire; du reste, dans leurs travaux ils s'exprimaient entre eux par signes. Il y a là tel religieux qui n'a parlé depuis beaucoup d'années que pour se confesser, pour lire et pour chanter les louanges de Dieu. Les hôteliers suivent comme les autres la loi du silence dans l'intérieur de la maison et ne parlent qu'aux étrangers.

Il n'y avait pas un seul miroir à la Trappe, ni dans l'intérieur, ni dans les appartements extérieurs. Beaucoup de religieux avaient absolument oublié leur figure. Comme ils tra-

vaillent non-seulement dans leurs jardins, mais dehors, leurs portes du côté des jardins sont toutes grandes ouvertes, de manière que, si un religieux voulait se sauver, il en a toute liberté ; dans ce cas, personne ne cherche à l'en empêcher et encore moins à le poursuivre et à le ramener quand on s'aperçoit de sa fuite ; au contraire, ils se trouvent heureux d'être débarrassés d'un mauvais sujet ; mais la règle les oblige à le recevoir s'il revient, et leur prescrit d'imposer pour pénitence au coupable de rester enfermé autant de temps qu'il a passé absent, et de vivre avec du pain et de l'eau. Cependant l'abbé a le droit d'abréger autant qu'il veut ce temps d'expiation, ce qu'il fait toujours si le coupable témoigne du repentir ; dans ce cas, quand l'absence aurait été de dix ans, on ne laisse jamais le coupable enfermé plus d'un an. Lorsqu'un homme se présente pour être reçu, on lui fait le détail le plus circonstancié de toutes les austérités ; en outre, on l'assure que, quelque robuste que puisse être sa constitution, il est très-vraisemblable qu'il n'y résistera pas, et qu'il y succombera au bout de deux ou trois ans ; et c'est après ces avertissements qu'on entre à la Trappe. Ils ne reçoivent jamais que des hommes grands, forts et bien constitués ; aussi ai-je été frappée de la figure de tous ces religieux, qui sont en général d'une très-grande taille. Ils avaient depuis plusieurs années un chirurgien fort habile et jeune encore, qui s'était fixé à la Trappe par affection pour les Pères, et qui vivait comme eux de leurs portions et suivait tous leurs offices quand ses occupatione le lui permettaient. Il exerçait gratis la médecine pour les pauvres, et faisait souvent dix ou douze lieues à pied pour les aller soigner. Il nous disait qu'il était impossible de vivre avec ces Pères sans avoir le désir de les imiter, et qu'il ne les quitterait pas quand on lui offrirait toutes les fortunes du monde. Ces religieux avaient toute l'indulgence qui caractérise la véritable vertu ; ils me contaient qu'un jour une femme déguisée en homme entra avec son mari, mais qu'elle ne vit rien, parce qu'on la reconnut sur-le-

champ et qu'on la fit sortir. Je me récriais sur cette profanation, qui est un cas réservé et qui fait encourir l'excommunication; mais ils l'excusèrent très-naturellement en disant qu'elle était bien jeune, qu'elle n'avait sûrement pas senti la conséquence de cette action, et qu'à l'égard de son mari on concevait qu'un mari pût avoir cette condescendance condamnable pour une femme qu'il aimait.

---

Il y a cinq lieues de Conches à Navarre. Je crois que les jardins de Navarre étaient à cette époque, sans aucune comparaison, ce qu'il y avait dans ce genre de plus beau et de plus agréable en France; ils me paraissaient infiniment supérieurs à ceux de Chantilly; ils étaient immenses et réunis à une vaste et superbe forêt. Les eaux y étaient admirables; une belle et large rivière naturelle traversait les jardins, et y formait des ruisseaux, des cascades qui allaient nuit et jour et dans tous les temps. La beauté merveilleuse des ombrages et des eaux, cette majestueuse forêt qui entoure de toutes parts et couronne les jardins, la profusion des fleurs, l'énorme quantité d'arbres et d'arbustes rares, la magnificence des fabriques, la variété des sites, le bon goût et l'extrême noblesse qui régnaient en général dans la distribution et le plan, la vaste étendue de ces jardins, rendaient ce lieu véritablement digne d'exciter la curiosité des amateurs des arts et des étrangers. En nous trouvant dans ce lieu enchanté, nous fûmes frappés d'une réflexion qui nous offrait un contraste singulier; il nous parut bizarre de nous trouver tout à coup dans le *Temple de l'Amour*, en nous rappelant que la veille, à la même heure, nous avions été dans la cellule d'un Père de la Trappe. Il y avait dans ces délicieux jardins plusieurs choses de mauvais goût; mais c'étaient de légers défauts parmi des beautés sans nombre et du plus grand

genre. Par exemple, la grotte ne présentait qu'une grande masse, très-lourde et d'une vilaine forme, ce qui nous parut d'autant plus fâcheux qu'elle était très en vue et dans une situation ravissante. J'aurais voulu, à la place de ce mauvais rocher, un beau *Temple de la Gloire*, dans lequel on eût trouvé pour principal ornement l'épée de M. de Turenne, suspendue à la voûte; j'aurais voulu encore que la statue de ce grand homme eût décoré le fond du temple, et que des bas-reliefs eussent représenté ses victoires. En Angleterre, toutes les fabriques de Bleinheim sont des monuments glorieux qui retracent les exploits du duc de Marlborough; les jardins de Navarre, aussi beaux que ceux de Bleinheim, pouvaient encore avoir cet intérêt si noble de rappeler à chaque pas la mémoire d'un héros, celle de nos armées et des époques glorieuses à la France. Au lieu de cela on s'était contenté d'élever dans ce jardin un petit tombeau de gazon au cheval de bataille de M. de Turenne. Sur cette tombe mesquine, la Pie (cette jument célèbre) est représentée en petit, en bronze; aux quatre coins de la tombe sont des urnes de porphyre; le tout ressemblait, comme le remarqua Paméla, à une garniture de cheminée. Il était expressément défendu de cueillir des fleurs dans ces jardins et d'y tuer aucun gibier et aucun oiseau; aussi les oiseaux y étaient-ils en plus grand nombre et plus apprivoisés qu'ailleurs; aussi ce jardin avait-il un éclat et une fraîcheur remarquables. Je n'ai jamais vu tant de roses et de fleurs, entendu tant de chants et de ramages d'oiseaux, tant de murmures de torrents et de cascades.

---

Du Havre, où nous étions allés, mes élèves et moi, nous nous rendîmes à Pontorson, où nous changeâmes de chevaux pour aller au mont Saint-Michel. Il n'y a que trois lieues; mais,

pendant plus d'une lieue, les chemins étaient excessivement mauvais. Nous fûmes obligés d'en faire la plus grande partie à pied. Pour arriver au mont Saint-Michel, dans de certains temps et le plus communément, il faut saisir l'heure de la marée, où la mer abandonne cette plage; mais, dans le moment où nous étions en marche, la mer s'était retirée depuis quelques heures. Nous arrivâmes à la nuit tout à fait fermée. C'était un spectacle surprenant que les approches de ce fort au milieu de la nuit, sur cette plage sablonneuse et nue, avec des guides portant des flambeaux et poussant des cris horribles, pour nous faire éviter des trous profonds et des endroits dangereux, de manière qu'il fallait faire mille et mille détours avant d'arriver. On voyait de très-près ce fort qui était tout illuminé, dans l'attente des princes; on croyait qu'on y touchait, et l'on tournait toujours sans l'atteindre. Nous entendions un bruit lugubre de cloches qu'on sonnait en honneur des princes, et cette triste mélodie ajoutait beaucoup à l'impression mélancolique que nous causaient tous ces objets nouveaux. C'est bien de ce château qu'on peut dire qu'il est posé

Sur un rocher désert, l'effroi de la nature,
Dont l'aride sommet semble toucher aux cieux,

car en effet son élévation est prodigieuse; on ne peut s'en faire une idée. Son aspect est très-imposant par ses tours, ses fortifications et son architecture gothique, qui le rend plus vénérable. Nous entrâmes d'abord dans une citadelle où des gens du lieu, habillés en soldats, et avec des fusils, attendaient mes élèves. On n'envoyait dans cette forteresse des troupes qu'en temps de guerre; mais en temps de paix c'était le prieur qui était *commandant* du fort. Après avoir passé la citadelle, nous entrâmes dans la ville, qui était très-petite et fort pauvre; c'est une longue rue extrêmement étroite, qui va toujours en montant et en tournant, et dans laquelle on ne peut aller qu'à pied. Tout le monde avait éclairé sa maison et était

sur le pas de sa porte. Après avoir ainsi grimpé pendant une demi-heure, escortés de tous les religieux et de gens qui portaient des lanternes, nous quittâmes la ville, et nous trouvâmes des escaliers très-roides et très-hauts, tout couverts de mousse et de ronces; il fallut monter environ quatre cents marches. De temps en temps on trouvait des repos, c'est-à-dire de petites esplanades remplies d'herbages et de ronces, et allant toujours en montant. Cette *grimpade* est la chose la plus fatigante qu'on puisse imaginer; nous étions tous en nage, quoiqu'il ne fît pas chaud. Enfin nous entrâmes dans une vaste église dont le chœur était très-beau et d'une grande noblesse: nous étions alors dans le couvent. Après avoir traversé l'église, il fallut encore monter un escalier qui nous conduisit aux appartements, qui sont grands et propres. Au-dessus de ces logements il y avait encore quatre cents marches qui menaient à un belvédère placé au sommet de ce fort. L'air y était très-vif, mais sain; on buvait de l'eau de citerne, qui n'était pas mauvaise. L'hiver y est extrêmement rigoureux et commence avec l'automne; il n'y fait jamais bien chaud. Quelques maisons de la ville ont de très-petits jardins, et quelques habitants, des vaches; mais les religieux étaient obligés de prendre ailleurs leurs provisions, même du pain, parce qu'à cause de la cherté du bois on n'en faisait point au mont Saint-Michel; on le faisait venir de Pontorson. On n'a du poisson, sur cette plage, que très-rarement et par hasard; ainsi, au milieu de la mer, on est encore obligé de l'acheter. Les religieux avaient, à une lieue et demie du fort, une maison de campagne avec un superbe jardin qui les fournissait de légumes. Ils étaient douze religieux et ne recevaient point de novices. Il me parut qu'en général ils cherchaient, autant qu'ils le pouvaient, à adoucir le sort des prisonniers. Ils nous assurèrent qu'ils ne les renfermaient point à moins d'ordres très-positifs du roi, et détaillés sur ce point, et que même, très-communément, ils les mènent promener aux environs.

Je les questionnai sur la fameuse *cage de fer* ; Ils m'apprirent qu'elle n'était point de fer, mais de bois, formée avec d'énormes bûches laissant entre elles des intervalles à jour de la largeur de trois à quatre doigts. Il y avait environ quinze ans qu'on n'y avait mis de prisonniers à demeure, car on y en mettait assez souvent (*quand ils étaient méchants*, me dit-on) pour vingt-quatre heures ou deux jours, quoique ce lieu fût horriblement humide et malsain, et qu'il y eût une autre prison aussi forte, mais plus saine. Là-dessus je témoignai ma surprise. Le prieur me répondit que son intention était de détruire un jour ce monument de cruauté. Alors Mademoiselle et ses frères se sont écriés qu'ils auraient une joie extrême de le voir détruire en leur présence. A ces mots, le prieur nous dit qu'il était le maître de l'anéantir, parce que monseigneur le comte d'Artois (1), ayant passé quelques mois avant nous au mont Saint-Michel, en avait positivement ordonné la démolition ; le prieur ajouta que diverses raisons l'avaient forcé de différer, mais qu'il allait accorder aux princes cette satisfaction le lendemain matin, et que ce serait certainement la plus belle fête qu'on leur eût jamais donnée. J'occupai la chambre où couchait M. l'abbé Sabathier, qui fut retenu dans cette prison pour une si belle cause (2). Les religieux ne parlaient de lui qu'avec attendrissement et enthousiasme.

Quelques heures avant notre départ du mont Saint-Michel, le prieur, suivi des religieux, de deux charpentiers, d'un des suisses du château et de la plus grande partie des prisonniers (nous avions désiré qu'ils vinssent avec nous), nous conduisit au lieu qui renfermait cette terrible cage. Pour y arriver on était obligé de traverser des souterrains si obscurs qu'il y fallait des flambeaux, et, après avoir descendu beaucoup d'es-

(1) Le roi Charles X.

(2) Pour avoir parlé au parlement avec beaucoup d'énergie contre des abus de la plus grande conséquence.

(*Note de l'auteur.*)

caliers, on parvenait à une affreuse cave où était l'abominable cage, d'une petitesse extrême, et posée sur un terrain humide où l'on voyait ruisseler l'eau. J'y entrai avec un sentiment d'horreur et d'indignation, tempéré par la douce pensée que du moins, grâce à mes élèves, aucun infortuné désormais n'y réfléchirait douloureusement sur ses maux et sur la méchanceté des hommes. M. le duc de Chartres, avec l'expression la plus touchante et une force au-dessus de son âge, donna le premier coup de hache à la cage; ensuite les charpentiers en abattirent la porte et plusieurs pièces de bois. Je n'ai rien vu de plus attendrissant que les transports, les acclamations et les applaudissements des prisonniers pendant cette exécution. C'était sûrement la première fois que ces voûtes retentissaient de cris de joie. Au milieu de tout ce tumulte, je fus frappée de la figure triste et consternée du suisse du château, qui considérait ce spectacle avec le plus grand chagrin. Je fis part de ma remarque au prieur, qui me dit que cet homme regrettait cette cage parce qu'il la faisait voir aux étrangers. M. le duc de Chartres donna dix louis à ce suisse, en lui disant qu'au lieu de montrer à l'avenir la cage aux voyageurs il leur montrerait la place qu'elle occupait, et que cette vue leur serait sûrement plus agréable... Après la messe nous parcourûmes toute la maison; nous vîmes une énorme roue au moyen de laquelle, avec des câbles, on montait par une fenêtre les grosses provisions pour le château; on attachait ces provisions sur la grève avec des câbles qui tiennent à cette grande roue, posée dans l'intérieur du fort à une ouverture de fenêtre, et la roue, en tournant, hisse et enlève tout ce qui est attaché au câble. De là nous allâmes nous promener sur les terrasses ou parapets, qui sont excessivement élevés. De ce lieu la vue est admirable de tous côtés; on voit le *mont Tomblaine,* qui est plus grand que le mont Saint-Michel, et qui n'est point habité. Il est couvert de bons lapins et à trois quarts de lieue du mont Saint-Michel, ce qui semble incroyable; car, comme il est isolé dans

la mer ainsi que ce premier mont, et qu'on n'a point aux environs d'objet de comparaison qui puisse faire juger de sa grandeur, il nous paraissait d'une petitesse extrême et à cent pas de nous. Ensuite nous vîmes ce qu'on appelle *la salle des Chevaliers,* qui est vaste et belle, et soutenue par des colonnes; elle tire son nom de l'usage qu'avaient les chevaliers de Saint-Michel d'aller à ce mont. La bibliothèque était fort médiocre; ce qui me fit de la peine, en songeant combien une bonne collection de livres serait utile et même nécessaire à des prisonniers.

La tradition superstitieuse rapportait que saint Michel avait fait des miracles sur ce mont, alors habité par des ermites; qu'ensuite le saint ordonna d'y bâtir, et que ce mont s'appela d'abord *Mont de Tombe,* à cause de sa forme. Les anciens ducs de Normandie, et d'autres princes, firent des pèlerinages à ce mont et des présents que nous vîmes dans le trésor de l'église. On y faisait encore des pèlerinages, et on nous chargea de médailles et de petites coquilles d'argent, comme on en donne aux pèlerins. Nous obtînmes pour plusieurs prisonniers une permission qu'ils désiraient ardemment, celle de nous suivre jusqu'au bas du château. Il y en avait un qui, enfermé depuis quinze mois, n'avait pas eu jusqu'à ce jour la liberté de sortir du haut du fort; lorsqu'il se trouva hors du couvent sur la petite esplanade, et surtout lorsqu'il eut aperçu l'herbe qui couvre les marches de l'escalier, il éprouva un mouvement de joie et d'attendrissement impossible à dépeindre. Il me donnait le bras, et à chaque pas que nous faisions il s'écriait avec transport : *Oh! quel bonheur de marcher sur l'herbe* (1).

Je fus charmée d'avoir vu ce lieu si triste, mais singulier, ce château amphibie, rejeté tour à tour par la mer et par la terre;

(1) En arrivant à Paris, nous fîmes beaucoup de démarches infructueuses en sa faveur; mais M. le duc de Chartres eut le bonheur d'obtenir sur-le-champ la délivrance d'un de ces prisonniers, et de contribuer à celle d'un autre encore.

(*Note de l'auteur.*)

car ce mont est pendant une partie du jour une île isolée au milieu des flots, et pendant l'autre partie il se trouve posé sur une vaste étendue de sable aride.

En quittant le mont Saint-Michel nous passâmes à Saint-Malo, où nous vîmes un exemple très-singulier de ce que peut l'activité réunie à l'industrie. Il y avait dans cette ville, quinze ans auparavant, un négociant, nommé Dubois, qui se ruina ; n'ayant plus rien au monde, il se disposait à passer aux Indes, lorsqu'un vaisseau qu'on croyait perdu entra dans le port. Dubois avait des intérêts sur ce bâtiment, qui avait gagné des richesses immenses, et qui rapportait à Dubois six cent mille livres; avec cette somme il fit d'autres entreprises qui prospérèrent. Alors il obtint la permission de construire un port à ses frais à une petite lieue de Saint-Malo, dans un endroit nommé *Montmarin*. Ce port était achevé, et était en petit exactement semblable à celui de Brest. Dubois fit bâtir là un joli château qu'il habitait, et il se mit à construire des vaisseaux qu'il vendait; de manière que cette portion de terre, conquise par le travail et l'industrie, était devenue la propriété de Dubois, et une espèce de république fondée et gouvernée par lui. On trouvait à Montmarin une multitude d'ouvriers, parce que tout s'y fabriquait, cordes, câbles, voilures, charpenterie, etc. Dubois prêtait de l'argent à des armateurs, mais dans ce cas il exigeait pour gage et sûreté des vaisseaux qu'il mettait dans son port. Il en a six de cette sorte dans ce moment, avec des pavillons de diverses nations. Cet homme singulier était très-hospitalier, et recevait à merveille les étrangers et tous ceux qui allaient le voir.

---

Depuis longtemps la Révolution se préparait; elle était inévitable. Le respect pour la monarchie était tout à fait détruit,



et il était de bon air de braver en tout la cour et de se moquer d'elle. On n'allait faire sa cour à Versailles qu'en se plaignant et en gémissant; on répétait que rien n'était ennuyeux comme Versailles et la cour, et tout ce que la cour approuvait était désapprouvé par le public ; les pièces de théâtre applaudies à Fontainebleau étaient communément sifflées à Paris. Un ministre disgracié était sûr de la faveur du public, et, s'il était exilé, tout le monde s'empressait de l'aller voir, non par véritable grandeur d'âme, mais pour suivre cette mode de dénigrer et de blâmer tout ce que faisait la cour. Les finances étaient en fort mauvais état ; on imagina, pour y remédier, d'assembler les états généraux. Il n'y a rien de pis que de demander des conseils en demandant de l'argent, car on reçoit toujours alors des conditions fort dures. Quelques personnes dans la société prévirent des troubles et des orages, mais en général la sécurité alla jusqu'à l'extravagance. M. le duc d'Orléans et M. de Lauzun étant un soir chez moi (l'assemblée des Notables était déjà réunie), je dis que j'espérais que ces assemblées réformeraient beaucoup d'abus; M. le duc d'Orléans prit la parole et soutint qu'on ne supprimerait seulement pas les lettres de cachet; M. de Lauzun et moi nous soutînmes le contraire. Un pari s'engagea entre M. le duc d'Orléans et M. de Lauzun; ils l'écrivirent et m'en firent dépositaire; je l'ai gardé pendant plus de quinze ans. Ils pariaient cinquante louis. Et M. le duc d'Orléans soutenait, comme je l'ai déjà dit, contre l'opinion contraire de M. de Lauzun, que l'assemblée des états ne produirait la réforme d'aucun abus, pas même celui des lettres de cachet. J'ai montré cet écrit successivement à plus de cinquante personnes, et ces idées de M. le duc d'Orléans étaient celles de presque tous les gens de la société. On regardait une révolution comme une chose impossible. Cette sécurité a été bien funeste; elle a empêché de prendre les précautions qui auraient pu la prévenir.

Le désir de faire tout voir à mes élèves (ce qui, dans cette occasion, m'entraîna dans une démarche imprudente) m'engagea à revenir de Saint-Leu passer quelques heures à Paris, pour voir, du jardin de Beaumarchais, tout le peuple de Paris se relayer pour abattre et démolir la Bastille. Il est impossible de se faire une idée de ce spectacle; il faut l'avoir vu pour se le représenter tel qu'il était. Ce redoutable fort était couvert d'hommes, de femmes et d'enfants travaillant avec une ardeur inouïe, et jusque sur les parties les plus élevées du bâtiment et de ses tours. Ce nombre étonnant d'ouvriers volontaires, leur activité, leur enthousiasme, le plaisir de voir tomber ce monument affreux du despotisme, ces mains vengeresses, qui semblaient être celles de la Providence, et qui anéantissaient avec tant de rapidité l'ouvrage de plusieurs siècles, tout ce spectacle parlait également à l'imagination et au cœur. Personne n'a été plus épouvanté que moi des excès commis à la prise de la Bastille; mais, comme aussi j'ai été témoin, pendant plus de vingt ans, des emprisonnements arbitraires, comme je n'avais jamais jeté les yeux, sans frémir, sur cette citadelle, j'avoue que sa démolition m'a causé l'émotion et la joie la plus vive. J'eus aussi la curiosité de voir le club des Cordeliers; j'en ai fait la description la plus fidèle dans *les Parvenus* (1). Dans

(1) Nous allâmes aux Cordeliers; je vis là des orateurs savetiers et portefaix, et même leurs épouses et leurs *amantes*, monter dans la tribune, et parler avec une grande force *de poitrine* contre les nobles, les prêtres, et même avec plus de verve encore contre les riches. Je remarquai entre autres une poissarde qui répéta plusieurs fois qu'il ne fallait plus souffrir de préjugés *mobilières* (elle voulait dire *nobiliaires*); mais personne de la société ne fit attention à cette petite méprise, et la harangueuse n'en fut pas moins applaudie. Au reste, j'observais que le plus grand plaisir de tous ces personnages était de contrefaire sérieusement le président et les membres des grandes assemblées. Tous ces artisans, rassemblés là pour déraisonner à l'instar des chefs de la république, me représentaient des enfants mal élevés, et livrés à eux-mêmes, jouant à un vilain jeu, dont la forme les divertissait et les occupait beaucoup plus que le fond,

ces premiers temps de la Révolution, l'aîné de mes élèves eut un premier mouvement de générosité et de grandeur d'âme que je ne puis passer sous silence. Il apprit, en ma présence, qu'un décret venait d'annuler les droits d'aînesse; aussitôt il embrassa M. le duc de Montpensier en s'écriant : « Ah! que cela me fait plaisir! » Il fut reçu au club des Jacobins, par la volonté de M. le duc d'Orléans, et non assurément par la mienne; et cependant il faut se rappeler que cette société n'était nullement alors ce qu'elle a été depuis. Néanmoins ses sentiments étaient déjà fort exagérés. Je l'avais fait recevoir, un an auparavant, de la Société philanthropique, dont M. de Charost était le président; mais, comme je viens de le dire, je ne l'ai point fait recevoir de celle des Jacobins. Cependant ce fut là le prétexte qu'on employa pour éloigner de moi madame la duchesse d'Orléans.

Dès que M. le duc de Chartres eut atteint sa dix-septième année, M. le duc d'Orléans me déclara que son éducation était finie, et l'on forma sa maison; mais M. le duc de Chartres eut assez de raison et d'attachement pour moi pour me dire qu'il viendrait tous les jours, jusqu'à l'âge de dix-huit ans, prendre ses leçons à Belle-Chasse, et il n'y a jamais manqué; ce qui est admirable dans un jeune homme qu'on avait rendu son maître. Voici les hommes distingués que j'avais attachés à son éducation, et qui le restèrent à sa personne : M. Pieyre (1),

et se croyant hors de l'enfance parce qu'ils imitaient ridiculement quelques manières des personnes qui les gouvernaient. Si on leur eût retranché la tribune, leur président et sa sonnette, et les formules de police établies à la Convention et aux Jacobins, ils auraient trouvé fort peu d'intérêt dans leurs assemblées.

(*Les Parvenus, ou les Aventures de Julien Delmours.*)

(1) *L'École des Pères*, première pièce de cet auteur, eut quarante représentations dans la même année. Cette pièce fut souvent reprise; le public l'a toujours revue avec plaisir, et elle est restée au répertoire. Le roi Louis XVI donna à M. Pieyre, au sujet de cette pièce, un témoignage flatteur de sa bienveillance, en lui envoyant une belle épée.

dont le mérite seul et les talents m'engagèrent uniquement à demander pour lui une place qu'il n'avait point sollicitée. Je ne le connaissais pas personnellement ; mais nous avions été à la première représentation de sa pièce intitulée : *l'École des Pères*, et l'estime pour l'ouvrage m'en donna une telle pour l'auteur, qui était alors fort jeune, que je désirai vivement qu'il fût attaché à mon élève, non comme instituteur, mais en qualité de secrétaire des commandements. J'en parlai à M. le duc d'Orléans, et cela fut fait tout de suite. Je n'ai eu lieu que de m'en applaudir, à tous égards, ayant toujours trouvé en M. Pieyre autant d'amitié pour moi, d'attachement pour M. le duc de Chartres, et de perfection de conduite, durant l'éducation, qu'il a de vertus et de qualités sociales.

---

Voici une composition que j'adresse à mes élèves sous forme de conseil.

### DE LA SURETÉ DANS LA SOCIÉTÉ.

Elle consiste non-seulement à garder avec une inviolable fidélité les secrets qui nous sont confiés, mais à ne rien répéter de ce qui se dit dans une société un peu particulière, c'est-à-dire de gens qui vivent souvent ensemble ; et même, si dans un cercle nombreux quelqu'un disait quelque chose d'inconsidéré, ou une méchanceté sur une autre, on ne doit ni citer la chose en nommant la personne, ni même citer le propos sans nommer. Si ce propos fait du bruit, et que, sachant que vous étiez présents quand il a été tenu, on vous interroge, il faut absolument refuser de répondre, et dire que vous ne voulez point être mêlés dans des tracasseries, et que par conséquent vous ne répondez point à de pareilles questions. Si vous voyez des trahisons ou des perfidies, il faut n'y tremper en rien, les détester au fond

du cœur, mais ne point vous mêler de faire avertir ceux que l'on trompe, à moins que ce ne soient des personnes qui vous seraient extrêmement chères; sans cela, croyant rendre des services, vous feriez mille tracasseries. On ne peut avoir de sûreté dans la société quand on est ou *bavard*, ou *moqueur*, ou *médisant*, parce que le *bavard*, afin de parler, dit mille choses inconsidérées et compromet tout le monde; que le *moqueur*, pour faire une mauvaise plaisanterie, fait souvent des méchancetés et des indiscrétions; et que le *médisant* répète le mal qu'il sait des autres, ce qui est très-condamnable et très-haïssable, et que de plus, même sans le vouloir, il calomnie fréquemment en répétant le mal qu'on lui a dit, qui est toujours exagéré, et très-souvent faux.

Souvent, dans des moments d'humeur, il arrive qu'on parle légèrement des gens qu'on aime le mieux; cela est excessivement condamnable, et j'espère que cela ne vous arrivera jamais; mais il faudra l'excuser dans les autres, surtout quand vous serez sûrs qu'ils ont un bon cœur; de manière que, si des personnes que vous aimeriez, et qui seraient aussi unies entre elles, avaient en votre présence de ces torts, vous feriez très-mal de les en avertir réciproquement; il faudrait au contraire les adoucir et employer votre crédit auprès d'elles à prévenir une brouillerie, et faire tout ce que vous pourriez pour les rapprocher et les réunir, en leur cachant tout ce qui pourrait les aigrir l'une contre l'autre. Voilà comme il faudra vous conduire constamment, surtout dans l'intérieur de votre famille, avec vos frères, votre sœur et vos belles-sœurs, etc. Quand vous verrez quelque froid entre eux, ce qui, j'espère cependant, n'arrivera point, mais est possible, il faudra ne prononcer que des paroles de paix et de conciliation, et ne pas dire un seul mot qui pût aigrir. On doit se conduire ainsi dans une société intime avec ses amis, à plus forte raison avec ses frères et sœurs; ce devoir alors est encore plus sacré. Il y a encore une chose qui ôte beaucoup de discrétion, et par conséquent

du sûreté dans la société : c'est la sotte vanité de vouloir paraître instruit de tous les secrets des personnes avec lesquelles on vit. Il n'y a cependant rien de si sot, et qui fasse autant mépriser, que de trahir un secret, pour faire voir qu'on le sait. Il faut aussi, pour être sûr dans la société, se préserver d'une curiosité frivole, qui d'ailleurs marque toujours peu d'esprit. Ces gens qui veulent savoir tout ce qui se passe et connaître toutes les petites intrigues sont très-oisifs et passent dans la société pour des esprits dangereux.

Vous voyez qu'il faut posséder beaucoup de qualités pour avoir de la sûreté dans la société ; aussi la société fait-elle un si grand cas de cette vertu qu'elle compte pour rien toutes les autres vertus sans celle-là. Et rien n'est plus naturel, puisqu'en effet il n'y a point de vertu dont la société retire autant d'avantages. Ainsi, efforcez-vous donc de l'acquérir dès à présent, et de vous corriger de tous les défauts qui vous empêcheraient de l'avoir.

---

Je fus, dans ce temps, l'objet de folies qui m'excédèrent. L'abbé Mariotini, comme je l'ai dit, donnait tous les jours, après le dîner, une leçon d'italien à mes élèves ; un jour, à Saint-Leu, au lieu de les suivre après la leçon, il resta seul avec moi. Suivant ma coutume j'écrivais ; il s'approche de ma table. Je lui demande ce qu'il veut ; et, sans nulle préparation, il se jette à mes genoux et me fait la déclaration d'amour la plus formelle et la plus ridicule. Dans ce moment le vannier avec lequel je faisais des paniers entre et le voit dans cette situation ; il sortit précipitamment, et tout le monde dans la maison sut cette aventure. Je lui écrivis le jour même pour lui dire que je le priais de demander sa démission : c'était la manière la plus honnête de le renvoyer. Il me répondit, en italien, une

lettre remplie d'extravagances, d'amour et de menaces. Il se mit au lit, en se disant fort malade; il eut en effet la fièvre et la jaunisse. Il resta dans sa chambre trois semaines, au bout desquelles, sur la fin d'octobre, nous retournâmes à Paris. Alors, sans parler de sa folie, il fit à M. le nonce de telles plaintes de la manière dont je l'avais traité que cet ambassadeur, M. Doria, m'écrivit pour m'en faire des reproches. Je le fis prier de vouloir bien m'accorder un moment d'audience; il vint à Belle-Chasse. Je lui contai la chose; je lui montrai la première lettre de l'abbé Mariotini, et cinq ou six autres du même genre qu'il m'avait écrites depuis. Le nonce fut confondu de cet excès d'emportement et d'impudence. Il me dit qu'il allait renvoyer cet extravagant en Italie. J'en fus ainsi débarrassée; mais cette histoire me força d'écrire une quantité de lettres, d'en lire, d'avoir une infinité d'ennuyeuses explications, de chercher un autre aumônier et un autre maître d'italien; enfin de perdre un temps énorme, chose qui m'a toujours désolée.

Au lieu de retourner en Italie, l'abbé Mariotini passa en Angleterre; il y fit un libelle contre moi, intitulé : *la Comtesse de Genlis dévoilée*, avec la traduction anglaise en regard. Il n'attaquait point ma réputation dans cet écrit ridicule, qui était uniquement rempli de déclamations véhémentes contre mon caractère impérieux et *furibond*. Il revint depuis en France; il y tomba dans la misère, et il mourut aux Incurables, deux ans avant mon retour à Paris.

Je ne fus pas heureuse en maîtres d'italien; il me fut impossible d'en trouver un ecclésiastique. Il me fallut deux personnes pour remplacer l'abbé Mariotini; je pris pour aumônier M. l'abbé Famin, ecclésiastique estimable et d'une très-agréable société; et pour maître d'italien M. de la R***, qui me fut vivement recommandé. J'en fus très-contente pendant deux ou trois ans. Au bout de ce temps, étant à Saint-Leu, un soir, après la leçon des princes, il resta dans ma chambre, et, au bout de quelques

minutes, il vint se jeter à mes pieds en fondant en larmes. Cette action me rappela si vivement l'abbé Mariotini que je restai pétrifiée. Mais M. de la R*** me causa un autre genre de surprise. Il me dit que, dévoré de remords, il voulait m'ouvrir son cœur, et qu'il était le plus grand des *scélérats*; ce qui me fit une peur épouvantable. Je le questionnai en frémissant, et il m'avoua, avec des sanglots véritablement convulsifs, qu'il était un moine apostat. Il avait chez lui une femme qui passait pour être la sienne et qui portait son nom. Il me demandait d'intercéder auprès de M. le nonce pour obtenir sa réconciliation avec l'Église, se soumettant d'avance à la pénitence qui lui serait imposée. Je fis ce qu'il souhaitait. M. le nonce eut la bonté de faire, à cet égard, ce qu'on pouvait raisonnablement désirer. M. de la R*** retourna sur-le-champ en Italie, pour aller se remettre dans son couvent, auprès de Naples.

M. Mérys, que j'aimais pour son beau talent et pour son amabilité particulière, eut la même folie que l'abbé Mariotini; mais du moins, en le disant aux autres, il ne me la déclara jamais. Elle me causa beaucoup de gêne, mais j'eus l'air de l'ignorer, et je tolérai son humeur continuelle et ses susceptibilités. J'ignorais qu'il passait une partie des nuits dans mon grand corridor, où je ne pouvais entendre marcher, parce qu'il y avait un tapis. Ma chambre avait trois portes: l'une, donnait à droite, dans celle de Mademoiselle; l'autre, à gauche, dans celle de Paméla, et la troisième dans le corridor. J'avais fait condamner celle-là, et, en outre, pour ôter le bruit, j'avais fait mettre une porte battante et rembourrée du côté du corridor. M. Mérys se mettait entre ces deux portes pour écouter ce qu'il pouvait entendre dans ma chambre quand tout le monde était couché. Communément je jouais de la guitare pendant une demi-heure, ensuite je parlais tout haut, et toute seule, suivant ma très-ancienne coutume. Je composais des espèces de petits romans que je mettais en conversations; et, comme j'avais le talent de prendre toutes

sortes de voix différentes, je l'employais quand je faisais parler mes personnages imaginaires, ce qui donnait à mes scènes et à mon oreille une illusion ravissante. M. Mérys, derrière la porte battante, qui ne perdait pas un seul mot de ces dialogues, les prit pour une réalité, et la chose lui parut si extraordinaire qu'il lui fut impossible de ne pas la confier à deux ou trois personnes. De confidence en confidence, le bruit se répandit que je donnais asile et que je cachais à Saint-Leu une jeune personne que ses parents voulaient forçer à épouser un monstre, dont elle m'avait conté les choses les plus étranges et les plus épouvantables. On ne pouvait comprendre dans quel endroit il m'était possible de la cacher dans le château ; on s'épuisait vainement en conjectures pour le deviner ; mais on s'accordait à dire qu'il était certain que, toutes les nuits, j'avais des entretiens avec elle jusqu'à trois heures du matin. Cette singulière histoire circula dans le monde et parvint jusqu'à M. le duc d'Orléans, qui vint exprès à Saint-Leu pour m'en parler. J'éclatai de rire, et je n'eus pas de peine à le dissuader. On trouvera sans doute que ces entretiens imaginaires étaient une véritable folie ; je l'avouerai moi-même, mais en même temps je puis assurer qu'ils m'ont procuré les plus beaux moments de ma vie et les plus grandes consolations ; ils étaient pour moi d'une illusion si parfaite qu'ils valaient la réalité. Je me créais ainsi des amis dont je n'étais jamais mécontente, et qui me dédommageaient des injustices et de l'ingratitude. Ceux-là m'ont suivie partout, et, n'ayant pu trouver un bonheur réel, j'ai su du moins employer la vivacité de mon imagination à m'en former un idéal ; mais ce bonheur ne fut jamais parfait, et ne pouvait l'être. Cet usage d'une imagination si flexible et si mobile ne fut point coupable, il fut mal dirigé ; il aurait fallu consacrer entièrement à la religion cette faculté, sans y mêler des illusions romanesques et terrestres. Au lieu de *rêver* il fallait *méditer*, et j'aurais alors reçu du Ciel toutes les lumières et toutes les consolations qui m'étaient si nécessaires.

Plusieurs années avant la Révolution, je repoussai un honneur que l'on voulait me faire, dont je me trouvais tout à fait indigne. M. le marquis de Villette fit, dans son château de Ferney, une espèce de temple, construit pour renfermer le cœur de M. de Voltaire ; il imagina d'en décorer l'intérieur des portraits gravés des personnages célèbres, hommes et femmes, que M. de Voltaire avait honorés de son amitié ; en conséquence il envoya un dessinateur chez toutes ces personnes, pour prendre leurs profils d'après nature. M. de Villette m'envoya ce dessinateur, avec une lettre extrêmement flatteuse, dans laquelle il m'annonçait qu'il m'avait *réservé une place dans le cœur de M. de Voltaire*. On imagine bien que je ne donnai point de séance ; je fis une réponse *pleine de modestie*, dans laquelle je reconnaissais *humblement* que je n'avais aucun droit qui pût me faire prétendre à cette faveur. M. de Villette me trouva fort ridicule ; il se plaignit de ma lettre, je me moquai de la sienne, et je n'ai jamais conçu comment il avait pu faire une telle proposition à une personne dont les principes étaient déjà si connus. Il est vrai que je n'avais pas encore publié *Adèle et Théodore* ; mais le *Théâtre d'éducation*, donné tout entier, faisait assez connaître mes opinions et mes principes religieux.

---

M. Chénier, après avoir donné aux Français une tragédie d'*Azemire*, qui ne réussit pas, fit des couplets très-galants pour ma fête, et, à un petit spectacle de cette fête, placé auprès de moi, et me parlant tout bas, sa galanterie devint de si mauvais ton, et les expressions de ce qu'il appelait son *admiration passionnée* si impertinentes, que je fus obligée de la réprimer par tout le dédain qu'on peut montrer. Furieux, il me fit cette réponse, à laquelle je ne change rien : « *Vous avez raison, je ne suis ni*

*un grand seigneur, ni un duc.* — En effet, lui répliquai-je, il n'y en a point d'assez mal élevés pour s'exprimer avec si peu de délicatesse. » Et je lui tournai le dos. De ce moment il me jura une haine éternelle, mais il la dissimula jusqu'à la Révolution ; il continua à venir chez moi ; j'eus l'air d'avoir parfaitement oublié la petite scène dont je viens de rendre compte.

Lorsqu'au commencement de la Révolution il fit paraître un pamphlet fort violent, et qui était d'un bout à l'autre grossièrement insultant pour la noblesse, je lui fis fermer ma porte ; il revint trois fois, mais sans entrer, et je ne l'ai pas revu depuis. Quand il donna son *Charles IX*, je fus très-curieuse de voir cette pièce, dans laquelle il a si indignement calomnié les personnages historiques, entre autres le cardinal de Lorraine, qui fait jurer sur la sainte hostie que l'on commettra les assassinats qu'il ordonne ! Ce crime extravagant, de l'invention de M. Chénier, fit tout le succès de la pièce. Il est permis, dans les tragédies, les poëmes et les romans, d'embellir les personnages historiques que l'on met en scène, mais il ne l'est pas de leur attribuer des forfaits qu'ils n'ont pas commis. Calomnier leur mémoire est un crime plus lâche encore que celui de profaner leurs tombes. Je menai mes élèves à la première représentation de cette pièce ; comme ce n'était pas le jour de notre loge, j'en avais loué une qui était fort en vue. A la scène exécrable du serment, je me levai et j'emmenai mes élèves. Cette action ne pouvait manquer d'être fort remarquée ; on en parla beaucoup ; elle mit le comble à la haine envenimée que me portait M. Chénier, et qu'il a conservée dans toute son énergie (1).

Il a eu le tort beaucoup plus grand de laisser périr son malheureux frère, qu'il aurait pu sauver en employant tout son crédit durant le règne de la Terreur ; on a même dit générale-

(1) Jusqu'à sa mort.

(*Note de l'auteur.*)

ment qu'il avait participé à sa condamnation, ce que je ne puis croire ; mais cette odieuse imputation fut accréditée par son silence dans ce temps, car il aurait pu alors sans danger s'en justifier hautement. Cette horrible exagération d'une mauvaise action donna lieu à une anecdote très-vraie et très-curieuse. La célèbre actrice, mademoiselle Dumesnil, existait encore à cette époque, mais elle était très-vieille et très-infirme. M. Chénier ne l'avait jamais vue, et, sans se faire annoncer, il se rendit un matin chez elle ; il la trouva dans son lit, et si souffrante qu'elle ne répondait rien à tout ce qu'il lui dit d'obligeant. Cependant M. Chénier la conjura de lui dire uniquement un vers, un seul vers de tragédie, afin, ajouta-t-il, qu'il pût se vanter de l'avoir entendue déclamer, et mademoiselle Dumesnil, faisant un effort sur elle-même, lui adressa ce vers de l'un de ses plus beaux rôles :

« Approchez-vous, Néron, et prenez votre place. »

---

Ce ne fut qu'à Belle-Chasse que j'eus des liaisons avec madame Necker, et, avant la Révolution, elle me prévint, m'écrivit les lettres les plus obligeantes et vint me voir. Elle m'amena sa fille, qui n'était point encore mariée, et qui avait seize ans. Madame Necker l'avait fort mal élevée, en lui laissant passer dans son salon les trois quarts de ses journées, avec la foule des beaux esprits de ce temps, qui tous entouraient mademoiselle Necker ; et tandis que sa mère s'occupait des autres personnes, et surtout des femmes qui venaient la voir, les beaux esprits dissertaient avec mademoiselle Necker sur les passions et sur l'amour. La solitude de sa chambre et de bons livres auraient mieux valu pour elle. Elle apprit à parler vite et beaucoup sans réfléchir, et c'est ainsi qu'elle a écrit. Madame Necker était une personne vertueuse, calme, sèche et com-



passée, sans imagination; elle avait pris de ses liaisons avec M. Thomas un langage emphatique qui contrastait singulièrement avec la froideur de ses sentiments et de ses manières; elle était étudiée en tout; elle se composait un rôle pour toutes les situations, pour le monde et pour le commerce intime de la vie; elle le dit elle-même dans ses *Souvenirs*. Elle y donne des règles sur la manière dont on doit causer tête à tête avec son amie. Au reste, avec ces préparations, elle était toujours égale, obligeante, et même, ne calculant que sur l'amour-propre des autres, elle était constamment louangeuse à l'excès. Voici une anecdote curieuse sur madame Necker que je tiens de l'homme du monde le plus incapable de faire un mensonge, le marquis de Chastellux. Dînant chez madame Necker, il arriva le premier, et de si bonne heure que la maîtresse de la maison n'était pas encore dans le salon. En se promenant tout seul, il aperçut à terre, sous le fauteuil de madame Necker, un petit livre; il le ramassa et l'ouvrit; c'était un petit livre blanc, qui contenait quelques pages de l'écriture de madame Necker. Il n'aurait certainement pas lu une lettre; mais, croyant ne trouver que quelques pensées spirituelles, il lut sans scrupule: c'était *la préparation* du dîner de ce jour, auquel il était invité; madame Necker l'avait écrite la veille. Il y trouva tout ce qu'elle devait dire aux personnes invitées les plus remarquables; son article y était, et conçu dans ces termes : *Je parlerai au chevalier de Chastellux de la Félicité publique* (1) et d'*Agathe* (2).

Madame Necker disait ensuite qu'elle parlerait à madame d'Angevillers *sur l'amour*, et qu'elle élèverait *une discussion littéraire* entre MM. Marmontel et de Guibert. Il y avait encore d'autres préparations que j'ai oubliées. Après avoir lu ce petit livre, M. de Chastellux s'empressa de le remettre sous le fauteuil. Un instant après, un valet de chambre vint dire que ma-

(1) *La Félicité publique*, ouvrage du chevalier de Chastellux.
(2) Une jolie comédie de lui, qui n'a jamais été imprimée.
(*Notes de l'auteur.*)

dame Necker avait oublié, dans le salon, ses tablettes ; il les chercha et les lui porta. Ce dîner fut charmant pour M. de Chastellux, parce qu'il eut le plaisir d'entendre madame Necker dire, mot à mot, tout ce qu'elle avait écrit sur ses tablettes (1).

M. Necker, qui a mis tant de pompe et de morgue dans ses écrits, avait beaucoup plus de naturel dans sa conversation. Il devait à sa figure, courte, massive et commune, un air de bonhomie qui, joint à une conversation spirituelle, et en général un peu caustique, lui donnait quelque chose d'original. Il avait beaucoup d'esprit, et il aurait été un bon écrivain s'il ne se fût pas formé à l'école emphatique de M. Thomas. La noblesse naturelle de ses sentiments l'aurait rendu l'homme le plus distingué si elle n'eût pas été ternie par l'ostentation et par tous les ridicules que peuvent donner un orgueil et des prétentions sans mesure. J'ai dîné deux fois chez madame Necker ; elle venait souvent à Belle-Chasse. Je n'ai jamais demandé un seul service à M. Necker, mais je me passionnai pour son *Compte rendu*, et lorsque M. Necker fut exilé, avec ordre de ne s'établir qu'à quarante lieues de Paris au plus près, M. de Sillery m'autorisa à lui offrir, pour un an, la terre de Sillery. Il ne l'accepta point, parce qu'il obtint la permission de se fixer à Saint-Ouen ; mais cette offre valait bien un souvenir. Lorsque, depuis, j'ai été fugitive en Suisse, je n'écrivis point à madame Necker ; néanmoins elle ne pouvait ignorer ma situation, et, à sa place, j'aurais cru devoir quelques marques d'intérêt à une personne qui m'en avait donné une si peu équivoque.

J'ai beaucoup critiqué madame de Staël, leur fille, dans mes ouvrages, mais uniquement sur des principes qu'elle a jugés elle-même répréhensibles, puisqu'elle en a fait depuis une sin-

(1) L'anecdole est piquante, mais est-elle exacte ? et, le fût-elle, le plus à blâmer en tout ceci ne serait-il pas M. le marquis de Chastellux ? Dans une société si jalouse des convenances, ne venait-il pas de commettre ce qu'il serait indulgent d'appeler une indiscrétion?

(*Note du nouvel éditeur.*)

cère abjuration; mais, loin d'avoir jamais attaqué sa personne et ses talents, j'ai toujours trouvé un grand plaisir à lui rendre une entière justice, et même à conter plusieurs traits de sa vie qui n'étaient pas connus, et qui honorent également son âme et son caractère.

---

J'éprouvai à Belle-Chasse, durant l'éducation, comme je l'ai dit, une suite de contrariétés; mais j'étais parfaitement heureuse dans toutes les choses essentielles : mes élèves étaient dociles et charmants, leur éducation était généralement admirée, leurs progrès me récompensaient de tous mes soins. Je désirais que les princes apprissent le grec; ils n'en avaient nulle envie, et je ne voulais pas les y forcer. Je pris un maître pour moi; ils me virent avec admiration lire les caractères grecs. J'affectai un grand enthousiasme pour le grec, et au bout de six semaines ils me demandèrent un maître. Alors j'attachai à leur éducation un excellent helléniste, et un homme aussi vertueux qu'instruit, M. Le Coupey. J'en restai à mes racines grecques, qui m'ont servi pour la botanique et pour la connaissance des étymologies des mots de notre langue. Mes élèves apprirent parfaitement le grec, et dans ma chambre.

Ce fut à Belle-Chasse que m'arrivèrent les événements les plus brillants de ma vie, les mariages de mes deux filles. Ce fut madame de Pont, intendante de Moulins, une de mes amies, qui me donna l'idée du mariage de la seconde. M. de Genlis n'avait point encore hérité de madame la maréchale d'Estrée; ses dettes l'avaient forcé de vendre la terre de Sissy. Les grâces que j'avais obtenues au Palais-Royal pour le mariage de ma fille aînée m'ôtaient la possibilité d'en demander de nouvelles pour celui de la seconde. Ainsi je ne pouvais espérer de lui faire faire un bon mariage, et c'était pour moi le sujet d'une inquiétude continuelle. Madame de Pont me conseilla de pro-



fiter de l'amitié que madame de Montesson avait pour M. le vicomte de Valence, amitié qui l'engagerait facilement à lui donner ma fille en mariage et à la doter. Madame de Pont se chargea de lui en parler, et, comme elle l'avait prévu, ma tante, qui n'aurait pas fait la moindre chose pour tout autre mariage, fit pour celui-ci au delà de tout ce que nous avions imaginé. Il fut convenu qu'elle prendrait ma fille chez elle. Pulchérie fut mariée, par l'évêque de Cominge, dans la chapelle de la maison de ma tante, et, quelques jours après, elle l'emmena à sa terre de Sainte-Assise. M. de Valence avait vingt-neuf ans, ma fille en avait dix-sept; sa figure était charmante, son cœur excellent, ses principes aussi purs que son âme. Elle avait de l'instruction, des talents; elle peignait les fleurs, la miniature, faisait des camées charmants; elle lisait tout haut avec une perfection rare la prose et les vers; il y avait dans son esprit un mélange de finesse et de délicatesse qui lui a donné par la suite un charme particulier dans la société; enfin, corrigée de l'excès de vivacité qu'elle avait montré dans son enfance, elle était devenue aussi douce, aussi facile à vivre, qu'elle était naturellement bonne, obligeante et sensible. Voilà ce qu'elle était quand je me séparai d'elle, et ce qu'elle est toujours à mes yeux.

J'ai toujours été ambitieuse pour ceux que j'ai aimés; c'est une manière moins répréhensible de l'être, mais elle est toujours blâmable, et surtout quand il s'agit du bonheur de ses enfants. Je dois ajouter ici, comme mère et comme écrivain parfaitement véridique, que ma fille porta, à son début dans le monde, les sentiments et les principes les plus parfaits; elle donna promptement, après son mariage, une preuve de la générosité de son âme. M. de Valence fit une perte considérable au jeu, et, pour l'empêcher de recourir à madame de Montesson, comme il l'avait déjà fait tant de fois, elle lui donna d'elle-même tous ses diamants : elle en avait reçu, à son mariage, de forts beaux de M. le duc d'Orléans. M. de Valence les vendit et paya sa dette, et jamais, depuis, madame de Valence

n'a demandé cette somme, qui ne lui a point été rendue. Je pourrais citer d'elle une infinité de traits aussi généreux.

Je dois ici réfuter une histoire très-scandaleuse et très-fausse qu'on fit dans le temps sur madame de Montesson, au sujet du mariage de ma fille ; cette calomnie fut généralement répandue, on la trouve imprimée dans plusieurs libelles ; la voici. On conta qu'un jour M. le duc d'Orléans, que l'on croyait absent, entra inopinément dans le cabinet de ma tante et trouva M. de Valence à ses pieds, et que ma tante sans émouvoir, et avec une présence d'esprit *admirable*, dit au prince, en montrant M. de Valence : « Il me demande instamment, comme vous voyez, la main de ma nièce. » On prétendit que cet incident fut la seule cause du mariage de ma fille ; je puis certifier que cette anecdote est de pure invention et dénuée de tout fondement.

A la mort du vieux duc d'Orléans, je demandai au prince son fils, pour mon frère, la plus belle place du Palais-Royal, celle de chancelier, et j'y étais autorisée par le service immense que mon frère lui avait rendu. Deux ans avant la mort du vieux duc d'Orléans, M. le duc de Chartres se trouva dans un tel embarras d'affaires que je le vis au désespoir, parce que ses gens d'affaires lui avaient dit qu'il ne pouvait éviter de faire banqueroute à ses créanciers. Dans cette extrémité, je lui proposai de consulter mon frère, qui, par une heureuse spéculation, empêcha la banqueroute, paya toutes les dettes, donna de l'argent comptant (1). Tout cela fut imaginé, arrêté et conclu avec une extrême promptitude. Mon frère refusa tout salaire, toute récompense, et se borna à demander vaguement la protection du prince ; ainsi la place de chancelier lui était bien due. Cependant (chose qui me blessa profondément) ce ne fut pas

(1) En prenant sur le jardin du Palais-Royal pour bâtir les boutiques et les galeries qu'on y voit aujourd'hui ; ce qui valut des sommes immenses.

(*Note de l'auteur.*)



sans peine que je l'obtins. C'était la première grâce que je demandais à M. le duc d'Orléans; cette grâce n'était qu'une justice, et pour l'obtenir je fus obligée de menacer très-sérieusement M. le duc d'Orléans de quitter l'éducation de ses enfants et de me retirer. Enfin mon frère eut cette place, et, par l'opération des boutiques du Palais-Royal, il augmenta considérablement les revenus de M. le duc d'Orléans, et en tout, pendant le temps de son administration, il arrangea les affaires de Son Altesse avec autant d'intelligence et de talent que de probité.

Ce fut encore à Belle-Chasse que M. de Genlis, après le mariage de sa seconde fille, hérita de madame la maréchale d'Estrée. Tout le monde croyait et nous ne doutions pas que, malgré la dernière volonté de son père, la maréchale d'Estrée ne laissât tout son bien à mon beau-frère, qui lui faisait, ainsi que ma belle-sœur, la cour la plus assidue, tandis que M. de Genlis et moi ne la voyions que très-rarement. Elle mourut subitement d'apoplexie, comme toutes les personnes du nom de Louvois. On ne trouva point d'abord de testament; alors la succession eût été partagée entre des collatéraux, ce que l'on crut pendant trois jours. Durant ce temps, on faisait publiquement l'inventaire des meubles. On allait vendre un grand secrétaire, lorsque l'acquéreur, en l'examinant et le touchant, fit partir un ressort qui découvrit un petit recoin dans lequel on vit un portefeuille de velours bleu, brodé d'or. On ouvrit le portefeuille, et l'on y trouva le testament qui instituait M. de Genlis légataire universel. On l'envoya chercher pour lui apprendre cet événement, dont il vint sur-le-champ m'instruire à Belle-Chasse. Se trouvant tout à coup possesseur de plus de cent mille livres de rente, sans compter les bijoux, les diamants et le mobilier, il m'offrit et me pressa de quitter Belle-Chasse et de reprendre ma place naturelle, qui était avec lui. C'était mon devoir, mais je voulais finir ce que j'avais commencé; j'étais attachée à mes élèves; il me paraissait ignoble de les quitter parce que je devenais riche. Mon amour-propre ne

supportait pas l'idée qu'un gouverneur et une gouvernante, en terminant leur éducation, m'en enlèveraient tout l'honneur. Ainsi, malgré les instances de M. de Genlis, je persistai dans une résolution qui m'a coûté bien cher. Si j'eusse rempli mon véritable devoir, qui était de me réunir à lui, surtout quand il me le demandait et le désirait si vivement, j'aurais pu facilement par la suite l'engager à quitter la France quand je la quittai moi-même; il pouvait, à cette époque, sans aucune difficulté, emporter au moins une centaine de mille francs; nous aurions vécu paisiblement dans les pays étrangers, et il n'aurait pas péri sur un échafaud! Cette pensée terrible est pour moi la cause d'un remords éternel; depuis sa mort elle ne m'a jamais quittée; je l'ai exprimée dans mon ouvrage intitulé *les Parvenus*. Le journal d'*Édélie*, écrit dans la vallée de Josaphat, en parlant d'une situation semblable, ne peint rien que je n'aie ressenti. Combien de fois j'ai pensé depuis qu'il n'est rien de plus beau que le devoir; que les actions qui paraissent les plus nobles et les plus généreuses, qui empêchent de le suivre, ne sont que des torts réels ou des illusions de la vanité!...

M. de Genlis fit sur-le-champ un digne emploi de sa fortune inattendue, et assura à son frère, qui était ruiné, quinze mille livres de rente, reversibles sur la tête de sa femme, et qui étaient si bien assurées que l'un et l'autre en ont joui jusqu'à leur mort; ce qui était d'autant plus louable de la part de M. de Genlis que jamais son frère, avant sa ruine, ne lui avait rendu un service d'argent, et que même, pendant les trois années que nous avons passées à Genlis, mon mari lui paya une pension. Peu de temps après son héritage, M. de Genlis prit le nom de marquis de Sillery.

---

J'avais toujours eu un désir passionné de faire un petit voyage en Angleterre; enfin j'y cédai un peu avant la Révolution. C'est

la seule fois que je me sois séparée de mes élèves durant leur éducation, et ce ne fut que pour six semaines. Je les laissai tous à Saint-Leu. Ma mère voulut bien me remplacer auprès de Mademoiselle; M. Lebrun et M. l'abbé Guyot me remplacèrent auprès des princes. Mon voyage en Angleterre fut excessivement brillant. Nulle femme ne pouvait entrer dans la chambre des Communes; cette chambre, par un arrêté particulier, m'accorda la permission d'assister à une séance. Je n'eus pas la permission d'y mener avec moi une autre femme; ce fut milord Inchiquin qui m'y conduisit. On ne jouait point la tragédie l'été; on donna pour moi une représentation d'*Hamlet*. Le récit de toutes ces choses fut mis dans tous les papiers anglais, avec les réflexions les plus obligeantes pour moi. On inséra aussi dans ces papiers une infinité de vers faits pour moi, entre autres une belle ode par M. Hayley, et qui se trouve dans ses œuvres. Je reçus des marques d'intérêt et d'estime des personnages les plus distingués de l'Angleterre, entre autres de MM. Fox, Sheridan, Hayley, lord Mansfield, lady Stormont, la duchesse de Devonshire, M. Swinburne, MM. Paradice et Planta, directeurs du Muséum; le chevalier et lady Hume, M. Burke, lady Harcourt, monsieur et mademoiselle Wilkes, miss Burney, auteur de *Cecilia*; lord William Gordon, etc., etc., toutes personnes avec lesquelles je n'avais jamais eu le moindre rapport avant mon voyage. Je ne fis point mettre toutes ces choses dans nos papiers français; je ne les mandai même pas à mes amies : je me contentai de les écrire dans mon journal. Il est vrai que je fus, dans ce voyage, tellement livrée à la société que j'écrivis bien peu de lettres; toutes mes heures étaient employées en courses, en visites et en fêtes. Le prince de Galles, dont toute la maison était partie pour Britelstone (1), eut la bonté de m'envoyer lord Gordon, que je ne connaissais pas, pour m'inviter, chez ce même lord Gordon, à une fête

(1) Que l'on prononce et que souvent même on écrit Brighton. (*Note de l'auteur.*)

qu'il ne pouvait me donner chez lui. J'y allai. La fête fut charmante, et le prince rempli de grâce pour moi. Il avait alors une très-belle figure, et le sourire le plus agréable que j'aie jamais vu, chose qui a toujours eu pour moi un charme particulier. Le fameux M. Burke, que je ne connaissais que de réputation, quitta sa maison de campagne pour venir me prendre à Londres, en m'offrant de me mener voir l'Université d'Oxford, en m'arrêtant trois jours à sa maison de campagne, qui était sur la route. J'y consentis. Dans cette course, nous nous arrêtâmes d'abord chez la duchesse de Portland, qui se trouvait sur notre chemin. C'est elle qui jadis avait donné un asile à J.-J. Rousseau, qui ensuite se brouilla très-injustement avec elle.

Au moment où nous arrivâmes, on nous apprit que la duchesse était à la mort; elle mourut dans la nuit, mais on nous ouvrit son parc, où nous nous promenâmes trois heures; il était superbe; on y trouve une chose très-curieuse, les restes de fortifications très-bien conservées d'un camp danois. Je passai trois jours très-agréables chez M. Burke; je vis là M. Windham, qui a été si célèbre depuis; il était de la société la plus douce et la plus aimable; j'y vis aussi le chevalier Reinolds, le meilleur peintre de portraits de l'Angleterre. M. Burke me conduisit à Oxford, où nous passâmes deux jours. J'admirai dans la chapelle du Christ les beaux vitraux peints nouvellement alors par Reinolds; il y avait représenté l'Espérance d'une manière ingénieuse; elle était vue par derrière, la tête élevée vers les cieux, et les bras tendus vers des nuages. Il y a un vague dans cette idée qui convient parfaitement au sujet.

De retour à Londres, je reçus un message de la reine, qui m'envoya M. Duluc (1), son lecteur, pour m'inviter à aller à

(1) Auteur de plusieurs ouvrages scientifiques très-estimés. On sait qu'en général la place de lecteur chez les princes n'est guère qu'un titre honorifique; mais la reine d'Angleterre avait beaucoup d'instruction, elle aimait véritablement la lecture, de sorte qu'à Windsor, où cette princesse



Windsor, où elle passait l'été; c'était une fort grande dinstinction, car elle n'y recevait jamais d'étrangères. Je dînai à Windsor chez madame de Lafitte, sous-gouvernante des princesses, avec laquelle j'avais eu un commerce de lettres, parce qu'elle m'avait envoyé un petit ouvrage d'elle ( des *Entretiens d'une Gouvernante avec ses élèves*), dont, à sa prière, j'ai été l'éditeur, et auquel j'ai fait une préface. J'eus une audience particulière de plus de deux heures avec la reine; il ne s'y trouva que les princesses, ses filles, et sa dame d'honneur, lady Penbroke, qui me présenta, et que j'avais beaucoup vue jadis à l'Ile-Adam. La conversation fut très-animée; je trouvai la reine également obligeante et spirituelle; je fus surtout charmée de la princesse royale, qui a été depuis reine de Wurtemberg. La reine eut la bonté de m'envoyer une corbeille remplie de superbes ananas, et, sachant que j'aimais la botanique, elle me fit dire qu'elle avait fait donner l'ordre à M. Iton, jardinier de ses jardins de Kew, de me laisser cueillir toutes les plantes que je voudrais mettre dans mon herbier, et de me donner toutes les graines que je pourrais désirer. Je n'ai point vu de jardin de plantes aussi charmant que celui de Kew; toutes les plantes aquatiques y sont dans de grandes pièces d'eau, les plantes saxatiles y sont placées parmi des rochers. Outre que cet arrangement forme un coup d'œil très-pittoresque, il donne

vivait sans représentation, M. Duluc était appelé tous les jours pour faire une lecture de trois ou quatre heures. Il trouvait toujours la reine seule dans son cabinet, et il lisait tandis qu'elle brodait ou travaillait à de la tapisserie; mais ce qui est remarquable, c'est l'extravagante sévérité de l'étiquette dans un pays ou l'on a tant disputé sur la liberté et les droits de l'homme. M. Duluc m'a conté qu'il avait toujours fait ses lectures tête à tête avec la reine, sans avoir jamais eu la permission de s'asseoir; il était constamment debout, immobile à sa place, et lisant à haute voix pendant trois où quatre heures, comme je l'ai déjà dit; et la reine écoutait et brodait tranquillement, sans faire la plus légère attention à la situation pénible de son malheureux lecteur. Jamais nos princes n'ont donné l'exemple de cet étrange oubli de la bonté et de l'humanité.

(*Note de l'auteur.*)

aux plantes toute la vigueur et toute la beauté qu'elles peuvent avoir, en les plaçant dans les lieux qui leur conviennent. Je fis dans ce voyage la conquête de la rose mousseuse.

Lord Mansfield (1), grand-juge d'Angleterre, m'écrivit pour me demander à me voir. Je reçus avec plaisir ce respectable vieillard, rempli d'esprit et d'instruction. Je ne sais comment il apprit que le 10 juillet était le jour de ma fête; il m'envoya une corbeille remplie de roses mousseuses; je n'en avais jamais vu; cette belle fleur m'enchanta, et, quand je partis, il m'en donna dans une caisse un rosier tout entier, que j'apportai à Paris, et qui a été le premier qu'on y ait vu (2). Je fis une course à Blenheim; la duchesse de Marlborough y était; comme je ne la connaissais pas du tout, je ne demandai point à la voir. On ne me demanda pas mon nom, et je parcourus le château et le parc sans être connue; mais, en m'en allant, on m'apporta un grand registre sur lequel on me pria d'écrire mon nom. Je partis aussitôt après. La duchesse, à qui on porta le registre, certaine que je m'arrêterais à *Turn-Pike,* m'envoya un valet de chambre porteur d'une immense corbeille pleine d'ananas, pour le moins aussi beaux que ceux de Windsor. J'offris une guinée au valet de chambre, qui la refusa en me disant : « *Madame, je ne peux pas l'accepter ; je suis Français.* » Ce mot me fit sentir combien j'étais moi-même Française aussi.

Je vis avec un grand détail tout ce qu'il y a de curieux à Londres et dans ses environs. M. Horace Walpole, l'ami si intime de madame du Deffant, me donna à déjeuner dans son prieuré gothique. On me donna une fête dans les jardins du poëte Waller, dans la partie déserte, où se trouvent des précipices d'une profondeur effrayante; au fond d'un de ces préci-

(1) Il avait eu des liaisons intimes avec Pope, et l'on voyait chez lui plusieurs portraits de ce poëte célèbre.

(2) Et que je donnai au fameux fleuriste Descemet.

(*Notes de l'auteur.*)



pices on voit un pont rompu, avec une statue antique mutilée et si belle que le chevalier Reinolds avait offert, pour l'obtenir, douze mille francs et un bon tableau de lui, et on refusa ce marché.

Puisque je parle des choses curieuses qui se trouvent en Angleterre, afin de rassembler les principales, je vais donner ici le détail de celles qui m'ont le plus frappée dans mes deux voyages, et je commencerai par conter l'histoire des deux amies de Langollen, que je n'ai connues qu'à mon second voyage, fait avec mademoiselle d'Orléans. Nous étions à Bury, où nous rassemblions presque tous les jours une petite société bien choisie. Un soir, la conversation tomba sur l'amitié, et je dis que je ferais volontiers un grand voyage pour voir deux personnes unies depuis longtemps par une véritable amitié. « Eh bien ! Madame, reprit M. Stuart (1), allez à Langollen ; vous verrez là le modèle d'une amitié parfaite, et ce tableau vous plaira d'autant plus qu'il vous sera offert par deux femmes jeunes et charmantes sous tous les rapports. Voulez-vous savoir l'histoire de lady Éléonore Buttler et de miss Ponsomby, sœur du fameux orateur du parlement d'Irlande ? — J'en serais charmée. — Je vais vous la raconter.

« Lady Eléonore Buttler, âgée aujourd'hui d'environ vingt-« huit ans (1788), naquit à Dublin. Orpheline au berceau, « riche héritière, aimable et jolie, elle fut recherchée par les « meilleurs partis d'Irlande ; mais elle annonça de bonne heure « une grande répugnance à se donner un maître. Ce goût d'in-« dépendance, qu'elle ne dissimula jamais, ne fit aucun tort à sa « réputation ; sa conduite a toujours été parfaite ; nulle femme « n'est plus distinguée qu'elle par la douceur, la modestie et par « toutes les vertus qui embellissent son sexe. Dès sa première « enfance elle se lia de la plus tendre amitié avec miss Ponsomby.

(1) Depuis lord Castelreagh, qui est mort, il y a deux ans, premier ministre, et ayant pris le nom de lord Londonderry.

(*Note de l'auteur.*)

« Par un hasard qui frappa leur imagination, elles étaient nées à « Dublin dans la même année, le même jour, et elles devinrent « orphelines à la même époque. Il leur fut aisé de se persuader « que le Ciel les avait formées l'une pour l'autre, c'est-à-dire « pour se consacrer mutuellement leur existence, afin de faire « ensemble le voyage de la vie, au sein de la paix, d'une con- « fiance intime et d'une douce indépendance. Leur sensibilité « devait réaliser cette illusion. Leur amitié s'accrut tellement « avec l'âge qu'à dix-sept ans elles se promirent de conserver « toujours leur liberté et de ne se séparer jamais. Elles for- « mèrent dès lors le projet de se retirer du monde et de se fixer « pour toujours dans une profonde solitude. Ayant entendu « parler des sites charmants de la principauté de Galles, elles « s'échappèrent secrètement pour aller choisir leur retraite. « Elles allèrent à Langollen, et trouvèrent là, sur le sommet « d'une montagne, une petite chaumière isolée, dont la situa- « tion leur parut délicieuse. Ce fut là qu'elles résolurent de s'é- « tablir. Cependant les tuteurs des jeunes fugitives envoyèrent « sur leurs traces, et on les ramena à Dublin; elles annoncèrent « qu'elles retourneraient sur leur montagne aussitôt qu'elles « auraient atteint leur majorité. En effet, à vingt et un ans, mal- « gré les prières et les représentations de leurs parents et de « leurs amis, elles quittèrent sans retour l'Irlande et volèrent « à Langollen. Miss Ponsomby n'est pas riche, mais lady « Éléonore possède une fortune considérable; elle acheta la pe- « tite cabane de paysans et la propriété de la montagne; elle « fit bâtir là une chaumière, très-simple en apparence, mais « dont l'intérieur est de la plus grande élégance. Sur la plate- « forme de la montagne on a formé autour de la maison une « cour et un jardin de fleurs; une haie de rosiers est la seule « clôture de cette habitation champêtre. Un chemin commode « pour les voitures, et dont l'art adoucit la pente rapide, fut « pratiqué dans la montagne; on conserva sur cette montagne « quelques sapins antiques d'une élévation prodigieuse; on y

« planta des arbres fruitiers et surtout une grande quantité de « cerisiers, qui donnent les plus belles et les meilleures cerises « de l'Angleterre. Les deux amies possèdent encore, au pied « de la montagne, une prairie pour leurs troupeaux, une belle « ferme et un jardin potager. Ces deux personnes extraordi- « naires, ayant l'une et l'autre l'esprit le plus cultivé et des ta- « lents charmants, sont dans cette solitude depuis sept ans « sans avoir jamais découché une seule fois. Cependant elles « ne sont point sauvages ; elles vont quelquefois en visite dans « les châteaux voisins, et elles reçoivent avec autant de grâce « que de politesse les voyageurs qui passent en Irlande ou qui « en reviennent, et qui leur sont recommandés par leurs an- « ciennes amies. »

Il fut décidé dans la même soirée que nous partirions incessamment pour Langollen.

Ce village n'a pas la riche apparence des autres villages de l'Angleterre, mais rien n'égale la propreté de l'intérieur des maisons, et c'est là, parmi les paysans, la véritable preuve de l'aisance. Langollen, entouré d'ombrages et de prairies délicieuses par la fraîcheur de leur verdure, est situé au pied de la montagne des deux amies, qui forme là une majestueuse pyramide couverte d'arbres et de fleurs. Nous arrivâmes à la chaumière une heure avant le coucher du soleil. Les deux amies avaient reçu le matin, par un courrier, la lettre qui m'avait été donnée pour elles. Nous fûmes accueillis avec une grâce, une cordialité, un charme de bonté dont il serait impossible de donner l'idée. Je ne me lassais point de contempler ces deux personnes si intéressantes par leur union et si extraordinaires par leur genre de vie. Je ne vis rien en elles de cette vanité qui jouit de la surprise des autres. Elles s'aimaient, et elles étaient là avec une telle simplicité que l'étonnement se changeait bientôt en attendrissement. Tout était vrai, tout était naturel dans leurs manières et dans leurs discours. Une chose bien singulière, c'est qu'étant depuis tant d'années dans une retraite profonde elles

parlaient français avec autant de facilité que de pureté. Je fus aussi très-frappée du peu de rapports qui se trouvaient entre elles. Lady Éléonore avait un charmant visage, éclatant de fraîcheur et de santé ; tout en elle annonçait la vivacité et la gaieté la plus franche. Miss Ponsomby avait une belle figure pâle et mélancolique. Il semblait que l'une était née dans cette solitude, tant elle y était à son aise, car on voyait, à son air dégagé, qu'elle n'avait pas conservé le moindre souvenir du monde et de ses vains plaisirs ; l'autre, pensive et recueillie, avait trop de candeur et d'innocence pour que l'on pût imaginer que le repentir l'avait conduite dans le désert, mais on aurait cru qu'elle y conservait quelques regrets douloureux. Toutes les deux avaient la politesse la plus noble et l'esprit le mieux cultivé. Une très-belle bibliothèque, composée d'excellents livres anglais, français et italiens, était pour elles une source inépuisable d'amusements et d'occupations variées et solides ; car la lecture n'est véritablement profitable que lorsqu'on a le temps de relire. L'intérieur de la maison était ravissant par la juste proportion et la distribution des pièces, l'élégance des ornements et des meubles, et la vue admirable que l'on découvre de toutes les fenêtres. Le salon était décoré de paysages charmants, dessinés et peints d'après nature par miss Ponsomby. Lady Éléonore était très-bonne musicienne ; l'une et l'autre avaient rempli leur habitation solitaire de broderies d'un travail merveilleux. Miss Ponsomby, qui possédait la plus belle écriture que j'aie jamais vue, avait fait des recueils de morceaux choisis en vers et en prose, écrits de sa main et ornés de vignettes et d'arabesques du meilleur goût, ce qui formait la collection la plus précieuse. Ainsi les arts étaient cultivés là avec autant de succès que de modestie ; on en admirait les fruits et les productions avec un sentiment qu'on n'éprouvait point ailleurs. On était charmé de voir que tant de mérite était, dans ce paisible séjour, à l'abri de la satire et de l'envie, et que des talents sans ostentation et sans orgueil n'a-

vaient jamais désiré là que le suffrage de l'amitié ! Cette soirée fut un enchantement pour moi ; aucune réflexion fâcheuse n'en troubla la douceur. J'allai me coucher ; mais j'avais la tête si remplie de tout ce que je venais de voir et d'entendre que mes pensées me tinrent longtemps lieu de sommeil. Enfin j'allais m'endormir lorsque les sons les plus mélodieux me réveillèrent. Très-surprise, j'écoute : ce n'était point de la musique, c'était une mélodie vague et céleste qui pénétrait jusqu'au fond de l'âme. A force d'attention je connus qu'un vent assez violent, qui venait de s'élever, la produisait. Mon oreille distinguait dans le lointain le bruit et le sifflement ordinaires causés par un orage ; mais les vents, changeant de nature en approchant de cet asile de la paix et de l'amitié, ne formaient plus, lorsqu'ils frappaient ses arbres et ses murs, qu'une harmonie enchanteresse. J'étais fort disposée à croire aux prodiges ; néanmoins je voulais approfondir celui-ci ; mais je n'osais me lever : j'étais retenue par la crainte de réveiller mademoiselle d'Orléans, très-fatiguée du voyage et couchée dans un lit près du mien. Tout à coup la tempête se calma ; les sons harmonieux parurent être emportés avec les vents qui s'éloignaient. Il me sembla que ce concert céleste se perdait dans les nuages ; je croyais en élevant la tête vers les cieux en mieux recueillir les derniers accords ; j'écoutais avec saisissement, et, comme sainte Cécile, si j'eusse tenu ma harpe, je l'aurais laissée échapper de mes mains, et toute musique terrestre m'eût paru bien insipide dans ce moment.

Le lendemain matin tout ce mystère fut éclairci. En ouvrant ma fenêtre je trouvai sur le balcon une espèce d'instrument qui m'était inconnu, que l'on appelle en Angleterre une *eolian harp*, une harpe éolienne ; instrument inventé pour rendre harmonieux le vent, qui, lorsqu'il frappe ces instruments, produit en effet des sons ravissants. Il est assez naturel qu'un tel instrument ait été inventé dans une île orageuse, au sein des tempêtes dont il adoucit la tristesse.

Je me promenai toute la matinée avec les deux amies. Rien n'égale la beauté des sites qui environnent et que domine la montagne, dont elles occupaient le sommet. Il semblait, à cette élévation, qu'elles étaient les souveraines de toute cette belle contrée. Au nord elles avaient la vue du village et d'une forêt; au midi une longue rivière baigne le pied de la montagne et fertilise d'immenses prairies, au delà desquelles on découvre un amphithéâtre de collines chargées d'arbres et de rochers.

Au milieu de ce séjour sauvage s'élève une tour majestueuse, qui paraît être le phare de ce rivage, et qui n'est qu'un débris d'un château magnifique, habité jadis par le prince souverain du pays. Toute cette côte solitaire était jadis florissante et peuplée; elle était alors livrée à la seule nature; on n'y voyait plus que des troupeaux de chèvres et quelques pâtres dispersés, assis sur les rochers et jouant de la harpe irlandaise (1). En face de ce tableau agreste et mélancolique les deux amies avaient fait poser un siége de verdure, ombragé par deux peupliers, et c'était là, me dirent-elles, que souvent en été elles venaient relire les poésies d'Ossian.

J'éprouvai dans cette journée des impressions bien différentes de celles qui m'avaient causé tant d'enthousiasme la veille. La réflexion et la raison dissipèrent toutes les illusions qui m'avaient fait envier le sort des deux amies; je les trouvais toujours aussi aimables, aussi intéressantes; mais je sentais qu'il fallait plutôt les plaindre que les admirer. Sur cette terre, où tout nous échappe successivement, il faut conserver

(1) Cette harpe n'est pas comme la nôtre; les cordes sont de laiton; elle en a deux rangs placés de manière que la basse se trouve vis-à-vis le dessus. Nous entendîmes à notre auberge un vieux pâtre qui vint en jouer devant nous, et qui nous fit grand plaisir, car il en joua agréablement. Son genre de musique était singulier, mais chantant. Quoique ces harpes n'aient point de pédales, elles sont beaucoup moins bornées que les petites harpes dont on joue dans les rues en Allemagne et en France. (*Note de l'auteur.*)

plusieurs liens ou les rompre tous, pour se donner sans réserve à l'Être éternel, qui peut seul réaliser nos espérances et fixer notre cœur incertain. Dans l'état naturel de société, les affections de famille forment dans le cours de la vie une succession nécessaire de consolations : un époux console de la perte d'une mère ; par la suite, la main d'un enfant chéri essuiera d'autres larmes ; un frère partage nos chagrins domestiques ; un ami fidèle dédommage de la trahison d'un faux ami. Cultivons donc toutes nos relations. Ah ! dans cette carrière épineuse que nous devons parcourir, ne rejetons aucun de nos appuis naturels : si l'un nous manque, un autre au moins soutiendra notre faiblesse.

Le plus grand des malheurs pour un cœur profondément sensible est de nourrir un sentiment exclusif et passionné pour un être dépendant et fragile, dont mille événements peuvent le séparer et que la mort peut lui ravir. Quelque pure que puisse être cette affection, elle sera toujours la source de tourments inévitables ; si elle est exempte de remords, elle ne saurait l'être d'inquiétude déchirantes.

Ces idées firent une telle impression sur mon esprit que je ne vis plus dans les deux amies que des victimes imprudentes de la plus dangereuse exaltation de tête et de sensibilité. Après un tel état et de tels engagements, elles étaient pour jamais enchaînées sur cette montagne !... Mais que leur avenir est effrayant ! si l'une devait survivre à l'autre, et, sans aide comme sans consolation, se trouver, seule, chargée du soin sacré de lui rendre les derniers devoirs, d'ordonner ses funérailles !.. ou si toutes les deux, devenant infirmes en même temps, privées de l'ouïe et de la vue, passaient les dernières années de leur vie sans se voir, sans s'entendre, sans pouvoir se soigner mutuellement, ensemble et séparées, puisqu'elles ne pourraient plus exister l'une pour l'autre ! Situation bizarre autant que déplorable, et dont la constance de l'amitié ne pourrait qu'aggraver l'horreur ! Aux yeux des gens du monde, le sort d'une

carmélite doit paraître moins à plaindre. Si nos philosophes s'attendrissent sur les privations qu'elle éprouve dans sa jeunesse, du moins il est impossible qu'ils ne conçoivent pas que sa vieillesse doit être parfaitement heureuse. Avec quelle sérénité, avec quelle joie elle s'avance vers la tombe !... Et l'on ne songe pas assez que la vieillesse est l'état le plus long de la vie. il peut durer quarante ans.

Les amies de Langollen avaient un moyen de s'assurer une vieillesse heureuse : c'était d'élever et d'adopter des enfants, et de se former ainsi une famille étrangère qui pût égayer leur solitude et soigner un jour leurs vieux ans. J'ignore si elles ont suivi mon conseil. Depuis mon retour en France j'ai reçu de leurs nouvelles, et j'ai appris avec un véritable chagrin que miss Ponsomby était menacée d'hydropisie. Les religieuses seules peuvent se passer de familles; elles sont entièrement dévouées à Dieu ; d'ailleurs elles ont des compagnes de tout âge, et leur vieillesse s'écoule en paix, sous la protection active et généreuse de la charité chrétienne.

Je ne dois pas quitter Langollen sans parler des mœurs admirables des habitants de cette partie de la principauté de Galles. Les deux amies nous contèrent que leur probité est si reconnue que très-souvent, quittant leur montagne pour faire une promenade aux environs, elles laissaient la clef à leur chaumière, sans que jamais on leur ait dérobé la moindre chose ; et cependant elles avaient une argenterie considérable, et une infinité de petits meubles précieux qu'on aurait pu facilement emporter. On retrouvait aussi dans les auberges de Langollen toute la propreté anglaise.

Je vis aussi dans le second voyage la charmante ville de Bury. Le cimetière de cette ville est surtout remarquable par la beauté des monuments antiques dont il est entouré. On me conta que ce cimetière est le lieu de rendez-vous des amants, pendant le printemps et l'été (1); ils s'y réunissent le soir au

(1) Dans presque tous les villages d'Angleterre le cimetière de la pa-

clair de la lune. Il me semble qu'il n'y a qu'un amour légitime, profond et pur, qui puisse s'exprimer dans un tel lieu; le vice, ou un sentiment léger, formé par le caprice, ne se plairaient point parmi ces tombeaux, ces ruines, et sous l'ombrage des cyprès. Là on ne saurait prononcer avec légèreté, et sans y penser, le serment d'aimer jusqu'à la mort! Je me représente avec intérêt deux jeunes amants, gênés par un tuteur avare et farouche (car je veux qu'ils ne soient point sous l'autorité des auteurs de leurs jours, puisqu'ils se donnent un rendez-vous secret); je les vois arriver et se trouver seuls ensemble pour la première fois de leur vie; je les vois s'approcher avec le saisissement et l'innocence d'une première passion, s'asseoir sur une tombe en face d'un de ces tombeaux gothiques dont ce lieu est entouré; je vois couler leurs larmes!... L'agitation violente qu'ils éprouvent forme un contraste frappant avec la tranquillité même de cet asile de la mort! C'est ici que toutes les passions humaines viennent s'anéantir pour l'éternité, et c'est ici, jeunes amants, que vous osez vous livrer au sentiment le plus tumultueux qui puisse troubler l'âme! c'est ici que vous jurez d'aimer éternellement!... Ils parlent!... Avec quelle attention je les écoute!... Le calme de la nuit, la douce clarté de la lune, les reflets harmonieux qu'elle produit sur ces vénérables monuments; ces sapins et ces cyprès qui s'élèvent avec majesté parmi ces tombeaux, et dont les belles formes pyramidales se dessinent en noir foncé sur ces tours antiques; cette réunion d'objets imposants, funèbres, religieux, en inspirant une profonde mélancolie, exalte tous les sentiments. Que l'entretien de ces amants sera touchant et pur!... C'est dans des fêtes, c'est au bal que les amants emploient le langage fantastique des poëtes; c'est là que l'on parle à sa maîtresse de

roisse devient chaque soir le rendez-vous des amants. Ces cimetières sont généralement entourés, dans leur pourtour intérieur, d'une allée de tilleuls et d'allées sablées par lesquelles on passe pour se rendre à l'église, construite au milieu du cimetière et séparée de tout autre bâtiment.



ses grâces, de sa beauté, et qu'on la compare à Vénus; mais ici l'amour s'exprime comme la sainte amitié; son langage est celui de l'âme, de la vertu, et c'est l'Éternel qu'on prend à témoin du serment que l'on croit irrévocable. Hélas! ce serment, peut-être, est prononcé sur la tombe d'une victime de l'amour!... Ah! s'il en est ainsi, ce fut une femme, sans doute... La séduction ou l'inconstance d'un ingrat a creusé son tombeau!... Peut-être fut-elle l'amie de celle qui foule aux pieds sa cendre et qui s'expose aux mêmes dangers!... Imprudente et jeune amante! rappelle-toi ce souvenir. Oh! tu viens rêver au bonheur sur les bords d'un abîme; tu payeras cher un moment d'illusion; tu as perdu pour longtemps la paix et la tranquillité!... Cependant tu sortiras pure de ce premier entretien; mais n'en accorde pas un second : tu y perdrais l'innocence. Va! tu as connu de l'amour tout ce qu'il a de doux et d'enchanteur; il n'est pas en son pouvoir de te rendre jamais le charme de ce premier rendez-vous.

Le gendre de Richardson existait encore; il s'appelait M. Bridget : c'était un savant de l'Académie royale de Londres. Il était fort sauvage, mais, comme il possédait un portrait original de Richardson, j'eus grande envie de le voir. Je lui écrivis pour lui demander la permission d'aller chez lui; il eut la politesse de venir me prendre. Je parcourus sa maison avec le plus grand intérêt; j'y vis le portrait de grandeur naturelle et à l'huile de Richardson : il était blond, d'une petite taille, un peu gros; sa physionomie et ses yeux étaient remplis de douceur. Le chevalier Reinolds m'avait fait voir un portrait original en miniature de Milton, qui avait une figure dans le genre de celle de Richardson. J'eus le plaisir de m'asseoir, dans le jardin de M. Bridget, sur le banc de Richardson; le bras droit de ce banc s'ouvrait et renfermait une écritoire : il composait et écrivait là une partie de la matinée. M. Bridget me prit tellement en amitié qu'il me proposa de me donner un manuscrit du roman de *Paméla*, avec des corrections à la marge des propres mains de Richard-

son ; mais il exigeait ma parole d'honneur que je le traduirais moi-même littéralement. Comme il m'eût été impossible de le traduire sans y faire beaucoup de changements, je ne voulus pas prendre cet engagement ; mais je lui offris de le faire traduire sous mes yeux, avec tout le soin possible. Il refusa cette proposition. Richardson n'est pas entré à Westminster ; les Anglais ne font pas de cet auteur autant de cas que nous, parce qu'il n'est pas compté au rang des bons écrivains et qu'il a mal peint le grand monde, qu'il ne connaissait pas ; mais il a si bien peint le cœur humain, les passions et la vertu, il a si bien connu le cœur d'une femme honnête, ingénue et sensible, qu'il méritera toujours d'être placé au premier rang des moralistes. M. Bridget me mena dans l'église de Sainte-Bridge, où, sans aucun monument, reposent les cendres de Richardson. M. Bridget me conta que, l'année d'auparavant, il avait mené dans cette même église madame de Tessé, qui avait fait un petit voyage en Angleterre, et qu'elle s'était prosternée sur cette tombe, qui n'est autre chose qu'une grande pierre sur le pavé de l'église. M. Bridget ajouta que Mme de Tessé avait fait tant de gémissements et versé tant de larmes qu'il avait été effrayé, craignant qu'elle ne s'évanouît. Je ne fis point toutes ces démonstrations, je n'épouvantai point M. Bridget par ma douleur, et cependant il fut si persuadé de mon admiration pour son beau-père qu'il me promit de lui-même de faire pour moi ce qu'il n'avait fait pour personne, de m'envoyer une copie en miniature du portrait de Richardson. Il me tint parole ; un mois après mon retour en France je reçus ce précieux portrait.

---

Peu de temps après mon premier voyage, le mariage de Mademoiselle avec M. le duc d'Angoulême fut arrêté. Nous

allâmes à Versailles, où elle fut baptisée. L'entrevue avec M. le duc d'Angoulême se fit ensuite; dès ce moment on parla publiquement de ce mariage. Les paroles données, on décida que le mariage se ferait aussitôt que le jeune prince aurait l'âge fixé par la loi : il lui manquait trois mois. On désigna les dames qui seraient attachées à la princesse. Je fus consultée là-dessus avec beaucoup de bonté, et l'on me chargea de nommer à quelques places subalternes, et de choisir deux femmes de chambre de plus, qu'il fallait donner à la princesse. Monsieur (1) daigna m'écrire de sa main pour me *recommander* (ce fut son expression) une femme qui avait été attachée à son éducation, et pour laquelle il désirait une place de femme de chambre auprès de la future duchesse d'Angoulême. Ainsi je puis dire aujourd'hui avec vérité qu'un de nos rois m'a fait l'honneur de m'écrire *une lettre de sollicitation.* La Révolution, qui survint soudainement dans ce temps, renversa tous ces projets, ainsi que tant d'autres. Le court espace de quelques mois suffit pour anéantir les espérances les mieux fondées, ainsi que les sécurités les plus raisonnablement établies, et pour ouvrir un champ sans limites aux ambitions les plus inattendues et les plus démesurées.

---

La Révolution éclata le 9 juillet; c'était la veille de ma fête, que l'on célébrait à Saint-Leu par de charmants spectacles. Un peintre, nommé Giroux, jouait dans une pantomime le rôle de Polyphême. Nous apprîmes les premiers mouvements de Paris pendant nos spectacles. M. Giroux, très-curieux de voir ce qui se passait, aussitôt qu'il eut joué son rôle, se précipita dans un cabriolet et partit à toute bride pour Paris, sans avoir pris le temps de se déshabiller. Son costume et son œil peint au mi-

(1) Depuis Louis XVIII.

(*Note de l'auteur.*)

lieu du front causèrent un tel étonnement qu'il fut arrêté aux barrières et conduit dans un corps-de-garde, où il resta plus de deux heures; on le questionna avec beaucoup de défiance et de sévérité sur les causes de ce singulier travestissement.

Peu de temps après, j'éprouvai la plus déchirante douleur que l'on puisse ressentir : je perdis ma mère. Je la soignai pendant trois jours et trois nuits sans me coucher une minute et sans la quitter un seul instant. Mes élèves, d'eux-mêmes, voulurent aller à son convoi; ils l'aimaient, et ils partagèrent ma douleur de la manière la plus touchante.

Madame la duchesse d'Orléans m'avait donné, au commencement de 1789, un anneau émaillé, avec ces mots tracés dessus : *Vous savez combien vous m'aimez, mais vous ne pouvez pas savoir comme je vous aime.* L'anneau portait seulement en petits diamants les lettres initiales de chacun des mots de cette phrase. En reconnaissance, je lui donnai un anneau émaillé figurant un ruban avec un nœud, et sur la partie qui n'était pas nouée ces mots étaient tracés : *Impossible à dénouer* (1).

(1) Tous mes élèves, mes amis, ma mère, mon mari, mon frère, mes filles me donnèrent chacun un anneau avec une devise. Voici celle de M. le duc de Chartres (il avait alors dix-sept ans) : *Qu'aurais-je été sans vous ?...* Cette trop modeste devise me toucha d'autant plus qu'elle était bien de lui, ainsi que celle de Mademoiselle, qui me donna un large anneau d'or qui s'ouvrait, et qui renfermait ces paroles : *Est-il rien que je puisse préférer au bonheur d'être avec vous ?* et sur l'anneau est écrit ce nom : *Adèle,* qu'elle portait dans notre intérieur. M. le duc de Chartres avait pris celui de *Théodore.* M. Pleyre fit pour M. le duc de Montpensier cette jolie devise : *T'aimer est mon devoir, te plaire est mon bonheur.* Il me la donna sur un anneau émaillé de noir. Cette couleur me fit de la peine : c'était un pressentiment !... M. le comte de Beaujolais me donna un simple anneau qu'il avait tourné lui-même, sur lequel il fit graver ces

Le motif d'éloignement subit de madame la duchesse d'Orléans pour moi était évidemment la différence d'opinions politiques ; mais je reconnais aujourd'hui que toutes ses craintes, qui me parurent alors si exagérées, et même si injustes, n'étaient que trop fondées. Telles devaient être les suites inévitables des odieux principes répandus depuis un demi-siècle en Europe, et surtout en France, par la fausse philosophie. A la suite de tant d'efforts, des états généraux rassemblés, des millions d'innovations proposées devaient produire tout ce que l'on a vu. Mon indignation sur certains abus, qu'il était si facile de réformer, m'inspira une sorte d'enthousiasme pour le commencement d'une révolution dont je ne sentis aucune des conséquences, et qui me parut même faite pour affermir la durée de la monarchie. L'imagination n'égara point madame la duchesse d'Orléans ; elle ne s'abandonna point à des rêves romanesques ; elle jugea mieux que moi, elle sut lire dans l'avenir. Cependant je n'avais jamais été plus loin que le roi lui-même : il avait pris le titre de *restaurateur* de la monarchie française. La reine répétait sans cesse (comme on peut le voir dans tous les papiers du temps), à toutes les députations qu'on lui faisait, *qu'elle élevait son fils dans les principes de la Révolution*, chose fort inutile à dire si elle n'était pas vraie : 1° parce qu'on ne lui demandait pas sa profession de foi politique ; et 2° parce que ce n'est pas une reine, qui n'est ni veuve ni régente, qui élève son fils. J'ai toujours pensé que, dans toutes ces protestations solennelles, le roi et la reine étaient de bonne foi. Par un sentiment louable, puisqu'il était généreux, ils croyaient alors à la reconnaissance nationale ! Ils ignoraient encore que les peuples ne sont reconnaissants que lorsqu'ils sont heureux et soumis.

---

mots : *Je suis votre ouvrage, et je vous donne le mien.* La devise de celui de madame la duchesse d'Orléans est prise des *Lettres de madame de Sévigné.*

(*Note de l'auteur.*)

Arrivée à cette grande époque de la Révolution, je n'ai nullement le projet de réfuter d'absurdes inculpations; je n'attache aucun prix à l'opinion de ceux qui me jugent sur des libelles anonymes, au lieu de me juger sur des faits, sur des travaux si longs, et sur des ouvrages peut-être fort médiocres, mais qui du moins montrent quelques connaissances et de bons principes. Ma conscience et l'examen de l'emploi de ma vie me donnent la douce certitude que l'on ne peut que me calomnier, et qu'il est impossible de me noircir. Personne ne croira qu'une femme qui a toujours constamment cultivé les arts et les talents, qui n'a jamais sollicité une grâce de la cour, jamais paru chez un ministre, qu'on a toujours accusée d'être sauvage, qui enfin s'est enfermée, à trente ans, dans un couvent cloîtré, pour y achever l'éducation de ses filles et y commencer celle d'enfants encore au berceau; qui, de ce moment, renonçant entièrement à la cour, à la société, a passé treize ans à donner des leçons et à composer vingt-deux volumes; on ne croira pas, dis-je, qu'une telle personne ait été une intrigante. Je ne m'abaisse donc point à présenter une *justification* : je n'en ai nul besoin; et s'il était vrai qu'elle me fût nécessaire, je n'éprouverais aucun désir de la donner; car il est des injustices si révoltantes qu'elles ne peuvent inspirer que le dédain.

Ce serait une injustice de ranger dans la classe des intrigants tous ceux qui s'engagent dans les affaires publiques, quoiqu'ils n'en soient pas directement chargés; l'amour du bien public et le désir de servir ses amis peuvent, aussi bien que l'ambition et la cupidité, diriger à cet égard. J'ai connu des gens vertueux et des femmes estimables qui avaient le goût des affaires, et je les approuvais de s'en mêler, parce qu'ils étaient guidés par des motifs purs, et qu'ils avaient le caractère et les talents qui doivent, dans ce genre, procurer le succès. Pour réussir dans les affaires il faut nécessairement, sinon de la fausseté, du moins une sorte de souplesse; il faut savoir non-seulement ménager, mais gagner tous ceux qui peuvent être utiles;

il faut de la prudence, et au moins *un peu de dissimulation*; il faut, par-dessus tout, une inconcevable activité physique. Je n'ai aucune prudence, il m'est impossible de dissimuler, je ne puis me résoudre à quitter ma chambre, et jamais personne ne m'a parlé un quart d'heure d'affaires sans s'apercevoir que j'écoutais avec la plus extrême distraction. Il y a dans ce caractère des inconvénients et une sorte de frivolité très-ridicule à mon âge; mais je me suis trop occupée des autres pour avoir eu le temps de réfléchir et de travailler sur moi-même; j'ai su corriger les défauts de mes élèves, et j'ai gardé tous les miens. Du moins ces défauts mêmes auraient-ils dû me mettre à l'abri des étranges calomnies qui me poursuivent depuis tant d'années!...

De ma vie je ne me suis mêlée d'affaires de politique ou d'ambition; mon dégoût pour tout ce qui peut y ressembler, et par conséquent mon incapacité sur ce point, étaient si reconnus que jamais mes amis les plus intimes ne m'ont consultée sur leurs projets dans ce genre. Ils me confiaient leurs sentiments et les secrets de leur intérieur, mais je n'avais qu'une connaissance très-vague et très-confuse de leurs espérances d'ambition et de fortune. J'ai toujours joint à cette espèce d'insouciance le goût d'une vie retirée, sédentaire et paisible, et une extrême aversion pour tout ce qui peut troubler cette tranquillité d'esprit si nécessaire à ceux qui cultivent les lettres avec une véritable passion. D'après ce caractère je pouvais aimer une révolution dans le gouvernement si je la jugeais nécessaire au bonheur de la nation, mais je devais craindre les mouvements qui en sont inséparables. Aussi, dès la convocation des états généraux, prévoyant que le désordre des finances, le mécontentement général produiraient beaucoup de troubles, je désirai m'éloigner, et je déclarai publiquement que j'irais à Nice avec mes élèves Leurs parents y consentirent, et il fut convenu que nous partirions au mois de septembre. Malheureusement je l'avais annoncé; et l'on censura

tellement ce projet dans les papiers publics, il parut porter une telle atteinte à la fragile et funeste popularité de la maison d'Orléans, qu'il fallut y renoncer, du moins pour le moment. Sans doute, ayant élevé ces jeunes princes sans aucune espèce d'intérêt pécuniaire ; n'ayant jamais voulu recevoir d'appointements pour leur éducation ; possédant, par un héritage, une très-grande fortune depuis deux ans, j'aurais été parfaitement indépendante si je l'eusse voulu ; mais j'aimais ces enfants comme s'ils eussent été les miens ; je ne pus me résoudre à les quitter. L'aîné devait passer encore près de deux ans avec moi ; m'en séparer avant ce temps, c'était presque sacrifier leur éducation et les travaux de tant d'années. Je restai !...

Ce fut un véritable sacrifice ; je leur en ai fait depuis de plus grands encore !

Cependant j'obtins la promesse qu'on nous laisserait faire un voyage en Angleterre aussitôt que la Constitution serait finie ; on croyait alors que ce travail serait terminé sous peu de mois ; il fut beaucoup plus long. Malgré mes vives instances et le désir ardent que je conservais constamment de quitter la France, l'époque de mon départ se reculait toujours sous divers prétextes ; mais, enfin, on nous promit positivement que nous partirions dans le cours de l'automne de 1790. En conséquence je fis tous mes préparatifs. Je me croyais à la surveille de notre départ lorsqu'un soir M. de Valence vint chez moi pour me dire qu'il savait, à n'en pouvoir douter, que M. le duc d'Orléans partait dans la nuit pour l'Angleterre. Il lui fut impossible de me persuader une chose aussi inattendue et aussi étrange ; mais rien n'était plus vrai : M. le duc d'Orléans partit à cinq heures du matin ; on me remit un billet de lui, dans lequel il me disait qu'il reviendrait *au bout d'un mois*, et il resta à Londres près d'un an !...

Ce voyage était inconcevable de toutes manières et ne permettait plus à mes élèves de sortir de France. Le peuple, déjà mécontent du départ de leur père, avait l'œil sur eux, et les

aurait arrêtés si l'on eût voulu les emmener. Dans tout ceci je n'étais surprise que du procédé de M. le duc d'Orléans, qui manquait à ses promesses formelles; et d'ailleurs je ne m'étonnais pas qu'il m'eût fait un mystère de ses projets personnels; c'est un fait très-connu de ceux qui ont vécu avec lui que, depuis la Révolution, il n'a demandé des conseils qu'à M. de Laclos et n'a eu de confiance qu'en lui. C'est encore un fait que je ne connaissais aucune des personnes qu'il s'était particulièrement attachées depuis la Révolution; je n'ai de ma vie rencontré M. de Laclos et M. Shée; je n'ai jamais eu la moindre relation avec eux; je ne les connaissais même pas de vue. J'étais si peu au fait des affaires de M. le duc d'Orléans que, lorsque ses *Cahiers à ses commettants* parurent, plusieurs personnes les avaient lus imprimés avant que je susse qu'ils existassent (1). Les *Cahiers* firent beaucoup de bruit et eurent un très-grand succès; ils donnaient le premier exemple de sacrifices très-généreux, et ils servirent de modèle à tous ceux qui ont obtenu depuis l'applaudissement public. Si j'avais eu quelque part à cet ouvrage, d'après un tel succès je n'aurais eu nul intérêt à le nier, et à soutenir qu'on ne me les avait pas même communiqués avant l'impression. Ce mensonge eût été absurde et absolument inconcevable; et il est très-certain que j'ai déclaré hautement, dès le premier moment, que je ne les connaissais pas; et c'est un fait que j'ai consigné dans un ouvrage que j'ai fait imprimer et qui a paru dans les derniers jours d'août 1791, c'est-à-dire deux mois environ avant mon départ de France.

---

(1) Entre autres madame de Boufflers, la douairière; elle vint à cette époque à Belle-Chasse, me parla de ces *Cahiers* : je lui répondis que je ne savais même pas ce que c'était, que je n'en avais nulle espèce de connaissance. Comme ce fait lui parut surprenant, je suis persuadée qu'elle se le rappellera.

(*Note de l'auteur.*)

J'ai vécu, depuis 90, comme avant la Révolution, passant cinq mois à Paris, dans mon couvent, n'en sortant qu'avec mes élèves pour aller voir des cabinets de tableaux, d'histoire naturelle, et des manufactures; ne voyant d'habitude, chez moi, que la famille de mes élèves et la mienne, et seulement depuis huit heures du soir jusqu'à neuf heures et demie, heure où nos grilles se fermaient; ne voyant du monde que tous les huit jours, et uniquement pendant ces cinq mois d'hiver; car j'ai constamment passé le reste de l'année à la campagne avec mes élèves, et toujours dans une absolue solitude. Je vais à présent rendre compte des nouvelles liaisons que je formai à cette époque.

Quelque temps auparavant, une personne de ma connaissance me parla avec les plus grands éloges d'un jeune député qui arrivait du fond des provinces méridionales, et qui, me dit-on, *passionné* pour mes ouvrages, avait un vif désir de me connaître. Je pensai que, puisqu'il aimait mes ouvrages, il avait les principes qui donnent le goût des mœurs et le respect pour la religion. On me confirma dans cette idée en m'apprenant qu'il était lui-même homme de lettres et auteur de deux ouvrages qui avaient concouru pour les prix proposés par l'Académie littéraire de Toulouse. Les deux ouvrages imprimés avec son nom, quoique publiés depuis deux ans, étaient très-peu connus à Paris. L'auteur me les envoya; l'un était l'*Éloge de Louis XII, père du peuple et roi de France*, et, avec le panégyrique de ce prince, il contenait l'*Éloge du gouvernement monarchique et de l'amour des Français* pour leur roi; l'autre ouvrage était l'*Éloge de* feu *M. Lefranc de Pompignan*, et contenait en même temps un éloge touchant de la religion et la satire la mieux fondée *de la philosophie moderne*. Ces discours étaient mal écrits (l'auteur n'a pas depuis perfectionné son style); mais on y trouvait de l'esprit, de la raison, des traits ingénieux, et une excellente morale. Je consentis enfin à recevoir ce député : c'était M. Barrère!...

Cette curieuse anecdote l'aurait conduit à l'échafaud, si je l'eusse rappelée, sous le règne de Robespierre; mais mon silence et l'oubli profond dans lequel étaient tombés ces deux éloges assuraient à l'auteur l'impunité du *délit énorme* d'avoir montré des sentiments humains et religieux dans ces premières productions de sa plume, d'ailleurs très-médiocres. Voilà de quelle manière je fis connaissance avec lui. Il était jeune, jouissait d'une très-bonne réputation, joignait à beaucoup d'esprit un caractère insinuant, un extérieur agréable, et des manières à la fois nobles, douces et réservées. C'est le seul homme que j'aie vu arriver du fond de sa province avec un ton et des manières qui n'auraient jamais été déplacées dans le grand monde et à la cour. Il avait très-peu d'instruction, mais sa conversation était toujours aimable et souvent attachante; il montrait une extrême sensibilité, un goût passionné pour les arts, les talents et la vie champêtre. Ces inclinations douces et tendres, réunies à un genre d'esprit très-piquant, donnaient à son caractère et à sa personne quelque chose d'intéressant et de véritablement original. Voilà ce qu'il me parut être, et sans doute ce qu'il était alors; la lâcheté seule en a fait un homme sanguinaire. Au reste, ma liaison avec lui (ainsi qu'avec les autres personnes que j'ai connues seulement depuis la Révolution) ne fut jamais intime; je ne le recevais qu'une fois par semaine, le dimanche, jour où je voyais du monde; je ne lui ai écrit qu'une seule fois dans ma vie, pour lui demander quelques détails sur les mœurs des pâtres des Pyrénées. Il me répondit une lettre de trois pages, uniquement sur ce sujet. Il m'écrivit depuis une lettre, sur la fin de mon séjour en Angleterre, pour m'engager à revenir. Il ajoutait dans cette lettre, que j'ai conservée, qu'il imaginait facilement que *les scènes terribles qui s'étaient passées à Paris causaient à ma sensibilité une terreur sans doute invincible; qu'il ne me proposait point de revenir à Paris, mais qu'il m'offrait pour asile son habitation dans les Pyrénées, où je pourrais*

*rester jusqu'à la fin des troubles; que là je vivrais paisible dans la retraite, et au milieu des pâtres dont j'avais si bien peint les mœurs et les vertus patriarcales,* etc. (1). Le reste de la lettre ne contenait que des compliments; elle était datée du 1er octobre 1792. Je ne fis point de réponse; je n'ai jamais eu d'autre correspondance avec lui.

Ma liaison avec Pétion fut du même genre. J'avoue que j'ai eu pour ce dernier une véritable estime, jusqu'à l'époque affreuse de la mort du roi; mais je le voyais encore moins que les autres députés qui venaient chez moi, parce qu'il avait plus d'occupation. Je ne lui ai jamais écrit qu'une seule fois, je dirai tout à l'heure à quelle occasion. Quand je partis pour l'Angleterre avec mademoiselle d'Orléans et deux autres jeunes personnes que j'ai élevées avec elle, je craignis vivement que notre départ n'excitât une sensation désagréable dans les provinces que nous devions traverser, surtout n'ayant point d'homme avec moi qui pût au besoin haranguer le peuple et les municipalités, si l'on nous arrêtait. Je communiquai cette crainte à Pétion, qui m'offrit de me conduire à Londres. Il était, dans ce temps, au plus haut point de sa popularité; j'étais sûre qu'avec lui nous serions à l'abri de tout événement fâcheux; ainsi j'acceptai son offre avec la plus grande joie. On était alors, à Paris, au moment de s'occuper de l'élection d'un nouveau maire; on savait d'avance que Pétion serait élu à l'unanimité; il m'avoua franchement lui-même qu'il n'en doutait pas, mais qu'il était bien aise de s'éloigner de Paris, dans cette conjoncture, afin qu'on ne pût l'accuser d'avoir intrigué, ce qui lui coûtait d'autant moins, ajouta-t-il, qu'il était irrévocablement décidé à refuser cette place. Comme j'avais cru démêler dans son caractère de l'irrésolution, et une bonhomie et une facilité qui allaient quelquefois jusqu'à la faiblesse, je lui répondis que

(1) J'ai fait sur ces pâtres, quelques lettres qui parurent dans un journal.

(*Note de l'auteur.*)

je pensais qu'on le presserait si vivement qu'il finirait par accepter. Là-dessus il me dit ces propres paroles : *Quelques instances que l'on puisse me faire, si j'accepte, je consens que vous me regardiez à jamais comme le plus méprisable de tous les hommes.* Il me répéta vingt fois cette phrase durant notre voyage. Quand j'appris qu'il avait accepté, je cessai d'estimer son caractère, mais je restai persuadée qu'il avait l'âme la plus droite, la plus honnête, et les principes les plus vertueux. Nous arrivâmes à Calais sans aucun incident remarquable. Je conduisis Pétion jusqu'à Londres ; il m'y quitta pendant le temps où je changeais de chevaux ; je lui fis mes adieux sans descendre de voiture, ne voulant pas m'arrêter à Londres. Il resta huit jours, et au bout de ce temps retourna à Paris. Nous ne nous écrivîmes point, car mes occupations particulières ne m'ont jamais permis d'entretenir des correspondances, et, depuis que j'existe, des devoirs indispensables, ou la tendresse de mère et d'institutrice, ont pu seuls m'engager à écrire des lettres avec suite et exactitude (1).

Voilà toutes les relations que j'ai eues avec Pétion (2). Voici

(1) Cela est si vrai qu'à Paris, cinq ou six ans avant la Révolution, j'avais renoncé à toutes les lettres qui m'arrivaient par la poste. Auteur, et attachée à une maison de prince, j'en étais tellement accablée et ruinée que je pris ce parti, qui, certainement ne devait pas me faire *des partisans.*

(*Note de l'auteur.*)

(2) Pétion soutint dans l'Assemblée constituante le projet de division de l'Assemblée législative en deux chambres. Si ce projet, réalisé depuis, eût été adopté, bien des malheurs eussent peut-être été prévenus ; il est cependant permis d'en douter. Des esprits plus méditatifs que celui de Pétion ont cru à la possibilité d'arrêter le mouvement populaire aussitôt qu'il avait atteint le but vers lequel il était dirigé ; mais l'expérience des siècles dépose contre cette vieille erreur. Dans toute marche faite en foule et d'une manière désordonnée, il est presque impossible de déterminer le point où l'on fera halte ; car tous, voulant toucher au but les premiers, poussés par ceux qui viennent après, sont forcés de le dépasser. Diviser les masses ou changer leur direction, c'est également s'éloigner de ce point de repos. (*Note des premiers éditeurs.*)

les noms des autres personnes avec lesquelles j'étais liée. Je voyais souvent l'infortuné M. de Beauharnais (1) (l'une des plus intéressantes victimes de Robespierre); mais je l'avais connu longtemps avant la Révolution, ainsi que M. Matthieu de Montmorency et M. de Girardin. Je recevais encore chez moi, très-rarement, quelques gens de lettres, MM. de Volney, Grouvelle (2) et Millin; enfin je voyais plusieurs artistes, parmi lesquels était *David*. Je n'ai point à me justifier d'avoir reçu ce dernier; alors il se bornait à être le premier peintre de l'Europe; il n'était pas député, et je le connaissais depuis six ou sept ans. Cependant, près d'un an avant mon départ de France, nous eûmes ensemble quelques discussions qui nous brouillèrent, et je cessai totalement de le voir.

Louis XVI étant encore sur le trône, David fit une esquisse du *Serment du jeu de paume*, et, par une inspiration non divine, mais infernale, il y représente le château de Versailles frappé de la foudre. Je lui demandai raison de cette compo-

(1) Le vicomte Alexandre de Beauharnais périt à cinquante-quatre ans sur l'échafaud, victime de ces dénonciations si fréquentes alors, dont le mystère n'est pas encore tout à fait dévoilé. Il avait été député par la noblesse de Blois aux états généraux, en 1789; il fit les premières guerres de la Révolution et commanda en chef l'armée du Rhin. Le vicomte de Beauharnais, premier mari de Joséphine de La Pagerie, qui depuis épousa Napoléon, était né à la Martinique en 1760.

(2) Grouvelle, élève de Cérutti, qui, a dit une femme de bon jugement, n'apprit de son maître qu'à mettre sa philosophie dans de petites phrases, était un écrivain médiocre, froid et vain. Secrétaire du prince de Condé, il composa sa première satire contre les grands dans le palais même de ce prince, qui le traitait avec bonté. De petits vers insérés dans l'*Almanach des Muses;* une comédie en trois actes, tombée à la première représentation; une ode sur la mort du duc de Brunswick; quelques pamphlets politiques; quelques articles de journaux et des Mémoires historiques sur les Templiers, composent le léger bagage littéraire de Grouvelle. On trouve du moins dans ce dernier ouvrage des faits curieux, et peu connus jusqu'alors, sur les causes secrètes de la ruine des célèbres chevaliers du Temple. Fils d'un orfévre de Paris, où il était né en 1758, Grouvelle est mort en 1806. (*Note du premier éditeur.*)

sition ; il répondit que cela signifiait *la destruction du despotisme.* Je lui représentai que cela paraissait signifier *la destruction de la famille royale.* Nous eûmes à ce sujet une querelle très-vive. Quelque temps après, je me moquai devant lui de la pompe de Voltaire, qui était en effet la chose la plus inepte, la plus scandaleuse et la plus complétement ridicule qu'on ait vue à Pàris avant *les fêtes de la Raison.* David avait composé le char de triomphe du cadavre de Voltaire ; il trouva mes critiques fort impertinentes, et de ce moment il cessa de venir chez moi.

Depuis la fuite du roi à Varennes et son retour forcé à Paris, je brûlais de quitter la France, et M. le duc d'Orléans me le permit enfin. Les médecins ordonnèrent à Mademoiselle d'aller en Angleterre prendre les eaux de Bath. Nous partîmes en toute règle, avec des passe-ports qui exprimaient la permission de rester en Angleterre aussi longtemps que la santé de Mademoiselle l'exigerait. Nous partîmes le 11 octobre 1791. Nous arrivâmes à Calais le soir, à la nuit ; nous descendîmes à l'auberge de Dessaint. Un jeune homme très-bien mis, tenant deux bougies, vint nous éclairer pour nous conduire à notre appartement ; il marchait devant nous. Aussitôt que nous fûmes entrées dans notre chambre, il posa les deux bougies sur une table et vint se jeter à mes pieds en s'écriant : « Reconnaissez Martin ! » C'était un jeune homme dont voici l'histoire. Il était fils de ce qu'on appelait un chasse-marée. Quelques mois avant mon premier voyage en Angleterre, comme il conduisait sa charrette chargée de marée, en descendant une montagne, un homme ivre-mort se trouva sur le chemin. Malgré tous les cris de Martin, qui ne pouvait pas arrêter son cheval. Il ne se dérangea point ; il fut écrasé et tué sur la place : il y avait heureusement trois hommes sur le chemin qui furent témoins de cet événement. Martin, qui avait dix-sept ans, fut si effrayé de ce meurtre involontaire qu'au lieu d'aller se mettre en prison il ne rentra point dans Calais ; il s'embarqua et se sauva

à Douvres. Il fut condammé par contumace. A mon premier passage, sa mère vint me demander de solliciter sa grâce quand je retournerais en France. Le maître de l'auberge, Dessaint, s'intéressait vivement à lui, et tout le monde m'assura qu'il était un excellent sujet. Je le vis en passant à Douvres, où il servait dans une auberge ; il avait une jolie figure ; il me toucha vivement en me çontant que son seul plaisir était de monter sur le haut des dunes pour apercevoir les côtes de France. De retour à Saint-Leu je donnai à M. le duc d'Orléans un petit Mémoire sur ce jeune homme, et le lendemain il m'apporta sa grâce en bonne forme. Dessaint le prit dans son auberge, et, au bout de six mois, il conçut pour lui une si grande amitié qu'il le maria à sa nièce, qui était son unique héritière. Dessaint avait au moins trois cent mille francs de bien. Ce jeune homme m'a donné toutes les preuves imaginables de reconnaissance. Au commencement de l'émigration il découvrit où j'étais ; il m'écrivit pour m'offrir de passer gratuitement en Angleterre ; il m'a donné beaucoup d'autres preuves d'attachement. J'ai éprouvé tant d'ingratitude dans ma vie que je me plais à recueillir dans ces *Mémoires* tous les traits de reconnaissance dont j'ai été l'objet et le témoin.

Nous allâmes d'abord à Londres, dans la maison que M. le duc d'Orléans y avait achetée. Nous y passâmes une quinzaine de jours ; de là nous allâmes à Bath, où nous restâmes deux mois. Il y avait une excellente troupe de comédiens qui jouaient la tragédie et la comédie. Je louai une loge, et, pour nous bien familiariser avec la *langue parlée*, nous allions presque tous les jours au spectacle. Nous entendîmes parfaitement presque tout de suite la tragédie ; il n'en fut pas de même de la comédie : la vitesse du débit, les façons de parler familières et proverbiales et les fréquentes abréviations nous déroutaient continuellement. Mais nous portions toujours avec nous les pièces imprimées, où nous lisions ce que notre oreille ne nous faisait pas comprendre, et, de cette manière, au bout de six semai-

nes, nous entendions l'anglais comme les Anglais mêmes. Nous ne vîmes à Bath que six personnes : un prêtre irlandais catholique, qui nous confessait ; lord et lady Londonderry ; le docteur Fothergill, médecin des eaux ; le docteur Warner, et M. Neagle, tous de la société la plus aimable. De Bath nous allâmes à Bristol, et de Bristol chez le chevalier Hoare, dont le beau château à Stourhead est dans ces environs. Il y a dans le parc de ce château un monument bien vénérable · c'est la tour sur le haut de laquelle Alfred le Grand proclama la délivrance de l'Angleterre, que, par ses éclatantes victoires, il venait d'affranchir entièrement du joug des Danois. J'ai monté plus d'une fois toute seule sur le sommet de cette antique tour ; dans de longues rêveries j'aimais à deviner les nobles pensées qui, dans ce lieu même, avaient dû occuper le souverain légitime, le libérateur, le législateur de sa nation ; de ce prince dont la vie fut aussi pure qu'héroïque et brillante ; de ce triomphateur modeste et généreux ; de ce poëte justement célèbre ; de ce saint sur un trône et dans les camps (1)!... enfin, de ce monarque qui reçut du Ciel des talents aussi variés, un génie aussi vaste que son âme fut grande et magnanime !... Nous restâmes dans cette belle habitation quinze jours, qui s'écoulèrent bien agréablement. De là nous nous rendîmes à Edmond's-Bury, où nous nous établîmes dans une jolie petite maison que je louai. Là nous fîmes connaissance avec plusieurs per-

(1) Alfred le Grand, monarque législateur et guerrier, fut encore poëte et écrivain remarquable. Il passe pour être le premier Anglais qui ait appris le latin. Il traduisit l'*Histoire d'Orose*, celle de *Bède*, les *Psaumes de David*, des *Dialogues de saint Grégoire*, le *Traité de la Consolation* ou *la Philosophie de Boëce*. L'Angleterre doit encore à Alfred un *Recueil de Chroniques* et les *Lois des Saxons occidentaux*. Ce prince, l'honneur du neuvième siècle, monta sur le trône en 871 ; il mourut en l'an 900. Toute la durée de son règne fut employée à soustraire l'Angleterre au joug des Danois, à construire des villes, des forteresses et des vaisseaux, et à faire d'un pays inculte, sauvage et sans cesse agité par la guerre et les révolutions, un séjour de justice et de repos.

(*Note du premier éditeur.*)

sonnes dont je conserverai toujours un tendre souvenir : miss Fergus et sa sœur lady Gages ; le chevalier Bunbury, qui avait de très-belles serres, et qui nous envoyait tous les samedis un âne chargé de fruits superbes et de fleurs, parmi lesquels il y avait toujours des pêches aussi bonnes que celles de Montreuil ; M. Howard, aujourd'hui duc de Norfolk. Nous allions souvent à la campagne chez lui ; il était jeune, catholique, plein de vertu et de bonté, d'une piété exemplaire et de la société la plus aimable. Je vis chez lui un jeune homme pour lequel nous prîmes toutes les quatre (Mademoiselle, ma nièce, Paméla et moi) une véritable amitié ; car, avec tous les agréments de la jeunesse, une gaieté charmante, il était si raisonnable, il avait une conduite et des mœurs si parfaites, que l'on prenait naturellement en lui la confiance qu'on aurait eue pour un homme d'un âge mûr ; il en méritait toute l'estime ; c'était M. Hervey, aujourd'hui lord Bristol. Je vis aussi à Bury le fameux Arthur Young, qui s'était ruiné en ne s'occupant que d'économie et d'agriculture.

De Bury nous allâmes plusieurs fois à l'Université de Cambridge et aux courses de New-Market, et nous fîmes aussi un voyage dans les provinces d'Angleterre. Nous vîmes les belles grottes du Derbyshire. L'espèce d'albâtre qui forme les stalactites de ces grottes est toujours blanc ; les vases que nous achetons, qui sont faits en cette manière, lorsqu'ils sont rayés de bleu et de violet, sont ainsi bigarrés par un procédé chimique, ce qui m'étonna beaucoup ; voici pourquoi. M. Bellenger, architecte justement célèbre, et qui peignait parfaitement à la gouache, fit, avant la Révolution, un petit voyage à Londres ; il en rapporta un portefeuille de charmants dessins coloriés, faits par lui. Il vint à Belle-Chasse pour nous les faire voir ; nous admirâmes surtout l'intérieur des grottes du Derbyshire. Nous étions émerveillées en contemplant les élégantes draperies d'albâtre dont la nature les a tapissées (1), et qui toutes (dans ces dessins)

(1) Jusqu'alors, et quand nous les avons vues, les manufacturiers les

étaient liserées et rayées de bleu ou de violet. Le fait est que M. Bellenger, n'ayant point vu ces cavernes, les avait dessinées d'après des gravures noires, et il les avait coloriées d'après les coupes et les vases faits de cet albâtre, qu'il supposait colorié ainsi dans les grottes.

---

Dans les derniers jours du mois de septembre 1792, étant encore à Bury, dans la province de Suffolk, je vis par les journaux français qu'un parti puissant formait les plus sinistres projets et voulait faire juger le roi et la reine. Je croyais que Pétion conservait toujours une grande popularité; je ne doutais point qu'il ne combattît avec force ses horribles desseins; mais j'avais moins de confiance en ses talents qu'en sa droiture. Il me vint à ce sujet quelques idées qui me parurent bonnes, et l'intérêt pressant de la justice et de l'humanité me décida à les lui communiquer. J'écrivis donc pour la première fois à Pétion sur ce jugement du roi et de la reine, que tous les papiers publics semblaient annoncer; ma lettre avait six pages (1).

avaient respectées, en n'employant que les stalactites et les stalagmites de ces grottes, qui sont de la même matière. (*Note de l'auteur.*)

(1) Un journal du temps parle ainsi de cette lettre :

« Le patriote Gorsas se plaint dans son journal d'un article inséré dans « notre avant-dernier numéro, où il s'agit de lettres arrivées d'Angle- « terre, contenant, disons-nous, des avis *non-officiels*, mais *officieux*, « de conserver précieusement la vie de *Louis XVI* et de sa famille. » A Dieu ne plaise que nous ayons prétendu dire par-là que Gorsas, ni les autres estimables journalistes qui ont publié ces lettres, les eussent supposées! Nous nous serions fait notre procès à nous-mêmes, puisqu'il est vrai qu'elles se trouvent aussi dans nos feuilles. Le mot *officieux* ne porte que sur l'écrivain ou les écrivains de ces lettres, et notre but n'a été que d'inspirer une sage méfiance pour ces monitions arrivées de l'étranger. Joseph Gorsas ne doit point ignorer que Londres est infecté de Feuillants, de biscaméristes, de prêtres réfractaires, en un mot, de cette dernière écume que la France a vomie dans sa dernière révolution, et que tous

J'y prouvais qu'indépendamment de l'humanité la seule politique prescrivait aux Français d'être non-seulement équitables dans cette occasion, mais généreux. Comme il fallait dans ce temps des citations de l'histoire romaine, je citais l'exemple des Romains, qui, en renonçant à la royauté, n'avaient ni massacré les Tarquins, ni confisqué leurs biens, ni attenté à leur liberté. Je développais tous les avantages d'une conduite équitable, noble et généreuse, et tous les affreux inconvénients qui résulteraient nécessairement d'une conduite opposée. Quand cette lettre fut écrite, je n'osai la confier à la poste; je n'avais aucun moyen particulier de la faire parvenir; j'imaginai de l'envoyer à MM. Fox et Sheridan, certaine qu'ils en approuveraient les sentiments, et qu'étant à Londres ils pourraient par une occasion l'envoyer sûrement à Paris. Je connaissais à peine ces deux hommes si justement celèbres par leur génie, leurs talents et leurs vertus. Je ne les avais vus alors l'un et l'autre qu'une seule fois dans ma vie; mais sur leur réputation je m'étais déjà adressée à eux pour des choses qui m'étaient purement personnelles; ils m'avaient répondu avec la bonté qui les caractérisait, de sorte que je n'hésitai point à les charger de ma lettre pour Pétion. Je la leur envoyai ouverte, en les priant de la lire, et, s'ils l'approuvaient, de la cacheter

ces honnêtes gens peuvent avoir d'excellentes raisons pour nous donner ou nous faire donner sur le continent de *charitables avis* que nous ferons très-bien de ne pas suivre.

« Si nous n'avons pas cité textuellement les lettres en question, nous ne croyons pas en avoir *changé* ni *altéré* le sens; elles ne se bornent point comme le dit Gorsas, à nous conseiller de ne point *maratiser* Louis XVI; elles ne veulent pas que nous le fassions périr, *même légalement*, puisqu'elles nous recommandent d'imiter les Romains, qui préférèrent l'expulsion à la mort des Tarquins. Cette recommandation peut être fondée en raison; mais, quand on la motive sur la crainte de la guerre avec l'Angleterre, nous croyons devoir dire en hommes libres que la République ne doit pas se décider sur un semblable motif. (*Annales patriotiques*, 3 octobre 1792.)

(*Note du premier éditeur.*)

et de le faire partir : M. Fox me répondit par le courrier d'ensuite; il me mandait en français qu'il était *enchanté* de mon *excellente lettre* (ce furent ses expressions), et que je pouvais compter que Pétion la recevrait très-incessamment. Pétion ne me fit aucune réponse; mais, très-peu de temps après, je vis ma lettre imprimée dans *le Patriote français ;* on en avait retranché quelques phrases; elle n'était point sous la forme *de lettre;* mon nom et celui de Pétion n'étaient pas prononcés; mais un prétendu correspondant anonyme répétait d'ailleurs fort exactement tout ce que j'avais écrit, en prétendant qu'il avait entendu faire tous ces raisonnements à Londres *à un véritable ami de la liberté.* Avant d'envoyer cette lettre à M. Fox, je l'avais montrée à trois ou quatre personnes, de sorte qu'on la reconnut facilement dans *le Patriote français.* On sut bientôt que cet écrit était de moi; on le manda à Paris, ce qui me valut dès lors la haine du parti de Marat et de Robespierre. Il est évident, d'après ce fait assurément très-incontestable, que je pensais alors (c'est-à-dire si peu de temps avant la mort du roi) comme j'ai pensé toute ma vie. Ce fait montre aussi et les sentiments et la pusillanimité de Pétion; il aurait voulu sauver le roi, mais il n'osait parler, et, n'ayant pas le courage d'exprimer ouvertement ce qu'il approuvait dans ma lettre, il la faisait imprimer en se cachant.

Immédiatement après les massacres des prisons, au mois de septembre 1792, je reçus une étrange lettre de M. le duc d'Orléans, qui me mandait de revenir en France pour lui ramener sa fille. Je lui répondis sur-le-champ que je n'en ferais rien, parce qu'il serait absurde de choisir un tel moment pour l'y reconduire. Je ferais un volume de plus si je voulais écrire toutes les idées douloureuses qui, dans ce temps, troublaient mon imagination. Que de nuits passées à me promener dans ma chambre et à prier Dieu!... Je repoussais les pressentiments, les réflexions et les prévoyances inutiles, mais j'avais habituellement un ma-

laise vague et une sorte d'oppression inexprimable ; cependant jamais Mademoiselle et mes deux autres élèves n'ont pu s'en apercevoir... On peut, par la religion et l'occupation, se distraire des chagrins les plus cuisants du cœur, et parvenir, durant le jour, à n'y point penser... mais qu'il faut peu de chose pour sortir de cet heureux assoupissement!... Un jour, plus accablée que jamais par mes peines déchirantes, mais concentrées au fond de mon âme, je m'occupais comme de coutume avec calme et tranquillité ; je peignais... Tout à coup passe dans la rue un orgue bien juste, bien doux, jouant un air touchant, dont la mélodie parle à mon cœur, en ranime la sensibilité contrainte et réprimée par la raison... Des souvenirs attendrissants et cruels se retracent vivement à mon imagination, des regrets superflus déchirent mon âme ; je retrouve tout mon malheur, je le vois dans tous ses détails, je le sens dans toute son étendue ; les sensations de la mélancolie et de la douleur ont écarté ce voile mystérieux qui me le cachait à moitié... Toutes les blessures de mon cœur se rouvrent à la fois... Mon pinceau échappe de ma main ; des larmes amères inondent la fleur que je venais d'ébaucher !

---

Dans les premiers jours de novembre (1792), M. le duc d'Orléans m'envoya M. Maret, depuis duc de Bassano, et que je ne connaissais pas du tout ; il était chargé d'une procuration de M. le duc d'Orléans, qui l'autorisait à me demander de lui remettre Mademoiselle, si je ne voulais pas consentir à la reconduire moi-même sur-le-champ en France. Je lui répondis que je l'instruirais de ma décision le lendemain matin. J'étais au désespoir, ou d'être obligée d'envoyer sans moi Mademoiselle en France, ou de l'y mener. Je consultai Sheridan ; il me dit qu'il n'était *pas digne de moi* de ne pas remettre moi-

même ce dépôt si cher entre les mains de celui qui me l'avait confié. Ces mots me suffirent; il fut décidé que je reconduirais Mademoiselle, que je la remettrais à son père, en lui donnant ma démission de gouvernante, et que je reviendrais à Londres.

Quand nous arrivâmes à Paris, M. le duc d'Orléans eut l'air embarrassé et consterné; il m'emmena dans une chambre voisine, et là il m'apprit que sa fille, par un décret tout nouveau et d'un effet rétroactif, se trouvait par son âge (elle avait quinze ans) dans la classe des émigrés pour n'être pas revenue à l'époque prescrite; il ajouta que c'était ma faute, parce que je n'avais pas voulu la ramener sur-le-champ la première fois qu'il l'avait demandée; mais il assura qu'on était certain que l'on ferait des exceptions à cette loi, et qu'il était certain que sa fille serait à la tête; qu'en attendant il fallait *qu'elle se soumît à la loi*, et qu'elle allât en pays neutre attendre ce décret sur les exceptions; qu'en conséquence il me conjurait de la conduire à Tournay (la Belgique n'était point encore réunie à la France); que le décret d'exception serait sûrement publié sous huit jours; qu'il irait lui-même chercher sa fille et qu'alors je serais libre, et qu'enfin il se flattait que je n'aurais pas la cruauté de refuser cette dernière preuve d'attachement à une enfant à laquelle j'en avais donné tant d'autres depuis sa naissance. Je répondis sèchement que je conduirais Mademoiselle à Tournay, mais sous la condition que, si le décret d'exception n'était pas publié sous quinze jours, il enverrait une personne à Tournay pour me remplacer auprès de Mademoiselle. Il m'en donna sa parole d'honneur.

Ce même soir, M. de Sillery, pour dissiper nos idées noires, nous mena au spectacle dans une petite loge qu'il avait; on jouait *Lodoïska*. Un Anglais, lord Édouard Fitz-Gérald, était à ce spectacle; il devint passionnément amoureux de Paméla. Il se fit présenter dans notre loge par un Anglais de notre connaissance, M. Stone. Le lendemain matin, nous allâmes au



Raincy; il fut convenu que nous en partirions le jour suivant pour Tournay. M. le duc d'Orléans et M. de Sillery passèrent toute cette journée au Raincy. Je trouvai à M. le duc d'Orléans un air distrait, sombre, préoccupé, et je ne sais quoi d'égaré dans la physionomie qui avait quelque chose de véritablement sinistre; il allait et venait d'une chambre à l'autre, sans s'arrêter, comme craignant la conversation et mes questions. Le temps était assez beau; j'envoyai Mademoiselle, ma nièce et Paméla dans le jardin; M. de Sillery les suivit. Je me trouvai seule avec M. le duc d'Orléans; alors je lui dis quelques mots sur sa situation. Il se hâta de m'interrompre, et me répondit brusquement *qu'il s'était prononcé pour les jacobins!* Je répliquai qu'après tout ce qui était arrivé c'était à la fois un crime et une folie, qu'il serait leur victime, et qu'il en avait déjà la preuve dans le dernier décret qui déclarait émigrés tous les voyageurs français, au-dessus de l'âge de quatorze ans, qui n'étaient pas rentrés au mois de septembre. J'ajoutai qu'il fallait être bien aveugle pour ne pas voir que ce décret extravagant n'avait été fait que pour lui donner le désagrément de voir sa fille mise au nombre des émigrés. Je lui conseillai d'émigrer lui-même avec sa famille et de passer en Amérique, parce que, de toutes les républiques de l'univers, la république française, fût-elle raisonnablement organisée, était assurément celle qui convenait le moins à des princes de la maison de Bourbon. M. le duc d'Orléans sourit dédaigneusement, et me répondit, ce qu'il m'avait déjà dit mille fois, que je méritais d'être écoutée, consultée, quand il s'agissait d'histoire ou de littérature, mais que je n'entendais rien à la politique. Pour changer de conversation, et pour satisfaire ma curiosité sur une chose qui m'étonnait beaucoup, je lui demandai pourquoi il avait laissé sur la plaque de la cheminée du salon où nous étions, ainsi que sur toutes les autres du château, ses armes (trois fleurs de lis), puisque *ces signes* étaient proscrits par des décrets, et que les jacobins venaient sans cesse dans cette maison. Voici littéralement la réponse

de M. le duc d'Orléans : « Je les ai laissées parce qu'il y au-« rait *de la lâcheté* à les ôter !... » Cette singulière réponse fut faite avec le ton brusque et tranchant qu'il avait naturellement dans toute discussion, et surtout depuis la Révolution. L'entretien s'anima, devint très-aigre, et tout à coup il me quitta. J'eus le soir un long entretien avec M. de Sillery ; je le conjurai en versant des larmes de quitter la France : il lui était facile de s'évader et d'emporter au moins deux cent mille francs. Il m'écouta sans m'interrompre, il parut ému ; il me répondit qu'il abhorrait tous les excès de la Révolution, mais que je voyais trop en noir l'avenir; que Robespierre et ses adhérents étaient trop médiocres pour ne pas perdre promptement tout leur ascendant; que les talents et l'esprit étaient du côté de ceux qui pensaient bien (peu de temps après ceux-là furent tous immolés); que l'on rétablirait bientôt l'ordre et la morale, sans lesquels rien ne pouvait subsister; qu'enfin il trouvait qu'un homme de bien ferait un crime en quittant la France dans ce moment, puisque sa fuite priverait son pays d'une voix de plus pour la raison et pour l'humanité. J'insistai, mais toutes mes prières, toutes mes instances furent inutiles. Il me parla de M. le duc d'Orléans, et il me dit que, dans son opinion, il se perdait, parce qu'il mettait toute son espérance dans les jacobins, qui se plaisaient à l'avilir afin de pouvoir ensuite le sacrifier plus facilement. Il ajouta que ce malheureux prince, livré aux plus mauvais conseils, aveuglé par de fausses idées, ne pouvait cependant se débarrasser entièrement de son bon sens naturel ; qu'au fond il se repentait de s'être engagé dans une telle route, mais que, croyant impossible d'en sortir, *il s'y jetait à corps perdu*, se flattant de trouver ainsi du moins l'enthousiasme qui fait tout braver et qu'il n'avait nullement.

Nous partîmes le lendemain matin. M. le duc d'Orléans, plus sombre que jamais, me donna le bras pour me conduire à la voiture; j'étais fort troublée: Mademoiselle fondait en larmes; son père était pâle et tremblant. Lorsque je fus dans

la voiture, il resta immobile à la portière et les yeux fixés sur moi; son regard lugubre et douloureux semblait implorer la pitié!... *Adieu, Madame!* me dit-il. Le son altéré de sa voix porta au comble mon saisissement; ne pouvant proférer une seule parole, je lui tendis la main; il la prit, la serra fortement; ensuite, se tournant et s'avançant brusquement vers les postillons, il leur fit un signe, et nous partîmes.

On nous avait donné des passe-ports qui disaient que nous ne partions *que par respect pour la loi*, et que nous allions attendre à Tournay le décret sur *les exceptions* qu'on allait publier incessamment, et que nous resterions à Tournay jusqu'à ce que nous fussions rappelées. Ainsi, il est de fait que nous n'avons jamais été émigrées, puisque nous devions attendre qu'on nous rappelât. Le décret ne parut point, mais on reconnut si bien que nous n'étions pas émigrées que, lorsque Tournay fut réuni à la France, on nous excepta de l'ordre donné à tous les émigrés de quitter la Belgique. Nous restâmes à Tournay jusqu'au moment où il fut pris par les ennemis; de sorte que, lorsque je rentrai en France, si l'on avait eu l'ombre de la justice, on m'aurait donné un dédommagement pour toutes les choses qu'on m'avait consignées.

Nous trouvâmes à la première poste lord Édouard, que son amour pour Paméla engageait à nous suivre à Tournay. A peine fus-je arrivée dans cette ville qu'il me demanda Paméla en mariage. Je lui montrai les papiers qui constataient sa naissance; elle était fille d'un homme nommé Seymours, qui avait de la naissance, et qui épousa, malgré sa famille, une personne de la classe la plus inférieure, qui s'appelait *Mary Syms*, et l'emmena en Amérique, à Terre-Neuve, dans un lieu appelé *Fogo*. Paméla y naquit; on la nomma *Nancy*. Son père mourut, et la mère repassa en Angleterre avec l'enfant âgée de dix-huit mois. Comme son mari était déshérité, elle se trouva dans la misère et forcée de vivre du travail de ses mains; elle s'établit à Christ-Church. Ce fut là que, quatre ans après, passa

M. Forth, chargé par M. le duc d'Orléans de nous chercher et de nous envoyer une petite Anglaise. Il y vit cette enfant et l'obtint de sa mère. Lorsque je commençai véritablement à m'attacher à Paméla, j'eus beaucoup d'inquiétude que sa mère ne voulût me la reprendre juridiquement, c'est-à-dire qu'elle ne m'en menaçât, pour obtenir des sommes d'argent que je n'aurais pas été en état de lui donner. Je fis consulter là-dessus des jurisconsultes anglais, qui me répondirent qu'il n'y avait qu'un moyen de me mettre à l'abri de ce genre de persécution : c'était de faire signer à sa mère un acte de cession de sa fille pour *apprentissage*, moyennant vingt-cinq guinées. Elle y consentit. Elle fut, suivant la forme ordinaire, citée au grand banc d'Angleterre, par-devant le grand-juge, qui était lord Mansfield. L'acte qu'elle signa portait qu'elle me cédait sa fille, pour *apprentissage*, jusqu'à sa majorité, qu'elle ne pourrait me la redemander qu'en me payant tous les mémoires que je présenterais des dépenses que j'aurais faites pour son entretien, sa nourriture et son éducation. Lord Mansfield apposa sa signature à ce papier, qui fut écrit et fait juridiquement et publiquement au grand banc d'Angleterre. En montrant ces papiers à lord Édouard, je lui dis qu'ayant donné ma démission de gouvernante de Mademoiselle j'avais de droit en retraite la pension de six mille francs attachée à cette place, et que j'allais écrire à M. le duc d'Orléans pour lui mander que je renonçais à cette pension pour moi, et que je le priais de la faire passer sur la tête de Paméla, qui avait elle-même des droits à cette grâce comme ayant été compagne de toute l'enfance et de la première jeunesse de Mademoiselle, et, sous le rapport de la langue anglaise, utile à son éducation. D'ailleurs je trouvais une grande satisfaction, après tous les mécontentements que j'avais éprouvés, à me débarrasser de cette pension, et en pensant que j'avais élevé gratuitement les trois frères de Mademoiselle. Je dis encore à lord Édouard que rien ne me ferait consentir à lui donner Paméla contre le gré de sa famille et

sans le consentement par écrit de sa mère, la duchesse de Leinster ; aussitôt il m'assura qu'il l'obtiendrait. Il partit sans délai pour l'Angleterre, revint sous peu de jours, et m'apporta une lettre charmante de la duchesse sa mère, qui consentait au mariage avec joie.

Le lendemain de son retour le contrat fut signé ; le mariage se fit aussitôt, et les nouveaux mariés partirent le surlendemain pour l'Angleterre. Cette séparation me fit verser beaucoup de larmes; cependant j'éprouvai la joie la plus vive de voir assurer d'une manière si honorable le sort d'une enfant qui m'était si chère. Elle était à la fois mon élève et ma filleule; car, comme je savais que Christ-Church était rempli d'anabaptistes, je craignais qu'elle n'eût pas été baptisée, et je voulus la faire baptiser *sous condition;* en conséquence j'allai trouver Mgr l'archevêque pour lui exposer mes craintes et mon projet. Il me répondit que l'on ne pouvait faire légèrement des baptêmes sous condition, mais que, justement, il allait envoyer, pour une affaire particulière, un de ses secrétaires en Angleterre, et que, si je voulais lui confier tous mes papiers relatifs à cette enfant, ce secrétaire prendrait des informations, et qu'à son retour j'aurais une réponse. Je lui donnai tous mes papiers, et, d'après les informations prises par le secrétaire, Mgr l'archevêque donna la permission de baptême sous condition. Ce fut ainsi que je devins sa marraine.

Cependant trois semaines s'étaient écoulées à Tournay, et M. le duc d'Orléans n'envoyait personne pour me remplacer auprès de Mademoiselle. Je l'en conjurais vainement dans mes lettres; il me répondait toujours qu'il me demandait en grâce de prendre patience et d'attendre encore quelques jours. Au mois de décembre, Mademoiselle eut une maladie très-sérieuse, une fièvre bilieuse, causée par le chagrin, et qui me donna les plus cruelles inquiétudes. Je la soignai avec toute l'affection que pouvait inspirer la tendresse maternelle la plus vive; elle fut surtout fort malade pendant deux nuits, que je

passai au chevet de son lit. Cette maladie, dont la convalescence fut languissante et longue, m'ôta toute idée de m'éloigner d'elle dans un tel moment; car c'eût été lui donner la mort. Enfin, le mois de janvier arriva, ainsi que la funeste catastrophe de la mort du roi. M. le duc de Chartres, qui était venu nous rejoindre à Tournay, reçut de son père une lettre qu'il me montra, et qui commençait ainsi : *J'ai le cœur navré, mais, pour l'intérêt de la France et de la liberté, j'ai cru devoir...* etc...

Cette lettre fit sur M. le duc de Chartres la même impression que sur moi : nous fûmes saisis d'horreur et consternés. Mon malheureux mari m'écrivit à la même époque; il m'envoyait un grand nombre d'exemplaires de son *Opinion sur le procès du roi;* cette opinion fut mise dans tous les papiers, mais en outre il l'avait fait imprimer séparément; il me chargeait d'envoyer en Angleterre ces exemplaires, ce que je fis aussitôt. Voici quelle était cette noble, courageuse et franche opinion : « Je ne vote point pour la mort : premièrement, « parce qu'il ne la mérite point; secondement, parce que nous « n'avons pas le droit de le juger; troisièmement, parce que je « regarde sa condamnation comme la plus grande faute poli- « tique que l'on puisse faire. »

M. de Sillery terminait ainsi sa lettre : *Je sais parfaitement qu'en prononçant cette opinion j'ai prononcé mon arrêt de mort...* Aussi, en sortant de l'assemblée, saisi d'horreur et pénétré d'indignation, il alla sur-le-champ se mettre volontairement dans la prison de l'Abbaye!... Hélas! il aurait pu encore se sauver!... Cette lettre me déchira le cœur; cependant, comme je ne voyais nul prétexte pour lui ôter la vie, je me persuadai qu'il en serait quitte pour une captivité de quelques mois. Je ne songeais pas à la cupidité des jacobins, et que l'infortuné avait plus de cent mille livres de rentes!... Au milieu des plus affreuses inquiétudes, je trouvais une grande consolation dans la franchise sans ménagement de son hé-

roïque opinion ; elle fut la seule de ce genre ainsi conçue. Plusieurs autres députés refusèrent d'opiner à la mort, mais ils prirent des tournures ; par exemple, M. de Condorcet dit que, dans sa conscience, il désapprouvait en général la peine de mort, et qu'ainsi il ne pouvait voter pour la mort ; tous, à l'exception de M. de Sillery, employèrent ainsi quelque détour pour ne la point prononcer.

La Belgique fut réunie à la France, et, quoiqu'on ait beaucoup écrit qu'elle ne le fut que *par son vœu*, je puis assurer qu'elle n'en avait nulle envie et qu'elle y fut forcée. Nous fûmes témoins de scènes désastreuses : Mademoiselle vit tuer un homme sous ses fenêtres. On envoya des commissaires, dont l'un, très-insolent et très-cruel, se fit généralement détester. Il fallut supporter le chagrin de ses visites ; j'eus l'humiliation de lui plaire à tel point que je ne pus m'empêcher de me laisser baiser les mains à toutes minutes. Je profitai de mon ascendant sur lui pour lui défendre de me tutoyer ; il eut la galanterie de s'interdire avec nous cette familiarité républicaine. M. de Jouy, aide de camp alors du général O'Moran, mit le comble à mon aversion pour ce commissaire en me confiant qu'il croyait avoir découvert qu'il avait été prêtre, parce qu'il savait le nom de tous les saints de chaque semaine ; et il ne se trompait pas dans sa conjecture. L'autre commissaire était M. Thiébaut. Ces deux personnes, ainsi que M. de Jouy, venaient sans cesse dîner chez nous ; leur société m'était fort agréable. M. de Jouy avait pris beaucoup d'amitié pour moi ; il était aimable et spirituel ; ainsi que M. Thiébaut il déplorait et détestait tout ce qui se passait en France de contraire à la raison et à l'humanité. Il me confia qu'il était amoureux d'une jeune Anglaise, mademoiselle Hamilton, qui était à Tournay. Dans le dessein d'engager ses parents à la lui donner, je fis connaissance avec eux, et je gagnai tellement l'amitié de M. et de M^me^ Hamilton que je contribuai beaucoup à ce mariage, auquel M. de Jouy attachait alors tout son bonheur.

Au moment où Dumouriez allait réaliser des projets qui sont connus, je reçus de Paris un courrier envoyé par ma fille et son malheureux père; ce courrier m'apportait de l'argent, et des lettres qui m'apprenaient que ma fille et mon mari, ayant vivement sollicité mon rappel, en représentant le danger où m'exposait la marche rapide des ennemis, avaient enfin obtenu la promesse formelle qu'on allait incessamment m'envoyer mon ordre de rappel, qu'on avait chargé un comité de l'expédier, et que je l'aurais sous peu de jours. J'éprouvai alors l'inquiétude que M. le duc d'Orléans n'obtînt pas celui de sa fille; car on ne m'en parlait plus, et je sentais que rien ne pourrait m'engager à abandonner cette chère et malheureuse enfant. Deux jours après avoir reçu ce courrier, j'étais dans ma chambre avec quelques personnes lorsqu'on vint me dire qu'un commissaire des guerres, nommé M. Crépin, que je connaissais depuis peu de temps et qui me témoignait beaucoup d'intérêt, demandait à me parler en particulier. Je passai avec lui dans un cabinet. Il me dit que, d'après des avis certains qu'il venait de recevoir, il était persuadé que les Autrichiens seraient dans Tournay le lendemain. A ces mots je fus prête à m'évanouir. M. Crépin, touché de l'état où il me vit, et connaissant ma position, m'offrit pour asile, dans ces premiers moments, une ferme qu'il possédait auprès de Valenciennes, et qui, située dans des marais, était dans un lieu si solitaire qu'il m'assura que nous y pourrions passer deux ou trois mois sans que personne le sût. J'acceptai avec attendrissement cette proposition; il me donna sur-le-champ un écrit par lequel il ordonnait au fermier qui avait soin de sa métairie de nous recevoir, en ajoutant que nous étions ses parentes. On verra par la suite qu'il ne me fut pas possible de profiter de cette offre. Ce fut à cette époque que M. le duc de Chartres, qui n'a jamais eu personnellement de vues ambitieuses, et qui, dans tout ce qu'il a fait politiquement, n'en a eu d'autres que celle d'être utile à son pays, prit la résolution

d'écrire à la Convention pour demander la permission de quitter à jamais la France; car, au fond de l'âme, depuis la mort du roi, il était tombé à cet égard dans le plus grand découragement.

Après avoir écrit cette lettre à la Convention, il me dit qu'il ne croyait pas pouvoir l'envoyer sans l'aveu de son père. J'imaginai bien que la difficulté de trouver un asile empêchait M. le duc d'Orléans d'adopter cette résolution et qu'il ne l'approuverait pas dans son fils; cependant je me flattai qu'il ne la défendrait pas positivement, et nous étions décidés à faire cette démarche, à moins d'une défense expresse. M. le duc de Chartres envoya donc cette requête à son père, en le conjurant de trouver bon qu'il la fît; il ajoutait que M. le duc d'Orléans, étant député, ne pouvait quitter la Convention et par conséquent former une pareille demande. Nous espérions qu'en faveur de cette différence M. le duc d'Orléans ne s'opposerait pas, du moins formellement, à ce que désirait son fils; mais il répondit sèchement que cette idée *n'avait pas de sens*, et qu'il n'y fallait plus penser. M. le duc de Chartres a respecté cet ordre, et il n'en fut plus question.

M. le duc de Montpensier, son frère, désirant passionnément voir l'Italie, avait demandé à servir à Nice, ce qui lui fut accordé; il partit dans ce temps de Tournay, où il était aussi avec nous.

Peu de jours après nous quittâmes Tournay, le 31 mars de grand matin; nous étions dans une berline dont les stores étaient baissés, et en outre de grands chapeaux avec des voiles cachaient entièrement nos visages. On verra par la suite combien cette précaution nous fut utile. Lorsque nous suivîmes l'armée, nous n'avions point d'hommes dans notre voiture; les troupes marchaient sans ordre; les soldats étaient excessivement bruyants; leur ton, leurs discours m'effrayaient malgré moi, et nous nous sentions moins mal à l'aise en ne les voyant pas et en nous cachant. Je n'avais jamais fait jus-

qu'alors un voyage aussi désagréable; mais j'en fis bientôt un autre plus désagréable encore. La veille de mon départ de Tournay, j'avais fait partir pour Paris un courrier chargé de lettres, dans lesquelles je mandais que, pour éviter de tomber dans les mains des ennemis, j'allais à Saint-Amand, et que je priais qu'on m'y envoyât mon ordre de rappel. Je logeai avec mademoiselle d'Orléans et ma nièce dans la ville même de Saint-Amand, et le général Dumouriez logea à un quart de lieue, dans un endroit appelé les Boues-de-Saint-Amand, où se trouvent les bains et les étuves pour les malades. Le jour de mon arrivée à Saint-Amand, j'appris que le général Dumouriez se disposait à lever l'étendard de la révolte. Je ne sus rien par lui, car il ne m'a jamais dit un seul mot de ses projets; mais un homme qui avait toute sa confiance, et que je n'avais jamais vu avant cette époque, me témoigna un intérêt particulier et répondit très-franchement à mes questions; cet officier était l'infortuné M. de Vaux, qui a été exécuté depuis.

J'avais une véritable obligation au général Dumouriez de m'avoir reçue dans son camp, malgré les dangers qui nous y attendaient; car, comme je n'étais pour rien dans la conspiration, s'il m'eût laissée dans une ville reprise par les ennemis, il est évident que mademoiselle d'Orléans et moi nous aurions été pour bien longtemps privées de notre liberté : c'est un souvenir que je dois conserver. Entrevoyant enfin des desseins et des complots très-effrayants que je désapprouvais entièrement et à tous égards, je n'eus plus qu'un désir, celui de fuir de Saint-Amand; mais la difficulté d'avoir des chevaux me retint malgré moi. Nous étions arrivées le 31 mars, et, le 2 avril, le général Dumouriez intercepta un paquet rempli de mandats d'arrêt lancés contre presque tous les principaux officiers de l'armée, entre autres M. de Valence, M. le duc de Chartres, etc. Ces ordres arbitraires, envoyés par un simple comité (et non par la Convention), étaient signés *Duhem*. Ce fut le lendemain au soir que les commissaires de

la Convention furent arrêtés. On vint m'apprendre à minuit cet étrange événement, qui augmenta l'extrême désir que j'éprouvais de partir; mais je ne pus avoir des chevaux que le lendemain matin à dix heures. Je ne me couchai pas, et je passai la nuit à réfléchir sur mon sort et à me préparer à tout ce que j'envisageais. Je ne pouvais plus m'abuser sur le système de proscription qui s'établissait en France; si l'on avait proscrit le général Dumouriez sur de simples soupçons, et avec lui tant d'autres personnes que raisonnablement rien n'avait dû rendre suspectes, quelles mesures ne prendrait-on pas lorsqu'on apprendrait l'arrestation des commissaires, l'intelligence de Dumouriez avec les ennemis, etc.?

Je prévoyais facilement que l'on proscrirait, sans délai comme sans examen, tout ce qui fuirait de Saint-Amand, et que, malgré ma parfaite innocence, je serais enveloppée dans cette condamnation générale. Je me voyais donc fugitive, arrachée à ma famille, à mes amis, à mon pays, forcée de vivre de mon travail, et livrée aux plus horribles inquiétudes sur la destinée de ceux que j'aimais et que je laissais en France. D'un autre côté, je frémissais en pensant que, selon toutes les apparences, le camp allait se partager en deux partis; que les premiers rayons du soleil éclaireraient vraisemblablement des scènes sanglantes; qu'au milieu de ce tumulte ma fuite serait impossible, et que même, quand la révolte n'éclaterait pas si promptement, je ne pourrais toujours m'échapper qu'en courant les plus grands dangers. D'ailleurs, si j'avais le bonheur de sortir du territoire français, que deviendrais-je dans les pays étrangers? Sans recommandation, sans protection, sans amis, calomniée avec tant de noirceur et d'acharnement, où trouverais-je un asile? Que pourrais-je opposer à la haine, aux persécutions des émigrés?... Enfin la situation de mademoiselle d'Orléans achevait de me percer le cœur. J'étais décidée, n'étant plus sa gouvernante, à ne l'associer ni à ma misère, ni à mes périls, et à la laisser entre les mains de son

frère ; mais quelle affreuse séparation !... quelle manière de quitter une enfant qui me fut confiée à l'âge de onze mois, à laquelle j'avais prodigué tant de soins, qui en avait si bien profité, et qui avait pour moi un si tendre attachement !... Tandis que je faisais en silence ces douloureuses réflexions, elle était couchée à côté de moi ; elle ne dormait pas, et je l'entendais gémir sourdement. Elle avait vu les préparatifs de mon départ ; elle ne comprenait que trop que mon projet n'était pas de l'emmener : elle se taisait et elle pleurait. Sur les cinq heures du matin, l'excès de son accablement la fit tomber dans un assoupissement qui fut bientôt suivi d'un profond sommeil ; alors je m'approchai de son lit, je jetai les yeux sur elle ; mes larmes coulèrent avec amertume. Je croyais la regarder pour la dernière fois ; je lui donnai toutes les bénédictions de la tendresse maternelle, et je sortis de la chambre. J'allai dans un autre appartement attendre le grand jour. Je passai cette nuit en prières, sans me coucher. Tout à coup l'idée me vint de faire à la fois un sacrifice à Dieu, et de me délivrer, dans l'avenir, de mille inquiétudes et d'un grand embarras. Je fis vœu, si Dieu me rendait mes biens ou me faisait faire une fortune, de ne jamais dépenser pour moi que l'absolu nécessaire et de donner tout le reste. J'ai été fidèle à ce vœu. J'étais bien sûre, avec mes talents, de gagner toujours de quoi vivre ; ainsi je me débarrassais des regrets de fortune et de toute ambition. Dans cette même nuit si cruelle pour moi, qui précéda mon départ de Saint-Amand, je ne fus soutenue que par la religion ; mais elle suffit à tout : c'est elle qui m'avait consolée dans les terreurs de la fin de mon séjour en Angleterre. Je me rappelle qu'un jour, à Bury, étant seule, livrée à mes réflexions, j'en fis de si désespérantes que je ne me suis jamais trouvée dans un tel abattement ; pour me distraire de ces terribles pensées je pris un livre de prières qui était sur mes tablettes ; je l'ouvris par hasard, et je tombai sur le psaume 90, qui commence par ces paroles : *Celui qui n'a*

*que le Très-Haut pour appui recevra des marques constantes de la protection du Dieu du ciel*, etc. Tout le reste du psaume ne contient que des consolations, d'heureuses prédictions, et l'assurance que l'on passera à travers tous les périls, *guidé et porté par les anges*. Je ne lisais jamais ce psaume, qui ne se trouve point dans ceux de la Pénitence. Après l'avoir lu, je fermai le livre; je le rouvris encore deux fois au hasard, et je tombai toujours sur le même psaume. Je me sentis tout à fait fortifiée; j'espérai du fond de l'âme en la bonté divine, qui en effet a daigné me préserver de dangers et de malheurs qui paraissaient tout à fait inévitables. Tels furent les sentiments et les pensées qui, à Saint-Amand, firent toute ma force, et qui par la suite m'ont fait supporter tous mes maux.

A sept heures je fis mes adieux à M. le duc de Chartres; il me renouvela les instances qu'il m'avait faites la veille de me charger de sa sœur; il me répéta qu'il ignorait encore le parti qu'il prendrait, que tout annonçait dans le camp une prochaine révolte, et que, dans de telles circonstances, sa sœur le gênerait mortellement et serait exposée à mille dangers affreux. Je répondis que ceux de ma fuite n'étaient pas moins effrayants; qu'à moins d'une espèce de prodige il me paraissait impossible de passer tous les postes français sans être reconnue et arrêtée; que, dans ce dernier cas, on nous conduirait à Valenciennes, dont nous étions si près, et qu'alors, perdues sans retour, nous serions envoyées à l'échafaud; que, dans le choix des périls, il valait mieux peut-être que mademoiselle d'Orléans se rendît volontairement à Valenciennes, seule et comme de son propre mouvement, après ma fuite; qu'alors je croyais que la plus grande rigueur à son égard se bornerait à la *déporter* et à la conduire hors des frontières, ce qui la ferait sortir de France sans dangers; qu'au reste je n'indiquais pas ce parti, qui pouvait avoir des inconvénients non prévus; que je ne conseillais rien, mais que, soit qu'elle prît cette résolution,

ou celle de fuir avec son frère et les amis de ce dernier, il me semblait qu'elle risquerait moins qu'avec moi. Enfin je fus inébranlable dans mes refus jusqu'à l'instant de mon départ; mais, au moment où je montais en voiture, M. le duc de Chartres revint, tenant dans ses bras sa sœur baignée de larmes; je la reçus dans la voiture à côté de moi, et nous partîmes sur-le-champ, et avec tant de précipitation que ni mademoiselle d'Orléans ni moi ne songeâmes à prendre avec nous quelques-uns de ses effets, du moins ses bijoux; nous oubliâmes tout. Mademoiselle d'Orléans sortait de son lit et n'avait sur elle qu'une simple robe de mousseline; ce fut ce qu'elle emporta, et sa montre, qui était fort belle, et qu'elle n'oublia point parce qu'elle était au chevet de son lit; elle laissa à Saint-Amand ses malles, ses robes, son linge, son écrin; tout fut perdu, à l'exception seulement de sa harpe, qu'un domestique fit charger sur un chariot qui passa, et qui nous rejoignit quelques jours après; mais, du reste, on ne lui rapporta pas un habit, pas une chemise. Comme j'avais sauvé la plus grande partie de ce qui m'appartenait, je me trouvai heureuse de pouvoir suppléer à ce dénûment total. J'aurais pu partir avec des passe-ports, ce qui eût produit une grande différence dans notre position : Dumouriez m'en offrit; mais, connaissant sa conduite, je les refusai nettement. Le parti dans lequel il s'était d'abord engagé étant devenu sanguinaire, il était tout simple de le quitter; mais il était affreux de le trahir et de livrer à l'étranger le peu de troupes qui consentit à le suivre.

Nous étions quatre dans la voiture, mademoiselle d'Orléans, ma nièce, M. de Montjoye et moi. Je ne connaissais M. de Montjoye que depuis peu de jours; mais comme il voulait fuir aussi, et aller en Suisse où il avait des parents, il désira faire ce voyage avec moi : ce qui nous était d'autant plus agréable, qu'il parlait parfaitement bien l'allemand. Quand nous fûmes hors de la ville de Saint-Amand, j'embrassai mes deux jeunes compagnes d'infortune, en leur promettant que, dans

la carrière d'adversités que nous allions parcourir, elles me verraient un courage et une patience inébranlables. Je leur demandai d'imiter l'exemple que j'étais décidée à leur donner à cet égard; elles me le promirent. Nous nous sommes tenu parole réciproquement, et je puis dire avec vérité que, depuis cet instant, par une grâce particulière de la Providence, j'ai eu dans les dangers autant de sang-froid et de présence d'esprit, et autant de force et de résignation dans le malheur, que j'avais montré d'abattement et de faiblesse dans les derniers mois de mon séjour en Angleterre et pendant le temps que j'ai passé à Tournay.

Nous étions convenus que M. de Montjoye parlerait seul aux postes français que nous allions passer, et nous donnerait pour des dames anglaises qui se rendaient à Ostende, afin de s'y embarquer pour l'Angleterre, et qu'il conduisait jusqu'à Quiévrain. Heureusement que nous n'étions pas le moins du monde connues des troupes; car, si on avait vu nos figures à Saint-Amand, il nous eût été impossible de nous échapper; mais on ne les y avait pas aperçues, y étant arrivées, comme je l'ai dit, dans une voiture dont les stores étaient baissés, et n'étant pas sorties de nos chambres pendant deux jours que nous passâmes dans cette ville. Nous avions laissé le camp dans une position encore équivoque pour son général révolté; cependant on prévoyait déjà que la majorité ne serait pas pour lui. Nous n'avions aucun passe-port, et nous prîmes des chemins détournés, afin de rencontrer le moins de troupes qu'il serait possible. M. de Montjoye avait oublié de prendre le mot d'ordre, ce qui pensa plus d'une fois nous être funeste. Au bout de deux heures de marche, nous nous trouvâmes dans des chemins de traverse si mauvais, que la voiture y cassa. Comme nous tournions autour de Valenciennes, nous n'en étions, dans ce moment, qu'à une petite demi-lieue, et nous nous trouvions dans un village rempli de volontaires. Notre inquiétude fut extrême; il fallut entrer dans un cabaret, et attendre là, plus d'une heure

et demie, que la voiture fût raccommodée. Enfin, après beaucoup de questions de la part des volontaires, faites avec un air indécis et sombre qui était véritablement effrayant, on nous laissa partir. Les chemins devenant toujours plus mauvais, et la nuit survenant, nous fûmes obligées, malgré le froid qui était excessif, de descendre de voiture. Nous avions fait près d'une lieue à pied lorsque tout à coup nous fûmes arrêtées, non point à un poste, mais par un capitaine de volontaires et des soldats qui de loin avaient aperçu le guide avec une lanterne qui nous conduisait. Ce capitaine, peu satisfait de nos réponses, nous dit qu'il nous soupçonnait émigrées, et qu'il était décidé à nous conduire à Valenciennes. On peut juger de ce que j'éprouvai dans ce moment; mais sur-le-champ j'eus l'air d'y consentir très-gaiement. Je pris le commandant sous le bras, et, dans un baragouin très-peu intelligible, je lui fis mille plaisanteries sur son peu de complaisance; mais, tout en parlant et en riant, je marchais toujours fort lestement, comme si je n'avais pas eu le moindre dessein de le faire changer d'avis. Au bout d'un demi-quart d'heure il s'arrêta, me dit qu'il voyait bien que j'étais véritablement une Anglaise, qu'il ne voulait pas nous déranger, et que nous pouvions continuer notre route vers Quiévrain. Il nous conseilla d'éteindre la lumière de notre lanterne, qui pourrait encore nous faire arrêter, et enfin il nous conduisit dans un petit sentier détourné, par lequel nous pouvions, nous dit-il, arriver aux postes autrichiens sans rencontrer de nouvelles troupes. Quand il nous eut quittées nous respirâmes; nous suivîmes ses conseils, et nous arrivâmes sans accident au premier poste des ennemis. J'éprouvai un mouvement de joie inexprimable en entrant à Quiévrain, en pensant que mes deux compagnes et moi nous étions quittes de l'affreux danger d'être conduites à Valenciennes; mais, réfléchissant presque aussitôt à l'horreur et à la bizarrerie d'une situation qui obligeait deux enfants et une femme, qui chérissaient leur patrie, à se

réfugier chez une nation coalisée contre la nôtre, et à fuir des Français, leurs compatriotes, avec la crainte qu'on aurait de tomber entre les mains d'ennemis implacables, mon cœur se serra et mes yeux se remplirent de larmes. M. de Montjoye demanda à parler au commandant, qui se nommait M. le baron de Vounianski. Je n'ai point mis dans mon *Précis de Conduite* un incident (qui cependant nous sauva), parce qu'il est si extraordinaire qu'il eût donné à ma narration une tournure romanesque que j'ai voulu éviter dans une apologie. Je n'y ai parlé du baron de Vounianski, que pour raconter succinctement ce qu'il fit pour nous; mais je vais conter avec détail, dans ces Mémoires, quel fut le vrai motif de cette extrême obligeance.

En quittant Tournay et la Belgique, je ne m'abusai point sur l'horreur de ma situation; je vis même pour moi personnellement l'avenir plus noir qu'il n'a été; je sentis que l'esprit de parti et le malheur d'avoir été attachée à la maison d'Orléans m'exposeraient à tous les genres de calomnies et de persécutions. Je m'y résignai, en adorant la Providence, car je reconnus que je le méritais, puisque, si j'eusse tenu la promesse que j'avais faite à mon amie madame de Custine, si j'eusse rempli mon devoir en restant avec ma seconde mère, madame de Puisieux, au lieu d'entrer au Palais-Royal, ou si, à la mort de la maréchale d'Estrée, j'avais quitté Belle-Chasse, comme le désirait mon mari, nulle autre émigrée n'aurait été plus paisible et plus heureuse que moi dans les pays étrangers. Avec le goût général qu'on y avait pour mes ouvrages, ma réputation littéraire et les talents agréables que j'y portais, j'aurais trouvé les plus puissantes protections et tous les genres de ressources, ainsi que tous les dédommagements d'ambition, si j'avais voulu me donner de nouvelles chaînes. Je me promis d'expier mes fautes par la patience, le courage, et une parfaite soumission aux volontés divines et suprêmes. Aussi, du moins, ne m'est-il jamais échappé un seul murmure. Je n'avais pas perdu

mon temps à Tournay; nous y avions mené une vie parfaitement réglée : une personne de la ville me prêtait des livres; j'y avais fait tous les jours une lecture tout haut d'une bonne heure et demie; j'y avais joué de la harpe avec Mademoiselle, tout comme à Belle-Chasse; elle y peignit beaucoup de fleurs, et moi aussi. En outre, nous faisions ensemble une quantité de jolis petits ouvrages; j'appris là à faire de charmantes petites corbeilles de paille. L'église de la paroisse était à deux pas de notre maison; nous allions tous les jours à la messe, et nos journées s'écoulaient avec rapidité, et même agréablement. Suivant ma coutume, je veillais toujours tous les soirs tout seule, deux ou trois heures, j'écrivais *mon journal* et des pensées détachées, que j'ai placées depuis dans *le Petit La Bruyère*.

Je vais maintenant raconter ma singulière aventure avec le baron de Vounianski.

Aussitôt que nous eûmes passé la frontière et que nous fûmes entrées dans Quiévrain, on nous demanda qui nous étions et nos passe-ports. Je dis que j'étais une dame irlandaise nommée madame de Verzenay, voyageant avec mes nièces; mais, qu'étant partie dans toute la déroute du camp, je n'avais point de passe-ports, et, comme il en fallait pour être reçue, je demandai à parler à M. le commandant (le baron de Vounianski); sa maison était heureusement tout près de la porte de la ville. On me dit d'attendre dans la voiture, et qu'on allait prendre ses ordres. Un moment après, le baron vint lui-même, nous fit descendre de voiture, me donna la main, et nous conduisit chez lui. Le jour était tout à fait tombé, et j'avais à mon chapeau une grande dentelle noire rabattue sur le visage. En entrant dans le salon qui était fort éclairé, je relevai ma dentelle; le baron me regarde, tressaille et s'écrie : *Ah! princesse!* A cette exclamation, je pensai, de premier mouvement, qu'il reconnaissait mademoiselle d'Orléans. J'eus une grande frayeur, mais qui fut bientôt dissipée par les discours du baron, qui me firent connaître qu'une res-

semblance véritablement miraculeuse lui persuadait que j'étais la princesse *de Lansberg*, princesse de Moravie. J'eus toutes les peines du monde à l'en dissuader, car j'avais aussi le même son de voix. Le baron devait sa fortune à cette princesse, et il l'aimait passionnément. Il n'y a certainement jamais eu de ressemblance plus parfaite, car, malgré toutes mes protestations, il reprenait à chaque instant l'idée que j'étais cette princesse *incognito*. Il nous donna un souper à la Hongroise, qui aurait pu suffire à vingt personnes pour la quantité, mais qui était le plus mauvais que j'aie fait de ma vie, parce que tous les mets nageaient dans une sauce de graisse fondue. Pendant ce souper je souffris mortellement; car le baron, en dissertant sur les affaires publiques, fit d'horribles imprécations sur M. le duc d'Orléans. Je vis Mademoiselle pâlir et prête à s'évanouir, et j'essayais vainement de changer la conversation; le baron y revenait toujours. Le lendemain matin, le baron, qui nous avait logées, m'apporta lui-même sur un plateau mon déjeuner, en s'écriant encore mille fois que j'étais la princesse de Lansberg. Après le déjeuner nous descendîmes dans le salon, prêtes à partir pour Mons, avec une escorte que le baron avait la bonté de me donner. Il me dit, quand nous entrâmes dans le salon, qu'il allait me faire voir que l'inconcevable ressemblance qu'il me trouvait n'était pas un effet de son imagination; que, dans l'escorte qu'il me donnait, il y avait deux jeunes cadets arrivés depuis peu de Moravie, qui avaient été pages de la princesse et qu'elle lui avait particulièrement recommandés; qu'ils allaient venir, et que je verrais l'effet que je produirais sur eux. Quand ils entrèrent j'avais mon voile baissé; le baron me pria de le relever. Ces jeunes gens, en jetant les yeux sur moi, témoignèrent la plus vive surprise, et aussitôt s'avancèrent vers moi pour me baiser la main, me prenant effectivement pour la princesse de Lansberg. Toutes ces choses se passèrent en présence de Mademoiselle et de ma nièce. Je questionnai beaucoup le baron sur cette princesse; il me dit qu'elle avait infini-

ment d'esprit, qu'elle savait et parlait parfaitement le français, et qu'elle était grande musicienne. Je demandai son âge; elle était plus jeune que moi de trois ans. Je dus à cette singularité tout ce que le baron fit pour nous. Il me donna la main pour monter en voiture; en m'y conduisant, il me dit que si je lui avouais, en le quittant, que j'étais la princesse de Lansberg, il serait beaucoup moins étonné qu'il ne l'était de m'entendre lui soutenir que je ne l'étais pas. Le baron nous donna une escorte dans laquelle il ne manqua pas de mettre les deux jeunes cadets qui m'avaient prise pour leur princesse, et qui, se plaçant à nos portières, eurent constamment les yeux fixés sur moi, en témoignant de temps en temps, par des exclamations, l'excès de leur étonnement.

Nous arrivâmes à Mons, et nous nous établîmes sur-le-champ dans une auberge, où nous fûmes très-mal logées, parce que les meilleurs appartements en étaient pris.

Il me fut impossible de partir de Mons le lendemain de mon arrivée dans cette ville; un nouveau malheur m'en empêcha. Je couchais dans la chambre de mademoiselle d'Orléans; je ne dormis point et je l'entendis se plaindre et tousser toute la nuit. Je me levai au point du jour pour l'aller regarder, et je vis qu'elle avait la rougeole; je passai dans le cabinet où couchait ma nièce, pour l'instruire de ce triste événement, et je la trouvai dans le même état. Elles étaient toutes deux si malades et avaient une fièvre si violente, je trouvais d'ailleurs tant d'inconvénients à différer mon départ, que bien peu de choses m'ont causé de plus vives inquiétudes. Nous n'avions point de femme de chambre, nous n'avions plus qu'un domestique de louage; l'auberge était remplie de monde; on ne pouvait attendre aucun service des servantes; je ne pus avoir un médecin que le soir, et il me fut impossible d'obtenir une garde avant le quatrième jour; cependant elles furent bien soignées. Je connaissais parfaitement le traitement de cette maladie; je leur fus plus utile que le médecin. Je passai les trois premières nuits sans

me coucher ; quand j'eus une garde, je restai toujours dans la chambre de mademoiselle d'Orléans, et pendant les neuf jours je la veillai toujours jusqu'à trois ou quatre heures du matin. Au milieu des peines qui m'agitaient, je jouissais cependant de l'idée que j'avais véritablement sauvé la vie à mademoiselle d'Orléans en l'emmenant avec moi ; car, deux jours après notre départ, M. le duc de Chartres et M. Dumouriez ne se sauvèrent de Saint-Amand qu'après avoir couru les plus grands dangers, essuyé des coups de fusil, etc. Que serait devenue cette malheureuse enfant au milieu d'un tel désordre ? D'ailleurs elle avait le germe d'une grande maladie (car elle partit de Saint-Amand avec la fièvre) ; la rougeole se serait déclarée de même le lendemain, et qu'aurait-on pu faire dans cet état !... Ces réflexions adoucissaient le chagrin que j'éprouvais en la voyant souffrir ; cependant le cruel incident de cette maladie trahit notre *incognito* et donna le temps de nous reconnaître ; mais les Autrichiens nous traitèrent avec beaucoup de générosité. Un jour, en allant chercher des drogues chez un apothicaire, qui heureusement se trouvait dans notre rue, je rencontrai sur l'escalier M. le prince de Lambesc (1), qui me

(1) Le prince de Lambesc, de la maison de Lorraine, était parent de la reine Marie-Antoinette, à laquelle il se montra dévoué. Peu de temps après que la Révolution eut éclaté, il se réfugia en Autriche pour se soustraire aux dénonciations et aux poursuites exercées contre lui à l'occasion de la journée du 12 juillet 1789. Dans cette journée, le prince de Lambesc, qui commandait le régiment Royal-Allemand, après avoir dissipé les rassemblements formés sur la place Louis XV, entra au galop et le sabre à la main dans le jardin des Tuileries pour le faire évacuer. On a dit que, dans cette bagarre, un vieillard avait été tué et un jeune homme blessé, mais jamais la preuve de ce fait n'a été donnée. Le prince de Lambesc devint général-major et ensuite feld-maréchal au service de l'Autriche. Il a fait, sur le Rhin et en Italie, les campagnes contre les Français, sans obtenir un de ces commandements, ni trouver une de ces occasions qui permettent de se distinguer et de sortir de la foule des guerriers ordinaires.

(*Note du premier éditeur.*)

reconnut à l'instant. Il ne me parla point, mais son air sombre et sinistre ne m'annonça rien de bon ; en effet il alla nous dénoncer à M. le baron de Mack, car il devina facilement que l'une de mes jeunes compagnes était mademoiselle d'Orléans.

M. le baron de Mack (1), avec lequel je n'avais jamais eu le moindre rapport, vint me trouver. Une servante me l'annonça ; son nom seul me fit éprouver une frayeur mortelle. Je me hâtai d'aller le recevoir sur le palier de l'escalier ; je lui dis que je ne pouvais avoir l'honneur de le recevoir parce qu'une personne malade de la rougeole était couchée dans la chambre que j'occupais ; il me répondit, avec l'air et le ton le plus bienveillants : « Madame, ce qui n'est point contagieux pour vous ne saurait l'être pour moi. » De ce moment je fus rassurée, je ne vis plus en lui qu'un protecteur. Je le conduisis dans notre chambre ; j'allai fermer les rideaux de l'alcôve de Mademoiselle, et nous nous établîmes dans l'embrasure d'une fenêtre. Le baron nous dit qu'on lui avait appris qui nous étions, que cette dénonciation ne nous nuirait en aucune manière. Il m'assura que nous étions les maîtresses de rester en Flandre et de nous établir dans le lieu que nous choisirions pour résidence. Je lui répondis que notre intention était d'aller en Suisse ; il eut la bonté de m'offrir de nous faire avoir

(1) Le baron Charles de Mack, célèbre par ses plans et ses revers, était fils d'un bourgeois de Neuslingen, en Franconie, et officier de fortune. Il entra dans un régiment de dragons comme simple soldat, il parvint de grade en grade, et pour ainsi dire de revers en revers, jusqu'au commandement en chef de la grande armée autrichienne, qui, en 1805, s'empara si vite et fut si promptement chassée du royaume de Bavière. Après la capitulation d'Ulm, le général Mack fut traduit devant un conseil de guerre et condamné à mort ; cette peine fut commuée en celle de la dégradation militaire et en une détention qui dura peu, mais à laquelle a succédé l'oubli profond dans lequel le général Mack est mort, autant du chagrin que lui causa la perte de son fils que de celui causé par ses défaites et sa disgrâce. Jamais guerrier n'a fait naître et n'a trompé plus d'espérances que le général Mack.

(*Note du premier éditeur.*)

des passe-ports de M. le prince de Cobourg (1), ce qui nous mettrait à l'abri de tout inconvénient pour traverser l'Allemagne, et ce que j'acceptai avec reconnaissance. Il m'objecta qu'il ne lui était pas permis de donner des passe-ports sous un faux nom. Je lui répondis que le nom de Verzenay n'était pas un faux nom, que c'était celui d'une petite terre enclavée dans la terre de Sillery. Il fallut lui en donner ma parole d'honneur ; alors il nous fit avoir ces passe-ports tels que je les désirais. Ils nous furent inutiles, car on ne nous les a pas demandés une seule fois. Mes jeunes compagnes se trouvant en état de soutenir la voiture, quoiqu'elles fussent encore extrêmement faibles, nous partîmes de Mons le samedi 13 avril, avec M. de Montjoye, qui vint nous rejoindre, car il nous avait quittées à Quiévrain. Notre voyage fut long, mais assez heureux. Le 20, nous passâmes à Wisbaden, et là nous prîmes un chemin de traverse afin d'éviter les troupes; mais nous côtoyâmes pendant quatre ou cinq heures le camp des Hessois, dont nous n'étions séparés que par une plaine; nous les distinguions parfaitement : ils bordaient la rive du Rhin de notre côté. On apercevait un peu plus loin Cassel, où étaient les Français; s'ils eussent fait une sortie, nous nous serions trouvées dans un bien grand péril. Cette pensée me fit trouver cette journée cruellement longue. De l'autre côté du fleuve on voyait Mayence et un village en feu. Enfin cette réunion d'objets formait un tableau terrible, dont l'effet était encore augmenté par les coups de canon que l'on tirait de temps en temps et que nous entendions distinctement. En songeant que ces coups de canon

(1) Peu de noms étrangers sont plus célèbres en France que celui du prince de Cobourg. Sa campagne de 1793 fut une suite non interrompue de succès, mais la gloire en fut effacée par les revers de la campagne suivante. Le prince de Cobourg fut forcé de se retirer, avec le regret d'avoir trompé les espérances des émigrés, auxquels il eut l'indignité de défendre l'entrée des places conquises sur les Français.

(*Note du premier éditeur.*)

étaient dirigés contre des Français, j'éprouvai que ni les injustices, ni la persécution ne peuvent arracher d'un cœur sensible et généreux l'amour de la patrie et cet intérêt pressant qu'inspirent des compatriotes.

Après sept jours de marche nous arrivâmes à Schaffhouse, en Suisse, le 26 mai. Ma joie fut extrême de me trouver dans un pays neutre. Outre beaucoup d'inquiétudes vagues, j'avais été dans une sorte de malaise inexprimable durant mon séjour forcé à Mons et en traversant l'Allemagne. En me voyant au milieu des ennemis de mon pays, ma raison repoussait en vain une espèce de remords involontaire, aussi pénible que peu fondé, car assurément je n'avais rien à me reprocher. Je puis dire, sans exagération, que je n'ai jamais rencontré de troupes autrichiennes sans éprouver une sensation douloureuse.

Le besoin extrême de repos qu'avait mademoiselle d'Orléans nous fit séjourner à Schaffhouse; M. le duc de Chartres était venu nous y rejoindre; nous n'en partîmes que le 6 juin. Nous allâmes à Zurich, où nous comptions nous établir; mais, quand il fallut se nommer aux magistrats, le malheureux nom de mademoiselle d'Orléans et de son frère rompit ces arrangements. D'ailleurs nous avions été reconnus par plusieurs émigrés qui nous firent beaucoup de méchancetés. Ici commencèrent les persécutions que l'esprit de parti ne cessa d'exercer contre M. le duc de Chartres, Mademoiselle et moi, à l'étranger.

La veille de mon départ du Zug, où nous fûmes reconnus, une méchanceté véritablement atroce me causa une des plus grandes frayeurs que j'aie éprouvées de ma vie. Notre petite maison était située au milieu d'un grand pré, au bas duquel se trouvait le grand chemin, et par de là le lac; toutes nos fenêtres donnaient sur ce pré, et elles n'avaient point de volets. Mademoiselle d'Orléans restait tous les soirs dans le salon, au rez-de-chaussée, jusqu'à dix heures trois quarts; elle était établie dans l'embrasure de la fenêtre, et pendant la conver-

sation elle travaillait à de petits ouvrages. Comme, depuis sa rougeole, elle avait un peu mal aux yeux, elle gardait toujours sur sa tête un grand chapeau qui lui cachait la lumière. Le 5 juin, veille de mon départ, j'étais à dix heures un quart du soir dans ma chambre, qui se trouvait précisément au-dessus du salon; M. le duc de Chartres, suivant sa coutume, était couché, ainsi que le seul domestique qu'il y eût dans la maison. Mademoiselle d'Orléans eut heureusement quelque chose à me dire; elle se leva, laissa sa lumière sur la table, ôta son chapeau, le mit sur une des pommettes du dossier de sa chaise, et monta chez moi avec ma nièce. J'écrivais à une table placée aussi dans la fenêtre. En voyant entrer mademoiselle d'Orléans je quittai ma place; je me mis dans l'entre-deux des fenêtres, dans un grand fauteuil, et je la pris sur mes genoux. A peine étions-nous assises que nous entendîmes un bruit très-fort, causé par une énorme pierre lancée contre la fenêtre du salon; une demi-minute après, plusieurs autres pierres furent de même lancées contre la fenêtre que je venais de quitter et cassèrent les vitres avec un tel fracas que M. le duc de Chartres, éveillé, sauta à bas de son lit, prit un bâton (qui est une fort bonne arme dans ses mains), et courut à la porte, en appelant le domestique, qui se leva aussi. L'un et l'autre sortirent de la maison en criant après les assassins (car on doit donner ce nom à ceux qui commirent cette action); les brigands se sauvèrent à toutes jambes. M. le duc de Chartres jugea, au bruit de leur marche, qu'ils n'étaient que deux ou trois, tout au plus. Nous descendîmes dans le salon, et nous vîmes que le premier coup de pierre avait été lancé vers la place qu'occupait ordinairement mademoiselle d'Orléans, et dirigé à son chapeau, qu'elle avait, comme je l'ai dit, posé sur la pommette de la chaise; les brigands avaient certainement pris ce chapeau pour sa tête : illusion fort simple, à la distance où ils étaient. On avait visé avec beaucoup de justesse; car le carreau de vitre qui se trouvait vis-à-vis le chapeau était brisé, le chapeau

renversé, et la pierre, grosse comme le poing, suivant sa direction en ligne droite, avait été fracasser un carreau de faïence d'un poêle placé à l'extrémité du salon. Je ramassai ce caillou, en remerciant le Ciel, du fond de l'âme, de n'avoir point permis que l'innocente enfant qu'on voulait assassiner restât une minute de plus à cette place, qu'elle n'aurait dû quitter naturellement qu'une demi-heure plus tard. J'ai conservé soigneusement ce caillou ; je le fis polir et tailler en plaque de médaillon, sur laquelle ces deux mots sont gravés : *Innocence, providence.* La même nuit on ne vola pas, mais on coupa par petits morceaux deux harnais de chevaux appartenants à M. le duc de Chartres. Nous fîmes des dépositions juridiques de tous ces faits, sur lesquels je ne me permettrai nulle conjecture ; je dirai seulement que nous étions très-aimés à Zug ; que, sortant tous les jours pour aller dans les champs ou à l'église, traversant souvent la ville à pied, non-seulement nous n'avons jamais reçu la moindre insulte, mais que le peuple nous a toujours personnellement témoigné infiniment de bienveillance. Le lendemain de l'événement dont je viens de rendre compte, nous partîmes à dix heures du matin ; nous traversâmes la ville, et nous vîmes universellement sur tous les visages l'expression de l'intérêt et du regret de nous voir partir.

---

Grâce à l'obligeance extrême de M. le marquis de Montesquiou-Fesenzac, nous avions été reçues au couvent de Sainte-Claire, à Bremgarten, près Zug ; mais M. de Montesquiou nous recommanda de cacher avec soin qui nous étions, en nous disant qu'il ne l'avait confié qu'à deux magistrats de ses amis, l'un de Bremgarten, l'autre de Zurich. Il nous avait annoncées à la prieure du couvent comme une famille irlandaise, que la guerre et la crainte des corsaires empêchaient de retourner dans son

pays. Il nous avait choisi de nouveaux noms supposés, et m'apprit, en arrivant, que je m'appelais madame *Lénox*, tante de mesdemoiselles *Stuart*, filles de ma sœur, qui me les avait remises en mourant. Nous entrâmes ainsi au couvent de Sainte-Claire. M. le duc de Chartres nous quitta, fit tout le voyage de Suisse; ensuite, sous un nom supposé, il entra dans le collége des Grisons en qualité de professeur d'histoire et de géométrie. Il y resta plus d'un an, à ma connaissance; quand je partis de Suisse, il y était encore. Étant alors dans l'impossibilité d'aller en Amérique, c'était certainement le parti le plus digne de lui qu'il pût prendre ; nul autre ne pouvait faire plus d'honneur à son caractère et à son éducation.

Mademoiselle d'Orléans, ayant à M. de Montesquiou l'obligation de l'asile qu'elle avait enfin trouvé, reçut ses visites dans les premiers temps; mais au bout de deux ou trois mois elle tomba malade. Je veillai mademoiselle d'Orléans pendant cinq nuits, et je passais toutes les journées dans sa chambre. Elle fut malade plus de deux mois et m'inquiéta cruellement. Cette maladie l'avait empêchée de recevoir M. de Montesquiou. Ensuite la plus horrible catastrophe (1), dont j'appris la nouvelle le 9 novembre 1793, me mit hors d'état de recevoir une personne avec laquelle je n'étais pas intimement liée. Je fus malade moi-même, pour la première fois depuis mon exil...

Au milieu des peines de tout genre, j'eus la douce consolation, à force de soins, de rétablir parfaitement la santé délabrée de mademoiselle d'Orléans. Je connais si bien sa constitution, et j'ai fait une étude si particulière de ce qui lui est bon et nuisible, que, dans toutes ses maladies, je lui ai toujours été plus utile qu'un médecin. Je lui avais caché la mort de son infortuné père; je connaissais son extrême sensibilité et sa tendresse pour un père dont elle était adorée. Ainsi je pris toutes les précautions nécessaires pour qu'elle ignorât cet affreux événe-

(1) La mort de M. de Genlis.

(*Note de l'auteur.*)

ment ; ce qui n'était pas difficile, ne voyant personne du dehors, et ne nous quittant jamais. Même avant cette époque, je l'avais priée de ne point lire les papiers publics, en lui disant, ce qui était vrai, qu'ils étaient remplis d'impiétés et de choses contre les mœurs. J'étais bien sûre que, d'après cet avertissement, elle n'aurait jamais la tentation de les lire ; cependant je l'habillai de deuil, en lui disant que c'était celui de la malheureuse reine de France, qu'en effet elle aurait toujours porté si elle n'avait pas dû en prendre un plus sacré pour elle. Persuadée que des occupations constantes et variées peuvent, beaucoup mieux que la dissipation, distraire des chagrins et de l'inquiétude, je ne souffrais pas que mademoiselle d'Orléans eût dans sa journée une minute d'oisiveté ; elle se promenait trois fois par jour dans le jardin, et y faisait plusieurs courses, chose à laquelle je l'ai accoutumée dès l'enfance. Elle entendait tous les jours la messe, et les dimanches, par sa volonté particulière, elle passait au moins deux heures et demie à l'église. Elle écrivait une heure, ou des lettres réelles (à son frère aîné, ou à lady Edward Fitz-Gérald), ou des lettres d'imagination (1). Nous n'avions point de livres, mais j'avais beaucoup d'extraits, et nous en lisions tous les jours ; elle peignait trois heures, jouait autant de temps au moins de la harpe, et, comme j'avais un piano, je lui en donnai des leçons. En peu de mois elle fut en

(1) Elle eut l'idée d'écrire régulièrement à sa mère, son père et ses jeunes frères, et, ne pouvant envoyer les lettres, d'en amasser un recueil, dans l'espoir de les leur remettre un jour, ce qui s'exécuta jusqu'à la mort de son malheureux père ; depuis cette époque elle lui écrivit encore plusieurs fois. Dans la crainte de lui donner des soupçons, je n'osai d'abord l'en empêcher, et l'on conçoit ce que je devais souffrir lorsqu'elle m'apportait ces lettres pour les corriger... Enfin je lui dis que, pour apprendre à varier son style, il fallait s'exercer sur toutes sortes de matières, et que je lui donnerais des sujets. Je lui détaillai mes raisons de manière à ne lui pas causer la moindre inquiétude. J'eus soin de lui fournir chaque jour de nouveaux sujets, et qui demandaient toute son application.

(*Note de l'auteur.*)

état de jouer des petits airs et des variations, ce qui devint pour elle une nouvelle source d'amusement; le soir elle cousait, filait, brodait, ou faisait de la tapisserie. Naturellement d'une excessive gaieté, elle avait absolument perdu cet heureux don de la nature; mais son caractère avait changé sans s'aigrir; sa mélancolie était si douce qu'elle ressemblait moins à la tristesse qu'au développement d'une extrême sensibilité. Je puis dire, sans exagération, que jamais il n'est échappé de sa bouche une plainte ou un murmure; quand elle est affligée elle pleure, se tait et prie Dieu davantage. Jamais elle n'a regretté la fortune et le luxe qui l'environnaient, ni paru surprise du changement qui se trouvait dans tous les détails physiques de sa situation : on aurait cru, à la voir, qu'elle n'avait jamais habité qu'une petite cellule, qu'elle n'avait eu de la vie un bon cuisinier, et ainsi de tout. Sa piété, qui est véritablement angélique, lui donne la philosophie chrétienne, qui consiste dans la patience, le courage, la résignation, et le mépris sincère du faste et des grandeurs. J'ajouterai que, sans la religion, mademoiselle d'Orléans n'eût jamais supporté ses maux; elle a trouvé dans l'Évangile toutes les consolations qui lui étaient si nécessaires : elle ne pouvait les trouver que là. Nos jours s'écoulaient tristement, mais sans ennui. Nous étions aimées dans le couvent, de la manière la plus touchante, de toutes les religieuses, qui étaient de véritables anges. Nous remarquâmes, durant notre séjour dans cette solitude, plusieurs coutumes, dont j'écrivis le détail sur mon journal; voici celles qui nous frappèrent le plus. A toutes les noces de ce canton catholique, la mariée portait sur la tête un petit bouquet de fleurs d'argent et d'or, afin de pouvoir le conserver toujours. Le jour de la noce on payait une femme, à laquelle on donnait le privilége d'être toujours à côté de la mariée; on l'appelait la *femme jaune*. Elle tenait à la main un beau mouchoir blanc de batiste; elle s'en servait, au festin de noce, pour le passer de temps en temps sur les yeux de la mariée, pour essuyer les

larmes que l'on supposait que doit lui faire répandre sa séparation d'avec sa mère et sa famille. Voici d'autres coutumes que je voudrais voir établir en France, parce qu'elles enchanteraient les enfants. Le jour de Saint-Nicolas, ils trouvent tous, à leur réveil, de petits présents cachés dans leurs souliers, ce qui fait que communément ils se réveillent avant le jour. Voici l'autre coutume, qui est encore plus jolie. Ce même jour, on les lâche dans un petit jardin, dans lequel on a caché, sous des fleurs et des légumes, une grande quantité de joujoux et de présents, et l'on ne manque pas d'en mettre un certain nombre, pour les jeunes garçons, sur le sommet des arbres. Nous avons vu cette récréation dans un grand jardin ; il y avait une multitude d'enfants qui formaient le spectacle le plus animé et le plus agréable que l'on puisse contempler. J'aurais été, dans cette douce retraite, aussi heureuse que je pouvais l'être dans ma situation, sans les tracasseries et les persécutions qui m'étaient suscitées par des inimitiés particulières. Il n'était pas difficile de m'opprimer dans un pays où je n'avais nul appui, où je ne voyais qui que ce fût. J'avais une amie en Suisse, qui me sera toujours chère, et qui a été constamment obligeante pour moi ; mais elle était à Lausanne, c'est-à-dire à cinquante lieues de Bremgarten, et, à cette distance, elle ne pouvait ni prévenir les méchancetés que j'éprouvais, ni même les connaître (1). On avait grande envie de me faire quitter la Suisse, mais on n'osa solliciter ou l'on ne put obtenir l'ordre de m'en éloigner ; seulement on me fit dire, par quelqu'un qui vint exprès chez moi (sous prétexte de me donner cet avis), que je ferais bien de chercher un autre asile, parce qu'on était *certain* que le gouvernement finirait par m'y forcer. Je répondis que je me conduirais de manière à ne pas le mériter et à n'en être pas humiliée, si une chose aussi étrange arrivait ; que je n'avais

(1) Cette amie est une personne justement célèbre, madame la baronne de Montolieu.

(*Note de l'auteur.*)

pas un goût de prédilection pour la Suisse, mais que j'aimais notre monastère; que mademoiselle d'Orléans ne pouvait être dans une retraite plus décente et plus convenable; que j'étais enchaînée à sa destinée, et qu'aussi longtemps que je lui serais utile je resterais dans cette solitude. On me répondit que *je risquais beaucoup;* et, voyant qu'on ne m'effrayait point, on parla à ma nièce *confidemment,* d'une manière beaucoup plus positive et plus alarmante. Elle connaissait comme moi-même le fond de toutes ces petites intrigues; elle me rendit compte de tout ce qu'on lui avait dit; mais, sans y croire, nous restâmes, et je n'ai jamais entendu parler depuis de cet ordre prétendu.

---

Au mois de décembre nous fûmes véritablement à la veille de quitter la Suisse, mais pour une affaire à laquelle nous étions totalement étrangères. Il s'éleva dans la ville de Bremgarten une violente dispute entre les principaux habitants qui formaient l'espèce de sénat qu'on appelle *conseil,* qui se trouva divisé en deux partis, l'un ami et l'autre ennemi de M. de Montesquiou. Le parti ennemi l'emporta, et, par animosité contre les partisans de M. de Montesquiou, fit décider au conseil, à la pluralité, que tous les Français, sans exception, seraient renvoyés de Bremgarten (1). Le 23 décembre on vint nous signifier qu'il fallait nous préparer à partir sous deux jours, et qu'il serait impossible d'obtenir un plus long délai. Notre chagrin et notre embarras furent extrêmes dans les premiers moments : nous n'avions plus de voiture, nous avions très-peu d'argent, on était au milieu de l'hiver. Que devenir, sans domestiques, sans passe-ports, sans recommandation, sans amis? où aller?

(1) La querelle venait de ce que les amis de M. de Montesquiou n'avaient pas voulu qu'un Français voyageur s'établît à Bremgarten.
(*Note de l'auteur.*)

Nous passâmes une journée entière à faire des paquets et à former des projets; et tout ce que j'imaginai de mieux fut de laisser en dépôt nos malles à la prieure du couvent, de nous déguiser en paysannes à quelques lieues de Bremgarten, et d'aller à pied ou en charrette, dans le canton de Schwitz, nous établir en pension dans une chaumière. Ce projet parut charmant à mes jeunes amies, et tellement qu'elles ont presque regretté que nous ne l'ayons pas réalisé. Heureux âge où quelques circonstances singulières et romanesques peuvent consoler des revers les plus accablants, quand ils n'affectent pas le cœur! J'ai souvent pensé que, si j'eusse eu pour compagnes d'infortune des personnes de mon âge, j'aurais été bien plus abattue et bien plus à plaindre; mais je ne pouvais m'attrister de notre situation que lorsque je les voyais affligées, et jamais elles ne l'étaient que pour ce qui doit émouvoir la sensibilité; pour tout le reste, j'ai constamment remarqué que les choses les plus désagréables avaient pour elles, par leur nouveauté ou leur singularité, un certain charme qui les amusait; et, loin de chercher à leur ôter cet heureux enfantillage, qui produisait tous les résultats d'une raison sublime, je feignais de l'avoir moi-même, ou, pour mieux dire, j'en tirais une si grande consolation que souvent je le partageais de bonne foi.

Cependant, le jour même que notre arrêt de bannissement fut prononcé, M. de Montesquiou se rendit à Zurich, qui n'est qu'à trois lieues de Bremgarten; il y plaida la cause des Français réfugiés et obtint fort promptement la révocation de notre sentence; car le petit territoire de Bremgarten dépend du canton de Zurich. Ainsi, nous en fûmes quittes pour la peur, et cet incident servit du moins à nous faire connaître à quel point nous étions aimées dans le couvent. La nouvelle de notre départ y répandit la douleur et la consternation, et toutes nos bonnes religieuses nous donnèrent les plus touchants témoignages de sensibilité et d'affection. Ce ne fut que plus de deux mois après cet événement que nous apprîmes par hasard que madame la prin-

cesse de Conti (1), tante de mademoiselle d'Orléans, habitait la Suisse et était à Fribourg; je la croyais en Italie, chez M. le duc de Modène, son frère; et il me parut si surprenant que madame la princesse de Conti n'eût pas voulu retirer sa nièce des mains d'une étrangère, et dans le pays qu'elle habitait, que j'eus besoin de me faire confirmer cette nouvelle. En conséquence j'écrivis à Fribourg pour m'en informer, et j'appris que rien n'était plus vrai. Il était bien simple que, ne voyant personne, nous ignorassions le séjour de madame la princesse de Conti en Suisse; mais elle ne pouvait ignorer que mademoiselle d'Orléans était à Bremgarten avec moi, car tous les papiers publics l'avaient dit et le répétaient sans cesse. J'en conclus que madame la princesse de Conti trouvait que mademoiselle d'Orléans ne pouvait être mieux qu'avec moi, et je fus très-flattée de cette opinion; mais, sans l'extrême tendresse que j'avais pour mademoiselle d'Orléans, je ne serais jamais restée un an dans un lieu où j'étais horriblement persécutée, et qui d'ailleurs ne m'offrait nulle ressource. Il m'était absolument nécessaire, pour subsister, de me rapprocher d'une imprimerie; je pouvais bien rester encore quelques mois à Bremgarten, mais au bout de ce temps j'aurais été obligée d'aller faire imprimer un ouvrage; car je ne voulais pas envoyer mes manuscrits. Décidée à ne jamais abandonner mon intéressante et chère élève tant que je lui serais utile, je sentais en même temps que je ne pouvais quitter furtivement la Suisse avec elle lorsqu'elle y avait une tante, quoiqu'elle en parût oubliée. Je sentis que mademoiselle d'Orléans devait faire une démarche auprès de madame la princesse de Conti; je le lui dis; ses larmes coulèrent avec amertume!... mais, toujours docile à la voix de la raison, et ne sachant que trop déjà que l'emploi de la vie n'est qu'un sacrifice continuel de nos désirs secrets et de nos plus chères

(1) Cette princesse était Fortunée-Marie d'Est, sœur du duc de Modène (Hercule-Renaud), née le 24 novembre 1731; elle avait épousé, en 1759, Louis-François-Joseph de Bourbon, prince de Conti.

affections, elle se décida à écrire à madame la princesse de Conti.

Environ huit à dix jours après, madame la princesse de Couti répondit à mademoiselle d'Orléans par une lettre tendre et touchante, pour lui annoncer qu'elle la recevrait, mais que ce ne pourrait être que dans un mois. Ce mois s'écoula bien tristement. Mademoiselle d'Orléans s'efforçait en vain de me cacher ses larmes et sa douleur; mon cœur, qui partageait sa peine, n'en voyait que trop l'étendue. Elle ne dormait plus, ne mangeait plus, et, quoique s'occupant toujours. Elle pleurait doucement, en silence, et sans discontinuité; elle me déchirait l'âme, et je n'étais guère plus raisonnable qu'elle.

---

Je m'étais attachée au couvent de Bremgarten; nous y étions utiles; ma nièce, qui réunit à des talents charmants toutes les connaissances pratiques du ménage, avait enseigné avec succès la cuisine à quatre religieuses, qui, d'après ses leçons, étaient en état de faire sept ou huit ragoûts excellents et tous les entremets possibles; en outre, nous leur avions appris à faire une quantité de jolis petits ouvrages, et enfin j'étais devenue très-nécessaire à une jeune pensionnaire aussi intéressante qu'infortunée : elle s'appelait Antonia; âgée de dix-neuf ans, sa figure était charmante. Quelques mois auparavant, au moment de faire un mariage avantageux, de l'aveu de ses parents et du choix de son cœur, elle fut abandonnée, et de la manière la plus cruelle, par son *promis* (on appelle ainsi en Allemagne celui qu'on doit épouser). Cette perfidie fit perdre la tête à cette malheureuse jeune personne. Elle devint folle, mais par accès qui toujours étaient furieux ; elle avait cet accès de folie et de fureur à peu près deux fois la semaine, et, dans les intervalles, elle reprenait sa raison tout entière et son ca-

ractère, qui était rempli de douceur. Je l'avais rencontrée dans le jardin; sa belle figure m'avait vivement intéressée, ainsi que tout ce que les religieuses nous contèrent d'elle. Elle aimait passionnément la musique, et, quand nous jouions de la harpe, elle venait dans le corridor nous écouter à la porte. Nous en fûmes touchées, et mademoiselle d'Orléans me demanda de la laisser entrer. J'y consentis, parce que les religieuses m'assurèrent qu'elle sentait d'avance lorsqu'un accès devait la prendre, et qu'alors elle en avertissait, et que, si elle n'était pas dans sa chambre, elle y retournait au plus vite. Elle vint donc nous entendre, et, comme nous ne la recevions que le lendemain d'un accès, jamais elle n'en eut les avant-coureurs chez nous. Un jour qu'après avoir fait de la musique nous causions elle me vit tirer de ma poche un petit flacon d'essence, que j'avais l'habitude de respirer assez souvent; elle désira le sentir. Elle fut si enchantée de ce parfum que, malgré sa réserve naturelle, elle me demanda instamment de lui donner ce petit flacon. J'hésitai un moment à lui répondre, parce qu'une idée singulière me vint à l'instant à l'esprit. « Ma chère Antonia, lui dis-je enfin, vous me demandez un énorme sacrifice, et je ne puis que vous prêter cette essence; car, je dois vous l'avouer, je suis en proie, ainsi que vous, au mal affreux qui vous tourmente, et cette odeur en est le remède certain. Aussitôt que j'en ressens les premières atteintes, je respire cette essence, et je suis préservée de toute espèce d'accès. » A ce récit Antonia, baignée de pleurs, se précipita à mes genoux, en me conjurant à mains jointes de lui prêter ce précieux *spéficique*. Je supprime un long dialogue, dans lequel j'opposai une résistance qui ne fit qu'irriter le désir passionné qu'éprouvait Antonia de posséder ce miraculeux parfum; enfin je cédai, et je le lui donnai, en lui disant tout à coup que je me rappelais que je pourrais en avoir un autre. Jamais une idée bizarre n'eut plus de succès : dès qu'Antonia éprouvait les premiers symptômes d'un accès elle se hâtait de respirer l'essence, et l'imagination

tranquillisée la mettait dans un état parfait de raison. Elle passa de la sorte six semaines et trois jours sans avoir l'apparence d'un accès, et depuis dix mois qu'elle était dans le couvent on ne l'avait jamais vue dans cet état plus de quatre jours; on avait même remarqué que, depuis trois mois, les accès se rapprochaient encore. Tout le couvent la crut guérie, mais elle eut un léger accès au bout de ce temps; comme elle s'en affligeait à l'excès, je la consolai en l'assurant que c'était uniquement parce que l'essence avait perdu sa force, mais que je lui en procurerais une autre fiole qui achèverait de compléter entièrement sa guérison. Dans ces entrefaites je fus obligée de partir, et de quitter à regret pour jamais la pauvre Antonia, qui versa des torrents de larmes en me disant adieu. Pour calmer son imagination je lui enseignai deux ou trois odeurs qui pouvaient, lui dis-je, servir de supplément à celle que je lui avais sacrifiée. Cette aventure m'a donné la certitude qu'il serait très-possible de guérir la folie par accès en calmant successivement l'imagination par l'espérance, car éloigner considérablement les accès est certainement déjà un commencement de guérison. Je donne ce fait à méditer à ceux qui, infiniment plus savants que moi, ont déjà traité avec succès cette horrible maladie.

---

Le départ de mademoiselle d'Orléans acheva de me rendre odieux le séjour que j'habitais, malgré le sincère attachement que j'avais pour les respectables religieuses de ce couvent; mais j'avais tant souffert dans ce lieu, j'y avais éprouvé tant de peines en tout genre, qu'indépendamment de toute autre raison je n'aurais pu y rester alors sans y mourir de consomption. Ma nièce, si bonne et si sensible, partageait le désir que j'éprouvais de m'en éloigner promptement; d'ailleurs,

quand je l'aurais voulu, il m'eût été impossible d'y séjourner davantage.

Je passai avec ma nièce par Schaffhouse, Stuttgard, Mayence et Cologne; là nous prîmes une voiture qui nous conduisit jusqu'à Utrecht. M. de Valence mon gendre en habitait les environs. Nous avions toujours entretenu une correspondance suivie. Je lui avais écrit dans les derniers temps de mon séjour à Bremgarten; quand je sus que j'allais me séparer de mademoiselle d'Orléans, je le conjurai de me chercher, sous un nom supposé, une place de concierge dans un château; dans ce cas j'aurais laissé ma nièce au couvent de Sainte-Claire, entre les mains de madame l'abbesse, à laquelle j'aurais payé une demi-année de pension; j'aurais été dans mon château, où je n'aurais rien dépensé, et dans lequel j'aurais pu travailler en secret; j'aurais envoyé mes ouvrages en Angleterre, à Sheridan, qui les aurait parfaitement vendus; de cette manière j'échappais à la calomnie, aux persécutions, et j'aurais pu amasser beaucoup d'argent. Une seule chose dans ce plan m'embarrassait : c'était ma harpe; je ne pouvais me résoudre à m'en séparer; j'étais décidée à l'emporter, en déguisant dans l'emballage la forme de l'étui, et j'espérais trouver dans le château le moyen d'en jouer *incognito* dans quelque coin isolé. Enfin j'aimais à me représenter l'effet que je pourrais produire avec un peu de temps sur mes maîtres, et je bâtissais sur ces suppositions les plus jolis romans du monde, d'autant plus que je me voyais, pendant toute la mauvaise saison, dans une solitude absolue, et souveraine maîtresse du château, pendant que mes maîtres habiteraient la ville. M. de Valence rejeta d'abord cette proposition; qu'il appelait une *folie romanesque;* j'insistai vivement, et je donnai de si bonnes raisons qu'il me répondit promptement qu'il avait trouvé ce que je pouvais désirer, des maîtres instruits, spirituels, très-riches, ayant une fille non mariée, à laquelle j'aurais pu donner des soins d'institutrice, un château antique et vaste, et, pour que rien ne

manquât au bonheur de cette *trouvaille* (ce fut son expression), il m'assurait que le château contenait une superbe bibliothèque. Cette lettre m'enchanta; mais, quelques jours après, il m'en écrivit une autre pour se dédire formellement, en me disant qu'il ne pouvait se résoudre à se donner le ridicule de faire de moi une *concierge;* il me conjurait de venir le trouver près d'Utrecht, et que là nous formerions des projets plus raisonnables. J'eus beau lui représenter qu'il existait un nombre infini d'émigrées, qui me valaient bien, et dont les unes, sans *aucun ridicule*, étaient marchandes de modes (1), les autres institutrices de particulières, etc., etc.; il fut inexorable.

Nous arrivâmes donc à Utrecht : M. de Valence vint lui-même nous chercher, et nous mena à Oud-Naarden, une charmante maison de campagne qu'il avait louée sur le bord du Zuyderzée. Je me reposai là environ cinq semaines. Je rejetai à mon tour tous les projets que me proposa M. de Valence, et je me décidai à m'aller établir sous la domination danoise. J'avais encore un peu d'argent; je n'en demandai point à M. de Valence; je convins seulement que je laisserais ma nièce chez lui, avec une dame étrangère qui s'y trouvait, et que je préparerais l'établissement de M. de Valence à Altona, car il avait aussi le projet de s'y fixer.

J'allai m'établir dans cette ville chez un aubergiste nommé M. Plock. J'eus lieu de m'applaudir de ce choix; le maître de la maison était la probité et la bonté mêmes, et sa fille, remplie de douceur, d'esprit, de sensibilité, ayant reçu la meilleure éducation, devint bientôt mon amie. Je ne comptais d'abord rester dans cette auberge que le temps nécessaire pour trouver à me mettre en pension aux environs de la ville; mais dans les

(1) Entre autres, madame la baronne de Crussol, en Angleterre, où l'on a su apprécier sa conduite parfaite et son noble courage dans l'infortune, qui lui a fait préférer le travail aux emprunts.

(*Note de l'auteur.*)

premiers jours j'éprouvai un mortel embarras. Je voulais manger dans ma chambre, et l'on me signifia que ce n'était pas l'usage de la maison, et qu'il fallait aller dîner à table d'hôte. La nouveauté de cette proposition, et surtout la crainte d'être reconnue, m'effarouchèrent beaucoup; on me dit que les convives que je rencontrerais seraient des Allemands et des Français patriotes. Je pensai que vraisemblablement je ne trouverais parmi ces derniers personne avec qui j'eusse vécu, et je me décidai à ce qu'on exigeait de moi; d'ailleurs il le fallait bien. Je fus très-embarrassée pendant une quinzaine de jours; ensuite, ne craignant plus de faire de *mauvaises rencontres*, je m'accoutumai à ce genre de vie, qui devint pour moi la matière de beaucoup d'observations nouvelles.

L'amitié que j'avais prise pour mademoiselle Plock me retint huit mois et demi dans cette maison. Tout ce temps s'est écoulé pour moi d'une manière paisible et douce; je ne sortais de ma chambre que pour aller dîner, et de la maison que pour aller à l'église; je ne recevais personne, sans exception; j'étais logée dans l'endroit le plus retiré de la maison. J'avais un voisin fixé aussi dans cette maison (M. de Kercy); c'était un patriote français, chargé des affaires de France, homme aussi estimable par les rares qualités de son cœur qu'il est distingué par son instruction et la piquante originalité de son caractère; philosophe vertueux, sans pédanterie et sans orgueil, et le philanthrope le plus sincère que j'aie rencontré. Il était presque aussi sédentaire que moi; jamais je ne l'ai reçu en visite; mais je dînais presque tous les jours avec lui, et sa conversation était pour moi aussi instructive qu'agréable. Je n'allais à table qu'une demi-heure après tout le monde, parce que le dîner était long; aussitôt après je rentrais dans ma chambre. J'avais un assez bon piano, une harpe, une guitare, des couleurs, des pinceaux, une écritoire, quelques livres, un herbier qu'on m'avait prêté, et mes journées s'écoulaient avec une inconcevable rapidité. J'ai passé neuf mois de la sorte dans le plus par-

fait *incognito*. On me prenait généralement pour une femme à talent, née en Irlande et élevée en France, et qui attendait une occasion particulière pour repasser dans sa patrie; quelques personnes prétendaient que j'étais une religieuse émigrée, mais jamais on n'a soupçonné la vérité. Très-souvent, à table, j'entendais parler de moi, surtout dans le moment où une troupe de *strollers*, c'est-à-dire une troupe de comédiens anglais ambulants, passa et séjourna à Hambourg et à Altona, où ils jouèrent des pièces anglaises, et plusieurs traductions des miennes, entre autres *Zélie ou l'Ingénue*. Comme ces représentations étaient le sujet de presque tous les entretiens de table, on parlait aussi très-naturellement de l'auteur de ces pièces. Comme on doit se respecter soi-même, je m'étais promis, si j'entendais parler de moi d'une manière outrageante, de me lever de table et de me nommer à l'instant; car, alors, cacher son nom eût été se renier, et par conséquent une lâcheté. Mais je ne fus point forcée de prendre ce parti violent; car, à cette table, je n'entendis jamais parler de moi d'une manière offensante; il est vrai que mademoiselle Plock et M. de Kercy, très-passionnés pour mes ouvrages, n'auraient souffert qu'impatiemment sur moi de simples critiques littéraires.

Je ne quittai pas sans attendrissement une maison où j'avais vécu si paisiblement, où j'étais universellement aimée, et dans laquelle je laissais une amie sincère qui m'a constamment rendu les plus tendres soins. Je lui en rendis à mon tour dans une douloureuse circonstance. Pendant que j'étais dans cette auberge, elle perdit son père, vieillard respectable, qui m'avait donné aussi beaucoup de preuves d'amitié. Je ne l'avais pas mis dans mon secret, et, croyant que j'étais en effet *miss Clarke*, il voulait absolument me marier, afin de me fixer dans le Holstein. Il jeta les yeux sur un boulanger veuf et retiré, qui avait deux cent mille francs de bien. Ce boulanger, qui ne savait pas un mot de français, était un homme de qua-

rante-six ans. Il venait souvent dîner à notre table d'hôte; je remarquai qu'il avait toujours les yeux fixés sur moi. J'en parlai à mademoiselle Plock, qui me dit qu'il s'était passionné pour moi en m'écoutant dans la cour, quand je jouais de la harpe. M. Plock, qui avait achevé de le décider à *me demander en mariage*, se chargea de me faire cette proposition, qu'il me fit très-gravement, et il fut extrêmement choqué de mon refus positif. Il mourut peu de temps après, ce qui me fit connaître les cérémonies funèbres du pays, qui me causèrent beaucoup d'étonnement, parce qu'elles ont un rapport extraordinaire avec les coutumes du même genre des anciens Grecs, dont on peut trouver le détail, entre autres, dans *Athénée.* Aussitôt que M. Plock fut mort, on mit à son lit des draps blancs et des oreillers garnis de mousseline. Le mort, à visage découvert, fut revêtu d'une belle camisole et mis sur son séant, ses deux mains étendues sur un couvre-pied brodé, sur lequel on jeta des fleurs et un grand nombre de branches de romarin. On entoura son lit de lumières, qui doivent brûler nuit et jour; sa chambre, à l'extrémité de la cour, était vis-à-vis de la mienne; ses fenêtres n'avaient point de volets; je vis ces lumières pendant tout le temps de l'exposition, qui dura six jours, et cette clarté funéraire me causait une tristesse invincible. Toutes les personnes de la maison allèrent, suivant l'usage reçu, lui baiser la main, mais je me dispensai de cette visite. Son enterrement fut très-beau; il y eut un très-grand nombre d'hommes; les gens mariés avaient un citron à la main, et les garçons une branche de romarin. Quand ils revinrent après le convoi, mademoiselle Plock leur donna *le repas funéraire;* j'y fus invitée, car il s'y trouva plusieurs femmes; j'y allai par curiosité. Mademoiselle Plock en fit les honneurs; les convives, ainsi qu'elle, étaient en grand deuil; tout s'y passa fort gravement, mais le dîner à trois services était excellent, et l'on mangea de très-bon appétit.

Ce fut dans la maison de mademoiselle Plock que je goûtai

les premières consolations que j'aie reçues depuis mes malheurs; c'est dans ma petite chambre d'Altona que j'ai appris plusieurs événements du plus grand intérêt pour moi, entre autres la chute de Robespierre, la délivrance de ma fille, dont j'avais ignoré les affreux dangers, mais que je savais dans une maison d'arrêt. C'est là que j'appris aussi la paix avec la Prusse : c'était un événement heureux pour la France, et il me causa autant de joie que si je n'eusse pas été fugitive.

J'appris singulièrement la mort de Robespierre. A une heure après minuit, je fus très-surprise d'entendre frapper à ma porte à coups redoublés, et je m'étonnai davantage en reconnaissant la voix de mon paisible voisin M. de Kercy; il me criait : « Ouvrez, ouvrez! il faut que je vous embrasse. » Comme je résistais à ce singulier désir, il répéta plusieurs fois : « C'est vous-même qui m'embrasserez. Ouvrez, ouvrez! » Enfin j'obéis. M. de Kercy se jette à mon cou en disant : « Le tyran n'est plus! Robespierre est mort! » En effet, à ces mots je l'embrassai de moi-même et de tout mon cœur. Nous apprîmes le lendemain que cette même nouvelle avait produit un effet tout contraire sur un des partisans passionnés de Robespierre : il y en avait beaucoup dans le Holstein; un de ces *profonds politiques*, en apprenant sa fin tragique, fut tellement saisi de douleur qu'à l'instant même il tomba roide mort.

Après cette époque il nous arriva dans l'auberge une charmante jeune personne, appelée madame Gudin; elle était avec son vieux mari et sa nièce. Elle était musicienne; elle aimait passionnément les arts; elle prit pour moi un sentiment passionné. Au lieu de rester huit jours dans l'auberge elle y passa quatre mois. J'allais tous les jours chez elle; elle y rassemblait d'excellents artistes allemands; nous faisions beaucoup de musique; nous jouions à de petits jeux et nous donnions des walses. Je ne pouvais m'arracher à cette dissipation qui, très-souvent, me contrariait. Sur la fin de son séjour dans l'auberge on commença à soupçonner mon vrai nom; on le dit à ma-

dame Gudin, qui éclata de rire en s'écriant : « *Miss Clarke un auteur!* Je vous réponds que, passé ses Heures, elle n'a jamais mis le nez dans un livre. »

M. de Valence, qui avait besoin d'un secrétaire, en prit un fort singulier : c'était l'une des deux sœurs amazones qui avaient servi dans l'armée de Dumouriez avec tant de valeur et d'éclat, et sans que jamais on ait pu dire un mot défavorable sur leurs mœurs; elles s'appelaient mesdemoiselles Fernig (1). La

(1) Le besoin d'une prompte et légitime défense fit de deux jeunes filles modestes et timides, l'une âgée de treize ans, l'autre de quinze, deux soldats audacieux et redoutables. Pour protéger les femmes et les enfants du village de Mortagne, qu'elles habitaient, et que, presque toutes les nuits, les Autrichiens venaient insulter, les demoiselles Fernig (Félicité et Théophile) revêtirent les habits de leur frère, s'armèrent de fusils de chasse, et, mêlées aux gardes nationales du lieu, combattirent avec eux pour repousser les partis et les maraudeurs de l'ennemi. C'est dans les rangs de ces premiers défenseurs de l'honneur des familles et de la sûreté des foyers que le général Beurnonville découvrit les demoiselles Fernig, trahies par le soin même qu'elles prenaient d'éviter ses regards. Le général les présenta à Dumouriez, qui se les attacha comme officiers d'état-major, ainsi que leur père et leur frère. Ces deux jeunes filles, au milieu d'un camp, devinrent les objets du respect et de l'admiration de toute l'armée. Elles combattirent à Valmy, à Jemmapes, à Anderlecht, à Nerwinde, et dans toutes les affaires qui ont eu lieu jusqu'au 5 avril 1793, avec la valeur la plus brillante. Dans un combat en avant de Bruxelles, entraînées par leur ardeur, elles se trouvent au milieu de l'arrière-garde ennemie; un officier supérieur leur crie : « Bas les armes! » La cadette s'avance, et, pour toute réponse, le jette à ses pieds d'un coup de pistolet. Dans la journée de Jemmapes, à l'attaque du village de Quaregnon, cette même sœur se précipite, avec quelques chasseurs à cheval, sur un bataillon hongrois, et de sa main prend et désarme celui de tous ces grenadiers qui paraissait le plus redoutable. La stature de ce prisonnier à pied dépassait presque celle de son vainqueur à cheval. L'autre sœur accompagna M. le duc de Chartres, et ne le quitta pas dans les charges les plus périlleuses exécutées par ce général, aujourd'hui M. le duc d'Orléans. Dumouriez, dont les demoiselles Fernig protégèrent la fuite, les entraîna avec lui; mais à peine eurent-elles touché la terre étrangère qu'elles se séparèrent de ce général, reprirent les habits de leur sexe, et reparurent, ce qu'elles avaient toujours été, timides et modestes. La stature de ces

plus jeune, Théophile Fernig, âgée de vingt et un ans, avait la plus jolie et la plus modeste figure et des petites mains blanches, délicates et charmantes; ce fut elle qui vint à Sielk demeurer avec nous. Elle avait une écriture superbe et une très-bonne orthographe; la douceur et l'égalité de son caractère donnaient à son commerce un agrément infini. Dumouriez m'avait conté d'elle beaucoup de traits intéressants, entre autres, celui-ci. Dans une bataille, le pistolet à la main, elle saisit un grand Autrichien qu'elle fit prisonnier; elle le conduisit sur-le-champ à Dumouriez, auquel elle dit, avec une petite voix douce et enfantine : *Mon général, voilà un prisonnier que je vous amène!* Cette douce et jolie voix fit tressaillir l'Autrichien, qui fut inconsolable de s'être rendu à une jeune fille. J'ai vu d'elle, à Sielk, une action de ce genre. Un jour que nous étions chez notre voisine, madame Clrhost, pendant que tous les hommes de Sielk étaient à la chasse avec leurs valets, la cuisinière effrayée vint tout à coup nous dire qu'un brigand était entré dans la cuisine et y faisait un ravage affreux. Théophile aussitôt, prenant un air martial, se lève, saisit une grosse canne restée dans un coin du salon, et sort impétueusement; elle va dans la cuisine, se jette sur le voleur, le terrasse, lui fait demander grâce, et le chasse de la maison. Après cet exploit, elle revint près de nous avec autant de simplicité que si elle eût fait l'action la plus commune. Pendant tout le reste du jour nous ne pouvions nous lasser de regarder ses jolies petites mains, si valeureuses et si fortes dans les occasions périlleuses.

---

jeunes filles était peu élevée, et, douées de l'âme la plus forte, elles avaient les traits et la voix d'une extrême douceur. Elles ont erré longtemps loin de la France, guidant, consolant, nourrissant leur vieux père du fruit de leurs travaux. L'une a épousé un général belge; l'autre, Théophile, est morte à Bruxelles, et repose modestement, dit un de ses biographes, auprès des théâtres de sa gloire.

(*Note du premier éditeur.*)

Je revis ma nièce à Hambourg, où je me réfugiai ; puis une personne de beaucoup d'obligeance et d'amabilité, madame la comtesse Cordélie de Wédercop, voulut bien me procurer une habitation selon mon goût, à deux petites lieues de son château, dans le Holstein. C'était dans un lieu appelé *Brevel*, une véritable chaumière de roman, dont les habitants étaient des personnages d'églogue. La maison était couverte de chaume, mais l'intérieur en était charmant ; d'ailleurs madame de Wédercop s'était plu à arranger mon logement avec tout le soin et toute la recherche imaginables. Il était composé de deux chambres à coucher, d'un charmant petit salon avec un poêle, et d'une grande salle à manger, qui m'était commune avec les maîtres de la maison, dont l'heure des repas était différente de la nôtre. Dans toutes les chaumières de ce pays on trouve toujours un appartement destiné pour un temps aux étrangers. Le chef de famille le loue jusqu'à ce qu'il soit assez vieux pour quitter le labourage et le travail ; alors, pour consacrer le reste de sa vie au repos, il se retire dans ce logement, en se réservant une petite pension ; il abandonne la ferme et tout le bien à son héritier, qui travaille à son tour jusqu'à la vieillesse. Quand j'entrai dans cette chaumière, le maître de la ferme, nommé M. Péterson, était encore dans la force de l'âge ; il avait plus de deux cent mille francs de bien. Sa famille était composée de sa femme, de sa fille, âgée de dix-neuf ans, nommée Léna, et la plus belle bergère que j'aie jamais vue, et d'un fils qui avait vingt-deux ans, et qui était aussi un véritable berger d'idylle. Ce dernier était très-bon musicien ; il jouait fort agréablement de la flûte, il faisait de fort jolis vers allemands, et il était beau comme un ange. Il y avait encore dans la ferme un valet qui n'était occupé que des écuries, et deux servantes uniquement consacrées à prendre soin du nombreux troupeau de vaches. M. Péterson et son fils se livraient à la culture du jardin et au labourage ; madame Péterson et Léna se chargeaient de la cuisine et des soins du ménage. La belle Léna ne dédaignait pas

de bêcher tous les jours pendant plus d'une heure, seulement dans le jardin, et c'était d'une manière très-singulière, inventée, me dit-on, par les jeunes filles de fermier que l'on dispensait des grands travaux des champs. Léna bêchait assise, avec une petite bêche assez large, mais qui n'avait presque pas de manche ; elle faisait ainsi sans fatigue beaucoup d'ouvrage et très-lestement. J'aimais à voir passer son frère, lorsqu'il allait aux champs debout sur son stullhwagen; il avait un air noble et grec, qui réalisait l'idée qu'on se fait d'Apollon. En tout ces paysans sont de véritables bergers des plus élégantes églogues.

---

Dans mon dernier voyage à Hambourg je revis M. de Talleyrand-Périgord (1), revenant d'Amérique pour se rendre à Paris ; je l'avais vu très-intimement à Londres, où il s'était réfugié dans les commencements de la Terreur, pour se dérober aux persécutions, parce qu'il ne voulait participer à aucun des crimes. Nous nous rappelâmes avec un extrême plaisir les soirées que nous avions passées ensemble à Londres avec Mademoiselle et ma nièce, sans y admettre jamais une autre personne. Je n'ai jamais entendu parler avec une indignation plus énergique des exeès qui se commettaient en France ; ce fut lui qui nous conta la fin tragique de la vertueuse madame Duchâtelet, et le courage héroïque que, dans cette occasion, montra la duchesse de Grammont pour la sauver. Ces tristes récits furent souvent entremêlés d'entretiens agréables, dont l'esprit de M. de Talleyrand faisait tout le charme. Il assistait communément à nos petits soupers, dont il louait avec la plus ai-

(1) Aujourd'hui le prince de Talleyrand.

(*Note de l'auteur.*)

mable moquerie l'*estimable frugalité*. Un soir, je donnai un grand souper parfaitement bien servi, où tous nos amis furent invités; M. de Talleyrand, en voyant ce magnifique festin, s'approcha de mon oreille et me dit tout bas : *Je vous promets que je n'aurai pas l'air étonné*. On n'a jamais été plus aimable qu'il le fut à ce souper. M. de Talleyrand m'avait écrit plusieurs fois d'Amérique des lettres dans lesquelles il me recommandait toujours de mettre dans mes réponses *beaucoup de noms propres*. Nous fûmes enchantés de nous revoir; je lui demandai s'il prendrait part aux affaires ; il me répondit qu'il en était dégoûté pour la vie, et que rien au monde ne pourrait le déterminer à s'y rengager. Je suis sûre qu'il me parlait de bonne foi; mais les ambitieux sont les hommes du monde qui se connaissent le moins eux-mêmes : ils sont comme les amants, qui prennent sans cesse leur mécontentement et leur dépit pour le détachement et la raison. Quelques jours avant son départ, M. de Talleyrand me demanda mes commissions pour Paris, et je le priai de m'envoyer le livre intitulé *la Sagesse de Charron*; le lendemain, à mon réveil, je reçus de M. de Talleyrand un joli billet, avec le livre que je désirais, parfaitement relié, et une superbe édition *Elzévir*. Le hasard avait fait que M. de Talleyrand possédait précisément ce livre, qu'il avait conservé en vendant à Londres sa belle bibliothèque, et que, l'aimant beaucoup, il le portait toujours avec lui. Je fus très-sensible au sacrifice qu'il me fit. Ce n'était pas la première preuve d'amitié que je recevais de lui; car, dans les commencements de l'émigration, lorsqu'étant encore à Londres il apprit que j'étais dans un couvent à Bremgarten, il m'écrivit pour m'offrir *douze mille francs*; je refusai cette offre généreuse, mais je ne l'oublierai jamais.

---

J'avais toujours conservé un commerce de lettres très-vif avec mademoiselle Bocquet ; elle me conjurait de revenir à Berlin, chez elle, et me conseillait d'écrire directement au roi. Je suivis ce conseil, et je reçus, le courrier d'ensuite, une réponse du roi, remplie de bonté. Il m'autorisait à revenir à Berlin, en m'assurant que j'y trouverais toujours *tranquillité et sûreté*; il ajoutait que, si l'on m'inquiétait sur ma route, je pourrais montrer sa lettre, qui me servirait de passe-port. J'arrivai donc heureusement à Berlin, où mademoiselle Bocquet me reçut chez elle avec transport.

Le premier mois de mon séjour à Berlin fut un véritable enchantement pour moi ; je revis toutes mes connaissances et tous mes amis, qui me témoignèrent encore plus d'empressement qu'au premier voyage. Chacun s'occupa de mon amusement ; on me mena au spectacle, on me fit faire des parties charmantes dans les environs. Nous allâmes jusqu'à Sans-Souci, où j'allai recueillir une quantité de souvenirs du grand Frédéric, et, en parcourant ces appartements, dont on avait respecté les meubles et toutes *les vieilleries*, je me confirmai dans l'idée que j'avais depuis longtemps, que *les aperçus* et les réflexions prétendues philosophiques de certains auteurs, dans lesquels leurs partisans trouvent tant de profondeur, ne sont en général que des niaiseries et des faussetés. M. de Volney, dans un de ses ouvrages, dit que, pour juger parfaitement du caractère, des inclinations, du genre d'esprit d'un homme qui n'existe plus, dont il n'aurait jamais entendu parler, avec lequel il n'aurait jamais eu le moindre rapport, il lui suffirait de se trouver à son inventaire et d'examiner avec une *intention philosophique* ses meubles, ses habits, ses bijoux, ses livres, etc., parce que toutes ces choses, par leur solidité ou leur frivolité, lui donneraient une idée complète du personnage. Ainsi donc, si l'on eût transporté M. de Volney, ce profond penseur, dans les appartements du grand Frédéric, comme il n'y aurait vu que des meubles et des draperies couleur de rose et argent,

que des gravures et des tableaux mythologiques, et une collection de tous les bijoux les plus fragiles et de tous les colifichets des boutiques françaises, comme il aurait trouvé dans la bibliothèque un nombre infini d'ouvrages licencieux et de poésies frivoles, il aurait certainement pensé que le défunt, dont nous supposons qu'il aurait ignoré le nom, était un jeune Sybarite entièrement dépourvu de mérite et d'esprit; et cependant ce prétendu Sybarite était un vieux guerrier, le plus grand capitaine de son temps, le roi le plus vigilant, le plus laborieux, et qui, au milieu de ses draperies couleur de rose, couchait toujours avec ses bottes. Voilà comme ces messieurs ont jugé tant de fois, et sans appel!

La plupart de nos voyageurs modernes ont adopté cette manière de juger, qui, au reste, est commode; car alors il suffit d'entrevoir pour connaître, ce qui épargne beaucoup de temps et de recherches fatigantes. Il en résulte qu'un voyage n'est qu'un recueil de conjectures. Il ne fallait aux anciens voyageurs que du bon sens et de la véracité; il faut aux nôtres une pénétration admirable. Il n'est pas bien étonnant de peindre fidèlement ce qu'on a bien examiné; il est merveilleux de donner une idée juste et précise de ce qu'on n'a pu que deviner. Pour moi, qui ne suis qu'une voyageuse très-vulgaire, je ne jugerai jamais par induction; voici là-dessus ce qui m'est arrivé. J'avais entendu dire que les protestants, ennemis dans leur culte de toute décoration, n'ornaient jamais leurs églises de vases de fleurs. Étant depuis peu de jours à Hambourg, je me promenais seule, un matin, aux environs de cette ville; je vis réunis plusieurs jolis jardins de paysans, entourés seulement d'une petite haie. J'entrai dans un de ces jardins; il était rempli de légumes, à l'exception d'un petit carré plein de fleurs charmantes, cultivées avec soin. Je savais assez l'allemand pour faire quelques questions et pour entendre quelques phrases. Je félicitai la bonne paysanne qui me recevait d'avoir ce goût pour les fleurs; elle me répondit qu'elle les cultivait pour l'é-

glise. Surprise de ce fait je m'écriai : « Quoi ! pour l'église ? — *Oui*, reprit-elle, *ces fleurs sont faites pour être des bouquets d'église, et vous trouverez la même chose dans tous les jardins.* » Cela était positif ; néanmoins, pour n'avoir aucun doute là-dessus, j'entrai dans cinq ou six autres jardins. Je vis partout le même carré de fleurs, et partout on me fit la même réponse sur leur usage. En rentrant chez moi j'écrivis sur mon journal que les paysans de ce canton avaient une piété que je voudrais voir aux catholiques, et qu'enfin les églises de Hambourg, ainsi que les nôtres, étaient ornées de fleurs. Si j'étais partie de Hambourg le lendemain, j'aurais à jamais gardé cette opinion, et j'aurais laissé une erreur sur mon journal. Quelques jours après, j'allai dans un temple protestant, persuadée que j'y trouverais beaucoup de vases de fleurs. Il n'y en avait point ; mais je vis un grand nombre de villageois qui tous avaient un bouquet à la main. J'étais avec un Hambourgeois que je questionnai là-dessus, et qui me dit : « Tous ces paysans portent ces bouquets pour montrer qu'ils ont *une propriété*, qu'ils possèdent du moins un petit coin de terre. Aussi, dans tous leurs jardins, ils cultivent une plate-bande de fleurs pour *les bouquets de l'église*. Ceux qui, parmi eux, n'ont aucune propriété, n'oseraient, dans ce lieu solennel de rassemblement, porter un bouquet ; les propriétaires ne souffriraient pas qu'ils en eussent. Ainsi les fleurs ici sont des marques d'honneur ; c'est une vanité d'un nouveau genre qui s'en pare. » D'après cette explication, j'effaçai dans mon journal mes belles réflexions sur la piété des paysans hambourgeois et tout ce que j'avais écrit sur les bouquets d'église. Ceci prouve combien les voyageurs doivent être en garde contre les apparences, et combien il est facile, en pays étranger, de se tromper et de porter de faux jugements, alors même que l'on croit avoir pris toutes les informations possibles.

J'allai à Hambourg, où je m'arrêtai chez ma nièce, madame Mathiessen. J'y reçus la visite de Klopstock. Il y a pour les auteurs certaines gens dont la première entrevue est insupportable. Ces gens-là veulent, non vous connaître, mais vous montrer, en vous abordant, tout ce qu'ils savent et tout ce qu'ils ont d'esprit. Je me rappellerai toujours ma singulière entrevue avec le fameux auteur de *la Messiade*, au commencement de mon séjour à Hambourg. J'étais en pension chez le pasteur Volters. Klopstock fit demander à me voir; il vint. J'étais seule avec ma nièce. Je vis entrer un petit vieillard, boiteux, fort laid. Je me lève, je vais à lui, je le conduis vers un fauteuil; il s'assied en silence, d'un air réfléchi, croise ses jambes, s'enfonce dans le fauteuil, et prend le maintien d'un homme qui s'établit là pour longtemps. Alors, d'une voix haute et glapissante, il m'adresse cette singulière question : « Quel est, Madame, à votre avis, le meilleur prosateur, de Voltaire ou de Buffon?... » Cette manière d'entamer, non une conversation, mais une thèse, me pétrifia ; et Klopstock, qui avait beaucoup plus d'envie de me faire connaître son opinion que de savoir la mienne, n'insista nullement pour obtenir une réponse. « Quant à moi, reprit-il, je me décide pour Voltaire, et je me fonde sur plusieurs raisons; la première... » Il me donna une douzaine de *raisons*, ce qui fit un très-long discours. Ensuite il me parla de son séjour à Dresde et en Danemarck, des hommages qu'on lui avait rendus, et de la traduction qu'un émigré faisait alors de *la Messiade*. Dans tout cet entretien je ne plaçai pas six monosyllabes. Klopstock, au bout de trois heures, se retira très-satisfait de ma *conversation*, car il dit le soir à un de mes amis qu'il m'avait trouvée fort aimable. Assurément c'était l'être à peu de frais.

Cela me rappelle un trait du même genre, pour le moins aussi comique. Une dame française, recevant pour la première fois la visite d'un littérateur et baron allemand, M. de Ramdor, lui demanda avant même qu'il fût assis : *Monsieur*

*le baron, que pensez-vous de l'action de Julien l'Apostat qui, en débarquant et quittant le Tigre, fit brûler sa flotte?*

Ce trait singulier m'a été conté par M. le prince de T***; il prouve que la pédanterie chez toutes les nations prend les mêmes formes et les mêmes ridicules.

---

Je retournai à Paris avec ma fille. Je n'essaierai point de peindre les émotions que j'éprouvai en passant la frontière, en entrant en France, en entendant le peuple parler français, en approchant de Paris, en apercevant les tours de Notre-Dame, et en passant les barrières.

Des émotions de genres bien différents m'attendaient à Paris, et m'en rendirent le séjour bien pénible pendant les trois premiers mois.

Tout me paraissait nouveau; j'étais comme une étrangère que la curiosité force à chaque pas de s'arrêter. J'avais peine à me reconnaître dans les rues, dont presque tous les noms étaient changés; je trouvais des *philosophes* substitués aux *saints*; j'avais été préparée à cette métamorphose en lisant l'*Almanach national*, où j'avais vu les saints remplacés par les *sans-culottides* et par des *oignons*, des *choux*, du *fumier*, des *ânes*, des *cochons*, des *lièvres*, etc., etc. L'antipathie très-naturelle que les chefs de la république avaient pour tout ce qui n'était pas ignoble, ou du moins vulgaire, leur avait fait supprimer les mots *hôtels* et *palais*. Ainsi je retrouvai à peine effacées les inscriptions qu'on avait écrites sur les façades de ces anciens édifices: *maison ci-devant Bourbon, maison ci-devant Conti, propriété nationale*, etc. Je lisais encore sur quelques murs cette phrase républicaine: *La liberté, la fraternité, ou la mort* (1). Je voyais passer des fiacres que je reconnaissais pour

(1) J'avais déjà vu avant mon départ de France, en revenant de Cler-



les voitures confisquées de mes amis. Je m'arrêtais, sur les quais, devant de petites boutiques dont les livres reliés portaient les armes d'une quantité de personnes de ma connaissance, et dans d'autres boutiques j'apercevais leurs portraits étalés en vente publique. J'entrai un jour chez un petit brocanteur qui en avait au moins une vingtaine; je les reconnus tous, et mes yeux se remplirent de larmes en pensant que les trois quarts des infortunés nobles que ces peintures représentaient avaient été guillotinés, et que les autres, dépouillés de tout et proscrits, erraient peut-être encore dans les pays étrangers!...

En sortant de cette boutique, j'allai, toujours seule, me promener sur le boulevard. Au bout de quelques minutes, un marchand, portant de charmants petits paniers d'osier, passa près de moi; je l'arrêtai pour en choisir une demi-douzaine; mais je n'avais point d'argent sur moi, et d'ailleurs je n'aurais pu les emporter; il me demanda mon adresse, et, me trouvant auprès de la porte ouverte d'un marchand de vin en détail, j'entrai dans le comptoir, où je ne trouvai qu'un garçon de boutique auquel je demandai de l'encre et un peu de papier. J'écrivis rapidement mon adresse, que je lus tout haut au marchand de paniers avant de la lui donner; alors le jeune cabaretier s'écria : « *Eh ben! vous êtes cheux vous!* — Comment? — Pardi! oui; vous êtes dans le ci-devant hôtel de Genlis!... » En effet, c'était la maison qu'avait occupée, pendant quinze ans, mon beau-frère, le marquis de Genlis. Il me fut impossible de la reconnaître; tout le rez-de-chaussée était divisé en plusieurs boutiques, et la façade des autres logements tout à fait méconnaissable. Cet incident ridicule me serra le cœur, et je hâtai de m'éloigner de ce lieu si triste pour moi.

mont en Auvergne, sur tous les rochers dont la montagne de Châlons à Autun est parsemée, ces terribles inscriptions : *Tremblez, aristocrates. La liberté, ou la mort*, etc.

(*Note de l'auteur.*)

Je vis beaucoup de parvenus qui, nés dans la classe de simples ouvriers, avaient fait les plus brillantes fortunes; les uns ne se rappelaient leur premier état et leur extraction que pour s'enorgueillir du chemin qu'ils avaient fait, comme s'il eût été merveilleux qu'un plébéien eût obtenu une excellente place dans un temps où les nobles en étaient dépouillés ou exclus! Les autres, pleins d'orgueil et de suffisance, prenaient l'impolitesse pour de la dignité; les mots *respect, honneur,* n'entraient jamais dans leurs formules, même avec les vieillards et les femmes; et, substituant à ces mots d'usage parmi les gens bien élevés les mots *avantage* et *civilité*, comptant leurs pas en reconduisant chez eux, s'inclinant à peine pour saluer, parlant toujours à haute voix, ils croyaient avoir les manières des grands seigneurs et un ton parfait.

Je revis avec plaisir le fils d'un de mes anciens garde-chasse, devenu capitaine, qui avait servi dans nos brillantes armées avec la plus grande distinction; sa belle tournure et son bon air me rappelèrent ce mot de La Rochefoucauld : *L'air bourgeois se perd rarement à la cour, il se perd toujours à l'armée.*

Je vis des femmes qui haïssaient naturellement toute conversation intéressante ou spirituelle, parce qu'elles n'y pouvaient prendre part; du commérage ou de la médisance formaient tout leur entretien; elles avaient refroidi tous les amis de leurs maris par leur insipidité, leur sécheresse et leur susceptibilité, défaut de toutes les femmes qui manquent d'esprit et d'éducation. La plupart de ces personnes, ridiculement vaines, comptaient les visites et marchandaient une révérence; elles étaient toujours sur le *qui vive?* toujours inquiètes de la manière dont on les traitait, sans savoir positivement comment on *doit être traité;* de sorte qu'elles s'irritaient continuellement de manques d'égards imaginaires et d'impertinences idéales. Elles se plaignaient sans cesse à leurs maris, qui d'abord n'y faisaient nulle attention, mais qui, peu à peu, s'accoutumaient

à ce genre d'entretien, car on n'en pouvait avoir d'autre avec elles. Je ne retrouvai plus de bureaux d'esprit, et, quoique je n'en eusse jamais tenu, je les regrettai. On appelait ainsi jadis, en dérision, les maisons dont la société était principalement composée de gens de lettres, de savants et d'artistes célèbres, et dont les conversations n'avaient pour objet que les sciences, la littérature et les beaux-arts. Voilà ce que les ignorants et les sots tâchèrent toujours de tourner en ridicule (1). Cependant ces réunions seraient aussi agréables qu'instructives si elles étaient exemptes de toute pédanterie, et nul autre genre de société ne mériterait d'être aussi recherché; et il suffirait pour cela que la maîtresse de la maison fût aimable et naturelle, car alors on donne aisément à la société qu'on rassemble le ton qu'on a soi-même. Depuis l'hôtel de Rambouillet, les plus fameux *bureaux d'esprit* furent, dans le dernier siècle, ceux de mesdames du Deffant, Geoffrin, d'Espinasse et d'Houdetot. De toutes ces femmes spirituelles, celle qui, malgré la vieillesse, faisait le mieux les honneurs de l'un de ces salons académiques, était madame du Deffant.

---

(1) Il y eut sans doute quelquefois de la pédanterie à l'hôtel de Rambouillet, mais, en général, ces réunions de gens d'esprit, de savants et d'artistes, durent, par leur éclat, exciter la jalousie de tous les sots, qui ne manquent jamais de généraliser les moqueries particulières, lorsqu'elles tombent sur les personnes d'un grand mérite. Il serait curieux de recueillir toutes les scènes intéressantes qui se sont passées et tous les bons mots qui se sont dits dans le fameux hôtel de Rambouillet. Ceci me rappelle un trait qui mérite d'être cité. Bossuet, âgé de seize ans, s'y trouvant un soir, y débita, à minuit, le premier sermon qu'il eût composé; il fut applaudi avec transport, et Voiture dit à ce sujet qu'il n'avait jamais entendu prêcher *si tôt* et *si tard*.

*(Note de l'auteur.)*

Voici ce que j'écrivais un jour à l'empereur, sur la vieillesse :

« Dans ma jeunesse, je me suis toujours promis d'étudier sur moi-même cet âge si j'y parvenais. M'y voilà, et je me tiens parole. Je me faisais jadis une idée terrible de cet état, effrayant surtout en perspective pour une femme quand elle est leste, animée, brillante, et qu'elle se voit entourée d'admirateurs... Un vieux monarque, qui a régné avec bonté et avec gloire, présente la vieillesse sous un aspect divin ; on est tenté de lui rendre un culte. Un vieux guerrier, un vieux magistrat, qui ont bien rempli leur devoir, inspirent une profonde vénération. Mais une vieille femme !... Cette dénomination seule est si dure !... J'ai vu bien peu de vieilles de mon goût, même parmi celles qui passaient pour être aimables. Les unes avaient une douceur affectée et un ton mielleux qui ressemblaient à la fausseté ; les autres montraient une gaieté ou peu naturelle, ou qui leur ôtait toute la dignité de leur âge. Celles-ci avaient une gravité ennuyeuse ; celles-là parlaient et contaient trop. D'ailleurs, que fait une vieille femme dans un cercle ? Premièrement elle le dépare ; et puis n'est-il pas ridicule que l'art des brodeurs, des bijoutiers et des marchandes de modes s'épuise sur une figure de soixante ans ? Shakspeare a dit qu'un grand emploi qui a été exercé par un homme de génie et donné ensuite à un sot *est l'habit d'un géant mis sur un nain.* Que dira-t-on d'une élégante coiffure faite par Leroi, et posée sur la tête d'une vieille femme ? C'est pourtant ce qu'on voit tous les jours ; on voit même souvent ces reines, depuis si longtemps détrônées, porter encore des diadèmes de diamants et de fleurs. Il m'a toujours semblé qu'il est si difficile, pour ne pas dire impossible, qu'une vieille femme puisse plaire dans le grand monde, qu'elle a quelque chose d'un peu *moquable* quand elle y est, à moins qu'elle n'y soit forcée par un devoir positif. Mais si elle est naturelle et bonne, si elle a bien connu le monde, sa société intime peut être agréable, pourvu toutefois qu'elle

n'ait pas la manie des anecdotes et qu'elle ne conte jamais qu'à propos.

« Cicéron est celui qui a le mieux parlé des vieillards ; c'est lui qui a dit qu'ils sont comme les vins, que le temps a rendus aigres ou qu'il a bonifiés.

« Il existe des créatures humaines qui n'ont point été vicieuses, et qui, dans le cours de la vie, n'ont été trouvées ni imbéciles, ni déraisonnables, et qui, cependant, parvenues à l'âge de soixante-dix ans, pensent de très-bonne foi qu'elles n'ont été créées que pour s'habiller, déjeuner, dîner, souper, jouer au piquet et dormir.

« Si l'on est capable de quelque réflexion, on doit être bien malheureux dans la vieillesse lorsqu'en jetant les yeux sur le passé on n'y voit qu'une longue suite d'années écoulées dans une insouciante oisiveté, et que, dans l'espace de plus d'un demi-siècle, on trouve, non la vie utile, animée, d'un être intelligent, industrieux et sensible, mais la honteuse végétation d'une brute.

« Lorsqu'un vieillard est exempt d'infirmités, qu'il a conservé ses facultés intellectuelles, et qu'il est religieux, il est dans un état habituel de bonheur qu'il n'a pu connaître dans sa jeunesse. Il est naturellement débarrassé de toutes les sujétions sociales, et cet heureux affranchissement double pour lui le temps qui lui reste. Il ne saurait regretter les amusements qui ne sont plus de son âge ; s'il a un bon esprit, il en a été fatigué et même ennuyé longtemps avant d'y renoncer. Son avenir est court, mais il en est véritablement le maître ; il en peut disposer sans craindre que ses résolutions soient anéanties ou traversées par les passions, l'étourderie et l'imprudence. Il connaît la juste valeur des choses ; il ne s'agitera plus pour des misères ; il est calme, il juge bien ; c'est là tout le secret des conduites parfaites. Si sa présence n'excite plus la joie turbulente et la gaieté, elle inspire le respect et la vénération ; la jeunesse bien née ne dispute point sur les déférences qui lui

sont dues : les avoir toutes pour cet âge, auquel on désire atteindre un jour, c'est s'honorer soi-même dans l'avenir. Rien n'est plus attachant que la conversation d'un vieillard aimable qui n'abuse pas du privilége d'être écouté avec intérêt. Enfin la faiblesse physique, la débilité même de la vieillesse a ses dédommagements. Cette légère lassitude, que lui donne sans la faire souffrir sa pesanteur habituelle, lui rend le repos si doux ! S'asseoir dans un bon fauteuil, surtout en revenant de la promenade ; goûter le charme d'un calme parfait, et quelquefois, au milieu d'une agréable rêverie, céder pour quelques instants au sommeil, voilà pour elle de vrais plaisirs, et qui se renouvellent tous les jours.

« On ne conçoit pas comment un vieillard peut se livrer à l'humeur, à la colère, à l'avarice, à l'ambition, et se rend insupportable à tout ce qui l'entoure. Prêt à tout quitter, à quoi lui serviront ces honneurs qu'il sollicite, cet argent qu'il amasse, toutes ces superfluités de luxe qu'il accumule autour de lui ? Il n'a plus que le temps de donner et de pardonner. Quel est l'homme qui, au moment de s'expatrier pour toujours, voudrait employer les instants qui lui restent jusqu'à son départ à gronder, à bouder, à maltraiter ses proches et ses amis, dont il va se séparer sans retour ? Il n'en est point qui, dans cette situation, ne désire laisser des regrets, et qui ne cherche à les mériter. Ah ! la sagesse véritable, dans la vieillesse, c'est la douceur, l'indulgence sans bornes et la bonté. Ces qualités, que la religion prescrit à tous les âges, peuvent-elles coûter à celui-ci ? Elles n'excluent nullement la vigueur de l'esprit et la force de l'âme ; elles s'allient parfaitement avec le courage qui fait condamner sans ménagement les mauvaises actions, l'impiété publique et les principes corrupteurs ; mais le vieillard, tel qu'il doit être, parle en faveur des mœurs, sans fiel, sans exagération. Il est inaccessible à la haine ; il met tous ses soins à rendre heureux ceux qui l'environnent ; il n'en exige rien ; il leur offre tous les conseils de la raison et de l'expérience ; il

est, pour sa famille et pour ses amis, une sentinelle attentive, placée là pour quelques jours. »

---

Pendant mon séjour à l'Arsenal, je passai trois étés à la campagne avec Casimir et Alfred; l'un chez madame de Brady, au château de Rebrechien, auprès d'Orléans; le second chez madame du Brosseron, à Sorel; le troisième à Sillery. Je ne revis pas sans une profonde émotion ce lieu où j'avais passé les heureuses années de ma première jeunesse. Je le trouvai bien déplorablement changé; les superbes bois du Meseril étaient coupés, ainsi que les beaux arbres de la cour; une aile du château contenant la belle galerie et la chapelle était abattue; les îles délicieuses et leurs charmantes fabriques, si obligeantes pour moi, faites par M. de Genlis, étaient détruites et n'offraient plus que de tristes marécages; le reste du château était démeublé; les beaux parquets du rez-de-chaussée, qui avaient été refaits avec magnificence, en bois précieux, par madame la maréchale d'Estrée, avaient été arrachés par la rage révolutionnaire, parce qu'on y avait vu représentées des armoiries avec le bâton de maréchal de France. Je n'y retrouvai avec plaisir que la chambre où Henri IV avait couché trois nuits; tous les vieux meubles y étaient encore; le damas cramoisi qui les formait était si usé qu'il n'avait pu tenter la cupidité des révolutionnaires. Enfin je ne pouvais que m'attrister dans cette habitation, jadis si brillante et si belle qu'un Anglais célèbre (M. Young), dans son voyage de France fait avant la Révolution, dit qu'il n'a rien vu en France qui lui ait plu autant que Sillery. Je fis faire, dans l'église de la paroisse, un service funèbre pour mon mari, aussi magnifique qu'il est possible de le faire dans un village; tous les curés des environs s'y trouvèrent, et, pour les y rassembler, il fallut célébrer le service un jour

ouvrier. Il fut annoncé au prône, et pas un seul paysan ne manqua de s'y rendre; on y vit même des vieillards infirmes s'y faire porter, et des malades sortir de leur lit pour la première fois, afin de rendre cet hommage de reconnaissance à la mémoire du seigneur bienfaisant qu'ils avaient tant aimé! L'église fut tellement remplie qu'une partie des paysans ne put y entrer et resta sous le porche et autour de l'église. Tous ces paysans, et sans exception, donnèrent à la quête, et ils perdirent une demi-journée de travail. Il n'y a point de discours académique qui puisse valoir un tel éloge!

---

Le séjour de la campagne et la vue des troupeaux que j'y rencontrais me rappela qu'aux environs de Berlin, dans le château de M. le comte de Voss, j'entendis pour la première fois une chose ravissante, et qui, si elle était universellement établie, donnerait de plus aux champs un charme inexprimable : c'étaient des vaches rassemblées en troupeau et portant à leurs cous des sonnettes harmoniques formant, avec une extrême justesse, l'accord parfait majeur dans plusieurs octaves hautes et basses. On n'a pas l'idée de cette délicieuse mélodie; quand elle est un peu lointaine, c'est une musique céleste dont le vague et la douceur agissent si puisamment sur l'imagination qu'il est impossible de l'écouter sans une vive émotion.

Puisque j'ai parlé de Berlin, j'ajouterai qu'à la même époque on me mena voir à Postdam l'arbre intéressant des réfugiés, du temps de la révocation de l'édit de Nantes; il est tout couvert d'inscriptions touchantes, qui expriment l'amour de la patrie et la douleur de l'avoir quittée. On me conta d'eux à ce sujet une chose touchante dont je vérifiai l'exactitude. Ces réfugiés avaient imaginé de donner, aux environs des lieux qu'ils habitaient, les noms de plusieurs villages de France, et

ces espèces de *sobriquets patriotiques* étaient restés à la plupart de ces villages.

---

Autrefois les femmes, après le dîner ou le souper, se levaient et sortaient de table pour se rincer la bouche; les hommes, et même les princes du sang, par respect pour elles, ne se permettaient pas, pour faire la même chose, de rester dans la salle à manger; ils passaient dans une antichambre. Aujourd'hui cette espèce de toilette se fait à table dans beaucoup de maisons. Là on voit des Français, assis à côté des femmes, se laver les mains et cracher dans un vase... C'est un spectacle bien étonnant pour leurs grands-pères et leurs grand's-mères. Cet usage vient d'Angleterre. Il est certain que cette coutume n'est pas française; mais au moins cette coutume est plus excusable en Angleterre, puisque les femmes se lèvent toujours au dessert et laissent les hommes à table.

Dans la bonne compagnie, jadis, les femmes étaient traitées par les hommes avec presque tous les usages respectueux prescrits pour les princesses du sang; ils ne leur parlaient en général qu'à la tierce personne; ils ne se tutoyaient jamais entre eux devant elles, et même, quelques liés qu'ils fussent avec leurs maris, leurs frères, etc., ils n'auraient jamais, en leur présence, désigné ces personnes par leurs noms tout court. Jamais alors les gens bien élevés ne louaient en face une femme sur sa figure : ils lui supposaient toute la modestie de son sexe, l'éloge le plus flatteur que l'on puisse donner. Lorsqu'on leur adressait la parole, c'était toujours avec un son de voix moins élevé que celui qu'on avait avec des hommes. Cette nuance de respect avait une grâce qui ne peut se décrire. Toutes ces choses n'étaient plus d'usage à mon retour en France; chaque homme pouvait dire :

De soins plus importants mon âme est agitée.

De leur côté, les femmes, n'étant plus traitées avec respect,

avaient perdu la retenue qui doit les caractériser ; par exemple, elles appelaient dans un cercle les jeunes gens par leur seul nom de baptême, et l'habitude d'entendre tutoyer continuellement en leur présence leur avait fait prendre celle de se tutoyer entre elles devant du monde, chose qu'on n'a jamais vue dans l'ancien temps (1).

J'observai un ridicule plus amusant ; je m'aperçus que, malgré le dénigrement affecté de l'ancien temps, plusieurs parvenus avaient fait une étude sérieuse de l'art de contrefaire les grands seigneurs de l'ancienne cour ; MM. de Talleyrand, de Valence, de Narbonne et de Vaudreuil étaient surtout leurs modèles. Il faut avouer qu'ils les choisissaient bien.

Une chose qui me déplut particulièrement, fut la suppression des couvre-pieds de chaises longues. Je vis les dames les plus *qualifiées* et les plus à la mode de cette époque recevoir parées et couchées sur un canapé, et sans couvre-pieds. Il en résultait que le plus léger mouvement découvrait souvent leurs pieds et une partie de leurs jambes. Le manque de décence, qui ôte toujours du charme, surtout aux femmes, donnait à leur maintien et à leur tournure une véritable disgrâce.

---

L'empereur m'avait donné une pension de six mille francs et un appartement à l'Arsenal. Je pris un jour pour y recevoir du monde, mais heureusement les *raouts* n'étaient point encore

(1) Cette remarque sur le tutoiement rappelle un mot très-plaisant de madame de Bussy, femme du gouverneur de Saint-Domingue, étant seule avec son mari qu'elle n'aimait pas. M. de Bussy la conjurait, ce qui était fort simple, étant tête à tête, de le tutoyer, ce qu'elle n'avait jamais fait. Après beaucoup d'instances passionnées elle y consentit enfin et lui dit : *Eh bien ! va-t'en.*

(*Note de l'auteur.*)

introduits en France ; je fis une liste qui s'étendit beaucoup par la suite, parce que plusieurs étrangers y furent inscrits ; mais je n'y plaçai d'abord que des personnes remarquables par leur esprit, leur caractère et leurs talents :

Madame d'Harville, mon ancienne et fidèle amie ; madame la baronne de Lascours, dont j'ai déjà fait le portrait, que tous ceux qui la connaissent ne trouveront certainement pas flatté ; M. de Lascours, son mari, aussi recommandable par ses nobles sentiments que par sa capacité dans les affaires. Mesdames de Châtenay. J'ai déjà souvent, dans mes ouvrages, rendu justice au mérite, aux connaissances et aux talents de madame Victorine de Châtenay, qui a toujours fait le bonheur d'une mère aussi tendre que vertueuse et d'un père digne d'être le chef d'une telle famille. Madame la princesse de Beaufremont (depuis comtesse de Choiseul), et dont j'ai déjà parlé, à laquelle ma famille avait l'honneur d'être alliée. C'est une personne dont l'originalité m'a toujours autant frappée que ses vertus et ses talents m'ont paru dignes d'admiration ; elle joint à une extrême vivacité une raison parfaite et la plus grande discrétion ; elle a presque l'air de l'étourderie, et nulle femme au monde n'est plus en état de juger sainement et de donner un meilleur conseil. On lui trouvait quelquefois, dans sa première jeunesse, l'apparence de la coquetterie ; on se trompait ; elle n'a jamais eu envie de plaire que par bienveillance ou par sentiment, et cependant sa modestie est incomparable ; elle n'a nul désir de briller ; elle en connaît les dangers, et son âme, forte et sensible, en dédaigne la gloire. Malgré sa modestie, elle n'est point humble, parce qu'elle se connaît et se juge comme elle jugerait une autre. Madame Kennens, dont l'esprit, la douceur, la sensibilité et le talent d'écrire rendent le commerce si agréable et si sûr. Madame de Vannoz, rivale heureuse de Delille, relativement au poëme de *la Conversation,* et dont la réputation littéraire n'a pas besoin de mes éloges. Madame du Brosseron, avec laquelle je fis connaissance

d'une manière agréable et singulière, dont je donnerai par la suite des détails. Madame Roger (depuis comtesse de Montholon), deux personnes remplies d'aménité, qui possédaient toutes les qualités aimables qui font le charme de la société. Madame Hainguerlot, que M. de Cabre, à mon arrivée à Paris, me fit connaître, et que je trouvai, ce qu'elle était, remplie d'esprit; sa conversation était aussi piquante qu'animée. Ma liaison avec elle a duré plusieurs années; ensuite le dépérissement de sa santé l'a forcée de voyager, d'aller aux eaux, et je l'ai entièrement perdue de vue. Madame Cabarus (depuis princesse de Chimay); durant mon séjour à Berlin ma fille me manda qu'elle avait contribué à lui sauver la vie. Lorsqu'elle voulut bien me prévenir et venir me voir, je la reçus avec autant de plaisir que de reconnaissance; son entretien dans l'intimité, rempli d'anecdotes curieuses, qu'elle seule avait pu recueillir, avait l'intéressante et rare singularité d'être toujours exempt de médisance et de déclamation. Elle est peut-être la personne du monde qui a rendu le plus de services, et qui, par conséquent, a fait le plus d'ingrats. Elle était encore extrêmement belle et sa beauté devait plaire généralement; il y avait de la noblesse dans sa taille et dans son maintien, et la plus agréable expression dans son sourire. Mon amie, madame de Bon, auteur de la jolie traduction de *la Dame du Lac*, de Walter Scott, très-passionnée dans son amitié, avec d'autant plus de charmes qu'elle n'est jamais exigeante; elle est capable d'une généreuse profusion de soins et d'attentions, et n'est jamais blessée de la négligence et même de l'oubli, pourvu qu'elle puisse compter dans les choses essentielles sur le fond des sentiments. Enfin, mesdames de Bellegarde, que l'on peut citer comme des modèles de l'union fraternelle et de l'amabilité spirituelle et bienveillante.

---

J'ai oublié de rendre compte d'une fête qu'on me donna dans mon ancien appartement à l'Arsenal, et qui fut si charmante que j'en dois parler par reconnaissance. Une dame que je n'avais jamais vue, madame du Brosseron, qui connaissait mon frère, me fit demander par lui la permission de venir passer chez moi la soirée du mardi gras avec quelques personnes déguisées; j'y consentis. Ce devait être dans trois ou quatre jours, et, le mardi gras arrivé, on me demanda seulement de ne pas entrer dans mon salon de la journée. A huit heures et demie on vint me dire que je pouvais retourner dans mon salon; je n'y trouvai d'autre changement qu'un rideau posé et tiré sur les deux battants de la porte d'entrée. Au bout d'un moment, j'entendis une belle symphonie, un excellent orchestre: c'était la musique du Conservatoire. Alors on tira le rideau, et je vis entrer madame du Brosseron déguisée avec le costume d'une magicienne tenant une baguette à la main; elle s'avança vers moi et me demanda la permission de me faire voir les plus admirables prodiges que son art eût jamais produits. Ce petit compliment fut suivi d'un joli couplet de chanson qui m'annonçait qu'on allait faire passer sous mes yeux une longue suite de tableaux aussi charmants que variés. Pendant le chant de la magicienne on avait refermé le rideau: elle le fit rouvrir, et je vis, à travers un transparent, un tableau parfaitement groupé et costumé, représentant une scène d'*Adèle et Théodore*. Les figures, les attitudes, tout était parfait. Pendant que je l'examinais, la magicienne l'expliqua dans un couplet de chanson. Ensuite elle fit refermer le rideau, et, tandis qu'on préparait derrière ce rideau un nouveau tableau, l'orchestre fit entendre de nouvelles symphonies; après quoi on reprit la suite des tableaux tirés de tous mes ouvrages, et tous également bien composés et aussi brillants les uns que les autres. Chaque tableau fut toujours expliqué par un couplet chanté par madame du Brosseron, et, entre chaque tableau, chaque intervalle fut toujours

rempli par une symphonie. Les personnages des tableaux, changeant de costumes suivant les sujets, avaient des figures qui semblaient faites exprès pour les scènes qu'ils représentaient; par exemple, mademoiselle d'Aubanton, âgée de quinze ans, d'une beauté éclatante, couverte de pierreries et vêtue d'une robe brodée d'or, représentait parfaitement la belle duchesse de Clèves, Béatrix, dans *les Chevaliers du Cygne*. Olivier et Isambard, avec leurs boucliers et leurs devises, étaient fort bien représentés par MM. d'Offémont et Désaugiers. Mesdames du Crest et Georgette donnaient une idée parfaite de Diana et Alphonsine dans *le Souterrain* (dans *la Tendresse maternelle*, ou *l'Éducation sensitive*). Madame d'Aubanton, très-belle encore, paraissait être madame de Maintenon elle-même. Madame de Sainte-Anne, sœur de madame du Brosseron, d'une figure très-agréable, était véritablement touchante sous le costume de religieuse de madame de La Vallière dans sa cellule. Madame Delarue, fille de feu Beaumarchais, avait une grâce infinie dans le rôle d'Ida dans *le Jupon vert*. Enfin tous ces tableaux furent réellement délicieux, ainsi que les couplets faits par M. de la Tremblaye et mon frère; on me les donna et je les ai tous conservés.

Après cette représentation, qui dura plus de deux heures et demie, madame du Brosseron disparut, et, quelques minutes après, revint avec tous les personnages des tableaux, qui tous avaient gardé leurs beaux costumes. Madame du Brosseron était habillée en Flore; elle tenait une corbeille de fleurs qu'elle me présenta; tout le reste de la compagnie formait un groupe tenant un ravissant tableau superbement encadré avec une glace et recouvrant une couronne des plus belles fleurs artificielles, au milieu de laquelle était mon chiffre. J'embrassai toutes les dames de la compagnie; j'admirai de près les costumes; ensuite on s'assit, on prit du thé, et l'on causa jusqu'à deux heures du matin. Je n'ai jamais reçu ni même vu de fête plus ingénieuse.

Je n'ai jamais, dans toute ma vie, fait autant de méditations sur mes lectures que j'en fis dans ce temps ; je relus tous les anciens auteurs, non-seulement du siècle de Louis XIV, mais du siècle précédent. Je m'attachai particulièrement, en étudiant les progrès de la langue française, à me rendre raison des motifs qui avaient décidé à rejeter les vieux mots, les vieilles locutions, et à introduire les nouvelles manières de parler et les nouveaux tours dont se compose la langue qui a produit tant de chefs-d'œuvre. Je n'avais jusque-là étudié que l'exacte propriété des mots et l'harmonie de la langue ; Racine, en vers, Massillon et M. de Buffon, en prose, ont été à cet égard mes principaux maîtres ; mais la nouvelle étude dont je viens de parler eut pour moi un charme tout particulier ; il fallait pénétrer, deviner les intentions des plus grands écrivains que nous ayons eus. Cet exercice plaisait à mon imagination, il flattait mon amour-propre et piquait ma curiosité. Il était beau de s'initier dans de tels secrets, et dans tout ce que j'en ai pu découvrir j'ai toujours trouvé quelque chose de moral, de délicat et d'ingénieux. Par exemple, j'ai cherché pourquoi, en bannissant du langage noble une grande quantité de mots et d'expressions qui n'offrent que des locutions familières, et qui n'ont rien de choquant, on avait néanmoins conservé plusieurs mots ignobles, et qui présentent les images les plus dégoûtantes, tels que *boue, fange, fumier ;* et j'ai trouvé que l'élévation de l'esprit et de l'âme avait dû conserver ces mots, afin de pouvoir, par d'odieuses comparaisons, déprécier mieux ce qui est vil, et montrer pour toute espèce de bassesses morales le dernier degré du mépris. S'il fallait détailler toutes mes remarques sur ce sujet, je serais forcée d'écrire un volume ; je me contenterai de dire que cette étude m'a prouvé que la fixation d'une belle langue est le fruit et l'ouvrage des réflexions les plus fines, les plus spirituelles, les plus justes, et du goût le plus pur.

---

J'ai fait, dans les commencements de la Révolution, une pièce en prose et en cinq actes, très-singulière ; elle était prise entièrement des ouvrages de J.-J. Rousseau ; elle avait pour titre : *l'Ile de Saint-Pierre.* Je n'avais pris que ses beaux morceaux, et ceux qui sont religieux ; j'avais cousu tout cela à une intrigue simple et ingénieuse. Il n'y avait pas deux pages de moi ; toute ma pièce était de Jean-Jacques, et elle était charmante. En partant pour l'Angleterre, je l'ai laissée à une personne de ma connaissance qui la fit jouer ; elle eut le plus grand succès, et, le lendemain de la seconde représentation, on porta en pompe au Panthéon le buste de Jean-Jacques. Mais après plusieurs représentations, on la trouva trop religieuse ; on donna d'indignes pièces dans un sens tout contraire, et on ne la joua plus. Je n'ai jamais pu ravoir le manuscrit ; il n'était pas de mon écriture, puisque la pièce entière n'était qu'une compilation ; on me répondit qu'on l'avait donné à Molé, qui n'a jamais voulu le rendre ; je n'en avais point de double copie : je l'ai perdu.

---

Parlons d'une des choses qui m'intéresse le plus, l'éducation publique et l'éducation particulière. Depuis cinquante ans elles ont été soumises à une infinité de systèmes opposés les uns aux autres. D'abord on éleva *à la Jean-Jacques :* point de maîtres, point de leçons ; les enfants de la première jeunesse furent *livrés à la nature*, et, comme la nature n'apprend pas l'orthographe, et encore moins le latin, on vit paraître tout à coup dans le monde des jeunes gens de l'ignorance la plus surprenante. Alors on se jeta dans une autre extrémité ; on surchargea les enfants d'instruction et d'études ; on voulut en faire des prodiges, surtout dans les sciences. La géométrie, la physique, la chimie étaient à la mode. L'étude de l'histoire et de la morale fut toujours très-négligée ; on suivait les

cours de MM. Charles, Mitouard et Sigaud-de-Lafond ; on montait à cheval à l'anglaise; on se déclarait gluckiste ou picciniste ; on pouvait parler des expériences sur l'air fixe, etc. : cela s'appelait être bien élevé. A la Révolution, on se précipita dans la politique ; tous les jeunes gens devinrent des hommes d'État. Depuis 1791 jusqu'en 1796 toute éducation fut suspendue ; l'enfance respira ; on la laissa grandir sans l'inquiéter. Enfin on se rappela qu'il devait exister une foule d'adolescents auxquels on n'avait pas eu le temps d'apprendre à lire et à écrire. On nomma des professeurs qui n'eurent qu'un désir, celui de rendre leurs disciples aussi éloquents que les orateurs modernes de nos tribunes. On fit faire aux écoliers des multitudes d'amplifications, et les plus ridicules obtinrent constamment tous les prix. Ces brillants élèves, sortis des écoles, se livrèrent à la littérature ; ils y portèrent le néologisme, l'emphase et le philosophisme qui leur avaient procuré tant de succès dans leurs classes. Paris fut inondé de brochures politiques, de romans *philosophiques,* de drames pathétiques, et de mélodrames dans lesquels une épouse adultère ou une *fille-mère* jouait toujours le beau rôle...

Combien aujourd'hui l'on doit excuser les gens de trente à quarante ans qui n'ont pas le sens commun ! Combien on doit admirer ceux de cet âge qui ont de bons principes et des idées justes !...

Cependant on fit dans l'éducation publique une utile réforme. On changea les professeurs ; on mit à la tête des écoles un chef qui, par ses principes et ses talents, était digne de les relever ; mais la *conscription* vint détruire de si douces espérances. Le fer tranchant de Bellone coupa le fil heureusement renoué de la morale et des études ; la jeunesse n'eut plus le choix d'un état ; son goût ne fut plus consulté ; ses dispositions ne furent plus un sujet de joie pour les familles ; une mère gémissait en voyant grandir son fils... Le plus beau développement de l'es-

prit d'un enfant adoré ne pouvait qu'affliger son père, qui répétait tristement : Ces talents qu'il annonce, il ne pourra les cultiver!... La guerre établissait une odieuse égalité entre tous les jeunes gens; elle étouffait le génie des sciences et des arts, ou le rendait inutile... Pendant ce temps on refaisait un Code, et l'autorité paternelle y fut oubliée.

---

L'éducation des jeunes personnes a éprouvé aussi un nombre infini de vicissitudes. On n'a songé pendant longtemps qu'à leur donner les talents de la danse, de la musique et de la peinture, sans s'occuper le moins du monde de la culture de leur esprit. Après avoir employé douze ans à leur apprendre à se parer avec élégance, à danser avec grâce, à chanter et à jouer des instruments de la manière la plus brillante, on les mariait par ambition ou par pures convenances, et on les mettait dans le monde en leur disant gravement : Allez! soyez simples, sans prétention; n'ayez que des goûts solides et raisonnables; ne séduisez personne, ce serait un crime, et surtout soyez toujours insensibles aux louanges que vous recevrez sur votre figure et sur vos talents. On conçoit l'effet que peut produire cette belle exhortation sur une personne de seize ans, qui n'a jamais pu penser, dans les intervalles de ses occupations, qu'au bonheur et à la *gloire* d'obtenir de grands succès à un bal ou dans un concert. On passa de ce genre d'éducation à une autre extrémité; on voulut, pendant quelque temps, ne faire des jeunes personnes que de *bonnes ménagères*, comme si l'ignorance et la grossièreté devaient être les gages de la sagesse; et comme s'il était impossible, avec une intelligence cultivée, de bien conduire une maison. On décida que les femmes ne doivent ni lire, ni écrire, ni cultiver les beaux-arts.

Cependant ne serait-il pas fâcheux que mesdames de Grollier et Le Brun, que mademoiselle Lescot n'eussent jamais peint;

que madame de Mongeroux n'eût jamais joué du piano, et que quelques autres n'eussent jamais écrit? En éducation surtout, il ne faut point de système absolu; on doit seconder les dispositions données par la nature et non prétendre les forcer. L'éducation ne donne beaucoup qu'à ceux qui sont nés riches; elle corrige jusqu'à un certain point, elle guide, elle développe, elle perfectionne; elle n'a jamais rien créé. Le jardinier le plus habile ne peut que doubler une belle fleur (celle-là seule vaut les soins d'une culture recherchée), il n'est pas en son pouvoir de produire un seul brin d'herbe; il faut que la nature ait donné la semence. Si votre élève manque de mémoire, d'intelligence et d'application, vous n'en ferez jamais un savant; s'il n'est pas doué d'un certaine organisation, soyez certain qu'il ne sera jamais un littérateur ou un artiste distingué. Si l'ambition de l'instituteur pour son élève est trop forte ou mal placée, l'éducation, quelque soignée qu'elle puisse être, est manquée, on rebutera toujours celui auquel on demandera plus qu'il ne peut accorder.

Lorsqu'on eut fait en France tous les essais dont on vient de parler, les institutrices eurent ensuite la manie des sciences; les cuisinières mêmes voulurent faire de leurs filles des grammairiennes. Enfin, après tant d'erreurs, le seul goût constant depuis trente-cinq ans, celui de la nouveauté, fera peut-être entrer dans la bonne route. Puisse-t-on s'y fixer! car l'éducation aura toujours la plus puissante influence sur les mœurs et par conséquent sur le bonheur public (1), puisqu'elle contribue à prévenir l'égoïsme qui lui sera toujours si fatal.

---

(1) On demandait dans l'antiquité à quelle marque un étranger arrivant dans une ville reconnaîtrait qu'on néglige l'éducation, Platon répondit : Si on y a grand besoin de médecins et de juges. Il faut convenir que, depuis dix ans, en France, l'éducation publique des femmes a été en général très-supérieure à celle des hommes. L'école de madame Campan



Sur la fin du dix-huitième siècle, l'affectation de *sensibilité*, que chaque jour semblait accroître, devint, à certains égards, si ridicule que, malgré la grâce et l'élégance des personues qui l'avaient mise à la mode, elle tomba tout à coup en discrédit; on s'en moqua avec esprit et gaieté. La raison se trouvait au fond d'accord avec la malice, et, dans ce cas, les épigrammes sont véritablement redoutables; la raison a toute son autorité, tout son poids, lorsqu'elle amuse la malignité. On vit se former dans la société *un parti de l'opposition*, qui, par sa gaieté, la légèreté de son ton, la finesse de ses plaisanteries, déconcertait sans cesse le sérieux de la *secte sentimentale* et déjouait ses plus touchantes dissertations. Tandis que les uns affichaient en tout genre les sentiments les plus exagérés, les autres affichaient une insouciance que souvent ils n'avaient pas, et bientôt la vérité ne se trouva plus ni d'un côté ni de l'autre. A force de se moquer des fausses vertus on finit par estimer moins les véritables, parce qu'on ne les discerna plus, et que l'habitude du sarcasme et de l'incrédulité s'étendit à tout indistinctement. Lorsqu'on a eu le malheur de mettre tout son amour-propre à n'être la dupe d'aucune affectation, on perd l'heureuse faculté d'admirer, et on ne passe alors que trop facilement de la censure à la satire et de la médisance habituelle à la calomnie. Ainsi, dans le monde, l'esprit observateur n'est pas sans danger; il aiguise sans doute la finesse de l'esprit, mais il peut gâter le caractère si le cœur n'est pas essentiellement sensible et bon. On était frappé dans le monde des contrastes les plus étonnants; on entendait les discussions les plus étranges, et, dans la même société, les entretiens les plus singuliers et les plus opposés entre eux. Des femmes d'une conduite au moins imprudente dissertaient gravement sur toutes les affections de l'âme et sur les devoirs de la vie. Livrées à l'ambition,

était justement célèbre, et l'on pourrait en compter plusieurs autres très-dignes aussi d'éloges.

(*Note de l'auteur.*)

à la plus extrême dissipation, elles vantaient avec enthousiasme le charme de la retraite, de la lecture, et la puissance de l'amitié; elles peignaient l'amour sous les traits les plus romanesques et ne le concevaient que *platonique*. D'un autre côté, et souvent dans le même salon, on ne parlait qu'avec une ironie piquante de l'amitié, de l'amour, et l'on se glorifiait de ne croire qu'à la vanité. En effet, l'amour-propre seul formait presque toujours le fond de ces liaisons; on voulait surtout qu'elles fussent brillantes; on croyait que le langage d'une pruderie sentimentale dispensait du mystère, et que d'ailleurs l'éclat des conquêtes effaçait la honte des égarements.

Il y avait dans toutes les têtes (du moins à bien peu d'exceptions près) une fermentation d'orgueil, de prétentions, de désirs ardents d'obtenir des succès, de quelque genre qu'ils fussent, qui, jointe à la confusion des idées morales, au dénument des principes, dénouait peu à peu tous les liens de la société et desséchait l'âme en exaltant l'imagination. On ne marchait point avec effronterie vers le vice, on ne levait point avec audace le masque de la vertu; au contraire, on parlait toujours d'elle, sinon avec le charme de la vérité, du moins avec les expressions de l'enthousiasme. On n'était pas tout à fait hypocrite; on mettait plus de soin à s'abuser soi-même qu'à tromper les autres; on se pervertissait en croyant raffiner, épurer tous les sentiments. L'artifice n'était pas toujours avec la fausseté, mais la déraison était partout. Au milieu de ce désordre intellectuel et moral et d'un égoïsme universel, l'amour fut dénaturé comme tous les autres sentiments; dans la conversation, on finit par le représenter comme une passion véhémente jusqu'à la démence, jusqu'à la rage, et, dans la réalité, il n'eut en général qu'une influence d'intrigues sur la dernière moitié du dix-huitième siècle.

---

Une mode que nous avons toujours vue en France dans le grand monde, et qui vraisemblablement ne passera jamais, est celle de se plaindre et d'affecter la lassitude de la dissipation et des plaisirs bruyants. A croire les gens du monde, on doit être persuadé qu'ils n'aspirent qu'à la retraite, et qu'une vie simple, champêtre et solitaire, et l'unique objet de leurs désirs. Les femmes surtout sont inépuisables en gémissements et en phrases sentimentales et philosophiques sur le bonheur de l'indépendance et de la tranquillité sédentaire. A les entendre elles ne sont que des esclaves infortunées, forcées d'agir en tout malgré leur volonté secrète et contre leur inclination. D'après ces discours, il faut penser qu'elles seraient infiniment plus heureuses dans une chaumière, ou dans la grotte paisible d'un désert. Vont-elles au spectacle : elles en sont excédées; elles trouvent la Comédie Française insipide, l'Opéra ennuyeux, Brunet et Potier pitoyables; elles n'avoueront jamais qu'ils les ont fait rire. Cependant elles ont des loges, ou elles en empruntent sans cesse. Sont-elles invitées à un grand dîner : quelles lamentations sur la nécessité de se parer et sur l'ennui mortel de la représentation! Et elles passent journellement trois ou quatre heures à leur toilette, et se ruinent en schalls, en habits et en chiffons. Reviennent-elles du bal ou d'une fête : quelle tristesse! quel abattement! quelles déclamations sur la cohue, la foule, les lumières, le chaud! quel dénigrement de la fête et de tout ce qui s'y est passé! Néanmoins elles avaient demandé avec ardeur des billets, et, dans les mêmes occasions, elles intrigueront toujours pour en avoir. Font-elles des visites : quelle désolation sur cet usage et sur la *perte de temps* qu'il cause! Et tous les matins elles sortent régulièrement et ne rentrent qu'à l'heure du dîner. Enfin, donnent-elles des assemblées et reçoivent-elles beaucoup du monde : quelles plaintes amères de la fatigue! quelles courbatures, quelles migraines sont les suites inévitables de l'obligation cruelle de faire les honneurs de sa maison!...

Tout ce mécontentement se manifeste dès la première jeunesse; on a entendu dire toutes ces choses et on les répète; elles font partie des phrases d'usage que l'on a apprises durant son éducation. Toute jeune personne bien élevée les sait par cœur ou garde cette habitude, et aujourd'hui l'âge mûr les fortifie encore. Quand on a des filles de quinze à seize ans, c'est pour elles qu'on va dans le monde et qu'on se trouve à toutes les fêtes, qu'on suit tous les bals; *c'est pour elles* qu'on se pare à peu près comme *elles; c'est pour elles* qu'on leur fait mener un genre de vie qui ôte toute possibilité d'acquérir de vrais talents et une solide instruction. Il y a vingt-cinq ans que les jeunes personnes à marier ne paraissaient jamais dans le monde; elles n'allaient, durant le carnaval seulement, qu'à des bals d'enfants, qui commençaient à six heures et finissaient à dix. Comment toutes les mères, qui ont des goûts si sédentaires, ne reprennent-elles pas cette ancienne coutume, si bonne dans toute éducation et si salutaire pour la santé?

D'où viennent ce dénigrement et ce ton de misanthropie presque universels parmi les femmes de tout âge? On ne se rend point intéressante par des plaintes affectées, par des peines imaginaires, par une inconséquence frappante à tous les yeux, et rien n'est plus ennuyeux qu'une complainte éternelle sur l'ennui. Les jeunes femmes pensent-elles qu'elles excusent, par ce langage, une excessive dissipation et une totale oisiveté? Elles se trompent; elles auraient droit à l'indulgence si la nouveauté, l'amusement en étaient la cause; on pourrait se dire qu'avec un peu de temps elles s'en lasseraient et changeraient de manière de vivre; mais qu'espérer d'une personne de dix-huit ans, blasée, misanthrope, dégoûtée de tous les plaisirs brillants de la société, qu'on rencontre et qu'on voit partout? Tout ce que nous oserons dire à cet égard, c'est qu'on est doublement condamnable d'employer l'artifice lorsqu'on peut, sans danger et sans scandale, montrer de la bonne foi.

Les jeunes personnes, jadis, et même celles qui étaient dans le monde depuis plusieurs années, allaient très-rarement aux spectacles, parce qu'alors il fallait louer une loge entière, car on ne voulait pas risquer de se trouver assise en public à côté d'une courtisane. Les femmes, dans ce temps, étaient beaucoup plus sédentaires; dans leur jeunesse elles ne sortaient qu'avec leurs *chaperons*, et c'était surtout pour remplir des devoirs. Dans l'âge mûr, si elles étaient aimables, elles rassemblaient chez elles une société choisie, qui ne s'y réunissait que pour le seul plaisir de la conversation. Elles attiraient du monde sans aucuns frais, et n'étaient pas obligées de promettre de la musique et *des charades* Aujourd'hui, ce qu'on appelle *une soirée* est un spectacle; on y trouve de tout, excepté de l'aisance, de la confiance, de la gaieté, de la conversation, et l'esprit de société.

En général, aujourd'hui, les jeunes femmes attachent beaucoup trop d'importance à la parure, *à la mode*; elles sont infiniment trop avides d'*invitations* et de spectacles; elles ne se plaisent point assez chez elles. De tels goûts ne promettent, pour l'âge mur, ni des femmes aimables et sensées, ni d'excellentes mères de famille. Cependant il n'y a point pour une femme d'éloge, non-seulement complet, mais réel, si l'on n'y joint celui d'aimer de préférence à toutes les dissipations du monde l'intérieur de sa maison. Aussi les anciens pensaient-ils qu'il ne manquait rien à l'éloge d'une femme vertueuse, qui se trouve dans cette belle épitaphe :

*Casta vixit,*
*Lanam fecit,*
*Domum servavit* (1).

Cette épitaphe antique peint et peindra toujours une femme parfaite. Enfin les intérêts de la santé et de la beauté s'accordent parfaitement sur ce point avec la morale.

(1) « Elle vécut chaste; elle aima le travail et sa maison. »
( *Note de l'auteur.* )

A cette époque on retrouva la manie sentimentale dont je me suis moquée dans une de mes pièces du *Théâtre d'Éducation* (1); on outra même cette manie sous l'Empire, car on y vit des femmes porter des perruques, des ceintures, des bracelets, des bagues et des cheveux de leurs amants. Nos grands-pères et nos grand's-mères étaient bien loin de cette touchante prodigalité de cheveux. Cependant on lit sur ce sujet, dans les *Mémoires de d'Aubigné*, un trait qui mérite d'être rapporté. Durant les guerres du temps de Henri IV, d'Aubigné, dans une bataille, combattait corps à corps contre le capitaine Dubourg. Au plus fort de l'action, d'Aubigné s'aperçut qu'une arquebusade avait mis le feu à un bracelet des cheveux de sa maîtresse, qu'il portait à son bras; aussitôt, sans songer à l'avantage qu'il donnait à son adversaire, il ne s'occupa que du soin d'éteindre le feu et de sauver ce précieux bracelet, qui lui était plus cher que la liberté et la vie. Le capitaine Dubourg, touché de ce sentiment, le respecta; il suspendit ses coups, baissa la pointe de son épée, et se mit à tracer sur le sable un globe surmonté d'une croix.

Les prétentions à l'esprit et au génie sont aussi devenues beaucoup plus communes qu'autrefois, et les plaisirs de l'esprit beaucoup plus rares. On jouait jadis des proverbes, ce qui demandait de l'esprit, car ces proverbes étaient de petites comédies impromptu. On avait quitté cet amusement pour les charades, qui n'exigent assurément aucuns frais d'esprit. On faisait régulièrement des lectures tout haut à la campagne; on n'en faisait plus; on avait retranché de la société jusqu'à la conversation; on dissertait, on soutenait des thèses, mais on ne causait plus. Enfin les *comédies de société* étaient autrefois universellement à la mode; elles n'y sont plus du tout aujourd'hui.

---

(1) *Les Dangers du Monde.*

Ma correspondance avec l'empereur continuait toujours, et je l'avais fait servir à obliger beaucoup de personnes, dont plusieurs l'ont oublié depuis. Ne sollicitant absolument rien pour moi, j'étais fort encouragée à parler pour les autres ou à proposer ce que je croyais utile ou raisonnable. J'avais eu dans ce genre, à l'Arsenal, un succès qui me fit un grand plaisir. Le préfet de Paris (M. Frochot) nomma, dans tous les quartiers, *des dames d'inspection* des écoles primaires et de toutes les autres maisons d'éducation; *je fus nommée dame d'inspection de mon arrondissement,* conjointement avec madame Robert (car on nommait toujours deux dames d'*inspection* par arrondissement). Comme la place était honoraire et sans appointements, je crus devoir l'accepter, ce qui m'a pris un temps considérable; mais je ne l'ai pas regretté, parce qu'il a été utilement employé. J'allai donc visiter toutes les écoles, et je découvris une très-grande quantité d'abus pernicieux. Je composai là-dessus un petit Mémoire dans lequel je détaillais ces abus, et les moyens d'y remédier; j'envoyai ce Mémoire (1) à l'empereur, qui en fut si content et si frappé qu'il me fit dire par M. de Lavalette qu'il en était extrêmement satisfait, et qu'il me chargeait d'en faire un beaucoup plus long et beaucoup plus détaillé, contenant le plan d'une école gratuite pour le peuple. M. de Lavalette ajouta que l'empereur m'offrirait sûrement la direction de cet établissement, et je l'aurais acceptée avec joie : c'était la seule place qui pût me convenir. Je fis le Mémoire qui m'était commandé, et, pour le mieux faire, j'employai quinze jours, depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi, à visiter de nouveau les écoles, grandes et petites, et les gardeuses d'enfants, non-seulement de mon quartier, mais de tous ceux de Paris; et comme je n'avais pas le droit d'interroger dans ces derniers, je m'y pré-

(1) Cet écrit se trouvait entièrement étranger aux Mémoires.
(*Note du nouvel éditeur.*)

sentais sous le prétexte d'avoir des enfants à y placer. Je gardai une copie des Mémoires que j'envoyai à l'empereur, et j'eus la satisfaction, après avoir donné ce Mémoire, de voir sur-le-champ, dans tous les papiers publics, les décrets de l'empereur, réprimant les abus que j'avais signalés, et donnant, pour les réprimer, les ordres que j'avais proposés, surtout relativement *aux gardeuses d'enfants*. Ce succès m'enhardit à faire à l'empereur une autre proposition, qui fut aussi bien accueillie. Je savais que ses passions lui avaient fait adopter, dans sa vie privée, tous les principes philosophiques, ce qui ne m'empêcha pas de lui parler sans cesse, dans ma correspondance, contre la philosophie moderne.

J'ai déjà dit que j'avais pour collègue, dans mon *inspection*, madame Robert, ce qui nous obligea à faire ensemble beaucoup de courses; madame Robert est une personne aussi aimable qu'elle est intéressante; on trouve dans sa vie plusieurs singularités qui méritent d'être rapportées. Elle a eu plusieurs enfants, accouchant alternativement d'un sourd et muet et d'un enfant ayant tous ses organes. J'ai beaucoup vu l'aînée, mademoiselle Robert, qui avait alors quatorze ou quinze ans; elle était d'une fraîcheur éblouissante et belle comme le jour. Elle joignait à cette fraîcheur si remarquable une intelligence surprenante, dont on avait profité pour lui donner beaucoup de talents; elle avait toute l'adresse que peut avoir une femme; elle peignait très-agréablement; elle jouait même du piano; je l'ai vue prendre sa leçon et déchiffrer passablement; voici comment. Son maître était assis derrière elle, les bras étendus, afin de poser légèrement ses mains sur celles de l'écolière; alors il indiquait les notes en touchant à mesure les doigts qui doivent faire résonner les touches. L'invention est ingénieuse, mais le résultat ne vaut pas la peine et l'application qu'elle exige; car qu'est-ce que la mesure *sans oreille?* Mademoiselle Robert se faisait entendre par signes parfaitement, même par ceux qui ne con-

naissent pas le langage des doigts, qu'on apprenait si bien chez l'abbé de l'Épée et son digne successeur, l'abbé Sicard. Madame Robert avait pris beaucoup de leçons chez lui, afin de pouvoir s'entretenir avec sa fille, et la tendresse maternelle la rendit bientôt aussi savante qu'on peut l'être dans ce genre. La physionomie de mademoiselle Robert était si expressive, elle avait des yeux si pénétrants, que sans aucuns signes elle pouvait facilement entendre et comprendre. Madame Robert conduisit un soir sa fille à un grand bal donné par la ville de Paris à l'empereur; mademoiselle Robert fut placée sur la banquette des danseuses; l'empereur, frappé de sa belle figure, s'arrêta devant elle et lui dit beaucoup de choses obligeantes, que mademoiselle Robert comprit parfaitement; elle fit plusieurs signes modestes de reconnaissance avec une expression si naïve et si vraie que l'empereur crut entendre ses réponses. Il s'éloigna d'elle sans se douter qu'elle fût muette.

Ce fut à ce même bal que madame Cardon fit à Napoléon une réponse si spirituelle et si touchante. Napoléon, en général, n'aimait pas que l'on eût une grande fortune indépendante de ses dons. Napoléon n'avait jamais vu madame Cardon, son nom même lui était inconnu; on lui dit que son mari possédait de grandes richesses; alors il s'avança vers elle avec une nuance d'humeur et lui dit brusquement : « Vous êtes madame Cardon? » Une profonde révérence répondit à cette question. L'empereur reprenant la parole : « Vous êtes très-riche? — Oui, Sire; j'ai dix enfants. » L'empereur sentit toute la finesse et tout le charme de cette réponse; son regard se radoucit, mais il se hâta de s'éloigner.

---

Dans les derniers temps du règne de l'empereur, je lui proposai de faire des éditions séparées, magnifiquement imprimées et avec de belles gravures, des ouvrages prétendus philoso-

phiques qui avaient le plus de réputation. Je conseillais de charger un certain nombre de gens de lettres de supprimer de ces ouvrages tout ce qui s'y trouvait contre la religion et les mœurs, et de joindre au reste quelques notes critiques placées au bas du texte. J'offris de livrer pour cette entreprise une grande quantité d'extraits et de réflexions que la Providence a voulu que je ne perdisse pas avec tous mes autres manuscrits que j'avais confiés à ma fille. L'empereur approuva tellement cette idée qu'il envoya sur-le-champ chercher M. Pierre Didot pour lui demander combien coûterait cette entreprise et pour le charger d'en faire avec détails l'évaluation. C'était peu de temps avant la campagne de Russie, qui anéantit ce projet. Voilà ce que Napoléon voulait faire!

---

Oh! le bon temps que celui où, lorsqu'on se rassemblait dans un salon, on ne songeait qu'à plaire et à s'amuser! où l'on n'aurait pu, sans une excessive pédanterie, avoir la prétention de montrer de *grandes vues sur l'administration!* où l'on avait de la grâce, de la gaieté, et toute la frivolité qui rend aimable, et qui repose le soir du poids de la journée et de la fatigue des affaires! Aujourd'hui l'on est ni plus solide dans ses goûts, ni plus fidèle dans ses attachements, ni plus prudent dans sa conduite; mais on se croit profond parce qu'on est lourd, et raisonnable parce qu'on est grave; et, lorsqu'on est constamment ennuyeux, comme on s'estime! comme on se trouve sage!... Quel est ce salon assiégé, où l'on entre en foule, en tumulte; où tout le monde, entassé, pressé, se tient debout; où les femmes ne peuvent trouver un siége?... On vante l'esprit de la maîtresse de la maison; mais à quoi lui sert-il? Elle ne peut ni parler, ni entendre; il est impossible de s'approcher d'elle. Un mannequin placé dans un fauteuil ferait aussi bien qu'elle les

honneurs d'une telle soirée. Elle est condamnée à rester là jusqu'à trois heures du matin, et elle ira se coucher sans avoir pu apercevoir la moitié des gens qu'elle a reçus... *C'est là une assemblée à l'anglaise !* Il faut convenir que les *soirées à la française,* passées jadis au Palais-Royal, au Palais-Bourbon, au Temple, chez madame de Montesson, chez madame la maréchale de Luxembourg, chez madame la princesse de Beauvau, chez madame de Boufflers, madame de Puisieux, etc., valaient mieux que cela.

---

Au commencement du printemps de 1821, je dînai chez lord Bristol, où se trouvait le duc de Mecklembourg, que je vis avec un intérêt particulier, parce qu'il était depuis longtemps l'ami intime de M. de Custine, dont il me conta des traits charmants. J'étais à table à côté de lui, et nous causâmes si gaiement que je lui contai à mon tour la ridicule aventure qui m'arriva jadis à Mecklembourg, où je fus forcée de m'arrêter dans une auberge, parce qu'un de mes chevaux de louage était blessé (1). Je fis apporter ma harpe, je me mis à en jouer. Un Français qui était attaché à la cour passait dans la rue; il m'entend, entre dans l'auberge, monte dans ma chambre, se passionne pour moi, me propose de me présenter à la cour (j'étais sous le nom de miss Clarke), me dit qu'il y est attaché comme maître de langue française, et que, si je veux l'épouser, nous y ferons la plus grande fortune. Cette scène fut très-longue ; je crois l'avoir contée avec plus de détail dans ce même ouvrage. J'eus toutes les peines du monde à me débarrasser de cet amant impromptu, qui me dit toutes les extravagances du monde. Le duc rit aux larmes de cette histoire; il me dit que ce même homme non-seulement vivait, mais qu'il était en

(1) Je me rendais à Berlin.

France dans une fort jolie terre dont il a hérité. Le duc ajouta qu'il allait lui écrire, et que, sans lui dire qui je suis, il lui apprendrait seulement qu'il avait retrouvé la personne qu'il a aimée si subitement, que cette personne n'était pas libre alors, qu'elle l'est devenue depuis, et qu'elle lui offre *son cœur et sa main*. Le duc me dit qu'il me montrerait sa réponse. Cette conversation nous mit de fort bonne humeur pendant tout le dîner.

M. le duc de Bassano, que je rencontrais souvent chez M. de Valence, me conta deux traits d'arbres célèbres que j'ignorais, et dont je me promis d'orner ma *Botanique historique et littéraire,* parce qu'ils n'ont jamais été imprimés ; les voici.

Le roi Auguste de Saxe, rival heureux pour le trône de Pologne du roi Stanislas, faisait de fort jolis ouvrages de tour ; il fit venir d'Espagne de grosses bûches d'orangers pour les tourner. Quand ces bûches arrivèrent, le roi était mort ; on déposa les bûches dans une espèce de hangar où elles restèrent oubliées pendant plusieurs années. Au bout de ce temps, un jardinier instruit les découvrit ; il vit avec surprise qu'elles avaient germé et qu'elles portaient de petites branches avec des feuilles vertes ; il les planta avec intelligence d'une certaine manière ; elles reprirent. On les cultiva avec grand soin ; elles devinrent de superbes orangers qui subsistent encore, et qui sont les plus beaux de l'Europe. Les autres arbres célèbres sont, auprès de Vienne, de magnifiques peupliers plantés par le grand Sobieski ; ces peupliers, qui étaient d'une espèce particulièrement belle, existent toujours et sont les plus élevés qu'on connaisse.

Durant ce même printemps je voyais souvent mesdames de Bellegarde, qui m'avaient fort négligée depuis longtemps ; mais elles sont si bonnes et si aimables qu'on est toujours charmé de les retrouver ; je ne suis jamais tentée de bouder des personnes auxquelles je reconnais un bon cœur et un excellent caractère.

Je retournai chez M. Denon pour achever de voir ses belles collections ; j'y admirai surtout les ouvrages des sauvages, leurs corbeilles d'un travail admirable, leurs coiffures, leurs ceintures, leurs tissus d'étoffes faites d'écorce d'arbre avec un art infini ; celles qui sont en fils de coton ne sont point entrelacées ; les fils sont posés les uns contre les autres et parfaitement bien gommés dessus et dessous ; étant préparés ainsi ils les mettent sous presse, ensuite les font sécher, ce qui forme une toile fort blanche très-jolie et qui tient très-bien ; la pluie les dissoudrait, mais il ne pleut presque jamais dans les déserts où cela se fabrique. Tous leurs ustensiles de ménage, coupes et plats, sont charmants ; ils portent des petits dessins fort légers et très-jolis. Je remarquai une espèce de petite boîte fort ingénieuse : c'est un coco dont on n'a poli qu'une moitié, sur laquelle on a gravé un visage ; la bourre du coco laissée de l'autre côté forme les cheveux ou une perruque à la tête. L'exécution de cette petite pièce est charmante. La collection de vieux laques est unique par la finesse, la beauté du vernis, la variété des formes et la richesse des ornements ; cette collection remplit quatre armoires. Il y a aussi dans ce cabinet une momie d'une conservation parfaite, et en outre encore une petite main sculptée de la plus grande beauté, qui a été modelée sur celle de la princesse Borghèse, sœur de Napoléon.

M. Denon montre toutes ces choses avec une amabilité qui en augmente encore le prix.

On ne parlait dans ce moment que de la reddition de Naples, c'est-à-dire de la réception amicale que les Napolitains firent aux Autrichiens, qui n'étaient point venus comme voulant faire la guerre, et qui n'avaient annoncé que le désir d'être reçus en médiateurs pour rétablir l'ordre et la concorde entre le roi et la nation ; il est vrai que les médiateurs en si grand nombre annoncent assez qu'ils ne veulent pas que leurs bons offices soient refusés. On dit à cela : De quoi se mêlent-ils ? Il est odieux, il est intolérable de s'ingérer dans les affaires d'un

peuple étranger ; et, d'après ce raisonnement, on s'indigne et on se récrie sur l'iniquité de cette entreprise ; et les mêmes gens si passionnés pour la justice ne s'indignent nullement lorsqu'un prince étranger vient, à la tête d'une armée, envahir une province ou même les États de son voisin ; on trouve à cela de la grandeur et de la gloire, et pour les actions de ce genre les plus iniques que l'on puisse faire on décerne des couronnes et l'on élève des statues !...

Que les hommes sont inconséquents ! Et jamais, dans aucun temps, l'inconséquence, c'est-à-dire la déraison, n'a été poussée aussi loin que dans ce siècle. Voilà où nous ont conduits les intrigues et les écrits des prétendus philosophes

---

J'ai oublié de dire que je fis en 1822 un petit tour de force assez joli pour mon âge. Je reçus un matin une lettre de madame de Choiseul, qui me mandait qu'elle avait acquis un talent à Besançon, qu'elle avait appris à jouer de la guitare. J'en joue depuis mon enfance ; j'ai une guitare espagnole très-belle qui m'a toujours suivie partout ; mais elle est décrépite comme moi, elle n'a que cinq cordes. Je mandai à madame de Choiseul que je la lui léguerais, comme Pétrarque légua son luth à son ami, et je fis là-dessus une épître en trente-six vers à ma vieille guitare. Tout cela était fini le lendemain matin, et je l'envoyai tout de suite par la poste à madame de Choiseul. Je gardai une copie de mon épître ; la voici.

ÉPITRE A MA VIEILLE GUITARE.

De ta nacre et de ta beauté,
De ta superbe cathédrale (1),

(1) On appelait ainsi autrefois le trou rond qui se trouve sur la table de la guitare, lorsqu'il était décoré en dedans de petits ornements au milieu desquels se trouvait une espèce de pyramide.

(*Note de l'auteur.*)

Ne tire plus de vanité !
Du temps l'influence fatale,
Et la mode surtout, ont détruit pour jamais
Ton charme et tes brillants attraits.
Jadis tu n'avais point d'égale;
On t'admirait, je ne puis le nier,
Quand je portais un énorme panier,
De hauts talons, la cuirasse élégante,
Qui, de mes flancs captifs bornant pressant le tour,
Leur prescrivait le plus mince contour.
On t'admirait quand ma robe éclatante,
Couverte de pompons, de fleurs et de clinquants,
Étalait ses plis ondoyants,
Et que ma coiffure charmante,
Édifice majestueux,
Qui, réunissant à la grâce
La dignité sévère et l'imposante audace,
En bravant des salons les lustres radieux,
Semblait s'élever jusqu'aux cieux !...
Ces beaux jours sont passés! Perte des mœurs antiques !
O triste effet des révolutions!
Plus de paniers, de poches, de talons!....
Nous sommes maintenant gothiques.
Que la gloire est trompeuse et le destin léger !
Mais tu ne peux t'en affliger
En songeant au bonheur que mon cœur te destine.
Hélène, un jour, plus d'une fois
Te pressera sur sa poitrine;
Tu rajeuniras sous ses doigts.
Pour elle sois toujours exemple de rudesse :
Elle aime la douceur, l'accord, la vérité;
Ne lui montre jamais d'aigreur, de fausseté:
Tu conserveras sa tendresse;
Que tes accents enfin, ou nobles, ou touchants,
Puissent sympathiser avec son caractère;
Et si tu veux l'attendrir et lui plaire,
Rappelle-lui nos sentiments.

J'étais à Tivoli lorsque madame de Choiseul me donna un long roseau renfermant une allumette; je fis là-dessus cet impromptu, sur l'air : *Pour la Baronne* (1) :

Mon allumette,
De l'amitié don précieux,
Mon allumette
Me fera bien des envieux.
Elle est belle; grande et bien faite;
Que peut-on attendre de mieux
D'une allumette.

Mon allumette,
Suivant un récit merveilleux,
Mon allumette
Recèle un larcin glorieux.
Savez-vous quelle est la retraite
Du feu sacré pris dans les cieux?...
Mon allumette.

Mon allumette
A jamais fera mon bonheur;
Mon allumette
Entretiendra la vive ardeur
Et l'amitié tendre et parfaite
Qui déjà remplissaient mon cœur,
Sans allumette.

---

Le docteur Canuet, maître de la maison que j'habite à Chaillot, est aussi intéressant par sa vie entière et par ses actions qu'il est distingué par ses talents; il exerce gratuitement la médecine pour les pauvres, et il est administrateur dans tout cet *arrondissement* de tous les établissements de charité. M. Canuet a servi dans la Vendée du temps de la République en qualité de

(1) Il faut se rappeler que la fable dit que Prométhée cacha dans une espèce de roseau le feu sacré qu'il avait dérobé au ciel.
(*Note de l'auteur.*)

chirurgien-major, et il eut la gloire de conserver un bras à M. de Lescure. Il arriva au moment où l'on allait le lui couper; après l'avoir examiné, il s'opposa fortement à cette douloureuse opération, se chargea de le soigner, et sauva le bras de ce jeune héros. M. Canuet m'a conté une autre histoire bien touchante du même temps, et dont il a été presque témoin. La voici. Au plus fort de la guerre de la Vendée, les républicains prirent la ville de Worms; le *représentant du peuple*, nommé Féraud (1), en y entrant, se rendit sur-le-champ avec sa suite au couvent des capucins. Les religieux, à son approche, s'enfuirent, à l'exception de trois, l'un vieillard de quatre-vingt-douze ans et aveugle, les deux autres jeunes, qui ne restèrent que pour ne pas abandonner l'infortuné vieillard; action d'autant plus méritoire que toutes les cruautés précédentes devaient leur faire croire qu'ils se livraient à une mort certaine. Le *représentant du peuple*, après avoir parcouru le couvent, qu'il trouva désert, entra dans la chambre où étaient les trois religieux. Aussitôt que l'aveugle entendit le bruit terrible de la troupe ennemie, il pria ses deux compagnons de le mettre à genoux, ce qu'ils firent, en s'y mettant eux-mêmes et en le soutenant sous les bras; et lorsque M. Féraud (le représentant) ouvrit leur porte et s'avança vers eux, le vieillard dit : « Nous voilà prêts à recevoir le martyre! — Non, mon Père, répondit M. Féraud; je vous prends sous ma protection, ainsi que vos généreux compagnons, qui ne vous ont point abandonné; je vous accorderai d'ailleurs toutes les choses dont vous aurez besoin. Demandez-les, parlez... — Mon fils, répondit le vieillard, je ne sens en ce moment que le besoin de

(1) Le député Féraud, attaché au parti connu sous le nom de *Girondins*, fut un des adversaires les plus énergiques de celui dit des *Montagnards*, et paya de sa tête, le 20 mai 1795, sa courageuse opposition aux fureurs de ce parti.

(*Note du premier éditeur.*)

vous témoigner ma reconnaissance; mettez-vous à genoux, je vais vous donner ma bénédiction. . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Le républicain obéit; il tombe à genoux et reçoit la bénédiction avec respect et ferveur. Les trois religieux, efficacement protégés, furent sauvés.

---

J'aime à recueillir de jolis traits de l'enfance et de l'adolescence; en voici un qui est beaucoup mieux que *joli;* on m'assure qu'il est authentiquement consacré dans un dictionnaire historique. Le fils du comte d'H*** était élevé dans une pension d'Orléans; cet enfant n'avait que six ans lorsque, dans le temps de la Terreur, il apprit que son père venait d'être arrêté. Aussitôt l'enfant ne songe qu'à s'évader; il se lève pendant la nuit; il parvient à franchir les murs du jardin, se trouve sur la grande route, et, sans autre guide que l'instinct de la piété filiale, il arrive à Paris après avoir fait à pied trente lieues en deux jours et demi. Quels furent la surprise et le saisissement du comte d'H*** lorsqu'il vit introduire dans sa prison son enfant, dont les larmes et les prières avaient triomphé de la férocité des geôliers! L'un des gardiens de la prison s'intéressa si vivement au sort de cet enfant sublime et de son père que celui-ci échappa à la mort et fut mis en liberté. On a fait un livre sur les enfants *précoces;* celui dont je viens de raconter cette admirable action mérite d'obtenir le premier rang dans ce livre, car les espèces de prodiges opérés par les talents les plus extraordinaires et les plus prématurés sont bien au-dessous de ceux que peut produire une telle âme. Je ne me console point de ne pas savoir le nom de cet enfant et d'ignorer ce qu'il est devenu.

---

A propos de belles actions et de beaux caractères, je veux faire mention ici d'un trait bien touchant qu'on m'a conté ces jours passés. Il existe près de Paris une vieille fermière qui a une petite-fille orpheline, âgée de seize ans, dont elle prend soin et qu'elle aime passionnément; mais comme, dans cet état, la brutalité et la violence s'allient très-communément à la sensibilité, le sentiment de la vieille femme pour sa petite-fille ne l'empêche pas de la battre très-souvent avec beaucoup de rudesse, ce que la petite-fille supporte constamment avec une douceur inaltérable et sans jamais se permettre une seule plainte. Un jour que la vieille femme, cédant comme de coutume à son emportement, battait à coups redoublés la jeune paysanne, tout à coup cette dernière se mit à pleurer avec amertume; sa grand'mère s'arrêta en s'écriant : « Tiens! v'là du nouveau! Tu ne pleures jamais quand je te bats, et pourquoi donc aujourd'hui? — Hélas! répondit son angélique enfant, c'est que vous ne me faites pas du tout de mal, ce qui me fait voir que vos forces s'affaiblissent!... » Nous espérons qu'une telle réponse a désarmé pour jamais l'irascible grand'mère.

---

On m'a conté encore de la même époque une anecdote d'un genre très-différent; comme elle est courte, je vais la placer ici. Le général Decaen voyageait dans le temps de la Révolution; il fut arrêté dans un village de Normandie et conduit devant l'officier municipal. « Comment vous nommez-vous? dit le fonctionnaire public. — *Decaen.* — Votre profession? — *Aide de camp.* — D'où venez-vous? — *De Caen.* — Où allez-vous? — *Au camp.* — Oh! il y a trop de *cancans* dans votre affaire; je vous arrête. »

---

Madame la vicomtesse de Candau, grand'mère de madame de Nays, habitait Pau, où elle se faisait universellement révérer par sa piété et son immense charité. Elle jouissait d'une grande fortune; elle était éminemment pieuse et royaliste; on la fit comparaître au tribunal révolutionnaire, où elle fut condamnée à la mort. Cet arrêt produisit une vive sensation dans la ville de Pau; les pauvres, se réunissant en corps, firent même plusieurs démarches en sa faveur; mais, malgré le système de l'égalité, cette classe, toujours trop nombreuse, n'était point admise au rang des citoyens; on ne les écouta point, et le jour de l'exécution fut désigné. Un incident fort extraordinaire força d'en différer l'époque : le bourreau, plus équitable et plus humain dans cette occasion que les juges, refusa nettement de guillotiner madame de Candau; on le menaça vainement, rien ne put l'intimider. Alors on fit venir de Tarbes un autre bourreau qui, n'étant pas de la ville de Pau, ne pouvait avoir la même vénération pour la mémoire de madame de Candau. Cependant tout ce qu'il entendit dire d'elle fit sur son esprit une profonde impression. Par les lois de ce temps tout ce qui se trouvait sur les condamnés conduits à l'échafaud appartenait au bourreau. Après l'exécution de madame de Candau, on trouva sur elle une très-belle tabatière d'or; le bourreau ne voulut point la garder; il la déposa sur-le-champ, car il était impossible, sans exposer sa vie, de la renvoyer directement à sa famille; mais le bourreau prit de si prudentes précautions que cette précieuse tabatière, quelque temps après, fut fidèlement remise aux parents de madame de Candau, qui en ont fait un monument très-touchant : ils l'ont mise dans une belle urne de forme funéraire, portant une inscription, tirée de la sainte Écriture, sur la mort du juste.

Cette histoire m'a d'autant plus intéressée qu'elle a achevé de me confirmer dans une opinion consolante que plusieurs observations m'ont donnée pendant et depuis le règne de la Terreur.

J'ai remarqué qu'à la gloire de la nation française et de la

nature humaine chaque atrocité a été expiée par des actions sublimes d'un genre opposé dans les mêmes situations ; par exemple, on a vu des enfants et des domestiques dénoncer leur père et leurs maîtres, mais on en a vu un plus grand nombre se dévouer pour eux. Des femmes, pour échapper à la mort, ont déclaré une illégitime et fausse grossesse, et la belle et jeune princesse Josèphe de Monaco a mieux aimé périr que de faire cette fausse et ignominieuse déclaration. Tandis que les impies blasphémaient et commettaient d'horribles sacriléges, des millions de saints s'offraient au martyre et montaient avec joie sur les échafauds ; tandis que des hommes lâches refusaient un asile à des parents, à des amis, un nombre prodigieux de personnages de tout sexe et de tout âge s'exposait à la mort et la subissait souvent pour sauver des étrangers et des inconnus proscrits. On trouve dans l'histoire de ces temps désastreux les mêmes contrastes sur les dépôts confiés, et les dépositaires généreux expiant les forfaits des dépositaires infidèles, etc., etc. Mais je n'avais point trouvé d'action sublime et contraire à celle que je crois avoir déjà citée de ce jeune homme de la Rochelle qui, dans un mouvement *d'enthousiasme*, proposa au club des jacobins de cette ville de guillotiner lui-même vingt-deux émigrés faits prisonniers les armes à la main, afin que l'exécution ne fût pas différée, parce que le bourreau était dangereusement malade et dans son lit. La proposition fut acceptée avec transport, et le *titre* glorieux de *vengeur du peuple* fut, par acclamation, décerné à ce jeune homme, qui se montra digne de cet honneur en exécutant le lendemain de sa propre main ses vingt-deux compatriotes. Je n'avais jamais pu trouver *le contraire* de cette exécrable action ; mais l'histoire de madame de Candau me l'a fourni. Ceci m'a donné l'idée d'un livre très-intéressant à faire, s'il était sans verbiage : ce serait le rapprochement des grandes et des mauvaises actions, formant de beaux contrastes, produites par la Révolution.

Une de mes amies, madame de Lingré, a, depuis sa première jeunesse, une faculté *infuse* si étonnante et même si miraculeuse, que je dois en rendre compte ici. Sans avoir étudié le moins du monde les mathématiques et la géométrie, elle peut, par un don extraordinaire de la nature, résoudre en peu de minutes le problème le plus compliqué et le plus difficile, et de quelque genre que ce puisse être. Voulant que je fusse témoin de ce phénomène, elle m'a demandé d'inviter l'un des plus grands mathématiciens de la France (à mon choix) à venir passer une soirée chez moi, afin de lui proposer les problèmes dont elle donnerait sur-le-champ la solution. J'ai invité M. de Prony, qui est venu le 29 octobre; il nous apporta trois problèmes qu'il avait composés avec soin pour cette visite, et voici sans aucune espèce d'exagération ce qui s'est passé : M. de Prony a lu l'énoncé du premier problème; madame de Lingré aussitôt a mis la main sur ses yeux, en nous disant que nous pouvions causer comme à l'ordinaire, et au bout de *deux minutes* elle a donné la solution parfaite du problème. Il en a été ainsi successivement des deux autres, et M. de Prony a répété plusieurs fois que c'était un don de la nature absolument inexplicable. Ce prodige m'a ravie, et comme amie de madame de Lingré et comme femme, d'autant plus que madame de Lingré a mis à ce nouveau triomphe la simplicité et la modestie qui lui sont naturelles. Je jouissais aussi de la joie touchante de son excellent fils. J'ai déjà parlé de lui dans ces Mémoires, avec les éloges qui sont dus à son aimable caractère et à son esprit si distingué et si supérieur.

Si madame de Lingré eût été un homme, cette faculté merveilleuse lui aurait certainement acquis la haute célébrité qui fait obtenir de grands emplois; mais, quoiqu'elle ne soit *qu'une femme*, il me semble que, sous tous les gouvernements, elle mériterait bien quelque marque éclatante d'honneur. Comme j'ai l'*esprit de corps*, qu'en général les femmes n'ont point, je m'enorgueillis aussi de tous les succès brillants de

toutes mes contemporaines. Je suis fière de notre latiniste madame Maussion, et j'ai éprouvé un grand plaisir en entendant mon ami M. Lemaire rendre hommage, avec sa candeur ordinaire, aux talents de cette dame. Un tel suffrage, dans ce cas, vaut bien une couronne académique. Je crois aussi que le beau siècle de Louis XIV n'a point vu de femmes exceller dans la peinture, et nous pouvons citer, et dans des genres différents, mesdames Lebrun, de Grollier, Jacotot, Lescot, Pagès, Hersent, etc., etc., etc. Et l'on me doit une *architecte* et une femme *sculpteur*, mesdemoiselles Charpentier, dont j'ai, dès leur enfance, facilité les études; mais leurs talents et leurs succès n'ont eu pour théâtre que la ville d'Orléans (1).

---

Après des recherches aussi longues qu'infructueuses, et faites par mes amis et par moi, j'ai enfin trouvé dans un couvent (comme je l'ai dit) un logement qui me convient; j'ai passé quatre mois pleins dans la maison de santé si bien tenue par le docteur Canuet, et j'emporte, en m'en allant, un regret sincère de n'avoir plus pour voisin une famille si vertueuse et si aimable. Me voici établie aux dames de Saint-Michel. J'ai été me promener hier dans leur grand jardin; je voulais faire une visite à madame la prieure, et la dame religieuse qui avait la bonté de me conduire m'a dit qu'elle ne pouvait me recevoir, parce qu'elle était malade des suites d'un violent chagrin causé par la mort tragique et touchante d'une religieuse qu'elle aimait particulièrement. Voici le détail de cette mort inopinée. On raccommode, à l'extrémité du jardin, un grand bâtiment qui

(1) Plusieurs années auparavant, on a vu en Angleterre une dame de la cour montrer le plus grand talent pour la sculpture; elle a fait, entre autres choses, la statue colossale de Georges III.

(*Note de l'auteur.*)

tombait en ruines; la religieuse dont il est question, et qui était encore dans la force de l'âge, voulut, par un sentiment céleste, passer dans ces décombres tout le temps de la journée qui n'est point employé à dire les offices; car elle avait remarqué que les maçons se permettaient dans leurs entretiens des expressions et des chants plus que profanes, et que les pensionnaires, en se promenant, pouvaient entendre. Bien certaine que sa présence contiendrait cette licence, elle allait s'asseoir sur une pierre dans ces ruines, au milieu d'une épaisse poussière. Un matin, les maçons lui représentèrent que la place qu'elle avait choisie était fort dangereuse; elle imagina qu'ils avaient envie de se débarrasser d'elle et elle resta; tout à coup une grosse solive tomba sur sa tête et la blessa mortellement. On envoya aussitôt chercher un prêtre et un chirurgien; elle avait toute sa connaissance; elle n'eut que le temps de recevoir tous ses sacrements et elle expira une demi-heure après.....

Quelle piété et quelle pureté d'âme il faut avoir pour exposer sa vie dans la seule intention de prévenir le mal que nous entendons tous les jours par nos fenêtres et dans les rues: quelques propos licencieux!... ..

Le jardin est très-grand; on y trouve une immense allée bien couverte; le reste du jardin est en potager, contenant quatre *fabriques*, qui sont quatre chapelles, l'une dédiée à la sainte Vierge, la seconde à saint Augustin, la troisième à saint François de Sales, et la quatrième à saint Michel. Je désirerais qu'aux chapelles de saint Augustin et de saint François de Sales on mît des inscriptions tirées de leurs sublimes ouvrages.

J'ai eu la curiosité, il y a deux ou trois jours, d'aller visiter le cul-de-sac Saint-Dominique, qui est à deux pas d'ici et dans lequel j'ai passé les plus brillantes années de ma première jeunesse, depuis l'âge de dix-huit ans jusqu'à celui de vingt-deux; nous y avions un très-bel appartement au premier, donnant sur un joli jardin au bout duquel se trouvait une petite porte en face de l'église paroissiale de *Saint-Jacques du Haut-Pas;*

c'est là que mes trois enfants, mes deux filles et mon fils, furent baptisés. Mon beau-frère et sa femme occupaient le rez-de-chaussée de cette maison. Comme elle est la dernière du cul-de-sac Saint-Dominique, j'ai dans l'instant reconnu la porte; mais en entrant dans la cour j'ai vu que tout était changé dans la maison; tout devait l'être en effet depuis plus d'un demi-siècle. J'ai questionné la portière, qui m'a dit que seulement depuis dix ans les appartements n'étaient plus reconnaissables, et qu'afin de les doubler on les avait tous diminués; que d'ailleurs le maître était absent et qu'il était impossible d'entrer chez lui. Je suis revenue tristement, regrettant, parce que j'aurais voulu les décrire, des impressions qui eussent sans doute été très-vives, ce qui fournit toujours quelques idées neuves et morales, mais qui n'auraient pu produire en moi que des regrets et des souvenirs douloureux. Qu'ai-je fait depuis cette époque de ces cinquante-huit ans que la Providence a daigné m'accorder? Jusqu'ici si peu de bien, du moins aux yeux de celui qui ne juge les actions que d'après leurs motifs! et tant de fautes réelles, tant d'imprudences, de fausses démarches, d'étourderies, de puérilités, de vanités romanesques, de folies en tout genre. Et combien n'ai-je pas éprouvé de joies trompeuses, de malheurs véritables, d'espérances mensongères, de dangereuses illusions et de mécomptes de toute espèce!.. ... Hélas! dans ce lieu l'avenir encore était à moi! Si je ne l'eusse pas gâté, comme je le reverrais avec délice, comme je serais heureuse aujourd'hui!. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Ne nous plaignons point, car nous devons demander pardon à Dieu de presque tous nos malheurs.

Madame de Choiseul a fait pour moi quelque chose de charmant; elle voulait aller voir mon ancienne demeure; je l'en ai empêchée en lui apprenant qu'elle était absolument méconnaissable; mais madame de Choiseul a été faire une prière pour moi dans l'église paroissiale où j'ai été trois fois relever de mes couches, et où, par conséquent, comme je l'ai déjà dit, mes

trois enfants ont été baptisés ; et de ces trois enfants il ne m'en reste qu'une !. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Je ne puis dire combien je suis reconnaissante du sentiment touchant et délicat qui a porté madame de Choiseul à aller dans cette église prier pour moi ; cette prière, sans doute si fervente, me portera bonheur ; elle me rappelle ce beau mot de l'Écriture sainte : *L'amie fidèle est une forte protection ; celui qui l'a trouvée possède un trésor.* (Ecclésiastique, chap. VI.)

---

Il m'est venu une idée utile à la jeunesse, et je veux la placer ici ; il me semble que tous les jeunes gens qui entrent dans le monde devraient composer un ouvrage qu'ils intituleraient : *Ma vie ou mes Mémoires imaginaires.* On donne, pour terminer l'éducation de la jeunesse, des sujets de composition, mais isolés, n'ayant nul rapport entre eux, et qui, par conséquent, ne peuvent laisser dans la tête que des idées vagues ; un ouvrage suivi, divisé par chapitres, n'aurait pas ce grand inconvénient, et il aurait l'avantage de rassembler avec une utile liaison les idées morales éparses, pour ainsi dire, dans l'imagination, et que les diverses occupations de collége ont dû donner.

L'éducation des hommes n'étant terminée qu'à dix-huit ans, au plus tôt (1), je propose donc aux jeunes gens, à la grande époque de leurs débuts dans le monde, de composer d'abord le plan de l'ouvrage désigné ci-dessus, et d'accord et avec les conseils d'un mentor éclairé ; par exemple, le premier chapitre contiendrait le détail des opinions et des sentiments qu'un jeune homme bien né doit porter dans la société, de sa manière de s'y conduire, de sa réserve, de sa modestie, de sa

(1) En Angleterre on ne sort des universités d'Oxford et de Cambridge qu'à vingt et vingt et un ans ; cela seul est un grand bien.
(*Note de l'auteur.*)

politesse, de son respect pour l'âge, l'expérience, et des moyens de s'instruire par la conversation, etc. Dans le second chapitre on parlerait des séductions de tout genre auxquelles un jeune homme est exposé, et l'on dirait comment on peut en triompher. Les autres chapitres apprendraient comment on doit voyager et supporter les revers de la fortune, et enfin comment on doit remplir les devoirs sacrés de fils, d'époux, de père, etc., etc. Je recommanderai surtout que le jeune homme, dans cette composition, parle toujours comme s'il était le héros de l'histoire qu'il raconte, et que, dans toutes les situations difficiles qu'il a inventées, il prenne sérieusement les conseils de son mentor. Il faut que dans cette fiction il se donne constamment le caractère auquel il doit véritablement aspirer, c'est-à-dire les sentiments religieux, les principes invariables, le courage, la force d'âme, la persévérance qui font triompher de toutes les séductions et de tous les obstacles.

On croit trop communément qu'un caractère parfait, une vie constamment irréprochable sont des chimères, qu'enfin il y a des faiblesses aimables et intéressantes. Il n'y a rien de plus *aimable* que la perfection, et rien de plus *intéressant* que la force d'âme unie à la sensibilité; et quant à la perfection morale, l'histoire et les observations particulières qu'on a pu faire dans une longue vie suffisent pour nous prouver que cette perfection n'est nullement idéale et chimérique.

---

Ce qui me choqua surtout, à mon retour en France, c'était d'entendre des femmes appeler leur cabinet *un boudoir,* car ce mot bizarre n'était employé jadis que par les courtisanes. Je trouvais encore que, lorsqu'on faisait les honneurs d'une maison, il ne fallait pas offrir d'une manière vague, comme le faisaient beaucoup de personnes qui avaient l'air de ne pas sa-

voir les noms de ce qu'elles proposaient, disant seulement: Voulez vous *du poisson*, ou *de la volaille?* On appelait les marchandes de modes *des modistes*, et un livre de souvenir *un album*; en parlant de l'habillement de quelqu'un, *sa mise, une mise décente*, etc. Voici encore des phrases du langage révolutionnaire, qui ne me déplurent pas moins : *aborder la question, en dernière analyse, traverser la vie*. On ne traverse un chemin que dans sa largeur, car y marcher dans sa longueur c'est le suivre. Ainsi, traverser est toujours faire un petit trajet. Quand on vit âge d'homme, on n'a point *traversé la vie*, on l'a parcourue; l'expression était donc impropre. On ne pourrait dire que d'un enfant mort au berceau qu'il a *traversé la vie*.

On avait inventé une phrase merveilleuse, car elle répondait à tout, elle excusait tout. Quelqu'un faisait-il une sottise : ses amis disaient : *C'est qu'il était dans une fausse position*; on n'avait plus rien à objecter. Cependant cette phrase, traduite littéralement, signifie qu'*on était dans une situation embarrassante*; et à cela on répondait jadis que l'esprit de conduite, le courage et l'habileté devaient servir à en tirer. Mais ces mots, *une fausse position*, comme on l'a dit, justifiaient tout.

Je dois dire, à l'honneur de la société actuelle, qu'on y entend beaucoup moins de ces phrases incorrectes que je viens de citer, et même de ces phrases banales et à la mode qui répandaient autrefois, avant la Révolution, beaucoup de monotonie et d'insipidité sur la conversation de l'ancienne société, éteinte ou dispersée. On entendait partout des exclamations qui exprimaient l'étonnement, la désolation, l'horreur ou l'enchantement et l'enthousiasme; tout était *inconcevable, inouï, monstrueux, horrible*, ou *charmant* et *céleste*. Lorsqu'on rencontrait quelqu'un auquel on avait fait fermer sa porte, on ne manquait jamais de lui protester qu'on était *désespéré* de ne s'être pas trouvé chez soi. Les gens d'un ton plus raffiné

se contentaient de dire qu'ils étaient bien *affligés*. Après avoir fait sept ou huit visites, on rentrait dans sa maison avec le remords d'avoir plongé dans l'affliction et réduit au désespoir une douzaine de personnes, mais aussi avec la consolation d'en avoir charmé et rendu heureuses un pareil nombre. Aujourd'hui ces exagérations sont fort affaiblies; les femmes surtout sont beaucoup plus froides, moins affectueuses, moins accueillantes; mais sont-elles plus sincères? C'est un question que je ne me permettrai pas de décider.

On ne soupait plus, parce que les usages n'étaient pas moins changés par la langue (1); les spectacles ne finissaient qu'à onze heures du soir, et cela seul produisait un grand changement dans la société. Après le dîner on voulait ou faire des visites ou aller au spectacle; on était distrait, préoccupé; on regardait à sa montre. Toutes ces choses ne donnaient ni un maintien ni une conversation aimables. Le souper jadis terminait la journée; on n'avait plus rien à faire; on ne craignait plus le mouvement et l'interruption causée par les visites qui surviennent toujours après le dîner; on était tout entier à la société; au lieu de compter les heures on les oubliait, et l'on causait avec une parfaite liberté d'esprit, et par conséquent avec agrément.

Autrefois les soupers de Paris étaient renommés pour leur gaieté; on s'amusait, on causait sans interruption, même à table, parce qu'on y était toujours placé, par son choix, à côté des personnes qui convenaient le mieux... Chez les princes du sang, le prince appelait auprès de lui *deux personnes*, et toujours deux femmes; la princesse aussi, et de même toujours *deux femmes*, à moins qu'il n'y eût un prince étranger de maison souveraine et sur le trône. D'ailleurs on pensait que ni une princesse ni une femme de la société ne pouvaient avec

(1) Quelques-uns des usages *anglo-révolutionnaires* subsistent toujours, par exemple ceux qu'on va lire. (*Note de l'auteur.*)

bienséance inviter un homme à venir s'asseoir à côté d'elles pendant une heure et demie; on pensait qu'à moins des privilèges du rang le plus élevé il n'y a point de cas où, dans le cours ordinaire des choses, une femme pût faire des *avances* à un homme. La politesse était parfaite, et par conséquent toujours aimable; elle ne dégénérait jamais en froid cérémonial, et l'on évitait avec soin, dans la société, tout ce qui pouvait ressembler à l'*étiquette* et rappeler l'idée de quelque inégalité dans les rangs. On trouvait que chez soi il fallait savoir accorder des distinctions à ceux qui le méritaient ou par la réputation, l'esprit, la considération personnelle, ou par leur place et leurs emplois, mais sans jamais blesser ou désobliger les autres, ce qui se faisait fort naturellement en s'occupant un peu plus de ces personnes, et non en leur donnant solennellement des préférences qui faisaient jouer un rôle subalterne à ceux qui ne les obtenaient pas. Le grand seigneur qui invitait à un grand souper la femme d'un fermier général et celle d'un duc et pair les traitait avec les mêmes égards, le même respect. La financière établie dans le cercle n'aurait point cédé sa place à la duchesse, et, si par hasard elle la lui eût offerte, la duchesse, sous peine de passer pour impertinente, ne l'aurait point acceptée. Lorsqu'on allait se mettre à table, le maître de la maison ne s'élançait point vers la *personne la plus considérable* pour l'entraîner du fond de la chambre, la faire passer en triomphe devant toutes les autres femmes et la placer avec pompe à table à côté de lui. Les autres hommes ne se précipitaient point pour *donner la main aux dames*, comme je le voyais et comme on le fait encore souvent aujourd'hui. Cet usage ne se pratiquait alors que dans les villes de province. Les femmes d'abord sortaient toutes du salon; celles qui étaient le plus près de la porte passaient les premières; elles se faisaient entre elles quelques petits compliments, mais très-courts, et qui ne retardaient nullement la marche. Tout cela se faisait sans embarras, avec calme, sans empresse-

ment et sans lenteur. Les hommes passaient ensuite. Tout le monde arrivé dans la salle à manger, on se plaçait à table à son gré.

Le jacobinisme avait supprimé toute espèce de compliments en proscrivant toutes les bienséances. On commençait à les reprendre à mon retour, et, apparemment pour réparer le temps perdu, on les multipliait et on les allongeait. Par exemple, en entrant et en sortant d'un salon, chacun se croyait obligé d'aller faire un compliment d'arrivée ou d'adieu à la maîtresse de la maison. Autrefois, au lieu de ces entrées bruyantes et triomphales, on se présentait modestement et sans éclat; on n'allait point attaquer avec intrépidité la maîtresse de la maison, et souvent une profonde révérence formait tout le cérémonial. Lorsqu'on sortait, on n'allait point prendre un congé solennel; on saisissait le moment où d'autres personnes entraient; on profitait de ce mouvement pour s'évader sans être aperçu, afin d'éviter l'importunité réciproque des compliments et des reconduites. L'esprit de tous ces usages était bon; on ferait bien d'y revenir entièrement (1).

---

Le pape ne vint à Paris que dans l'unique dessein de sauver la religion, et il est certain qu'aucun de ses prédécesseurs ne fit une démarche aussi utile à cette cause sacrée; il refusa avec fermeté tous les avantages temporels qu'il en aurait pu retirer et qui lui furent offerts; il voyagea à ses frais et n'accepta rien pour sa dépense durant son séjour à Paris. Le cardinal nous conta même qu'on lui avait volé en route une caisse très-précieuse, qui contenait ses plus riches et ses plus beaux

(1) Et c'est ce qu'on a fait. Ce qu'on vient de lire fut écrit en 1800.
(*Note de l'auteur.*)

chapelets. Le saint-père ne s'abusa point sur l'effet que produirait en Europe cette marque éclatante d'estime et d'admiration, que Charlemagne même, bienfaiteur de l'Église, n'avait point obtenue. On sait que Pie VII dit publiquement qu'il était certain que cet acte solennel exciterait un grand mécontentement parmi les princes ses contemporains. « Mais, ajouta-t-il, j'empêcherai la France de devenir protestante, et mon désintéressement prouvera que tel est le seul mobile de ma conduite. »

Il fallait en effet des vues aussi religieuses, aussi profondes, des sentiments aussi purs, pour soutenir un vieillard au milieu des dangers d'une route si longue et si fatigante, entreprise et continuée dans la saison la plus rigoureuse. Le Ciel bénit son courage ; sa seule présence ranima la foi dans tous les cœurs et rendit respectables, aux yeux mêmes des incrédules, les croyances qui pouvaient inspirer tant de force et de grandeur d'âme.

Je ne perdis pas une occasion, pendant le séjour du saint-père à Paris, de le voir dans les églises, ou seulement de l'entrevoir passer dans les rues; aussi j'éprouvai le désir le plus vif de juger par moi-même si son portrait, fait par David, était aussi beau et aussi ressemblant qu'on le disait. Je fus charmée de ce portrait, mais la reine de Naples (depuis reine d'Espagne) m'assura que la figure du pape était encore plus belle dans le tableau du couronnement, qu'on ne voyait alors que dans l'atelier de David. Je témoignai le regret de ne pouvoir y aller, parce que j'avais fort blâmé, dans mon *Précis de Conduite*, les actions et les opinions politiques de David, et que je supposais, avec vraisemblance, qu'il refuserait de me recevoir. Alors la reine eut la bonté de me dire qu'elle se chargeait de m'y mener, ce qui eut lieu dès le lendemain. David me reçut sans aucune rancune; de mon côté je louai de bien bon cœur, non le tableau entier, que l'on peut critiquer à quelques égards, mais la figure du pape, qui est véritablement admirable. Quel-

qu'un disant un jour à David que tout le monde trouvait avec raison qu'il avait beaucoup trop rajeuni l'impératrice Joséphine : *Allez le lui dire*, répondit David.

---

M. de Cabre, mon ami, qui était intimement lié avec le maréchal Bernadotte, et qui, sous l'Empire, allait très-souvent chez la reine de Naples, devenue plus tard reine d'Espagne, lui inspira le désir de me connaître; elle me témoigna tant de bonté, je découvris en elle tant de vertus, que je m'y attachai du fond de l'âme. Par une singularité qui tenait à la noblesse de ses sentiments et de ses manières, elle m'a toujours rappelé le souvenir des princesses de l'ancienne cour; elle avait, par exemple, tout le maintien et toute la représentation de la dernière princesse de Conti. Si le Ciel l'eût fait naître sur un trône, il n'aurait pu lui donner une bienfaisance plus étendue; cette grande qualité, qui doit caractériser tous les princes, fut perfectionnée en elle par la piété la plus sincère et la plus ennemie de toute ostentation. En voici un trait, entre mille autres qu'on pourrait citer. Les prêtres de Saint-Sulpice (paroisse du Luxembourg) remarquèrent que, depuis cinq ou six mois, la quêteuse pour les pauvres de la messe de neuf heures rapportait tous les jours, dans sa bourse, une pièce d'or de quarante francs; il était évident que cette charité partait de la même main, et l'on connut bientôt qu'elle venait d'une dame voilée, placée toujours auprès du même pilier, dans un coin de l'Église. On la fit suivre, et l'on découvrit que cette personne si charitable, avec si peu d'éclat, était la reine d'Espagne, qui allait dans cette église régulièrement tous les matins, sans valet de pied, sans aucune suite, et, comme on l'a dit, toujours voilée. Ceux qui avaient découvert cette magnificence de charité eurent l'indiscrétion de la divulguer. De ce moment la reine supprima ce bienfait anonyme; mais les pau-

vres n'y perdirent rien : cette générosité changea seulement de forme et de lieu.

---

Voici un fragment de ma correspondance avec l'empereur :

« La littérature, à Paris, dans ce moment, n'offre point de nouveauté intéressante, à l'exception des trois excellents articles de M. de Bonald (1), qui ont paru dans *le Mercure*. Dans les deux premiers il compare l'athéisme à l'anarchie politique, les principes de la démocratie à ceux du déisme, ceux de la religion catholique à ceux du gouvernement monarchique. Tout cela, admirablement bien exprimé et prouvé, produira des résultats lumineux et sublimes. Son troisième article est une belle critique de la tragédie des *Templiers,* la seule où, selon moi, on ait eu à la fois du jugement, de l'esprit, de la politesse et de l'impartialité. Je ne connais pas du tout M. de Bonald; je ne suis l'amie d'aucun de ses amis; je n'ai jamais eu avec lui la moindre relation, même indirecte; mais je n'en pense pas moins qu'il est un grand écrivain, qu'il a un esprit plein de finesse et un prodigieux génie. Avec ces talents de la

(1) Bonald (Louis-Gabriel-Antoine-Pierre de), issu d'une ancienne famille de Rouergue, composa, pendant le temps de son émigration, un ouvrage intitulé : *Théorie du pouvoir Politique et religieux*, dans lequel il prédisait le retour en France de la famille des Bourbons. Cet ouvrage fut saisi par ordre du Directoire exécutif. En 1808, Napoléon nomma M. de Bonald conseiller de l'Université impériale; il a été maintenu dans cet emploi depuis la Restauration. Le plus célèbre de ses ouvrages est celui qu'il a publié sous ce titre : *Législation primitive*. Ses autres ouvrages sont : *Du Divorce, considéré au dix-neuvième siècle; Recherches philosophiques sur les premiers objets des connaissances humaines;* des *Mélanges littéraires, politiques et philosophiques;* plusieurs discours prononcés à la tribune de la Chambre des députés et des articles insérés au *Mercure de France*. M. de Bonald devint membre de l'Académie française en 1816.

(*Note du premier éditeur.*)

première force, cet homme vit paisiblement au fond d'une terre; il est vertueux, il n'intrigue point, il se tient à l'écart. Toutes ces choses sont rares.

« Il a paru des lettres imprimées *de conscrits*, des dialogues *de conscrits*, faits avec de bonnes intentions; mais, pour réussir, il faut que ces choses-là soient faites avec un goût parfait; si elles ne sont extrêmement agréables elles manquent leur but. On m'a dit qu'elles étaient faites *pour le peuple;* puisqu'il m'est permis de dire toutes mes pensées, parce qu'elles sont sans conséquence, il me paraît qu'il ne faut pas que le peuple croie que l'on travaille pour lui dans ce genre; car il en conclut qu'on veut le gagner et qu'on le craint. On a beaucoup employé ces petits moyens dans des temps qu'il faut oublier; mais dans nos jours de gloire ils sont au moins inutiles. Il faut aimer le peuple, s'occuper de son bonheur, mais peu penser à son suffrage, dans les opérations générales; car sans doute le souverain doit désirer personnellement son amour; mais le peuple a cela d'excellent qu'il aime naturellement ce qu'il admire, et surtout le peuple français, le meilleur de tous les peuples. Je crois donc que la police ne doit faire *composer pour le peuple* que des chansons gaies, faites pour être chantées dans les rues. Cela n'a point l'importance des brochures et convient au caractère national; la musique anime les paroles, et l'on retient ces chansons. Ce moyen, employé de tous temps, est le seul de ce genre qui soit bon, sans avoir d'inconvénient.

« J'ai découvert une dépense du gouvernement tout à fait inutile et même nuisible. Le Conservatoire de Musique donne des prix de composition, et celui qui obtient le prix est envoyé en Italie aux frais du gouvernement pour achever de *se perfectionner dans la composition.* C'est comme si l'on envoyait un géomètre dans un autre pays pour se perfectionner dans la géométrie. Les règles de la composition sont les mêmes partout; on les sait aussi bien en Angleterre ou en Hollande, où l'on n'a pas le génie musical qu'en Italie. Il

n'est même pas nécessaire d'envoyer en Italie pour perfectionner le goût; la musique instrumentale concertante y est très-inférieure à la nôtre. Nos compositeurs sont très-bons : Le Sueur est très-savant, Cherubini (1) est l'un des premiers compositeurs de l'Europe, et beaucoup plus jeune que Paësiello ; il est peut-être le premier à présent. D'ailleurs il n'en est pas de la musique comme de la peinture : il faut aller voir les tableaux de grands maîtres; mais les grands compositeurs font graver leurs ouvrages. A cent lieues d'eux on a leurs chefs-d'œuvre, qu'on peut étudier tout comme si l'on était près d'eux. Ces jeunes gens que l'on envoie si loin vont perdre en Italie leur temps, leurs mœurs et leur santé. Voilà tout ce qu'ils gagnent à cette magnificence mal placée. Il vaudrait beaucoup mieux leur donner une gratification. Par attachement pour mon souverain et pour mon pays, je désire qu'on vienne chez nous pour se former et s'instruire, et que nous n'ayons pas (du moins inutilement) le mauvais air d'aller chez les autres chercher des lumières et des talents. Il me semble encore que l'on pourrait fort bien aussi à présent se dispenser d'envoyer les peintres en Italie. Ce voyage, peut-être, n'est plus utile qu'aux architectes. »

(1) Cherubini, né en 1760 à Florence, avait, à l'âge de treize ans, composé et fait exécuter, dans cette ville, une messe et un intermède. Il travaillait à la fois pour l'Église et pour le théâtre, ce qui est aussi inconvenant dans un musicien que dans un poëte, et de la part d'un laïc que de celle d'un ecclésiastique. Il fut à la fois l'élève et l'ami de Parti, sous lequel il étudia pendant quatre années En 1784 M. Cherubini se rendit à Londres, où il fit représenter *la Fausse Princesse* et *Sabineau*. Il retourna en Italie en 1788, et donna à Turin son *Iphigénie en Aulide*. Peu de temps après il vint en France, où il est resté; il y a composé la musique d'un grand nombre d'ouvrages dramatiques; les plus célèbres sont *Lodoïska*, *Médée*, *les Deux Journées*, *Anacréon* et *l'Hôtellerie portugaise*. On lui doit un grand nombre de messes, de motets, des oratorio, des cantates et des intermèdes. Il a publié avec Gossec, Méhul et Le Sueur, des *Principes élémentaires de Musique*, et des *Solféges pour le Conservatoire*. (*Note du premier éditeur.*)

Voici encore un autre fragment que j'adressai à l'empereur :

« Ceux qui ne regrettent le temps passé que pour fronder et souvent pour calomnier le temps présent se plaignent sans cesse de la décadence de la littérature, des arts et des mœurs. Dans tous les siècles de certains esprits ont eu cette manie de détraction ; sous tous les règnes on a loué le règne précédent pour dépriser celui sous lequel on vivait, à moins que le dernier souverain ne fût un tyran sanguinaire, et alors on prenait le parti de s'extasier sur les rois ses contemporains, ou de comparer les mœurs du temps actuel avec celles de l'*âge d'or*. Cet esprit critique a produit plus d'exagérations ridicules et plus de mensonges que la flatterie même.

« Après plusieurs années d'une anarchie sanglante, après le règne des scélérats insensés qui voulurent anéantir la religion, et par conséquent la morale, doit-on s'étonner de l'altération que l'on peut remarquer dans la politesse, les manières et les mœurs? Il faut avouer que ce changement est tel parmi le peuple en général qu'on ne trouve point d'époque qui puisse en offrir un plus triste et plus frappant. Le peuple, égaré par les orateurs des tribunes, par les impiétés publiques qu'on appelait *fêtes*, par les pamphlets composés pour lui, et enfin maintenant par les devins et les sorcières, et encore par *les libelles à deux sous,* le peuple ne ressemble plus (du moins à Paris) à ce qu'il était jadis, et il a tout perdu à cette métamorphose. Mais la Révolution n'a pas eu à beaucoup près une si funeste influence sur les autres classes de la société ; il ne serait pas difficile de prouver que la corruption des mœurs a été plus grande en France du temps de la Régence qu'elle ne l'est maintenant, parce que le rigorisme des dernières années de Louis XIV fit prendre à tous les caractères une teinte plus ou moins forte de fausseté, et qu'à sa mort tous les hypocrites levèrent le masque. Qu'on relise les Mémoires de ce temps, et l'on ne niera point cette vérité. La dépravation fut telle alors que la plume d'une femme n'en pourrait tracer le

tableau. On conviendra que le temps où nous nommes fournit un champ très-vaste à la critique ; mais ce temps si décrié nous offre aussi beaucoup de choses particulières et générales dignes des plus grands éloges. Sous l'ancien régime quelques femmes (en temps de paix) ont suivi leurs maris dans leurs garnisons, mais on n'en a point vu traverser les mers pour ne pas s'en séparer au milieu des horreurs d'une guerre sanglante et cruelle, et refuser de les quitter durant la plus terrible contagion... J'en connais une qui, à peine convalescente d'une longue et dangereuse maladie, n'hésite pas à suivre son mari partant pour Constantinople.

« Quant à la littérature, il est certain qu'on n'a jamais vu paraître autant de mauvais ouvrages ; mais c'est un malheur inévitable quand tout le monde écrit. Il ne s'agit que de *trier*, et le goût le plus délicat peut encore être satisfait.

« Il me semble que, lorsque l'on peut citer les noms de MM. de Châteaubriant, Fontanes, Bonald, Delille, Michaud, Dussault, Jay, de Barante, de Treneuil, Arnault, Duval, Picard, Étienne, le comte de Ségur, de Choiseul-Gouffier, madame de Staël, et tant d'autres si justement célèbres, et tant de talents agréables que la littérature française possède ; il me semble que, telle qu'elle est dans ce moment, elle tient encore le premier rang parmi toutes celles des nations policées (1).

« Pour les arts, comment pourrait-on dire qu'ils sont en décadence, quand on a vu les ouvrages de David, Gérard, Guérin, Girodet, Le Thière, Robert Lefèvre, de Vanspaëndonck, et ceux de nos sculpteurs modernes, et enfin le produit des arts dans tous les genres exposés au Louvre cette année ?

« Je voudrais qu'il y eût deux hommes nommés pour écrire les campages de Sa Majesté ; Louis XIV nomma Racine et Boileau pour ses historiographes, mais, en choisissant des his-

(1) Ceci fut écrit en 1806. Nous avons à déplorer la perte de plusieurs écrivains illustres, cités dans ce passage, depuis dix ans : *Delille*, *Treneuil*, *Choiseul-Gouffier*, *Fontanes* et *Dussault*.

toriens contemporains, ils seront toujours accusés de flatterie. Il n'en est pas ainsi des campagnes de guerre; ce sont des faits positifs qui ont pour témoins tous les braves de la nation. On peut faire ces récits avec autant d'intérêt durant la vie du héros qu'après sa mort, et même il vaut mieux les écrire de son vivant; l'ouvrage gagnera tout à être revu manuscrit par lui: c'est au général vainqueur à éclairer l'écrivain. Cet ouvrage serait un admirable monument de la gloire française portée au comble par le seul génie du héros qui la gouverne. Il me semble que l'on verrait dans cet ouvrage une chose unique: c'est que l'envie et la mauvaise foi des ennemis de la France ont provoqué, ont nécessité ces exploits inouïs; c'est que la France était démembrée et perdue si l'Europe n'était pas soumise. Toutes les puissances jurèrent, depuis la Révolution, à l'instant où Louis XVI fut détrôné, elles jurèrent d'anéantir à peu près la France, *pour l'exemple*.

« J'étais en Angleterre à l'époque où la République fut décrétée; M. Davis et M. Sheridan me dirent alors que désormais il fallait que la France l'emportât sur l'Europe, ou qu'elle fût anéantie; que son abaissement ne suffisait pas aux puissances épouvantées, qu'il fallait sa destruction pour assurer les trônes. En 1793 j'étais en Suisse; il parut alors une brochure (je crois de Mallet-du-Pan) qui fit beaucoup de bruit; je la lus avec horreur. Ce bon Français disait qu'il fallait tellement, quand on aurait relevé le trône, anéantir les vestiges de la Révolution, qu'il ne restât rien de ce qu'elle avait pu produire d'utile; ainsi, tout remettre comme jadis, rendre toutes les conquêtes, et punir tous ceux qui avaient le plus petit emploi, ou prêté un serment, ou servi avec grade d'officier comme militaire, afin que, pour l'exemple de l'univers, on pût dire avec vérité qu'il n'est résulté que du mal et des calamités de la Révolution. On ne se dissimulait pas que la France serait tout à fait déchue, mais le bien du monde entier le voulait. De sorte que cette conjuration était formée et affermie longtemps avant les triomphes de l'empereur;

de sorte qu'il ne fallait rien moins qu'une suite de prodiges pour faire échouer tous ces complots, c'est-à-dire tout ce qu'a fait l'empereur; de sorte que j'amais victoires et conquêtes n'ont été légitimées et ennoblies par d'aussi puissants intérêts, puisque le salut de la France en dépendait. Voilà ce qu'il faudrait développer dans le brillant récit de ces campagnes miraculeuses, et ce qui donnerait un caractère tout particulier à l'ouvrage. Les Mémoires seraient fournis par des militaires, et deux hommes de lettres les emploieraient. Il me semble qu'il n'y en a que trois dignes de travailler à une telle histoire : M. de Bonald; M. Fiévée, dont les réflexions politiques seraient si parfaites, et M. Dussault, qui écrit avec une pureté et une élégance très-remarquables aujourd'hui. Tout ceci n'est que dans ma tête; non-seulement je n'ai entendu parler de ceci à personne, mais moi-même je n'en ai parlé à qui que ce soit, ainsi que tout ce que j'écris de ces notes. »

---

M. de Cabre, mon ancien ami, sans avoir été engagé dans les Ordres, était *abbé* avant la Révolution. Ce fut lui qui alors, dans une société où quelqu'un lui demandait de faire le portrait d'une femme attrayante par ses grâces, et même par ses défauts, fit sur-le-champ cet impromptu :

Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
A moi dont le destin est d'ignorer l'amour?
De l'aveugle affligé vous déchirerez l'âme
Si vous lui demandez ce que c'est qu'un beau jour!

---

En voyant que je ne pouvais faire imprimer les *Mémoires de Dangeau*, je saisis un moyen de prouver ma reconnaissance

à l'empereur en les lui offrant. Ainsi je fis ce don avec plaisir, puisqu'il m'acquittait de la pension que j'allais recevoir. L'empereur fit le plus grand cas de ces Mémoires ; je sus par M. de Talleyrand qu'il les lisait avec un extrême plaisir ; M. de Talleyrand me donna l'espérance qu'il engagerait l'empereur à les faire imprimer ; il y a fait ce qu'il a pu, mais inutilement. Ayant marqué à la marge du grand manuscrit in-4°, par des raies, tous les passages que j'avais extraits de l'ouvrage sur lequel j'avais travaillé, j'écrivis à l'empereur que, si ce manuscrit restait à la bibliothèque publique de l'Arsenal, où l'on pouvait copier tout ce qu'on lisait, on ne manquerait pas de s'approprier mon extrait, et de le faire imprimer dans les pays étrangers si on ne pouvait le publier en France. Cette réflexion frappa l'empereur, qui sur-le-champ fit demander cet ouvrage à M. Ameilhon et le mit dans sa bibliothèque particulière.

M. Ameilhon (1), naturellement très-humoriste et très-violent, fut outré de perdre ce manuscrit, l'un des ornements de la bibliothèque dont il était l'administrateur. L'aversion qu'il avait déjà pour moi en fut très-augmentée. Voici les motifs de cette inimitié. Il avait toujours eu le désir d'unir à la bibliothèque le bel appartement que j'occupais, de sorte qu'il m'y vit entrer avec chagrin. Cet appartement avait sous les fe-

(1) Né à Paris en 1730, M. Ameilhon se fit connaître de bonne heure par son *Histoire du Commerce et de la Navigation des Égyptiens, sous le règne des Ptolémées.* Cet ouvrage, plein de recherches curieuses, annonçait un homme capable de se livrer aux investigations les plus pénibles ; à la mort de Lebeau il fut chargé de continuer l'*Histoire du Bas-Empire.* Les travaux de M. Ameilhon ont eu pour but principal de rechercher quel était l'état des arts chez les anciens, et de prouver qu'aux époques les plus reculées de la civilisation les beaux-arts mêmes n'étaient point de vains objets de luxe, mais que les législateurs en avaient fait une des parties essentielles des institutions politiques. M. Ameilhon a consacré la plus grande partie de sa vie à la rédaction des journaux et au classement de plusieurs bibliothèques. Il était membre de l'Académie des Belles-Lettres depuis 1766. Il est mort en 1812. (*Note du premier éditeur.*)

nêtres du salon un joli petit jardin; M. Ameilhon s'en empara, ce qui était d'autant plus ridicule qu'il en avait un plus grand à son logement, le plus beau de l'Arsenal. Pour avoir la paix, quand j'entrai à l'Arsenal, je ne me plaignis que doucement de cette usurpation, et, voyant qu'il insistait avec humeur, je cédai sans résistance. Nous vécûmes assez bien ensemble; il venait me voir de temps en temps; mais la perte des manuscrits de Dangeau ralluma toutes ses fureurs. Il vint me faire des scènes inouïes. Je lui répondis avec calme, je détaillai mes raisons; rien ne put l'adoucir. Depuis ce moment il fut mon ennemi irréconciliable. Je ne rapporterai point les tracasseries sans nombre qu'il m'a faites, je n'en citerai qu'une très-petite partie. Il me refusa nettement de me prêter des livres de la bibliothèque; j'écrivis à ce sujet au ministre, qui lui donna l'ordre positif de me prêter tous ceux que je demanderais; il n'eut plus que la ressource de me les faire attendre des semaines entières. Je souffrais toutes ces choses avec une patience qui ne s'est jamais démentie. Je lui fis une petite malice qui mit le comble à sa rage, et dont cependant il profita. Il avait fort peu d'esprit et écrivait très-mal. Il faisait imprimer la suite de l'*Histoire du Bas-Empire;* on imprimait aussi pour moi dans ce temps je ne sais quel ouvrage. On se trompa d'épreuve : on m'apporta celle de M. Ameilhon; je la lus et je m'amusai à corriger d'un bout à l'autre, non les fautes d'impression, mais le mauvais langage de l'auteur. Je lui refis au moins une douzaine de phrases. Je montrai ce travail à deux ou trois personnes qui vinrent me voir pendant que je faisais ces corrections; on en rit beaucoup. Cet trait fut conté; M. Ameilhon en fulmina, mais cependant il fit imprimer l'épreuve telle que je la lui avais renvoyée.

Cependant M. Ameilhon fut nommé membre de l'Institut. Un jour qu'il faisait partie d'une députation et qu'il allait pour la première fois chez l'empereur avec un désir ardent d'en être remarqué et d'en obtenir quelques mots, en passant, il se

mit très-en vue dans la salle d'audience; l'empereur, en effet, apercevant une figure qu'il ne reconnaissait qu'imparfaitement, s'approcha de lui en disant : « N'êtes-vous pas M. Ancillon ? « — Oui, Sire... Ameilhon. — Ah! sans doute, bibliothécaire « de Sainte-Geneviève. — Oui, sire... de l'Arsenal. — Eh! je « le savais. Vous êtes le continuateur de l'*Histoire de l'Em-* « *pire ottoman?* — Oui, Sire... de l'*Histoire du Bas-Empire.* » A ces mots, l'empereur, s'impatientant lui-même de ses méprises, lui tourna brusquement le dos; et M. Ameilhon, ne sentant que *l'honneur* et *la joie* d'avoir arrêté quelques minutes près de lui l'empereur, se pencha vers son voisin en lui disant avec emphase : « *L'empereur est étonnant! il sait tout.* » Ce trait me fut conté le jour même par un de mes amis, M. Destourmel, qui était présent.

---

M. Alibert, médecin, homme de lettres et savant, venait de temps en temps à l'Arsenal. J'aimais beaucoup son entretien animé, instructif et naturel; il y joint d'excellentes qualités, entre autres celle d'être invariable pour ses amis.

Madame la comtesse de Choiseul, dont je ne puis me lasser de parler, est une personne d'une figure aussi charmante que régulière, qui réunit aux meilleurs principes les qualités les plus attachantes. Elle est née poëte, et dans un genre très-élevé; elle a fait, à seize ans, des vers qui honoreraient un poëte de quarante; elle a toujours cultivé ce beau talent; mais sa modestie en a tenu constamment jusqu'ici les productions renfermées dans son portefeuille. Elle épousa depuis M. le comte de Choiseul-Gouffier (1), si célèbre et si digne de l'être

(1) Né en 1752, mort en 1817, le comte de Choiseul-Gouffier s'embarqua, à l'âge de vingt-quatre ans, sur *l'Atalante*, commandée par un capitaine de vaisseau membre de l'Académie des Sciences, pour visiter la patrie d'Ho-

par son amour pour les arts, ses talents, ses voyages et les beaux ouvrages qu'il a publiés; il aurait pu, par son âge, être

mère, d'Aristote, de Platon, de Zeuxis et de Phidias. Nous devons le beau *Voyage pittoresque de la Grèce* au vif désir que, dès sa plus tendre jeunesse, M. de Choiseul éprouvait de commenter la terre sacrée qui fut le berceau de la civilisation de l'Europe. Le premier volume de ce grand ouvrage parut en 1782, trois ans après la réception de M. de Choiseul à l'Académie des Inscriptions. Le *Voyage pittoresque de la Grèce* était un titre aux honneurs littéraires; il en devint un aussi à la confiance du gouvernement; son auteur fut nommé membre de l'Académie française en 1784, et, en 1789, ambassadeur de France à la Porte ottomane. Cette place, regardée par tant d'autres comme un moyen de fortune, fut pour M. de Choiseul l'occasion de nouvelles découvertes et de nouvaux travaux. La Révolution vint bientôt troubler ses douces occupations. Son âme honnête et pure ne tarda pas à s'indigner des excès commis au nom de la liberté, et s'il ne s'en montra pas ouvertement l'ennemi, il ne fit rien du moins pour diminuer les préventions élevées contre lui par les révolutionnaires. Cependant il envoya, en 1790, à l'Assemblée nationale, de la part de quelques Français établis dans les échelles du Levant, un don civique de 12,000 francs, et, sous le voile de l'anonyme, y joignit une pareille somme qu'on sut bientôt être de lui. Rappelé peu de temps après, et nommé en 1791 ambassadeur à la cour de Londres, il refusa cette mission, resta à Constantinople, devint l'objet de dénonciations journalières, et fut enfin décrété d'arrestation par la Convention, le 22 octobre 1792, pour avoir eu des relations avec les princes, frères de Louis XVI. Sa correspondance avec Leurs Altesses avait été saisie par les républicains dans la retraite de la Champagne. Il quitta alors Constantinople, se rendit en Russie, où l'impératrice le reçut de la manière la plus flatteuse et lui donna une terre; puis il fut nommé, en février 1797, conseiller de l'empereur Paul I$^{er}$, qui ajouta d'autres terres aux présents de l'impératrice et qui le nomma directeur de l'Académie de Saint-Pétersbourg. La révolution du 18 brumaire lui donna le désir de revoir sa patrie; il revint en France en 1802, et prit place l'année suivante à l'Institut en sa qualité de membre de l'ancienne Académie française. Depuis ce moment il se livra entièrement et plus que jamais à la culture des belles-lettres, et évita ainsi l'attention jalouse de l'autorité impériale. Au retour du roi, en 1815, il fut nommé ministre d'État, membre du conseil privé et pair de France. Le premier il rappela les Grecs à l'indépendance; chrétien, il comptait pour les secourir sur les princes chrétiens.

(*Note du premier éditeur.*)

le père de madame de Choiseul. Elle avait pour lui un attachement foudé sur l'estime et l'admiration; elle l'épousa pour le soigner dans sa vieillesse, devoir qu'elle a rempli de la manière la plus parfaite, et elle a honoré sa mémoire, non-seulement en lui élevant un tombeau, mais surtout par les regrets les plus nobles et les plus touchants.

M. de Fontanes est venu me voir à l'Arsenal trois ou quatre fois. Jamais un homme d'autant d'esprit n'en a moins montré dans les conversations; on ne peut lui reprocher ce galimatias des nouvelles écoles, mais il a je ne sais quelle prétention au ton léger d'autrefois qui me paraît manquer de grâce. Comme poëte il a été au-dessous de sa réputation, n'ayant jamais fait un grand ouvrage dans ce genre; comme orateur au sénat, on doit le louer d'avoir eu le bon goût de rejeter les faux brillants et le néologisme, d'avoir écrit ses discours avec pureté et beaucoup d'esprit, d'élégance et d'agréments. Il a montré, dans tous les temps, des sentiments religieux, et c'est un genre de courage qui, de nos jours surtout, ne peut appartenir qu'à un esprit juste et à une âme élevée (1).

Dès les premiers temps de mon retour en France M. de Cabre me fit faire connaissance avec madame Cabarus, jadis madame Tallien, et depuis madame de Caraman (2). Je la trouvai ce qu'elle est, belle, obligeante et aimable. Madame de Valence m'avait mandé, en Allemagne, qu'elle lui avait sauvé la vie durant les jours de la Terreur, et je vis avec attendrissement sa libératrice; je trouvais aussi, dans cette même

(1) Il est mort depuis que cela est écrit. (*Note de l'auteur.*)

(2) Madame de Caraman, plus célèbre sous le nom de madame Tallien, a des droits à la reconnaissance de bien des personnes, qui, pour la plupart, l'ignorent ou se piquent d'ingratitude. Elle eut une grande influence sur cette révolution du 9 thermidor, an III, qui mit fin au régime de la Terreur, et qui sauva la vie à tant de prisonniers destinés à le perdre sur l'échafaud.

(*Note du premier éditeur.*)

personne, celle qui a véritablement affranchi la France des fureurs de Robespierre. J'ai entendu dire à ce sujet un fort joli mot à M. de Valence, pendant que nous étions l'un et l'autre à Hambourg. Quelqu'un contait que l'on avait donné à madame Bonaparte le surnom de *Notre-Dame des Victoires;* M. de Valence dit qu'il fallait donner à madame Tallien celui de *Notre-Dame de Bon-Secours* (1).

Le prince Jérôme, depuis roi de Westphalie, vint plusieurs fois me voir à l'Arsenal; je lui trouvai les manières les plus agréables, une grande politesse et une très-aimable conversation.

Je venais de finir un ouvrage commencé depuis longtemps, auquel j'avais mis tout le soin qui pouvait faire valoir ce petit talent : c'était toutes les fleurs de la mythologie peintes à la gouache, et de grandeur naturelle. Deux ou trois lignes tracées au bas de chaque plante expliquaient la métamorphose ou la consécration. Je n'avais point fait de texte particulier ; souvent plusieurs plantes se trouvaient dans le même tableau, peint sur papier vélin, entouré d'un encadrement qu'on appelle *passe-partout*. Le tout formait soixante-douze tableaux. Je les montrai à plusieurs artistes qui en furent charmés, entre autres à Alph. Giroux. Quelque temps après, ayant besoin d'argent, j'eus envie de les vendre. J'étais bien sûre qu'en les proposant au roi de Westphalie il les aurait achetés magnifiquement; mais ne voulant abuser ni de sa générosité naturelle, ni de sa bonté pour moi, je trouvai le moyen de lui faire parler de cette collection comme étant faite par un artiste inconnu. Il eut envie de la voir; l'idée et l'exécution lui plurent; il en offrit six mille francs, ce qui fut accepté. Lorsque Giroux apprit ce fait, il me dit qu'il était très-fâché que je ne lui eusse pas donné la pré-

(1) Il y avait à Paris, avant la Révolution, une grande abbaye de ce nom; ma mère y a été élevée.

(*Note de l'auteur.*)

férence. Le roi de Westphalie, en apprenant qu'il avait acheté mon ouvrage, me fit d'obligeants reproches à ce sujet. Je répondis de manière à le convaincre que la délicatesse qui m'avait fait cacher mon nom ne me permettrait jamais de rien changer au marché conclu.

Plusieurs années après, la reine de Westphalie, qui était à Meudon, me fit inviter à y aller; j'y ai été plusieurs fois, et je me félicite d'avoir pu connaître cette princesse, charmante à tous égards, et dont la conduite, comme épouse, a été depuis si exemplaire et si parfaite.

Je ne dois pas oublier dans cette nouvelle nomenclature une personne si agréable alors par sa figure et le charme de son ton, de ses manières et de ses talents, madame Delarue, fille de M. de Beaumarchais. Mme Roger avait une belle maison de campagne près de Paris; j'y allai passer huit jours avec madame Kenens; j'y fus touchée de l'union qui régnait entre madame Roger et son mari, qui était aussi beau qu'elle était jolie, et d'une très-aimable société. Je vis là M. Carion de Nisas, beau-frère de madame Roger, homme de mérite, qui a fait depuis des tragédies dont l'une a été jouée plusieurs fois à la Comédie française, et dont l'autre est composée sur le sujet de mon invention, dont j'ai donné le plan dans mon *Journal imaginaire*. Cette pièce est encore dans son portefeuille; M. Pieyre, qui en a entendu la lecture, m'a dit qu'elle était fort belle. Il m'arriva à cette campagne, avec madame Roger, une aventure qui me causa un des plus pénibles embarras que j'aie éprouvés de ma vie. Je me trouvais un soir dans le salon, *entre chien et loup,* seule avec elle et madame Kenens; on parla d'une femme dont elle fit un grand éloge. Je pris la parole pour la blâmer d'avoir divorcé, et là-dessus je me mis à déclamer contre les divorces. Au milieu de ce discours si bien placé, quelqu'un entra; nous nous levâmes, et madame Kenens m'entraîna dans le jardin. Là, après m'avoir bien grondée, elle me plongea dans un profond étonnement

en m'apprenant que madame Roger était divorcée, et qu'elle avait eu pour premier mari M. Bignon. Je ne revenais pas de ma surprise en pensant qu'une femme si jeune, avec une physionomie si naïve, et parlant si bien sur la vertu et sur la religion, eût deux maris vivants!... Je ne pouvais concevoir, dis-je, qu'une telle personne eût divorcé; mais il est vrai qu'elle avait à peine quinze ans lorsqu'elle fut entraînée à divorcer. Je n'osais plus rentrer dans le salon; j'avais envie de retourner tout de suite à Paris. Madame Kenens m'en empêcha, me représentant que ce serait ce qu'il y aurait de plus choquant pour madame Roger; qu'il fallait reparaître; que je ne trouverais dans madame Roger qu'un peu d'embarras, et non du ressentiment, parce qu'elle ne pouvait attribuer ce qui venait de se passer qu'à mon ignorance. Je restai; madame Roger fut obligeante pour moi tout comme à son ordinaire; elle ne m'a su aucun mauvais gré de mon étourderie. Ceci m'arriva dans les premiers temps de mon séjour à l'Arsenal, où je ne connaissais encore aucune des intrigues des gens de la société actuelle.

---

Je retrouvai en France quelques amis et beaucoup d'ingrats; madame la comtesse d'Harville, très en faveur à la nouvelle cour, dont son mari occupait l'une des plus belles places, me prouva que l'absence et les vicissitudes de la fortune ne sauraient altérer la véritable amitié. Je retrouvai aussi M. de Cabre et le bon Monsigny; ce dernier me dit qu'il serait heureux s'il avait 2,000 francs de plus. J'écrivis le soir même à l'empereur pour les lui demander, et le lendemain Monsigny reçut le brevet d'une pension de 2,000 francs.

---

M. Radet a mis au théâtre du Vaudeville une grande quantité de mes nouvelles; il travaillait en société avec MM. Desfontaines et Barré. Je demandai à l'empereur une pension de 4,000 francs pour M. Radet; quand l'empereur voulut la lui donner, on lui représenta que M. Radet travaillait avec deux autres gens de lettres; alors l'empereur répondit : « *Eh bien! cela fera douze mille francs.* » Deux ans après, je demandai pour mon frère la place de bibliothécaire à l'Arsenal, vacante par la mort de M. Saugrin; cette place était immédiatement après celle d'administrateur, et valait 1,000 écus. L'empereur donna sur-le-champ à mon frère une pension de 1,000 écus, sans aucune obligation de travail, et il accorda la place de bibliothécaire à M. de Tréneuil.

---

Mes ouvrages, qui m'ont procuré de vrais amis dans les pays étrangers, m'en ont aussi valu en France, que je conserverai jusqu'à la mort : mesdames de Choiseul (alors de Bauffremont), de Lascours et de Brady. J'avais vu madame de Choiseul, dans son enfance, à Belle-Chasse; ce fut un renouvellement de connaissance, qui devint la plus tendre amitié. Madame de Lascours demanda à me voir dès les premiers jours de mon arrivée; elle était fort jeune, charmante à tous égards, et elle annonçait dès lors, par la maturité de sa raison et de son esprit, cette perfection de sentiments et de conduite que depuis on a constamment admirée en elle. Madame de Brady, très-jeune aussi et d'une éclatante beauté, m'écrivit, pendant un an, des lettres anonymes, en me donnant, pour lui répondre, une adresse et un nom de fantaisie. Ses lettres annonçaient tant d'esprit qu'elles m'intéressèrent vivement. Je l'engageais, dans mes réponses, à cultiver cet esprit, qui est devenu si supérieur, et auquel la vertu la plus pure et la plus irréprochable a donné toute l'étendue qu'il pouvait avoir.

Une autre personne très-intéressante aussi m'écrivit, pendant dix-huit mois, des lettres anonymes très-aimables, sous le nom de *Jeanneton;* c'était madame la duchesse de Chevreuse, née Narbonne, et belle-fille de madame la duchesse de Luynes, qui s'amusa à faire un petit roman de notre liaison. Notre premier entretien fut à travers une cloison, et à notre première entrevue elle vint à l'Arsenal déguisée en jardinière ; elle remplit mon appartement de fleurs ; je fis semblant de la prendre pour une paysanne, ce qui la charma. Elle croyait être parfaitement déguisée, parce qu'elle avait un habit de paysanne et qu'elle disait *j'allions* et *je venions*. Ses petites mains blanches, la noblesse de son maintien, la douceur de sa voix et de son accent, formaient un plaisant contraste avec la rusticité de son habillement et de son langage ; elle me représentait une jolie actrice destinée à l'emploi des princesses et jouant par hasard, et par conséquent sans illusion, un rôle de villageoise. Lorsque depuis elle a été exilée, j'ai écrit sans cesse à l'empereur en sa faveur, mais toujours inutilement ; tout son crime était d'avoir montré, avec courage, une juste indignation sur les affaires d'Espagne.

---

J'ai appris avec certitude une anecdote très-curieuse sur Napoléon. Dans le temps où Napoléon faisait la guerre en Égypte, M. Desgenettes (1), si justement célèbre par son habileté, était médecin en chef de nos armées. Nous avons dans nos climats une fausse idée de la peste ; nous la regardons en général comme une maladie mortelle, et très-souvent elle ne l'est pas ; ainsi que la petite vérole, elle est, suivant sa qualité, ou meurtrière ou *bénigne,* et c'est ce que les grands médecins con-

(1) Le docteur Desgenettes, né en 1742, dans la ville d'Alençon, n'est pas moins célèbre par son humanité que par son esprit et sa profonde science. (*Note du premier éditeur.*)

naissent parfaitement. Une peste de cette dernière espèce se déclara près d'Alexandrie ; mais rien ne put calmer la terreur des pestiférés, qui regardaient ce mal comme étant sans ressource. Leurs cruelles inquiétudes augmentèrent leur fièvre ; un grand nombre périt subitement victimes de l'imagination. Alors Napoléon commanda à M. Desgenettes de déclarer lui-même, à l'ordre du jour, que la maladie contagieuse n'était point la peste ; M. Desgenettes déclara qu'il ne ferait point un tel mensonge. Napoléon insista vivement ; le médecin résista courageusement à toutes ses menaces, mais il céda aux prières faites pour le salut de l'armée. On déclara donc sans délai que la peste n'était point dans l'armée, on le crut, les têtes se calmèrent, et tout ce qui restait de malades fut sauvé.

Dans cette même campagne, Napoléon fit le siége de Saint-Jean d'Acre ; comme il était devant cette ville, des vaisseaux de transport, chargés de munitions qu'il attendait, furent pris par le brave Sydney-Smith. Alors Napoléon vit qu'il était pressant de lever le siége ; mais il fallait un prétexte, son génie inventif le trouva bientôt. Il fit encore dans cette occasion appeler Desgenettes ; ce dernier fut confondu en recevant un ordre tout contraire à celui qu'on lui avait donné précédemment : il s'agissait de proclamer que la peste venait de se déclarer à Saint-Jean d'Acre, et que le général, par amour pour ses troupes, se décidait à lever le siége. Desgenettes se récria avec force contre cette nouvelle fausseté. Napoléon voulut prendre un ton impérieux et menaçant ; Desgenettes lui répondit avec une vertueuse fermeté : « Faites-moi fusiller, car vous n'obtiendrez jamais de moi de sacrifier une seconde fois la vérité. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . »

Napoléon changea de ton en l'assurant qu'il ne lui demandait que d'être une seconde fois le sauveur de l'armée. « Car, ajouta-t-il, si vous vous obstinez à me refuser, je me dévoue avec l'armée ; je resterai et nous périrons tous. » Desgenettes fut vivement touché ; quelques pleurs qu'il répandit furent les gages

et les garants de son obéissance ; il annonça que la peste était dans Saint-Jean d'Acre. Le siége fut levé, et l'armée reconnaissante bénit la touchante prudence de son général.

---

En nous promenant dans sa belle cour ombragée et dans son joli jardin, le docteur Canuet, chez lequel je logeais, m'a conté son histoire; en voici quelques traits, plus détaillés que ceux que nous avons rapportés précédemment (*voir* p. 361). Il apprit l'art de la chirurgie sous le célèbre Desault. A l'ouverture de la campagne de 1793, il fut choisi pour être chirurgien en chef de l'armée républicaine que l'on envoyait dans la Vendée ; il n'avait que vingt-deux ans. Cette armée fut battue, le 6 juin à Viez, par les royalistes ; elle le fut encore le lendemain, à la bataille de Montreuil ; deux jours après, les républicains perdirent une troisième bataille qui fut très-sanglante, près de Saumur. Le docteur Canuet, occupé à panser les blessés sur le champ de bataille, fut fait prisonnier ; on ne trouva sur lui que les papiers qui attestaient sa capacité et sa bonne conduite. Les Vendéens, charmés de n'y trouver aucune espèce de diplôme de jacobinisme, pas même de certificat de civisme, lui proposèrent de prendre parti avec eux, parce qu'ils manquaient de chirurgien. M. Canuet y consentit. Dans ce moment, le général Lescure était dangereusement blessé ; on était presque décidé à lui couper un bras. Comme on lui porta les papiers qu'on avait trouvés sur M. Canuet, il voulut le voir, et, frappé de sa vive émotion, il lui dit : *Rassurez-vous, mon ami, je ne vous ai fait demander que pour vous rendre la liberté pleine et entière ; vous êtes ici avec des Français.* Le docteur examina les blessures de M. de Lescure ; il s'opposa fortement à l'amputation, lui sauva le bras et le guérit radicalement. Aussitôt après son rétablissement, M. de Lescure reparut à la tête de sa division.

A la déroute de Parthenay, M. Canuet fut fait prisonnier par trois hussards de la légion républicaine du Nord, commandée par le féroce Westermann ; ils le jetèrent à bas de son cheval, mirent son chapeau en pièces, parce qu'il avait une cocarde blanche ; ils lui prirent sa valise et tout ce qu'il avait sur lui ; puis ils lui passèrent le licol de son cheval autour du cou. Ils serrèrent tellement la corde qu'il crut que ses yeux allaient sortir de leur orbite ; heureusement que ces nœuds faits à la hâte ne tardèrent pas à se relâcher. Westermann était plus furieux que de coutume, parce que l'armée presque entière des Vendéens lui était échappée par sa faute ; il fit garrotter deux à deux, sur deux files, le peu de prisonniers qu'il avait faits ; on mit à leur tête M. Canuet, parce qu'il avait l'habit d'or de chirurgien-major, et pendant leur marche les soldats républicains chantaient à tue-tête :

On va leur percer le flanc,
Rantanplan tire lire
En plan.
Ah ! que nous allons rire !

On se dirigea sur Saint-Maixent. A une demi-lieue de la ville, le général fit faire halte pour rafraîchir sa troupe, mais on ne donna ni à boire ni à manger aux prisonniers, qui étaient exténués de fatigue, de faim et de soif. Quoiqu'une partie de Saint-Maixent fût patriote, personne, lorsqu'on entra dans la ville, ne répondit au refrain sanguinaire des soldats. La férocité républicaine la plus exaltée de ce temps semblait s'être réfugiée dans les camps, parce que les chefs, alors, enivraient de fureur les soldats, ivresse beaucoup plus terrible que celle de l'eau-de-vie. On entassa les prisonniers dans des greniers ; un représentant du peuple vint les interroger, et, touché des réponses du docteur Canuet, il leur fit donner du pain et de l'eau en abondance, ce qui fut pour ces infortunés un banquet délicieux ; après avoir repris des forces, ils récitèrent tout haut et en commun le chapelet ; ensuite ils se livrèrent au

sommeil le plus paisible. Réveillés à la pointe du jour, leur premier mouvement fut de réciter encore le chapelet; ils ne l'avaient point encore achevé lorsqu'ils furent obligés de se remettre en marche. M. Canuet rencontra de jeunes chirurgiens patriotes avec lesquels il avait étudié; ces jeunes gens ne craignirent point de se compromettre en le protégeant hautement avec autant de courage que de générosité; ils parvinrent à lui sauver la vie.

---

Nous faisions à l'Arsenal des lectures d'histoire et de pièces de théâtre tous les soirs, et je conterai à ce sujet de Casimir, mon élève, un trait qui, de toutes manières, mérite bien d'être cité: Un soir donc, je lui lisais l'histoire de *Caunus*, un philosophe, qui, condamné à mort, avant d'aller au supplice, joua tranquillement aux échecs avec son ami et gagna la partie; chose remarquée par tous les historiens sans exception comme la preuve d'une grande force d'âme. Cette remarque se trouvait dans le livre que je lisais; quand je l'eus faite, Casimir m'interrompit et me dit: « Il n'y a rien d'étonnant à cela; « l'ami contre lequel jouait le philosophe aurait été un monstre « s'il avait pu conserver assez de sang-froid pour jouer passa- « blement. » J'ose dire que cette réflexion est admirable; celui qui le premier la faisait, et de premier mouvement, n'avait pas seize ans. Je veux citer aussi une remarque d'un autre enfant (Alfred Le Maire), dont je me chargeai et que j'élevai dans le même temps, et dont je ne reparlerai plus dans ces *Mémoires*. La remarque dont il est ici question est d'autant plus *charmante* qu'elle donne une intention morale touchante et très-naturelle à l'une des plus jolies fables de La Fontaine, qui n'avait que le défaut d'en manquer : c'est la fable du *Loup et l'Agneau*. Quand je lis cette fable à des

enfants, je supprime toujours les deux mauvais vers qui la commencent (1). Lorsqu'avec cette suppression je lus à Alfred pour la première fois cette fable, il avait huit ans; il s'attendrit beaucoup sur le sort de l'agneau, et ensuite il me dit: *Voilà ce que c'est que de s'éloigner de sa mère!*......... Certainement si La Fontaine avait eu cette idée, il l'aurait exprimée, et sa fable serait parfaite.

---

Pendant mon séjour à Tivoli, j'allai deux fois à la campagne, à Épigny, chez madame la marquise de Grollier, personne charmante à laquelle l'âge n'ôte aucun de ses agréments naturels; mais elle est aveugle, et c'est un malheur déplorable, quand on songe qu'elle peignait les fleurs à l'huile d'une manière inimitable; elle avait toute la perfection du pinceau de Van Spændonck, et de plus une composition toujours remplie d'esprit et d'imagination. Ma première course à Épinay fut dans les longs jours de la belle saison. La maison arrangée par madame de Grollier est ravissante, et d'un genre qui ne ressemble à aucun autre; on voit dans les jardins une chose unique. Madame de Grollier a une terre à quinze lieues d'Épinay; dans cette terre est un immense étang sur lequel se trouvaient trois jolies petites îles avec des arbustes et des arbres. Madame de Grollier eut la singulière idée de faire déraciner ces îles et de les faire transporter à Épinay, pour les mettre dans les jardins sur une grande pièce d'eau; ce qui fut parfaitement exécuté par des moyens très-ingénieux imaginés par madame de Grollier, mais ce qui a coûté beaucoup de peines et de dépenses. Les îles, toujours chargées de fleurs et

(1) La raison du plus fort est toujours la meilleure;
Nous l'allons montrer tout à l'heure.

de verdure, sont restées flottantes sur la pièce d'eau ; quand on ne les touche point elles sont immobiles, mais avec de grandes perches on les fait mouvoir ; elles prennent alors un mouvement lent et majestueux très-agréable à la vue. Je fis sur ces îles un impromptu que madame de Grollier a recueilli avec sa grâce et sa bonté ordinaire pour moi ; je n'y parle que de la grande île, qui est la plus remarquable, parce qu'elle porte des arbres et une belle urne remplie de fleurs et posée sur un socle ; voici ces vers :

Celle qui règne dans ces lieux
Fit voyager cette île vagabonde
Pour démontrer à tous les yeux
Que rien n'est stable dans ce monde ;
Mais par tous ses talents, ses vertus, son esprit,
Par les sentiments qu'elle inspire
C'est elle-même qui fournit
Un moyen sûr de contredire
La maxime qui la séduit.

Madame de Grollier a fait encore une chose charmante sur la rive de cette même pièce d'eau : c'est la représentation d'une description qui se trouve dans l'un des voyages de M. de Humboldt, qui parle d'un joli pont de cordes fait en Amérique par les sauvages ; ce pont traversait une rivière ; il était attaché aux deux extrémités à deux arbres inclinés sur l'eau, que la nature semblait avoir placés là à dessein vis-à-vis l'un de l'autre ; ce pont si léger est très-solide. Quand M. de Humboldt en approcha en Amérique, il aperçut une jeune et jolie Indienne qui le traversait. La première fois que M. de Humbolt vint à Épinay, madame de Grollier n'oublia pas d'établir sur ce pont de cordes une jolie petite paysanne habillée en sauvage. M. de Humboldt, ne se doutant de rien, fut conduit à la pièce d'eau, et il fit une bruyante exclamation en voyant les deux arbres, la rivière, le pont de cordes et la jeune sauvage. Il y a une grâce bien particulière dans cette galanterie,

qui d'ailleurs s'adressait à l'homme du monde le plus capable d'en sentir tout le prix (1).

Je fis ces deux courses à Épinay d'autant plus agréablement que, dans ces deux jolis voyages, je fus menée et ramenée par madame de Choiseul. La première fois, outre la société habituelle et si aimable de madame de Grollier, je rencontrai chez elle deux hommes bien intéressants, MM. de Bouillé père et fils; le père, l'un des hommes les plus aimables de la société, est aveugle, et c'est toujours son fils, le jeune comte René de Bouillé, qui lui sert de guide; il s'est consacré à ce pieux devoir avec un zèle et une affection qui ont quelque chose de si naturel qu'on éprouve, en les regardant l'un et l'autre, beaucoup plus d'attendrissement que d'admiration; on est tellement accoutumé à leur étroite union qu'on ne pourrait voir l'un sans l'autre sans un extrême étonnement. On aime à

(1) Le savant naturaliste de Humboldt publia, en 1790, n'ayant alors que vingt et un ans, des *Observations sur les basaltes du Rhin*, et, trois ans après, *la Flore des environs de Freyberg*. Ces deux ouvrages attirèrent sur lui l'attention et les faveurs du gouvernement prussien, qui le nomma directeur général des mines dans les principautés d'Anspach et de Baireuth, en Franconie. Pendant un voyage qu'il fit en France, en 1797, M. de Humboldt forma avec M. Amédée Bonpland le projet de cette association de travaux et de voyages dont les résultats ont été si utiles aux sciences naturelles et ont donné une si grande célébrité aux noms des deux savants voyageurs. Depuis 1799 jusqu'en 1804 ils parcoururent la Nouvelle-Andalousie, la Guyane espagnole, les missions des Caraïbes, une partie de l'île de Cuba; ils se rendirent à Quito, au mois de janvier 1802, d'où ils partirent, au mois de juin suivant, pour visiter le Chimborazo, et surtout le volcan de Tungaragne. C'est sur le revers oriental du Chimborazo, à une hauteur d'environ vingt mille pieds, que MM. de Humboldt et Bonpland ont fait ces expériences précieuses dont l'Europe parle encore avec étonnement. M. de Humboldt, descendu de ces effrayantes hauteurs, visita le Pérou, le Mexique, revint à la Havane, se rendit dans l'Amérique du Nord, d'où il repartit pour l'Europe. Le nombre des ouvrages scientifiques publiés depuis son retour par M. de Humboldt s'élève à plus de vingt volumes in-folio.

(*Note de l'auteur.*)

penser que le comte René de Bouillé remplira longtemps cette douce tâche de l'amour filial; car le marquis de Bouillé n'est point un vieillard comme OEdipe; il est dans la force de l'âge et ses yeux n'ont rien de défectueux (1). Le comte René de Bouillé est beau et dans tout l'éclat de la première jeunesse; il a un goût passionné pour la littérature et pour les arts, surtout pour la poésie, qu'il cultive avec le plus grand succès. Dans ce siècle malheureux d'égoïsme et de cupidité, l'on peut cependant citer ce jeune homme, ainsi que M. de Sabran, comme les modèles les plus parfaits de la piété filiale.

---

Je fus bouleversée, à cette époque, par la funeste nouvelle de la mort subite de madame la duchesse de Bourbon, qui mourut en une minute dans l'église de Sainte-Geneviève, étant sortie de chez elle en parfaite santé; elle avait été la veille au Palais-Royal, où elle avait montré sa vivacité accoutumée. Elle portera devant Dieu d'immenses charités faites avec autant de soin que de constance. Je me rappelai avec attendrissement ses charmantes bontés pour moi, et j'éprouvai une espèce de remords de les avoir si peu cultivées depuis dix-huit mois. J'eus l'honneur de la rencontrer chez mademoiselle d'Orléans, quinze jours avant sa mort; elle me fit les plus aimables reproches sans aucune aigreur et avec une grâce inexprimable. Le jour de ce fatal événement, on fit chez elle, rue de Varennes, à l'ancien hôtel de Monaco, la plus belle de toutes les oraisons funèbres. Ses domestiques regrettaient en elle la meilleure de toutes les maîtresses, et les

(1) J'ai dit, dans la dernière livraison, qu'il était neveu du célèbre de Bouillé qui se conduisit si vaillamment à Nancy; c'est une erreur, il était son fils, et c'est un titre de gloire qu'on ne doit pas atténuer.

(*Note de l'auteur.*)

pauvres qu'elle a établis dans son jardin se désolaient de la perte irréparable de leur bienfaitrice ; elle avait fait bâtir dans ce beau jardin deux hospices, l'un pour six vieilles femmes, l'autre pour seize convalescents sortant de l'Hôtel-Dieu ; charité aussi ingénieuse que touchante, parce que ces convalescents ne sont jamais assez bien rétablis pour pouvoir reprendre sans danger leurs travaux. Madame la duchesse de Bourbon leur prodiguait tous les soins nécessaires, en les fortifiant par une excellente nourriture, et en les accoutumant doucement, par gradation, à se remettre à un travail qu'ils faisaient à leur profit. Elle ne les renvoyait que lorsqu'ils étaient en parfaite santé ; ils emportaient une petite somme d'argent, et ils pouvaient compter sur la protection de la princesse.

Madame la duchesse de Bourbon avait fait creuser dans son jardin un puits pour la commodité de ces hospices, et elle dit, un jour qu'on la contrariait à ce sujet, en opposant mille obstacles à la construction de ce puits, que rien ne la rebuterait et qu'elle viendrait à bout de le faire (ce qui a été en effet). Mademoiselle Julie Gros, qui avait seize ans, et qui était présente à cet entretien, prit la parole et dit : « Je le crois bien, Madame, *il y a tant de verres d'eau dans un puits* (1)!... Je ne connais pas de mot plus fin et plus délicat que celui-là.

---

J'ai jadis assez bien observé et assez bien peint le monde et la cour du temps de ma jeunesse et de mon âge mûr. Il y

(1) Allusion aux paroles sacrées de Jésus-Christ, qui promettent les célestes récompenses à la charité qui, ne pouvant faire mieux, donnera seulement un verre d'eau aux pauvres.

(*Note de l'auteur.*)

avait alors dans la société des conversations charmantes, un ton parfait en général, de la grâce et des ridicules; car les ridicules sont très-remarquables où se trouvent un ton fixe et réputé bon, et un mauvais ton reconnu tel. Mais quand ces deux choses n'existent plus il n'y a plus de ridicules; on ne peut les apercevoir que par les souvenirs. Comme j'ai conservé toute ma mémoire, je suis aussi frappée de tout ce que je vois, de tout ce que j'entends, que si j'étais dans la société une jeune débutante née avec du goût et l'esprit d'observation; rien ne me rappelle ce que j'ai vu dans mes beaux jours et tout me les fait regretter. On ne cause plus; La Bruyère a dit: *Conteur, mauvais caractère;* s'il vivait il trouverait un bien grand nombre de *mauvais caractères*. Si douze ou quinze personnes sont rassemblées, ceux qui passent pour être aimables et spirituels (lorsqu'on ne parle pas de politique) content tour à tour des histoires satiriques et burlesques; les autres applaudissent par des éclats de rire si bruyants que je frissonne toujours à la fin d'un récit, certaine d'avance que les voûtes du salon vont retentir avec un bruit qui a pour moi quelque chose d'effrayant. Les meilleurs conteurs sont ceux qui joignent à leurs récits la pantomime et une véhémente gesticulation. Quant à la conversation, elle est absolument nulle: on ne sait plus ce que c'est. Une chose encore à laquelle je ne m'accoutumerai jamais, c'est à la manière intrépide dont les hommes entrent et sortent d'un salon, et aux scènes qu'il faut essuyer à leur apparition et à leur départ; ils viennent fondre sur vous pour vous souhaiter le bonjour ou le bonsoir et pour vous dire adieu. J'ai cherché la raison de cette singulière coutume et je crois l'avoir trouvée. Beaucoup de gens, depuis la Révolution, n'étaient pas accoutumés à venir s'établir *jusque* dans les salons; lorsqu'ils y ont été admis, ils ont pensé qu'il fallait surtout ne pas avoir l'air embarrassé en y entrant et en s'y établissant; alors ils se sont armés d'un mâle courage, et de là cette impétuosité et cet air d'assurance et de hardiesse

qui est devenu une habitude presque généralement adoptée par tous les gens même qui peuvent, sans étonnement, se trouver en bonne compagnie.

---

Par un hasard singulier, j'entendis un jour une conversation générale et remarquable, car il n'y fut nullement question de politique; on parla sur l'éducation, et d'une manière qui ne me plut pas. J'ai élevé beaucoup d'enfants, je leur ai donné de bons principes et le mépris de l'irréligion; j'ai écrit des ouvrages qui, sous ce rapport, ont été utiles; et cependant, en y réfléchissant bien, je trouve, depuis longtemps, qu'il y a toujours eu quelque chose de trop mondain dans mes idées à cet égard; j'ai trop accordé aux coutumes universelles. Par exemple, j'autorisais les bals d'enfants et les spectacles, *en choisissant les pièces*, et je m'en repens; je me suis rétractée sur ce point dans *les Parvenus*, où je détaille toutes les raisons qu'on peut donner contre les bals (1) et les spectacles, et je rectifierai cet article dans *Adèle et Théodore*. Si j'eusse eu des principes plus austères, mes ouvrages auraient peut-être été moins utiles aux gens du monde, mais j'aurais fait mon devoir, et ces ouvrages seraient plus solidement bons. Le relâchement qui s'y trouve n'a point eu pour cause le respect hu-

(1) « J'éprouvais tout le danger d'un bal masqué sur l'imagination. Cette musique continue, ces danses, ce mystère des déguisements, ce langage d'amour et de galanterie, ces intrigues dont j'étais entouré et que j'entrevoyais de tous côtés, cet abandon universel de toute raison, cette abdication de tous les rangs, cet incognito général, cette gaieté sans mesure et sans frein, et surtout les agaceries d'une femme charmante, enfin ce spectacle, cette réunion de circonstances et de séductions me tournaient la tête. » *Les Parvenus*, tome II.

main; on ne doit l'attribuer qu'à l'ignorance de la rigueur des principes et aux préjugés reçus dans le monde. Je dis ceci comme un fait, et non comme une excuse; car, lorsqu'on écrit pour le public, et surtout lorsqu'on veut être moraliste chrétien, il faut s'instruire et réfléchir mûrement. Au reste, je n'ai ménagé ni les philosophes, ni les sectes, ni les partis, et je savais parfaitement d'avance à quoi je m'exposais en combattant leurs erreurs. Dans tous les temps j'aurais condamné cette manie de nos jours de mener sans cesse des enfants et des jeunes personnes au spectacle, et de faire veiller des jeunes personnes pour danser jusqu'à deux ou trois heures du matin. De mon temps, les bals finissaient entre neuf et dix heures du soir.

L'entretien dont j'ai parlé me fit faire sur l'éducation actuelle des enfants deux réflexions nouvelles; voici la première. Je trouve qu'on a grand tort d'admettre des enfants de cinq à neuf et dix ans dans des salons, et surtout de les exhorter d'avance à s'occuper et *à caresser* des parents et amis qu'on leur désigne; on peut dire à des enfants qu'ils doivent aimer et respecter de certaines personnes : c'est les instruire de leurs devoirs et leur donner des idées justes; mais on ne doit jamais leur prescrire de démonstration, leur ordonner *des caresses :* c'est les rendre affectés et faux. On ne fait point cette distinction; elle est de la plus grande importance. La seconde chose qui me choque, c'est d'accoutumer des enfants à recevoir des présents comme une *preuve d'amitié;* on les rend avides, on leur donne une inconcevable cupidité pour leur âge; ils ont envie de tout ce qu'ils voient; ils ne songent qu'à se faire donner; ils ne mesurent l'amitié que sur la multiplicité des présents; ils redoublent de caresses aux époques fixées principalement pour les présents, et l'on a quadruplé ces époques; *à Noël, au jour de l'an, au jour de la naissance, à la fête de son patron*, au moment d'*un départ*, au moment *du retour*, et lorsqu'on les mène dans les boutiques, dans toutes les oc-

casions, les présents sont de rigueur. Rien de plus ridicule et plus pernicieux. Cette mode s'observe aussi pour les grandes personnes, et, si elle n'est pas aussi corruptrice, elle est au moins très-ignoble, surtout pour les personnes qui en général font de petits présents à ceux qui sont riches, afin d'en obtenir de grands. Jadis on recevait des étrennes de ses proches parents ou d'un ami intime, à qui on rendait l'équivalent; quand on était à la cour, on recevait quelquefois de magnifiques présents des princes (ce que je n'ai jamais voulu faire), mais ces choses n'étaient pas dans les usages communs ; du reste on ne recevait de présents de personne, et il n'y avait pour tous ces dons qu'une seule époque dans l'année.

---

Dans la société, avant la Révolution, les lectures d'ouvrages manuscrits étaient beaucoup plus fréquentes qu'elles ne le sont aujourd'hui, d'abord parce qu'on fait infiniment moins d'ouvrages, quoique l'on écrive beaucoup plus. Mais jadis les auteurs travaillaient pour les bibliothèques; ils mettaient leur esprit en *volumes;* ils le mettent aujourd'hui en *feuilles volantes.* La postérité n'en connaîtra pas une; ce qui est fort indifférent aux auteurs; car communément ils n'écrivent que pour le moment, et pour une *ville*, souvent même pour un *faubourg* (1).

Quand les gens de lettres feraient des ouvrages de littérature, les lectures en seraient bien orageuses dans une nombreuse assemblée : on n'y chercherait que des *allusions;* plusieurs auditeurs ne manqueraient pas d'en trouver d'offensantes, et

(1) Madame de Genlis était dans l'erreur ; on réunit ces feuilles volantes en plusieurs tomes, elles ne s'envolent plus, et la postérité n'y perdra rien.

(*Note du nouvel éditeur.*)

l'on verrait ce qu'on n'a jamais vu, un auteur sifflé dans un salon.

On pensait autrefois que, pour bien lire dans un salon, il ne fallait pas, à beaucoup près, déclamer avec autant de véhémence qu'on le fait au théâtre, et qu'il fallait surtout éviter de faire des gestes; on trouvait MM. de La Harpe et Lemière très-ridicules comme lecteurs; on les appelait des *énergumènes,* parce qu'ils lisaient comme on déclame à la Comédie française. Aujourd'hui les auteurs, en lisant leurs productions dans la société, se piquent au contraire d'imiter servilement les comédiens qui ont le plus de vogue, et ces derniers eux-mêmes ont multiplié les gestes et porté l'emphase théâtrale fort au delà des bornes qu'elle avait jadis.

Chez les princes autrefois et chez presque tous les particuliers, à la campagne, on se rassemblait après le dîner pour faire une lecture tout haut, avant l'heure de la promenade. On lisait communément de bons ouvrages, des pièces de théâtre, des voyages, des livres d'histoire; ce goût a passé avec celui de la littérature.

---

Depuis quatre ou cinq ans je voyais beaucoup plus de monde que je ne le voulais, cédant avec trop de complaisance aux désirs qu'on me témoignait à cet égard. Parmi les étrangers, il y en eut un pour lequel je pris une amitié particulière; ce fut un Polonais, M. le comte de Kosakoski, et, malgré ses voyages, ses absences, et les révolutions, cette amitié est toujours demeurée aussi vive et aussi tendre. M. de Kosakoski est également distingué par la noblesse de ses sentiments, la pureté de ses principes et l'originalité de son esprit. Il a fait pour moi une chose qui paraîtra puérile, et dont je lui ai su un gré infini. Il m'avait demandé un échantillon de tous les

petits ouvrages de main que je sais faire, et je les lui donnai. Il les fit arranger dans les compartiments d'une charmante boîte faite exprès, grande comme un grand nécessaire, et qu'il portait toujours avec lui dans ses voyages. Attaché au service de France, il fit la campagne de Russie. Il y perdit tous ses bagages; mais il avait pris tant de précautions pour la boîte qui contenait mes ouvrages qu'il ne la perdit point, et ce fut la seule chose qu'il conserva. On ne regrette pas le temps que l'on a donné à l'amitié, quelque frivole qu'en puisse être l'emploi, quand il est apprécié ainsi. La conduite de l'empereur de Russie avec lui, à la première Restauration, a été si magnanime que je ne puis m'empêcher d'en rapporter ici quelques traits. M. de Kosakoski possède de très-grands biens en Pologne; persuadé que Napoléon rétablirait la dignité de son pays, il s'était attaché à lui par cette seule idée. Après la prise de Paris, il le suivit et resta avec lui tout le temps qu'il passa à Fontainebleau; il ne le quitta qu'au moment où il monta en voiture pour aller à l'île d'Elbe; ensuite M. de Kosakoski revint à Paris, où on lui déclara que tous ses biens étaient confisqués. Alors il résolut d'aller lui-même en solliciter la restitution de l'empereur de Russie; il se présenta à l'audience de ce prince, qui, lorsqu'on le lui eut annoncé, lui demanda s'il était vrai qu'il eût suivi Napoléon à Fontainebleau. « Oui, Sire, répondit M. de Kosakoski, et jusqu'à l'instant de son départ; et s'il m'eût demandé de le suivre, je l'aurais suivi sans hésiter. » L'empereur loua cette réponse et demanda à M. de Kosakoski ce qu'il désirait de lui. « Sire, répondit M. de Kosakoski, la restitution de mes biens en Pologne. — Ils vous seront rendus, » reprit l'empereur. Et en effet l'empereur donna sur-le-champ des ordres, et tous les biens furent restitués.

Une autre étrangère, bien charmante, et qui a été pour moi remplie de bontés, est madame la duchesse de Courlande; on n'a jamais eu plus de charmes, par la figure, le caractère et



les manières; je rapporterai à son sujet une anecdote assez curieuse. L'impératrice avait une énorme quantité de lettres de Bonaparte, écrites de sa main, et adressées à Joséphine (déjà sa femme) durant ses campagnes d'Italie et pendant son séjour à Turin; elle avait laissé traîner et avait même oublié la cassette ouverte qui les renfermait. Un valet de chambre infidèle les recueillit à son insu, et imagina, je ne sais comment, de les offrir à madame de Courlande. Elle me confia ces lettres pour en prendre copie; je les lus avec avidité, et je les trouvai toutes différentes de ce que j'aurais imaginé (1).

Voici un mot charmant que je trouvai dans une de ces lettres : Bonaparte reprochait à Joséphine la faiblesse et la frivolité de son caractère, et il ajoutait : « *La nature t'a fait une âme de dentelle, elle m'en a donné une d'acier.* » La phrase vulgaire est une *âme de coton.* » Il y avait de la galanterie et du bon goût à substituer à cette expression grossière le mot *dentelle*, qui du moins offre une image délicate et jolie.

Les lettres étaient d'une écriture fort difficile à lire, mais cependant j'en vins parfaitement à bout; ces lettres étaient spirituelles et touchantes. On n'y voyait point d'ambition, et elles exprimaient une extrême sensibilité; elles prouvaient que Bonaparte avait eu pour sa femme la passion la plus vive et la plus tendre.

---

J'aime à revenir sur les souvenirs de ma jeunesse; en voici d'assez particuliers.

M. le duc d'Orléans m'a conté la manière dont il devint

(1) L'éditeur de ces *Mémoires* possède une copie de ces lettres curieuses, et se propose de les publier incessamment.

(*Note du premier éditeur.*)

amoureux de ma tante; elle est plus singulière que romanesque. Il la trouvait charmante, me dit-il, mais ils étaient fort cérémonieusement ensemble. Loin d'en être amoureux, il était dans ce moment occupé d'une autre femme; c'était au premier voyage qu'elle fit à Villers-Coterets. Un jour, à la chasse du cerf dans la forêt, madame de Montesson était à cheval; M. le duc d'Orléans se trouva auprès d'elle dans un moment où la chasse allait tout de travers, et où l'autre femme, qui suivait aussi la chasse à cheval, était assez loin dans une autre allée. Un des chasseurs proposa à M. le duc d'Orléans d'attendre là quelques minutes, pendant qu'il irait en avant prendre quelques informations sur le cerf et les chiens; M. le duc d'Orléans y consentit, et il descendit de cheval avec ma tante, pour aller s'asseoir à quelques pas, à l'ombre, dans un endroit qui leur parut joli. M. le duc d'Orléans était fort gras, la chaleur était étouffante; le prince, en nage et très-fatigué, demanda la permission d'ôter son col; il se met à l'aise, déboutonne son habit, souffle, respire avec tant de bonhomie, d'une manière et avec une figure qui paraissent si plaisantes à ma tante, qu'elle fait un éclat de rire immodéré en l'appelant *gros père;* et ce fut, dit M. le duc d'Orléans, avec une telle gaieté et une telle gentillesse que de ce moment elle lui gagna le cœur, et il en devint amoureux. C'est un effet sûr avec les princes que celui d'une familiarité imprévue, placée avec grâce à la suite d'une conduite respectueuse et réservée. Cette origine d'une *grande passion* n'en est pas moins singulière. Ce trait-là n'est pas du siècle de Louis XIV, mais le goût déjà quelquefois n'avait plus la même noblesse et la même élégance.

Les lettres de M. le duc d'Orléans à ma tante, pendant son voyage en France, ne furent pas satisfaisantes; il y en eut une surtout qui blessa tellement ma tante qu'elle m'écrivit qu'elle voyait bien que M. le duc d'Orléans n'avait nullement les sentiments qu'elle lui avait crus. Ma tante ne pouvait cacher

son dépit; dans cette lettre, elle disait, en parlant de M. le duc d'Orléans, *cet homme léger;* je ne pus m'empêcher de rire de cette expression, si impropre au moral ainsi qu'au physique. M. le duc d'Orléans s'amusait d'une intrigue et ne la dénouait jamais le premier; tant qu'on restait auprès de lui et qu'on l'écoutait, il ne se détachait point; il était en amour comme un bon soldat qui demeure fidèlement à son poste, et qui ne le quitte que lorsqu'on lui donne son congé; mais, quand il n'y avait plus de *poste,* il oubliait facilement et changeait de service sans regret et sans chagrin. Jamais, dans toute sa vie, il n'a été véritablement amoureux. Si, dans le moment dont je parle, une femme un peu aimable eût voulu prendre la place vacante par l'absence, rien au monde n'eût été plus facile. J'écrivis à ma tante pour lui dire qu'elle était toujours *adorée,* et en même temps pour l'exhorter à ne pas prolonger son absence; elle suivit ce conseil.

Je reçus pendant plus d'un mois, avec assiduité, les visites de M. le duc d'Orléans. Durant ce temps, il y eut à la cour une fête, un grand bal masqué, je ne me rappelle plus à quelle occasion. M. le duc d'Orléans me demanda d'engager madame de Puisieux à m'y mener, et il m'y donna rendez-vous. Je n'ai jamais vu tant de monde réuni qu'il y en eut à ce bal. J'y allai en domino paré, avec seulement un petit masque qui ne cachait que les yeux et le nez; on appelait cela un *loup.* Madame de Puisieux mena avec moi madame de Saint-Chamand, sa nièce, et le marquis de Bouzoles, pour nous donner le bras. Nous nous établîmes sur une banquette, dans la salle où il y avait le moins de monde. Au bout d'une demi-heure, M. le duc d'Orléans, très-masqué, en domino noir, nous arriva; il n'était pas difficile à reconnaître dans ce déguisement: il avait la forme d'une grosse tour. Il proposa de me mener dans les autres pièces, en promettant de me ramener dans une heure. Je me mis sous sa garde, et, comme nous cheminions ensemble, un masque, en jetant les yeux sur lui, s'écria: *Laissez*

*passer la cathédrale de Reims;* ce qui excita un rire général, et même celui de M. le duc d'Orléans, qui dit que cette ressemblance respectable était excellente dans une telle foule. En effet, nous traversâmes heureusement deux grandes pièces; mais au milieu de la troisième, qui précédait celle où se trouvait la famille royale, on m'arracha subitement du bras de M. le duc d'Orléans. Je fus emportée par le flux et le reflux, car beaucoup de gens voulaient retourner sur leurs pas; c'était même le plus grand nombre. Je me trouvai poussée, ballottée, pressée, enlevée; mes pieds ne touchaient plus la terre. Dans cette extrémité, je cherchais en vain des yeux M. le duc d'Orléans; je l'avais absolument perdu de vue. Ma frayeur était au comble, lorsque tout à coup un domino bleu, très-grand et très-svelte, force tous les obstacles, se précipite vers moi, me saisit comme un mannequin, m'entraîne, et, avec une impétuosité qui ressemblait à la fureur, me transporte dans la salle royale, où l'on était assez à l'aise. J'avais perdu toute envie de danser et de regarder; je m'appuyai contre le lambris; j'étais prête à me trouver mal. Enfin je reprends ma respiration; je veux exprimer ma reconnaissance à mon libérateur; il me répond, et je reconnais le vicomte de Custines, le beau-frère de mon amie, arrivé depuis huit jours de la Corse (où je l'avais envoyé, comme on la vu déjà dans ces *Mémoires*, p. 129), et où il s'était distingué par le plus brillant courage. Cette reconnaissance ne me fut pas agréable; j'en détaillerai les raisons. C'est le seul événement de ma vie en ce genre que je conterai; mais cette histoire est si morale que je ne dois pas l'omettre; d'ailleurs on verra par le dénouement que ce n'est pas la vanité qui a pu m'engager à faire ce singulier récit.

Lorsque je fus un peu remise de ma frayeur, je demandai à être reconduite auprès de madame de Puisieux; nous ne retournâmes point d'où nous venions; le vicomte me fit passer d'un autre côté par des dégagements. Nous y trouvâmes une jolie femme de Bordeaux, nommée madame Rousse de

Corse, que l'on rapportait blessée, sans connaissance, comme d'un champ de bataille, de la foule horrible où nous avions passé. Cette pauvre jeune femme était tombée, on l'avait foulée aux pieds; elle était dans un état pitoyable. On appela un chirurgien, et elle fut saignée dans les appartements mêmes. Cette vue me fit frémir, et je fis grand plaisir au vicomte de Custines, qui voulait m'empêcher de m'arrêter près d'elle, en lui disant que je voulais regarder tout ce que je lui devais. M. le duc d'Orléans partit pour Villers-Coterets le 6 mai, et madame de Puisieux, quelques jours après, m'y mena pour y passer douze jours. Nous y trouvâmes beaucoup de monde, entre autres la marquise de Boufflers, mère du fameux chevalier de Boufflers; elle était spirituelle et piquante. Sa fille, madame de Cussé, qu'on a depuis appelée madame de Boisgelin, n'était ni l'un ni l'autre, ce qui, dans cette famille, avait l'air d'une distraction. Le comte de Maillebois était à ce voyage; il passait pour avoir beaucoup d'esprit; je ne m'en suis jamais aperçue, et il me paraissait ennuyeux. M. de Castries, depuis maréchal de France en était aussi; j'aimais beaucoup ses manières et sa conversation; il avait dans l'esprit de l'agrément et de la solidité, une envie de plaire douce et calme, sans empressement, sans frais, sans agitation, qui n'annonçait que la bienveillance, et non l'amour-propre qui veut briller et faire des conquêtes.

Le baron de Bezenval, que j'avais déjà rencontré mille fois dans le monde, était de l'âge de M. le duc d'Orléans, mais il avait encore une figure charmante et de grands succès auprès des femmes. D'une ignorance extrême, et hors d'état d'écrire passablement un billet, il n'avait précisément que l'esprit qu'il faut pour dire des riens avec grâce et légèreté. On l'accusait d'être méchant; il était irréfléchi et sans principes; il avait de l'obligeance dans les procédés, quand son intérêt ne s'y opposait pas, et de la bonhomie dans la société, avec les gens auxquels on ne pouvait donner de ridicules; un air ouvert,

du naturel, une grande gaieté le rendaient fort aimable (1).

Le marquis du Châtelet et sa femme étaient aussi de ce voyage. La marquise du Châtelet était l'une des plus estimables personnes de la cour, et l'on peut dire la même chose de son mari. Si l'on eût ajouté foi à ce qu'on disait de la naissance de M. du Châtelet, on se serait étonné de trouver en lui tant de douceur et un esprit si peu brillant, mais cet esprit était juste; M. du Châtelet avait une belle âme, et la fidélité de son amitié pour le duc de Choiseul a donné un bel exemple à la cour. Monsieur et madame de la Vaupalière passèrent aussi à Villers-Coterets tout le temps que nous y séjournâmes. Sans la passion du jeu, M. de la Vaupalière aurait été fort aimable; le jeu était à la fois pour lui le bonheur et sa seule affaire. Il aurait dégoûté nos *romantiques* de la *rêverie*, qu'ils aiment tant; il était excessivement rêveur, mais il ne rêvait qu'au jeu. Sa femme était charmante, quoiqu'elle eût plus de quarante ans; elle avait des grâces qui ne vieillissent point, du naturel, de la naïveté dans l'esprit, de l'originalité, et le caractère le plus égal et le plus aimable.

Je connus là tout l'avantage d'avoir pour mentor une personne qui a un véritable désir de faire valoir celle qu'elle mène dans le monde. J'eus beaucoup de succès, non pas seulement pour la harpe, le chant et les proverbes, mais on loua mon esprit, ma conversation (qui pourtant étaient fort ordinaires). Quand je voulais, le soir, suivant ma coutume, me retirer à onze heures, on me retenait de force; on relevait avec éloge ce que je disais, on en citait des traits le lendemain, et le plus souvent ces prétendus bons mots n'en valaient pas la peine. Je devais tous ces succès à madame de Puisieux et à M. le duc d'Orléans, qui ne tarissait pas sur les récits de mes gentillesses. On eut peine à nous laisser partir au bout de douze jours.

(1) Les *Mémoires* qu'on a publiés sous son nom sont entièrement de la *composition* de M. le vicomte de Ségur, mort à Barèges.
(*Note de l'auteur.*)

J'avais beaucoup parlé de ma tante à M. le duc d'Orléans, en nous promenant sur la terrasse du château de Villers-Coterets. Je remarquai qu'une lettre, qui lui annonçait qu'elle reviendrait sous trois semaines le réchauffa beaucoup pour elle; il reprit sa passion, de peur d'être boudé. Il me promit de m'écrire, et il me tint parole.

---

En quittant Villers-Coterets nous n'allâmes point à Sillery. Madame de Puisieux voulait me faire connaître le Vaudreuil, la plus belle terre de la Normandie, ou, pour mieux dire, elle voulait me montrer dans ce château où l'on aimait les talents et les fêtes, et dont je ne connaissais pas la société, parce qu'elle n'était pas la sienne, du moins habituellement.

Nous ne devions rester que huit jours au Vaudreuil; nous y restâmes cinq semaines, et les plus agréables que j'aie passées de ma vie. Le maître du château était le président Portal, un vieillard plein d'esprit, de gaicté et de bonté. Nous trouvâmes là très-bonne compagnie, et très-disposée à s'amuser, entre autres une femme d'une beauté jadis très-célèbre, parente du président. Elle avait alors cinquante ans; elle avait épousé en premières noces M. Amelot, ministre des affaires étrangères; devenue veuve, elle jura de conserver sa liberté et la garda longtemps. Enfin, elle vit au Vaudreuil M. Damézague, plus jeune qu'elle de quinze ans; très-prévenue contre lui, elle voulait partir quand elle le vit arriver. Il sut vaincre toutes ses préventions, lui tourner la tête en huit jours, au bout desquels cette fière veuve l'épousa dans la chapelle du château. Ils étaient mariés depuis trois ans quand nous les trouvâmes au Vaudreuil; ils vivaient ensemble comme deux tourtereaux. Madame Damézague était fort belle; son mari avait une très-jolie figure, et il a toujours été le plus tendre et le meilleur des

maris. Il avait l'air le plus étourdi, le plus évaporé que j'aie jamais vu; il ne songeait qu'à se divertir, à faire des tours, des niches, à donner des fêtes; il avait toujours un projet d'amusement, et, après la journée la plus brillante, il demandait le soir : *Que ferons-nous demain matin?* Il fallait le lui dire pour son repos : sans un plan de ce genre bien arrêté il n'aurait pas dormi. J'ai fait sur le mariage singulier de madame Damézague la nouvelle intitulée *les Préventions d'une Femme*, dont M. Radet a fait un très-joli vaudeville.

Au milieu de la joyeuse société de Vaudreuil je remarquai particulièrement une jeune personne dont l'aimable figure et les manières nobles me frappèrent; c'était madame la comtesse de Mérode (depuis comtesse de Lannoy). Elle était plus âgée que moi de trois ans; elle avait la plus belle taille, un visage agréable, beaucoup d'esprit, une imagination très-vive, et mille qualités attachantes. Elle m'inspira une véritable inclination dès la première vue; c'est ce que j'ai toujours éprouvé pour toutes les personnes que j'ai beaucoup aimées. Je produisis le même effet sur elle, et dès le même soir elle me reconduisit dans ma chambre, et nous veillâmes tête à tête jusqu'à trois heures du matin. Il semble que ces impressions si vives, ces amitiés si promptes ne puissent appartenir qu'à la jeunesse; mais je les ai toutes conservées; je n'aime jamais les personnes qui ne m'attirent pas tout de suite.

Le lendemain matin M. Damézague vint nous demander *ce que nous ferions le soir;* je proposai d'arranger des proverbes; il dit que personne dans le château n'en savait jouer; il ajouta, en riant, que je devrais en jouer un toute seule pour donner une leçon. Je répondis que cela n'était pas impossible. En effet, je l'essayai, et j'inventai ma fameuse scène de *la Cloison*, que j'ai tant jouée depuis, dont j'ai fait par la suite deux petites comédies, et qu'on a imitée plusieurs fois au théâtre, entre autres dans *Aucassin et Nicolette*. Ma *Cloison* eut un tel succès qu'on me la fit jouer cinq ou six jours de

suite; nous donnions pour petite pièce une chanson burlesque très-plaisamment chantée et jouée par M. Damézague, et que j'accompagnais de la harpe. Je formai une petite troupe pour jouer des proverbes; madame de Mérode surtout fit beaucoup d'honneur à mes leçons dans ce genre. Nous faisions des promenades charmantes en calèche et à pied dans le parc, qui était immense et admirablement beau. Nous entendîmes parler d'une montagne voisine, qu'on appelle la *Montagne des deux Amants*, et qui est également fameuse dans le pays par sa prodigieuse élévation, la superbe vue qu'on découvre de son sommet, la difficulté d'y parvenir, et enfin par la tradition qui explique pourquoi elle s'appelle la *Montagne des deux Amants*. On conte que jadis on la nommait *Inaccessible;* on croyait qu'il était impossible de la gravir. Un pâtre de la vallée, amoureux et aimé d'une jeune fille, ne put l'obtenir qu'à condition qu'il la porterait sur ses épaules au sommet de la montagne inaccessible. On crut rebuter les deux amants en imposant une telle condition; mais l'amour ne doute de rien; les amants acceptèrent, au grand étonnement de toute la vallée. L'amant charge celle qu'il aime sur ses épaules; il croit qu'il pourrait la porter ainsi au bout du monde, et qu'un si doux fardeau donnerait des forces si l'on en manquait. Il rit des mortelles inquiétudes de ses parents et de ses amis; il part triomphant, il gravit toute la montagne; mais, parvenu à la cime, en faisant le dernier pas qui l'élève au sommet, il rend son dernier soupir. Telle est la tradition, qui a l'air d'une allégorie; car, en effet, l'amour promet tout, entreprend tout, et après avoir tout obtenu il expire!... L'histoire ajoute que la jeune fille désespérée se précita dans la rivière qui coule au pied de cette montagne escarpée, qui prit alors le nom de *Montagne des deux Amants*. Sur ce petit fond romanesque je fis en deux jours un drame que je lus à madame de Mérode, au comte de Caraman, frère du marquis et neveu du président Portal, et à M. Damézague. Ces trois personnes ne manquèrent pas de

trouver cette petite pièce excellente ; il fut décidé que nous la jouerions, et M. de Caraman fit faire tout de suite un charmant petit théâtre dans l'orangerie. En attendant nous voulûmes absolument, madame de Mérode et moi, gravir la montagne. Un postillon du président s'était cassé la jambe deux mois auparavant sur cette montagne ; j'étais sûre que madame de Puisieux s'opposerait à cette entreprise ; nous en fîmes un secret, et il fut convenu que nous ferions notre escalade avant son réveil. Au reste la montagne n'a rien d'inaccessible ; seulement elle est très-longue et très-fatigante à gravir. Nous savions qu'elle avait un ermitage sur son sommet ; ainsi nous étions bien assurées de pouvoir faire ce que faisaient les ermites, ou pour mieux dire les religieux, car c'était un petit couvent. Nous nous levâmes avec le jour, et, à cinq heures du matin, madame de Mérode, M. de Caraman, M. Damézague et moi, nous étions au pied de la montagne. Nous fûmes obligés de nous reposer à moitié chemin ; madame de Mérode, peu accoutumée à marcher, était excédée. Enfin nous arrivâmes ; nous trouvâmes de bons religieux, charmés de nous voir, qui nous donnèrent à déjeuner du lait de chèvre, qui nous parut délicieux. Leur petit couvent, placé au milieu de la plate-forme de la montagne, était charmant ; on y découvrait de partout une vue ravissante. Ces pieux solitaires planaient encore sur le monde qu'ils avaient quitté ; ils n'en voyaient que ce qu'il y a de plus vertueux, les travaux de la campagne. J'enviai leur demeure et leur tranquillité ; car, même au milieu du tourbillon du monde et de la dissipation, je n'ai jamais entrevu sans une profonde émotion l'image d'une solitude absolue et d'une paix sans nuages. Je ne prévoyais pas alors que, vingt-deux ans après, ce couvent serait détruit, et ses vertueux habitants dispersés avec violence, et peut-être immolés !...

Le théâtre fut fait en une semaine ; on y travailla jour et nuit ; on apporta de Rouen une décoration toute faite. Pen-

dant ce temps j'avais distribué les rôles de ma pièce ; le mien était celui d'un vieil enchanteur, qui avait *deux cents ans*, et que je supposais établi sur la montagne *Inaccessible*, où il devait rester jusqu'à l'arrivée *de deux amants parfaits ;* il les attendait depuis plus d'un siècle et demi. J'étais enchantée de mon rôle, parce que j'avais une perruque et une barbe blanches. Madame de Mérode et M. de Caraman faisaient les deux amants. Ma pièce finissait heureusement ; les amants vivaient pour servir de modèles à tous les amants des races futures ; la perfection de leur amour mutuel désenchantait le vieux solitaire de la montagne. Ma pièce était remplie d'allusions agréables pour le maître de la maison et pour toutes les personnes de la société. On pense bien que rien ne manqua à son succès, et que l'auteur fut demandé à grands cris ; on nous redemanda d'autres représentations ; mais madame de Puisieux, trouvant le spectacle trop court, m'ordonna de l'allonger. On désira par acclamation me voir jouer Roxelane, dans *les Trois Sultanes ;* car dans ma jeunesse on m'a tant comparée à Roxelane que j'étais aussi ennuyée de cette espèce de compliment que de m'entendre répéter que je jouais sûrement mieux de la harpe que *le roi David*. Nous n'avions pas la comédie des *Trois Sultanes ;* M. de Caraman envoya un courrier à Paris pour chercher plusieurs choses, entre autres une musette ; la mienne était à Sillery avec mes malles. Mais je dis à nos acteurs que je ferais la comédie des *Trois Sultanes,* sur le même fond, avec une intrigue toute différente. Je la fis effectivement, en trois actes, en prose, avec des couplets, et en six ou sept jours. Nous l'apprenions à mesure que je l'écrivais. Elle était tout à fait différente de celle de Favart. Je ne pense pas qu'elle fût bonne, mais je crois que le dialogue en était joli, et qu'il y avait du mouvement et de l'intérêt dans l'intrigue, ce qui manque entièrement dans celle de Favart. Je m'y donnai un rôle très-brillant, dans lequel je chantais, je dansais, je jouais du clavecin, de la harpe, de la

guitare, de la musette, du tympanon et de la vielle : nous avions eu ces deux derniers instruments de Rouen ; il n'y manquait que mon par-dessus de viole ; mais depuis trois ans je n'en jouais plus, et ma mandoline aurait eu peu de succès après ma guitare, dont je jouais beaucoup mieux. M. de Nédonchel, qui arriva de Paris, prit un rôle ; madame de Mérode joua à merveille celui d'une Espagnole qui avait une intrigue avec un jeune Français, joué par M. de Caraman. Un jeune homme d'une petite ville voisine (le Pont-de-l'Arche) joua d'une manière charmante le rôle du grand-seigneur. Nous redonnâmes avec cette pièce nouvelle ma *Montagne des deux Amants*. Tout cela eut un tel succès, que les applaudissements et les acclamations firent fondre en larmes madame de Puisieux, et ce fut là mon vrai succès. Après souper je la reconduisis dans sa chambre, et ce soir madame de Mérode m'attendit vainement dans la mienne ; je restai avec madame de Puisieux jusqu'au petit jour. Comme elle m'aimait!... comme je l'aimai depuis!... Mais comme j'étais reconnaissante ! combien elle m'était chère, cette vertueuse, et sensible protectrice!... Ses traits, son aimable physionomie, son costume, le son de sa voix, tous nos entretiens tête à tête sont restés ineffaçablement gravés dans mon souvenir, et surtout la conversation de cette nuit, où elle fut si particulièrement tendre pour moi!... Elle tenait mes denx mains dans les siennes, elle me regardait avec un attendrissement inexprimable, et elle me répéta plusieurs fois ces paroles qui me frappèrent : « Oui, vous aurez une destinée extraordinaire!... *Mais quelle sera-t-elle?*... » Son ton semblait annoncer de l'inquiétude sur mon bonheur. Hélas ! c'était un pressentiment..

Je n'ai point parlé d'un personnage qui était à demeure chez M. de Puisieux et qui mérite pourtant une mention particulière. Il s'appelait M. Tiquet; il avait été secrétaire d'ambassade de M. de Puisieux, et il avait pour lui un attachement exclusif et passionné. C'était un homme de cinquante ans, d'une probité parfaite; il avait beaucoup d'instruction, un très-grand mérite, mais la plus étrange figure que l'on puisse imaginer. Il était fort grand, très-maigre; ses épaules étaient abattues et abaissées d'une manière extraordinaire, et son cou d'une longueur démesurée. Au-dessus de ce cou se trouvait un visage très-couperosé, avec un nez prodigieux, des petits yeux bleuâtres tout ronds, sans paupières et sans sourcils, une bouche immense, le tout orné d'une perruque blonde, pommadée avec excès et légèrement poudrée. Il portait toujours un habit gris, serré et boutonné du haut jusqu'en bas; on n'a jamais vu de laideur plus bizarre, plus frappante et plus complète; cependant, quoique je la trouvasse surprenante, elle ne me déplaisait pas; cette singulière figure n'avait rien de sinistre et de faux, et il y avait de l'esprit et en même temps de la bonhomie dans son sourire. A la vérité M. Tiquet souriait bien rarement; il était naturellement grave, sévère et silencieux; n'ayant jamais été accueilli par les femmes, il ne les haïssait pas, mais il les boudait toutes, et particulièrement lorsqu'elles étaient jeunes et jolies. Pour les vieilles, il se plaisait à les contrarier. C'est ce qu'il faisait même avec madame de Puisieux, qui le lui rendait bien; car elle le trouvait souvent insupportable. Leurs discussions n'étaient jamais violentes; on y conservait toujours le respect d'un côté et la politesse de l'autre; mais on y trouvait sans interruption un grand fonds d'aigreur. Dès mon premier voyage à Sillery, M. de Puisieux, un matin que nous étions tête à tête, à cheval, me dit que j'avais fait, sinon la plus brillante, du moins la plus étonnante conquête, celle de M. Tiquet, et que je la devais à la sagesse de mes lectures; car M. Tiquet seul les connaissait : c'était lui

qui avait la clef de la bibliothèque, et qui me prêtait les livres que je demandais. M. de Puisieux ajouta que M. Tiquet lui avait dit que, lorsque *mon enfantillage serait passé, je deviendrais une femme d'un grand mérite.* M. Tiquet n'avait pas confié à M. de Puisieux une chose dont, sûrement, au fond de l'âme, il me savait encore plus de gré que de mes *sages lectures :* c'est qu'en général, dans ses disputes avec madame de Puisieux, quand cette dernière me demandait mon avis, je ne donnais jamais tort à M. Tiquet, qui me paraissait toujours un peu opprimé par elle, et que très-souvent je lui donnais nettement toute raison. J'admirai en ceci, comme en baucoup d'autres choses, le noble caractère de madame de Puisieux, qui ne s'en fâcha jamais. Quand M. de Puisieux lui dit, en ma présence, que j'avais subjugué l'inflexible cœur de M. Tiquet, elle répondit, en riant, que je lui avais fait assez de coquetteries pour cela. Je lui en fis réellement une deux jours après : je lui demandai le *Traité de Westphalie.* C'était le livre dont il faisait le plus de cas, qu'il savait par cœur et qu'il citait sans cesse. De ce moment mon crédit auprès de lui n'eut plus de bornes ; il me suivait toujours des yeux dans le salon ; quand je faisais quelques folies il souriait, et même plus d'une fois on le vit rire. Ce qui me fit un plaisir infini, c'est que madame de Puisieux, voyant l'intérêt sincère qu'il prenait à moi, perdit toute son aigreur contre lui. Il s'en aperçut, et devint lui-même beaucoup plus aimable avec elle.

La chose qui contribua le plus, après la tendresse de madame de Puisieux pour moi, à me rendre si cher le souvenir de Sillery, c'est que, pendant les trois années que j'y ai passé de suite un temps si considérable, je n'y ai pas éprouvé une seule tracasserie, ni remarqué le moindre mouvement d'envie contre moi. Madame et même M. de Puisieux étaient pour moi ce qu'on ne les avait jamais vus pour personne ; et ces préférences, marquées en toute occasion, et bien souvent malgré moi, n'ont jamais excité un instant de jalousie. Il est vrai que

la maréchale d'Estréc et les nièces de madame de Puisieux, si constamment bonnes pour moi, avaient quinze ou vingt ans de plus que moi; mais madame de Louvois et ma belle-sœur étaient de mon âge et pouvaient prétendre aux mêmes caresses, et elles trouvaient tout simple que ces caresses fussent accordées exclusivement à ce qu'elles appelaient ma *gentillesse*. Je régnais véritablement à Sillery; rien ne s'y faisait sans me consulter; on y prévenait tous mes désirs; les domestiques mêmes m'y servaient avec un zèle qu'ils avaient à peine pour leurs propres maîtres. Mais je n'abusais pas de mon empire; je ne le faisais servir qu'à l'amusement de tout le monde. J'étais heureuse et touchée de la bonté qu'on avait pour moi; je n'en étais point vaine. J'avais une parfaite égalité d'humeur, et cette complaisance naturelle qui ne permet jamais aux autres de soupçonner qu'on puisse avoir l'impertinent désir de dominer. Dans tout ce que j'imaginais pour nous divertir, j'avais toujours l'attention, pour que cela plût à tout le monde, d'aller me concerter avec mesdames de Louvois, de Sailly, de Saint-Chamand, et ma belle-sœur, de mêler leurs idées avec les miennes, et ensuite de leur en faire honneur; et ce fut ainsi que je fus aimée. Par la suite, dans une autre situation, je portai le même caractère, mais je n'eus pas le même bonheur...

---

En quittant Origny nous allâmes sur-le-champ à Genlis; mon beau-frère était à Paris, d'où il ne devait revenir qu'au mois de juillet; en attendant nous fîmes des visites dans les châteaux voisins. Presque tous nos voisins étaient vieux, mais tous d'une fort bonne société, entre autres M. le marquis de Flavigny et sa femme, M. de Bournonville, qui avait douze enfants, le président de Vauxmenil, dont le fils dissinait supé-

rieurement le paysage, et M. de Saint-Cenis, le seul qui eût une jeune femme.

M. de Genlis et moi nous résolûmes de donner une fête au marquis de Genlis à son arrivée; nous avions le temps de la préparer. Il fut décidé que nous jouerions la comédie, et en conséquence il nous fallait un petit théâtre; il s'agissait d'avoir un peintre de décorations : nous en fîmes venir un de Saint-Quentin. Ce peintre s'appelait M. Tirmane; c'était un homme de cinquante ans, dont l'originalité et la crédulité ont fait mes délices pendant six mois. M. Tirmane avait autant d'orgueil que de simplicité; il peignait fort bien les lambris d'une chambre et une décoration d'appartement, et il était persuadé qu'il avait le talent de Raphaël et de Rubens; il nous en fit voir un échantillon dans la toile de notre théâtre : il eut la prétention d'en faire un tableau, qui représentait la plus ridicule figure de femme jouant de la harpe à rebours, c'est-à-dire ayant la harpe posée sur l'épaule gauche. M. de Genlis, en voyant ce chef-d'œuvre, s'écria que c'était mon portrait et qu'il était frappant. M. Tirmane convint qu'il avait eu en effet le projet de faire mon portrait *d'idée*, et, charmé de ce premier succès, il me demanda la permission de me peindre *régulièrement*, mais en cheveux épars, parce qu'il était très-frappé de la longueur de mes cheveux et de leur couleur *châtaigne*. Je promis de lui donner une séance le lendemain, et m'y préparai de mon mieux; je mis un pied de rouge très-foncé; je fis partager mes cheveux en plusieurs mèches lisses, sans poudre; j'en entortillai autour de mon cou, de mes bras, de ma taille; j'établis sur ma tête une profusion de perles, de clinquant et de fleurs, et dans cet attirail je m'offris aux pinceaux de M. Tirmane, qui fut ébloui et saisi de l'éclat de ma beauté, d'autant plus que je faisais une bouche imperceptible en la resserrant, et que j'ouvrais les yeux de toute ma force pour les faire plus grands. C'est ainsi qu'il fit mon portrait, c'est-à-dire une figure de Gorgone, car ces longues mèches de

cheveux bruns ressemblaient parfaitement à des serpents. Peu de jours après, nous renouvelâmes en faveur de M. Tirmane une partie des aventures de Don Quichotte chez la duchesse. M. Blanchard, intendant du château, imagina de le faire voler en plein jour, à cinq cents pas du château, par le jardinier, déguisé en voleur, c'est-à-dire ayant des moustaches et les cheveux noircis; M. Tirmane revint en chemise au château, et, en nous contant sa piteuse aventure, il nous assura que le brigand avait *un pied et demi* de plus que le jardinier. M. de Genlis le consola en lui apprenant qu'il avait le droit, en l'absence de son frère, de juger à mort tous les brigands du canton. On fit monter à cheval deux ou trois postillons, qui, une heure après, revinrent triomphants, en ramenant le prétendu voleur chargé de chaînes, ce qui causa une joie scandaleuse à M. Tirmane. On retrouva tous les effets volés, et quelques louis de plus qu'on lui adjugea en forme de dédommagement. M. de Genlis, revêtu d'une robe noire, assisté du bailli du lieu et du barbier, s'enferma dans une chambre pour interroger et juger le criminel; pendant ce temps je restai avec M. Tirmane et trois ou quatre personnes. Au bout d'une heure et demie on vint nous annoncer que le criminel était condamné à à mort. « C'est bien fait! » s'écria M. Tirmane en frappant dans ses mains. Je dis à M. Tirmane qu'il ne tenait qu'à lui de se couvrir de gloire en allant se jeter aux pieds de M. de Genlis pour demander la grâce du coupable; il y répugnait un peu, mais je lui fis entendre qu'il serait récompensé de cette magnanimité; il y consentit, sur l'assurance que nous lui donnâmes que ce scélérat serait enfermé pour sa vie dans la tour du château. Alors M. Tirmane, rappelant tous ses sentiments héroïques, alla se précipiter aux pieds du juge, et, avec l'emphase la plus comique, il implora la grâce du criminel. M. de Genlis et ses adjoints, pénétrés d'admiration, tirèrent leurs mouchoirs et fondirent en larmes; ensuite M. de Genlis lui dit qu'il était grand-maître de l'*ordre du Jugement*, qu'il l'en recevrait sous

vingt-quatre heures, que cet ordre conférait la noblesse. M. Tirmane, à ces paroles, resta en extase; il a souvent répété depuis que ce moment fut le plus beau de sa vie. A l'égard du prisonnier il fut condamné aux galères à perpétuité, ce qui fut approuvé par M. Tirmane. La nuit suivante on fit faire à M. Tirmane *la veille des armes* dans la cour du château, un fusil sur l'épaule, une lanterne sourde à la main, afin d'apprendre par cœur, tout en se promenant, un catéchisme de chevalerie, composé par M. de Genlis, le plus plaisant et le plus ridicule qu'on puisse imaginer; il resta là jusqu'au grand jour. Alors on le plongea dans un bain froid; après quoi on le revêtit de la robe blanche de candidat : c'était un grand peignoir de M. de Genlis. Il y avait à Chaumy, à deux lieues de Genlis, les régiments de Chartres et de Conti; M. de Genlis avait écrit à leurs colonels de venir avec des troupes pour honorer la réception du chevalier Tirmane; ils vinrent à midi, avec une centaine d'hommes à cheval. Tous les garçons du village, en vestes blanches, ornées de rubans couleur de rose, étaient aussi dans la cour. Le candidat, pâle comme la mort et harassé de fatigue, fut amené dans une grande salle où j'étais assise sur un trône de feuillage et de fleurs, et entourée des officiers des régiments de Chartres et de Conti, qui tenaient leurs épées nues. M. de Genlis, conducteur du candidat, lui fit répéter son catéchisme, qu'il balbutia avec beaucoup d'émotion. Lorsqu'il eut fini, M. de Genlis attacha à son peignoir, avec un ruban vert, une vieille médaille dorée du chancelier de Sillery, que nous avions trouvée dans la bibliothèque; après cela le candidat mit un genou en terre devant moi, et je l'armai chevalier en lui donnant une lance d'une longueur démesurée et un casque qui était un seau à rafraîchir le vin, que j'avais recouvert de papier doré et orné de plumes. On lui donna un autre peignoir plus magnifique, c'est-à-dire tout surchargé de guirlandes d'œillets d'Inde. Dans ce galant équipage, le nouveau chevalier, ranimé par la gloire, descendit dans la cour pour y faire, au

bruit des fifres et des tambours, la marche triomphale au milieu des troupes à cheval et des paysans, qui criaient : *Vive le noble chevalier Tirmane!* Tous ces honneurs le rendaient si heureux qu'il fondait véritablement en larmes. Après cette cérémonie on dîna ; on porta plusieurs fois sa santé ; il mangea beaucoup, s'endormit au dessert, mais M. de Genlis le réveilla pour lui faire entendre des couplets qu'il avait faits sur sa clémence. En sortant de table on le conduisit à un bal champêtre qui dura jusqu'à onze heures. Alors, comme il était de l'*ordre du Jugement*, il fut obligé de juger plusieurs causes de paysans, qui jouèrent parfaitement leurs rôles ; enfin, surchargé de gloire et mourant de lassitude et d'envie de dormir, il alla se coucher à une heure après minuit.

Ces scènes burlesques furent suivies d'une infinité d'autres que je me rappellerai toujours avec plaisir, mais qui tiendraient un volume entier si j'en donnais tous les détails. Nous menâmes notre chevalier chez un de nos voisins, le marquis de Flavigny. M. Tirmane trouva dans ce château *la reine d'Alcala*, qui lui donna avec beaucoup de cérémonies le titre de *Don;* elle m'accorda en même temps celui de *Donna.* Depuis ce jour *le chevalier don Tirmane* ne m'a jamais appelée que *la comtesse Donna*. Après cette cérémonie, on fit retirer le chevalier dans une chambre, en lui disant d'y composer une harangue de remercîment pour la reine. Au bout d'une heure, admis au pied du trône, il dit : *Princesse, je suis donc Don !........* Il en resta là, et la reine fut très-satisfaite de cette exclamation, qui exprimait du moins une satisfactiod très-sincère. Ces folies durèrent trois mois ; je n'ai jamais autant ri dans tout le reste de ma vie. Quand le rire me gagnait, je tirais de ma poche mon mouchoir, que j'appliquais sur mon visage, et le chevalier don Tirmane croyait que je pleurais d'attendrissement, et il était lui-même fort touché de l'extrême sensibilité de la *comtesse Donna*. Ce qu'il y eut de

plus singulier dans cette longue mystification, c'est que les domestiques, les paysans et tous nos voisins furent d'une égale discrétion, et que pas un ne dit à M. Tirmane un seul mot qui pût le désabuser.

Cependant, depuis que nous l'avions fait noble il était devenu fort impertinent avec les domestiques, et en général avec tous *les roturiers;* mais chacun s'amusait de sa crédulité, et on lui rendait à l'envi tous les hommages qui pouvaient satisfaire et exalter sa vanité, qui était extrême. M. de Genlis lui fit faire un habit très-ridicule, qui mit le comble à son bonheur. Cet habit était brun, orné d'énormes brandebourgs d'argent, avec une veste garnie d'une longue frange brune et argent; on lui donna un chapeau bordé d'un large point d'Espagne d'argent, et je lui fis présent d'une cravate de grosse dentelle, avec deux longs pans, surmontée d'un nœud couleur de feu. Il portait ce superbe vêtement les dimanches et les jours où nous avions du monde, sans oublier jamais de mettre à sa boutonnière sa grande médaille dorée, suspendue à un ruban vert. Un jour M. le comte de Barbançon, venant de Paris et ne connaissant point encore le chevalier don Tirmane, arriva à Genlis une demi-heure avant le dîner; M. de Barbançon était un homme fort grave, et nous ne pensâmes point à le prévenir sur le personnage étonnant qu'il allait voir, car M. Tirmane n'était point dans le salon; mais il apprit qu'un étranger venait d'arriver, et il s'empressa de mettre à la hâte son bel habit; ensuite il vint dans le salon. A l'aspect de cette étrange figure, M. de Barbançon resta immobile, et M. Tirmane, se précipitant à l'oreille de M. de Genlis, lui demanda tout bas si cet étranger était *un noble;* sur la réponse de M. de Genlis, M. Tirmane, avec un ton dont rien ne peut donner l'idée, s'avança vers M. de Barbançon en lui disant gravement: *Noble étranger, je vous demande l'accolade de la cuisse.* La surprise de M. de Barbançon fut extrême; il regarda M. de

Genlis, qui avait conseillé tout bas cette demande chevaleresque; un signe mit au fait M. de Barbançon, qui donna de fort bonne grâce l'*accolade de la cuisse*.

Le chevalier don Tirmane, voulant laisser à la postérité un monument immortel de tant de faits merveilleux, employa ses talents à en tracer l'origine; il fit un tableau à l'huile en demi-nature, qui le représentait dans le bois de Genlis, auprès du bel arbre nommé l'*arbre des Quatre-Frères*, dans le moment terrible où il fut volé et dépouillé, ainsi que l'intendant M. Blanchard. Au haut du tableau on voyait un coin des cieux, et la sainte Vierge dans une gloire qui lançait sur M. Tirmane un faisceau de lumière; il avait placé un petit rayon sur la tête de M. Blanchard, ce qu'il appelait *un rayon de politesse*, car il n'attribuait qu'à ses seules prières le miracle de sa délivrance. Il voulait que l'on plaçât ce tableau dans la chapelle de Genlis, en disant que toute la Picardie viendrait invoquer la Vierge du bois des *Quatre-Frères*, et qu'il ferait tomber le pèlerinage de *Notre-Dame de Liesse*. Je lui représentai qu'il ne fallait lutter contre aucun pèlerinage, puisqu'on devait les honorer tous. Je mis ce tableau dans ma chambre; je l'ai conservé très-longtemps; je l'avais encore au Palais-Royal; je ne sais ce qu'il devint depuis.

Le dénouement de l'histoire de M. Tirmane est ce qu'il y a de plus joli dans ses aventures. Il resta huit mois de suite à Genlis. Pendant ce temps il écrivait souvent à sa femme, qui était à Saint-Quentin, pour lui faire part de son bonheur et de sa gloire. Sa femme, moins crédule que lui, l'assurait dans ses réponses qu'on se moquait de lui; il nous montrait ses lettres en riant avec nous de ce qu'il appelait *son incapacité* de comprendre des choses si relevées, et il ajoutait: « Il faudra bien qu'elle me croie quand elle verra qu'en ma qualité de noble je ne payerai plus les taxes de roturiers. — Assurément, lui répondait M. de Genlis, et pour cela vous n'aurez qu'à montrer votre médaille et vos diplômes de chevalier et de *Don*. — Ce

sera un beau moment pour moi, disait M. Tirmane. *Comme les gros bonnets de Saint-Quentin seront capots* quand ils me verront au-dessus d'eux tous! » Et il en nommait trois ou quatre qu'il se faisait surtout un plaisir de confondre et de terrasser. Il partit enfin de Genlis et retourna à Saint-Quentin. Son premier soin en rentrant dans sa maison fut de faire mettre à genoux sa femme et ses deux filles, et de leur faire baiser sa médaille. Le lendemain il alla à l'hôtel de ville, décoré de son ordre; il montra gravement ses diplômes et un brevet de la reine d'Alcala, qui lui donnait le titre de *Don* et celui de *son premier peintre honoraire*. Ensuite il déclara qu'il ne payerait plus la taille. On trouva sa folie si plaisante qu'on voulut la lui laisser, et on l'exempta en effet de toute imposition; alors madame Tirmane et ses filles ne doutèrent plus de la réalité de tous ses récits. Toute la ville de Saint-Quentin se fit un amusement de cette mystification; le noble chevalier don Tirmane fut invité à dîner partout et traité avec le plus grand respect, ce qui dura douze ans, c'est-à-dire jusqu'à sa mort. Quoique j'aie supprimé mille incidents et tous les détails de cette folie, je sens qu'elle tient encore trop de place dans ces *Mémoires;* mais je me rappelle avec complaisance ce temps d'une gaieté si vive et si franche, ce temps où j'ai ri de si bon cœur, ce temps enfin où l'avenir, le terrible avenir, était couvert pour nous d'un voile impénétrable.

---

A cette époque, M. et madame de Puisieux voulurent nous loger chez eux; ils nous donnèrent un joli entresol dans la superbe maison qu'ils occupaient rue de Grenelle. J'avais renoncé, mais par un motif honorable, à la place qui m'avait été promise chez Madame femme du comte de Provence. Louis XV décida que ces places ne seraient données qu'aux femmes qui iraient

chez madame du Barry. On pense bien que cette décision ne fut pas formellement annoncée, mais elle eut lieu de fait. On fit pressentir quelques personnes qui étaient sur la liste ; on appelait cela être invité à faire partie *de la société du roi*. Pour moi on ne me fit rien dire, mais nous apprîmes de toutes parts qu'une grande partie des personnes désignées allaient chez madame du Barry. Il suffisait de le faire demander ; on était aussitôt reçu. M. de Genlis n'était pas d'humeur à me prescrire une telle démarche, que d'ailleurs nulle autorité n'aurait pu obtenir de moi. Ses parents pensaient de même. Mais les places ne furent accordées qu'à cette condition ; ainsi je n'en eus point, malgré la parole si authentiquement donnée. Si j'avais eu cette place, ma destinée eût été bien différente ; j'aurais certainement suivi la princesse à laquelle j'aurais été attachée. Le roi, dans les loisirs de l'exil, m'aurait distinguée peut-être ; je me serais trouvée dans une noble situation, à l'abri des calomnies et de toutes fausses démarches. Que de travaux, que de chagrins de moins ! Toute cette destinée pure, honorable et paisible, a été bouleversée parce que Louis XV donna un ascendant suprême sur son esprit et sur sa cour à une fille publique, surannée et sans esprit !

---

A cette époque il m'arriva une aventure qui prouve combien peut être utile le livre de M. Tissot (*Avis au peuple sur sa santé*). Nous logions un abbé italien qui me faisait lire le Tasse, et qui, d'ailleurs, était grand musicien et jouait supérieurement du piano. Un soir en rentrant on nous dit qu'il était à la mort d'un *choléra-morbus*, qu'il avait envoyé chercher un médecin, nommé M. Soulier, qui lui avait fait prendre de la thériaque dans du vin. Comme j'avais tant exercé la médecine à Genlis et même à Sillery, je savais alors par cœur M. Tissot,

et je dis tout de suite que j'étais sûre que M. Tissot condamnait ce remède. Nous prîmes le livre, et nous vîmes avec horreur que M. Tissot dit que quelques médecins ignorants donnent ce remède, et que c'est comme *si l'on tirait un coup de pistolet dans la tête du malade.* Il est bien inconcevable qu'un médecin soit d'une telle ignorance et qu'il n'ait jamais lu M. Tissot; mais, c'est un fait. Le pauvre abbé demanda tous les sacrements et reçut l'extrême-onction à dix heures du soir. J'y assistai avec M. de Genlis. Il mourut une demi-heure après. Sa figure m'avait tellement frappée que je déclarai à M. de Genlis que je ne pouvais me résoudre à passer la nuit dans la maison, et il consentit à me laisser aller coucher chez madame de Balincour. Je fis mettre des chevaux à la voiture et je partis sur-le-champ. On fut bien surpris et charmé de me voir. M. de Balincour me donna sa chambre, et je me couchai à minuit et demi. Au bout d'un demi-quart d'heure j'étais endormie; mais je fus réveillée par la voix joyeuse de M. de Balincour, bon vieillard fort spirituel, qui, dans l'obscurité, car je n'ai jamais eu de lumière la nuit, chantait dans ma chambre un couplet très-gai et très-plaisant sur l'air *de la Baronne;* j'entendais en même temps le huchotage de cinq ou six personnes qui étaient entrées doucement avec lui.

Comme on n'oublie jamais ce qui a vivement amusé, je me ressouviens parfaitement de ce couplet, que voici :

Dans mon alcôve
Je m'arracherai les cheveux (*bis*);
Je sens que je deviendrai chauve
Si je n'obtiens ce que je veux
Dans mon alcôve.

Après un moment de recueillement je répondis, sur le même air, par cet impromptu; il faut savoir, pour le comprendre, que M. de Balincour n'avait presque pas de cheveux.

Dans votre alcôve
Moderez l'ardeur de vos feux (*bis*);

Car, enfin, pour devenir chauve
Il faudrait avoir des cheveux
Dans votre alcôve.

Ma réponse excita un rire général; elle eut le plus brillant succès! On apporta des lumières. Madame de Balincour et madame de Ranché, sœur de son mari, une charmante et jolie personne, se jetèrent sur mon lit; M. de Balincour et le reste de la compagnie s'établirent en cercle autour du lit; on causa, on dit mille folies jusqu'à trois heures du matin. Alors M. de Balincour disparut, et revint un moment après en garçon pâtissier, tenant une immense corbeille pleine de pâtisseries, de confitures sèches et de fruits. On fit un réveillon qui dura jusqu'à cinq heures, parce que M. de Balincour passa plus de trois quarts d'heure à nous proposer toutes sortes de divertissements, des violons, la lanterne magique, les marionnettes, etc. Enfin on me laissa dormir; je ne me réveillai qu'à midi et par de nouvelles gaietés de M. de Balincour. M. de Genlis vint me chercher; on le retint avec moi, et d'autorité on nous garda cinq jours pleins. M. de Genlis, secondant parfaitement M. de Balincour, fit vingt couplets de chansons; il se déguisa de mille manières; on dansa; on alla aux spectacles, à la foire, à la halle; on joua à des petits jeux; on fit de la musique, on se divertit sans relâche. Je n'ai jamais passé cinq jours de suite aussi turbulents. Le maréchal de Balincour et le maréchal de Biron furent les témoins de toutes nos folies et s'en amusèrent beaucoup. Le maréchal de Biron avait dix-sept ou dix-huit ans de moins que le maréchal de Balincour : il avait soixante-neuf ou soixante-dix ans; on ne lui en aurait pas donné plus de cinquante-cinq. Il avait une taille majestueuse, une très-belle figure, et l'air le plus noble et plus imposant que j'aie vu. On dit de Brutus qu'il fut le dernier des Romains, on peut dire du maréchal de Biron qu'il fut en France *le dernier fanatique de la royauté*. Il n'avait de sa vie réfléchi sur les diverses sortes de gouvernements et sur

la politique ; mais il est certain qu'il était né pour représenter dans une cour, pour être décoré d'un grand cordon bleu, pour parler avec grâce, noblesse à un roi, pour connaître et pour sentir les nuances les plus délicates du respect dû au souverain et aux princes du sang, toutes celles des égards dus à un gentilhomme et de la dignité que doit avoir un grand seigneur. Le système établi de l'égalité eût anéanti toute sa science, tout son bon goût, toute sa bonne grâce. Il adorait le roi parce qu'il était roi ; il aurait pu dire ce que Montaigne disait de son ami la Boëtie : *Je l'aime parce que je l'aime, parce que c'est lui et que c'est moi.* Le maréchal, dans d'autres termes, faisait exactement la même définition de son attachement passionné pour le roi. C'était une chose plaisante, même alors, de l'entendre parler des républiques ; il regardait les républicains comme des espèces de barbares. Il avait d'ailleurs beaucoup de bon sens, une droiture et une loyauté de caractère qui se peignaient sur sa belle physionomie ; il avait montré à la guerre la plus brillante valeur ; il était adoré des gardes-françaises dont il était colonel.

Un jour que l'on faisait devant lui l'énumération des maréchaux de France de son nom : « Vous en nommez un de trop, dit-il ; on ne doit pas compter celui qui fut infidèle à son roi » Enfin il aimait les jeunes personnes ; il avait avec elles une galanterie chevaleresque qui donnait une idée de celle de la cour de Louis XIV, dont il avait vu, dans sa première jeunesse, les derniers moments. Il respectait le maréchal de Balincour, qui pouvait en conserver un plus long souvenir ; il enviait sa vieillesse, et en parlant de lui il disait avec admiration : *Il avait trente ans à la mort du feu roi !* C'était dans sa bouche un éloge. Je trouvais un plaisir infini à entendre causer ensemble ces deux respectables personnages ; et quand le marquis de Canillac, âgé de quatre-vingt-onze ans, se trouvait avec eux, je me croyais véritablement transportée au siècle de Louis XIV, avec lequel M. le maréchal de Riche-

lieu m'avait déjà fait faire connaissance à Braisne. Ce fut ainsi que je pris, dès ma jeunesse, ce goût passionné pour la cour de Louis XIV, qui s'est encore accru depuis par mes lectures. Si j'ai su la peindre, cette brillante cour, c'est que je la connaissais parfaitement. J'aimais le maréchal de Biron, non-seulement parce qu'il m'envoyait sans cesse des figues, des abricots-pêches (les premiers qu'on ait eus à Paris) et des fleurs de son magnifique jardin, mais parce que je m'instruisais en l'écoutant.

Je relus dans ce temps les *Lettres de madame de Sévigné*, celles *de madame de Maintenon*, les *Souvenirs de madame de Caylus*, les *Mémoires du cardinal de Retz.* C'est une lecture dont on ne se lasse point. Comme on aimait, comme on pensait, comme on écrivait, comme on contait dans ce temps! Que d'esprit, que de raison, que de naturel, que de grâce, quelle élévation de sentiments, et quelle sensibilité sans étalage et sans ostentation ! Que nous étions Français alors !

---

J'ai eu l'honneur de faire ma cour plusieurs fois à mademoiselle de Condé avant la Révolution. Aussitôt qu'elle eut vingt-cinq ans on lui forma sa maison, et tout le monde fut charmé de sa figure, de sa grâce et de son esprit. Je pensais avec un plaisir extrême, en la contemplant, que mademoiselle de Mars, mon ancienne amie, avoir contribué à son éducation. Elle était remplie de talents, bonne musicienne, sachant la composition, jouant d'une grande force du piano, chantant agréablement, dessinant parfaitement, et faisant de jolis vers. Un soir, chez elle, on s'amusa à jouer à un jeu où il fallait remplir des bouts-rimés; on donna à mademoiselle de Condé

37.

les mots suivants, *fantaisie*, *amour*, *folie*, *vautour*, qu'elle remplit ainsi :

« N'avoir jamais d'amant, telle est ma. . . . . . . . . . . fantaisie ;
« Je crains trop les transports du dangereux. . . . . . . . amour,
« Et j'évite ce dieu, guidé par la. . . . . . . . . . . . . . . . folie,
« Comme l'oiseau timide évite le. . . . . . . . . . . . . . vautour. »

Je ne crois pas qu'il y ait de poëte qui eût pu remplir ces bouts-rimés d'une manière plus agréable. Avec tant d'esprit, de talent et de moyens de séduction, la méchanceté et l'envie n'ont jamais pu porter la moindre atteinte à sa réputation ; c'est que l'on connaissait sa piété, qui fut toujours celle d'un ange. A la Révolution elle se sauva en Italie ; elle se fit religieuse à Turin ; elle trouva dans ce couvent une petite orpheline, et elle se chargea de son éducation. Lorsqu'elle fut obligée de fuir de Turin, elle emmena cette enfant, qui n'avait ni parents, ni ressources ; cette jeune personne, qui a vingt ans, est aujourd'hui avec elle dans le couvent dont la princesse est abbesse (1) sous le nom de madame Louise de Condé ; cette princesse lui a donné tous ses talents. Il y a quelques mois que, madame Louise demandant à son élève si elle voulait se marier ou se faire religieuse, cette jeune personne a répondu qu'elle n'avait pas la vocation de s'engager par des vœux, mais que volontairement elle préférerait toujours une retraite où l'on ne s'occupait que de Dieu ; mais qu'elle ne se marierait point, parce que d'ailleurs elle voulait consacrer sa vie à sa bienfaitrice et ne jamais la quitter. Ainsi elle reste libre dans ce couvent ; elle joue parfaitement du piano et elle a une très-belle voix ; elle ne chante jamais de paroles profanes ; madame Louise a composé pour elle un gros volume de cantiques dont elle a fait la musique ainsi que les paroles ; elle dessine la figure et ne fait que des sujets saints ; enfin tous ses talents,

(1) Cette princesse vivait encore.

(*Note de l'auteur.*)

ainsi que ceux de madame Louise, sont consacrés à la religion.

---

Il y avait environ onze ans que madame Récamier, étant à sa fenêtre sur la rue, vit passer une femme qui jouait de la vielle, et qui ordonnait à une petite fille de cinq ans et demi de danser sous la fenêtre de madame Récamier; la petite fille obéit, mais d'un air honteux et en pleurant, ce qui attendrit tellement madame Récamier qu'elle fit questionner la femme, qui répondit qu'elle n'était pas la mère de cette enfant, orpheline dès le berceau. Madame Récamier donna de l'argent à la femme, qui consentit à lui céder l'enfant, qui avait une petite figure angélique. Madame Récamier la mit chez une honnête lingère, où elle apprit sa religion, à lire, écrire, compter et coudre. Quand elle eut douze ans, madame Récamier la mit pour faire sa première communion dans un couvent où elle resta quelques années; ensuite la jeune personne demanda à y rester. Madame Récamier paya toujours sa pension et n'en entendit plus parler; elle l'oublia. Mais elle venait d'en recevoir une lettre la plus touchante, dans laquelle cette jeune personne, qui avait seize ans et demi, la remerciait avec la plus vive sensibilité de l'avoir retirée de la rue et de lui avoir donné de l'éducation et de bons principes; elle finissait en lui annonçant qu'elle était *au comble du bonheur*, que son noviciat venait de finir, et qu'elle avait prononcé ses vœux le matin.

Quand on songe à ce que cette enfant aurait été sans madame Récamier et à ce qu'elle est, on ne saurait trop admirer cette excellente action.

---

J'étais chargée d'une commission pour M. d'Aligre (1), Pair de France, et, comme il s'agissait d'une bonne action, j'étais sûre d'être bien accueillie. Il vint chez moi à ce sujet, et écouta avec intérêt ce qu'on m'avait prié de lui dire; ensuite il me parla avec détail des établissements de charité qu'il comptait faire, entre autres un hospice pour les mutilés. Je le priai d'y joindre une salle pour les pauvres enfants rachitiques et bossus, car j'y pensais toujours. Je m'intéresse particulièrement aux bossus, ayant trouvé un moyen très-simple de les redresser, en leur faisant tirer la corde d'une poulie à laquelle est un seau (1). J'ai eu cette invention d'après l'observation faite à la campagne qu'aucune servante tirant de l'eau depuis enfance n'est bossue; j'ai détaillé cette invention dans les *Leçons d'une Gouvernante.* M. d'Aligre m'apprit qu'il possédait la terre de Saint-Aubin, qui appartenait jadis à mon père, et dans laquelle j'ai passé

(1) M. le marquis d'Aligre, nommé Pair de France au mois d'août 1815 et membre du conseil des prisons. Détenu en 1793, il a échappé aux fureurs de ces temps d'extermination, et devint par la suite membre du conseil général du département de la Seine.

(1) *L'exercice de la poulie.* M. Tronchin l'avait imaginé et pratiqué jadis avec succès pour redresser les tailles d'enfants contrefaits. Il me conta ce fait il y a treize ans, et dès ce moment j'appliquai cette idée a l'éducation. Cette poulie, attachée au plancher, est parfaitement semblable à celle d'un puits; seulement, au lieu de mettre un seau à la corde, on y attache un sac de peau rempli de sablon. J'ai fait placer autour de cette poulie, fixée contre le lambris, une balustrade fermée, pour prévenir les accidents que pourrait causer la chute des poids. Il faut, pour cet exercice, que l'enfant soit bien posé d'aplomb, que ses pieds soient l'un contre l'autre, qu'il ne s'élève jamais sur leurs pointes en tirant la poulie, et qu'il ne laisse pas glisser la corde dans ses mains en descendant le poids. A la campagne on faisait cet exercice sur de véritables puits, placés dans les petits jardins des enfants, c'est-à-dire un grand tonneau rempli d'eau, au-dessus duquel était posée la poulie. On tirait de l'eau pour arroser son jardin, et, comme on ne pouvait pas augmenter la grosseur des seaux, parce qu'il fallait qu'ils fussent proportionnés à la petitesse du puits, j'avais imaginé de faire mettre à ces seaux un double fond, dans lequel on pouvait glisser des poids. (*Note de l'auteur.*)

mon enfance jusqu'à ma douzième année. Je savais que cette terre avait passé entre les mains de M. de La Tour, intendant d'Aix; mais j'ignorais qu'à sa mort sa fille, qui est aujourd'hui madame d'Aligre, en eût hérité. On a bâti un nouveau château, on a abattu l'ancien, à l'exception d'une seule tour qui faisait partie de mon appartement, et dans laquelle je couchais. *La tradition* a conservé ce souvenir, et madame d'Aligre n'a pas voulu que cette tour fût abattue; ce qui est d'autant plus aimable pour moi que je n'ai eu ce détail que par hasard. C'était de cette tour que j'échappais par la fenêtre à la vigilance de mademoiselle de Mars, pour aller donner des leçons d'histoire de France aux petits polissons qui ont formé ma première école, et qui m'écoutaient au pied d'un mur, sur le bord d'un étang, tandis que je les haranguais du haut d'une terrasse. Je parlai beaucoup de Saint-Aubin à M. d'Aligre; il m'assura qu'il y avait encore des vieillards qui se souvenaient de m'avoir vue. J'espérai que parmi ces vieillards il se trouverait quelques-uns de mes disciples; je crains bien qu'ils n'aient oublié mes leçons et les vers de tragédies qu'ils déclamaient en patois bourguignon. Quant à moi, soixante-quatre ans écoulés depuis cette époque ne m'avaient rien fait oublier de ce qui regarde Saint-Aubin et Bourbon-Lancy. J'étonnai bien M. d'Aligre par ma mémoire à cet égard; il me conjura d'aller, dans le cours de l'automne prochain, lui faire une visite à Saint-Aubin. Rien au monde ne m'eût été plus agréable; mais les joies de la terre sont finies pour moi, et je suis bien persuadée que je n'aurai jamais celle-là. Oh! que de sensations j'éprouverais, que de pensées à la fois douces et mélancoliques j'aurais en me retrouvant dans ces lieux chéris où s'écoula mon heureuse enfance! Alors l'avenir était tout entier à moi; j'étais loin de prévoir combien il serait orageux. Que de regrets et de repentirs se mêleraient aux touchants souvenirs de ce temps de paix, d'innocence, d'espérance et de bonheur! Combien de fois je répéterais que nous faisons nous-mêmes notre destinée, et

que, si la mienne n'a pas été plus heureuse, c'est que je l'ai gâtée par mon imprudence et mes fautes ! Ces idées sont tristes, mais elles donnent du courage ; qui oserait se plaindre des peines qu'on a méritées ? Au reste, malgré ces pénibles retours sur moi-même, je trouverais un charme infini à revoir Saint-Aubin. Mais cette idée s'anéantit auprès de celle du voyage de la Terre-Sainte ; car j'avais le projet formel d'en faire le pèlerinage sous quelques mois ; c'était là que tous mes vœux me transportaient. Je jouais presque tous les jours de la harpe, et un soir j'en jouai avec délices ; je commençai la composition (paroles et musique) du morceau que je voulais jouer dans *la maison de David*, si Dieu me faisait la grâce d'aller à Jérusalem.

Il y avait plus de douze ans que je n'avais essayé de former un son, et je retrouvai une voix très-juste et très-douce, mais en chantant de la tête, ce que je ne faisais pas jadis ; ma grande et belle voix était tout à fait naturelle.

---

J'aime, en terminant ces *Mémoires*, à me rappeler, on le voit, les souvenirs de ma jeunesse. Je voudrais surtout, au profit de la société nouvelle, lui donner une idée de ce qu'était la haute société d'autrefois, à l'époque de mon entrée dans le monde. J'y étais très-honorablement placée depuis mon mariage, mais je n'avais jamais été à l'Ile-Adam, et pour une jeune personne c'était un début. Madame la comtesse de Boufflers et la maréchale de Luxembourg, toutes deux célèbres par leur esprit et par le bon goût de leur ton et de leurs manières, amies intimes de M. le prince de Conti, passaient à l'Ile-Adam toute la belle saison. La comtesse de Boufflers était l'une des plus aimables personnes que j'aie connues ; elle avait dans l'esprit je ne sais quelle contrariété qui lui faisait soutenir des opinions extraordinaires et quelquefois extravagantes : elle

était trop ennemie des lieux communs. Cette aversion, jointe à beaucoup d'esprit, la rendait très-piquante, mais lui donnait à tort la réputation d'avoir l'esprit faux; au reste, sa conversation était amusante et remplie d'agréments. Elle aimait à faire valoir les autres, et c'était avec un naturel et une grâce que je n'ai vus qu'à elle. La comtesse Amélie, sa belle-fille, qu'elle aimait passionnément, âgée alors de dix-sept-ans, n'avait rien de remarquable. Sa belle-mère contait d'elle des mots charmants qu'elle seule avait entendus; mais depuis la mort de la comtesse de Boufflers on n'en a plus cité.

Il y avait toujours à demeure à l'Ile-Adam un vieillard fort aimable, M. de Pont-de-Veyle. Tous les soirs, à la fin du souper, M. le prince de Conti lui demandait de chanter des impromptus sur toutes les jeunes dames qui étaient à table. Il faisait ces couplets en vers blancs. Il y avait de la galanterie sans fadeur et de la grâce; mais cela était embarrassant pour les jeunes dames; il paraissait bien difficile alors d'avoir un bon maintien pendant ces espèces d'éloges publics, quoiqu'ils eussent une petite tournure épigrammatique (1).

M. le prince de Conti était le seul des princes du sang qui eût le goût des sciences et de la littérature, et qui sût parler en public. Il avait une beauté, une taille et des manières im-

(1) Les femmes se sont aguerries depuis avec les louanges données publiquement; on les y avait accoutumées dans les pensions dès leur enfance.

L'usage établi dans les colléges de donner publiquement des prix aux écoliers est utile et bon, puisque les hommes, destinés à jouer de grands rôles dans la société, sont faits pour aimer la gloire; mais ce même usage est très-déplacé dans les éducations de jeunes filles, dont les vertus caractéristiques doivent être la réserve et la modestie; tout ce qui peut étendre, exalter leurs prétentions, est en opposition avec leur destination naturelle, et par conséquent pernicieux; aussi ne *les couronne-t-on publiquement* que dans les pensions formées depuis la Révolution, c'est-à-dire depuis que toutes les idées morales ont été bouleversées, et depuis l'*abolissement* de toutes les règles du bon goût et des convenances.

(*Note de l'auteur.*)

posantes ; personne ne sut dire des choses obligeantes avec plus de finesse et de grâce, et, malgré ses succès auprès des femmes, il était impossible de découvrir en lui la plus légère nuance de fatuité. Il fut aussi le plus magnifique de nos princes; on était chez lui comme chez soi. Dans les grands voyages de l'Ile-Adam, chaque dame avait des chevaux et une voiture à ses ordres, et, n'étant obligée de descendre dans le salon qu'une heure avant le souper, elle était maîtresse de donner à dîner tous les jours dans sa chambre à sa société particulière. Comme le prince ne dînait point, il voulait épargner aux femmes la peine de descendre dans une salle à manger et l'ennui de s'y trouver avec cent personnes. La représentation était réservée pour le soir; mais on jouissait durant toute la journée d'une liberté parfaite et du charme d'une société intime. Quel dommage que ce prince aimable ait eu l'étrange manie d'affecter quelquefois un despotisme et une dureté qui n'étaient nullement dans son caractère! Voici un trait dont j'ai été témoin. Un jour que nous passions d'un salon dans une pièce voisine pour aller entendre la messe, M. de Chabriant arrêta M. le prince de Conti pour lui demander ses ordres sur un braconnier qu'on venait de prendre. A cette question M. le prince de Conti, élevant extrêmement la voix, répondit froidement · *Cents coups de bâton et trois mois de cachot;* et il poursuivit son chemin avec l'air du monde le plus tranquille. Ce sang-froid, uni à cette cruauté, me fit frémir. L'après-midi, me trouvant auprès de M. de Chabriant, il me fut impossible de ne pas lui parler du pauvre braconnier et de l'arrêt barbare prononcé par le prince. « Bon! dit en riant M. de Chabriant, il ne parlait que pour la galerie; je connais cela; jamais un seul de ces ordres tyranniques, donnés en public, n'a été exécuté; et, quant au braconnier qui vous intéresse, il sera seulement banni de l'Ile-Adam pour deux mois, et pendant ce temps monseigneur prendra secrètement soin de sa famille, qui est très-nombreuse. Voilà l'ordre qu'il m'a donné tout bas en sortant

de la messe. — Quoi! repris-je, ce n'est point un premier mouvement de colère qui lui fait prononcer ces odieuses sentences? — Non; c'est seulement une *prétention :* il veut de temps en temps paraître redoutable et terrible. »

On a trop loué M. le prince de Conti sur ce qu'on appelait alors du caractère. Cette louange était enivrante pour un prince de la maison de Bourbon; c'est la seule (depuis M. le Régent) que la flatterie n'ait pu prodiguer, et, pour le mériter, M. le prince de Conti jouait le tyran, tandis qu'au fond de l'âme il était rempli d'humanité.

Je trouvais au prince de Conti une très-belle représentation, une majestueuse et belle figure, et beaucoup d'esprit; mais je n'ai jamais pu m'accoutumer à lui, ni vaincre l'embarras qu'il m'inspirait; il y avait dans sa manière de regarder quelque chose de scrutateur qui me déconcertait. Malgré les préventions de mesdames de Luxembourg et de Boufflers en ma faveur, il me trouva bien médiocre. Aussi, quand M. de Donézan lui dit que je jouais les proverbes d'une manière extraordinaire, il ne voulait pas le croire. Il fut décidé que nous en jouerions. On fit faire un petit théâtre portatif que l'on mit dans la salle à manger, et nous répétâmes *le Savetier et le Financier;* il n'y avait que trois personnages : le financier, le savetier et sa femme. Je faisais ce dernier rôle, et M. de Donézan celui de savetier, avec une perfection qui ne laissait rien à désirer. Ma tante ne m'avait jamais vue jouer de proverbes, car je n'en avais joué qu'une seule fois avec M. de Donézan chez madame de La Reynière, et seulement devant quatre ou cinq personnes. Nous eûmes un succès prodigieux; la timidité silencieuse que j'avais habituellement donna quelque chose de merveilleux à ce succès. Dans une dernière scène je fis pleurer et rire; l'enthousiasme de M. le prince de Conti fut extrême. Il fit promettre à M. de Genlis de me faire peindre dans ce costume de savetière tenant un panier plein d'oignons; on m'a peinte en effet avec cet habit; je ne sais ce que ce portrait est devenu. On

nous fit jouer quatre jours de suite ce proverbe. La maréchale et madame de Boufflers furent charmantes pour moi dans cette occasion ; elles avaient l'air de triompher de mes succès, et répétaient que, pour jouer ainsi de tête, il fallait avoir beaucoup d'esprit ; ce qu'il faut surtout, c'est du naturel. M. le prince de Conti essaya encore de causer avec moi, mais en vain ; mon malaise avec lui était invincible. Toutes les femmes, et particulièrement ma tante, voulurent aussi jouer des proverbes, et demandèrent des leçons à M. de Donézan, qui assura qu'il ne m'en avait donné aucune, et que dès la première fois j'avais joué ainsi.

On arrangea plusieurs proverbes. Madame de Montesson et madame de Sabran (dame de madame la princesse de Conti) (1) prirent des rôles, et jouèrent, non pas d'une manière passable, mais ridiculement. Elles le sentirent, et leur humeur fut extrême. Madame de Sabran montra la sienne comme une enfant : après les proverbes elle pleura de dépit. Cette scène fut étonnante et me confondit. Madame de Sabran, qui m'avait montré jusque-là une grande bienveillance, devint mon ennemie : j'en ai eu beaucoup par la suite pour des causes aussi frivoles. On cessa de jouer des proverbes, au grand regret de M. le prince de Conti, de la maréchale, de madame de Boufflers et de M. de Donézan ; mais on joua la comédie. Je n'avais que deux rôles insignifiants, celui d'amoureuse dans l'*Impromptu de campagne,* et celui d'Isabelle dans *les Plaideurs ;* mais, pour m'entendre chanter et jouer de la harpe, M. de Pont-de-Veyle fit un divertissement, *les Noces d'Isabelle,* dans lequel je jouai une sonate de harpe et je chantai de fort jolis couplets.

Madame de Montesson jouait, à mon gré, fort mal la comédie, parce qu'en cela comme en toute chose elle manquait

(1) Non celle qui, si bonne, si aimable et si spirituelle, a épousé en secondes noces le chevalier de Boufflers.

(*Note de l'auteur.*)

de naturel; mais elle avait beaucoup d'habitude, et l'espèce de talent d'une comédienne de province parvenue par son âge aux premiers emplois, et n'ayant que de la routine. Le comte, depuis duc de Guignes, était de ce voyage; il passait pour être l'un des hommes de la cour les plus brillants et les plus aimables; sa figure et sa taille n'avaient de remarquable qu'une extrême recherche de coiffure et d'habillement. Toute sa réputation d'esprit tenait à une sorte d'*espionnage* de toutes les petites choses ridicules et de mauvais ton, qu'il contait en peu de mots d'une manière plaisante, qu'il *dénonçait* à la maréchale de Luxembourg, et dont il se moquait fort agréablement avec elle et madame de Boufflers; mais ce genre de moquerie n'attaquait jamais la réputation, il ne tombait que sur des niaiseries. Le duc de Guignes avait des talents agréables; il était bon musicien et jouait fort bien de la flûte. Un autre homme de ce temps qui avait aussi de grands succès auprès des femmes était le comte de Chabot; il n'était ni beau, ni de la première jeunesse; il ne parlait jamais tout haut; il bégayait, ce qu'on trouvait en lui une grâce; il avait une galanterie mystérieuse qui ne s'exprimait que par des petits mots assez fins, toujours dits à demi-voix; elle était un peu banale, car elle s'adressait à presque toutes les jeunes personnes, mais elle ne paraissait pas l'être, parce qu'elle était toujours *confiée* tout bas à l'oreille, et avec un air de sentiment et de vérité qui avait quelque chose de séduisant. Son frère, le vicomte de Jarnac, était l'homme le plus poli de la cour; il avait la manie des arts et une grande magnificence; ses manières étaient nobles et sa figure assez belle, mais il manquait de grâce. Je revis avec un grand plaisir, à l'Ile-Adam, la jeune comtesse de Coigny, auparavant mademoiselle de Roissy, avec laquelle j'avais été fort liée au couvent du Précieux-Sang. Elle avait de la singularité, mais de l'esprit et de bons sentiments. Nous renouvelâmes connaissance; elle me conta qu'elle avait la passion de l'anatomie, goût fort extraordinaire dans une jeune femme de

dix-huit ans. Comme je m'étais un peu occupée de chirurgie et de médecine, et que je savais saigner, madame de Coigny aimait beaucoup à causer avec moi (1). Je lui promis de faire un cours d'anatomie, mais non pas, comme elle, sur des cadavres. La fameuse mademoiselle Biron (2), qui logeait à l'Estrapade, près du cul-de-sac Saint-Dominique, est la première qui ait fait, avec de la cire et des chiffons, des *sujets* entiers anatomiques, ce qu'elle exécutait avec une véritable perfection ; c'est chez elle que je fis à plusieurs reprises un cours d'anatomie. Elle modelait ses tristes imitations sur des cadavres qu'elle avait dans un cabinet vitré au milieu de son jardin ; je n'ai jamais voulu entrer dans ce cabinet, qui faisait ses délices, et qu'elle appelait son *petit boudoir*.

Madame la comtesse d'Egmont la jeune, fille du maréchal de Richelieu, chez laquelle j'avais soupé plusieurs fois avec madame de Montesson, vint cette année à l'Ile-Adam ; elle était encore d'une figure charmante, malgré sa mauvaise santé ; elle n'avait alors que vingt-huit ou vingt-neuf ans, et le plus

(1) C'est elle qui fut mère de madame de Fleury, et qui a divorcé. La comtesse de Coigny mourut très-jeune. On prétend que sa passion pour l'anatomie contribua à sa mort, en lui faisant respirer un mauvais air. On assurait dans le temps qu'elle ne voyageait jamais sans avoir dans la vache de sa voiture un cadavre.

(*Note de l'auteur.*)

(2) Cette demoiselle, qui s'appelait Biheron, était fille d'un chirurgien ; elle avait alors cinquante ans. Elle avait eu toute sa vie une véritable passion pour l'anatomie ; elle suivit pendant longtemps des cours de dissection dans différents amphithéâtres, et prit une connaissance parfaite des diverses parties du corps humain. Elle composa des pièces artificielles qui représentaient si bien la tête, les poumons, le cœur, etc., qu'on avait peine à les distinguer des objets naturels. Le chevalier Pringle, en considérant ces imitations de la nature, dit à mademoiselle, Biheron : « *Il n'y manque que la puanteur.* » Cette demoiselle modeste et dévote, vivait d'une petite rente de douze à quinze cents livres. Elle avait, dit Grimm, beaucoup de netteté dans les idées, et faisait ses démonstrations avec autant de clarté que de précision.

(*Note du premier éditeur.*)

joli visage que j'aie vu. Elle faisait beaucoup trop de mines, mais toutes ses mines étaient jolies. Son esprit ressemblait à sa figure; il était maniéré et néanmoins rempli de grâce. Je crois que madame d'Egmont n'était que singulière et non affectée; elle était née ainsi. Elle a fait beaucoup de grandes passions. On pouvait lui reprocher un sentiment romanesque qu'elle a conservé longtemps; mais ses mœurs ont toujours été pures. Les femmes ne l'aimaient pas; elles enviaient le charme séduisant de sa figure; elles ne rendaient nulle justice à sa bonté, à sa douceur; et, comme on pouvait la critiquer en mille choses, on ne l'épargnait pas dans ce qu'on pouvait blâmer. Telle était la société d'autrefois. Je n'ai jamais entendu faire autant de petites moqueries qu'on en faisait sur madame d'Egmont, ce qui ne m'empêchait ni de la rechercher, ni de l'accueillir, ni de la trouver charmante.

FIN DES MÉMOIRES.



# TABLE.

AVANT-PROPOS .......... I
Préface de l'Auteur .......... 1
Mémoires de madame de Genlis .......... 3

FIN DE LA TABLE.

